

Franz en Amérique

Martin Winckler

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Martin Winckler

Franz en Amérique

**MARTIN
WINCKLER**

P.O.L

Franz en Amérique

La Vacation, roman, 1989 ; « J'ai Lu », 1999 ; « Folio », 2014.

La Maladie de Sachs, roman, 1998 ; « J'ai Lu », 1999 ; « Folio », 2005.

Légendes, récit, 2002 ; « Folio », 2003.

Plumes d'Ange, récit, 2003 ; « Folio », 2004.

Les Trois Médecins, roman, 2004 ; « Folio », 2005.

Histoires en l'air, 2008.

Le Chœur des femmes, roman, 2009 ; « Folio », 2011.

En souvenir d'André, roman, 2012 ; « Folio », 2014.

Abraham et fils, roman, 2016 ; « Folio », 2017.

Les Histoires de Franz, roman, 2017 ; « Folio », 2019.

L'École des soignantes, roman, 2019 ; « Folio », 2020.

Ateliers d'écriture, #formatpoche, 2020.

Retrouvez Martin Winckler sur son blog
« Cavalier des touches » (wincklersblog.blogspot.ca)
martinwinckler@gmail.com

Martin Winckler

Franz en Amérique

Romances

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Avertissement

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu *Abraham et fils* et *Les Histoires de Franz* pour s'aventurer dans ce troisième et dernier volume du cycle. Si, après avoir lu ce livre, vous décidez d'explorer les précédents, vous y serez les bienvenues.

Les personnages, leurs aventures en France et aux États-Unis, la ville de Tilliers et l'appartement de Lincoln Avenue à Oakland sont le fruit de mon imagination. En revanche, les personnes et les événements réels évoqués dans ces pages, ainsi que la description de la *Bay Area* et les termes employés pour désigner les communautés ethniques et/ou culturelles, respectent fidèlement la réalité géographique et historique.

Cependant, aucun auteur n'est à l'abri d'une erreur. Si vous en repérez une, merci de bien vouloir me la signaler.

© P.O.L éditeur, 2022
ISBN : 978-2-8180-5017-0
www.pol-editeur.com

Hommage

L'écriture de ce livre a commencé le 4 juin 2017 autour de la baie de Yelamu (San Francisco, Californie), sur la terre ancestrale du peuple des Ramaytush Ohlones.

Elle s'est poursuivie en 2020 et 2021 à Tioh:Tià:ké/Montréal (Québec) sur le territoire des Kanien'kehá:ka (Mohawks), peuple membre de la Confédération Ho-de-nau-so-nee-ga (Hodenosaunee).

Elle s'est achevée entre le 4 septembre 2021 et le 4 juillet 2022 à Gatineau (Québec) sur la terre ancestrale des Algonquins Anishinabés.

Je rends hommage à ces peuples, sur les territoires non cédés desquels je séjourne ou ai séjourné.

Marc (Mardochee) Zaffran, Juif d'Algérie
Alias « Martin Winckler »

Pour Anne et Jean-Louis

Raconte-nous, ô Barde, l'adolescent malin
Qui voyagea longtemps et loin.
Dis-nous comment, autour de la Baie,
Il noua de belles amitiés
Et connut maintes communautés.
Comment il fit le tour de l'île,
prison devenue asile
Et échappa à l'œil perçant
Qui menaçait les insurgés.
Dis-moi quel philtre on lui fit boire
Pour qu'il voie midi à minuit
Et croise une ombre du passé.
Dis-moi aussi en quelle saison
Il vécut sa première passion
Entre les bras d'une étrangère
Que l'on qualifiait de sorcière...

Homérine James-Lajoie,
Le Chant de Calypso (1923)

Prélude

« MON DISQUE D'ÉTÉ (FOR LENA AND LENNIE) »

Quincy Jones & Claude Nougaro

Le disque microsillon LP (*Long Playing* ou longue durée) est une galette ronde de 25 ou 30 cm de diamètre. Chacune de ses deux faces porte un sillon continu contenant des informations sonores. On pose le disque sur le plateau rotatif d'un électrophone – qu'on appelle aussi « tourne-disques » ou « platine ». On place ensuite au bord du disque un bras équipé d'une tête de lecture portant une fine aiguille métallique (le « saphir »). Tant que le disque tourne, l'aiguille glisse dans le sillon et transmet le message sonore à un amplificateur. Sur les appareils automatiques, quand la tête arrive à la fin du sillon, le bras retourne se poser sur son support et le plateau cesse de tourner. Sur les appareils portatifs d'autrefois, on mettait le plateau en mouvement en tirant le bras articulé vers l'extérieur et on le posait ensuite délicatement du bout des doigts au bord du disque, en prenant garde de ne pas le rayer. Une fois la face lue, le plateau cessait de tourner mais le bras restait au centre.

Quand le LP est commercialisé aux États-Unis en 1948 (par Columbia) et en Europe en 1949 (par Philips), les disques phonographiques existent depuis près de cinquante ans et les électrophones portatifs depuis une vingtaine d'années. L'originalité du LP réside dans sa vitesse de rotation (33 1/3 tours par minute, contre 78 auparavant) et la taille de son sillon, qui permet un enregistrement de longue durée : d'abord quinze à vingt minutes par face, puis vingt-cinq et même trente grâce aux progrès techniques.

Les 78 tours étaient en résine ; les microsillons (le 33 tours et son petit frère le 45 tours) sont en PVC, polychlorure de vinyle – nom qu'on leur donne au ^{XXI}^e siècle. Plus légers et plus solides, ils sont aussi plus faciles à produire en grand nombre et à moindre coût. En 1952, le 78 tours représente encore un peu plus de la moitié du marché américain ; le 45 tours, 30 % ; le LP seulement 17 %. À la fin des années 1950, 33 tours et 45 tours se partagent le marché à égalité ; les derniers 78 tours sont produits en 1959.

La plus grande durée du LP permettait d'écouter des œuvres musicales classiques de longue durée sans retourner le disque. L'un des premiers que j'aie possédés portait sur une face *Rhapsody in Blue* de George Gershwin et, sur l'autre, la suite orchestrale d'*An American in Paris*, interprétées par le London Symphony Orchestra (dir. Stanley Black). Je l'ai acheté pendant l'été 1967 dans un magasin de disques à Londres, et je l'ai écouté plusieurs centaines de fois.

Peu coûteux, le microsillon permit aussi la diffusion de musiques populaires. En France, le premier 33 tours de Georges Brassens, *La Mauvaise Réputation*, sort en 1953. Aux États-Unis, le premier LP d'Elvis Presley est pressé en 1956. *Please Please Me*, le premier album des Beatles, date de 1963, et le premier Barbara, *Dis, quand reviendras-tu ?*, de la même année.

Bientôt, les microsillons deviennent stéréophoniques : à partir de 1957, on grave des informations différentes sur les deux bords du sillon, et les appareils équipés de deux haut-parleurs permettent d'entendre, par exemple, la clarinette à gauche et le piano à droite. Ou John d'un côté et Paul de l'autre.

Pour qui a grandi entre 1955 et 1980, le 33 tours était un objet extraordinaire, à la fois familier et imprévisible. On produisit des albums simples, doubles ou triples.

Sur la page intérieure d'un disque double, on trouvait parfois de longs textes de présentation et/ou le texte des chansons, ou encore des posters ou des photos (*Sgt. Pepper's* ou *The White Album*) glissés à l'intérieur de la pochette, tout contre le disque, ou sur son étui de protection.

Certains disques possédaient même... des sillons cachés (*hidden tracks*) ! Il pouvait s'agir d'une chanson non mentionnée sur la pochette et placée à la fin d'une face (« Her Majesty », à la fin d'*Abbey Road*), mais parfois aussi d'un enregistrement inaudible si l'on n'en connaissait pas l'existence.

Ainsi, saviez-vous qu'un petit nombre de LP furent pressés avec *deux* sillons sur la même face (et parfois plus) ? Sur ces raretés provocatrices produites (entre autres) par Kate Bush, Fine Young Cannibals, Garbage ou... les Monty Python, on pouvait entendre plusieurs versions de la même chanson, voire des morceaux complètement différents... en modifiant légèrement l'endroit sur lequel on posait la pointe du saphir !

Le microsillon n'était pas réservé à la musique classique ou à la pop : il accueillait des humoristes, des pièces de théâtre, des bandes originales de film parfois truffées de dialogues (*M*A*S*H* de Robert Altman, en particulier), des conférences, des contes et des romans, des adaptations de bandes dessinées...

Lorsqu'on entrait chez un « marchand de musique » (comme on disait autrefois), on en ressortait avec plusieurs univers sonores épais de quelques millimètres, qu'on allait écouter puis ranger à la verticale aux côtés d'autres mondes parallèles. Et les faces entendues pendant la lecture d'un livre, l'écriture d'une lettre ou des instants d'intimité amoureuse s'imprimaient dans nos mémoires.

Le microsillon était un support à contrainte : pour écouter son mouvement ou sa chanson favorites, il fallait placer précautionneusement la pointe du saphir sur une « plage » spécifique. On pouvait réécouter plusieurs fois de suite toute la face B d'*Abbey Road*, par exemple, mais on ne pouvait pas changer l'ordre des chansons. Si l'on voulait composer une anthologie de ses morceaux préférés (ce qu'on appelle aujourd'hui une *playlist*) il fallait placer un magnétophone à cassettes (disponible à partir de 1961) près du haut-

parleur de l'électrophone et les enregistrer l'une après l'autre.

C'était aussi un support fragile, qui se rayait facilement ; l'écoute s'en ressentait alors cruellement. Et même si l'on était d'une précision scrupuleuse, le disque s'usait et finissait par crépiter et grésiller après quelques dizaines de passages du saphir. Aujourd'hui, on peut sans peine numériser ses vieux vinyles au moyen d'une platine spéciale branchée sur un ordinateur. On découvre alors avec surprise et émotion que les craquements font partie de nos souvenirs.

*

Le double album virtuel (et très LP) qui vous est proposé ici contient des chansons et des morceaux instrumentaux mais aussi des histoires, des voix et des images diverses, assemblées de manière subjective et délibérée, et parsemées de sons surajoutés, parfois presque inaudibles, parfois tonitruants.

Certaines d'entre vous retrouveront des images, des visages, des musiques familières.

D'autres auront la sensation d'être en terre étrangère.

D'autres encore ressentiront l'une et l'autre, comme lorsqu'on débarque dans un pays déjà vu cent fois au cinéma ou à la télévision, mais sur le sol duquel on n'avait jamais mis les pieds.

Dans tous les cas, nous vous souhaitons bonne écoute.

Note :

Les personnes qui désirent écouter cette *playlist* (et ses suppléments) pendant leur lecture peuvent le faire sur YouTube. Tapez simplement « Franz en Amérique » dans la fenêtre de recherche.

TEXTES DE PRÉSENTATION

« OUR HOUSE » – CROSBY, STILLS, NASH & YOUNG
(La maison d'Abraham)

Nous sommes le 20 décembre 2020, An I de la Grande Pandémie, à Tilliers-en-Gâtinais (Loiret), petite municipalité de Beauce.

Comme beaucoup d'autres villes françaises, celle-ci est dotée d'une mairie, d'une grande église, d'une Grand-Place et d'une place du Marché, d'une librairie, de marchands de journaux, de commerces et de plusieurs écoles primaires. Elle possède aussi un hôpital avec laboratoire d'analyses, service de radiologie, maternité, service de chirurgie et deux sections de médecine ; un lycée général, un lycée technique et plusieurs écoles privées ; une caserne de gendarmes mobiles ; une imprimerie industrielle et une usine, l'entreprise Lacroy, qui fabrique des gâteaux au miel. La gare SNCF – placée sur une ligne de fret – est désaffectée depuis 1960 mais la gare routière du mail Nord est très fréquentée.

Aujourd'hui, comme chaque jour depuis plusieurs mois, Tilliers est silencieuse. On se croirait un dimanche. Pas un dimanche de printemps, ensoleillé et rempli de parfums, ni un dimanche couvert de neige des fêtes de fin d'année, mais un dimanche froid, humide, désespéré de grisaille, des automnes qui n'en finissent pas.

En ce moment, tous les jours sont des dimanches et tout le monde voudrait les fuir, mais personne ne peut sortir.

Aujourd'hui, en dehors de l'épicerie de la rue de l'Église, de la boulangerie de la Grand-Place, de la poissonnerie de la rue Royale et de la petite supérette de la place du Marché, presque toutes les boutiques sont closes. Au clocher – l'un des plus hauts de France – le carillon sonne huit coups.

Contournez l'église. Vous voici dans la rue du Crocus (ou des Crocus, ça dépend du côté par lequel on la prend). Du côté gauche, une maison se dresse un peu plus haut que les autres. Vous la voyez ? Elle a une grande porte en bois et un heurtoir en forme de poisson... Oui, celle-là. C'est la maison des Farkas. Et c'est elle qui vous parle en ce moment.

Je sais, dans la réalité une maison ne parle pas. Mais vous êtes dans un roman, où tout est permis, y compris une maison qui raconte des histoires.

*

Je ne suis pas juste une grande maison bourgeoise, mais une gigantesque boîte à souvenirs. On ne peut pas être habitée ainsi sans s'imprégner de la vie

qui passe.

Chaque fibre de ma carcasse se souvient. Chaque événement qui se déroule entre mes murs s'imprime dans l'usure des tapis, le reflet des miroirs, le jeu des parquets et des tiroirs, les bosses sur les casseroles, la rouille qui teinte goutte à goutte l'émail du lavabo dans la petite salle d'eau.

Et j'imagine qu'il en va de même dans tous les lieux de vie, qu'ils soient riches ou pauvres, neufs ou délabrés.

On pourrait tenter de transcrire tout ça dans un livre – représenter, mettons, un immeuble dont la façade a été enlevée et décrire toutes les pièces du devant, les habitants, leurs vies, leurs chats, leurs buffets, leurs horloges, leurs bouilloires.

Si ça se trouve, quelqu'un l'a déjà fait.

En tout cas, tout ce qui se passe ici, je le conserve soigneusement par-devers moi, car telle est ma nature. Je ne vois pas au-delà de mes murs, mais j'entends les voix résonner sous ma façade (dans la rue du Crocus) et par-delà les murs du jardin (dans la rue Aliénor-d'Héraby), mais aussi dans la cour du presbytère, et dans la maison voisine.

Je vois, j'entends, je retiens, je contiens, j'accumule les histoires. Celles qui se déroulent et celles qu'on raconte, qu'on répète, qu'on invente, qu'on chuchote et qu'on écrit ici. Celles qu'on murmure sur le pas de la porte ou au téléphone. Celles qu'on lit dans les journaux ou qu'on entend sortir d'un haut-parleur.

Je n'ai pas toujours su que j'avais tant de mémoire. Longtemps, je me suis tenue dans un demi-sommeil. Je sentais les vies se dérouler, se heurter, se défaire sans savoir que j'en faisais partie, que j'en étais le théâtre. C'est l'arrivée d'Abraham, de Franz, de Claire et de Luciane qui m'a réveillée, révélée à moi-même.

C'est un bienfait et une malédiction. Je me rappelle les faits et gestes, mais aussi les mots, les soupirs et les émotions. Ces souvenirs-là sont les plus délicats. Et ils ne reviennent pas toujours quand je m'y attends : dans le grenier de ma mémoire, les épisodes jouent à cache-cache avec le temps. Certains sont frais et vifs comme s'ils venaient d'être vécus. D'autres, assoupis dans un coin, s'éveillent sans prévenir... Alors pardonnez-moi si, parfois, je prends des chemins de traverse, si vous perdez le fil, si je me répète de temps à autre : ce que je vous raconte n'est pas toujours dans l'ordre. Et à la vérité, les digressions, c'est un peu mon péché mignon.

*

Abraham Farkas s'est installé entre mes murs au printemps 1963 avec son fils, Franz, alors âgé de presque dix ans. Ils étaient tous deux nés à Alger, mais ne les qualifiez pas de « rapatriés » ou de « Pieds-Noirs ». Issus d'une longue lignée judéo-berbère, ils n'étaient français que par les violents hasards de l'histoire coloniale. Et s'ils ont quitté leur terre natale, c'est contraints et forcés par des Français, et non par leurs sœurs et frères d'Algérie.

Abraham est médecin, il était accoucheur à Alger au grand hôpital Mustapha. Sa femme, Lehna, est morte

en octobre 1961 dans une explosion qui a plongé leur fils pendant trois semaines dans un coma dont il s'est réveillé amnésique. Il a tout oublié de leur vie passée.

Une bourse de recherche aux États-Unis a permis à Abraham et Franz de quitter l'Algérie. Lorsqu'ils ont dû repartir d'Amérique en 1963, ils se sont installés en France. Abraham a repris la clientèle – et la maison – du Dr Fresnay, dont le cabinet professionnel occupait une partie de mon rez-de-chaussée.

Quelque temps après leur arrivée, Abraham et Franz ont fait la connaissance de Claire et de sa fille Luciane. Les deux parents étaient veufs, ils ont fini par s'épouser. Claire a adopté Franz et Abraham a adopté Luciane. De nouveau, il y a eu des rires dans le jardin, du feu dans la cheminée, des fleurs dans les vases.

Avant de se connaître, Abraham, Claire, Luciane et Franz vivaient entre deux eaux. Quand ils se sont rencontrés, ils ont refait surface ; leur affection et la joie de vivre ensemble m'ont fait vibrer. J'ai pris conscience des vies qui s'écoulaient entre mes murs, et de celles qui avaient précédé.

*

Entouré et protégé par mes murs, ses livres et sa famille reconstituée, Franz a grandi. Un jour, je me suis rendu compte que je pouvais aussi lui parler – enfin, lui *mur*-murer à l'oreille.

Les premiers mois de leur arrivée, je l'entendais se raconter des histoires tout bas au fond de son lit. Plus tard, j'ai lu par-dessus son épaule. Quand il s'est mis à écrire, à onze ou douze ans, il disait du bout des lèvres les mots qu'il traçait et je n'en perdais pas une goutte. En retour, quand il le fallait, je lui soufflais un indice, une idée, une intuition... Une piste.

Ça lui a valu quelques belles aventures.

*

Quand cette histoire-ci commence, le 20 décembre 2020, il n'y a pas de feu dans ma cheminée, et ça fait quelque temps qu'on n'a pas mis de fleurs dans les vases.

En 2007, après quarante-quatre années d'exercice, Abraham a pris sa retraite. Il avait alors quatre-vingt-dix ans. Treize ans plus tard, il est toujours vivant. Mais, depuis une dizaine de jours, il est très malade.

Claire va bien, je vous remercie, mais elle est inquiète, bien entendu. On ne vit pas si longtemps avec la personne qu'on aime sans se faire du souci

quand elle ne va pas bien. Heureusement, Franz est venu les voir. Ça la rassure.

Et ça me fait du bien de les sentir tous trois entre mes murs. Ça faisait bien longtemps.

*

Je vous l'ai dit : j'aime les digressions, surtout quand elles permettent de changer de perspective. Alors, avant de poursuivre, je vous propose de faire un petit saut dans le temps.

Ce n'est pas aussi compliqué que vous le pensez. Chaque fois que vous regardez le ciel, vous voyez du passé : la lumière qui nous parvient de la Lune a mis une seconde vingt-cinq (et des poussières) pour franchir les trois cent quatre-vingt-quatre mille quatre cents kilomètres qui la séparent de nous. Et si nous pouvions nous éloigner de la Terre plus vite que la lumière, nous pourrions voir ce qui s'y est déroulé il y a cent, mille ou cent mille ans.

Alors fermez les yeux, imaginez que vous êtes un drone léger, plus rapide que l'éclair, et élevez-vous à la verticale.

Pas trop haut. À quatre mètres quatre-vingt-dix au-dessus de mon toit.

Vous y êtes ?

Bon. Ouvrez les yeux, à présent.

2

« ASCENSEUR POUR L'ÉCHAFAUD » – MILES DAVIS
(L'arrestation d'Abraham)

Vous venez de remonter jusqu'au 18 septembre 1971 ; ce jour-là, il fait beau, et il est 10 h 45 du matin.

Il n'y a personne entre mes murs.

Au premier étage, côté rue, dans la chambre de Claire et Abraham, le lit est fait et la fenêtre entrouverte.

Dans la chambre voisine – celle de Franz –, les livres dorment sur les étagères. Sur le tableau noir fixé au mur vous pouvez lire, en majuscules tracées à la craie : « California, Here I Come ! »

La troisième chambre donnant sur la rue (celle dans laquelle Luciane venait encore dormir occasionnellement jusqu'à cet été) et la chambre côté jardin sont occupées par un bureau et une petite salle de réunion. Ici, plusieurs fois par semaine, une poignée de femmes s'efforcent de changer le monde à leur manière. Nous ferons leur connaissance plus tard.

Tournez votre regard à gauche, vers mon jardin. Vous voyez Claire descendre les marches de la cour, sortir dans la rue Aliénor-d'Héraby par le portail grand ouvert et traverser la chaussée à grands pas en direction d'un panneau indiquant « École Saint-Éligius – Formation professionnelle de

jeunes filles ».

Arrivée à l'entrée de l'école elle sonne et, sans attendre, pénètre sous le préau, pousse la double porte vitrée, salue la secrétaire et demande : « Elle est là ? » Lorsque la jeune femme acquiesce, Claire gravit l'escalier jusqu'au bureau de « Madame Évangeline Dorléac, directrice ».

Elle toque deux fois deux coups et tourne la poignée. Évangeline se lève à son entrée. Claire se penche au-dessus du bureau pour l'embrasser, s'assied et demande : « Comment vont Brigitte et les enfants ? »

*

À présent, regardez la rue des Crocus, juste au-dessous de vous. Une 4L Renault vient de s'arrêter en face du numéro 7. On serre le frein à main. Abraham revient de l'hôpital.

Sans couper le contact, il déplie son grand corps hors de la petite voiture. Il traverse la rue, grimpe les trois marches, tourne la poignée en forme de conque, pousse la grande porte en bois, longe le couloir pour aller consulter l'agenda, et relève le nom et l'adresse des personnes qui ont demandé une visite à domicile.

Lorsqu'il regagne sa voiture, par une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée du numéro 4, il aperçoit Mme Saval.

Elle se tient près du mari qu'elle aide à se lever, à se laver, à se nourrir, à s'essuyer, à se moucher et à se recoucher tous les jours que Dieu fait depuis l'accident vasculaire qui l'a paralysé il y a cinq ans. Et cela, sans jamais se plaindre, alors qu'auparavant, tous les jours que le Diable faisait, ledit mari les passait à boire, à crier, à casser la vaisselle et à la frapper. Avant qu'il ait son attaque, quand on lui demandait pourquoi elle ne partait pas, elle répondait, effrayée : « Si je le quittais, il me tuerait. » Depuis qu'il est dans cet état, sans qu'on lui demande jamais pourquoi elle reste là, elle déclare, résignée : « Si je le quittais, ça le tuerait. »

Abraham salue Mme Saval de quelques mots gentils, s'appuie à la fenêtre pour saluer le mari au corps à demi inerte et au visage déformé, et s'en retourne.

Quand il glisse au volant sa silhouette de géant, la voiture sursaute avec un petit grognement comme un bon gros chien qui n'attendrait que ça – que son humain le réveille pour partir avec lui en balade.

*

De votre position, vous apercevez à droite, au-delà de l'école primaire, la place du Marché... Si ce jour de fin d'été 1971 était un samedi, vous verriez des silhouettes s'affairant ou faisant leurs emplettes parmi les camions-boutiques aux abattants ouverts, les tables couvertes de grands fromages ou de petits pots de miel, les cageots de légumes et les cages à poules, les vêtements pendus sur des cintres, les étals couverts de saucissons faits à la ferme et de

pains encore tièdes.

Mais le jour qui nous occupe est un jour de semaine, et la place du Marché est dégagée. Vous voyez donc clairement l'Estafette de gendarmerie en faire le tour, longer l'école, pénétrer sur la place de la Mairie, passer devant l'entrée de la rue du Crocus sans s'y engager car elle est à sens unique, et se garer un peu plus loin. De l'Estafette sortent trois gendarmes qui, l'air grave et embarrassé, se dirigent la tête basse en direction de la 4L ronronnant sur le trottoir.

Au moment où les trois gendarmes apparaissent, Abraham va refermer sa portière. Il leur fait signe et leur sourit. Il les connaît tous car, en tant que médecin assermenté, il soigne la famille des deux premiers et a délivré naguère au troisième, à l'issue d'un examen médical scrupuleux, son certificat d'aptitude pour l'école de gendarmerie de Montargis.

À leur démarche un peu raide et à leurs regards embarrassés, Abraham devine que les trois hommes ne sont pas porteurs de bonnes nouvelles. Il sort de la voiture.

Arrivé à sa hauteur, le plus gradé lève la main vers son képi et déclare avec gêne :

« C'est pas pour vous fâcher, Docteur, mais il faut qu'on vous dise... »

Abraham éprouve un désagréable sentiment de déjà-vu. Trente ans plus tôt, sur ce même trottoir, des policiers français emmenaient deux familles juives qui s'étaient réfugiées dans mon grenier et les jetaient dans un camion pour les envoyer à la mort.

Il écoute son interlocuteur d'un air d'abord attentif, puis soucieux. D'une main, il retire son chapeau ; de l'autre, il passe les doigts sur ses cheveux coupés court. Puis il tend le bras dans ma direction. Lorsque le gradé hoche la tête en signe d'acquiescement, Abraham remet son chapeau, se penche vers la 4L, passe le bras par la fenêtre ouverte pour couper le contact et le ressort, clés en main. Il traverse de nouveau la rue et, tandis que les gendarmes piétinent nerveusement sur la chaussée, il franchit ma lourde porte, s'approche de la tablette du téléphone, écrit un mot à l'intention de Claire dans le carnet de rendez-vous et dépose celui-ci, avec les clés de la voiture, sur la table de ma cuisine. Puis il ressort en tirant ma porte derrière lui et suit les trois hommes jusqu'à leur estafette.

Tandis que l'un des gendarmes se met au volant, Abraham monte dans le compartiment arrière, en compagnie – à moins que ce ne soit sous la garde – des deux autres.

Dans un film ou une série télévisée, la séquence suivante commencerait par un intertitre portant (par exemple) les mots « Dix jours plus tôt », puis relaterait les circonstances de l'arrestation d'Abraham avant que le deuxième « acte » de l'épisode n'en détaille les conséquences immédiates, et le troisième la résolution. Le tout en un temps limité et dans le respect de strictes contraintes budgétaires.

Heureusement, ceci est un feuilleton romanesque qui permet tous les déplacements désirés dans le temps ou l'espace. Aussi, avant de poursuivre le récit de cette journée d'été 1971, retournons à la journée d'hiver, grise et lugubre, par laquelle nous avons commencé.

Celle du 20 décembre 2020.

*

Dans la rue de l'Église et la rue des Crocus circule un vent glacial. Je l'entends siffler par les interstices de mes volets, mais ici, entre mes murs, il fait bon.

Dans mon grenier, qui occupe un bon tiers du deuxième étage, il y a des étagères et des piles de livres, des albums de bandes dessinées, des revues et des fascicules défraîchis, mais aussi des rayons entiers de disques microsillons et de *laserdiscs*, de cassettes audio, de VHS et de CD, plusieurs carcasses d'ordinateurs plus ou moins éventrées, une demi-douzaine de moniteurs, des rangées de claviers, des kilomètres de fils, des boîtes pleines à craquer de disquettes qui n'ont pas servi depuis des lustres.

Dans un coin trône une grande cantine en métal vert. Sur le couvercle, en grosses lettres peintes, on peut lire « Dest : Franz Farkas, 7, rue du Crocus, Tilliers, Loiret, France » et, en plus petit : « Exp : Kaplan/Bernstein, Oakland, California. »

En août 1971, Franz est parti passer une année dans une famille et une école secondaire américaines. Il avait presque dix-huit ans. C'est dans cette cantine que, par bateau puis par voie terrestre, ses affaires l'ont suivi. Un an plus tard, la cantine est revenue en France chargée d'une partie des trésors qu'il avait amassés – des vêtements, des livres, des souvenirs, des documents, des photos, des revues. Beaucoup de ces souvenirs y sont restés endormis pendant près de cinquante ans.

*

De l'autre côté de la cloison du grenier, un étroit couloir conduit à une petite chambre. Dans le grand lit de cette petite chambre, une silhouette sommeille, pelotonnée sous les couvertures. Elle est arrivée hier dans la soirée et, parce que le voyage avait été long et fatigant, elle est allée se coucher presque tout de suite. Un peu plus tard, Franz s'est allongé à ses côtés pendant une demi-heure et s'est relevé lorsque le carillon du clocher a sonné douze fois.

Les heures ont passé, Franz n'est pas revenu, mais la silhouette sommeille toujours. Ne la réveillons pas, et descendons.

*

Au premier étage, en cet instant, il n'y a personne ; les volets sont fermés, aucun lit n'est défait.

*

Au rez-de-chaussée, Claire sursaute.

Elle n'a pas dormi dans sa chambre ; elle a préféré s'installer sur un fauteuil du salon, les jambes allongées sur une chaise, et elle s'est assoupie vers 4 heures du matin. Quand elle s'éveille, son cœur bat vite, mais elle se souvient que Franz est là, ce qui la rassure un peu. S'il l'a laissée dormir, c'est que tout va bien. Ou, en tout cas, pas plus mal.

Claire est une vieille dame encore très alerte. Elle n'a pas tout à fait assez dormi, mais elle se sent pleine d'énergie. Elle enfle ses chaussons et se dirige vers la cuisine. L'horloge indique 8 heures. Avant de faire du café, Claire allume la radio posée sur le frigo.

*

Juste à côté, dans l'ancien bureau d'Abraham aménagé en chambre médicalisée, Franz redresse le fauteuil inclinable sur lequel il a dormi d'un œil. Il se lève, allume la lampe de bureau car il fait encore très sombre, et s'approche du lit de son père.

À demi assis dans le fauteuil chromé, Abraham Farkas somnole les yeux fermés. Un tube à oxygène est placé sous ses narines. Sa respiration est rapide. Par sa bouche entrouverte montent de petits grésillements.

Franz pose la main sur la machine à aspiration.

Le vieil homme soulève une paupière et secoue la tête.

– Ça va, mon fils, ça va. L'oxygène suffit.

– Ah, tu ne dors pas... (Il désigne la machine.) Tu es sûr ?

– C'est mon corps, dit Abraham en refermant sa paupière, je suis sûr.

Franz soupire.

– *As you wish*... Comment te sens-tu ?

– *Mmmhh*... J'ai vu mieux... Ce virus est une saloperie... Mais bon, faut bien mourir de quelque chose...

– Tu ne vas pas mourir.

– Ce serait pas scandaleux... J'ai déjà vécu très, très longtemps...

Il tousse.

– Dis pas de conneries, dit Franz, ça te fait tousser.

Son père se met à rire et tousse encore plus fort.

– Encore... une excuse... pour me... faire... taire !

Son visage devient pâle de souffrance. Franz tend la main vers la machine à aspiration. Son père lève la main.

– Ne... touche... pas... à... ce... truc.

Il pointe du doigt vers le plateau portant des ampoules et des seringues à usage unique.

– Tu es sûr ?

Cette fois-ci, Abraham lui jette un regard furibond.

Franz soupire.

– Je sais, je sais. C'est *ton* corps...

Il pique une seringue dans le bouchon d'un flacon, aspire quelques millilitres de liquide, désinfecte l'épaule de son père et injecte la dose sous la peau fripée du vieil homme.

Quelques instants plus tard, Abraham respire plus librement.

– Ça sent le café, dit-il. Au moins, j'ai pas perdu l'odorat... Claire est levée ?

– Oui, je l'ai entendue...

– Tu es là depuis quelle heure ?

– Minuit... Je lui ai dit d'aller se coucher, mais je crois qu'elle a passé la nuit dans le salon. Elle était très, très inquiète...

– C'est pour ça que j'ai préféré rester ici. Si vous m'aviez hospitalisé, elle ne pourrait pas me voir. Au moins, si je meurs, je mourrai chez nous...

– Tu ne vas pas mourir !

Abraham soupire et lui fait signe de s'approcher.

– Mon fils... Faut que je te dise un secret.

Franz se penche vers lui.

– Le père Noël n'existe pas...

– Oh, que t'es bête ! Plus c'est vieux, plus c'est bête...

Abraham rit, plus doucement cette fois-ci. Et ça ne le fait pas tousser. Franz sent des larmes perler au coin de ses yeux.

La porte s'ouvre lentement. Claire entre, s'approche du lit et prend la main d'Abraham.

– Comment te sens-tu ?

– Mieux en te voyant, ma chérie. Mais j'étais sous bonne garde...

– Merci d'avoir veillé sur lui, dit Claire en posant un baiser sur la joue de leur fils. J'ai fait du café pour toi et pour...

– Je pense qu'elle dort encore, dit Franz. Elle était épuisée...

– Je comprends... J'ai entendu à la radio que toutes les frontières sont fermées... Je suis heureuse qu'elle ait pu prendre l'avion hier...

– Et moi, donc ! Bon... (Il pose la main sur l'épaule de son père.) Je vais essayer d'aller dormir un peu. S'il y a quoi que ce soit, tu... vous m'appellez, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, mon grand, murmure Claire.

– Repose-toi bien ! lance Abraham en souriant.

[Montréal, décembre 2020.]

♪ *Meet me on the highway...*

Meet me on the road... ♪

La sonnerie de l'interphone retentit. Zoé bondit en aboyant vers la porte du condo. Au bord de mon écran, la pendule indique 11 heures.

Je repousse mon fauteuil et sors de mon bureau. Je saisis délicatement Zoé par le collier, elle me suit docilement jusqu'à son lit et s'allonge ; je lui donne une friandise avant d'aller décrocher l'interphone.

– Une livraison pour Marco, me dit une voix.

– Je descends !

En me voyant sortir dans le couloir, Zoé me lance un regard inquiet.

– *I'll be back, Zozo.* Je reviens tout de suite.

À mon retour, trois minutes plus tard, elle m'accueille avec enthousiasme – c'est-à-dire en me serrant de très près –, et j'ai beaucoup de mal à refermer la porte sans laisser tomber le colis. Il est cubique, grand comme mon imprimante, et je ne m'attendais pas à ce qu'il soit si lourd. Mais le papier, ça pèse son poids.

*

En août dernier, une fois sa session d'enseignement terminée, Franz a quitté Newcastle et s'est rendu à Tilliers, sa ville d'enfance, pour voir ses parents. La visite de quelques jours s'est prolongée, et le reconfinement français d'octobre l'a empêché de retourner en Angleterre.

Il y a dix jours, il m'a appelé pour me dire : « Ma nièce américaine va m'envoyer des souvenirs qui datent de mon année à Oakland. Je sais que c'est pas rationnel, mais j'ai peur que ça se perde en traversant l'Atlantique. Montréal est à mi-chemin entre la *Bay Area* et Tilliers. Est-ce que tu veux bien les réceptionner ? »

J'ai répondu : « Avec plaisir »... avec perplexité. J'ai attribué son inquiétude à la situation actuelle. La pandémie nous fait perdre le sens commun, si tant est qu'on en avait encore.

♪ *As long as you have to travel*

Won't you want someone to help you carry your load ? ♪

Conformément à ses instructions, j'ouvre le carton pour en examiner le contenu et vérifier que rien n'a souffert pendant le voyage.

Il y a là une pile de carnets ; plusieurs blocs de papier ligné jaune couverts de notes manuscrites ; deux grands classeurs contenant des lettres et des textes annotés qui m'ont tout l'air de devoirs scolaires ; des programmes de cinéma, de théâtre et de concerts ; des cartes touristiques ; des tickets de galeries et de musées ; des coupures de presse et des magazines datant des années 1960 et 1970, défraîchis mais en très bon état : *TV Guide*, *The Bay Area Reporter*, *The Black Panther News Service*, *The San Francisco Chronicle*, *The California Voice*, un authentique *Last Whole Earth Catalog* au format tabloïd et les tout premiers numéros, datés de décembre 1971 et janvier 1972 de *Ms.*, le magazine féministe co créé par Gloria Steinem !

Il y a aussi un paquet de livres au format de poche et une brassée de microsillons vénérables : Joan Baez (*One Day At a Time*), Bob Dylan (*The Freewheelin'*), Carole King (*Tapestry* et *Music*), Crosby, Stills, Nash & Young (*4-Way Street*), Aretha Franklin (*I Say a Little Prayer*), Neil Young (*Harvest*), Cat Stevens (*Tea for the Tillerman* et *Teaser and the Firecat*), David Bowie (*Hunky Dory*), America (*A Horse with No Name*), Frank Zappa (*Fillmore East – June 1971* et *200 Motels*), plusieurs albums de The Mamas and the Papas et les cinq premiers disques de Joni Mitchell.

Je suis surpris qu'il ne les ait pas emportés avec lui...

Une boîte en métal oblongue contient une liasse de feuilles dactylographiées et plusieurs cassettes audio. Des chansons, probablement. Je la referme en me disant que je l'examinerai plus tard.

Le carton contient aussi plusieurs posters pliés et des albums de photos. Après avoir passé vingt bonnes minutes à explorer ce trésor, je me dis que Franz sera heureux de le savoir arrivé à bon port. Je m'assieds à mon bureau, j'ouvre une fenêtre de tchatche et j'écris :

« J'ai reçu ton colis. On se parle quand tu veux. »

Une demi-heure plus tard, je reçois une réponse :

« 2 : 00 P.M. à Montréal, OK ? »

« *It's a date !* »

*

Je connais Franz depuis longtemps. Très précisément : depuis ma bar-mitzvah, en 1968. Mes parents avaient invité les siens. Franz n'était pas très enthousiaste – il a toujours été « Athée-oh-grâce-à-Dieu », comme chantait ce bon vieux Mouloudji – mais il les avait accompagnés par curiosité.

Après la cérémonie, il était venu vers moi pour m'offrir deux romans de SF dans une très belle édition reliée (un Asimov et un Philip K. Dick, je les ai toujours !) et m'avait félicité, sourire en coin, d'avoir psalmodié sans hésiter ma section de Torah : « Bat-mission accomplie ! Bruce Wayne serait fier ! »

J'avais treize ans, lui quatorze, on raffolait de calembours qu'on était les seuls à comprendre et ça m'avait fait éclater de rire. On s'est mis à parler de *comics*, de télé et de cinéma, et ce fut le début d'une belle amitié.

Nous avons beaucoup en commun : nos pères, tous deux médecins juifs

nés à Alger – le mien en 1913, le sien en 1917 –, ne s'étaient jamais rencontrés avant de s'installer dans deux petites villes de Beauce presque jumelles. Ils se sont mutuellement rendu service à des moments difficiles et, même s'ils n'ont jamais été intimes, ils avaient le plus grand respect l'un pour l'autre. Quant à Claire, la mère adoptive de Franz, elle aimait beaucoup la mienne : elles s'appelaient souvent, comme des sœurs qui ont beaucoup à se raconter.

Franz et moi avons grandi dans la même région ; nous avons, l'un comme l'autre, passé une bonne partie de notre enfance et de notre adolescence à lire et à écrire et, l'un et l'autre, nous sommes partis passer un an en Amérique, juste après le bac. Mais les ressemblances s'arrêtent là : il mesure une tête de plus que moi (son père est gigantesque) ; son séjour s'est déroulé en Californie, le mien dans le Minnesota ; il a vécu pendant son enfance et son adolescence des aventures que je lui envie ; on n'a pas fait les mêmes études ni suivi la même trajectoire professionnelle.

Nos vies d'adultes elles aussi ont été très différentes : j'ai été marié et divorcé deux fois, lui non ; j'ai des enfants, il n'en a pas. Il vit en Grande-Bretagne depuis cinquante ans ; j'ai vécu et travaillé la plus grande partie de ma vie en France avant d'émigrer au Canada il y a une douzaine d'années.

Nous avons toujours été amis, mais notre amitié est un peu particulière : en dehors de rencontres occasionnelles, chaleureuses mais brèves dans notre région d'enfance ou à Paris, nous n'avons pas souvent été en présence l'un de l'autre. Je ne suis jamais allé le voir à Newcastle et il n'est jamais venu à Montréal. Nos liens se sont essentiellement tissés à distance, par voie épistolaire. On s'est écrit régulièrement entre 1970 et 1973 (à la fin du lycée et pendant nos séjours respectifs aux US), puis de manière plus épisodique, mais nous sommes toujours restés en contact. Pendant les vingt années qui ont suivi, il ne s'est pas passé une année sans qu'on échange deux ou trois lettres ou coups de téléphone.

À partir du milieu des années 1990, la correspondance régulière a repris. Il m'avait fait envoyer son premier livre, *Caregivers in Pain*, en service de presse ; la carte de visite glissée entre les pages mentionnait son adresse électronique : FranzFarkas@compuserve.com. Or, je m'étais inscrit au même fournisseur d'accès quelques jours auparavant. J'ai composé un message de remerciement à son intention et j'allais le lui envoyer quand j'ai vu apparaître dans ma boîte le premier courriel qu'il venait de m'écrire. Il avait consulté l'annuaire des abonnés et découvert que j'y figurais.

Depuis, c'est un peu tout le temps comme ça : chaque fois qu'il se passe quelque chose d'important dans nos vies respectives, on se fait signe. Depuis trente ans, on n'a jamais cessé de s'écrire, de s'envoyer des textes ou des livres, de s'appeler pour partager une expérience marquante, discuter d'un événement important ou se raconter les films qu'on a vus. Il est un peu comme un grand frère perdu puis retrouvé et qui vit loin. Une sorte de jumeau décalé – un peu plus vieux que moi mais pas de beaucoup.

Paradoxalement, depuis le début de la pandémie, on se parle et on s'écrit moins. La dernière fois, il m'a demandé les coordonnées de la compagnie qui pratique des analyses généalogiques à partir de l'ADN. Mon frère, ma sœur et moi en avons fait et je reçois régulièrement des messages disant : « *There are 22 new people who share DNA with you in our database2.* »

Ces derniers temps, il se fait beaucoup de souci pour ses parents, qui sont très âgés. Quand il m'a appelé, l'autre jour, je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis le déconfinement de l'été.

*

Un tintement me fait lever la tête. L'écran s'éclaire, c'est Franz. Il a l'air fatigué et inquiet.

– *What's up, Doc ?*

– Ça va, dis-je, et toi ?

– *I feel like shit.* Et j'ai très peur.

– Je comprends... Comment va ton père ?

– Aujourd'hui, plutôt moins mal. Il n'a plus de fièvre mais il est très encombré. Il voudrait que j'augmente ses corticoïdes. Qu'est-ce que t'en penses ?

– Il a exercé plus longtemps que moi ! Et il a suivi la pandémie de près. Je pense qu'il sait ce qu'il fait.

– Parfois, j'en doute !

Tu es en colère, vieux frère.

– De quoi as-tu peur ? dis-je doucement.

– Qu'il meure, pardi ! Et ne me balance pas que c'est dans l'ordre des choses !

Je ne m'y risquerais pas : je connais ton attachement pour Abraham.

– Quand Claire a été malade au début de l'été, poursuit-il, il n'a pas voulu s'isoler, il l'a soignée à la maison, elle a guéri et par miracle il n'a pas été contaminé à ce moment-là. Nous deux, à Newcastle, on a été malades début juin, mais on n'a eu que des courbatures et des maux de tête. On était heureux de savoir qu'on pourrait venir les voir sans trop leur faire courir de risques. Et voilà qu'en plein reconfinement, c'est lui qui chope le virus ! J'étais venu à Tilliers pour les aider et je lui avais interdit de sortir, mais il a profité que j'avais le dos tourné pour aller acheter des œufs à l'épicerie !!! Il porte toujours un masque mais la boutique est un mouchoir de poche mal aéré... Bordel !!!

– Ce virus est très contagieux... Tu n'y peux rien, et ton père est plus exposé et vulnérable que la plupart des gens... Il a quel âge, déjà ?

Franz lève les yeux au ciel.

– Cent trois ans !

– Diable !

– Comme tu dis. Et il se comporte encore comme un gamin !... J'avais fini par croire qu'il était immortel. Comme Claire...

– Quel âge a-t-elle ?
– Quatre-vingt-dix... Ça fait presque soixante ans qu'ils vivent ensemble !

Ça doit être très difficile de voir ses parents malades, à l'âge que tu as. Les miens sont morts il y a très longtemps... Bon, changeons de sujet.

– Ton carton est bien arrivé. Et il est bien plein...
– Oh là là, je suis désolé ! Je m'en veux de t'encombrer avec ça. Votre appartement est tout petit...

– C'est vrai, dis-je en riant. Mais c'est à ça que ça sert, les amis ! Dis-moi, tu ne veux pas seulement que je fasse du gardiennage de documents ?

Il me décoche son premier sourire depuis le début de la conversation. Un sourire embarrassé.

– Euh... (Il prend une grande inspiration.) Tu bosses sur quoi, en ce moment ?

– Ah ! Je suis en congé sabbatique jusqu'en 2022. Alors je n'enseigne pas et je n'écris pas non plus. Je vais passer l'année à manger du pop-corn devant des séries télévisées.

– C'est ça, je te crois !

– Non... Je me documente en préparation de mon prochain roman.

– Ah bon, c'est quoi ?

– *Mmmhh...* Il est un peu trop tôt pour que j'en parle, mais ce sera probablement un roman historique...

– Aha... (Il rit, gêné.) Bon, allez, je me lance... Je suis à Tilliers depuis le mois d'août. Comme mon séjour s'éternisait, je me suis mis à fouiller les tiroirs et je suis tombé sur mes souvenirs d'Amérique... En me replongeant dedans, j'étais étonné de ne pas retrouver certaines choses. Et puis je me suis rappelé que Hattie – ma mère américaine – gardait tout...

– Elle est toujours en vie ?

– Non, malheureusement. Elle est morte en 2016. Il y a deux mois, j'ai appelé Angela, sa petite-fille, pour lui demander si elle avait des photos ou des souvenirs rangés quelque part. Elle m'a répondu en riant qu'elle avait profité de la pandémie pour ranger le *locker* familial. Au milieu des meubles et des caisses, elle a trouvé une grande boîte avec mon nom dessus !

– Une grande boîte bien remplie, regarde !

J'incline mon écran en direction du carton. Les yeux de Franz s'écarquillent.

– Ah !

Manifestement très ému, il se penche, comme pour voir ses souvenirs de plus près.

– Toi qui t'y connais, tu crois que je peux m'en servir ? C'est pas absurde ?

– Absurde ? Et... t'en servir pour faire quoi ?

– Eh bien, pour raconter mon année en Amérique... Tu penses que je pourrais ?

– Ah, mais si tu veux écrire un livre à partir de ton expérience à Oakland, tu n’as pas besoin de mon autorisation ! Tu as déjà vingt bouquins à ton actif !

– Oui, mais ce sont des livres de sciences humaines. Pas de la fiction.

– Un texte autobiographique, ce n’est pas de la fiction...

– Justement, je ne veux pas écrire une autobiographie ! Je veux écrire un roman !

Il me regarde intensément, comme s’il guettait ma réaction.

– O... *kay* ! dis-je. Et... Qu’est-ce qui t’arrête ?

– Ce serait le premier...

Je hausse les épaules.

– Il faut bien commencer !

– Mais ça ne s’improvise pas ! lance-t-il, à la fois contrit et agacé par ma réponse.

– Certes, mais tu es un professionnel de l’écriture. La plupart de tes bouquins sont aussi élaborés que des romans ! Enfin, à mon humble avis...

Il ne répond pas. Après quelques secondes, à ma grande surprise, il change de sujet.

– Comment ça se passe, le confinement à Montréal ?

– Oh... Euh... Pour moi ça n’a pas changé grand-chose, puisque je bosse chez moi... Si ce n’est que je n’ai pas vu ma famille et mes amis depuis plus d’un an, évidemment. Ray est en télétravail depuis mars, et en mai on a adopté une chienne, Zoé. Ça nous oblige à sortir régulièrement, alors ça va. On est à l’étroit, mais on a de la chance, comparé à toutes les personnes qui déroutent : celles qui ont perdu leur boulot, les personnes âgées dans les CHSLD... Les soignantes de première ligne... Et toutes les salariées obligées de risquer leur peau dans les dépanneurs, les épiceries, les stations-service, les pharmacies, les supermarchés...

– Vous avez besoin d’un laissez-passer pour sortir ?

– Un laissez-passer ? Tu veux dire... (Je lui lance un sourire ironique.) Comme en 1942 en zone occupée ?

– Non, insiste-t-il avec une certaine véhémence, je veux dire : comme en 2020 en France... Quand est-ce que tu es venu ici pour la dernière fois ?

– À l’automne 2019...

– Tu... ne lis pas les nouvelles ?

– Si, dis-je, mais plutôt ce qui se passe aux États-Unis. J’avais une sainte trouille que Trump soit réélu, alors cette année j’ai surtout lu le *Washington Post* et le *New York Times*... Depuis le mois dernier, je respire mieux, même si ça s’annonce difficile pour Biden et Harris... Cela dit, j’ai assez d’amis dans l’Hexagone pour savoir que ça ne va pas fort chez vous, en ce moment.

– C’est rien de le dire ! On a le gouvernement le plus con, le plus policier, le plus violent, le plus hypocrite et le plus obscurantiste depuis Vichy !

– *Mmmhh*... Tu n’exagères pas un peu ?

... Bien sûr, on ne me demande pas mon avis, et même si on me le demandait, je serais bien en mal de le donner. Et je ne suis pas toujours du même avis que Franz : tous les humains ont tendance à reconstruire la réalité pour satisfaire leur vision du monde. C'est grâce à cela qu'on peut conter de fausses nouvelles aux oreilles complaisantes qui ne demandent qu'à les entendre, et les faire diffuser rapidement par des bouches plus promptes à parler qu'à tourner leur langue. Alors j'aurais du mal à dire si Franz « exagère »...

Mais depuis qu'on a posé ma première pierre, j'en ai vu et entendu de belles et de très horribles, dans ces murs et alentour. J'ai eu droit à ma part de rafles, d'enfants et de femmes parqués dans des camps avant d'être enfournés dans des trains, d'agressions contre des hommes qui avaient le malheur de n'avoir pas la peau de la bonne couleur ou qui avaient osé se tenir par la main, de harcèlements de rue et d'insultes contre des femmes qui ne se pliaient pas aux règles édictées par les hommes, d'assassinats de personnes qui refusaient le statu quo, de malheureux cassés par la guerre ou par la maladie, de travailleurs immigrés venus d'un pays longtemps colonisé...

Cela dit, ça faisait un moment que je n'avais pas vu des hommes casqués frappant à coups de matraque, sans provocation, la population qu'ils sont censés servir...

... des manifestants pacifiques enfermés dans une nasse aux seules fins de pouvoir les gazer et les piétiner...

... des hommes éborgnés, la mâchoire brisée parce qu'on a tiré sur eux des grenades lacrymogènes ou de désencerclement et des « balles de défense »...

... des soignantes tirées par les cheveux et frappées à coups de matraque alors qu'elles demandent de meilleures conditions de travail...

... des vieillards bousculés et jetés à terre, des personnes handicapées renversées avec leur fauteuil roulant, ou gazées avant d'avoir pu dire un mot...

... des lycéens et des lycéennes enfumées, frappées, mises en joue, contraintes à s'agenouiller, face à un mur, mains sur la nuque, comme si on allait les fusiller...

... des sans-abri, des sans-papiers, des réfugiés hommes femmes et enfants chassés de leurs camps de fortune, leurs couvertures et leurs tentes lacérées...

Abraham pourrait en dire beaucoup plus – il a toujours été très sensible aux mouvements du monde et je l'ai souvent entendu vitupérer contre la politique de ce pays, il y a quelques mois encore, lorsqu'il a vu le chef de

l'État adouber un gourou-à-tête-de-druide et son médicament toxique...

Quant à Franz, il a hérité de la même sensibilité et la colère qui bout en lui depuis qu'il est arrivé à Tilliers, l'été dernier, lui coupe le souffle. Plus encore depuis qu'Abraham est malade.

Aujourd'hui, il est sorti arpenter la ville silencieuse dans le matin d'hiver. Mais ni le clocher ni les maisons sages ne l'ont apaisé.

En rentrant, il a trouvé le message instantané de Marco lui annonçant l'arrivée du colis. Après lui avoir répondu, il est allé chercher la cantine verte au grenier et l'a descendue dans son ancienne chambre, au premier étage.

Il a ouvert le petit secrétaire pour y poser son ordinateur portable.

Il vide la cantine de ce qu'elle contient encore – les revues, les livres, les photos, les souvenirs, les objets rapportés d'Amérique en 1972 – et empile le tout sur le grand bureau, juste à côté.

Sur l'écran de l'ordinateur, un homme à tête d'ours en chemise canadienne murmure :

– *Mmmhh...* Tu n'exagères pas un peu ?

6

« IN MY LIFE » – THE BEATLES

(Franz et Marco, 2)

[Montréal, décembre 2020.]

– Non, j'exagère pas. J'ai beau vivre ailleurs depuis longtemps, j'ai beaucoup de mal à accepter ce pays tel qu'il est en ce moment.

Franz parle avec difficulté, comme s'il avait du mal à respirer.

– C'est... C'est l'hiver atomique... Une catastrophe nationale à l'intérieur d'un cataclysme planétaire... Le pouvoir et la parole sont accaparées par une bande de petits marquis qui n'en font qu'à leur tête. Et qui n'ont aucun respect pour la population ! Ça me révolte ! Ça me paralyse complètement ! Et le pire, poursuit-il, c'est le sentiment que tous mes projets sont ineptes. Sans intérêt. Dépourvus de sens... Je ne comprends plus rien à rien. Et à personne.

Moi aussi j'ai du mal à travailler depuis mars 2020... C'est bien pour ça que je me suis mis en congé sabbatique...

– C'est pour ça que tu as envie de te replonger dans ton année américaine ?

Franz relève la tête, surpris.

– Oui, peut-être... Tu vois, j'ai le sentiment que cette année-là, le monde avait un sens. Pour moi, en tout cas. Même si rien n'était simple. Même si... tout annonçait les catastrophes d'aujourd'hui...

Je suis sur le point d'ouvrir la bouche mais il demande brusquement :

– Tu crois que je peux écrire un roman à partir de mes souvenirs ?

– Certainement ! Mais la source principale (je lève l'index vers mon front), elle est dans ta tête, pas dans les cartons... Comme disait Asimov, l'écriture c'est cinq pour cent d'inspiration et quatre-vingt-quinze pour cent de transpiration ! Cela dit, il me semble que tu prends le problème à l'envers. Tout ça, dis-je en désignant le carton posé sur le sol, ce sont tes matériaux de construction. Avant de construire une maison, tu as besoin d'un plan. Avant d'écrire un roman, il te faut une histoire.

Il me regarde, attentif. Je précise :

– « Une année à Oakland, Californie », c'est une situation. Ce n'est pas une histoire. *What's the story ?*

– Ah ! Mais, des histoires, j'en ai beaucoup, s'écrie-t-il ! Est-ce qu'il faut absolument en choisir une ?

Je hausse les épaules.

– Une ou plusieurs, mais avant de te lancer, il te faut tendre la trame sur laquelle tu tisseras le reste. Un roman, c'est un voyage. La trame, c'est un peu ton itinéraire, tes balises, tes étapes. Tu peux faire le trajet à pied, à cheval ou en voiture, tu peux t'arrêter ou faire des détours en cours de route, mais ça t'aide de savoir – je dis n'importe quoi – que ça commence à Troie, que ça se termine à Ithaque et que ça dure dix ans... Ou dix mois. Tu vois ?

– C'est marrant que tu prennes cet exemple, répond Franz. Mais je ne connais même pas les règles, dit-il en soupirant...

J'éclate de rire.

– Somerset Maugham disait : « Il y a trois grandes règles pour écrire un roman. Malheureusement, personne ne les connaît... » Tu as écrit des nouvelles, autrefois, si je ne m'abuse ? Tu me les envoyais quand on était au lycée...

– Euh... oui, c'est vrai. J'en ai écrit aussi quand j'étais à Oakland et à mon retour. Mais pas depuis très longtemps...

– ... Et tu as lu beaucoup de romans...

– Oui, bien sûr...

– Alors, tu connais les règles, même si tu n'en as pas conscience.

– Admettons, mais... Je peux te demander des tuyaux ?

– Tant que tu veux.

– Ah, ça me soulage, tu sais... Parce qu'en ce moment, je me sens vraiment dépassé... Regarde !

Il soulève l'ordinateur portable et le fait pivoter vers un bureau jonché de documents.

– En plus de ce que tu as reçu, j'ai tout ça... Je me suis souvent dit que je devais faire le tri. Le moment est venu, je crois, mais ça m'écrase un peu...

Ah, je crois que je sais où tu veux en venir.

– Oui. À deux, ça ira plus vite...

– Que veux-tu dire ? demande-t-il, incertain.

– Eh bien, pendant que tu épluches ce que tu as retrouvé à Tilliers, je peux faire la même chose ici !

– Tu ferais ça ?
– Oui, même s'il est peut-être délicat de *tout* lire...
– Effectivement, tu risques de trouver ça fastidieux...
– Non, non, c'est pas ça ! Je serais très heureux de t'aider ! Et pour tout dire, j'ai toujours été un peu jaloux de ton année dans la Baie, alors ça m'intéresse ! Non, je veux dire : Ça ne t'ennuie pas que je lise tes papiers personnels ?

Franz secoue la tête.

– Ce qu'il y a dans ce carton, c'est une autre vie, dans un autre siècle... Et puis, je n'ai assassiné personne, alors je ne crois pas que tu tomberas sur quoi que ce soit de compromettant...

– Ta confiance me touche, dis-je. Mais c'est quand même pas anodin de laisser un étranger se balader dans tes souvenirs.

– Tu n'es pas un étranger, Marco.

Il pose la main sur une épaisse liasse de feuilles bleues, la soulève et secoue la tête.

– Ça, ce sont les aérogrammes écrits à mes parents pendant mon année à Oakland. Il y en a... (Il examine les derniers feuillets.) Quatre-vingt-trois ! Et, dit-il en me montrant un chiffre à l'encre rouge au coin de la première page, ils sont dans l'ordre ! Claire les a numérotés à mesure qu'elle les recevait...

– Tu les as relus ?

Il secoue la tête, un peu honteux.

– Non...

J'éclate de rire.

– Te moque pas de moi ! J'ai essayé, mais ça m'a mis mal à l'aise. J'en ai parcouru une dizaine et puis je me suis arrêté.

– *Mmmhh...* Et dans ces dix-là, qu'est-ce que tu as trouvé ?

– Beaucoup de détails sur mes activités au jour le jour, mais pas l'essentiel... Ni les émotions, ni les sentiments, ni le trouble, les questions, les doutes. Et pas de choses intimes, bien sûr. Tu ne parles pas de ton intimité à tes parents quand t'as dix-sept ans. J'aurais été embarrassé. Et puis, j'étais pas très fin !

– Que veux-tu dire... ?

– Les garçons, c'est jamais très fin à cet âge-là ! Tu devais pas l'être non plus ! Tu savais pas que le cerveau masculin n'est pas mûr avant l'âge de vingt-cinq ans ?

– Je l'ai su trop tard, hélas !

– Cela dit, poursuit-il en riant, Claire et mon père ne m'ont pas tout raconté non plus !

– Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

– Eh bien, pour commencer, mon père a été arrêté par la gendarmerie deux mois après mon départ et, pendant je ne sais combien de temps, il n'a pas pu travailler. Ils ne m'en ont parlé qu'à mon retour ! Sans me donner de détails. Enfin, pendant qu'il était au chômage technique, il a pris le temps

d'écrire tout un compte rendu de l'affaire. Mais c'est Claire qui me l'a dit, pas lui ! Ces jours-ci ! Tu te rends compte ? Il est soupçonné d'un crime, on l'arrête, et ils attendent cinquante ans pour m'en parler ! Je ne sais même pas si le coupable a été identifié !

En plus d'avoir à plonger dans tes souvenirs, il va te falloir compter avec ceux des autres...

– Fichtre !!!... Et qu'as-tu retrouvé d'autre ?

Franz me montre une chemise cartonnée rose.

– Des reportages et des articles pour le journal de ma *High School*... Je n'ai pas retrouvé les nouvelles du cours de *Humanities*... Ni l'esquisse de projet que j'avais rédigée pour le cours de *Student Journalism*...

Il farfouille sur son bureau.

– Mais j'ai retrouvé ça ! dit-il en brandissant un album volumineux.

– Des photos ?

– Oui, pendant plusieurs semaines, Hattie m'a suivi dans les couloirs d'O-High et photographié sans que je le sache. Elle les glissait dans des pages en plastique, et dès qu'elle en avait rempli deux ou trois, elle les envoyait à mes parents avec une lettre explicative... C'est surtout ça qui est intéressant, plus que les clichés eux-mêmes. (Il prend un air désabusé.) Oui, c'est marrant de me voir avec une boule de cheveux frisés sur la tête, des chemises à fleurs et des pantalons pattes d'eph' roses, mais en dehors de ça... Enfin, au moins, elle a rédigé des légendes... Pendant mon année là-bas j'ai pris des centaines de photos, mais je ne me rappelle pas toujours ce qu'elles représentent, pas même le nom des gens qui sont dessus. Sur le moment, on sait ; mais cinquante ans plus tard... Et puis (il me montre deux cartons à chaussures), il y a les lettres que Hattie m'a écrites pendant vingt-cinq ans, jusqu'à ce qu'on passe au courriel... Je les avais apportées ici un été pour les relire, et je les ai laissées.

– Ah ! Eh bien, dans le carton de Hattie, il y a des lettres de toi...

– Beaucoup ?...

– Toutes, j'imagine... Elle les a archivées soigneusement. Dans un grand classeur plein à ras bord !

– Elle les a gardées, murmure Franz, les yeux embués.

– Ça te surprend ? Tu as sûrement été aussi important pour elle qu'elle l'a été pour toi...

Il hoche la tête.

– Oui... Elle m'a aidé à y voir plus clair... à mûrir.

Nous y voilà.

– Le roman va parler d'elle, alors ?

– Je ne sais pas encore comment, mais oui. C'est un personnage central de l'histoire, je pense...

– Tu « penses », dis-je avec ironie.

Franz se frotte le visage et secoue la tête, comme si un souvenir lui revenait.

– Tu sais que j’ai failli ne pas partir ?

– Raconte-moi ça !

– Il y a quelques années, je suis allé au siège de l’AFC, à Paris, et j’ai demandé à voir mon dossier, par curiosité. Ils me l’ont donné et je l’ai rapporté à Tilliers. Je viens de le relire. Figure-toi que j’ai été placé au tout dernier moment par une permanente du bureau de New York, contre l’avis du comité directeur de l’AFC qui trouvait ma famille d’accueil « beaucoup trop atypique ».

– Dans quel sens ?

– Oh, dans tous les sens, répond Franz en riant. Quand on lit la première lettre de Hattie, on comprend tout de suite. Je l’ai numérisée, je vais te l’envoyer... Faut juste que je la retrouve. Tiens, voici déjà la photo de famille qu’elle avait jointe à la lettre !

Un fichier attaché apparaît dans la fenêtre de tchat. Je clique sur l’icône.

C’est un cliché d’extérieur, aux couleurs passées.

Un groupe est assis à une de ces grandes tables de bois qu’on trouve dans tous les parcs d’Amérique du Nord. Du côté gauche sont installés un homme, une femme et une adolescente afro-américaines. À droite, un homme et une femme blanches. Les quatre adultes, très souriants, se font des *high five* par-dessus la table. La jeune fille leur lance un regard embarrassé. Assis au bout du banc de droite, un garçon d’une dizaine d’années, le regard absent, semble lever les yeux de son *comic book* au moment précis où on prend le cliché.

Franz a également numérisé la légende inscrite au dos de la photographie :

« *Left : Donna Grier and Lewis Washington and daughter Chris(tina). Right Athena (Hattie) Kaplan, Oliver “Bernie” Bernstein and son Andy* ». »

– Ils ont l’air *So Sixties*, dis-je ! Donna, avec son afro, ressemble à Angela Davis ; Lewis à... Sidney Poitier ; Athena à Jane Fonda... Et Oliver... On dirait Redford dans... un de ses premiers films.

– Yep ! *Inside Daisy Clover* ! Le film de Mulligan avec Natalie Wood !

– Ah, celui-là, je l’ai pas vu...

– Tu devrais ! Redford joue le rôle d’un homme bisexuel...

– Intéressant !... (Je regarde de nouveau la photo.) Ils ont tous l’air très sympas.

– Ils étaient bien plus que ça...

– Alors, ce sont Athena et Oliver qui t’ont accueilli pendant l’année ?

– Oui. Enfin, officiellement... Voilà, j’ai retrouvé la lettre ! Je te l’envoie.

Une icône apparaît sur l’écran.

– Reçue !... Ah ! Mais... Elle est en français ?

– L’original est à Newcastle. Ce que je t’envoie, c’est la traduction que Claire a tapée pendant que je la traduais à haute voix, pour pouvoir la relire

et la faire lire à toutes ses amies...

1. « Soignant-e-s en souffrance ».

2. « Il y a vingt-deux nouvelles personnes ayant de l'ADN en commun avec vous dans notre base de données. »

3. « À gauche : Donna Grier et Lewis Washington et [leur] fille Chris(tina). À droite : Athena (Hattie) Kaplan, Oliver "Bernie" Bernstein et [leur] fils Andy. »

DISC 1, SIDE A
SUMMER : FAMILY AND COUNTRY

« The past is a foreign country. Over there, people do things differently. »

« Le passé est un pays étranger. Là-bas, les gens font tout autrement. »

Ralph Waldo Emerson

« CALIFORNIA DREAMIN' » – THE MAMAS AND THE PAPAS
(Hattie Kaplan, 1)

Oakland, July 5, 1971

Chère Famille Farkas,

Cher Franz,

Je ne suis pas très douée pour la correspondance, mais à circonstances exceptionnelles, mesures exceptionnelles, et je vais faire de mon mieux pour m'y mettre, cette fois-ci et pendant les mois à venir.

D'abord, laisse-moi te dire, Franz, à quel point tout le monde ici est impatient de te rencontrer. Il y a un an, quand nous avons proposé au comité local de l'AFC d'être famille d'accueil, nous ne savions pas exactement à quoi nous attendre. Ou plutôt, nous pensions le savoir : il y a toujours du mouvement chez nous, car tous – petits et grands – ont beaucoup d'amis. Presque tous les soirs nous mettons un ou deux couverts de plus à table et il est fréquent que quelqu'un passe la nuit sur le canapé du salon ou sur un lit de camp dans la chambre d'un des enfants. Comme vous le voyez sur la photo, notre « Bunch » (famille) est très diverse. Nos amis le sont tout autant.

Partir dans un pays étranger et vivre pendant un an dans une famille n'est pas une expérience facile. L'AFC nous avait prévenus qu'il faudrait attendre avant qu'on ne trouve l'adolescent(e) avec qui nous aurions le plus de chances de nous entendre – et réciproquement ! Beaucoup de familles savent dès le printemps qui elles vont recevoir. Mais les semaines passaient et l'AFC ne semblait pas en mesure de trouver la personne qui se sentirait bien chez nous.

La Californie, vous le savez peut-être, est un lieu très vivant, très... expérimental, et depuis une dizaine d'années, dans la Bay Area autour de San Francisco, la définition de la famille s'est beaucoup transformée. Mais, même ici, nous sommes une famille atypique. Nous pensions d'ailleurs que nos particularités nous empêcheraient d'être famille d'accueil. Et puis, au début du mois de juin, alors que nous commencions à perdre espoir, nous avons reçu le dossier de Franz.

Nous sommes vraiment très heureux, tous les six, d'accueillir votre fils. Ce que nous avons appris de lui et de vous dans le dossier de l'AFC nous enthousiasme et nous fascine. Pour beaucoup d'Américains, l'Europe est à la fois un mystère et une fascination. La France n'échappe pas à cette règle et, grâce à Franz, nous avons très

envie d'en savoir plus sur votre famille et votre pays. Nous espérons en retour que son séjour ici sera aussi riche et enrichissant qu'il le sera pour nous.

Bien sûr, je ne peux pas tout vous dire en une seule lettre, mais je voulais au moins en faire partir une pour commencer notre « conversation » le plus tôt possible. Et je ferai tout pour répondre aux questions que vous voudrez me poser d'ici au départ de Franz.

À présent, laissez-moi vous présenter The Wild Bunch (La Horde Sauvage !) – c'est le surnom que les nombreux teenagers de notre entourage nous ont donné.

Nous habitons dans deux appartements contigus, au deuxième étage de notre petit immeuble (il y a deux autres familles au premier étage).

Donna Grier, ma meilleure amie, est assistante de recherche en littérature à l'université de Berkeley. Elle prépare son deuxième doctorat ! Sa devise est *There's nothing you can do that can't be done...* (« Tout ce que tu peux faire, tu as le droit de le faire ! »)

Lewis Washington, son coparent, est manager (gérant) du Downtown Community Market, une grande épicerie communautaire d'Oakland qui distribue les produits de fermes du nord de la Californie.

Mon mari Oliver Bernstein – que tout le monde appelle « Bernie » – est infirmier dans une Free Clinic du quartier du Castro, à San Francisco. Il commute (fait le trajet) tous les jours via le Bay Bridge pour se rendre à son travail.

Les deux plus jeunes, Chris et Andy, ont seize et douze ans. Chris (son nom est Christina, mais si Franz l'appelle comme ça, elle le fera traduire en justice !) sera Senior, elle entre en 12th grade (terminale) à O-High (Oakland High School), au coin de Park et McArthur. C'est là que Franz sera scolarisé. Andy est en Middle School à McChesney, sur la 13^e avenue.

Quant à moi, mon nom est Athena, mais (malheureusement) tout le monde m'appelle Hattie, et je suis enseignante à O-High (mais contrairement à la déesse dont je porte le nom, je suis loin de tout savoir...) ; je donne des cours de Humanities, de Student Journalism et de Drama en 11th & 12th grades. Franz a le droit de choisir ses cours, alors il pourra s'inscrire à l'un des miens, s'il le désire, mais ce n'est pas une obligation. Il n'a peut-être pas envie de me subir aussi pendant sa journée d'école !

Chris, qui a un an d'avance et a plus d'amis garçons que filles, a tenu à prendre mon cours de journalisme, et je pense que ça ne sera pas facile pour nous deux, car elle est très opinionated (elle a des opinions bien ancrées) ! Mais ça ne peut pas être plus compliqué que de vivre dans cette maison de fous !

En tout cas, Franz est attendu avec enthousiasme aussi bien par

les enseignants que par les amis de Chris et Andy et les nôtres. Nous sommes tous très impatients de le faire participer à toutes nos activités, à O-High et en famille. Et soyez sûrs que je vais faire de mon mieux pour vous tenir au courant de tout ce qui lui arrivera !

Nous nous réjouissons que Franz arrive au début du mois d'août, car cela nous permettra de passer quelques jours ensemble avant que l'école ne reprenne (mi août). Nous en profiterons pour lui faire découvrir Oakland, qui est une ville à la fois très proche et très différente de San Francisco.

Je vous envoie un plan d'Oakland indiquant l'emplacement de notre logement au 3886, Lincoln Ave., ainsi qu'une carte de la Bay Area, pour que vous puissiez situer où Franz va vivre.

Je vous envoie aussi un exemplaire de notre hebdomadaire local, The California Voice, et quelques pages de l'édition du dimanche du San Francisco Chronicle. Vous y trouverez un article sur le climat dans la Bay Area ces dernières années.

De mon côté, j'ai une question : où se trouve Tilliers ? Nous l'avons cherchée sur une carte de France, sans la trouver. Est-ce loin de Paris et à quelle distance ?

Je sais que nous allons très bien nous entendre avec Franz. Je le devine en lisant la lettre qu'il nous a déjà envoyée. Bien sûr, il va être dépaycé. Nos coutumes sont probablement très différentes des vôtres mais je sais que nous allons nous enrichir mutuellement. À la fin de l'année, il sera sûrement difficile de le laisser partir, mais il vous reviendra avec beaucoup d'expériences. Vous ne regretterez pas de l'avoir envoyé ici.

J'espère que nous aurons un jour l'occasion de nous rencontrer. Et je vous remercie encore une fois de nous confier votre fils.

Athena (Hattie) Kaplan

P.-S.1 : Je vous joins des photos prises il y a deux semaines au De Young Museum, dans Golden Gate Park, lors d'une sortie en famille, ainsi que des photos de Chris et Andy sur la terrasse que nous partageons avec les autres locataires de notre petit immeuble...

P.-S.2 : Franz, tu as écrit dans ton autoportrait que tu aimes le cinéma. Nous aussi ! Nous y allons souvent. Et, tu le sais peut-être, San Francisco a servi de décor à de nombreux films comme The Maltese Falcon, The Lady from Shanghai et Bullitt, et les tournages y sont fréquents. Avec un peu de chance, nous pourrions voir tourner des scènes d'extérieur. Elles sont annoncées dans le S.F. Chronicle car les rues sont bloquées à la circulation, mais pas aux spectateurs ! Tu dis aussi que tu aimes la science-fiction. Nous en lisons beaucoup. Connais-tu les romans d'Ursula Le Guin ? The Left Hand of Darkness et The Dispossessed sont de très beaux livres, et je regrette de ne pas

avoir l'occasion de les étudier pendant mes cours mais je les recommande souvent à mes élèves. Si tu ne les as pas lus, je te les prêterai volontiers.

8

« BROTHER, BROTHER » – CAROLE KING

(Franz et Marco, 3)

[Montréal, décembre 2020.]

– C'est une belle lettre, dis-je.

– Oui, répond Franz l'air absent.

Je le vois examiner des papiers l'un après l'autre sur son bureau.

– Je ne sais vraiment pas par quoi commencer... Il y en a trop ! La vie avec *The Wild Bunch*, les activités à O-High, les sorties avec Chris et sa bande, le *Musical*, mon *bus trip* de fin d'année...

– Je suis sûr que tu aurais de quoi écrire une saison entière de *That 70s Show* ! Ou un Grand Roman Américain, comme *Moby Dick* !

Il secoue la tête.

– Te fous pas de moi !

– Mais pas du tout ! Tu crois que Melville savait qu'il écrivait un classique ? Bien sûr que non ! Il s'est jeté à l'eau !

– Très drôle...

Il réfléchit un instant.

– Tant qu'à faire, je préférerais écrire... un grand roman d'aventures...

Je souris avec appréciation.

– ... Mais je sais que c'est beaucoup trop ambitieux ! poursuit-il, amer.

– Pourquoi ?

– Je m'y prends un peu tard...

Je hausse les épaules.

– Courir un marathon aussi, c'est très ambitieux. Mais on ne compte pas le nombre de personnes qui s'y mettent à tout âge. Elles s'entraînent, c'est tout.

– Tu penses que c'est pareil ?

– Je pense que c'est une bonne analogie... Mais... qu'entends-tu par « roman d'aventures » ?

– Eh bien, tu sais... Des péripéties, du mystère, des découvertes, des drames, des retrouvailles...

– *Mmmhh*. De l'amour ?

Il rit et je crois qu'il rougit.

– Euh... oui.

– « *Chases. Escapes. True Love. Miracles*⁴ ! »

Il rit encore plus fort.

– Je ne vais pas refaire *The Princess Bride*.

– Il y a d'autres modèles ! *L'Odyssée* ! *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* ! *Le Comte de Monte-Cristo* !

– Tu oublies *Les Trois Mousquetaires*, dit-il sur un ton ironique. Autant me dire que je ne vais pas y arriver. Comment veux-tu que je me mesure à ça ?

– Ce sont de beaux modèles, pas des objets sacrés. Ils ne doivent pas t'empêcher de te lancer, mais t'inspirer.

– Okay. Mais un roman, dit-il, ça ne s'écrit pas comme un livre de psychologie...

– À mon humble avis, les principes sont les mêmes. On se demande : « Et si... ? » et on s'emploie à formuler une réponse. À ceci près que, pour un roman, tu ne trouves pas la réponse dans des faits, des enquêtes ou des entretiens, mais dans tes émotions, tes constructions mentales, tes souvenirs... Je suis sûr que ton année a été mouvementée...

– Ah, ça oui !...

– Eh bien, commence par trier. Parmi les papiers que tu as retrouvés à Tilliers, certains vont évoquer des histoires, d'autres pas. Choisis les plus marquantes, et note ce que tu te rappelles. Fais des fiches. Des notes brèves. Empile tes matériaux. Tu bâtiras ensuite.

Pensif, Franz passe la main dans ses cheveux frisés. Comme moi, ça fait un moment qu'on ne les lui a pas coupés. Entre ses doigts, je vois apparaître et disparaître une mèche toute blanche qui a toujours été là, je le sais, mais qui se fond, à présent, parmi les cheveux grisonnants.

– Okay, mais... je ne me souviens pas de tout.

– Quand je ne trouve pas mes clés, ou mes lunettes, ou mon porte-monnaie, ma blonde dit : « Faut soulever. » On pose les choses ici et là, et puis on en pose d'autres par-dessus. Elles ne sont pas perdues, elles sont juste cachées. Je ne vais pas t'apprendre que les souvenirs, c'est la même chose : faut soulever. Quand tu en examines un, d'autres reviennent en cascade.

Il affiche une moue dubitative.

Je sens tes résistances, vieux frère, et je les comprends.

– Tiens, dis-je, si on te demandait de résumer ton année à Oakland en cinq phrases, que dirais-tu ?

Il réfléchit un moment.

– Elle a changé ma vie...

– C'est ce qu'on dit tous de notre année aux États-Unis. Mais plus précisément ? Quelles sont les cinq premières choses qui te viennent à l'esprit ?

Il passe la main sur ses joues pas rasées.

– Eh bien... J'ai appris à taper à la machine... J'ai joué le rôle de l'héroïne dans le *Musical*...

– Sans blague ?

– Sans blague... Je te raconterai si tu veux.

– Je veux ! Mais note et continue...

Il prend une grande inspiration.

– J’ai rencontré des Black Panthers et – sans le savoir – des membres du Weather Underground... Et puis... je suis tombé amoureux...

Il baisse la tête, embarrassé, et se cache le visage dans les mains. Au bout de quelques secondes de silence, il me regarde et voit que je souris.

– Enfin, ça ne fait que cinq souvenirs marquants...

– Tu en as évoqué d’autres tout à l’heure...

– Vraiment ?

– Mais c’est un très bon début. Note ! Note !

Je le vois tapoter son clavier.

– Et maintenant ?

– Maintenant, tu soulèves !

Il sourit.

– Okay... Mais... même si j’arrive à pondre quelque chose, est-ce que ça sera intéressant ?

– Que veux-tu dire ?

– Quel intérêt d’évoquer dans un roman une expérience aussi personnelle ? Je veux dire, à part la reconstitution d’époque, qui sera peut-être un peu exotique...

– Ce que tu as ressenti au milieu de ce tourbillon, c’est intéressant...

– Même si ça ne raconte rien de très nouveau ?

– Ce que tu vas raconter a sûrement été déjà raconté. Mais personne ne l’a jamais raconté comme toi.

Il sourit.

– Ça me rappelle un truc que disait Hattie...

Il se remet à noter et, relevant la tête :

– Il y a tant de choses à dire. Beaucoup trop...

– Oui... Difficile de mettre une année entière dans un roman... Les détails, la vie quotidienne, les anecdotes, les rencontres, les découvertes...

– Non, c’est pas exactement ça, dit Franz. À force d’écouter les gens raconter leur vie, je me suis mis à voir l’existence comme une succession de carrefours. Quand tu es enfant, ce sont tes parents qui te disent de prendre à droite ou à gauche. Et puis, à un moment crucial, unique pour toi, tu décides... de prendre un autre chemin...

– Ou de ne plus avancer...

– C’est ça... Mon séjour à Oakland, je le vois comme un de ces carrefours : pendant une année entière j’ai pu m’interroger sur ce que je ferais de ma vie, sans pression de la part de qui que ce soit : ni mes parents, ni mes camarades, ni la société dans laquelle j’avais grandi. J’étais hors du temps. Hattie et les autres n’avaient pas de « projet » pour moi. On faisait tout pour que je m’insère, mais comme je venais d’une autre culture, on n’attendait pas que je me conforme. Au contraire, on voulait que je sois moi-même... Et cela, alors même que je ne savais pas bien qui j’étais...

Je me souviens très bien de ce sentiment. Les jeunes gens accueillis ne se contentent pas d'observer les coutumes, les fêtes et les drames en vivant chez leurs hôtes, ils s'en imprègnent – et les imprègnent en retour. Au bout d'un an, tout le monde a été marqué. Parfois de manière indélébile.

– Mais comment raconter ça ?

– *Mmmhh...* Quand on ne sait pas comment raconter, dis-je, ça aide de se demander à *qui* on raconte...

– Que veux-tu dire ?

– À qui as-tu envie de raconter ton année à Oakland ?

Plongé dans les pensées qu'ont fait naître ma question, il se tait.

Allez, je te fous la paix. C'est ton projet, pas le mien.

– Je te laisse réfléchir. Je t'envoie un inventaire du carton dans les jours qui viennent.

– T'es un frère !

– Ça me fait plaisir ! Et puis, ça va me changer de mon programme de lectures « utilitaires ».

Et ça m'excite terriblement.

9

« THE DIARY » – NEIL SEDAKA

(Carnets, 1)

Une demi-douzaine de carnets recouverts d'une même jaquette jaune sont serrés ensemble et entourés par un ruban vert. Ils portent sur la couverture le titre : *Everything I always wanted to write but never had the time or place* et la mention : « *Write your own book* » en plus petit. Sur le volant intérieur de la jaquette, l'éditeur (Abbey Press) suggère d'utiliser ces pages pour (c'est moi qui traduis) « noter des événements du quotidien ou les approfondir, consigner ses rêves, énumérer ses priorités et ses projets, écrire de la poésie ou de la fiction, dessiner, construire sa propre mythologie, ses utopies personnelles et ses projets pour une Terre à faire renaître, transcrire des citations, méditer, se projeter dans le futur, conserver la trace d'une année... ».

Chaque carnet est consacré à un thème particulier, comme en témoigne le titre manuscrit sur sa première page. L'un d'eux (*Sights & Sounds*) contient les titres des livres, films, spectacles, concerts et disques que Franz a lus, vus et entendus pendant son année, souvent accompagnés d'un commentaire. Les six autres portent des titres similaires : *Family & Country*, *School & Games*, *Friends & Lovers*, *Projects & Prospects*, *Places & Faces*, *Quotes & Phrases*.

J'ouvre le dernier. Il contient des aphorismes suivis d'un prénom ou d'un nom.

« N'oublie pas d'écouter. » (Abraham F.)

« Prends soin de toi et de quiconque prend soin de toi. » (Claire.)

« Si un jour quelqu'un te dit : "Montre-moi de quoi tu es capable", pars sans te retourner. » (Luciane.)

« Elle a dit : "Nous sommes tous des enfants de la guerre." Et j'ai compris que les morts ne sont pas morts, que la mort est une rose qui reflerait dans la mémoire et qu'il y a une rose brisée dans mon cœur. » (Chris.)

« Tu cours à ta perte si tu ne cherches pas à aller de l'avant. Ce n'est pas une question de mérite. Tu mérites tout ce que tu veux si tu fais les gestes magiques. » (Charlie.)

« Ce que l'Homme reproche au monde, c'est ce qu'il voit dans le monde, mais aussi ce qu'il voit en lui-même. » (Sartre.)

« Et la Femme, alors ? Faut qu'elle ferme les yeux et se la boucle ? » (Beauvoir.)

« À deux, c'est souvent bien. À trois, c'est plus intéressant. Surtout la nuit. » (Gerry.)

« Ne prends pas *tes* désirs pour *ma* réalité. » (Bibi.)

« La guerre des sexes n'aura jamais lieu. Il y a trop de fraternisation. » (Chris et David, qui ne voulaient pas du tout dire la même chose.)

« *Remember there is no place to go but up*. » (Hattie.)

« Parfois, les raisons d'écrire (une lettre ou autre chose) sont simples : la solitude, le désir de toucher et d'être touché(e), le désir de voir des sentiments exprimés clairement. Il n'y a aucune raison de s'en désoler ou de demander la permission. » (Charlie.)

« On m'a demandé mon handicap au golf. Je me suis rappelé ce qu'a répondu Sammy Davis Jr quand on lui a posé la même question et j'ai dit : "Je suis noir, hispanique et gay. C'est suffisant ?" » (Lewis.)

« *Can we be brothers when we are strangers ? We are brothers because we are strangers !* »

« Pouvons-nous être frères si nous sommes étrangers ? Nous sommes frères parce que nous sommes étrangers ! » (Jermaine.)

« Si tu veux faire le tour du monde, écris au monde entier et lis attentivement les réponses. » (David, citant Kafka.)

« Tant que tu te plaindras, je serai sur ton dos. Si tu veux te débarrasser de mes quatre cent quatre-vingt-six kilos, tu sais ce que tu as à faire : cesse de te plaindre et je marcherai à tes côtés. » (C.)

« Est-ce que, comme Sherlock, tu vas prendre ton bâton de pèlerin et aller frapper les cadavres pour voir si ça leur fait des bleus ? Je ne crois pas. C'est pas ton genre. Le tien, ce serait plutôt de chercher à connaître leur histoire. Et je suis sûr que certains te la raconteraient. » (David.)

« T'es drôle quand tu dis "CanaDA". On prononce "KANada" Et "CaNAYdian", pas "KanayDIAN"... » (Charlie.)

« J'aime ta maladroitness » (C.)

« Seigneur, remplis ma bouche de paroles qui en valent la peine, et bouscule-moi quand j'en aurai trop dit. » (Donna.)

« Je ne comprends rien de rien à ce que les plus de quinze ans racontent. Et je ne suis pas pressé de les comprendre. » (Andy.)

« Sois bon pour ton corps, Franz. Tu n'en as qu'un. » (C.)

« ... *so many women whose life has never been written, whose story has never been told, whose name has been forgotten...* »

« ... tant de femmes dont la vie n'a jamais été écrite, dont l'histoire n'a jamais été racontée, dont le nom a été oublié... » (Donna & Hattie.)

« *Do not let Yesterday use too much of Today* »

« Ne laisse pas hier prendre trop de place aujourd'hui. » (Proverbe Cherokee.)

« Je ne connais de la vie des autres que ce que les autres me confient. » (C'était dans un rêve. Mais qui me disait ça ?)

*

Des photos Polaroid aux couleurs passées sont collées aux pages blanches du même carnet. Sur plusieurs d'entre elles je reconnais Franz avec

l'un ou l'autre membre de sa « famille étendue ». La dernière, datée du 17 septembre 1971, représente trois jeunes gens qui se tiennent par la taille face à l'objectif. À gauche, une jeune femme souriante aux longs cheveux blonds tombant en cascade sur l'une de ses épaules. À droite, une personne au genre indéfinissable, au grand sourire, aux yeux très verts et aux cheveux bruns très courts. Entre les deux, Franz semble très, très gauche.

10

« LA GUERRE DE 14-18 » – GEORGES BRASSENS

(Contexte, 2)

J'entends souvent les humains dire que pour comprendre le présent, il faut se tourner vers le passé. Pour eux, c'est parfois difficile : il leur faut en chercher et en retrouver les traces. Et parfois, certaines de ces traces sont mensongères. Alors, il leur faut rassembler, comparer, recouper, trier...

Pour moi qui vieillis très lentement (pas aussi lentement qu'un chêne, mais beaucoup plus lentement que les vies qui s'agitent entre mes murs), c'est facile : le passé et le présent ne font qu'un.

Je porte en moi les traces innombrables laissées sur mon sol et mes murs, les échos des paroles, des plaintes et des joies. À vos yeux d'humains, l'usure d'une marche en pierre taillée est anodine ; vous passez sans la voir. Pour moi, c'est un défilé de vies, de voix, d'histoires. Et je peux me les rappeler toutes.

Et quand je dis, par exemple : « Je me souviens du départ de Franz pour l'Amérique », je ne parle pas de souvenirs incomplets, fugaces et un peu flous comme le sont les siens. Je n'évoque pas des sensations, des sons, des émotions comme Franz ou Marco lorsqu'ils se remémorent. Je vois les corps et les gestes, j'entends les paroles comme si tout se déroulait à l'instant même.

*

La veille du départ, Abraham, Claire et Luciane sont fébriles. Franz semble prendre tout ça avec beaucoup de calme. Mais – je le connais depuis longtemps, tout de même – ça bouillonne sous la surface.

Début juin, il a appris qu'on lui a trouvé une famille d'accueil en Californie. Il était excité et impatient, bien sûr. Et terrorisé. Ce n'est pas rien de partir si loin et si longtemps quand on a dix-sept ans. Mais il s'est concentré sur les questions pratiques. Il a préparé son bac, corvée qu'on dit « nécessaire » mais qu'il sait inique depuis qu'il a fréquenté un quatuor de profs progressistes pendant sa classe de première.

Fin juin, lorsqu'il lit le résultat dans le journal (il n'a pas voulu que Claire l'emmène à Orléans pour scruter les tableaux d'affichage), il ne se dit pas : « Faut que je prépare mes affaires » ; il attend la veille de son départ

pour le faire. Claire lui demande s'il veut de l'aide, il décline gentiment mais, pour ne pas la vexer, il lui demande de vérifier qu'il n'a rien oublié. Claire ouvre la valise, scrute le contenu pendant environ dix secondes et la referme en disant : « Je suis sûre que tu as pensé à tout. » Son fils est prêt à partir, elle est prête à ne plus le mater.

*

Le matin du départ, Franz a bien dormi. Ses parents, pas du tout.

Pendant la nuit, Abraham s'est levé cinq fois. Il a franchi sans bruit la double porte qui sépare leur chambre de celle de Franz et s'est approché du lit pour l'écouter respirer. Il n'a pas osé poser un baiser sur son front ; il en avait terriblement envie, car il sait qu'il ne pourra pas le faire pendant un an. Il lutte contre son inquiétude à l'idée qu'il leur arrive quelque chose, à son fils ou à lui, et qu'il ne puisse plus le faire du tout.

Claire, elle aussi, s'est levée cinq fois. Elle a franchi la double porte à la suite de son mari, a glissé sa main dans la sienne et, au bout de quelques secondes passées à écouter Franz respirer dans son sommeil, elle a ramené Abraham dans leur chambre.

La veille, pour l'occasion, Luciane est revenue dormir dans son ancienne chambre. Elle a attendu que Franz se couche et puis, comme lorsqu'ils étaient enfants, elle a tapoté sur le mur, entendu le tapotement que son frère lui faisait en réponse, s'est levée, a traversé la petite salle de bains commune et est allée se glisser sur le lit près de lui.

Luciane est une jeune femme à présent ; Franz, un adolescent. Elle ne l'a pas pris dans ses bras comme elle le faisait autrefois : elle sait que ça le mettrait mal à l'aise. Mais ils se sont parlé dans l'obscurité. Elle aussi part en Amérique. Pour retrouver Frank Roth, qui a vingt-cinq ans de plus qu'elle.

Frank est dessinateur. Il a encouragé Luciane à développer ses propres talents graphiques. Pendant trois ans, ils ont travaillé ensemble cinq jours par semaine à l'usine Lacroy de Tilliers – ils concevaient, dessinaient et illustraient ensemble les boîtes des célèbres gâteaux au miel. Le soir et les fins de semaine, Luciane mettait en couleurs le « roman dessiné » composé par Frank – l'histoire parallèle d'un aviateur allemand de la Grande Guerre et d'un G.I. de la Seconde Guerre mondiale. Le livre a été publié à New York en 1970 et a rencontré un grand succès. Au printemps 1971, un éditeur de *comic books* de New York leur a offert de travailler pour lui. Au mois de mai, Frank est parti s'installer à Brooklyn. Luciane va bientôt le rejoindre.

Allongés l'un près de l'autre dans l'obscurité, le frère et la sœur n'ont pas beaucoup parlé.

Luciane a seulement dit : « Je suis impatiente de retrouver Frank. » Elle est amoureuse de lui depuis longtemps. Elle a hâte de vivre et de travailler avec lui à New York.

Franz, lui, a murmuré : « Je vais vivre cette année pleinement. » Il est tombé amoureux de sa famille d'accueil. Il a hâte de les rejoindre à Oakland.

Ils se sont assoupis l'un près de l'autre ; au milieu de la nuit Luciane est retournée dormir dans son lit.

Le lendemain, juste avant son départ, Franz a promis de lui écrire.

*

Franz aime beaucoup sa sœur. Il a toujours vu en elle la même liberté de penser et d'agir que leur mère. Et il aime beaucoup Frank. Il ne trouve pas étrange que Luciane parte vivre avec lui. Mais il s'inquiète à l'idée qu'elle parte si loin. Alors même qu'il va partir plus loin encore !

De son côté, Luciane se fait beaucoup de souci à l'idée que Franz manquera à Abraham et à Claire ; elle ne pense pas du tout qu'elle leur manquera, elle aussi.

C'est toujours pareil quand quelqu'un s'en va. Qu'on parte ou qu'on reste, on est plus inquiet pour les autres que pour soi-même. Soi-même, on sait toujours où on est.

*

Mais pourquoi, me direz-vous, un adolescent français décide-t-il de partir passer un an sur le sol des États-Unis au début des années 1970 ? Il a son bac en poche. N'est-il pas pressé d'aller faire des études ? Il va certainement suivre les pas de son père, qu'il admire plus que tout ! Les études de médecine sont longues. Pourquoi aller perdre son temps dans une Amérique qui, il faut bien le reconnaître, n'a pas très bonne réputation ? N'est-elle pas le continent de tous les excès ? Celui de l'esclavage, de la ségrégation, du massacre des Indiens, de la Mafia, des assassinats politiques, des gratte-ciel, des grosses voitures, de la pollution et de la consommation effrénée ?

Et d'ailleurs, qui se charge de l'envoyer là-bas ?

*

En 1914, une « ambulance » – un service de santé mobile – ouvre à Neuilly, sous la houlette de l'Hôpital américain fondé dans la même ville huit ans plus tôt.

La colonie américaine de Paris fait appel à des chauffeurs volontaires pour conduire les Ford Modèle T (construites à l'usine de Levallois-Perret) affectées au transport des blessés belges, britanniques et français. Plusieurs centaines de jeunes Américains financent leur voyage de leurs propres deniers et s'embarquent pour la France.

En 1915, l'une des infirmeries de campagne s'était installée entre mes murs. On rangeait les véhicules dans ma cour et les malades dormaient dans le salon du rez-de-chaussée transformé en salle commune. (Trois ans plus tard, pendant l'épidémie de grippe, je verrai les militaires et les civils toussant et

tremblant de fièvre s'y entasser, et les médecins, infirmiers et brancardiers se masquer pour éviter d'être contaminés...)

Au début de la guerre, les hommes et les véhicules affrétés par la colonie américaine circulent loin du front. Mais les ambulanciers volontaires insistent pour monter en première ligne : leur mission consiste à transporter des blessés ; ils veulent aller leur porter secours à l'endroit où ils sont tombés.

Sensible à leurs arguments – et probablement parce que leur présence est précieuse et utile – l'armée française consent à accueillir et encadrer les divers corps de volontaires. En 1917, sous la pression populaire – ou peut-être pour récupérer l'argent prêté aux Britanniques par les banques new-yorkaises – les États-Unis déclarent à leur tour la guerre à l'Allemagne et envoient près de deux millions de soldats en France. Les ambulanciers volontaires sont alors intégrés à l'armée américaine.

Après l'armistice, les associations de bénévoles – en particulier l'AFS (American Field Service) et sa petite sœur plus discrète, l'AFC (American Field Corps) – créent des programmes d'échanges entre la France et les États-Unis. Après avoir repris du service pendant la Seconde Guerre mondiale, elles élargissent leurs programmes à une dizaine de nations. En 1947, l'AFS accueillait cinquante-deux étudiants aux États-Unis. Au début des années 1970, grâce aux bourses créées par l'AFS, l'AFC et divers organismes similaires, des milliers de lycéennes et de lycéens des quatre coins du monde passent un an dans un autre pays, une autre famille, une autre école. Chaque bourse est cofinancée par les levées de fonds des comités locaux et des établissements scolaires, et des subventions de la ville de destination. La famille des jeunes gens en partance contribue en proportion de ses moyens. Les familles d'accueil les reçoivent à titre bénévole. Les dossiers des familles accueillantes et des accueillis sont jumelés de manière intuitive, mais rigoureuse, par des équipes dont c'est l'activité exclusive.

Quand Franz a rempli son dossier de candidature, à l'automne 1970, il ne savait pas tout ça. Pendant les mois suivants, il a rencontré les bénévoles français de l'AFC. La plupart sont d'anciens boursiers, des parents, sœurs ou frères d'accueil, des filles et des garçons venus d'autres continents qui passent une année dans l'Hexagone, et des jeunes Françaises et Français qui rentrent d'une année passée en Tchécoslovaquie, au Mexique ou en Égypte. Toutes lui ont raconté mille histoires surprenantes, chaleureuses, drôles et émouvantes.

Franz s'est demandé à plusieurs reprises s'il était un « bon » candidat. Il a cherché à savoir ce qu'attend l'AFC des jeunes gens qu'elle choisit de faire partir. On lui a répondu que si sa candidature est retenue, c'est parce que le comité de sélection le pense capable de s'adapter, de s'épanouir et d'enrichir en retour la famille et l'école qui vont l'accueillir. Peu à peu, il a compris qu'il ne débarquerait pas en terre étrangère, mais au milieu d'une communauté impatiente de le recevoir.

Ça l'a déculpabilisé.

On l'a prévenu du « choc culturel » que produit l'immersion dans une

société et une langue différentes. Et on lui a répété – ainsi qu’à ses parents – qu’il ne sera jamais abandonné à lui-même mais toujours encadré par des bénévoles expérimentés.

Ça les a rassurés. Un peu.

Grâce à cette expérience, leur a-t-on déclaré, Franz fera aussi la connaissance de jeunes venus de Norvège, du Chili, du Cambodge, du Maroc, du Sénégal et de bien d’autres pays ; il contribuera ainsi à un grand projet de rapprochement des cultures et des peuples.

On leur dit aussi que l’on attend, avant tout, qu’il soit lui-même... Mais qu’il sera peut-être considéré par son école et sa communauté d’accueil comme un « ambassadeur » de la France.

Ça les a fait sourire. Beaucoup.

11

« L’ABSENCE » – SERGE REGGIANI

(Le chagrin d’Abraham)

[Été 1971.]

Le lieu de rassemblement et d’« orientation » se trouve en Sologne, dans un lycée agricole inoccupé pendant l’été en dehors du personnel chargé de l’entretien et des soins aux animaux. Le directeur de l’établissement, qui fut boursier de l’AFC en 1955, est ravi d’accueillir les trente-deux lycéennes et lycéens en partance. Les familles sont attendues le samedi 7 août à 14 h 30. À celles qui viennent de loin, on a fourni l’adresse de bons restaurants dans lesquels déjeuner avant la rencontre.

Claire a choisi l’auberge. Abraham, Franz et elle ont consulté le menu en regardant autour d’eux des garçons et des filles adolescentes s’attabler à leur tour avec leurs familles.

Depuis le départ de Tilliers, le père et le fils n’ont pas dit un mot. Consciente que ce mutisme est très inhabituel, Claire pose la main sur le bras d’Abraham et murmure : « Tu as sûrement des choses à dire à Franz. Il ne peut pas partir sans connaître les cent soixante-dix-sept recommandations paternelles qu’un fils doit emporter dans ses bagages. C’est le moment où jamais. »

Abraham se met à rire.

– Ta mère a raison...

– Si t’en as tant que ça, réplique Franz, on n’est pas sortis de l’auberge !

– Gros malin... Je vais seulement te dire que je suis très fier de toi et que j’espère que ce séjour en Californie t’apportera tout ce que tu en attends. Et plus encore. Mais je dois avouer que le jour du départ est arrivé plus vite que je ne le pensais... Et ça me tracasse de ne pas te voir pendant une année entière.

– Onze mois, rappelle Franz. Je reviens en juillet.
– Si tu as envie de rentrer, réplique Abraham, taciturne.
– Je me suis engagé sur l'honneur à revenir. L'AFC ne veut pas kidnapper des adolescents du monde entier. Elle veut seulement leur faire voir du pays.

– Certes. Mais les adolescents n'en font qu'à leur tête... J'en sais quelque chose : j'ai été adolescent avant toi...

– Eh bien, dit Franz sur un ton apaisant, tout à l'heure, tu pourras leur demander s'il est fréquent que des jeunes gens restent aux États-Unis à la fin de leur séjour.

– *Naaan*, proteste Abraham. Je ne voudrais pas donner de mauvaises idées à tes camarades et des sueurs froides à leurs parents.

Franz pose la main sur celle de son père.

– Tout ira bien, mon Papa, tu verras. Je vous écrirai deux fois par semaine.

– Tu n'es pas sérieux !

– Si, si ! Je t'assure !

Claire sourit.

– Tu n'auras peut-être pas le temps...

– Je le prendrai, dit Franz sur le ton de celui qui veut se convaincre lui-même. Tu ne me crois pas ?

– Si, si, je te crois. On te croit, ajoute-t-elle... N'est-ce pas ?

– Oui, ma chérie, soupire le père. Oui, mon fils, on te croit.

Ils sont en train de chipoter leurs desserts (Claire, une salade de fruits ; Franz, un sorbet au citron ; Abraham, une monstrueuse part de forêt-noire) lorsqu'une femme installée à la table voisine pose sa serviette, se lève, s'approche et, désignant la jeune fille impatiente qui l'accompagne, demande à Claire si par hasard ils n'emmènent pas eux aussi leur enfant à l'orientation de l'AFC.

Au mot « enfant », l'adolescente lève les yeux au ciel. Franz lui lance un regard entendu (« Ah, les parents ! »). La jeune fille répond en faisant mine de s'arracher les cheveux. Ils rient tous les deux.

Claire s'est levée. Pendant que les deux femmes font connaissance, Abraham surprend les échanges complices des deux adolescents. Il soupire profondément mais ne dit rien.

*

Comme il fait très beau, on a installé des chaises en demi-cercle à l'ombre, sous le préau du lycée. Pendant que les adultes s'installent, filles et garçons s'agglutinent par petits groupes.

Après quelques généralités, les membres de l'équipe d'orientation décrivent dans les grandes lignes le déroulement des journées et des mois à venir, et rappellent aux *exchange students* (c'est le terme par lequel on les désignera là-bas) les règles à ne pas enfreindre sous peine d'être remis illico

dans un avion de retour.

Pour d'élémentaires raisons de sécurité, on rappelle qu'il est interdit de consommer de la drogue, de faire de l'auto-stop ou de conduire une automobile. En Amérique, on peut conduire dès l'âge de seize ans et les voitures ont des boîtes automatiques ; la tentation de prendre le volant est donc grande. Mais, en l'absence d'assurances appropriées, un accident même bénin coûterait à l'AFC des centaines de milliers de dollars...

Aux familles, on demande de ne pas rendre visite à leur enfant sans raison impérieuse et seulement après avoir reçu le feu vert du comité local. « Pour que l'immersion soit réussie, il est préférable de les laisser vivre leur vie », précise le proviseur du lycée en évoquant sa propre expérience dans le Montana, seize ans plus tôt.

Pendant l'année, les jeunes gens recevront régulièrement de l'AFC une allocation qui leur permettra de ne pas dépendre complètement de leurs hôtes s'ils veulent s'offrir une place de cinéma, acheter des livres et des timbres ou payer le développement de leurs photographies. L'argent leur parviendra sous la forme d'un chèque qu'ils pourront encaisser dans n'importe quel drugstore (il leur suffira de le signer au dos). Il est demandé aux familles de ne pas leur envoyer d'argent pour leur anniversaire ou à Noël. Certaines familles d'accueil sont très modestes, il serait indélicat que le ou la jeune accueillie dispose de sommes plus importantes que celles de ses frères et sœurs américaines.

On précise que si jamais leur enfant prévoit d'effectuer une dépense exceptionnelle (achat d'un costume pour le bal de fin d'année, participation à un voyage scolaire...), il doit s'adresser aux responsables locaux de l'AFC, qui transmettront la demande à ses parents.

*

À la fin de la présentation, plusieurs dizaines de mains parentales se lèvent. Tandis que les organisateurs leur répondent, la plupart des filles et des garçons vont s'allonger sur l'herbe pour faire connaissance.

Quand les questions s'éteignent, il est 16 h 30. Les animateurs invitent délicatement tout le monde à se dire au revoir, et les parents à partir sans se retourner.

Abraham et Claire cherchent Franz des yeux. Il s'est joint à un petit groupe. Assis près d'un garçon aux cheveux blonds penché sur sa guitare et sur un carnet de chant, il chante « Le petit cheval » à tue-tête au milieu du chœur improvisé. Quand ils s'approchent, Franz se lève d'un bond et prend Claire dans ses bras.

Le petit groupe cesse de chanter.

Claire est émue, cela fait bien longtemps que Franz ne l'embrasse plus

comme ça – par pudeur, elle le sait.

Et puis, il serre son père, longuement, sans mot dire.

Quand ils se séparent, Abraham dit :

– Prends soin de toi, mon fils.

– Prenez soin de vous, tous les deux.

Abraham et Claire posent un dernier baiser sur les joues de Franz et, bras dessus, bras dessous, s'éloignent en direction du parking.

Derrière eux, Franz se rassoit près du garçon blond et l'exhorte :
« Chauffe, Schmittty, chauffe ! »

La guitare résonne et le petit groupe se remet à donner de la voix.

C'est une autre chanson de Brassens. La suivante, probablement, dans le carnet de chant.

Abraham et Claire se mettent à fredonner :

♪ Moi qui balance entre deux âges

♪ leur adresse à tous un mes-sa-aa-ge... ♪

*

Le lendemain, Abraham prend conscience que son fils est parti. Ce n'est pas tout à fait la première fois – Franz a passé un mois en Angleterre l'été précédent –, mais cette fois-ci, impossible de compter les jours jusqu'à son retour. Il faudra compter les saisons. En absence de son fils, les silences lui semblent interminables.

Au petit matin, réveillé plus tôt que d'habitude, il tourne et vire dans le lit. Claire pose la main sur son cœur.

– Tu es inquiet ?

– Oui et non, pas vraiment... Je suis en pétard.

– Pourquoi ?

– J'en veux à Franz d'être parti. À présent, à qui est-ce que je vais pouvoir raconter mes histoires en faisant comme si j'avais tout compris de la vie ?

– Je t'aime, dit Claire en souriant.

– Cela dit, poursuit Abraham, ces derniers temps, il avait fâcheusement tendance à m'interrompre pour me dire qu'il n'était pas de mon avis. C'était vexant... Je devrais adopter un chien. Lui, au moins, il m'écouterait sans rien dire. Et il ne me quittera jamais.

– Oui, tu pourrais... Mais tu passes beaucoup de temps en consultations et à l'hôpital. Il s'ennuierait, ce chien... Et puis... (Elle prend la main d'Abraham.) Rien ne t'empêche de continuer à raconter des histoires à ton fils...

[Montréal, décembre 2020.]

Le lendemain de notre conversation, j'entreprends de dresser l'inventaire du carton. Mais, très vite, je me perds dans ma lecture.

Enveloppé dans un étui transparent, un livre de poche intitulé *The San Francisco Poets* arbore en couverture une photo sépia montrant au premier plan la ville dans son brouillard matinal et, au second plan, le Golden Gate Bridge.

Parmi les six noms inscrits sur la couverture (Ferlinghetti, Rexroth, Welch, McClure, Brautigan, Everson), je n'en reconnais que deux.

Richard Brautigan était très à la mode en France au début des années 1970, et je me souviens avoir lu *La Pêche à la truite en Amérique*, *Sucre de pastèque* et *L'Avortement* lorsque je faisais mes études.

Lawrence Ferlinghetti est une légende vivante en Californie : au début de l'année 2021, en février je crois, il fêtera ses cent deux ans... Poète, traducteur, critique et éditeur renommé, né à Brooklyn en 1919, il est capitaine de frégate pendant la Seconde Guerre mondiale, et une fois démobilisé il entreprend des études de littérature à Columbia University (New York). Il se rend ensuite en France et vit à Paris – où il étudie la littérature comparée à la Sorbonne – entre 1946 et 1950. Anarchiste, très critique de la politique étrangère des États-Unis, il s'installe à San Francisco en 1951 et s'associe au libraire Peter Martin pour cofonder la librairie et maison d'édition City Lights. C'est là qu'en 1956 il publie *Howl*, recueil de poésies d'Allen Ginsberg, poète ami de Jack Kerouac et de William Burroughs, et figure de proue de la *Beat Generation*.

Howl, long poème qui dénonce le capitalisme et le conformisme de l'Amérique, inaugure la grande histoire de contestation intellectuelle défendue et diffusée par City Lights. Au fil des années, Ferlinghetti y publie Charles Bukowski, Paul Bowles et Sam Shepard ; il fait traduire Georges Bataille, Antonin Artaud, André Breton, Pier Paolo Pasolini, Juan Goytisolo...

City Lights, qui n'était d'abord qu'une boutique au coin d'un immeuble triangulaire au 261 Columbus Avenue, occupe aujourd'hui tout le bâtiment. En 2001, la ville de San Francisco l'a classé monument historique au même titre que d'autres lieux importants de la cité comme le Golden Gate Bridge, la Coit Tower ou le Cable Car Museum. C'était la première fois qu'un immeuble privé faisait l'objet d'un tel honneur.

L'exemplaire de *The San Francisco Poets* que je tiens entre mes mains est un objet très émouvant. Le copyright date d'août 1971. Malgré son grand âge et bien que les pages aient jauni, il est en excellent état. Une rapide

recherche en ligne m'indique qu'il s'agit d'une première édition publiée directement en poche – c'était souvent le cas à l'époque pour la poésie et la littérature expérimentale. Chaque poète y a droit à un entretien de plusieurs dizaines de pages avec David Meltzer – lui aussi poète, musicien et *Beatnik* –, suivi de textes choisis, poétiques ou en prose.

Le livre porte une dédicace manuscrite sur la première page de garde :

« *Right on, Franz ! Write on !* »

Suivi de quatre prénoms : Chris, David, Gerry, Jermaine.

Lorsque je l'ai sorti du carton, le volume s'est ouvert spontanément à la page 152. Franz a tiré un trait au crayon près d'une déclaration dans laquelle Ferlinghetti explicite son goût de la provocation. (C'est moi qui traduis.)

« Un très sérieux professeur français de la Sorbonne, qui écrivait un très sérieux livre sur les poètes américains, m'a interrogé et a enregistré notre entretien. Il m'a demandé quel était le sujet de ma thèse de doctorat. Je lui ai dit que j'étudiais l'histoire de la pissotière dans la littérature. L'entretien s'est déroulé en français. Il a pris tout plein de notes et, quand son livre est paru, il avait intitulé mon sujet de thèse "Histoire de la pissotière dans la littérature français." *He's very pissed now*. Il est très en pétard, à présent. Il a fini par comprendre. Il va falloir que la Sorbonne modifie toutes les cartes sur lesquelles ma foutue thèse est indexée... Mais bon, peut-être qu'elle va brûler à la prochaine révolution. Ça aiderait... »

Certaines pages du livre ont été cornées. Au tiers inférieur de la page 162, le poète déclare :

« Je n'ai plus beaucoup de respect pour "les intellectuels français", ces temps-ci. Leur civilisation les a rendus très décadents. Y compris, pour beaucoup, ceux qui se sont impliqués dans la révolution de mai, l'an dernier. Il y a une énorme différence entre les jeunes [intellectuels] d'ici, sur la côte ouest, et les intellectuels français. L'Américain sait faire des choses de ses mains... Il est complètement plongé dans l'idée de survie. Il n'y a rien de comparable au *Whole Earth Catalog* en France. Bien sûr, il y a des communes, mais pas de groupes qui fassent tout par eux-mêmes, comme tanner le cuir, tailler des vêtements, relier des livres, fabriquer des outils, etc. L'intellectuel européen est comme l'intellectuel sud-américain, ou latino-américain. Il ne lave pas la vaisselle. C'est toujours aux femmes de s'occuper de ces trucs-là. »

*

Les sarcasmes de Ferlinghetti m'incitent à feuilleter l'exemplaire du *Whole Earth Catalog* également présent dans le carton. C'est une publication de soixante-quatre pages en grand format (28 × 36) portant, sur sa couverture à fond noir, une photographie en couleurs de la Terre vue de l'espace. Cet exemplaire, daté de 1968, coûtait alors 5 dollars.

Quand on le feuillette un peu vite, on n'y comprend rien. La mise en

page est anarchique, la typographie difficile à lire, les schémas semblent dissociés du texte. Si l'on prend son temps, on comprend qu'il s'agit à la fois d'un catalogue d'objets et d'un guide de lectures.

Une courte présentation, en page 2, explique que l'ouvrage vise à « donner à des individus le pouvoir de mener leur propre éducation, trouver leur propre inspiration, modifier leur propre environnement, et partager cette aventure avec quiconque s'y intéresse ».

Plus loin, il est indiqué que chaque item du catalogue est : « 1) utilisable comme outil (!) ; 2) approprié à une éducation indépendante ; 3) de haute qualité ou de faible coût ; 4) jusqu'ici peu connu ; 5) facile à commander par la poste. »

La majorité des « outils » en question sont des livres, organisés selon un classement à première vue obscur – ou, au moins, très flousaillieux. J'identifie, pêle-mêle, des volumes d'anatomie, d'économie, de psychologie, d'architecture, de charpenterie (avec des modèles de scies sauteuses pour troncs d'arbres), des traités sur les champignons et les mille et une manières de modifier l'environnement, des outils de plomberie, des revues (*Scientific American*, *The National Geographic Magazine*), des monographies sur l'énergie solaire et sur la cinétique du vol des oiseaux, la sculpture ou le soufflage du verre, des vêtements et des bijoux faits main, une calculatrice électrique et un précis de langage des dauphins, des bouquins de cinématographie et de production télévisée, un guide de réparation automobile, plusieurs plaquettes consacrées à des organisations communautaires alternatives, des feuilles de chou *underground* écologistes ou anarchistes, des chaussures de marche et des luges, des manuels de santé et de survie, des fascicules d'artisanat et de la nourriture lyophilisée en vrac, des systèmes de portage de bébé et des guides climatiques, des jeux scientifiques et des boîtes-puzzle, des méthodes de relaxation, d'hypnotisme, de yoga et des ouvrages ésotériques (de Koestler à Castaneda en passant par le Yi Jing). Y figurent aussi des notes de lecture pour trois romans : *Stranger in a Strange Land* (*En terre étrangère*) de Robert A. Heinlein, *Dune* de Frank Herbert et... *Trout Fishing in America* (*La Pêche à la truite en Amérique*) de Richard Brautigan.

Tout cela (si j'ai bien compris) pour... comprendre le monde dans lequel on vit, y jouer son rôle et y vivre... Ou y survivre.

Quand je repose le fascicule, épuisé, je ne peux pas m'empêcher de rire. Dans quelle galère me suis-je embringué ? Le carton à trésors de Franz ressemble à ce catalogue. Et je me suis porté volontaire pour en faire le tri !

Mon début d'exploration a fait apparaître un autre objet. C'est un épais porte-documents en cuir, qui détonne à côté des dossiers plastifiés, des chemises cartonnées et des grandes enveloppes kraft bourrées de photos. Je l'ouvre.

L'une des deux poches intérieures contient un grand registre portant sur sa couverture les mots « *American Federation of Teachers School Year*

Agenda – Aug. 1971 to June 1972 ». Dans l'autre, je trouve un fin classeur contenant des devoirs manuscrits et dactylographiés, rédigés par Franz pendant son année scolaire, assortis de notes (C+, B-, B+, A, A+) et de commentaires en marge. Ce sont des *essays*, des notes de lecture, des poésies, des textes de fiction. Ça lui ferait sûrement plaisir de savoir que Hattie les a conservés.

Je regarde ma montre. Presque 18 heures.

Ray va bientôt rentrer de sa promenade de l'après-midi avec Zoé.

Il doit être près de minuit à Tilliers, un peu tard pour appeler Franz.

Avant d'aller sortir deux bières et de préparer le repas, j'ouvre le registre. Les toutes premières pages sont vierges, mais à partir du 4 août 1971, elles sont couvertes d'une écriture à pleins et déliés. C'est une chronique de l'année 1971-1972.

Chaque entrée commence par « Dear Franz ». Ici et là sont insérés des programmes de spectacles, des tickets de concerts, des tracts, des dépliants touristiques et des lettres...

J'entends la porte du condo s'ouvrir. Ray et Zoé sont de retour.

Je pose le registre et je me lève pour les accueillir.

13

« LONG TIME GONE » – CROSBY, STILLS, NASH & YOUNG

(Contexte, 3)

À vol d'oiseau, pour se rendre de Tilliers (48° 1' Nord, 2° 17' Est) à San Francisco (37° 47' Nord, 122° 25' Ouest) il faut franchir environ 9 043 kilomètres, un peu moins que le quart de la circonférence du globe.

La baie de San Francisco, lit d'un fleuve envahi par l'océan à la fin de la dernière ère glaciaire, est le plus vaste estuaire de la côte pacifique américaine. Longue d'une centaine de kilomètres, large d'une vingtaine et profonde d'une centaine de mètres en moyenne, elle est orientée du nord au sud, comme une entaille au bord du continent. À l'ouest, elle communique avec l'océan Pacifique par un détroit que l'on nomme le « Golden Gate Strait », le détroit de la Porte d'Or.

Ce nom ne date pas de la ruée vers l'or de 1849, qui accéléra le peuplement de toute la région de la baie, mais fut popularisé quelques années plus tôt par un politicien nommé John C. Fremont, en référence à la Corne d'Or du Bosphore, à Constantinople.

La bande de terre qui court entre le Pacifique et la partie sud de la baie se nomme la péninsule. C'est à son extrémité que se trouve San Francisco proprement dite. La ville a la forme d'un carré de sept *miles* de côté, soit à peu près 120 km², et elle constitue un *County* – une région administrative – à elle seule. De ce fait, c'est l'une des rares villes des États-Unis (et la seule de Californie) dont le *Board of Supervisors* (gouvernement du County) agit

également en tant que conseil municipal.

En 1900, San Francisco comptait 350 000 habitants. Au recensement de 1970, environ 715 000.

En 1971, elle se prépare à des élections. Dianne Feinstein, présidente du *Board of Supervisors*, se présente face au maire sortant Joseph Alioto. Elle espère bien être la première femme élue à la tête de la ville.

À bien des égards, San Francisco ressemble à New York City : par sa situation géographique et sa topographie circonscrite par les eaux, par la diversité ethnique de sa population et par la richesse de sa vie culturelle et politique. Son Golden Gate Park, orienté d'ouest en est, est plus grand que Central Park. Mais Frisco (qu'on surnomme aussi San Fran ou tout simplement The City) est six fois moins étendue que Manhattan et elle n'est pas hérissée de gratte-ciel aussi nombreux et aussi élevés.

Comme Rome, la légende veut que San Francisco ait été construite sur sept collines. En réalité, son territoire est plus accidenté que ça : une série d'articles publiés en 1959 par *The San Francisco Chronicle* ne dénombrerait pas moins de quarante-deux élévations. L'une des plus hautes (au coin nord-est de la ville) se nomme Telegraph Hill car au XIX^e siècle on y avait dressé un sémaphore. Aujourd'hui, elle porte la Coit Tower, construite au début des années 1930 par la millionnaire Lillie Hitchcock Coit en hommage au corps des pompiers volontaires. Ladite tour a d'ailleurs vaguement la forme d'une lance à incendie. Quand on se trouve à son sommet, on voit toute la ville. De l'autre côté de la plateforme, on peut admirer à gauche le Golden Gate Bridge, qui enjambe le détroit et unit San Francisco à Marin County ; à droite, le Bay Bridge qui relie San Francisco aux villes de Berkeley et Oakland sur la rive est de la baie ; et entre les deux ponts, à environ deux kilomètres du rivage, *The Rock* – l'île d'Alcatraz.

*

New York City est surnommée *The Big Apple* (la « Grosse Pomme »).

En regardant la carte, on serait tenté d'appeler San Francisco *The Big Slug* (la « Grande Limace »). En effet, la forme de la péninsule évoque celle d'un long ver dont la « tête » – la ville proprement dite – est surmontée de deux antennes (le Golden Gate et le Bay Bridge) tendus au-dessus de l'eau.

Ce ne serait pas complètement immérité, car la limace est un animal à sang froid, hermaphrodite, et qui se déplace peu. Or, comme Franz le racontait à Marco l'autre jour :

« ... Figure-toi qu'au printemps et en été, à San Francisco, il fait souvent glacial. Et c'est ma première impression de la ville... »

... Je ne me souviens plus du vol entre New York et la Californie, j'ai probablement dormi dans l'avion pour récupérer les deux nuits blanches passées à notre arrivée. Tu te souviens ? Près d'un millier d'étudiants AFS et AFC, venus de dizaines de pays, faisant connaissance bruyamment sur un campus de Long Island... Au bout de trente-six heures de fête sans sommeil,

on s'est répartis dans des charters qui partaient aux quatre coins du continent...

... Quand mon avion s'est posé à SFO International, j'étais à la fois excité et terrorisé à l'idée de me retrouver dans le monde que j'avais construit dans ma tête à partir des photos et des films...

... J'ai attendu que tout le monde sorte de l'avion avant de sortir à mon tour... J'avais peur – tu vas rire... Je pensais que personne ne saurait qui j'étais... Et je ne me rendais pas compte qu'en sortant le dernier, c'est moi qui les faisais attendre.

... Lorsque j'ai descendu la passerelle, toute la famille était là, mais c'est Hattie qui m'a accueilli la première : elle a couru vers moi et m'a pris dans ses bras comme après une longue absence, comme un fils parti à l'autre bout du monde se battre dans une guerre absurde...

... Et je me souviens de ses premières paroles : *I've been waiting for you... I'm so happy you're here, at last* !

... Oui, elle était heureuse de me voir, moi qu'elle n'avait vu qu'en photo et dont elle ne connaissait même pas la voix. Elle m'a regardé, tout le monde attendait que je dise quelque chose...

(Il rit.)

... Elle a dû être déçue. Sur le campus, à Long Island, j'avais passé des heures à parler, à chanter et à crier à tue-tête. Et là, devant mon comité d'accueil, quand j'ai essayé de dire *Hello everyone, I'm happy to be here*, je n'avais plus de voix, les mots sortaient comme d'une caverne !

... Je la revois comme si c'était hier : souriante, vive, affectueuse...

... Ils étaient venus à une vingtaine – la famille, les amis, les garçons et filles qui allaient m'accueillir dans leur bande. Pour rentrer à Oakland, tout le monde voulait monter avec moi, alors on m'a poussé dans un microbus et je me suis retrouvé sur la banquette avant entre Hattie et Donna, tandis qu'à l'arrière Chris, Andy et Gerry, à qui le microbus appartenait, et une douzaine d'autres ados serrés comme des sardines parlaient tous en même temps, me posaient des questions et me lançaient des blagues dont je ne captais pas le premier mot... Je ne comprenais rien, j'étais ivre de fatigue et surpris de les voir et de les entendre vivants autour de moi alors qu'auparavant ils étaient des visages indécis sur des photos posées...

... Je me rappelle que le trajet a été comme un grand brouhaha joyeux. Hattie et Donna ont voulu monter jusqu'à San Francisco pour me faire voir la ville et regagner Oakland par le Bay Bridge... Et, bien sûr, on s'est retrouvés dans le trafic de la fin d'après-midi... Je me souviens très bien que lorsque Donna a baissé la vitre, le vent était polaire et j'ai compris pourquoi ils avaient tous apporté un sweat-shirt et l'avaient enfilé en sortant de l'aéroport... À New York, il faisait trente, alors j'étais en chemisette et blouson léger...

... Je me souviens des tramways et des rues éventrées par les travaux de construction du BART, le réseau ferroviaire de la baie qui a ouvert l'année

suivante... Ils m'ont emmené au nord-ouest de la ville, à Crissy Bay – ils voulaient me faire voir le Golden Gate Bridge un jour où il n'y avait pas de fog ! Et je me souviens avoir demandé : "Pourquoi est-ce qu'il est orange ?" et douze voix ont répondu : "Oh, c'est une histoire intéressante !" et m'ont donné en même temps douze explications que je n'ai pas retenues. Et puis on a rejoint l'*Embarcadero Freeway*, l'autoroute suspendue que tout le monde trouvait horrible, et que la ville s'est finalement décidée à démolir après le tremblement de terre de 1989...

... En roulant sur le Bay Bridge, je me rappelle avoir pensé, quand j'ai vu toute cette eau, que j'étais vraiment dans un autre monde...

... Après ça, je me vois entrer au *Promontory*, l'appartement était plein à craquer parce que tous les autres étaient déjà là et nous attendaient impatiemment, et ils avaient battu le rappel de tous leurs copains...

... Je me rappelle une foule multicolore, bruyante... On m'enlève ma valise et mon sac à dos, on me demande douze fois si je veux aller me rafraîchir, on me propose à boire et à manger, mais je suis tellement épuisé que je me laisse tomber dans un canapé entre une fille et un garçon aux cheveux très longs qui rient aux éclats et me parlent comme s'ils n'attendaient que moi depuis toujours... Je me souviens distinctement avoir entendu quelqu'un dire : "J'arrive pas à croire que Jim Morrison est mort dans sa baignoire à Paris le mois dernier !" et qu'un des adultes m'a demandé si j'ai vu Scott et Irwin rouler en Rover sur la Lune, et bien sûr je ne savais pas du tout de quoi il parlait !

... Et surtout j'entends encore la musique – il y avait toujours de la musique au *Promontory*... Chaque fois que j'écoute *4 Way Street*, *Whoosh*, ça me renvoie au jour de mon arrivée, Crosby, Stills, Nash & Young étaient dans le salon au milieu de toute la joyeuse bande et m'accueillaient en brillant :

♪ *And it appears to be a long*
Long, long, loooooong time
Before the dawn... ♪

... Et, oui, la nuit a été longue... »

C'est un rectangle de papier préaffranchi. Après avoir écrit au recto et sur une partie du verso, on le plie en trois, à la taille d'une lettre, et on le scelle sur trois bords grâce à des languettes collantes qu'on humecte de salive.

Il a été inventé en 1933 en Irak par l'armée britannique qui, après

l'indépendance du pays, y conservait des bases militaires. Il a ensuite été utilisé à grande échelle pendant la Seconde Guerre mondiale, pour l'envoi par avion de plis très légers, car il n'est pas permis d'y glisser quoi que ce soit.

En 1952, l'Union postale universelle, agence de l'ONU chargée de favoriser les échanges postaux sur la planète, a adopté pour le désigner le mot « aérogramme ». En 1971, aux États-Unis, ils sont bleus et affranchis à 13 cents.

*

Beaucoup d'*exchange students*, j'en sais quelque chose, décrivent leur sentiment à l'arrivée dans le pays d'accueil comme un mélange de surprise, de curiosité, d'excitation et du sentiment d'être submergés par la nouvelle langue et les mille et une manières de parler qu'ils entendent autour d'eux, les codes de comportement, les informations pratiques, la forme et le contenu des repas, la répartition des rôles dans la famille, les rencontres avec des visages nouveaux qui proposent de les emmener en balade ou en visite ou faire des courses...

Ils et elles ont parfois le sentiment de se noyer.

Pour digérer tout ça, il leur faut de temps à autre se replier sur soi. Pendant ses premières semaines à Oakland, comme on lui a assuré que son intimité serait toujours respectée, Franz s'enferme parfois pendant plusieurs heures dans sa chambre. Il a une bonne excuse : celle d'avoir promis à ses parents de leur écrire deux fois par semaine...

Et de fait, les premiers temps, sur chaque rectangle de papier bleuté, il s'efforce de décrire ses activités quotidiennes – anecdotes sur la famille d'accueil, rencontres, sorties, découvertes, commentaires sur le climat et sur l'environnement, les coutumes locales, la diversité des personnes qu'il croise dans la rue, les particularités de la langue, des vêtements, des voitures, des commerces et de l'atmosphère.

Mais il ne dit pas grand-chose de ce qu'il ressent.

*

Oakland, le 8 août 1971

Chers parents,

Tout va très bien. Entre NY et SF, le voyage a été long mais sans histoires. On était beaucoup plus calmes dans cet avion qu'au départ de Paris...

Je me suis fait un très très bon copain à l'Oriental. Il s'appelle Jean Schmidt, tout le monde l'appelle Schmitt, on a sympathisé tout de suite (il connaît tout Brassens par cœur, alors...) et on s'est pas quittés pendant les trois jours passés en Sologne et les deux jours à New York City. C'était un peu dur de se séparer pour partir chacun de son côté (il va dans l'État de Washington, dans le Nord-Ouest) mais on

va s'écrire et s'appeler pendant l'année et on compte bien se revoir au retour.

La nuit de mon arrivée à Oakland, je me suis couché à 5 heures du matin mais j'ai dormi jusqu'à midi, ça compense. À l'aéroport, les deux familles (les Bernstein et leurs voisins et amis les Washington) et leurs enfants Chris et Andy, et toutes leurs copines et copains étaient là, avec des pancartes « Bonjour » et « Bienvenue, Franz » en français, des drapeaux tricolores et des trompettes en plastique. Ils ne passaient pas inaperçus mais comme les autres étudiants AFC avaient été reçus de la même manière, le personnel de l'aéroport n'était pas surpris.

Hier samedi, en début d'après-midi, les copains de Chris m'ont fait visiter Oakland. On était cinq : Jermaine Brown, David Gould, Gerry Sutherland, Chris et moi.

Gerry conduit un microbus Volkswagen rose avec des étoiles vertes. Oui, comme la voiture de Belmondo et Françoise Dorléac dans *L'Homme de Rio*. Ce n'est pas un hasard, il a vu le film trois fois en version sous-titrée ; c'est un amateur de cinéma français, figurez-vous ! Chaque fois qu'il prend un virage un peu serré il dit : « *Kell avantchure, Hey ?* »

On s'est baladés autour du port. Oakland est un port de marchandises très important (l'un des deux ou trois premiers des USA en volume) et ses grues de chargement ressemblent à de grandes girafes métalliques. C'est l'une des villes les plus peuplées de Californie, mais aussi la plus « *racially diverse* » (c'est le terme qu'on utilise ici). Bien que les Blancs soient majoritaires, la communauté noire représente plus d'un tiers de la population, et il y a aussi des communautés chinoise, japonaise, philippine, hispanique et *Native American* (Chris m'a expliqué que si on ne l'est pas soi-même, il n'est pas correct d'utiliser le mot « Indien »). La communauté noire s'est beaucoup agrandie depuis trente ans et certains prédisent que dans dix ans elle sera plus importante que la population blanche. Ma double famille (je vis chez les Bernstein mais l'appartement des Washington est sur le même palier du *Promontory* – c'est le nom de l'immeuble – et tout le monde circule en permanence entre les deux) est assez représentative de ce mélange et des mouvements de population : Hattie est née dans le New Jersey de parents juifs émigrés d'Allemagne en 1924 ; Oliver (« Bernie ») à New York dans une famille juive venue de Pologne (mais il a grandi dans le New Jersey), Donna est née en Alabama comme sa mère ; la mère de Lewis est née à Puerto Rico, son père à Baltimore et lui-même... à Washington, D.C. (Chris m'a expliqué que « Washington » est un nom fréquent parmi les Noirs américains, car lorsque l'esclavage a été aboli, beaucoup d'anciens esclaves n'avaient pas de nom de famille ; ils ont adopté celui d'un des « pères fondateurs » des États-Unis, comme Washington

ou Jefferson.) Chris est née en Alabama (Donna l'a eue jeune, apparemment, bien avant de rencontrer Lewis...), Andy est né dans le New Jersey. Si j'ai bien compris, Bernie et Hattie se sont installés à Oakland en 1965, mais je crois qu'il me manque des bouts de leur histoire.

Au retour de la balade, on est passés devant le tout nouvel Oakland Museum, qui s'est ouvert l'an dernier, et qui est consacré à l'histoire culturelle et naturelle de la Californie. Gerry m'a proposé d'aller le visiter avec lui un de ces jours, car il n'y a encore jamais mis les pieds. On est également passés devant notre école, Oakland High (O-High), un bâtiment impressionnant que les élèves surnomment *The Pink Prison*, et on a fini par une visite à pied du quartier où je vais vivre pendant l'année à venir.

J'aime beaucoup Gerry. Au bout d'une après-midi passée avec lui, j'avais l'impression de parler avec un ami d'enfance. Il va à O-High lui aussi. Ah, oui, au cas où vous vous poseriez la question : en Californie, on peut apprendre à conduire à partir de quinze ans et demi et avoir un permis temporaire à seize ans si on a suivi la formation adéquate... Gerry a déjà le sien depuis deux ans. Il avait un jeune frère handicapé, Billy, et comme leur mère travaille, il lui servait de chauffeur. Billy est mort il y a six mois d'une méningite. Gerry m'en a beaucoup parlé pendant notre balade. Il m'a fait faire le trajet qu'il faisait avec lui parce que ça lui rappelait des souvenirs. Billy avait un handicap lourd. Ses bras et ses jambes ne s'étaient pas bien formés pendant la grossesse de sa mère, à cause d'un médicament qu'elle avait pris. (C'est possible, ça, Papa ?) Mais c'était un garçon brillant, drôle, que Gerry adorait et qui le lui rendait bien. Les autres l'aimaient beaucoup et étaient très émus en l'entendant parler de lui. (Moi aussi...)

Gerry et les deux autres meilleurs amis de Chris : David Gould, qui est juif ET *Japanese-American* (!!!), et Jermaine Brown, qui est *African-American* (comme Washington, Brown est un nom courant dans sa communauté), se connaissent depuis longtemps, ils ont grandi à quelques rues les uns des autres, Chris est devenue leur camarade de classe et leur amie quand « The Wild Bunch » (c'est David qui les a surnommés la Horde Sauvage ! Hilarant !) s'est installée ici, en 1965. En retour, les parents les surnomment « The Fab Four » !

Ils vont à un nombre de concerts considérable. Ils sont allés (avec Bernie) écouter Van Morrison quelques jours avant mon arrivée et ils m'ont fait la liste des groupes qui vont venir jouer à Berkeley, Oakland et San Francisco dans les mois qui viennent. Gerry m'a proposé de prendre des billets pour les concerts qui m'intéressent. Je vais avoir du mal à choisir. Il y en a que je connais (Led Zeppelin, Pink Floyd, The Moody Blues) et d'autres que je ne connais que de nom (Black Sabbath, Creedence Clearwater Revival et The Grateful Dead qui, m'a

dit Gerry, est une institution dans la baie, car le groupe s'est formé à Palo Alto, au sud de SF). Mais ça va être dur, tout me tente, et l'allocation mensuelle que m'envoie l'AFC ne va pas y suffire. (Non, ne m'envoyez pas d'argent, rappelez-vous ce qu'on nous a dit à l'Oriental en Sologne !)

J'ai « cliqué » tout de suite avec Gerry (comme avec Schmitt !!), j'ai parlé tout le temps avec lui pendant la « balade » en microbus. À la fin, David et Jermaine m'ont dit qu'il ne faut pas qu'il m'accapare, eux aussi veulent me connaître, alors ils viendront me sortir sans lui. Ils ont ajouté tout haut : « Mais surtout ne dis rien à Gerry, il est susceptible... » et Gerry a dit : « Vous êtes très subtils, les gars. »

Ces trois-là me font penser aux Marx Brothers...

J'ai passé la soirée et une partie de la nuit sur la terrasse, au-dessus de l'appartement, avec la « Wild Bunch ». Il y a des sièges en toile pour tout le monde (ils font souvent des *parties* là-haut). Andy, qui me parle comme si j'étais son grand frère, m'a fait promettre qu'à la fin du mois, au moment des étoiles filantes (les Perséides, c'est ça ?), on passerait une nuit à la belle étoile, lui et moi. Les autres ont toujours refusé de le faire ou même de le laisser y dormir seul parce que, fin août, il fait très froid la nuit, même avec un sac de couchage de pleine montagne.

Bref, je fais connaissance avec les choses et les gens. Plein de choses, plein de gens. Parfois, c'est épuisant, mais je vais survivre. »

*

Le texte de cette première lettre court sur deux aérogrammes. Ses parents se doutent-ils que chaque lettre ne contient qu'une fraction des histoires que Franz aurait à raconter ? En tout cas, cinquante ans plus tard, j'ai sous les yeux la preuve que, même s'il ne leur dit pas tout, il écrit beaucoup.

Le carton contient cinq blocs grand format de feuilles jaunes lignées, à la fin desquels ont été glissées des feuilles de papier carbone. En les examinant, j'ai fini par comprendre que, chaque fois qu'il remplit un aérogramme, il le pose sur une feuille du bloc et insère un carbone entre les deux. Ainsi, il garde le double de chaque lettre. (Pour s'assurer qu'il ne se répétera pas ?) Après avoir rédigé son aérogramme, il poursuit, sur les pages lignées du bloc, une sorte de journal intime.

Quand je décris ma découverte à Franz, il me regarde avec surprise : il n'a gardé aucun souvenir d'avoir procédé ainsi. Je lui demande s'il veut que je lui envoie les blocs par la poste. « Non, non, j'ai trop peur qu'ils se perdent. On verra ça plus tard. »

À la suite de sa première lettre, Franz a écrit ceci :

« Je viens de raconter à mes parents des choses que j'ai vues, mais pas tout ce que j'ai compris. Par exemple : les appartements des

Bernstein et des Washington ne sont pas exactement “voisins” ; en réalité, ils ne font qu’un : entre les deux, la porte qui donne sur l’escalier peut être verrouillée. Les portes des appartements, en revanche, ont été retirées. (Elles servent de tables sur tréteaux sur la terrasse, à laquelle on accède *via* un escalier extérieur car elle est commune à tout l’immeuble.)

Je n’ai pas expliqué non plus que les parents ont leurs chambres d’un côté de l’étage, et Andy et Chris – et moi, à présent – de l’autre. Les deux appartements sont identiques mais inversés : à l’arrière, les chambres ; côté rue, la salle de bains et la cuisine (qui donne sur l’entrée) ; tout au bout de l’appartement, le salon. Du côté “enfants”, le salon est plus petit : on y a monté une cloison pour que j’aie une chambre à moi. Elle n’est pas plus grande qu’une cellule de moine mais j’ai une penderie, une commode, un lit presque aussi large qu’à Tilliers, un petit bureau, un fauteuil, une fenêtre, une étagère pour les bouquins. C’est ma chambre, je peux y rêver, y pleurer, y ourdir des complots. Que demander de plus ?

Je ne sais même pas s’il est juste de les nommer “mari et femme” ou de dire “les Bernstein” et “les Washington”. Apparemment, Hattie et Donna portent toutes deux leur propre nom de famille : j’ai entendu des jeunes gens les appeler “Miz (ça s’écrit “Ms.”) Kaplan” et “Miz Grier”. Quand Andy et Chris parlent de leurs parents, ils disent “The Mamas and The Papas” (j’adore !) et j’ai entendu Gerry utiliser la même expression. En somme, je suis tombé (enfin, non, j’ai été choisi : ils auraient pu refuser mon dossier...) dans une famille très différente de ce que j’imaginai. Et en même temps... très familière. Cela dit, leur mode de vie n’a l’air de perturber personne. Ni les copains de Chris, ni les voisins du dessous, ni la foule joyeuse qui a passé la soirée ici à mon arrivée. Et ça ne me perturbe pas moi non plus, tu t’en doutes !

Ma double famille me rappelle mes quatre profs de classe de première, qui vivaient ensemble au troisième étage d’une vieille maison bourgeoise au milieu d’un parc. Le double appartement du *Promontory* est beaucoup mieux rangé, et habité de manière plus... rationnelle que le logement de mes profs. Ici, il y a des étagères de livres et de disques partout, trois tourne-disques et deux postes de télévision, le plus grand en couleurs dans le salon “côté enfants” (le salon « côté parents » sert surtout à lire et écouter de la musique, j’ai l’impression) et un plus petit en noir et blanc dans la cuisine des M&P.

Je n’ai pas dit que Hattie et Donna sont plus affectueuses l’une avec l’autre (elles se touchent, elles s’embrassent beaucoup) qu’avec leurs... maris ?

Je n’ai pas dit non plus que le lendemain de la balade en microbus avec Gerry, il est repassé me chercher en début d’après-midi

avec "The Papas" et Andy. On est allés tous les cinq à San Francisco voir un film dans un cinéma assez incroyable, The Castro. C'est une salle immense qui date des années 1920, avec une façade qui ressemble à une église mexicaine, et un intérieur "Art déco". Elle a encore l'orgue dont on jouait quand les films étaient muets (les tuyaux sont visibles de chaque côté de l'écran). Ils aiment beaucoup ce cinéma, et aussi le Great Lake Theater à Oakland, une autre salle du début du siècle. On a vu un documentaire intitulé *Growing Up Female*. "The Mamas" et Chris y sont allées il y a dix jours, et ont « fortement conseillé » (m'a dit Bernie avec un grand sourire) aux "Papas" d'emmener Andy le voir. Je n'étais pas obligé de les accompagner, mais je savais que Gerry y allait aussi et ça me faisait plaisir de passer du temps avec eux.

Le film parle... ou plutôt fait parler des femmes (il y a une voix *off*, féminine elle aussi) de leur vie de femme. Ça commence par une jeune fille de douze ans, puis une adolescente, et ainsi de suite. Elles parlent de ce qu'on attend d'elles pour qu'elles soient de "vraies" femmes. Et ce qui m'a frappé c'est qu'on leur demande surtout de – et parfois, elles-mêmes veulent – s'occuper de leur mari... Pas vraiment d'elles-mêmes, si ce n'est pour se faire belles et être "agréables" aux hommes.

J'ai beaucoup aimé la manière dont c'est filmé et monté. En noir et blanc, avec beaucoup de gros plans (les visages et les mains, surtout), des monologues sur des images de leur vie commentées ou critiquées par elles-mêmes, d'autres images qui servent de contrepoint : par exemple des extraits de publicités télévisées et des réclames de magazines...

On comprend très bien qu'être une femme, c'est être une consommatrice : au milieu du film, un type à moustache assez insupportable explique que ce qui l'intéresse, c'est ce qu'on peut leur vendre en fonction de leur âge, et du fait qu'elles sont mariées ou non.

Et les cinq femmes qui sont les personnages principales du film expriment toutes un désir qui n'est pas ce qu'on attend d'elles.

La voix *off* dit que les femmes ont été dépossédées de leur vie. Que leur futur est incertain. Leur identité inconnue.

Ça m'a fait du bien d'entendre ça. J'ai eu le sentiment qu'elles me parlaient, qu'elles parlaient au Franz que personne ne connaît (sauf toi, peut-être) et qui ne sait pas qui il est exactement, et ce qu'il fait dans ce monde.

Après le film, on s'est un peu baladés sur Castro Street. Bernie m'a proposé de retourner là-bas avec Lewis et d'aller aussi dans *Mission District*, le quartier Latino. Il aimerait me faire rencontrer des amis. "De nos communautés", a commenté Gerry.

Plus tard, le soir, autour de la table, on a parlé du film tous

ensemble. D'abord parce que j'avais des questions à poser, mais aussi parce que ça permettait aux "M&P" d'apprécier ce qu'Andy avait retenu. Lewis et Donna ont beaucoup discuté d'une phrase que Jessica, une jeune femme afro-américaine, dit dans le film. *"Pride is more important for men. Especially for a negro man. The negro man has been known as boy, and he's not a boy, he's a man."* L'une et l'autre disaient que la fierté et l'orgueil sont des sentiments qui nous transportent mais qui parfois aussi nous mettent en compétition et nous séparent. Et que c'est particulièrement problématique quand on est déjà séparés des autres par la couleur de sa peau, ou par ses préférences.

(Dans le film, Jessica dit avoir quitté l'école pour aller travailler en usine afin de pouvoir élever sa fille, qu'elle a eue à seize ans. À présent, j'ai encore plus d'admiration pour Donna. Je ne connais pas son histoire, mais je peux imaginer une partie de ce qu'elle a été, même si je ne sais pas et ne saurai jamais ce que c'est d'être enceinte à seize ans.)

Hattie, elle, a évoqué la dernière femme du film, Mrs. Russell, qui dit avoir besoin de sortir sans ses trois enfants *to get away from them* – pour s'en aller loin d'eux afin de parler à des adultes. Que souvent, les femmes mariées parlent en tant que mères et épouses, mais pas en tant qu'elles-mêmes. Qu'elle ne se sentait elle-même que quand elle travaillait.

Hattie s'identifie parfaitement à cela et je crois qu'elle voulait qu'Andy le voie parce qu'il ne comprend pas toujours que sa mère ne soit pas constamment à ses côtés (à sa disposition ?).

Quant à Bernie et Lewis, ils étaient manifestement solidaires des Mamas, et avaient des choses différentes à dire sur la place que les hommes occupaient (auraient dû occuper) aux côtés des femmes du film. Lewis avait l'air de beaucoup en vouloir aux hommes noirs (qui, dans le film, apparaissent comme tantôt dominateurs, tantôt absents) tandis que Bernie se moquait des hommes blancs, qu'on voit les pieds sous la table pendant le repas, ou avachis dans leur fauteuil pour parler de la vie des femmes comme s'ils en savaient plus qu'elles.

Donna et Hattie m'ont demandé ce que je pensais du film. Et je n'ai pas vraiment su quoi en dire. J'avais le sentiment d'être naïf à côté de ce qu'elles disaient. J'ai juste dit que j'avais beaucoup appris (ce qui est vrai) et que ça allait probablement me "travailler" (c'est vrai également).

Et en cet instant, je me rends compte que je ne suis pas un étudiant étranger au milieu de deux familles, mais un membre d'une petite communauté qui me fait partager ce qu'elle pense et ce qu'elle est. Et ça me remplit de joie. Et, oui, cette petite communauté n'est pas une famille typique. Loin de là.

L'autre soir, sur la terrasse, Bernie m'a montré un *quarter* – une

pièce de 25 cents – et m’a dit de toujours en avoir un sur moi... Et ils m’en ont donné un chacun ! Avec un *quarter*, je peux les appeler, l’un ou l’autre, depuis n’importe quelle cabine téléphonique. (Tous les quatre m’ont donné leur numéro de téléphone au travail.) Si j’appelle de l’extérieur d’Oakland, il suffit de faire le zéro pour demander à l’*Operator* un appel *collect* (c’est le destinataire qui paie).

Ils n’ont vraiment pas envie que je me perde...

Je ne souffre pas de la chaleur. (Il fait beaucoup plus chaud à Oakland qu’à San Francisco mais pas trop, m’a-t-on dit, pour un mois d’août.) Je ne souffre pas non plus trop de mon acné, qui s’est semblé-t-il pas mal atténuée depuis que je suis exposé au soleil d’Amérique du Nord. Je suis aussi beaucoup plus brun de peau que quand je suis parti. C’est peut-être les parties de *frisbee* sur le campus de Long Island, quand on est arrivés. (J’y ai joué pendant des heures... C’était la première fois que je me mettais torse nu en public en dehors d’une piscine, mais tous les garçons le faisaient, et beaucoup de filles portaient des hauts de maillot de bain...). Bref, je me sens agréablement différent...

Une autre chose que je n’ai pas dite à mes parents : il y a trois lignes téléphoniques. Une pour Hattie et Bernie (le téléphone est vert) ; l’autre pour Donna et Lewis (le téléphone est bleu) et la troisième pour nous. Ce téléphone-là est rouge et il a un fil de quinze mètres de long. On m’a dit que je ne devais pas hésiter à l’utiliser, mais je n’ai jamais beaucoup aimé le téléphone alors je pense que je m’en servirai très peu. Et pour être tout à fait sincère, si je n’ai pas parlé de cette ligne “spéciale”, c’est parce que je n’ai pas très envie que mes parents m’appellent. Je suis sûr que tu me comprends. »

Je lève un sourcil. Mais à qui Franz s’adresse-t-il ?

15

« MAKE YOUR OWN KIND OF MUSIC » – MAMA CASS

(Hattie Kaplan, 2)

Oakland, Aug. 17, 1971

Dear Franz,

Je ne sais pas si tu rêvais de Californie. Je sais que tu rêvais d’Amérique, je l’ai compris en lisant ton autodescription dans le dossier que l’AFC nous a envoyé, et j’en ai eu confirmation quand tu es arrivé parmi nous. Il peut y avoir un gouffre entre les rêves et la réalité. Mais tu es ici, et quoi qu’il arrive, que nous soyons comblées ou déçues, ma famille, toi ou moi, il nous faudra vivre avec. Mais j’ai un bon sentiment à notre sujet.

Quand j'ai été enceinte d'Andy, j'ai eu envie de tenir un journal, mais j'avais trop à faire, il se passait trop de choses autour de nous, le temps me filait entre les doigts. J'étais pleine de lui et j'en étais heureuse, mais il m'était complètement étranger et ça me faisait un peu peur. Je lui parlais en attendant sa naissance. Penser qu'il m'entendait – et qu'il s'en souviendrait peut-être – me permettait d'atténuer mon inquiétude, de me familiariser avec lui (et lui avec moi) et d'exprimer mes sentiments. Aujourd'hui, j'ai douze ans de plus et, avant ton arrivée, j'ai eu le sentiment que j'« attendais »... un garçon de presque dix-huit ans. Alors j'ai décidé de tenir un journal de ton année de vie ici.

Ceci est mon « Journal de Franz en Amérique ».

Ça va bientôt faire dix jours que tu es ici, tu n'es plus tout à fait un étranger, tu m'es déjà familier mais encore étrange. Je te regarde, je t'écoute, j'essaie de te comprendre et, très souvent, j'ai le sentiment – peut-être erroné – de te comprendre mieux que mon propre enfant. Mieux que je ne me comprends moi-même.

Parfois, je me dis que je suis folle, que cette expérience ajoutée à tout ce que nous vivons depuis presque dix ans va faire déborder le vase ; que ma raison va s'évaporer au soleil.

Tu m'émeus beaucoup, Franz. Tu parles notre langue sans toujours bien la comprendre (et c'est souvent drôle, pour toi comme pour nous) mais tu cherches de toutes tes forces à trouver ta place parmi nous. Et j'ai le sentiment que pour toi, c'est la première fois.

Je ne sais pas pourquoi j'ai ce sentiment. Tu sembles avoir grandi dans une famille unie et bienveillante, et j'aimerais beaucoup rencontrer tes parents. Mais quelque chose me dit que malgré tout leur amour (et peut-être grâce à lui) tu es venu ici chercher une manière d'exister que tu ne trouvais pas là-bas.

Depuis ton arrivée, tu t'es intégré aux activités de tout le monde et à la configuration de notre lieu de vie. J'en suis heureuse, mais je pense que tu es encore en suspens. Que tu n'es pas encore toi-même. Trouver sa voie est ce qu'il y a de plus difficile. Ça me bouleverse, car tu t'es confié à moi immédiatement. Tu as tout de suite senti que je saurais t'écouter, alors que je m'attendais plutôt à ce que tu te confies à Bernie ou à Lewis.

D'habitude, quand je suis émue, je n'ai pas trente-six manières de réagir. Je me blottis dans les bras de Donna, ou bien je m'enveloppe dans ma couverture au crochet et je m'endors dans le canapé, ou alors je me plonge dans le travail.

Mais pour ce qui m'arrive, ce qui nous arrive en ce moment, rien de tout ça ne me semble approprié. Sauf peut-être l'écrire.

Voilà pourquoi je m'adresse à toi aujourd'hui sans avoir décidé si je te ferai lire ces pages un jour, ni même si les noircir suffira à m'éviter

d'être déboussolée.

Il y a une autre ressemblance entre ma grossesse et ton année ici : sa durée est limitée et je sais, à quelques jours près, quand elle se terminera. Or, je me sens tellement bien depuis que tu es arrivé que j'ai envie d'en goûter chaque minute, délicieuse ou compliquée, et de m'en souvenir.

Et puis, je dois t'avouer quelque chose. Nous n'étions pas tout à fait prêts à accueillir un nouveau teenager dans cette famille composite. Pour rendre notre candidature « acceptable » (non pas pour le chapitre local de l'AFC d'Oakland, qui en a vu d'autres, mais pour le comité directeur, à New York City), il a fallu quelque peu enjoliver les choses. Ce qui voulait dire – il faut appeler les choses par leur nom – mentir par omission, et comme c'est moi qui ai pressé les autres d'accueillir, je me sens coupable non seulement d'avoir travesti la réalité mais aussi de les avoir entraînés dans ce stratagème. Et je ne veux pas que cela retentisse sur nos relations – ou, plus égoïstement, sur mes relations avec toi.

Nous avons depuis longtemps l'habitude de ne pas tout dire de nos vies. Mais masquer notre situation au fisc et aux autres organismes officiels d'un État qui opprime les libertés individuelles est une chose ; le faire pour l'organisme et la famille qui nous confient un hôte adolescent en est une autre.

C'est peut-être aussi pour me faire pardonner ce « mensonge originel » que j'ai résolu de tenir ce journal. Je ne sais pas si tu t'entendras bien avec nous pendant une année entière (il n'est pas rare que l'AFC relocalise des exchange students en cours d'année en raison de « différends irréconciliables » avec la première famille d'accueil), mais je tiens à ce que ton séjour laisse une trace, pour nous et pour toi, et que cette trace soit aussi sincère et précise que possible.

Dans le dossier de l'AFC, nous avons présenté les choses de manière assez traditionnelle : une famille « ordinaire » (« The Bernsteins ») se proposait d'accueillir un ou une adolescente étrangère pendant l'année. La famille voisine et amie (« The Washingtons ») se réjouissait de cette expérience et déclarait vouloir s'y joindre. Le fait que cette seconde famille soit constituée d'une femme afro-américaine, d'un homme hispano-afro-américain et de leur fille ajoutait à l'originalité de la situation – et je soupçonne la section locale de l'AFC d'y avoir vu l'occasion de mettre en avant l'ouverture d'esprit de leur organisation.

S'ils savaient !

Mon désir d'accueillir a d'abord été reçu avec étonnement, puis avec perplexité. Il m'a fallu exposer patiemment mes motivations à chaque membre de notre Bunch. Andy et Chris étaient très

enthousiastes et ont dit tout de suite qu'ils préféreraient accueillir un garçon. Andy pour avoir un grand frère, ce que je comprends. Chris, elle, a déclaré fermement qu'elle ne s'entendrait pas avec une fille. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser. Tu as rencontré son groupe de Dorks le jour de ton arrivée... Je me demande si elle n'était pas un peu inquiète à l'idée qu'une autre fille qu'elle vienne s'insérer dans leur petit groupe.

Nous ne pouvions pas choisir l'origine géographique de notre invité, mais Chris espérait – elle te l'a peut-être dit – parler l'italien, le français ou l'allemand. Donna, pour sa part, s'est laissé convaincre assez facilement. Elle a toujours soutenu mes initiatives, même celles qui lui semblent les plus extravagantes. Et celle-ci n'était pas la première de mes idées folles, et de loin. Les Papas, eux, ont trouvé l'idée intriguing (Bernie) et interesting (Lewis)... sous réserves.

Comme chaque fois que nous prenons une décision concernant l'ensemble du clan, nous avons voté. D'abord pour l'accueil – il fallait que ce soit unanime, et ça l'était. Ensuite pour le genre de la personne accueillie ; nous étions quatre en faveur d'un garçon (les Papas ont voté pour une fille).

Après avoir reçu ton dossier, et surtout après que je t'ai écrit et que tu m'as répondu, la curiosité s'est transformée en impatience. Quelle belle lettre tu nous as écrite, j'en frissonne encore ! Quand elle est arrivée, j'ai appelé Donna, et comme elle voulait absolument la lire en même temps que moi, j'ai dû attendre son retour de Berkeley. Or, ce soir-là, elle avait une réunion de département, elle est rentrée à 10 heures ! Je tournais en rond comme une panthère en cage. Elle a jeté son sac par terre en entrant et il a fallu qu'on se batte pour savoir qui allait ouvrir l'enveloppe. Les autres se sont moqués de nous, comme si nous étions deux groupies recevant une réponse de leur rock star !

Chris avait évidemment proposé de la traduire (bonne excuse pour être la première à te lire !), et elle a été très déçue de découvrir que tu l'avais écrite en anglais !

Tu peux me croire, nous avons lu et relu et commenté chaque mot et tenté de lire entre les lignes pendant plusieurs jours. La photo glissée dans l'enveloppe a, elle aussi, déclenché beaucoup de commentaires. Elle a été prise pendant l'été 1970, par Claire, je pense. Tu as les mains dans les poches. Sur ton visage penché vers la gauche et légèrement incliné vers le sol, on lit un sourire un peu forcé. Dans tes yeux, je crois voir un mélange d'incrédulité, de défi et d'inquiétude. Cette photo a suscité beaucoup de commentaires, en particulier de Chris, qui s'est étonnée et réjouie que tu aies les cheveux noirs et frisés et le teint plutôt mat, ce qu'elle n'imaginait pas d'un garçon français. Donna et moi t'avons trouvé très beau. Les

Papas ont dit : « Ouais, il est pas mal. » Andy, lui, a surtout retenu que tu lis des comic books et que tu aimes les échecs, ce qui le ravit. Depuis le temps qu'il essaie de convaincre les Papas de jouer avec lui !

Lewis et Bernie auraient préféré qu'on accueille une fille, peut-être parce qu'ils craignaient (et je peux le comprendre) d'être examinés au microscope... Mais je ne fais que le supposer : ils ne l'ont pas dit clairement. Quand tu es arrivé parmi nous, tu as peut-être senti une certaine réserve de leur part. Il leur a fallu quelques jours d'observation. Ils voulaient savoir quel genre de garçon tu étais. Et, pour tout dire, si tu les accepterais tels qu'ils sont – tout en ne sachant pas exactement qui ils sont. Mais après que vous êtes allés au cinéma ensemble – Andy, les Papas, Gerry et toi – leurs réticences se sont évanouies. Gerry a dû jouer un rôle dans ce rapprochement. Dès le soir de ton arrivée, j'ai vu que vous vous entendiez bien tous les deux et ça m'a fait chaud au cœur.

Ohmygod ! Comme il est tard déjà, il faut que je m'arrête. C'est la troisième fois que Donna vient me demander ce que je fabrique et pourquoi je ne me couche pas. Il va falloir que j'écrive en cachette !

16

« MON PÈRE A MOI » – GILBERT BÉCAUD
(Le mémoire d'Abraham)

[Tilliers, Décembre 2020.]

Ça ressemble à une scène que j'ai vue plusieurs fois se produire, il y a cinquante ans.

Abraham retire le stéthoscope de ses oreilles et le tend à son fils.

– Tu veux écouter ?

Franz secoue la tête. Il n'a plus dix ans, et ce ne sont pas ses propres poumons d'enfant qu'on lui propose d'ausculter, mais ceux de son père centenaire.

– Non ! Ça me rend malade de t'entendre siffler et craquer...

– Tu as tort, tu entendrai que ça va mieux !

– Ouais... Tu es sûr de toi ?

Tandis qu'Abraham se redresse dans le lit médicalisé, Franz retape les oreillers.

– J'entends encore très bien, mon fils. Alors oui, je suis sûr, dit-il en se raclant la gorge.

– Tu es encore encombré...

– Ah, je suis pas guéri, c'est vrai ! Mais ça s'arrange... Bientôt je pourrai aller m'asseoir dans le jardin.

– *Mmmhh...* Attends un peu, quand même.

Abraham prend la main de son fils et lui sourit tendrement.

– Te rends-tu compte que tu es plus vieux aujourd’hui que mon propre père quand il est mort ?

Franz lui répond par un regard interrogateur. Abraham poursuit :

– Voir mon fils plus vieux que mon père... c’est vertigineux ! Irréel. Un peu comme dans le film, tu sais ? Celui où l’astronaute toujours jeune retrouve sa fille devenue grand-mère...

Comme Franz n’a pas l’air de comprendre, il insiste.

– Le film qu’on regardait le soir où je me suis mis à frissonner !

– Ah ! Euh... *Interstellar* ?

– C’est ça. Quel beau film ! (Il sourit et tapote la main de son fils.) Ne te fais pas de souci, mon petit chat...

– Facile à dire...

– Quand tu étais petit tu posais beaucoup de questions sur la mort...

Franz ouvre de grands yeux.

– ... Je me souviens qu’une fois, j’étais assis à mon bureau, mes consultations étaient terminées, je lisais le journal la fenêtre ouverte, tu as passé la tête par la porte, tu es entré, tu t’es assis sur le divan d’examen, et tu m’as demandé, sur un ton très sérieux : « P’pa, pourquoi on meurt quand on meurt ? »

– Sans blague ?

– Je m’en souviens très bien, tu penses, ça m’avait frappé. Tu avais... neuf ans et demi ? Ça ne faisait pas longtemps qu’on vivait ici... Et bien sûr, je n’ai pas compris ta question, alors tu as précisé : « Est-ce qu’on meurt quand on meurt parce qu’on *doit* mourir à ce moment-là ? »

– Je ne me rappelais pas avoir été si profond...

– Oui, tu es devenu plus superficiel, par la suite...

– Haha. Qu’est-ce que t’as répondu ?

– Oh, un truc un peu vague, je ne voulais ni te mentir ni t’inquiéter...

Le visage de Franz s’éclaire.

– Oui, je me souviens à présent. Tu as dit : « Non, rien n’est écrit à l’avance. »

Abraham sourit et se redresse sur le lit.

– Et puis tu as demandé si je savais quand *moi*, j’allais mourir. Tu devais penser qu’un médecin, ça sait...

Il rit. Et ça ne le fait pas tousser.

Franz hoche la tête.

– Oui. Tu as répondu que tu ne le savais pas, et que ça t’embêtait un peu d’ailleurs. Tu aurais aimé savoir si tu aurais le temps d’accomplir ce que tu voulais faire.

– Ça, j’avais oublié, dit Abraham dont le sourire s’est encore élargi. Mais ça ne me surprend pas.

– Et... Tu as accompli ce que tu voulais ?

Le père hoche la tête.

– Je crois, oui. Je voulais soigner aussi longtemps que possible. J’ai été chanceux : j’ai eu le temps de le faire ! Est-ce que je t’ai raconté qu’en 2013, lorsque j’ai fêté ma cinquantième année d’exercice à Tilliers, l’Ordre départemental du Loiret a voulu me faire nommer chevalier de la Santé publique ? Des nonagénaires encore en exercice, ils n’en avaient pas beaucoup !

– Ah, non. Qu’est-ce que tu as dit ?

– Qu’ils pouvaient aller se faire voir ! Je ne voulais pas recevoir une médaille d’une institution réactionnaire et corporatiste qui couvre les méfaits des médecins les plus toxiques et n’hésite pas à harceler les autres ! Les membres de l’Ordre qui ont eu cette idée saugrenue en 2013 n’étaient pas les mêmes qu’en 1971 – ceux-là, pour la plupart, je les ai enterrés... –, mais faut quand même pas déconner !

Il reste pensif un long moment.

– J’ai eu beaucoup de chance... et Claire aussi. Quand je pense à toutes celles et ceux qu’on connaissait et qui sont mortes jeunes... Parfois après avoir beaucoup souffert...

Ses épaules s’affaissent.

– Et je n’aurais jamais imaginé échapper à cette saloperie de virus alors que tant de braves gens plus jeunes que moi en sont morts...

– Tu t’en veux ?

– Non... Je n’y peux rien. J’ai pas choisi d’être centenaire. Et j’ai eu de la chance. Vieillir seul, c’est difficile. Mais à deux... On s’est bien soignés !

Brusquement, il s’assied, retire le tuyau d’oxygène de sous son nez, repousse ses draps et sort ses jambes du lit.

– Qu’est-ce que tu fabriques ? s’écrie Franz en bondissant sur ses pieds.

– Ben tu vois, je me lève !

– Mais... mais...

– *Yapasdmémé* ! Je me sens mieux, et cette conversation m’a rappelé que la vie, c’est pas éternel, alors faut que j’té fasse lire quelque chose...

– Peut-être qu’on peut voir ça plus...

– Non, non. Je veux te le faire lire *maintenant* !

Il s’appuie sur son fils et marche d’un pas hésitant vers le bureau installé dans un coin de la pièce. Il ouvre un tiroir, puis un autre, sans trouver ce qu’il cherche.

– Où est-ce que j’ai rangé ça, *Rogntudjuu*... Tu veux bien appeler Claire ?

Franz s’exécute. Quand elle entre dans la pièce, Claire sourit en voyant Abraham debout, elle s’approche de lui, se hisse sur la pointe des pieds et l’embrasse. Il fait un signe de tête pour désigner le plafond.

– Ce soir, je dors dans notre lit, déclare-t-il comme pour s’en convaincre. Claire fait la moue.

– On verra...

– Donne-lui le machin que j’ai écrit quand il est parti, dit Abraham. Tu sais ?

Claire se dirige vers une étagère, y prend un dossier cartonné, en sort un document.

– Il a écrit ça en 1971, dit-elle, quand on a suspendu son autorisation d’exercer...

– Tu as tapé tout ça ? demande Franz à son père. Il y a au moins cent pages !

Claire glisse sa main dans celle d’Abraham.

– Il l’a enregistré sur son magnétophone. Quand il a repris le travail, j’ai tout dactylographié.

Franz feuillette le tapuscrit et regarde son père.

– Bon, mais pourquoi est-ce que tu ne me l’as pas donné à lire plus tôt ? Abraham lui répond avec un sourire malicieux.

– Eh bien, je te l’ai dit ! J’attendais que tout le monde soit mort...

Puis, devant l’air interdit de son fils :

– Mais je suis content d’être encore là pour avoir ton avis... Et maintenant, si tu veux bien, je vais piquer un roupillon.

Et, riant doucement et soutenu par Claire, il trotte vers le lit, s’allonge presque sans aide, croise les mains sur son ventre et ferme les yeux. Surpris d’avoir assisté à cette résurrection, un peu contrarié par la désinvolture de son père mais très intrigué, Franz s’assied dans le fauteuil et se met à lire.

17

« CES GENS-LÀ » – JACQUES BREL

(Les Mystères de Tilliers, 1)

Mme Lacroy mourut dans la nuit du 20 au 21 septembre 1971. Un lundi. On m’appela vers 8 heures, le mardi matin. Il n’y avait rien à faire. Elle était morte depuis plusieurs heures.

La femme de chambre des Lacroy avait découvert sa patronne inanimée dans son lit en lui apportant son petit déjeuner. On avait retrouvé sur sa table de nuit un verre vide qui avait contenu du lait. Pour les gendarmes – ils avaient été prévenus par le gendre de la défunte et m’avaient fait venir pour constater le décès – les choses étaient claires : il s’agissait d’une mort naturelle.

J’ai toujours trouvé un peu absurde qu’on fasse constater les décès aux médecins. Comme s’il n’était pas possible à chacun de nous de dire qu’une personne est morte. C’est une formalité administrative. Mais c’est aussi une précaution utile pour repérer un décès suspect.

En l’occurrence, je n’étais pas du tout d’accord avec la maréchaussée. J’avais vu Mme Lacroy la veille, sa mort me prenait par surprise et ne me semblait pas du tout naturelle. Elle avait des soucis de santé, mais rien qui

puisse la tuer aussi brutalement. Ces derniers jours, elle avait même recouvré son énergie d'antan. Son fils venait d'être arrêté pour un crime qu'il n'avait pas commis – elle en était certaine et j'étais de son avis. Elle n'allait pas l'abandonner sans l'avoir défendu bec et ongles. Certes, elle avait pu succomber à un infarctus ou à une attaque ; mais je voulais en avoir le cœur net.

Je n'ai pas délivré le permis d'inhumer et j'ai demandé aux gendarmes que le corps soit confié au médecin légiste d'Orléans.

Je suis rentré chez nous un peu après 10 heures. Après avoir refermé la porte derrière moi, je suis resté quelques instants debout dans le couloir de l'entrée. À la vérité, j'étais très soucieux. Je ne prétendrai pas avoir anticipé les événements qui ont suivi. Mais je pressentais que les temps seraient difficiles.

*

... Bon, ces tout premiers paragraphes te paraîtront sans doute un peu compassés, mon fils, et ça n'a rien d'étonnant : pour les écrire, j'ai bataillé pendant deux bonnes heures, même après avoir cherché de l'inspiration dans les classiques du genre... Je n'arrêtais pas de raturer en me disant qu'il fallait absolument que je trouve « le bon mot », « la bonne formule », etc. À la fin, ça m'a agacé, et sur la suggestion de Claire, j'ai ressorti le magnétophone à bande, qui n'a pas servi depuis un moment, mais qui fonctionne toujours très bien. Ça va me permettre de te raconter tout ça de manière plus spontanée... Comme quand tu avais douze ans, lorsque je t'emmenais dans la 4L pendant mes tournées...

*

Mme Raymonde Lacroy, que ses voisines surnommaient « la Châtelaine », vivait dans une très belle gentilhommière, à deux pas d'ici, place de la Mairie ! Tu seras peut-être surpris d'apprendre qu'il y a un quasinoir dans notre quartier, car on ne le voit pas de l'extérieur : la propriété est entourée par des murs plus hauts que ceux de notre jardin, et la maison par des bosquets épais. De plus, le grand portail plein qui ouvre sur la place est rarement ouvert ; quand on entre ou sort de chez les Lacroy, c'est toujours par la petite porte.

Raymonde est la fille d'Alphonse Lacroy, le fondateur de l'usine de gâteaux au miel. C'était une femme assez exceptionnelle. Elle a succédé à son père à la tête de l'entreprise et ne s'est jamais mariée... Mais elle a tout de même eu deux enfants, dont on n'a jamais connu les pères : une fille, Armance, et un fils, Raymond – oui, elle lui a donné son prénom... La fille a épousé le directeur de l'usine il y a une dizaine d'années. Le fils, lui, a toujours vécu avec sa mère. Il n'a jamais été scolarisé, à ce qu'on raconte, parce que lorsqu'il était enfant, il était « difficile » (apparemment, ça a

changé), et sa mère a préféré le garder près d'elle. Mais il sait lire et écrire, il a appris à conduire, il paie des impôts et il vote...

Il m'est arrivé de nombreuses fois de le rencontrer dans la rue au bras de sa mère, ou seul (il sort son chien, il va faire les commissions) et d'échanger quelques phrases avec lui. Il peut te croiser sans te reconnaître, comme s'il était dans sa bulle, mais il répond toujours quand on lui adresse la parole. J'avais entendu dire qu'il était un peu « simple » mais je ne vois pas ce qui lui vaut cette réputation, car c'est un homme doux, affable, extrêmement poli et souriant, ce qui m'est toujours apparu comme le summum de l'intelligence... Il est certes un peu excentrique – il s'habille un peu n'importe comment, parfois de manière très criarde – mais il reconnaît les papillons au passage et n'a pas son pareil pour amadouer les chiens. Son berger allemand était un animal errant qui montrait les dents à tout le monde. Il allait être abattu, mais comme il était magnifique et en pleine santé, la SPA locale, qui connaît les talents de Raymond, lui a proposé de l'adopter. La première fois qu'il lui a parlé, le chien n'a pas grogné, il a posé ses pattes avant sur la poitrine de Raymond et lui a léché le menton. Depuis, ils sont inséparables. Aujourd'hui, c'est un animal très calme, qui grogne seulement quand on approche son maître d'un peu trop près. Et aussi...

Mais n'anticipons pas.

*

Bien qu'il n'ait jamais eu de métier à proprement parler (comme sa mère et sa sœur, il est actionnaire de l'usine), Raymond ne se tourne pas les pouces non plus. D'après ce qu'on m'a dit, il peut passer sa journée à démonter, nettoyer et réparer des pendules ou des appareils électroménagers et il construit des maquettes de bateaux anciens tout à fait extraordinaires. Tout ça, je le tiens des gens qui m'ont parlé de lui, souvent avec affection. Avant cette histoire, je ne le connaissais pas plus que ça car il semble avoir une santé de fer et n'a jamais eu recours à mes services.

... Sa mère, en revanche, a fait appel à moi dès que nous nous sommes installés à Tilliers. Quand Fresnay m'a fait faire le tour de sa clientèle pour me présenter, Raymonde m'a tout de suite accueilli à bras ouverts. Elle était désolée de perdre son médecin, mais a reporté sa confiance sur moi sans l'ombre d'une hésitation. Elle avait déjà une insuffisance respiratoire qui s'accroissait d'année en année. Il faut dire qu'elle avait fumé comme un pompier pendant la plus grande partie de sa vie...

... Et, comme dans les romans du XIX^e siècle, elle vivait dans ce manoir familial, avec son fils, sa fille et son gendre, qui y ont chacun leur appartement privé. Depuis un an, je la voyais décliner ; elle respirait de plus en plus difficilement, au point de ne plus sortir, pas même dans le parc, et son moral était au plus bas. Je ne crois pas que c'était seulement dû à l'emphysème, mais parce qu'elle s'inquiétait pour l'avenir.

Il faut dire que tout n'allait pas au mieux dans son entourage : son

gendre, Hubert Castagnet, a toujours détesté son beau-frère et il ne rate jamais la moindre occasion de le dénigrer ; Armance, elle, n'a jamais très bien su pour qui prendre parti – son mari, sa mère, son frère ? Manifestement, c'est compliqué pour elle. Raymond, lui, accueille tout avec bonhomie. Il a toujours été aux petits soins pour sa mère et n'a pas l'air de se formaliser des sarcasmes et des insultes de son beau-frère. Mais Mme Lacroy m'avait confié à plusieurs reprises qu'elle s'inquiétait de sa succession. À mesure que sa santé se dégradait, elle se demandait qui prendrait la direction de l'usine à son décès.

... En droit, les enfants héritaient.

... Raymond, avec ses particularités, aurait-il pu se mêler de la gestion de l'entreprise ? Peut-être, et peut-être pas. Comme je te l'ai dit, je ne savais pas quelles étaient ses compétences réelles. Ni même s'il avait le désir de s'en occuper. C'est une petite entreprise familiale, sa sœur et lui auraient pu s'entendre pour la diriger ; mais ça semblait fortement chagriner Castagnet, qui aurait préféré continuer à prendre les décisions seul...

Raymonde Lacroy m'a dit de lui à plusieurs reprises : « Cet homme-là, il ne pense pas, il compte. »

J'en ai eu un aperçu le jour où cet inqualifiable est venu me voir, en cachette de sa femme et de sa belle-mère, pour me demander s'il était possible de faire interner Raymond. Ou plutôt, si je me souviens bien... « de le faire admettre dans une maison où on s'occupera bien de lui lorsque sa mère ne sera plus là ». J'avais une furieuse envie de lui jeter mon presse-papiers (tu sais, le petit buste en bronze de Shakespeare que tu m'as rapporté de Stratford ?) en travers de la gueule et je lui ai répondu assez sèchement que mon boulot ne consiste pas à aider les familles à se débarrasser des personnes qui les encombrent. Et puis je lui ai désigné la porte en disant que j'allais m'efforcer d'oublier cette conversation – Bonsoir monsieur, vous connaissez le chemin.

... Il est parti mécontent, comme tu l'imagines.

... Ça, c'était il y a huit ou neuf mois. Mme Lacroy était bien vivante et, jusqu'à ces dernières semaines, je pensais qu'il ne s'était rien passé de nouveau dans la famille. Comme je me trompais !

Très excité par le « mémoire » de son père, Franz a passé une bonne heure à le numériser pour me l'envoyer. Dans le courriel auquel il l'a joint, il écrit :

« Après avoir lu les dix premières pages (c'est très long), je suis allé en parler avec Claire, et je me suis rendu compte qu'il s'est passé *beaucoup* de choses ici pendant mon année en Amérique. Pas seulement pour mon père, mais aussi pour elle. Elle n'en a pas parlé pendant longtemps, elle est trop discrète. Mais ses activités ne sont pas passées inaperçues et une de nos amies lui a proposé d'en témoigner. Regarde ça ! »

Suit un lien vers *Le Corps des femmes*, le site participatif d'information hébergé depuis 2009 par la faculté de médecine de Tourmens. La page sur laquelle j'aboutis contient un long entretien filmé. Sous la vidéo, une légende indique :

« Tante Yvonne – une histoire des années 1970 ».

Intrigué, je clique pour regarder le début. Au bas de l'image s'inscrivent le lieu et la date de l'enregistrement : « Tilliers, 4 août 2013 ». Une femme âgée, souriante et très alerte, est installée dans un fauteuil de jardin, face caméra, les mains croisées devant elle. Elle est assise à l'ombre, devant un mur couvert de lierre dans lequel est enchâssée une porte peinte en vert.

Je ne l'ai pas vue depuis de nombreuses années, mais je la reconnais avant que son nom n'apparaisse : c'est Claire Farkas, la mère adoptive de Franz, filmée dans le jardin de la maison familiale. Elle est vêtue d'une tunique d'été bleu pâle à manches mi-longues. La voix d'une autre femme, invisible et probablement assise près de la caméra, demande : « On y va ?... »

Claire sourit et hoche la tête.

Claire. – D'abord, je voudrais te remercier... Oui, toi, ma belle ! de m'avoir invitée à témoigner... J'ai toujours eu envie de transmettre notre expérience mais je n'ai jamais eu le temps... ou la patience de le faire par écrit... Et je n'étais pas sûre que ça intéresserait qui que ce soit. Mais tu m'as...

(Elle hésite.)

La voix. – Travaillée au corps ?...

Claire. – Mais non ! (Rires.) Tu m'as convaincue avec beaucoup de patience et puis... Ça me fait plaisir et ça m'honore que tu t'intéresses à ce qu'une vieille dame peut avoir à raconter, toi qui es jeune et brillante et... Oui, oui, je vois bien que ça te gêne, mais je le dis comme je le pense...

La voix. – J'apprécie tes compliments, mais ce qui m'intéresse, c'est ce que tu as à raconter !

Claire. – D'accord... Alors, pour être précise, tout a – non pas commencé, mais basculé... en... (Elle lève les yeux vers le ciel.) septembre 1971. C'était une année importante. En mai, *Le Nouvel Observateur* avait publié le Manifeste des 343 dans lequel Beauvoir, Duras, Agnès Varda,

Antoinette Fouque, Delphine Seyrig et bien d'autres déclaraient ouvertement avoir avorté... C'est aussi l'année de publication du *Torchon brûlé*, le journal du MLF... Et de la fondation par Gisèle Halimi de « Choisir », l'association qui visait à faire abroger la loi anti-contraception et anti-avortement de 1920.

La voix. – Le procès de Bobigny, c'est cette année-là aussi ?

Claire. – Non, c'est un an plus tard, fin 1972... Mais, c'est aussi en 1971 qu'a eu lieu la première marche internationale des femmes pour la liberté de l'avortement... Donc, tu vois, ça chauffait ! (Rires.) Cette année-là, j'avais quarante-deux ans. On entend souvent dire que c'est un âge difficile pour une femme, et ça l'est certainement pour beaucoup... D'ailleurs, tous les âges sont difficiles pour les femmes... (Rires.) En tout cas, je touche du bois, ma vie était bien meilleure que pour la majorité des Françaises. J'étais privilégiée, c'est certain : je vivais avec un homme qui m'aimait et me respectait et qui me soutenait sans condition – tu vas comprendre à quel point c'était essentiel... On ne manquait de rien... Nos deux enfants suivaient chacun des chemins très différents et plutôt surprenants mais ils allaient bien... Et puis, j'avais deux amies très proches, Évangeline Dorléac et Brigitte Lefèbvre, et nous étions liées par une activité de fourmis, une activité clandestine exigeante mais passionnante...

(Silence.)

... J'aurais aimé qu'elles soient ici avec moi pour te raconter cette histoire, mais Évangeline est morte d'un cancer il y a dix ans, et Brigitte, la pauvre... (Elle soupire.) Elle a une maladie d'Alzheimer... C'est terrible... Alors aujourd'hui c'est aussi en leur nom que je te parle... On s'aimait beaucoup, toutes les trois, on avait les mêmes convictions, et en 1966, nous avons créé une section locale du Planning familial, dont le siège social se trouvait ici, rue des Crocus. Officiellement, chaque mardi soir, nous organisions des réunions d'information. À l'époque, la promotion des méthodes de contrôle des naissances était interdite. Mais bien sûr, on ne se privait pas d'en parler... de parler de tout...

(Inaudible.)

... Oh, on s'était donné plusieurs noms... Officiellement, notre asso était le « Cercle laïque d'information de Tilliers »... Oui, le CLIT... (Rires.) Entre nous, on disait le Cercle des Sorcières... Ou le Cercle, tout simplement... Ça, c'était au début, tant qu'on se contentait de distribuer des brochures, des préservatifs et des diaphragmes et de se raconter nos vies...

... À partir du moment où la pilule est devenue légale, en 1967, quand une femme en avait besoin, on lui prenait un rendez-vous avec Abraham, mon mari... Il était médecin-chef à la maternité de l'hôpital local. Frédérique Demongeot, la surveillante du service, faisait partie du Cercle et elle nous réservait des plages dans ses journées de consultation... Mais il y avait aussi toutes celles qui se retrouvaient enceintes et ne savaient pas quoi faire... Tu vois, bon nombre des femmes dont le nom a été publié dans *L'Obs* avaient eu les moyens d'avorter et avaient survécu. Mais chaque année, en France, il y

avait entre huit cent mille et un million d'avortements clandestins et cinq mille femmes en mouraient... Et surtout, fallait pas le dire ! Celles qui étaient découvertes ou dénoncées, elles avaient droit à trois ans de prison. Quant au corps médical... Il avait toujours été sexiste jusqu'à la moelle.

Après la publication du Manifeste, un groupe de médecins a écrit une lettre ouverte en faveur de la légalisation, mais ces toubibs-là étaient très minoritaires ! Figure-toi qu'à la fin des années 1960, *six cents* patrons hospitaliers français avaient écrit à la reine d'Angleterre pour lui demander d'empêcher les femmes françaises d'aller avorter en Grande-Bretagne ! Tu te rends compte ?

La voix. – Je l'ignorais, mais ça ne me surprend pas...

Claire. – Tout ça, nous en avons conscience, mais on n'avait pas encore eu le déclic... Frédérique et Abraham étaient en première ligne ; ils voyaient arriver à l'hôpital les malheureuses qui avaient voulu avorter seules ou qui s'étaient fait charcuter... Ni elle ni lui ne voulaient plus voir des femmes mourir ou rester mutilées, alors ils s'étaient mis d'accord pour accueillir et soigner sans discuter les femmes qui avaient subi un avortement clandestin – et, surtout, sans rien dire à personne ! Et puis, un soir où il n'en pouvait plus, Abraham m'a confié que s'il recevait une femme enceinte qui ne voulait pas garder sa grossesse, il l'aiderait... Il connaissait quelqu'un, à Paris, qui pouvait lui apprendre à le faire. Et il m'a demandé si j'étais choquée.

... Ça ne me choquait pas, j'étais admirative... Mais je savais que c'était compliqué et risqué. Et puis, il ne pouvait pas proposer un avortement à toutes les femmes qui venaient lui faire constater leur grossesse !

... Alors, j'étais partagée... J'étais fière de vivre avec un homme qui avait ce courage, mais quelque chose me déplaisait dans l'idée de le voir prendre ça en charge...

... Au Cercle, nous avions une ligne d'écoute sur laquelle on recevait des appels de femmes qui nous racontaient leur vie, et parmi elles il y en avait un certain nombre... En dehors d'un voyage en Angleterre ou en Hollande, on n'avait pas grand-chose à leur proposer, et la plupart n'avaient pas les moyens ou la possibilité de partir du jour au lendemain... Nous, on passait beaucoup de temps à les dissuader d'aller se fourrer dans les griffes de n'importe qui ou de se saigner aux quatre veines pour payer des mille et des cents à un boucher qui allait peut-être les tuer ou les mutiler à jamais... On leur donnait les noms des gens qu'il fallait fuir : on les connaissait tous, dans le département...

... Quand Abraham m'a dit ça... D'abord, je n'ai rien dit. Mais un mardi, après notre réunion tupéroire... (Rires.) Oui, c'était le petit nom de notre rencontre hebdomadaire... Je dis à Évangeline, Brigitte et Frédérique : « Si on avait un médecin prêt à faire des avortements, est-ce que vous seriez d'accord pour qu'on lui confie des femmes ? »

... Évidemment, elles savaient très bien de quel médecin je parlais. Abraham faisait déjà des ligatures de trompes – ce qui était tout à fait interdit, à l'époque – aux femmes qui le lui demandaient. Et on lui en envoyait

souvent, qui avaient cinq ou six enfants et n'en pouvaient plus... Mais je tenais à ce qu'on en discute ensemble et qu'on soit d'accord toutes les quatre. D'abord parce que Brigitte et Évangeline prenaient les appels avec moi ; ensuite parce que si on envoyait des femmes à Abraham, il nous fallait l'accord et la coopération de Frédérique... Eh bien, tu me croiras si tu veux, mais elles se sont regardées et elles ont demandé toutes les trois en même temps : « Quand est-ce qu'on commence ? »

... Le même soir, j'ai dit à Abraham ce qu'on avait décidé, et il a d'abord réagi en disant qu'il ne voulait pas nous impliquer ; que ce qu'il voulait faire, il le ferait sans nous – enfin, il a pris sa posture de chevalier blanc, quoi ! Je l'ai arrêté tout de suite en lui disant qu'on était *déjà* dans le coup, puisqu'on lui envoyait des femmes pour leur contraception. Il n'était pas question qu'il se charge tout seul des avortements. Car au fond, ce n'était pas son problème, mais celui des femmes, et on tenait à ce que ça se passe comme nous l'entendions, *nous*.

La voix. – Et... comment a-t-il réagi ?

Claire. – Oh, tu sais, Abraham a toujours su qu'avant de parler, il faut d'abord qu'il m'écoute. (Rires.) Je lui dis souvent : « Tu comprends vite, pour un homme, mais parfois faut t'expliquer longtemps ! » (Rires.) Et bien sûr on voulait qu'il se sente libre d'accepter ou non nos conditions, mais on tenait à tout organiser nous-mêmes...

19

« TAPESTRY » – CAROLE KING

(Franz et Marco, 4)

[Montréal, Janvier 2021.]

Pendant plusieurs jours, je n'ai pas eu de nouvelles de Franz et j'ai décidé de laisser passer la fin d'année avant de reprendre contact.

Le 2 janvier, il m'écrit brièvement que l'état de son père est stable, mais qu'il est encore essoufflé. Depuis plusieurs jours, Abraham exige de quitter sa chambre médicalisée pour aller et venir au rez-de-chaussée de la maison, en arguant que de toute manière il ne contaminera personne puisqu'ils ont déjà été malades tous les quatre. Franz précise : « J'essaie de négocier, mais je pense que je vais perdre la partie. » Et il conclut en disant qu'il me recontactera bientôt.

Le 6 janvier, sur toutes les chaînes américaines en ligne, je vois avec stupéfaction une horde de trumpémacistes blancs monter à l'assaut du Capitole. Ça ravive douloureusement le souvenir du jour de septembre 2001 où, après avoir allumé machinalement la télé vers 15 heures (je vivais encore en France), j'ai vu sur CNN l'une des *Twin Towers* flamber et, en direct, un Boeing percuter l'autre. Vingt ans après que des malheureux se sont jetés dans

le vide pour échapper aux flammes, je regarde avec la même stupéfaction une nuée d'abrutis à casquettes rouges et drapeaux sudistes escalader les flancs du parlement américain comme des zombies dans un film post-apocalyptique.

Dans la soirée, tandis que le décompte des votes a repris au Congrès, et que des journalistes effarés revisitent les images de la mi-journée pour tenter de comprendre ce qui s'est passé, un message de Franz s'affiche en haut de mon écran.

– T'es disponible ?

– *Yep*, réponds-je sur-le-champ.

Quelques secondes plus tard, son visage apparaît. Je calcule qu'il est 2 h 30 du matin à Tilliers. Il a l'air plus abattu que lors de notre conversation précédente, et il ne s'est pas rasé depuis plusieurs jours.

– Comment vas-tu ? dis-je. Comment va ton père ?

– Il va mieux... Moi, je suis de très mauvais poil. T'as vu ce qui s'est passé à D.C. cette après-midi ?

– Oui...

– C'est vrai qu'il y a eu une demi-douzaine de morts ?

– Hélas ! Et il y en aurait eu beaucoup plus si les manifestants étaient venus armés, comme l'ont fait des extrémistes dans le Michigan, en septembre dernier... Ça me fait penser aux années 1970. Quand les *Weathermen* faisaient tout sauter...

– Rien à voir ! réplique-t-il sèchement. À côté de ces fascistes, le *Weather Underground* était un groupe de joyeux zozos ! Leur préoccupation numéro un, c'était de s'envoyer en l'air ! Même les Black Panthers n'ont pas été aussi violents que les extrémistes de Trump !

Ce qu'il dit me surprend, mais Franz connaît l'époque mieux que quiconque, tandis que mon ignorance sur le sujet est grande.

Je hasarde :

– Ton intérêt pour la contre-culture, ça date de ton séjour là-bas ?

Il lève la tête et sourit. Ses yeux se mettent à briller.

– Disons que j'avais été bien préparé par mes profs de lycée et mes lectures, mais oui...

*

... Pendant les années 1960, le terme me semblait très mystérieux.

D'abord, je ne l'avais entendu nulle part en France – pas à la radio ou à la télé, en tout cas ; je pense que la première fois c'était pendant le mois que j'ai passé à Londres en 1970, et je ne suis pas sûr d'avoir très bien compris de quoi il s'agissait.

Qu'est-ce que ça pouvait être, une *contre-culture* ? Pas juste porter des cheveux longs et des chemises à fleurs. Je savais aussi que beaucoup de choses passaient par la musique, et surtout par les paroles, dont je ne comprenais pas toujours le sens, direct ou caché. Quand j'écoutais « Volunteers », j'entendais bien le mot « révolution » mais je ne savais pas de

laquelle il était question...

À Oakland, peu après mon arrivée, Chris m'a emmené passer la soirée chez David Gould... Il vivait seul avec sa mère – son père était mort l'année précédente – dans une maison de plain-pied dont il avait aménagé le sous-sol rien que pour lui... David était un solitaire parce qu'il avait un double héritage : Juif new-yorkais par son père et Japonais de troisième génération par sa mère ! Elle ne voulait pas qu'on puisse le discriminer alors elle lui avait choisi un prénom passe-partout. Mais son deuxième prénom est Aran, comme son père à elle...

... David ne s'était jamais fait beaucoup d'amis en dehors de Chris, Jermaine et Gerry, qui étaient tout le temps fourrés chez lui. Ses disques étaient rangés sur des étagères au bas de l'escalier, et quand on arrivait, on en choisissait un ou deux au passage et on les posait près de la platine pour les écouter pendant la soirée. Ils m'ont invité à le faire, et j'ai choisi un disque de Jefferson Airplane. David m'a fait : « Tu connais ça ? » J'ai dû répondre quelque chose du genre : « Je connais, mais je ne comprends pas ce qu'ils racontent. » Ils ont éclaté de rire tous les quatre et David m'a dit : « Assieds-toi, on va te faire ton éducation. »

... Je ne sais pas si tu te souviens, mais en France, pendant et après la guerre d'Algérie, on n'a pas eu droit à beaucoup de chansons qui parlaient de ses horreurs... Ah, on nous serinait « C'est nous les Africains » à la radio, c'était le chant de ralliement de l'OAS¹⁰, il a même été inscrit sur la liste des marches militaires dès 1961 ! Mais « Le déserteur » de Boris Vian est resté interdite d'antenne jusqu'en 1962 et n'a pas beaucoup été diffusée ensuite... J'ai été stupéfait d'entendre Peter, Paul and Mary et Joan Baez la chanter quelques années plus tard. Et en français, s'il te plaît !

... Ce jour-là, David et les autres m'ont expliqué que les sentiments des Américains au sujet de la guerre du Vietnam passaient souvent par des chansons. Pour certaines, le sens était clair : on pleurait en entendant « Leaving on a Jet Plane » à la pensée des jeunes gens qui s'y trouvaient ou étaient sur le point partir... « Fortunate Son » parlait des inégalités de classe face au *draft*... Dans « What's Going On », Marvin Gaye rappelait que les jeunes Afro-Américains mouraient non seulement dans les rues des États-Unis, mais aussi en bon nombre au Vietnam... Et ainsi de suite... Il n'était même pas nécessaire que les paroles soient explicites. Les *disc-jockeys* de l'armée ne pouvaient pas passer des disques de Dylan ou Jimi Hendrix ou Phil Ochs ou Country Joe, mais des titres apparemment anodins, comme « The Letter » ou « Detroit City » ou n'importe quelle chanson qui contenait les mots *Going Home* parlaient aux simples soldats qui se demandaient s'ils reverraient un jour leur ville natale et leur *favorite girl*. Ou même s'ils rentreraient entiers... Et, parmi ceux qui rentraient, beaucoup ne savaient pas pourquoi ils avaient survécu, ni quoi faire de leur vie.

... Ce qui était vrai pour le Vietnam l'était pour tout le reste. Les Mamas et les Papas avaient leurs propres disques, et je me suis mis à les écouter

attentivement. Et j'ai appris que lorsqu'elle chantait « Chain of Fools » ou « Respect », Aretha Franklin parlait de la violence des hommes contre les femmes ; que dans « Little Green », Joni Mitchell évoquait le nouveau-né qu'elle avait donné en adoption à vingt-trois ans... Et quand Carole King a sorti *Tapestry*, en 1972, toutes les filles du lycée l'écoutaient en boucle parce qu'elles se reconnaissaient dans « It's Too Late » ou « Will You Love Me Tomorrow ? »... *Tapestry*, ce n'était pas juste un disque, c'était un *statement*, une déclaration d'autonomie et d'indépendance de la part d'une artiste qui avait travaillé dans l'ombre d'un homme, et qui pour la première fois parlait et chantait de sa voix propre... Comme Colette quand elle s'est mise à publier sans Willy.

... La chanson, dans l'Amérique de 1971, ce n'est plus juste de l'*entertainment*, on est loin de Sinatra et Bing Crosby, c'est une forme de discours politique, et les femmes ne sont pas les dernières à s'en emparer.

... Alors, la contre-culture, c'était la révolte de toutes celles et ceux qui ne voulaient plus du conformisme des années 1950, de la coupe de cheveux militaire des garçons, des jupes sages et des socquettes des filles, des tabliers des femmes préparant le petit déjeuner changeant les draps triant la lessive passant l'aspirateur faisant les courses tartinant le goûter pour les enfants au retour de l'école et servant la soupe à l'homme qui se mettait les pieds sous la table à son retour du travail. Et encore, ça c'était juste pour les Blancs de la *middle class*. Pour la majorité de la population afro-américaine, il y avait aussi la ségrégation, écrite en noir sur blanc dans les bus et les cafés, sur les bancs dans la rue et dans les salles d'attente, les écoles séparées, les arrestations, les viols, les lynchages...

... Tout ça, ce sont Chris et Jermaine et Gerry et David qui me l'ont fait comprendre avec leurs chansons préférées. Ce premier soir était une entrée en matière. Ils voulaient savoir, je crois, si j'étais aussi intéressé qu'eux par ce qui se passait dans leur pays. Et quand ils ont vu que je ne demandais qu'à apprendre, ils n'ont plus cessé de me faire écouter des disques !

20

« HAPPY TOGETHER » – THE TURTLES
(Hattie Kaplan, 3)

Oakland, August 25, 1971

Chaque jour que tu passes avec nous me procure des surprises nouvelles. Tu n'es pas un garçon toujours facile à saisir – je ne parle pas du langage, mais de certaines de tes questions. Je dois reconnaître que je n'ai jamais très bien compris les garçons, ni même, je l'avoue, toujours cherché à le faire. De ton côté – et je ne sais pas si c'est culturel (est-ce ainsi qu'on élève les adolescents en France ?) ou si c'est un trait personnel – mais tu fais tous les efforts possibles pour

comprendre les autres, et c'est rafraîchissant. Et parfois, très surprenant.

Il y a quelques jours, je t'ai entendu siffloter le jingle d'une vieille émission de télé. Je t'ai demandé comment tu connaissais ça. Tu m'as rappelé que tu as passé plusieurs mois dans le Minnesota en 1961-1962 avec ton père, après avoir quitté l'Algérie. Tu allais regarder la télévision chez des amis, qui vivaient de l'autre côté de la rue, et tu passais beaucoup de temps chez eux. Je t'ai dit que si tu voulais leur téléphoner un soir, il ne fallait pas que tu hésites. Il y a deux heures de décalage, en appelant à 6:00, tu devrais pouvoir leur parler après leur repas. Tu m'as remercié en disant : « Oui, je le ferai peut-être... »

Hier soir, quelques enseignants et moi avons organisé une petite fête d'accueil pour les trois exchange students de l'AFC accueillis à O-High – Charlie Darby, Bibi Ullmann et toi. Je pensais que ça vous ferait plaisir de faire connaissance avec vos sœurs et frères d'accueil respectifs et les autres teenagers qui ne manqueraient pas de se joindre à nous.

Je n'avais pas imaginé que tu resterais très silencieux pendant une grande partie de la soirée. Tu avais l'air pensif et mes collègues m'ont demandé si tu avais le mal du pays, ou si tu avais du mal à t'insérer à la vie d'ici, mais je savais qu'il n'en était rien : tu regardais et écoutais sans te mêler aux conversations, je te voyais sourire et je t'entendais parfois rire à certaines remarques. Ton silence m'a cependant surprise car, depuis les premiers jours qui ont suivi ton arrivée, tu m'as beaucoup, beaucoup parlé, parfois pour me raconter des choses très personnelles concernant ta famille, ton histoire et ta petite ville, que je ne parvenais pas à localiser jusqu'à ce que tu indiques sa position d'une croix sur la grande carte de France que j'ai affichée au mur de notre salon. (Apparemment, Tilliers est trop petite pour que son nom apparaisse.)

Je t'ai trouvé tellement... bavard (pardon !) pendant ces premiers jours que j'ai pensé : « Il aura du plaisir à parler avec des jeunes de son âge. » Mais, à ma grande surprise, hier soir tu as parlé très peu. Une chose tout de même ne m'a pas étonnée : tu as passé beaucoup de temps avec Gerry, David et Jermaine. Ils parlaient de cinéma, de la guerre au Vietnam et de la conscription. J'ai entendu David mentionner les Weathermen et, quand tu lui as demandé de quoi il s'agissait, te répondre avec un sourire en coin qu'il t'en parlerait en secret, dans son bunker, à l'abri des micros du FBI.

L'intérêt de David pour ce groupe me met mal à l'aise. Le Weather Underground a placé une bombe au Capitole, en mars dernier, en représailles contre l'invasion du Laos. Personne n'a été blessé mais avec les bombes, on ne sait jamais. Personnellement, je

me sens plus proche des anonymes non-violents qui, le même mois, sont entrés de nuit dans un bureau du FBI à Media, en Pennsylvanie, ont volé tous les documents et les ont envoyés aux journaux. Le pays entier sait à présent que le Bureau, censé lutter contre le crime, passe son temps à espionner tous les citoyens qui cherchent à faire respecter leurs droits.

Je vous regardais de loin, je percevais des bribes de la conversation, et j'étais surprise de ne pas t'entendre plus. Tu suivais tout très attentivement, comme si tu prenais des notes. Au bout d'un moment, Bibi Ullmann vous a rejoints et quelqu'un – Chris ou Gerry, je ne sais plus – lui a posé des questions sur sa ville d'origine, sa famille, et ses impressions de la Bay Area. J'ai vu tous les yeux briller quand elle s'est étonnée qu'il n'y ait pas d'éducation sexuelle à O-High, alors que dans les écoles primaires de son pays, c'est un enseignement obligatoire depuis plus de quinze ans. À partir de ce moment-là, les questions ont fusé.

Elle a répondu avec un grand naturel et, alors que tout le monde s'agitait beaucoup autour d'elle, j'ai fini par me rendre compte qu'elle ne te quittait pas des yeux. Chris, Gerry et toi étiez installés dans le canapé ; Bibi s'était assise entre David et Jermaine, juste en face, et j'ai eu le sentiment qu'elle parlait presque exclusivement à ton intention.

Mais tu es resté très réservé, contrairement à la plupart des garçons et des filles qui se sont jointes à la discussion (et des deux ou trois hommes adultes à qui j'ai demandé de vous laisser entre vous). Tu n'as ouvert la bouche que lorsque quelqu'un a demandé si en France – pays des French Lovers – l'éducation sexuelle était aussi développée qu'en Suède. Tu as hésité une fraction de seconde, avant de laisser échapper un « Ohmygod, I wish !¹¹ » qui a fait rire tout le monde, moi la première.

Beaucoup plus tard, tout le monde était déjà parti mais on attendait Grant, le « frère d'accueil » de Bibi. Il l'avait conduite ici en voiture avec Charlie Darby, qui vit dans le même quartier, mais il s'était éclipsé au bout d'une demi-heure, probablement pour aller rejoindre sa girlfriend, et n'était pas encore revenu les chercher.

Vous n'étiez plus qu'une poignée autour de la table basse couverte de sacs de chips et de bouteilles de soda vides : Chris et Bibi assises par terre sur des coussins, Charlie et toi sur le canapé. Bibi te parlait, Charlie ne disait rien et Chris vous regardait à tour de rôle, je voyais son expression changer quand son regard passait de toi à Bibi, puis de Bibi à toi, peut-être parce qu'elle ne savait pas quoi penser, ou peut-être parce qu'elle n'aimait pas penser ce qu'elle pensait, des bêtises comme celles qu'on s'invente quand on rêve d'être heureux tous ensemble dans un monde parfait...

Et toi, tu ne disais toujours pas grand-chose, tu écoutais Bibi avec le même air sérieux que pendant la soirée et tu hochais la tête de temps à autre. C'était fascinant de voir cette jeune fille si blonde, si pâle, si scandinave, parler un anglais très fluide (elle n'a presque pas d'accent) et dévorer des yeux le garçon brun frisé à la peau très mate (plus que tes photos ne le laissaient deviner) assis en face d'elle...

Et, brusquement, j'ai pris conscience de ma folie. J'avais voulu accueillir dans notre famille très anticonformiste un garçon d'un autre pays sans rien savoir de lui, comme s'il n'y avait aucun problème à anticiper, comme si nous avions oublié ce qu'est l'adolescence – ou pire : comme si nous étions encore pendant le Summer of Love – alors qu'en quatre ans les choses ont bien changé...

Eh oui, qu'on le veuille ou non, l'attrance physique ça ne se commande pas, les émotions sont fortes et elles rapprochent et, quand on est une jeune Suédoise, un French teenage boy of Algerian Descent et une bi-racial American teenage girl, elles peuvent provoquer des réactions explosives, même dans la Californie de 1971.

Je me suis dit que nous devions vous parler. Sérieusement.

Avant que les choses ne se compliquent sérieusement.

Car si nous t'accueillons comme un fils, nous ne devons pas oublier de jouer notre rôle de parents...

Mais je dois avouer aussi, très égoïstement, que te voir ainsi pris en sandwich entre ces deux filles sans le moindre soupçon apparent de ce qui leur passait par la tête m'a donné une idée pour le spectacle théâtral de fin d'année. Une idée que je n'aurais pas osé avoir autrement, je crois.

Une idée... scandaleuse et enthousiasmante.

Comme je les aime.

*

Ce matin, quand je me suis levée, je t'ai vu sortir de ta chambre et entrer dans la cuisine de votre côté. Il était 6 h 30 et ça m'a étonnée de te voir debout si tôt un dimanche matin. Je suis allée voir si tout allait bien. Tu étais assis à la table, un bloc-notes et un crayon à la main. Tu n'as pas eu l'air très surpris de me voir, tu as déjà remarqué que je me lève toujours tôt. Tu portais le T-shirt de Mr. Spock que les Fab Four t'ont offert le jour de ton arrivée et que je t'ai vu porter très souvent depuis. Je ne savais pas que tu dormais aussi avec.

– Good morning, Hattie ! Bien dormi ?

– Oui, et toi ? Déjà debout ?

– J'ai rêvé de ma maison à Tilliers, et je voulais noter mon rêve.

– Tu écris beaucoup ?

– J'écris tous les jours, depuis que j'ai dix ou onze ans.

– C'est plus que la plupart des teenagers que je connais, et

certainement plus que la grande majorité des garçons de ton âge !

– Ah bon ? En tout cas, je suis content de suivre ton cours de journalisme. J'ai hâte d'apprendre à construire des articles.

Tu as employé le mot papers, et je t'ai vu hésiter quand j'ai demandé : What kind of stories do you want to write ?

– Oh je ne veux pas écrire de la fiction...

– Je comprends bien, mais comme tu le verras pendant le cours, on dit aussi story en parlant de non-fiction. Il y a toujours au moins une histoire humaine à l'arrière-plan...

Tu as hoché la tête et j'ai vu que ça te faisait réfléchir. Tu as une attitude bien particulière quand tu le fais : tu croises les mains et tu baisses la tête. Je ne sais pas si tu regardes tes mains, mais en général, tu prends une grande inspiration, et puis on a le sentiment que tu cesses de respirer... Jusqu'à ce que tu pousses un soupir et que tu te mettes à parler.

– Il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas. Est-ce que je pourrai te demander de me les expliquer ?

– Bien sûr ! Nous sommes là pour rendre ton incarcération tolérable !

– Mais... je ne suis pas en prison ! as-tu répondu, choqué.

– Je plaisantais, Franz. (Tu ne saisis pas toujours notre humour. Mais ça viendra.) Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

– Eh bien, par exemple, je ne sais pas bien comment me comporter avec les adultes. Je ne savais pas bien non plus en France, mais là-bas, quand tu demandes quoi faire, on te répond souvent de haut, que c'est une question stupide et que tu devrais connaître la réponse. Enfin, mon père et Claire ne font pas ça, mes profs préférés non plus, mais la plupart des adultes... Et parfois même des jeunes gens de mon âge.

– J'espère que personne ne t'a répondu ça ici.

– Non, mais parfois je me sens bête de poser des questions comme : « Pourquoi faut-il laisser la porte de la salle de bains ouverte ? » En France, on te dit de toujours la fermer...

– Ah ! (J'ai ri.) Eh bien, ici, on la ferme pour indiquer qu'elle est occupée. Et on la laisse ouverte pour montrer qu'elle ne l'est pas !

– Oui, j'ai fini par comprendre, après que Chris m'a demandé trois fois pourquoi je fermais derrière moi quand je n'étais pas dedans ! L'autre jour, on a croisé une de ses amies dans la rue, Chris l'a prise dans ses bras, et quand elle me l'a présentée, j'ai fait pareil et elle m'a dit Don't do that ! Dans la rue, presque tout le monde me fait Hi ! comme si on savait qui je suis et c'est troublant parce que je ne connais personne... Alors je me sens bête de ne pas savoir quoi répondre, ou de répondre « Haaaayyy ? » parce que je ne suis pas sûr de savoir qui j'ai en face de moi... En France, on ne dit bonjour qu'aux

gens qu'on connaît. Si on dit bonjour à des gens qu'on ne connaît pas, ils nous regardent bizarrement. Et si on ne dit pas bonjour aux gens qu'on connaît, ils te font : « Alors, Farkas ? On ne dit plus bonjour ? »

– Je vois...

J'avais à la fois envie de rire et de te prendre dans mes bras. Quand un grand garçon mince et beau ne sait pas quoi faire de lui-même, c'est bouleversant. Et cette affreuse acné que tu as sur le dos ! J'en ai eu un aperçu l'autre jour, quand on est allés pique-niquer dans le parc et que tu as retiré ton T-shirt pour jouer au frisbee avec Andy et les Papas... Je ne t'en ai pas encore parlé, et tu n'en parles pas non plus mais Oh My God comme tu as l'air de souffrir... (Mais comme j'aime cette mèche toute blanche qui sort parfois de tes cheveux frisés !)

– Eh bien, ici, il n'y a pas de question stupide. Il n'y en a pas non plus à O-High. Toutes les questions qui te viennent, sens-toi absolument libre de les poser, à tout moment. Je tiens à ce que tu te sentes ici comme chez toi.

Tu m'as regardé...

– Okay. Même si j'ai des questions... personnelles ?

J'ai souri.

– Si c'est trop personnel, je te le dirai. Tu as quelque chose en tête ?

Je te vois tripoter ton T-shirt avec nervosité.

– Euh... Il y a quelques questions que Chris et Andy ont dû poser quand ils étaient beaucoup plus jeunes... Mais moi, je viens d'arriver, je n'ai pas encore eu l'occasion de le faire... Alors quand je me sentirai... moins bête, je te les poserai.

– Je suis à ta disposition.

Tu n'as plus rien dit. J'ai demandé :

– Comment as-tu trouvé la soirée d'hier ?

Tu as répondu : « J'ai beaucoup appris », sur un ton évasif. Je n'ai pas osé te demander si tu t'étais bien entendu avec tes deux camarades de l'AFC. Je ne voulais pas te mettre mal à l'aise.

Et pourtant, j'en mourais d'envie.

Je repose le journal de Hattie. L'expression : *French teenager of Algerian Descent* (« adolescent français d'origine algérienne ») m'a surpris.

Je me demande si Franz se serait décrit ainsi, à ce moment-là.

Aux États-Unis, le secondaire est partagé en deux niveaux : la *Middle School* ou *Junior High* (équivalent du collège français) et la *Senior High School* (équivalent du lycée). Les classes sont numérotées par ordre croissant. La *Grade 6*, qui accueille les onze-douze ans, correspond à la sixième française ; la *Twelfth (12th) grade*, à la terminale. Les élèves des trois dernières classes du secondaire portent des noms spécifiques : *Sophomores* (*grade 10*), *Juniors* (*grade 11*) et *Seniors* (*grade 12*). L'année où il est scolarisé à O-High, Franz est *Senior*.

Dans chaque *high school*, le *Yearbook* (littéralement : livre de l'année) est l'une des plus anciennes traditions de la fin de secondaire. C'est un album conçu, rédigé, illustré et mis en page par les élèves, et cofinancé en grande partie par les dons d'entreprises locales. Les exemplaires sont mis en souscription à l'automne et imprimés au printemps, en fin d'année scolaire ; mais l'équipe éditoriale commence à travailler dès la rentrée, mi-août ou tout début septembre.

En plus de récapituler la vie de l'école cette année-là, on y trouve, pour chaque niveau, les portraits de tous les élèves par ordre alphabétique.

Au cours des années 1970 – c'est peut-être encore vrai aujourd'hui – les élèves de *12th grade* se faisaient portraiturer dès l'automne en vue de leur *graduation*, la remise de diplôme du printemps suivant. C'est ce portrait « officiel » que l'on insérait dans le *Yearbook*. Il était souvent tiré en deux formats. Le grand, destiné aux membres de la famille, serait encadré et placé sur une étagère ; le format passeport serait joint aux invitations à la *graduation*, mais aussi signé, donné ou échangé avec les camarades de classe.

Comme Franz, et comme l'immense majorité des *foreign exchange students* j'imagine, j'ai conservé religieusement « mon » *Yearbook*. C'est un aide-mémoire précieux, témoin d'une période intense de ma vie. Depuis que je suis adulte, il n'est jamais loin : je n'ai qu'à me tourner et tendre le bras pour le sortir de son étagère et le feuilleter. Dans les marges, ou près de certaines photos, mes camarades de classe ont écrit quelques mots, parfois plusieurs paragraphes, en souvenir de l'année que nous avons passée ensemble.

J'aurais aimé me plonger dans le *Yearbook* de Franz, afin de mettre un visage sur les noms de ses camarades. Mais il n'est pas dans le carton et ça ne me surprend pas. Il n'est probablement pas non plus dans la malle de souvenirs conservée à Tilliers. Je suis prêt à parier qu'il est chez lui, à Newcastle...

*

J'ouvre mon fureteur et je tape quelques mots dans le moteur de recherche. Wikipédia m'apprend qu'Oakland High School (également désignée par les abréviations « O-High » et « OHS ») est l'une des plus vieilles écoles secondaires de Californie. Créée en 1869, elle a contribué à éduquer des milliers d'élèves dont certains sont plus tard devenus illustres :

Jack London, Gertrude Stein, l'acteur David Carradine, la poétesse Nellie Wong et le rappeur Boots Riley... Quelques clics plus loin, je tombe sur un site nommé Classmates.com qui, en plus de mettre en relation des camarades de classe d'autrefois, leur propose de numériser leur *Yearbook* et de le mettre en ligne. La base de données du site contient ainsi plusieurs volumes du *Oaken Bucket*, le *Yearbook* d'O-High ; mais, comme par un fait exprès, pas l'édition 1971-1972, année du séjour de Franz. Je me rabats sur celle de l'année précédente.

Sur les deux premières pages, un collage de photos de groupes en noir et blanc est accompagné des mots : *We've only just begun...* (« Nous venons juste de commencer ») ; les deux pages suivantes montrent des portraits individuels en couleur, six filles et trois garçons, et les mots... *to live* (« à vivre »).

Plus loin, après d'autres clichés pris au cours d'activités extrascolaires (sports, théâtre, conversations pendant une pause), la section *Academics* présente successivement les responsables d'O-High (*Principal* et *Vice-Principals*), les conseillères et conseillers pédagogiques, puis les différents départements. La section *Social Sciences* offre des enseignements d'histoire centrés sur les populations américaines d'origine asiatique, noire et hispanique, ainsi que des cours de sociologie, d'études urbaines, de civilisation comparée, de *Humanities*, de relations internationales. En plus du théâtre (*Drama*), du *Creative Writing*, de la littérature anglophone et du journalisme, le département de langue anglaise propose des enseignements de littératures afro-américaine, latino-américaine et asio-américaine assurés par des personnes issues de ces cultures. En 1970-1971, pour la première fois, une enseignante afro-américaine donne un cours de *Black Studies*.

Au fil des pages, je fais la connaissance des profs de science, de maths, d'anglais et de langues (français, espagnol et allemand), de *Special Education* pour les élèves ayant des difficultés d'apprentissage, de *Business Education*, de musique, de matières artistiques et de photographie, de technologies industrielles, de conduite automobile, de *Homemaking*. Ce dernier cours, qui enseigne toutes sortes d'activités « domestiques » allant de la cuisine à la couture en passant par la comptabilité personnelle, est *coed*, c'est-à-dire ouvert aux garçons aussi bien qu'aux filles. Les pages suivantes présentent les profs d'éducation physique, les instructeurs de ROTC (préparation aux carrières militaires), ainsi que toutes les personnes qui font véritablement fonctionner l'école : les *Janitors* en charge de l'entretien et des tâches techniques, le personnel administratif et de soutien scolaire, les secrétaires, les bibliothécaires, l'infirmière, l'équipe de cuisine et de service à la cafétéria...

Les légendes des photos m'apprennent que les élèves de la section théâtre mettent en scène une comédie dramatique en hiver et une comédie musicale au printemps et, tout au long de l'année, font le tour des classes pour y présenter des extraits de pièces du répertoire. Que la fanfare qui accompagne les compétitions sportives se réunit chaque matin avant les cours

à 7 h 45. Que l'école possède un magazine littéraire, *Oak Leaves*, et un journal, *The Aegis* – c'est le plus ancien organe d'information scolaire de Californie, et il publie deux numéros de quatre pages chaque semaine !

J'apprends aussi que les *Wildcats*, l'équipe de football américain, et la team de lutte font partie des meilleures de la région et que la *Print Shop* – l'atelier de formation aux métiers de l'imprimerie, seul de ce genre dans un établissement d'Oakland – a recruté cette année-là un grand nombre de jeunes filles.

O-High a sa propre équipe de *soccer* (football européen) et offre presque autant d'activités sportives aux filles qu'aux garçons. En plus de sa fanfare, elle dispose d'un orchestre philharmonique, d'une chorale forte de plusieurs dizaines d'élèves, d'un petit groupe vocal – *The Madrigal Singers* – et d'un *Gospel Choir*.

Plus loin, je fais connaissance avec les membres élus du *Student Government*, qui mettent en place les activités collectives votées par les élèves – fêtes, pique-niques, voyages organisés, levées de fonds *via* des lavages de voiture ou des ventes de gâteaux. O-High s'est dotée aussi d'une « cour de justice » dont les juges – des élèves élus par leurs camarades – arbitrent conflits et requêtes diverses. Le *Yearbook* rappelle aussi que les membres du club d'écologie ont recueilli, nettoyé et soigné des oiseaux de mer pris par une pollution au mazout survenue dans la baie en janvier 1971.

Une section est consacrée à l'équipe de rédaction et aux photographes du volume que je suis en train de feuilleter.

Les pages suivantes présentent les clubs et services, divers et variés, ouverts aux élèves l'après-midi (les cours se terminent vers 15 heures) : le *Student Center* propose une aide aux inscriptions à l'université, offre du *draft counselling* (soutien aux élèves appelés par les forces armées), une aide juridique, des informations de *planned parenthood* (sexualité et contraception), du *drug counselling* et aussi, tout simplement, la possibilité de vider son sac (*rapping*) et d'exposer ses problèmes personnels à des adultes compréhensifs.

Deux photos de groupe montrent les deux principaux syndicats lycéens d'O-High : la Black Student Union et l'Asian Student Alliance.

Ce qui me frappe le plus en feuilletant l'*Oaken Bucket*, plus encore que la diversité des enseignements, c'est celle des individus. À O-High, en 1970, qu'il s'agisse des élèves, du personnel administratif ou du corps enseignant, le recrutement est multiethnique.

*

Juste avant le défilé des portraits d'élèves, une page est consacrée aux volontaires de l'American Field Service (AFS), le principal organisme d'accueil de *foreign exchange students* aux États-Unis. Les photos montrent les quatre jeunes gens scolarisés à O-High en 1970-1971 : Kari (Finlande), Florence (Ouganda), Branka (Yougoslavie) et Elda (Chili).

Je ne trouve pas la page de l'AFC, mais c'est un organisme plus discret. Et, de toute manière, Franz ne se trouvait pas encore à O-High cette année-là.

« TEACH YOUR CHILDREN » – CROSBY, STILLS & NASH
(Aérogrammes, 2)

[Septembre 1971.]

Chers vous deux,

La semaine dernière, Hattie et quelques-uns de ses collègues d'O-High avaient organisé une *house party* en l'honneur des trois *exchange students* de l'AFC. J'ai passé la soirée en compagnie de Bibi Ullmann (qui vient de Suède) et de Charlie Darby (qui vient de Grande-Bretagne), et c'était très intéressant de les entendre parler de leurs pays respectifs (en particulier Charlie, qui a eu un itinéraire au moins aussi compliqué que le mien, il faudra que je vous raconte ça un de ces jours).

O-High n'a vraiment rien à voir avec le lycée de Tilliers. D'abord, comme la plupart des écoles secondaires américaines, les élèves ont une grande latitude pour choisir les cours. Pas autant que moi (en tant qu'élève invité, je n'ai pas les mêmes obligations), mais tout de même.

Et il y a beaucoup d'autres différences marquantes : on s'habille comme on veut ; on ne subit pas de remarques appuyées quand on arrive dans la classe avec trois minutes de retard – d'ailleurs, la porte reste ouverte jusqu'à ce que le dernier élève soit entré ; tout le monde dit bonjour à tout le monde (les profs appellent les élèves par leur prénom) ; et surtout, la parole est libre. Quand on ne comprend pas, on demande et on obtient une explication ; on n'est pas fusillé du regard quand on se tourne vers le voisin pour lui poser une question ; pas besoin de demander la permission d'aller aux toilettes, et si on doit partir un peu plus tôt pour une raison quelconque (un rendez-vous chez le médecin, par exemple), on prévient le ou la prof au début du cours, et voilà !

J'étais un peu surpris par ce que j'interprétais comme une sorte de « laisser-faire » jusqu'à ce que j'en parle à Hattie qui m'a dit que la politique d'O-High et de beaucoup de *high schools* aux États-Unis aujourd'hui est simple : à mesure que les adolescents se rapprochent de l'âge adulte, il semble non seulement normal mais souhaitable de leur laisser le plus d'initiatives possible. On attend d'eux qu'ils aient un code de vie. Ils apprennent à conduire à seize ans, ils peuvent aussi apprendre à « se » conduire à l'école et en société.

Ce n'est pas considéré comme « permissif » mais comme un

apprentissage de l'autonomie et de la vie communautaire. Et, d'après ce que je vois et entends dire, l'autonomie des élèves ne conduit pas à l'anarchie. Et de fait, je me sens beaucoup plus libre qu'au lycée, et pas du tout abandonné à moi-même, mais très entouré, sans pour autant être étouffé. La bienveillance avec laquelle tout le monde me propose de l'aide sans jamais insister est désarmante. Et je vois bien que cette bienveillance ne m'est pas réservée mais offerte à tout le monde. Ici comme ailleurs, il y a des élèves qui ont de réelles difficultés (physiques ou d'apprentissage), et l'aide vient aussi bien de leurs camarades que de leurs enseignants ou du personnel de soutien... C'est parfois si surprenant que je dois me pincer pour m'assurer que je ne rêve pas...

J'ai six « classes » par jour : 8 h 00 : *Typing* (dactylographie) ; 9 h 00 : *Student Journalism* ; 11 h 05 : *Humanities* (littérature, poésie, arts et philosophie) ; à midi une pause repas puis 13 h 00 : *Anthropology* et 14 h 00 : *Psychology*. Chaque cours dure cinquante minutes, chaque prof a sa propre salle, ce sont les élèves qui se déplacent (ça fait du monde dans les couloirs entre les sonneries), et la salle du premier cours est la *Home Room*, dans laquelle les élèves reçoivent les informations pratiques pour la journée, les documents à transmettre aux parents, les questionnaires pour les voyages scolaires, etc. Nous avons chacun un casier personnel, avec une combinaison à trois chiffres, dans lequel on range les cahiers et les livres dont on n'a pas besoin, de quoi grignoter, une chemise ou un pull de rechange... Certains collent des photos à l'intérieur ou se glissent des messages par les fentes d'aération (qui servent aussi à alerter quand quelqu'un y oublie un sandwich...).

En troisième période du matin (10 h 10-11 h 05) j'ai une heure libre pour faire mes devoirs ou préparer les cours suivants, mais je l'emploie surtout à explorer la bibliothèque et centre de documentation de l'école. Le premier jour, j'y ai retrouvé David Gould, qui m'a expliqué comment trouver un article ou un livre, consulter les documents microfilmés, faire venir un bouquin au moyen du prêt interbibliothèques, et même jouer (si, si !!!) sur le terminal d'ordinateur relié à l'université de Berkeley (il m'a dit avoir discuté un jour avec un ingénieur de Stanford University qui étudie les moyens techniques de faire communiquer les ordinateurs de tout le pays *via* le réseau téléphonique...). Il m'a expliqué tout ça sur son temps scolaire, car il est en formation auprès de la bibliothécaire : il se destine à un travail de ce genre.

Ses connaissances sont encyclopédiques et j'ai déjà entendu Jermaine et Gerry dire que s'il perd ses cheveux (il a mon âge mais le front déjà dégarni) c'est parce que son crâne chauffe trop. Il n'aime que les livres, dit-il. Évidemment, ce n'est pas tout à fait vrai(*).

David n'est pas sportif comme Gerry (un des meilleurs lutteurs et nageurs de l'école) ou Jermaine (qui joue dans l'équipe de baseball), mais d'après ce qu'ils m'ont dit, il leur arrive à tous les trois et Chris d'aller à Jack London Square pour louer des kayaks et se balader sur l'estuaire entre Oakland et l'île d'Alameda. Ils m'ont évidemment proposé de me joindre à eux.

Même si vous me manquez (si, si, je vous assure ! et Luciane et Frank et les copains aussi me manquent...) je m'adapte mieux que je ne le pensais, et j'attribue ça à la gentillesse extraordinaire de toutes les personnes que je croise, en plus de la famille.

Je n'ai pas le sentiment d'être « l'étudiant étranger » mais un invité que tout le monde a envie de connaître et d'interroger. Beaucoup de profs (sauf Hattie, qui voulait m'épargner ça) m'ont demandé de prendre la parole en début de cours pour me présenter, parler de mon pays, de ma ville, ma famille, mes coutumes. Ça fait drôle, mais quand on me pose des questions (et on m'en pose beaucoup), je fais de mon mieux pour répondre.

Il y a beaucoup d'idées bizarres qui circulent. On m'a demandé plusieurs fois si les logements français avaient l'eau courante et des toilettes. J'ai fini par comprendre que ce que mes camarades savent de l'Hexagone, ils l'ont appris de leurs pères ou de leurs oncles, qui y ont séjourné en 1944 ou 1945 !

Malgré tout, les gens d'ici se font une très haute idée de la France. Pas seulement parce que La Fayette est venu donner un coup de main en 1776, mais aussi parce que pour beaucoup, l'Europe est le berceau de leurs ancêtres, la France le Pays des Lumières et de la Résistance aux nazis, et mai 1968 un soulèvement populaire contre un « dictateur autocrate, vieillissant et donneur de leçons ». (*Dixit David et Chris.*)

Ici, les manifestations contre la guerre du Vietnam sur les campus semblent laisser Washington complètement froide. Alors l'idée que l'Hexagone a été paralysé pendant plusieurs semaines par des grèves et des manifestations semble avoir profondément marqué les esprits. Beaucoup plus que l'ouverture à Paris, le même mois, des pourparlers de paix (!!!) entre les USA et le Nord-Vietnam qui, depuis trois ans, n'ont toujours rien donné !...

Tout ça pour dire que... j'apprends beaucoup plus que je ne peux leur apporter... La conscience politique et géographique des jeunes gens de mon âge est assez impressionnante... Il faut dire que lycéens, profs et étudiants des universités proches – Berkeley en particulier – sont constamment en contact les uns avec les autres et que les informations circulent à tour de bras. Et les M&P et leurs enfants sont aussi fondus de lecture que moi ! Je ne sais pas combien de journaux communautaires on m'a déjà offerts (**), que je n'ai pas eu encore le temps de lire.

Je n'ai pas de mal à suivre les cours (ici, on te demande de participer et d'intervenir, pas de noter ce que dit le prof pour l'apprendre par cœur), mais on nous donne *beaucoup* à lire.

Gunther, le rédacteur en chef de *The Aegis*, le journal d'O-High, m'a proposé d'écrire un ou deux textes sur mon expérience ici. Jermaine fait partie de la rédaction du *Yearbook* ; quand il a vu que je mitraillais tout et tout le monde avec mon appareil flambant neuf, il m'a proposé de me joindre à l'équipe des photographes...

Je vois que j'arrive à la fin de la surface d'aérogramme qui m'est impartie, alors je m'arrête pour aujourd'hui. La suite dans quelques jours sur un autre pli transatlantique.

Je vous embrasse,

Franz

P.-S. : Je n'ai pas encore trouvé ma voie, mon papa, mais je la cherche. Et il y a beaucoup de pistes, ici. Question : est-ce que tu te souviens de l'adresse de Julie, Mike et Steve, à Rochester ? Si oui, peux-tu me l'envoyer ?

P.-P.-S. : Je ne sais toujours pas pourquoi le Golden Gate Bridge est orange, mais je vais continuer à demander.

P.-P.-P.-S. : Pour répondre à une question posée lors d'une lettre précédente : je vais à O-High en voiture le matin avec Chris et Hattie (c'est pratique d'avoir sa mère américaine prof dans la même *high school* !). Au retour, je prends le bus (celui qui circule sur McArthur me dépose à cinq minutes du *Promontory*) car Hattie finit plus tard que nous. À pied, c'est à une bonne demi-heure de marche, mais ça m'est arrivé de le faire plusieurs fois et maintenant, je croise des gens qui me reconnaissent et me demandent *How are you today* ?... C'est très agréable.

P.-P.-P.-P.-S. : J'ai reçu une carte de Schmitt ; il est accueilli dans la banlieue de Seattle et il a l'air de s'entendre aussi bien avec sa famille que moi avec *The Wild Bunch*. Ça ne me surprend pas. C'est un gars épatant.

Sur la page qui suit, Franz a noté ce que représentent les (*) inscrits dans l'aérogramme. Je me demande ce que ses parents ont pensé de ces astérisques sans renvoi.

(*) Je le soupçonne aussi d'aimer beaucoup Chris. Et même d'en être amoureux. Je peux le comprendre. C'est une fille très intéressante. Personnellement, je suis plus... intéressé par quelqu'un d'autre. Je t'en parlerai peut-être un autre jour.

(**) *The Bay Area Reporter* (Bernie) – avec en couverture un piquet de protestataires portant des panneaux « Gay Rights Now ! » ;

Berkeley Tribe et *The Black Scholar* (Donna), *The Whole Earth Catalog* (Lewis), et *It Ain't Me Babe*, un *comic book* féministe (Hattie m'a dit que c'est une rareté).

Ils s'étaient mis en tête de me faire mieux connaître les diverses communautés de la baie, et Hattie a suggéré que chacune et chacun m'initie à la publication qui lui tenait le plus à cœur.

Chris et Andy ne m'ont pas donné de revue et préfèrent m'initier à leur programme de télé favori. L'un des préférés d'Andy est *Star Trek*, dont j'ai déjà aperçu quelques épisodes en Angleterre, et qui est rediffusée tous les jours sur une chaîne locale ; celui de Chris, c'est *Rowan & Martin's Laugh-In*, un *comedy show* satirique que la famille regarde ensemble.

Dans l'émission de cette semaine, Raquel Welch était l'invitée d'honneur. C'est la plus grande star *latina* d'aujourd'hui, m'a dit Chris, qui l'admire beaucoup... Mais on ne lui propose souvent que des rôles sans intérêt... Apparemment, Hollywood n'a pas beaucoup de respect pour les femmes...

Je n'ai pas compris grand-chose aux blagues de l'émission. Bernie et Lewis essayaient de m'expliquer les plus... simples, et Donna a essayé de me « traduire » les allusions politiques...

Il va falloir que j'en voie trois ou quatre autres épisodes pour comprendre ce qui se passe : ça parle tout le temps et très vite.

David adore *Laugh-In*, lui aussi. Le lendemain je lui ai dit que j'avais regardé et je lui ai demandé :

– Que veut dire « *Sock it to me* » ?

– *Give me*, donne-moi. Mais aussi *Give it to me straight* : dis-le-moi franchement, sans réserve...

– *Oh, okay*. Je vois. Aretha Franklin dit ça dans « *Respect* »... Mais quand quelqu'un dit ça dans *Laugh-In*, on lui donne un coup de massue !

– Parce que c'est une émission satirique... Quand quelqu'un dit « Parlez-moi franchement », en général, ce qu'on lui répond n'est pas franc du tout... Il y a un autre aspect : quand une femme dit ça à l'écran et reçoit un seau d'eau en réponse, on peut le voir comme une dénonciation de la répression sexiste...

– Comment ça ?

– « Si une femme pose des questions, il faut la faire taire. » D'autant que l'expression a aussi des connotations sexuelles... Depuis sa création, *Laugh-In* est pleine de blagues à double sens. L'émission était très choquante quand elle était nouvelle, en 1968. Parce que ce qu'on y voyait était surprenant. Les producteurs se sont beaucoup battus avec la censure, et j'ai entendu des choses très caustiques sur la criminalisation du cannabis, le racisme, le sexe, le Pentagone, la guerre du Vietnam – et même sur de Gaulle ! Toujours sous la forme

d'une blague à double sens.

– Je vois... Et « *You Bet your Sweet Bippy ?* » Dick Martin dit ça tout le temps !

David a ri :

– C'est une variante de *You Bet* ! Ça veut dire *That's right ! Absolutely !* L'expression la plus courante est *You Bet Your Ass* ! Mais comme on ne peut pas dire « Ass » à une heure de grande écoute, ils ont inventé un mot !

– Je vois... Des expressions apparemment toutes simples peuvent vouloir dire beaucoup de choses...

– Si on sait lire entre les lignes, oui... Et tu apprendras...

– Tu crois ?

– *You Bet your Sweet Bippy* !

23

« LES ENCHAÎNÉS » – MOULOUDJI

(Les Mystères de Tilliers, 2)

À la réflexion, toute cette histoire a commencé bien avant la mort de Mme Lacroy. Et si tu veux comprendre pourquoi j'ai été « convoqué » à la gendarmerie et pourquoi on m'a interdit d'exercer par la suite, il faut que je retourne un peu en arrière.

Quand nous nous sommes installés à Tilliers, toi et moi, j'étais en terre étrangère. Grâce à Claire et aux amis que nous nous sommes faits pendant les mois qui ont suivi, je me suis senti plus à l'aise. Je ne dirais pas « chez moi », car je crois que je ne me sentirai jamais vraiment « chez moi » nulle part – sauf dans cette maison. Mais au moins, je nous savais en sécurité et, petit à petit, entourés et aimés. C'était beaucoup plus que je ne pouvais espérer, et j'ai remercié le ciel. (Le ciel s'en fout, mais ça me va très bien.)

De plus, je me suis retrouvé très vite en terrain familier : bon nombre de travailleurs algériens étaient venus travailler dans la région – en particulier à l'usine Lacroy, qui n'a pas cessé de se développer depuis le début des années 1960. Bientôt, les hommes ont fait venir leur famille, et le bruit a couru que le toubib installé près de l'église était gentil, qu'il venait d'Alger, et qu'il parlait l'arabe. Alors évidemment, les femmes sont venues me montrer leurs enfants malades ; quand elles ont appris que j'étais aussi le médecin responsable de la maternité, elles sont venues me parler de leurs grossesses, souvent sans leur mari ; parfois avec leur mère ou leur sœur ou leur fille aînée ou leur cousine, d'abord pour ne pas être seules avec moi mais aussi, de plus en plus souvent, pour me partager avec elles.

... Au début, ça m'a fait sourire – j'avais l'impression de me retrouver dix ans en arrière, à l'hôpital Mustapha, quand je faisais entrer des familles entières dans mon bureau au grand dam de certains de mes collègues...

Et puis, petit à petit, j'ai vu des femmes venir seules parce qu'elles étaient contentes de pouvoir me parler en confidence.

Mme L. était jeune – vingt-sept ans – et mariée depuis six ans avec un homme qui (disait-elle) était « gentil, travailleur et sérieux ».

Traduction : il n'aurait pas levé la main sur elle, il allait au boulot tous les jours, il rentrait à une heure décente et il ne traînait pas au café.

Et ils s'entendaient bien, *Inch'Allah*. Alors, elle ne comprenait pas pourquoi elle n'était pas enceinte, ils faisaient pourtant « tout ce qu'il fallait » car ils s'aimaient beaucoup.

Ce n'était pas son mari qui l'avait envoyée me voir, il était aux petits soins avec elle et essayait de la rassurer en lui disant que parfois, c'était comme ça, il fallait attendre, que ça ne venait pas tout de suite, que sa mère à lui avait attendu cinq ans avant de l'avoir et qu'il ne fallait pas qu'elle se tourmente. Il lui conseillait de profiter de sa liberté : depuis que les sœurs de Mme L. et leurs maris étaient venus s'installer dans la région, elle avait le temps de voir ses nièces et ses neveux.

Mais Mme L. voulait des enfants bien à elle, et elle se demandait pourquoi ça n'arrivait pas.

Bien sûr, j'ai commencé par lui dire que ça n'était pas sa faute, que parfois ça ne venait pas comme ça et que peut-être c'était son mari qui... Mais elle m'a répondu tout de suite qu'il avait déjà été marié et il avait eu une petite fille avec sa première femme. Elle avait été tuée avec leur bébé dans une fusillade en 1961, alors qu'il venait de partir travailler en France.

Elle avait rencontré M.L. en Algérie pendant l'été 1965, quand il y était retourné pour le mariage de l'un de ses amis. Mme L. était l'une des sœurs de la mariée. Ils s'étaient plu, et mariés à leur tour l'année suivante.

Donc, disait-elle, non, ce n'est pas lui mais bien elle, Mme L., qui était responsable, ça la rendait très malheureuse parce que sa propre mère avait eu huit enfants, et toutes ses sœurs en avaient déjà.

Pourtant, elle n'avait jamais été malade, alors quoi ?

Évidemment, je ne pouvais pas répondre à sa question comme ça, mais je ne voulais pas non plus en faire trop, elle m'avait l'air en pleine santé. Alors j'ai juste commencé par lui prescrire une prise de sang et une radio des poumons pour vérifier qu'elle n'avait pas une maladie de la thyroïde ou une tuberculose qui auraient pu expliquer son infertilité. Je lui ai suggéré d'aller faire ça à l'hôpital, pour que les résultats m'arrivent là-bas, et non chez elle, car elle ne voulait pas que son mari s'inquiète.

Quand j'ai reçu les résultats, ils étaient accompagnés par un dossier chirurgical. Mme L. avait été hospitalisée fin 1966, peu de temps après son arrivée à Tilliers, pour une péritonite. C'est l'un des deux chirurgiens de l'hôpital, Véreult – oui, il s'appelle comme ça, il n'était pas responsable de son nom, mais en principe il était responsable de ses actes –, qui l'avait opérée.

Mme L. m'en avait parlé, elle s'était même réjouie que sa cicatrice ait

été très bien recousue et ne se voie presque plus.

Or, d'après le compte rendu d'intervention, Véreult ne s'était pas contenté de lui retirer son appendice malade. Il lui avait aussi retiré l'utérus et les trompes, sans préciser dans le dossier la raison de cette mutilation.

Et, manifestement, il ne le lui avait pas dit.

Tu me connais. Mon sang n'a fait qu'un tour, j'ai traversé le couloir jusqu'à la chirurgie pour lui dire ma façon de penser. Il sortait du bloc. Je lui ai mis le dossier sous les yeux.

D'abord, il a fait comme s'il ne se souvenait de rien. Mais quand je lui ai rappelé qu'il l'avait opérée en urgence le jour de Noël 1966 (il était de garde, c'est le genre de chose que tu n'oublies pas), ça lui est revenu...

Il m'a fait entrer dans son bureau, il a fermé la porte et il a dit : « Bon, ça reste entre nous mais elle avait une péritonite très étendue, son épiploon était pourri, son utérus dans un sale état, si je ne voulais pas qu'elle me claque entre les mains, fallait que je nettoie tout ça ! »

Je lui ai demandé si son retard à intervenir y était pour quelque chose. Mme L. avait été admise le 24 décembre à 15 heures par l'interne de garde, qui avait prévenu Véreult sur-le-champ. Et cependant, il ne l'avait opérée que le 26 dans la matinée ! Alors je lui ai demandé s'il n'avait pas tout simplement bâclé le boulot après avoir pris le temps de boire et de bâfrer tranquillement au pied de son sapin.

Il a ouvert de grands yeux, baragouiné qu'il ne voyait pas, que... que... que... et je me suis demandé s'il était idiot. Mais très vite, il s'est mis à me prendre de haut. C'est comme ça qu'on fait la différence entre les idiots et les connards : les connards montent toujours sur leurs grands chevaux.

Il a explosé : « Mais qu'est-ce qui vous prend ? Je lui ai sauvé la vie, à cette moukère ! Elle peut pas avoir d'enfants ? Tant pis pour elle ! Elles en font trop, de toute manière ! Et d'ailleurs je suis allé le dire à son mari avant qu'elle se réveille, et il ne m'a fait aucun reproche ! »

J'ai demandé : « Vous lui avez dit quoi, *exactement* ? »

Il a répondu : « Je lui ai dit qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfants mais que c'était ça ou qu'elle serait morte ! Et vous savez ce qu'il m'a répondu ? Il a dit : "Merci Docteur, j'aurais pas supporté qu'elle meure elle aussi." Et je n'ai plus jamais entendu parler de lui ! Alors pourquoi venez-vous m'emmerder avec ça aujourd'hui ? »

J'avais furieusement envie de lui casser la gueule, mais je me suis contenté de tourner les talons et de claquer la porte. Il était bouché à l'émeri, irrécupérable. À présent, il fallait que j'annonce la mauvaise nouvelle à Mme L.

Je suis allé chez eux le lendemain en début de soirée, en me disant que j'allais les y trouver tous les deux. Je ne me voyais pas lui annoncer ça à elle seule. Et j'ai eu beau prendre toutes les précautions possibles, ça a été

difficile.

J'ai déjà vu des gens effondrés, mais Mme et M.L. étaient pétrifiés. Elle, en apprenant qu'on l'avait mutilée sans rien lui dire ; lui, par la honte de n'avoir pas osé le dire à sa femme et par la peur des reproches qu'elle lui ferait.

Enchaînés sur la même galère.

Et je ne pouvais pas faire grand-chose. Pas même leur suggérer d'aller porter plainte contre ce crétin : trois ans après les faits, pas moyen de prouver qu'il y avait eu faute, et on aurait eu beau jeu de reprocher au mari son silence plutôt qu'au chirurgien son attitude expéditive, inhumaine et raciste...

La seule chose que je pouvais faire, et je ne m'en suis pas privé, c'était de ne plus jamais mettre personne entre les pattes de ce saligaud. Quand quelqu'un avait besoin d'une intervention, je m'arrangeais pour l'adresser à l'autre chirurgien de l'hôpital. Au bout de quelques mois, le crétin m'a demandé pourquoi je ne lui envoyais plus personne. Je lui ai répondu que je ne lui confierais même pas un ongle incarné. Après ça, il changeait de trottoir quand il me croisait dans la rue...

Mais lorsqu'on leur fait entrevoir leur incompétence, les connards sont rancuniers, et ils ne perdent jamais une occasion de se venger. Sur ce point, il ne m'a pas déçu, comme tu le verras par la suite.

Et Mme L., vas-tu certainement me demander ? Eh bien, son mari et elle s'aiment vraiment beaucoup et elle ne lui en a pas voulu, elle a bien compris qu'il avait été mis dans une situation impossible par le salopard qui l'avait mutilée... J'ai continué à les voir, et à les soigner quand ils en avaient besoin. Et puis, il y a quelques mois, ils m'ont amené leur neveu pour lui faire un rappel de vaccination. Le frère de M. L., sa femme et ses enfants vivaient à Marseille, au cinquième étage d'une tour, à trois familles dans le même appartement. Le feu s'est déclaré au quatrième. La fumée a tué tout le monde... Leur fils de onze ans, qui jouait dans la rue avec des copains, était le seul survivant...

M. et Mme L. ont adopté leur neveu. Ils l'adorent et il le leur rend bien. Et c'est un garçon dans ton genre : il aime les livres et l'école. M. Rochefort, ton ancien instituteur, l'encourage à faire du latin en sixième. Pour M. et Mme L., qui ne sont pratiquement pas allés à l'école, c'est très gratifiant.

Tu vas te dire que je digresse, mais pas tant que ça. C'était un préambule aux événements qui ont suivi. Et ça m'amène à te raconter l'histoire d'une autre femme.

Claire. – ... On voulait tout prendre en main parce que, pour protéger Abraham et Frédérique, c'était indispensable. Ils risquaient gros. Les femmes d'aujourd'hui ne le savent pas, sauf si elles ont vu le film de Chabrol avec Isabelle Huppert, comment s'appelle-t-il déjà ?... Tu sais, l'histoire de cette femme guillotinée par Vichy pendant la guerre pour avoir pratiqué des avortements ?...

La voix. – *Une affaire de femmes...*

Claire. – C'est ça... Mais nous, on s'en souvenait ! En 1967, la peine de mort était encore en vigueur ! Sous de Gaulle, Pompidou et Giscard, il y a eu plus de cinquante exécutions !!! Si quelqu'un les dénonçait, Frédérique et Abraham risquaient au moins la prison à vie... Nous aussi, on risquait gros. Et on ne voulait pas compromettre notre activité. En particulier... Je t'ai parlé de notre filière pour les femmes victimes de violence ? Non ? Ah, ça aussi, c'est toute une histoire... Enfin, on préférait organiser ça à notre manière, tu comprends ?

La voix. – *Mmmhh...*

Claire. – Alors on a fait comprendre à Abraham qu'il allait devoir se plier à nos conditions... Qui étaient assez simples, d'ailleurs : Frédérique et lui pratiqueraient les avortements ; le Cercle s'occuperait de tout le reste : accueillir et écouter les femmes, estimer le terme de la grossesse –

La voix. – Excuse-moi, j'ai bien entendu, tu as dit : « Frédérique et lui feraient les avortements » ?

Claire. – Oui, c'était une de nos conditions : il fallait qu'Abraham enseigne la méthode à Frédérique, pour qu'elle puisse le remplacer le cas échéant.

La voix. – Il a accepté ?

Claire. – Oui. Il avait toute confiance en Frédérique, et ça le soulageait, au fond, de ne pas être seul à porter ça. Comme nous, il ne tenait pas à ce que tout s'arrête s'il ne pouvait plus en faire...

La voix. – Wow... Et comment datiez-vous les grossesses ? Vous faisiez des tests ?

Claire. – Il n'y avait pas de tests aussi simples qu'aujourd'hui, il fallait faire ça en laboratoire et ça ne passait pas inaperçu... Et l'échographie n'existait pas. Alors, on faisait comme les sages-femmes du bon vieux temps : on se fiait à ce que les femmes disaient, et Frédérique nous a appris à faire un examen gynécologique... entre nous ! (Rires.)

La voix. – Ah ouais ?

Claire. – Ouais ! Ça te choque ?

La voix. – Ça me surprend... Mais vous aviez raison ! Toutes les femmes peuvent apprendre à examiner une autre femme, pas besoin d'être médecin pour ça !

Claire. – Exactement... Enfin, après avoir daté la grossesse, si la femme avait les moyens, on commençait par lui proposer d'aller à Amsterdam ou à Londres dans l'un des autocars du Planning. Quand ce n'était pas possible

pour une raison ou une autre, on disait : « Il y aurait peut-être un autre moyen... » On passait beaucoup de temps à expliquer que ce qu'on allait leur proposer était illégal, que le secret était essentiel aussi bien pour elles que pour les membres du Cercle et pour les autres femmes à qui on voudrait rendre service ensuite... (Claire sourit.)

... On prenait tout en charge : le transport depuis un point de ralliement, le retour chez elles, le suivi...

... Bien sûr elles demandaient : « Ça va coûter combien ? »... Et quand leur répondait : « Rien », elles fondaient en larmes... On ne faisait pas ça pour l'argent, on voulait qu'elles le sachent et le fassent savoir. Si jamais on était dénoncées, il était crucial que tout le monde le sache, à commencer par la presse.

La voix. – Je comprends, mais... Comment est-ce que vous financiez tout ça ? Il faut des instruments, un local, des compresses, des draps, des médocs, des produits d'entretien...

Claire. – Oh, mais tout ça, on l'avait à disposition à la maternité !

La voix. – L'hôpital était d'accord ?

Claire. – L'hôpital n'en savait rien ! (Rires.) Mais depuis qu'Abraham était devenu chef de service, la maternité de Tilliers avait une très bonne réputation. On n'y maltraitait pas les femmes, on ne les obligeait pas à sortir si elles voulaient se reposer et on ne les retenait pas si elles voulaient rentrer chez elles. Elles étaient accueillies avec leur conjoint, il y avait des lits de camp dans les chambres, une garderie pour les enfants, et surtout une salle nature où elles pouvaient accoucher dans la position qu'elles voulaient. Il y avait aussi un grand bassin pour celles qui voulaient accoucher dans l'eau... On offrait les mêmes services que l'équipe de Pithiviers qui pratiquait des accouchements « sans violence », comme on disait à l'époque... Si bien qu'en mai 1968, Dominique, Abraham et les sages-femmes ont eu droit à la visite d'une équipe du journal télévisé régional ! Malheureusement, ils ont tourné leur reportage deux jours avant que l'ORTF se mette en grève, alors c'est jamais passé à l'antenne !!! (Rires.) Et c'est tant mieux...

La voix. – Est-ce que ce n'est pas dommage ? Je sais que des femmes venaient de tous les coins de France, parfois d'Angleterre, pour accoucher à Pithiviers. Elles auraient aussi pu se rendre à Tilliers...

Claire, très fermement. – Non, non ! Frédérique et Abraham avaient une politique très claire sur ce point : la maternité de Tilliers servait en priorité les femmes du canton et des cantons alentour. Quand une femme appelait de l'autre bout de la France, Frédérique se décarcassait pour lui trouver un hôpital local ou une sage-femme près de chez elle, mais elle ne lui faisait pas parcourir des centaines de kilomètres.

La voix. – Je vois... Ça n'aurait pas été équitable.

Claire. – C'est ça, et ça leur aurait coûté la peau des fesses, et en plus c'était dangereux ! Tu n'as pas idée du nombre de personnes qui mouraient dans les accidents de la route, pendant les années 1960... Non, on était plutôt

contentes que l'activité de la maternité reste discrète.

... En tout cas, les femmes du canton et des environs proches n'hésitaient pas à venir y accoucher et ça avait mis Abraham dans les petits papiers de la direction. La maternité voyait son budget augmenter chaque année, et comme Frédérique était une gestionnaire hors pair et une reine de la lutte contre le gaspillage, elle économisait 15 % de ses fournitures annuelles ! On en profitait... C'était très moral, au fond : on délivrait un service clandestin essentiel à partir d'économies faites dans le service public !

... Mais voilà qu'en septembre 1971, Abraham est arrêté, et on a le sentiment que tout va s'effondrer.

25

« WHAT'S HAPPENING BROTHER » – MARVIN GAYE

(Aérogrammes, 3)

[Septembre 1971.]

Chers vous deux,

[...]

Le week-end, je passe beaucoup de temps avec les Fab Four. L'après-midi en semaine, ils participent à des activités communes après les cours : *Debate* (un club de... débat d'idées ? Je n'ai pas très bien compris de quoi il s'agit, j'essaierai d'en savoir plus) ; *Political Awareness* (« Conscience politique » ?) ; et *Film Club*. J'avais déjà constaté que Gerry connaissait bien le cinéma français mais David en sait encore plus sur tous les cinémas... Quant à Jermaine, il est obsédé de photographie et de cinéma-vérité et il a la ferme intention de tourner des documentaires.

Samedi soir, j'ai fait un test : j'avais emporté (ne me demandez pas pourquoi) la liste des films que nos profs de première avaient concoctée pour le ciné-club du lycée. David les connaissait pratiquement tous, sauf ceux du Québec, qui ne sont pas distribués en Californie. Nous avons dressé une liste de ceux qu'on veut voir ou revoir ensemble au cours de l'année, en surveillant les programmes des *Late Night Movies* (rediffusés après 10 heures du soir sur les chaînes locales) et ceux du Castro et des cinémas d'Oakland : les Fab Four vont souvent au Great Lake Theater et au Cine 7, tout proche, mais ils sont aussi très excités parce qu'une nouvelle salle immense (plus de mille places !) a ouvert le mois dernier à l'Eastmont Mall, à huit minutes d'ici en voiture. Et tout le monde est d'accord pour qu'un prochain soir, on aille voir *The Story of a Three-Day Pass* (« Histoire d'une permission de trois jours ») dont le personnage est un G.I. en balade à Paris !

[...]

[Après son aérogramme, Franz écrit :]

On n'a pas seulement parlé cinéma.

J'avais beaucoup de questions à poser, parce que je comprends pas toujours très bien ce qui se passe dans ce pays.

Gerry, David et Jermaine sont tous les trois très inquiets – je le comprends ! – à l'idée d'être enrôlés et envoyés se battre. Ici, tous les jeunes Américains doivent s'inscrire sur une liste officielle au plus tard un mois après leurs dix-huit ans. Pour Jermaine, qui les a eus au printemps, c'est déjà fait. Gerry et David devront le faire pendant les mois qui viennent. L'armée américaine est au deux tiers composée d'engagés volontaires (beaucoup de jeunes gens s'engagent pour apprendre un métier ou obtenir une qualification), mais le tiers restant est constitué d'appelés (*drafted*). En principe, depuis 1965, date à laquelle les États-Unis se sont mis officiellement à envoyer des troupes au Vietnam, tous les hommes de dix-huit à vingt-cinq ans peuvent être appelés, sauf s'ils vont à l'université ; de sorte que les premiers à partir font surtout partie des familles pauvres, qui ne peuvent pas leur payer des études.

Depuis deux ans, les étudiants sont eux aussi « enrôlables », par un système compliqué (je n'ai rien compris) de tirage au sort. Cette année, en février, il concernait les garçons nés en 1952. En février prochain, Gerry et Jermaine (qui sont nés en 1953, comme moi) feront partie du lot. En 1973 ce sera le tour de David (né début 1954). Et ainsi de suite, tant que la guerre ne sera pas terminée.

Du *draft* (le mot m'a surpris, car j'ai appris ces jours-ci en *Student Journalism* qu'il désigne également le premier jet d'un texte), la conversation a dévié vers les étudiants qui brûlent leur *Draft card* (leur bulletin militaire ?) pendant les manifestations d'opposition à la guerre, et les *draft dodgers*, les jeunes gens qui tentent d'échapper à la conscription.

– Un de mes cousins du Wisconsin, a dit Gerry, a fait du stop vers le nord pour traverser la frontière du Canada comme des dizaines de milliers d'autres avant lui.

– Il y a beaucoup de *draft dodgers* au Canada ? Ils sont accueillis sans problème ?

– Les Canadiens sont très accueillants. Et très hostiles à la guerre. Toutes les familles canadiennes hébergent un ou deux jeunes Américains dans leur sous-sol !

C'était une blague, mais les autres ont hoché la tête gravement.

Gerry a poursuivi en ajoutant que si son cousin essaie de rentrer aux États-Unis, il sera mis en prison ou envoyé au Vietnam de force. Il avait essayé de faire croire qu'il était gay pour se faire réformer mais

(a-t-il ajouté en secouant la tête avec un soupir désabusé) ils ne l'ont pas cru, évidemment.

J'ai demandé : « Pourquoi ? »

Gerry a souri et a posé la main sur mon bras.

– Parce mon cousin est aussi *straight* que toi. On ne s'improvise pas gay, Franz. On l'est ou on ne l'est pas. Tu ne le savais pas ?

J'ai rougi jusqu'à la racine des cheveux. Bien sûr, que je le savais, mais ma question était plus simple que ça (et peut-être simpliste). Je me demandais juste pourquoi on ne l'avait pas cru sur parole. Mais oui, c'était idiot...

Gerry a ajouté : « Et il est heureux pour lui qu'on ne l'ait pas cru. Être gay dans le Wisconsin, ce n'est pas comme ici. Là-bas, la *Sodomy Law* dit que c'est une perversion sexuelle pour laquelle on peut t'envoyer en prison et te stériliser ! »

Je crois qu'il avait envie d'en dire plus, mais il s'est arrêté. Il a juste ajouté qu'il était triste que son grand-père, qu'il aime beaucoup, refuse de le voir. Et puis il a changé de sujet et m'a dit qu'il m'emmènerait de nouveau faire un tour au Castro, le quartier où on est allés au cinéma l'autre jour. Il veut me présenter des amis qui me raconteront l'histoire des *Gays and Lesbians* de San Francisco.

En écrivant ça, je me mets à penser à Jérôme. Plusieurs garçons du lycée se moquaient de lui et l'emmerdaient copieusement, et il a été soulagé d'aller travailler en dehors de Tilliers, dans une ville où personne ne le connaît. Mais je ne sais pas ce que disent les lois en France. Je me demande ce qu'il risque.

Je me suis vite senti proche de Gerry et David – parler de cinéma a beaucoup aidé –, mais pour Jermaine, ça a pris un peu plus de temps. J'ai le sentiment qu'il m'observait. Pour savoir... quel genre de personne je suis. Il nous écoutait depuis un moment quand il m'a demandé si j'étais *vraiment* français. Et comme je ne comprenais pas sa question il a dit : « Tu es né en Algérie. » Et moi : « Oui. » Et lui : « Alors tu es un Algérien, non ? » J'ai réfléchi un moment et j'ai dit : « Je suis un... judéo-berbère d'Algérie... Mon arrière-grand-père paternel est devenu français parce qu'on a permis aux Juifs de se faire naturaliser à partir de 1870. Avant ça, ils ne l'étaient pas. Et on leur a retiré leur citoyenneté entre 1940 et 1944... Ma mère, qui était née en Kabylie, n'est devenue citoyenne française qu'en 1947 ! »

Il a réfléchi un moment, j'ai eu le sentiment que ma réponse l'avait impressionné, je ne sais pourquoi, et il a dit avec un sourire :

– Alors tu es un... *African-French* ! (un Afro-Français !!!). Dis-moi, pourquoi est-ce qu'on t'a appelé Franz ? Pour que ça sonne comme France ?

Ça m'a fait rire.

– Non, c'est en hommage à un écrivain que ma mère aimait

beaucoup, Franz...

– *Let me guess ! Fanon ?*

– Non, Kafka ! Mon prénom n'a pas de « t ». Mais mes parents ont lu Fanon, et moi aussi !

À ce moment-là, son visage s'est éclairé, il a décroisé les bras et il s'est mis à parler avec enthousiasme des *Damnés de la Terre* qu'il a lu en traduction il y a quelques mois. À plusieurs reprises, quand j'ai mentionné à mon tour des passages qui m'avaient marqué, il m'a appelé *Brother* et ça m'a ému. Je ne sais pas comment dire... Quand il m'a parlé de son admiration pour ce qu'il nomme la Révolution algérienne, je lui ai demandé si on lui avait fait lire Fanon en classe.

– *No way ! But it's required reading for members of the Party !*

Une lecture obligatoire ? Pour les membres de... quel parti ?

– *The Black Panther Party, Bro!*

J'ai ouvert de grands yeux et je lui ai avoué que je savais peu de chose des BP. Il a souri et, comme s'il n'attendait que ça, il a sorti de la poche de sa veste un exemplaire plié en deux de *The Black Panther News Service*, un journal de vingt pages portant en couverture le portrait d'un homme éclairé par une fenêtre et les mots : *George Jackson Lives !*

D'après ce que j'ai compris en le lisant tout à l'heure, George Jackson était enfermé à la prison de San Quentin, dans Marin County (de l'autre côté du Golden Gate Bridge). Il a été tué lors d'une tentative d'évasion le mois dernier et les BP le considèrent comme un martyr.

Jermaine m'a expliqué que le BPP a été créé en réaction à la violence policière envers les Noirs. Mais son activité principale n'est pas la lutte armée, contrairement à ce que le gouvernement américain veut faire croire ; c'est la solidarité. Jermaine va tous les matins à St. Augustine, une église d'Oakland, servir des petits déjeuners gratuits aux écoliers du quartier. « Ce qu'on veut, avant tout, a ajouté Jermaine, c'est s'occuper de notre communauté, qui passe toujours au second plan après les Blancs... Cela dit, contre un oppresseur, il faut parfois recourir à la violence... Comme l'ont fait le FLN et Che Guevara... »

Il m'a dit aussi qu'il était très impressionné par le fait que je suis algérien ET juif (j'ai précisé que je ne suis pas croyant). Pour lui, nous avons beaucoup de points communs...

En partant, il m'a pris dans ses bras. Il a murmuré : *Brothers in arms*, et d'abord j'ai compris : « Frère, dans mes bras », mais je me trompais. Ça voulait dire « frères d'armes ».

Ça m'a... secoué. (Je ne sais pas comment le dire.)

Maintenant que j'y pense, il faudrait aussi que je te raconte en la transcrivant du mieux que je peux la conversation silencieuse (je n'ai pas dit grand-chose, c'est surtout elle qui a parlé) que j'ai eue avec Bibi il y a une dizaine de jours. Et du silence de Charlie, qui nous (me ?) regardait avec... intensité (??? Je ne sais pas comment le dire). Ça m'a au moins autant troublé que l'échange avec Jermaine.

Mais là, je suis trop crevé. Je te raconterai ça une autre fois.

26

« SAY IT LOUD – I'M BLACK AND I'M PROUD » – JAMES BROWN

(Contexte, 5)

En juin 1966, un militant noir, James Meredith, qui avait été quatre ans plus tôt le premier Afro-Américain inscrit dans une université exclusivement blanche du Mississippi, entreprend de faire à pied les trois cent soixante kilomètres entre Memphis, Tennessee, et Jackson, Mississippi.

Par cette *March Against Fear*, il veut défier symboliquement la ségrégation, le racisme et les violences exercées dans les états du Sud et affirmer que, lorsqu'on est un Noir, on doit pouvoir en arpenter les routes sans être arrêté, battu ou tué.

Le deuxième jour de sa marche, un Blanc lui tire dessus à trois reprises avec un fusil à chevrotines et le blesse grièvement. Pendant son hospitalisation, des centaines, et bientôt des milliers d'Afro-Américains, mais aussi plusieurs centaines de Blancs, poursuivent la marche à sa place. Dès sa sortie de l'hôpital, Meredith les rejoint.

Quand le cortège s'approche de Jackson, il compte près de quinze mille personnes – hommes, femmes et enfants. Le dernier soir, un grand meeting rassemble les marcheurs autour de plusieurs figures symboliques : le pasteur Martin Luther King, l'acteur et militant Harry Belafonte, le chanteur Sammy Davis Jr, ainsi que Marlon Brando qui n'a jamais mesuré son soutien aux minorités. C'est un moment clé dans ce qu'on appelle le Mouvement pour les droits civils : alors qu'auparavant le pasteur King occupait le devant de la scène et menait des actions pacifiques, un certain nombre de voix s'élèvent désormais pour dire que la non-violence ne suffit plus. Un jeune militant, Stokeley Carmichael, invoque la nécessité pour les Noirs américains de recourir à la force. Il emploie pour la première fois le terme de Black Power et, ce faisant, inaugure la scission entre les proches de King et ceux pour qui le temps de s'armer est venu.

*

Il y a quelques années, j'ai acheté le coffret DVD de l'INA consacré à « Cinq colonnes à la une », le magazine d'information diffusé par la télévision

française entre 1959 et 1968. L'un des disques contient des reportages sur les États-Unis. On en trouve un sur la *March Against Fear* ; je me souviens l'avoir regardé, à l'époque, sans avoir pleinement conscience de ce dont il s'agissait.

À la lecture des aérogrammes de Franz, j'ai voulu revoir cette séquence de « Cinq-colonnes ». Le moins qu'on puisse dire, c'est que dans les années 1960, les journalistes français ne comprenaient pas très bien le Mouvement pour les droits civils.

D'abord, et ce n'est pas anodin, la séquence de « Cinq-colonnes » parle de « marche *de* la peur », contresens absolu qui ne peut pas être une simple faute de traduction. À de nombreuses reprises, les images montrent des panneaux et des badges portant clairement les mots « *March AGAINST Fear* » et je n'imagine pas qu'en 1964, on puisse confondre *against* (contre) et *of* (de)

...

Ensuite, le commentaire passe complètement sous silence – alors que les images nous les montrent – que des Blancs participent à la manifestation (le Mouvement pour les droits civils était un mouvement mixte, c'est bien pour cela qu'il a donné naissance à des actions antigouvernementales menées par des Blancs). La voix *off* qualifie la marche de « pathétique » alors qu'il s'agit d'un mouvement d'affirmation communautaire qui va inciter plus de quatre mille citoyens afro-américains du Mississippi à s'inscrire pour la première fois sur les listes électorales. Elle parle enfin de « malaise chez les Noirs » (on rêve...) et tourne en dérision le meeting nocturne, au cours duquel s'expriment King, Davis et Brando la veille de l'arrivée à Jackson, en le qualifiant de « moment de détente » et de « grand gala artistique en plein air » !!!

Plus loin, évoquant les dissensions entre militants, le commentateur déclare, mot pour mot : « Martin Luther King est-il encore le leader du Mouvement noir ? Ne risque-t-il pas, dans quelques semaines, d'être débordé par de jeunes démagogues qui n'ont peut-être pas le même sens des responsabilités que lui, mais qui ont l'audience des jeunes ? »

À la fin de la séquence, on voit James Meredith, le Pasteur King et Stokeley Carmichael s'exprimer longuement. Mais leurs voix sont constamment couvertes par celle du commentateur français. Il n'y a pas de sous-titres et il n'est pas possible de vérifier que la traduction de leurs propos est fidèle.

Au fond, conclut le commentateur avec une condescendance palpable, « Black Power est un nouveau slogan » ; sous-entendu : et rien de plus.

*

Quelques semaines après la *March Against Fear*, deux étudiants afro-américains d'Oakland, Huey Newton et Bobby Seale, fondent le Black Panther Party for Self-Defense. Leur objectif initial : patrouiller les rues des communautés noires pour protéger ses habitants. Car partout aux États-Unis,

des policiers blancs menacent, brutalisent, arrêtent et parfois tuent des femmes et des hommes noirs sans autre motif que la couleur de leur peau. Or, au même moment, partout dans le monde, les peuples colonisés rejettent leurs envahisseurs. Pour rendre *Power to the People*, le pouvoir au peuple, les Black Panthers veulent faire éclore en Amérique la même révolution libératrice.

« Nous avons choisi comme symbole l'image de la panthère noire, déclare Huey Newton, parce que c'est un animal qui n'attaque personne. Quand on le provoque, il fait d'abord un pas en arrière. Si on continue à le provoquer, il se bat. »

Newton est étudiant en droit. Il sait qu'en 1966, rien dans la loi californienne n'interdit de porter une arme en public. Les Black Panthers s'arment et sillonnent les rues en voiture. Dès qu'ils repèrent des policiers en action, ils s'arrêtent, sortent fusils à la main et revolvers à la ceinture. Ils se tiennent à distance respectable, mais montrent ostensiblement qu'ils sont présents – et témoins – de ce qui se passe. Leur uniforme – chemise bleue, veste de cuir, pantalon et béret noirs – est bientôt reconnu partout.

Le 2 mai 1967, à Sacramento, en réaction à ces démonstrations pacifiques, les représentants de l'État de Californie débattent d'un projet de loi interdisant le port d'arme en public. Ce jour-là, des membres du BPP se rendent au capitole. À l'extérieur du bâtiment, le gouverneur Ronald Reagan, entouré par des journalistes, s'adresse à un groupe d'écoliers. Quand les Panthers sortent de voiture, les reporters et les caméras se précipitent vers eux. Quelques minutes plus tard, le groupe pénètre dans le bâtiment officiel et se rend jusqu'à la salle des délibérations. Les services de sécurité leur demandent de sortir et, une fois dehors, les désarment et les arrêtent ; aucun coup de feu n'a été tiré. Les policiers sont obligés de les relâcher car ils n'ont commis aucun délit. Mais entretemps, les images ont été diffusées par toutes les chaînes de télévision.

Du jour au lendemain, au lieu des silhouettes matraquées par la police, les écrans montrent des hommes noirs, fiers de l'être, faire face à l'opresseur blanc. Des centaines de jeunes gens se joignent au mouvement et, au cours des mois qui suivent, des chapitres du Black Panther Party se créent et s'organisent partout en Amérique autour de revendications simples, mais élémentaires : la liberté de circuler ; des logements décents ; l'égalité d'accès à l'éducation, à l'emploi et à la santé ; la fin des violences policières ; l'exemption du service militaire (pour ne pas devoir combattre des peuples non blancs sous la bannière d'une nation raciste) et, lorsque des Afro-Américains sont traduits en justice, des jurys composés de citoyens afro-américains.

Newton, Seale et leurs émules ont lu Marx. Pour eux, il ne s'agit pas seulement de lutter contre la suprématie et l'arbitraire des Blancs, mais aussi de renverser le capitalisme, système classiste d'exploitation qui maintient des populations entières dans la pauvreté et la dépendance.

L'action du BPP ne se limite pas à des défilés armés. Dès 1968, il charge ses différents chapitres de créer des programmes destinés à servir le peuple. Un peu partout aux États-Unis, des volontaires servent des repas aux écoliers, ouvrent des dispensaires de santé, fondent des écoles – à commencer par l'Intercommunal Youth Institute à Oakland.

La coiffure afro et les lunettes noires deviennent des signes d'identité et de reconnaissance.

*

Le parti grandit de manière exponentielle et désordonnée, il accueille dans ses rangs toutes les personnes qui se présentent et, bientôt, il compte dans ses rangs des milliers de membres – dans leur immense majorité des jeunes. Depuis avril 1967, il publie aussi son propre journal, *The Black Panther*. Le deuxième numéro est consacré à la manifestation de Sacramento.

Les BP ont aussi bientôt leur propre figure de proue médiatique. Depuis l'adolescence, Eldridge Cleaver a passé de nombreuses années derrière les barreaux. Il y a lu, étudié et forgé sa réflexion politique. Libéré en 1966, il participe à la fondation de Black House, un centre culturel et politique, où il rencontre Seale et Newton. Son recueil d'essais politiques, *Soul on Ice*, écrit en prison et publié en 1968, fait figure de lecture obligée pour tous les militants. Sa compagne, Kathleen Cleaver, devient la chargée de communications du Parti. Elle y jouera un rôle déterminant, comme la plupart des femmes qui s'y engagent – en bien plus grand nombre que les hommes.

Aux démonstrations pacifiques des débuts succèdent des escarmouches armées. Le 28 octobre 1967, un officier de police est tué dans des circonstances non élucidées. Blessé au cours de la même fusillade, Huey Newton est hospitalisé et accusé de meurtre. Cleaver exige qu'on le libère sous peine d'insurrection armée. Dans les rues du pays entier, des étudiants blancs se mêlent aux membres du BPP, défilent et réclament sa libération en entonnant *Black is Beautiful. Free Huey !*

À Washington, le patron du FBI, J. Edgar Hoover, a créé en 1956 le COINTELPRO, une section spéciale destinée à lutter contre le communisme. Depuis les années soixante, celle-ci s'est mise à espionner, infiltrer et harceler tous les groupes qui critiquent le gouvernement américain – entre autres : le Pasteur King et les militants des droits civils, les membres de l'*American Indian Movement*, les opposants à la guerre du Vietnam, le mouvement féministe et le BPP. Le FBI est en effet inquiet de voir la rhétorique des Black Panthers soutenue et reprise par les étudiants et les associations blanches qui luttent contre la discrimination raciale.

De fait, en soutien au BPP, des militants blancs du Michigan ont fondé en 1968 un groupement nommé The White Panthers. Dans la *Bay Area* ses membres mettent sur pied une *Food Conspiracy* consistant à acheter des denrées alimentaires en gros à des producteurs locaux et à les revendre à bas prix aux habitants les plus pauvres d'Oakland, de Berkeley et de San

Francisco.

Inquiet de voir la contestation grandir, Hoover veut saper l'influence du BPP et prévenir l'apparition d'un « Messie noir » qui unifierait tous les groupes militants. Les Panthers sont surveillés et harcelés par le FBI, leurs familles sont menacées et certains d'entre eux sont contraints à espionner leurs camarades.

*

Le 4 avril 1968, Martin Luther King est assassiné. Figure de proue de la lutte pacifique pour les droits civils depuis les années 1950, il était aussi le symbole de la tolérance et du dialogue entre Noirs et Blancs. Des émeutes se produisent partout sur le territoire des États-Unis. Le BPP décide de passer à l'action et de s'attaquer directement à la police. Leur mot d'ordre *Off the Pigs !* (« Tuez les flics ! ») sera repris lors des grèves étudiantes de 1970 contre l'engagement militaire américain en Asie du Sud-Est.

Le 6 avril 1968, à la suite d'une fusillade entre la police et un groupe de Panthers mené par Cleaver, le trésorier du parti, Bobby Hutton, âgé de dix-huit ans, est exécuté sommairement alors qu'il sortait, mains en l'air, pour se rendre. Deux policiers d'Oakland ont été blessés pendant la fusillade. Cleaver, blessé lui aussi, est arrêté puis remis en liberté sous caution. En novembre, il décide de fuir le pays pour Cuba, puis se rend à Alger où il séjournera de 1969 à 1973.

Pourquoi Alger ? Parce que pendant l'été 1969, la ville accueille le Festival panafricain, un rassemblement de militants, d'écrivains et d'artistes venus de tout le continent. Après cent trente ans de domination française, l'Algérie est devenue un modèle pour les pays en voie de décolonisation. Avec les profits du pétrole, elle finance des armées de libération partout dans le monde.

À Alger, Cleaver rencontre des envoyés de la Corée du Nord, du Vietnam et de la Chine et y retrouve des membres du BPP, solidaires des mouvements révolutionnaires qui considèrent les États-Unis comme le leader de l'oppression capitaliste et coloniale. Le BPP finira par installer une représentation permanente à Alger, dans l'ancienne ambassade du Nord-Vietnam.

*

Avec l'entier soutien de Richard Nixon, élu à la présidence en 1968, J. Edgar Hoover qualifie le BPP d'« ennemi numéro un » de la sécurité intérieure et déclenche une répression violente. Partout en Amérique, les bureaux du BPP sont pris d'assaut par les forces de l'ordre, qui tirent sans sommation. En avril 1969, à New York, vingt et un membres du parti sont accusés d'avoir comploté pour tuer des policiers et plastiquer des bâtiments officiels. Les cautions exigées sont si lourdes que la plupart des inculpés

doivent rester en prison. Un mouvement de solidarité organisé par des personnalités de gauche blanches, telles l'actrice Jane Fonda, l'activiste Abbie Hoffman et le compositeur Leonard Bernstein, lève des fonds pour les soutenir et payer leurs avocats. Le procès dure huit mois. L'une des accusées, Afeni Shakur, assure sa propre défense. Elle démontre que Ralph White, policier noir infiltré au siège new-yorkais du BPP, avait lui-même organisé la prétendue pose de bombe afin de « justifier » les arrestations. À l'issue des audiences, un jury entièrement blanc acquitte les inculpés de tous les chefs d'accusation – il y en avait cent cinquante-six !

Malgré cet acquittement, la répression se poursuit. Fin 1969, Bobby Seale est incarcéré à son tour, pour avoir participé en 1968 aux émeutes qui ont eu lieu lors de la convention démocrate de Chicago. En réalité, il n'était pas présent lors des affrontements. Mais Seale restera deux ans emprisonné sans caution ni jugement, avant que toutes les charges retenues contre lui soient abandonnées.

À l'arrestation de Seale, un Panther âgé de vingt ans, Fred Hampton, prend la tête du parti. Basé à Chicago, il entreprend de créer la Rainbow Coalition, un mouvement multiculturel liant le BPP à la Young Patriots Organization, un groupe de jeunes travailleurs blancs, et à The Young Lords, une organisation d'ouvriers portoricains et *latinos*. Aux yeux de Hoover, Hampton est le « Messie noir » tant redouté. En décembre 1969, le FBI et la police de Chicago mitraillent son appartement et le tuent. Le garde du corps de Hampton, William O'Neal, était depuis 1968 un indicateur du FBI. Il avait glissé des barbituriques dans la nourriture du leader des BP, qui dormait profondément au moment de l'assaut.

Pour les témoins présents et les journalistes ayant reconstitué les événements, il s'agit, ni plus ni moins, d'un assassinat politique. Les policiers ont tiré près de cent projectiles ; le seul qui vienne d'une arme des BPP est parti par accident d'une arme tombée sur le sol. Quelques jours plus tard, l'immeuble de Los Angeles qui abrite le chapitre local du BPP est attaqué à son tour et tous ses militants emprisonnés.

Plusieurs mois avant cette vague de répression, un membre du FBI en poste à San Francisco décrivait l'activité des Panthers comme étant – dans la *Bay Area*, en tout cas – tout à fait pacifique et essentiellement vouée à délivrer des services gratuits à la population afro-américaine.

Insensible à ces arguments, Hoover avait exigé qu'on lui fournisse des preuves que le BPP cherchait à renverser le gouvernement. En ajoutant que le profil de carrière de ses fonctionnaires dépendrait des résultats...

... Je suis heureux que Claire m'ait proposé de tout taper à la machine, ça sera plus simple de lire ça que de m'écouter dans vingt ou trente ans, les bandes magnétiques se seront peut-être détériorées...

Sur papier, au moins, ça peut survivre... Tu le sais mieux que personne, toi qui as retrouvé en 1964 des textes qui avaient été cachés en 1942¹²...

... La deuxième femme dont je voudrais te raconter l'histoire se nomme Suzanne...

Je l'avais vue peut-être une demi-douzaine de fois auparavant, pour une bronchite, un vaccin, rien de bien méchant... Elle prend un soir le rendez-vous de 19 h 30, le dernier de la journée, celui que je gardais pour les consultations un peu délicates. Elle s'assied en face de moi et me demande comme ça, de but en blanc : « Docteur, est-ce que vous croyez que je peux avoir des enfants ? »

... Ça me laisse un peu sans voix, parce qu'elle a trente-deux ans à tout casser et pète de santé. Elle vit seule. Bien sûr je ne fais pas de commentaire et je ne pose pas de questions, parce qu'après tout ça ne me regarde pas... Mais je suis un peu surpris. Je lui réponds tranquillement que je ne vois pas pourquoi elle ne pourrait pas. Mais une question, c'est comme un train, ça peut en cacher une autre et j'ajoute : « Qu'est-ce qui vous soucie ? »

... Elle baisse la tête et me répond : « Je me demande si j'en ai... le droit. »

Et moi je souris et je réponds bêtement : « Dieu merci, on n'a pas besoin d'un permis pour avoir des enfants. C'est pas comme pour conduire une automobile... »

Elle me regarde et dit : « Mais justement, est-ce qu'on a le droit d'avoir des enfants quand on s'est... mal conduite ? »

Et moi, je souris avec toute la bienveillance possible, mais je me tais. J'attends la suite.

Elle continue : « Vous voyez, ça fait dix ans que je travaille à l'usine Lacroy, j'ai d'abord été ouvrière, puis j'ai pris des cours du soir et maintenant je m'occupe de la comptabilité, entre autres, mais avant, quand j'étais très jeune... Vous n'étiez pas encore installé à Tilliers... J'ai eu une vie... pas très... enfin dont je ne suis pas très fière, quoi... »

Elle se tait, et je dis :

« Et c'est à cause de cette vie passée... ? »

Et elle : « Oui. C'est une vie qui... laisse des traces. Des marques. Profondes, parfois... »

Elle avait l'air à la fois fatiguée, harassée, honteuse...

Et elle a ajouté en me regardant droit dans les yeux :

« J'ai longtemps vécu à l'hôtel des Artistes. »

J'ai hoché la tête et j'ai dit : « Je comprends. »

Et elle : « Vraiment, Docteur ? Vous comprenez ? Vraiment ? »

Et moi : « J'ai soigné beaucoup de femmes qui avaient une vie... difficile. Et qui vivaient aussi chez Léon. Alors, oui, je pense que je

comprends... »

Et elle : « Et ces femmes, vous ne les jugez pas trop durement ?... »

Et moi : « Je ne les juge pas du tout. Je suis un soignant, je ne juge personne... La vie est difficile. Il faut être vraiment très riche pour qu'elle soit facile... Et... même quand on est très riche, être une femme, ça reste compliqué... »

Et là, d'un seul coup, je l'ai vue se redresser, me sourire, respirer mieux, et elle a tendu la main, l'a posée sur le bureau et a dit : « Voilà, j'aimerais être sûre que je n'ai rien qui pourrait m'empêcher d'avoir des enfants, ni... maladie, ni anomalie... J'aimerais savoir si je suis... saine ! »

Elle a retiré sa main du bureau et l'a posée sur son ventre.

« Si ce n'est pas trop... délabré, là-dedans. »

... Je n'ai pas répondu : « Je suis sûr que tout va bien », je n'ai pas essayé de la rassurer car j'avais bien compris que ce n'est pas ce qu'elle me demandait. Elle voulait juste qu'on lui dise la vérité sur son état...

... Ce jour-là, je ne lui ai pas posé d'autre question. Je lui ai dit que j'allais d'abord lui prescrire quelques examens. Une prise de sang, des radios...

... Je n'ai pas de nouveau mentionné l'hôtel des Artistes. Je savais pertinemment que là-bas, dans les chambres côté cour, Léon Renoir logeait des femmes qui se prostituaient. Il leur faisait un tarif réduit, à l'année, il lui arrivait même de leur faire crédit quand elles ne pouvaient pas boucler leurs fins de mois. Il leur demandait seulement d'être discrètes, et elles l'étaient. D'ailleurs, depuis qu'il avait repris l'hôtel, juste après son retour de captivité en 1946, il n'avait jamais une seule fois reçu la visite des gendarmes...

... C'est un brave homme, Léon. Et même plus que ça. Il en a pas l'air, parce qu'il a une tête de bouledogue et un œil en moins, et il bougonne quand on lui parle. Mais ça lui est arrivé plus d'une fois de m'appeler pour l'un ou l'autre de ses « pensionnaires », en disant : « Il n'a pas d'argent pour payer le médecin mais vous n'avez qu'à me faire payer, moi, chuis assuré mais chuis jamais malade, alors faut bien que ça serve. » Et parfois pour l'une des femmes qui vivent côté cour, parce qu'elle avait chopé une grippe intestinale ou s'était fait maltraiter par un client agressif...

... Note bien que des agressifs, on n'en voyait plus beaucoup à l'hôtel. Pour leur faire comprendre que s'ils revenaient ils auraient affaire à lui, Léon sortait une boîte de chevrotines et la posait bruyamment sur le comptoir. Évidemment, ça les dissuadait. Et les femmes qui vivaient côté cour se sentaient protégées. J'étais le médecin de deux d'entre elles, elles me parlaient de Léon comme d'un oncle bienveillant qui ne se mêlait jamais de leurs affaires tout en sachant parfaitement comment elles gagnaient leur vie...

... Je me suis demandé pourquoi Léon hébergeait ces femmes, parce que non seulement il n'en tirait aucun profit mais en plus, comme tu l'imagines, ça donnait à son hôtel une réputation dont il aurait pu se passer. Et je me suis aussi souvent demandé comment il faisait pour gagner sa vie, car il louait des

chambres à l'année à des ouvriers algériens ou marocains à qui il faisait crédit plus souvent qu'à son tour. Tout ça, je le tenais de ses pensionnaires, les hommes comme les femmes. Et ça m'a conforté dans l'opinion que je m'étais faite du bonhomme car, tu t'en souviens certainement, nous avons dormi dans son hôtel, toi et moi, pendant plusieurs semaines à notre arrivée à Tilliers ¹³...

... Alors, tu vas me dire que je digresse encore, j'avais commencé à te parler de Suzanne et voilà que je te parle de Léon, mais tu verras, c'est pas sans rapport. Un jour en 1968, Léon tombe malade, malade à crever. Il avait chopé la grippe de Hong Kong, qui n'a pas fait autant de morts que celle de 1920, mais plusieurs millions quand même, et qui était bien cognée. Et, comme ça arrive souvent – moins souvent aujourd'hui qu'après la Grande Guerre parce que les gens mangent mieux, mais souvent quand même –, il a fait une pneumonie par-dessus sa grippe. Je l'ai soigné du mieux que j'ai pu, mais au bout de quelques jours, j'ai dû le faire hospitaliser parce qu'il délirait. Et là, j'ai assisté à un truc incroyable : deux des femmes qui habitaient côté cour et deux ou trois de ses pensionnaires à l'année se sont relayés pour tenir l'hôtel et accueillir les clients intermittents – les voyageurs de commerce, les routiers qui garaient leur poids lourd sur le mail, et de temps à autre une famille d'immigrés, comme toi et moi à notre arrivée, qui cherchaient un hôtel pas trop cher, accueillant, propre, où ils pourraient se réchauffer et se sentir en sécurité. Pendant la semaine que Léon a passée à l'hôpital, ses pensionnaires se sont relayés au comptoir pour ouvrir tôt le matin, faire les veilleurs de nuit et préparer le petit déjeuner à ceux qui en avaient besoin. Et qui s'occupait de la comptabilité et allait déposer la recette à la banque et payait les factures ? Suzanne, évidemment...

... Ce pauvre vieux Léon est resté dans le coltard plusieurs jours, on a eu peur pour lui, et puis il a émergé et chaque fois qu'il reprenait ses esprits, il voulait se lever et rentrer chez lui mais bien sûr il ne tenait pas debout. L'un ou l'autre de ses pensionnaires venait lui tenir compagnie et le rassurer en lui disant que tout allait bien, qu'il ne fallait pas qu'il se fasse du souci. Il leur disait : « Mais c'est pas à vous de faire ça ! C'est à moi de m'occuper de vous, pas le contraire... » Et les autres posaient la main sur sa main en lui disant : « T'en fais pas, Léon, on s'occupe de la maison. »

... Il a fini par se sentir assez valide pour envisager de rentrer – il habite à l'hôtel depuis toujours, sais-tu ? – et il m'a demandé comme un service de le laisser partir. Je lui ai répondu gentiment qu'il partait quand il voulait, qu'il n'était pas prisonnier. Quand il a entendu ce mot-là, il a rigolé pour faire semblant de pas pleurer et, entre deux sanglots, il m'a raconté son histoire.

... En 1940, il avait été interné au camp de Gurs, dans les Pyrénées, en tant qu'« indésirable ». Quelqu'un l'avait dénoncé comme étant communiste. Il n'en était sorti qu'à la Libération, et il gardait une profonde culpabilité d'avoir survécu après avoir vu des Français, des Allemands, des Basques et des Espagnols mourir autour de lui, des femmes et des enfants juifs être envoyés à Auschwitz *via* Drancy... Il n'avait pas de boulot et il a trouvé cet

hôtel qui cherchait un gérant et qui ne payait pas trop mal. Au bout d'un an ou deux, il a emprunté pour racheter l'hôtel à ses propriétaires. Et puis, pendant les quinze années qui ont suivi, il a vivoté, en se jurant qu'à la première occasion, il revendrait sa taule pour une bouchée de pain à qui en voudrait...

... Un an ou deux avant qu'on arrive à Tilliers, il a reçu une lettre d'un notaire. À Gurs, il s'était lié d'amitié avec un antifasciste espagnol qui avait attrapé la dysenterie et avait failli en mourir. Ce bon vieux Léon l'avait sauvé en lui faisant boire de la neige pour survivre à la déshydratation. Ils avaient été libérés en même temps et s'étaient perdus de vue. Quinze ans plus tard, son ancien camarade d'infortune venait de mourir d'un cancer en lui léguant une jolie somme. Les notaires de France et de Navarre avaient mis deux ou trois ans avant de le retrouver, car ils n'avaient que son nom, Léon Renoir, et personne ne savait où il était allé s'enterrer. Et s'ils ont fini par l'identifier, c'est parce que parmi les douzaines de Léon Renoir qu'ils avaient interrogés, et qui auraient bien voulu toucher le gros lot, notre Léon était le seul à connaître le deuxième prénom de son bienfaiteur et des détails personnels que celui-ci lui avait confiés pendant leur captivité...

Quand il a su qu'il allait hériter, Léon aurait pu plier bagage et aller s'installer au soleil, mais il s'est senti encore plus coupable d'avoir laissé l'hôtel se délabrer. Alors il a utilisé son héritage pour le rénover, une chambre après l'autre. Quand on est arrivé dans notre vieille Dauphine, toi et moi, en 1963, l'hôtel des Artistes avait fait peau neuve. Il avait augmenté ses tarifs pour les clients de passage, sans toucher au loyer de ses pensionnaires permanents – les ouvriers séparés de leur famille, les hommes et les femmes célibataires...

... C'est pour ça que, quand il est tombé malade, ses clientes et clients de longue date le lui ont bien rendu. Quand il est sorti de l'hosto, je l'ai raccompagné en voiture. Dans l'entrée de l'hôtel, il y avait une banderole « Bienvenue Léon », ses pensionnaires l'attendaient et je l'ai vu pleurer une deuxième fois.

... Voilà pourquoi Suzanne était allée lui faire sa comptabilité, alors même qu'elle ne vivait plus côté cour depuis plusieurs années. Et tu veux savoir la meilleure ? Les chevrotines qu'il sortait pour faire peur aux agressifs... Eh bien, c'était juste du flan ! Léon les avait trouvées un jour dans une chambre, oubliées par un commis voyageur de Manufrance. Lui, il n'a jamais eu de fusil... Enfin, voilà l'histoire de Léon.

... Mais pourquoi je te parlais de tout ça ?... Ah oui ! Suzanne ! Et donc, je lui prescrivis des examens et une radio en lui proposant de revenir me voir ensuite. Quelques jours plus tard, la voilà qui revient, très très inquiète, avec ses résultats.

Claire. – Début septembre 1971, les gendarmes viennent arrêter mon mari. Je suis absente à ce moment-là, et en rentrant chez nous à la fin de l'après-midi, je découvre le mot qu'il a rédigé en hâte... Sa garde à vue a duré toute la journée, je te dis pas mon angoisse. Je ne savais pas pourquoi on était venu l'arrêter, j'ai pensé tout de suite que c'était en lien avec ce qu'il faisait à l'hôpital et j'ai imaginé qu'un mari ou une famille avaient découvert que leur femme ou leur fille s'était fait faire un « curetage » par ses soins et avaient porté plainte... Dans l'après-midi, j'ai appelé Frédérique Demongeot, elle tombait des nues, les gendarmes n'étaient pas venus à l'hôpital, et elle ne voyait pas du tout qui aurait pu aller les dénoncer...

... Et puis, le soir, ils l'ont laissé sortir. Son arrestation n'était pas liée à ses activités clandestines, mais à la mort suspecte d'une de ses patientes. Le capitaine Philipe, qui commandait l'escadron, était un de nos amis et il avait assisté à l'interrogatoire, pour s'assurer que tout se passerait bien. Toujours est-il qu'après l'avoir interrogé, ils avaient conclu qu'Abraham n'y était pour rien.

... On pensait que ça s'arrêterait là mais le surlendemain, il a reçu un coup de téléphone de l'Ordre départemental des médecins. Il était convoqué devant la chambre disciplinaire !

La voix. – Ils avaient décidé ça en vingt-quatre heures ?

Claire. – Le conseil départemental avait été prévenu de son arrestation par un con... frère mal intentionné... L'un des chirurgiens de l'hôpital... Après une mascarade d'audience, la chambre disciplinaire a décidé de suspendre temporairement son permis d'exercer « en attendant les résultats de l'enquête ».

La voix, révoltée. – M'enfin !!!... Les gendarmes l'avaient mis hors de cause, non ?

Claire. – Oui, c'était juste un prétexte pour lui pourrir la vie. Ils ne pouvaient pas le sentir ! (Sa voix monte d'un ton.) Mais les médecins violeurs, eux, ils peuvent continuer à violer !!!

La voix. – Il a fait appel, j'imagine ?

Claire. – La réaction du Conseil national allait prendre du temps. Il ne pouvait ni exercer à l'hôpital ni recevoir des patients ici. (Claire soupire.) Et bien entendu, plus question qu'il fasse des avortements tant qu'il était suspendu... (Elle se détend et sourit.) Heureusement, on était prêtes... (Silence.) L'enjeu était trop grand pour que ça ne dépende que de lui...

La voix. – Ouais ! La liberté reproductive des femmes est une affaire beaucoup trop sérieuse pour la confier aux hommes.

(Rires.)

Claire. – C'est tout à fait ça... Alors on est passées au plan B... En théorie, on n'avait besoin d'un médecin que dans deux situations : la prescription de médicaments et l'avortement proprement dit. Pour les

prescriptions, on pouvait s'arranger : Abraham avait formé plusieurs internes dignes de confiance. Deux d'entre elles s'étaient installées comme généralistes dans le secteur. Elles nous envoyaient des femmes en difficulté et, en retour, on leur demandait une ordonnance quand on en avait besoin. En plus, lorsque Abraham a été suspendu, l'interne qui faisait son semestre à la maternité – il s'appelait Jacky – était... une crème d'homme. Il a dit à Frédérique qu'en cas de pépin, elle pourrait compter sur lui.

La voix. – En cas de pépin... ?

Claire. – Frédérique s'est mise à faire les avortements seule. Enfin, pas tout à fait seule. Évangeline et moi conduisions les femmes à l'hôpital, dans la salle aménagée spécialement pour ça, et on a appris à les faire...

La voix. – Ah. Il est vrai que c'est pas sorcière...

(Rires de tous les deux.)

Claire. – Comme tu dis... Encore que la première fois, on était dans nos petits souliers, on s'attendait à quelque chose de vraiment compliqué et impressionnant. Mais en fait, on a appris au bon moment. Auparavant, les avortements se faisaient à la curette...

La voix. – Pour les personnes qui ne savent pas ce que c'est, peux-tu expliquer ?

Claire. – Oui, bien sûr... Il fallait introduire une sorte de longue cuillère métallique à bord tranchant dans l'utérus, et racler les parois très doucement pour ne pas laisser des débris de placenta qui auraient provoqué une hémorragie... Mais avec un instrument de torture comme celui-là, on courait le risque de perforer l'utérus...

La voix. – Oui, c'était une horreur...

Claire. – Heureusement, quelques mois plus tôt, au printemps 1971, Abraham et Frédérique avaient fait un voyage à Londres. Et au King's College Hospital, ils avaient fait un stage auprès d'une obstétricienne nommée Stella Lewis, qui leur avait enseigné la méthode par aspiration. Laquelle venait de Californie, si je me souviens bien ?

La voix. – Oui, la méthode de Harvey Karman. Qui avait appris ça des Chinois et qui n'était pas médecin, mais psychologue à Los Angeles. Et il défendait déjà l'idée que les avortements pouvaient et devaient être pratiqués par des non-médecins !

Claire. – Vraiment ? Eh bien, je ne le savais pas, mais on l'a pris au mot sans le savoir ! Évangeline et moi on a appris à le faire, et ça nous a permis de relayer Frédérique. Si on ne pouvait plus accéder à la maternité, on pourrait faire ça n'importe où. Parce qu'on avait besoin de très peu de chose : des sondes souples qu'on est d'abord allées chercher en Angleterre, puis qu'on a tout bonnement commandées par téléphone et fait venir par la poste, de l'anesthésique local... Et avant qu'on ait une vraie machine à aspiration, on se servait d'un bocal en verre sur lequel était branchée une pompe à main montée à l'envers... Du bricolage, quoi ! Et quand les femmes venaient nous voir en entretien ici, au premier étage, on les examinait. Les premières fois,

par sécurité, Frédérique contrôlait notre estimation...

La voix. – Comment les femmes le prenaient-elles ? Il fallait leur faire l'examen deux fois.

Claire. – On leur expliquait qu'on apprenait, et on leur demandait la permission. Si elles refusaient, seule Frédérique les examinait. Mais la plupart étaient d'accord. Et puis, comme on ne voulait pas leur faire mal, on était très douces et très généreuses avec le lubrifiant... Quand elle était à moins de dix-douze semaines, on programait une aspiration. Si c'était plus, ça dépassait nos compétences et nos possibilités techniques, on ne la faisait pas. Quand Abraham a recommencé à pratiquer, on lui a parfois confié des grossesses plus avancées, mais au compte-gouttes, quand y'avait vraiment pas moyen de faire autrement...

La voix. – Et quand les femmes venaient avec quelques jours de retard seulement, vous faisiez des inductions menstruelles ?

Claire. – Tu veux dire, les aspirations à la seringue ? Oui, bien sûr. Abraham avait lu des articles là-dessus, il s'est mis à le faire tout de suite, et on s'y est mises aussi. On faisait ça ici !

La voix. – Ici ?

Claire. – Oui, là-haut ! Mais parfois, on faisait ça à domicile !

La voix. – Sans blague ?

Claire. – Certaines femmes habitaient loin, elles n'avaient pas de voiture, alors ça nous est arrivé d'aller chez elles, ni vues ni connues, pendant que leurs enfants étaient à l'école et le mari au boulot ! Deux femmes qui rendent visite à une troisième au milieu de la journée, ça passe toujours inaperçu !

La voix. – Vous avez eu des surprises, avec des femmes plus enceintes que vous ne le pensiez ?...

Claire. – Oui, c'est arrivé, mais pas souvent. On les écoutait attentivement, on leur expliquait que tout dépendait de ce qu'elles nous disaient et qu'on allait les croire de toute manière. On leur disait toujours qu'on leur proposerait une solution, et on ne se lançait jamais si on avait le moindre doute... Mais quand elles nous appelaient, la majorité des femmes savaient où elles en étaient...

La voix. – Justement, j'en profite pour te poser la question qui me trotte dans la tête depuis le début : comment savaient-elles qu'elles pouvaient vous appeler ?

Claire. – Eh bien, grâce à Tante Yvonne !

[...]

Ne vous inquiétez pas, je m'acclimate à tout. Même à la

nourriture. C'est pas difficile, on mange très bien en Californie malgré les mauvaises langues qui prétendent le contraire. Depuis que je suis ici, j'ai déjà mangé italien, grec, mexicain, indien, chinois, polonais et brésilien. Sans compter la viande fumée et les cornichons du *Delicatessen* où travaille la tante de David, et le restau « parisien » (si, si !) auquel m'a invité Mr. Tofino, un des collègues de Hattie, prof de français à O-High. Il voulait absolument goûter à leur baguette (cuite par un boulanger émigré de Grenoble, elle sortait du four...) et à leur camembert. Il a également bu un verre de vin, moi non, je n'ai pas l'âge légal. Tout ça lui a apparemment coûté une fortune, mais c'était à la fois pour se faire plaisir ET pour me remercier d'avoir fait une conférence (en français...) à sa classe et d'avoir parlé assez lentement et clairement pour que tout le monde puisse suivre à peu près. (À la vérité, j'ai beaucoup traduit...) Thème de la conférence : description d'une ville française « typique ». Je ne pense pas que Tilliers soit typique, mais je n'avais qu'elle à leur proposer. En tout cas, tout le monde avait l'air ravi.

On mange de tout au *Promontory*, même si la pizza est le plat le plus fréquent et si Andy et moi adorons boulotter un *TV Dinner* (Andy est le roi du four à micro-ondes !) devant *Star Trek* ou *The Twilight Zone*.

J'ai décidé, en solidarité avec un mouvement de boycott général mené par les *Seniors* d'O-High, de ne pas boire la boisson gazeuse américaine la plus connue au monde, que je ne vais donc pas nommer, mais dont vous devinez le nom sans difficulté. Pour plein de raisons, parmi lesquelles : 1. La compagnie mère pompe des milliards de tonnes d'eau dans des pays du tiers-monde comme le Mexique ou l'Inde, pour remplir ses bouteilles. Même en cas de sécheresse, quand ça empêche les habitants d'avoir accès à de l'eau potable. 2. La recette originale contenait de la cocaïne (le pharmacien qui l'avait inventée la vendait comme un médicament avant de céder la licence à une entreprise commerciale). L'ingrédient en a été retiré en 1903... pas pour éviter la toxicomanie mais pour des motifs purement racistes. La boisson était vendue en boutique, donc plus facilement accessible aux Afro-Américains que ce qu'on buvait dans les cafés (qui leur étaient interdits). Comme la cocaïne est un stimulant, la compagnie redoutait que ça leur donne l'énergie nécessaire pour... renverser la suprématie blanche (si, si !!!). 3. Les publicités sont de plus en plus dirigées vers les enfants des *Native American People*, sous prétexte que ça serait bon pour la santé. Et ça, alors même que les autorités médicales disent qu'à cause de tout le sucre qu'elle contient, elle favorise les caries, le diabète et l'obésité.

Qu'est-ce que je bois, alors ?... De l'eau, du lait (avec de la poudre à la fraise) le matin, et bien sûr du jus d'orange ou de

pamplemousse. Il pousse beaucoup d'agrumes en Californie. (C'est pour ça qu'il y a un *Orange County* à côté de Los Angeles...) Lewis m'a expliqué que depuis la fin du XIX^e siècle la culture des oranges a rapporté plus que la ruée vers l'or. Tout ça grâce aux ouvriers agricoles mexicains, qui sont venus par dizaines de milliers les cueillir pour un salaire de misère. Au *Promontory*, on achète et on mange des oranges produites dans les coopératives agricoles des alentours de la baie, avec lesquelles le Community Market dont Lewis est le gérant a passé des accords. Les agriculteurs et les ouvriers sont mieux payés alors les fruits sont un peu plus chers à produire (leur culture est plus délicate qu'en Californie du Sud, car ici, il gèle parfois l'hiver), mais grâce à des campagnes de dons et à des associations, ils arrivent à les vendre à un prix acceptable.

Bon allez, je mets fin à cette visite guidée culinaire et je vous quitte pour rejoindre la bande. On a une séance de travail.

Je vous embrasse bien fort, tous les deux.

F.

[...]

La séance de travail ne s'est pas déroulée comme prévu, évidemment.

D., G. et J. sont arrivés vers 5 heures, Chris a fait asseoir tout le monde autour de la table basse dans le salon des M&P (ils y travaillent souvent car le canapé est plus grand...). En principe on était censés se présenter nos « projets » respectifs pour le cours de *Student Journalism*.

C'est Chris la plus avancée ; elle déjà défini ce qu'elle veut faire : recueillir le témoignage de femmes qui sont ou ont été détenues à la prison d'Elmwood, à l'autre bout de la baie, à environ 35 *miles* d'ici. Elle est déjà en contact avec une chercheuse, Rose Wilder, qui travaille avec un groupe de soutien aux détenues récemment libérées (elles sont majoritairement afro-américaines et *latinas*) et elle voudrait les écouter parler de leurs conditions de détention.

Jermaine avait deux idées : la première était de faire un reportage visuel sur le Parti, mais celui-ci a déjà un photographe professionnel plus ou moins officiel nommé Stephen Shames ; la seconde idée serait de filmer une histoire qui se déroule en même temps que le tournage de *Black Panthers*, le court métrage tourné ici même en 1968 par Agnès Varda, au moment des manifestations de soutien à Huey Newton. Il m'en a déjà parlé plusieurs fois et s'est étonné que je n'aie jamais vu ce film et que je ne connaisse Varda que de nom. (Pour lui, c'est une cinéaste aussi importante que Godard ou Melvin Van Peebles, l'auteur de *The Story of a Three-Day Pass*, le film qu'on a vu au début du mois.) Il a déjà commencé à écrire le scénario. Son film se

déroulerait en arrière-plan de celui de Varda (et en emprunterait des images) et raconterait une journée à Oakland en 1968, vue par un garçon afro-américain de treize ou quatorze ans. Il a déjà un des personnages : « Wise, un ami de ma famille. Il a une Mustang couleur lavande. La seule dans tout le secteur. Chaque fois qu'il la sort, il se fait arrêter par les flics. Parce qu'il est noir. Ils n'arrivent pas à imaginer qu'une voiture pareille lui appartienne. Ou alors, ils pensent que c'est un *pimp* (proxénète). Ce sera un *running gag* dans le film : Wise se fait arrêter le matin, puis le midi, une autre fois dans l'après-midi, et encore une fois le soir. Toujours par le même flic, bien sûr... » Et il a ajouté : « Toujours d'accord pour m'accompagner au siège du Parti ? » J'étais impressionné à l'idée de rencontrer des membres des Black Panthers et rassuré que ce soit Jermaine qui m'y invite. Alors, bien sûr, j'ai répondu : « *I'll be honored*¹⁴. » David et Gerry ont hoché la tête, l'air de dire : « Ouais, c'est un grand honneur. »

Gerry, de son côté, aimerait écrire quelque chose autour de la communauté homosexuelle de San Francisco. Il y a quelques années, le magazine *Life* a publié un article qui qualifiait SF de « capitale gay de l'Amérique ». De fait, la communauté est très importante, dans la *Bay Area*. L'an dernier, en juin, il y a eu des parades de la *Gay and Lesbian Community* dans plusieurs grandes villes des États-Unis. À San Francisco, elle a eu lieu dans le quartier de Polk Street, où beaucoup de bars et de cafés sont ouverts aux (et tenus par) des *gay men*. Les organisateurs ont l'intention de remettre ça tous les ans. Cette année, il n'y avait que trente personnes portant des banderoles à la parade. Gerry aimerait pouvoir retrouver certains de ses participants et leur en faire raconter la genèse et la manière dont ça s'est passé.

Après avoir entendu les trois autres raconter leurs projets, David et moi on était embarrassés. On n'a pas de projet aussi précis. David hésite entre une enquête sur les lieux de la baie dont parle Jack London dans ses nouvelles (ça lui donnerait une motivation pour lire celles qu'il ne connaît pas encore, il y en a une quinzaine et il n'en a lu que deux !), des entretiens avec des *Old Timers* qui ont assisté (et survécu) au tremblement de terre et au grand incendie de San Francisco en 1906 (!) ou un reportage sur les *fire boxes*, les bornes d'alerte qu'on trouve aux coins de rue à SF. Elles existent depuis 1865 et elles fonctionnent encore, même si aujourd'hui, en cas d'incendie, on utilise le téléphone plutôt que ces boîtes pour appeler les pompiers. Autant dire qu'il a trop de sujets. Il faut qu'il en discute avec Hattie pour en choisir un.

Moi... je ne sais pas.

J'étais très frustré de n'avoir aucune idée, même si la bande me disait qu'il me fallait un peu de temps et mieux connaître la région.

Les garçons se sont invités à dîner (ils le font souvent). Pendant le

repas, on s'est mis à parler romans. Gerry m'a demandé quel était mon écrivain français préféré.

Moi : Euh... Maurice Leblanc !

Gerry : Qui est-ce ?

Moi : Le père d'Arsène Lupin, gentleman cambrioleur.

Le seul qui avait l'air de connaître, c'est David, qui a expliqué qui est Lupin et a même parlé d'un film américain des années 1930 avec Lionel Barrymore. Il a ajouté : « J'ai lu quelque part que dans un des romans, Lupin rencontre Sherlock Holmes. »

Moi : *Yep !* Il l'a rebaptisé « Herlock Sholmès » parce que Conan Doyle ne voulait pas qu'il utilise « son » héros...

Ça les a fait rire.

Moi : Mais j'aime aussi Jules Verne. (J'ai prononcé Julvèrne, comme d'habitude.)

Gerry : Qui ?

Moi : Jules Verne ! (Et comme il me regardait avec des yeux vides) : *Michel Strogoff ! Le Tour du monde en quatre-vingt jours ! Vingt mille lieues sous les mers ! Twenty Thousand Leagues Under the Sea !*

Gerry : *Ah, Djoulz Veurn ! But he's not French, he's British !*

Moi (ouvrant de grands yeux) : Euh, non, il est pas anglais... Où t'es allé chercher ça ? Jules Verne est fran...

Gerry : *Naaaaah ! He's British !!!* Phileas Fogg vit à Londres !

Moi : *I'm sorry*, Gerry, tu te trompes. Verne is tout ce qu'il y a de plus *French* !!!

Gerry (levant les yeux au ciel) : Ah ! C'est tellement arrogant de la part des Français de s'approprier un auteur qui ne leur appartient pas !

J'ai bondi sur mes pieds et j'allais exploser quand Hattie, avec un sourire bizarre, a déposé bruyamment un lourd volume sur la table.

« Réglez ça de manière pacifique. »

C'était une encyclopédie.

Je me suis précipité sur les V. Je dois dire que la conviction de Gerry m'avait ébranlé au point de douter de ma raison...

– *Ah !!! Juuuules Gabrielllll Veeerne, French novelist, poet and playwright. Born Feb 8, 1828 in Nantes, France...*

– *Oh ! Really ?* a dit Gerry en secouant la tête. Je pensais pourtant... Avec un nom pareil... Djoulz Veurn... C'est comme Victor Hyougo. Ça sonne anglais !

Et il a éclaté de rire, et tout le monde avec lui. Ils me faisaient marcher depuis le début !

Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai pris la carafe d'eau à moitié vide, je l'ai levée lentement au-dessus de sa tête et je l'ai vidée sur son crâne. Il m'a regardé à travers l'eau qui ruisselait sur son visage et il a ri encore plus fort. On n'a pas arrêté de rire pendant au moins dix

minutes.

Plus tard, je lui ai demandé de m'excuser (je n'en reviens pas d'avoir fait ça !!!). Et il m'a dit qu'il s'en voulait, lui, de m'avoir chambré. Mais je l'ai remercié : sa blague m'avait fait du bien. Elle m'avait sorti de ma tristesse. Je me sens un peu... *homesick*, en ce moment. Tristounet. Ma maison me manque. Mes parents aussi.

Et j'ai ajouté :

– À propos de notre ami Djoulz, sais-tu qu'il était probablement gay, lui aussi ?

– *Get out of here !* Tu plaisantes ?

– Pas du tout. Un de nos profs de lycée nous a fait lire un article inédit d'un jeune docteur en littérature de Toulouse, Jean-Baptiste de Beaulieu. C'est un spécialiste de Verne et il a trouvé tout plein d'indices dans sa correspondance et son journal. Verne était marié et *in the closet* mais à la fin du XIX^e siècle, il n'avait pas trop le choix... L'article est inédit parce qu'aucune revue d'histoire littéraire ne veut le publier. Mais la vérité finira par éclater !!!

– *Whaddaya know !* Merci de m'avoir appris ça, ça me réchauffe le cœur !

Il m'a pris dans ses bras, comme Jermaine l'a fait l'autre jour.

Et puis il m'a tenu par les épaules et en souriant il a dit :

– *Louis, this is the beginning of a beautiful friendship* ¹⁵.

Je pense qu'il citait quelque chose ou quelqu'un mais je n'ai pas saisi l'allusion. Je me suis contenté de sourire.

En le voyant s'éloigner, j'ai pensé que je pourrais peut-être écrire quelque chose qui s'appellerait « Autour de la baie en quatre-vingts... »

Il me manque juste le dernier mot.

4. « Des poursuites. Des évasions. Un grand amour. Des miracles ! »

5. « Tout ce que j'ai toujours voulu écrire sans jamais savoir quand et où. »

6. « Écrivez votre propre livre. »

7. « Souviens-toi qu'il n'y a qu'une seule direction : vers le haut. »

8. « Je t'attendais. Je suis si heureuse que tu sois ici, enfin ! »

9. « La fierté est plus importante pour les hommes. Surtout pour les hommes noirs. On a longtemps traité l'homme noir de "boy", et ce n'est pas un petit garçon, c'est un homme. »

10. Organisation armée secrète. Groupe terroriste d'extrême droite, constitué de militaires et de civils, créé début 1961 pour lutter contre les indépendantistes mais aussi contre la politique française

favorable à l'autodétermination de l'Algérie. Entre sa création et la déclaration d'indépendance en 1962, l'OAS aurait fait deux mille victimes, militaires, politiques et civiles par assassinat ou plastiquage.

11. « *OhmonDieu*, si seulement ! »

12. Cette histoire est racontée dans *Abraham et fils*.

13. Voir *Abraham et fils*.

14. « Je serai honoré. »

15. « Louis, ceci est le début d'une belle amitié ! »

DISC 1, SIDE B
FALL : SCHOOL AND GAMES

« The first problem for all of us, men and women, is not to learn but to unlearn. »

*« Le premier problème pour nous tous,
nous toutes, hommes et femmes,
n'est pas d'apprendre mais de désapprendre. »*

Gloria Steinem

« HARD-HEADED WOMAN » – CAT STEVENS
(Hattie Kaplan, 4)

[Oakland, Septembre 1971.]

Tu t'adaptes plus vite que je ne l'aurais cru.

Et ton entrée à O-High s'est déroulée sans aucune difficulté. On dirait que tout le monde t'a adopté.

Il faut reconnaître que Jermaine, en particulier, avait fait le nécessaire. Il a fait savoir à tous ses camarades proches du Parti – il y en a un certain nombre parmi les élèves d'O-High – que tu étais un Algerian Brother, ce qui a fait de toi une personne spéciale avant que tu aies dit le moindre mot.

Je crois que dans un premier temps, ça t'a un peu embarrassé. Hier soir, tu venais de rentrer d'O-High seul, l'air préoccupé, et je t'ai demandé si tu avais le mal du pays. Mais ce n'était pas ça.

Tu m'as répondu : « J'ai le sentiment qu'on me prend pour une personne que je ne suis pas. Ou quelqu'un que je ne sais pas si je suis. C'est compliqué... »

Donna était présente quand tu m'as fait cette confidence. L'une des choses qui me touchent le plus, chez toi, c'est la confiance que tu nous fais. Nous étions assises sur la terrasse, il faisait bon, et quand je t'ai demandé de m'en dire plus, tu as répondu : « C'est un peu difficile à expliquer. Mon père est juif, ma mère était musulmane et kabyle. Mes ancêtres vivaient en Algérie bien avant qu'elle soit colonisée. Il y a un grand trou dans mon histoire culturelle. Et puis, quand j'avais huit ans, ma mère et moi avons eu le malheur de croiser une bombe, elle est morte et j'ai perdu la mémoire de mes huit ou neuf premières années. Pendant longtemps, je n'ai pas parlé d'elle avec mon père... parce que j'avais peur de réveiller ses souvenirs et de lui faire de la peine... Alors, il y a aussi un grand trou dans mon histoire personnelle et familiale... Je sais que, comme mon père, ma mère était solidaire de l'indépendance. Mais ce qui est bizarre c'est qu'elle voulait partir alors que mon père aurait préféré rester en Algérie. S'il n'y avait pas eu cet attentat, on serait peut-être partis tous les trois... Je ne sais pas ce qu'aurait été notre vie... Alors je ne comprends pas bien pourquoi Jermaine et ses amis disent que je suis un Brother. Je ne suis pas sûr de mériter ça. »

Perdre sa mère et sa mémoire dans un attentat à l'âge de huit ans

est une tragédie, et cependant tu parviens à en parler. Ton père et ta mère adoptive ont dû bien prendre soin de toi...

Après avoir parlé de ce « Big Bang fondateur » (tu as utilisé le terme en souriant), tu nous as interrogées sur les explosions de violence, de colère et de bâtiments publics qui ont marqué tout le territoire de la Nation depuis une dizaine d'années. Je pensais que tu allais mentionner le Weather Underground, car j'avais entendu David en parler lors de la soirée d'accueil, mais tu nous as interrogées sur les Black Panthers. Apparemment, Jermaine Brown t'a proposé de l'accompagner à certaines activités, et tu voulais en savoir plus afin de ne pas « dire de bêtises ». Donna t'a brossé un rapide historique du Parti... Et, comme je m'y attendais, elle en a fait aussi la critique.

— Comme beaucoup, j'ai pensé que le Parti ferait aussi la révolution dans les rapports de genre, mais nous avons été profondément déçues. Les femmes sont majoritaires parmi les militantes, et ce sont elles qui prennent en charge toutes les activités... sauf l'entraînement militaire, évidemment, que les hommes gardent jalousement... Mais on fait tout le reste, alors il nous est difficile de composer avec le machisme des dirigeants, et d'entendre sans arrêt leurs discours sexistes selon lesquels, par exemple, le viol serait « révolutionnaire » ! Ha !

— Mon Dieu ! Qui dit ça ? as-tu demandé.

— Cleaver, pour commencer ! Il l'a écrit noir sur blanc dans Soul on Ice ! Pour les hommes du Parti, il faut restaurer la masculinité de l'homme noir. Et à leurs yeux il n'y a que deux sortes de femmes. Celles qui glorifient leur virilité, et celles qui les émasculent ! Ils ne comprennent pas à quel point cette vision sert les préjugés des Blancs... Ils n'admettent pas que combattre le capitalisme, ça nécessite aussi de lutter contre la sexualisation et l'exploitation des femmes dans la communauté. Et quand une poignée d'hommes noirs stupides prennent les armes et provoquent un massacre, les Blancs trouvent le moyen de mettre les femmes noires les mieux éduquées en prison !!!

Elle a fait une pause, et à sa grande surprise, tu as hoché la tête et dit :

— Tu veux parler d'Angela Davis...

Donna et moi étions étonnées que tu aies entendu parler de Davis ; tu nous as expliqué que Serge, un de tes camarades de classe au lycée, a toujours été très au courant de ce qui se passe ici (c'est lui qui t'a fait lire Fanon, si j'ai bien compris) et qu'il t'avait parlé d'elle avec chaleur.

— Jermaine m'a dit qu'elle est accusée d'avoir fourni des armes, c'est ça ?

— Oui. En août de l'an dernier, un jeune Panther, Jonathan

Jackson, a tenté de libérer des membres du parti qui passaient en jugement au tribunal de Marin County, de l'autre côté du Golden Gate Bridge. Il a pris des otages, il y a eu une fusillade, et plusieurs personnes ont été tuées, parmi lesquelles un juge et Jackson lui-même... Or, les armes dont il s'était servi avaient été enregistrées au nom de Davis. Elle les avait achetées pour sa propre sécurité, mais il les a emportées sans la prévenir. Comme elle avait échangé des lettres avec l'un des prisonniers qui passaient en jugement, on l'a accusée de complicité ; elle a tenté de s'enfuir mais le FBI l'a mise sur sa liste de Most Wanted Fugitives et l'a arrêtée à New York City à la fin de l'année dernière et enfermée dans l'une des pires prisons pour femmes de ce pays...

– Elle a été condamnée ?

– Elle n'a pas encore été jugée ! Et elle n'a pas cessé d'écrire et de faire publier des textes via ses comités de soutien. Il y en a dans près de soixante-dix pays, dont la France, qu'elle connaît assez bien. Elle aime beaucoup ton pays. Sa mère, Sallye Marguerite, lui avait donné un prénom français.

– Ah oui ? Lequel ?

– Yvonne.

– Ah. J'aime beaucoup ce prénom... Elle connaît la France ?

– Oui, elle y est allée une première fois pendant l'été 1962 puis elle a passé sa Junior Year – sa deuxième année d'université – à Paris en 1963-1964...

– Elle était là-bas au moment de l'indépendance de l'Algérie ?

– Oui, elle s'y trouvait le 5 juillet, le jour de la déclaration officielle, a répondu Donna.

– Tu l'as déjà rencontrée ?

– J'ai assisté à une conférence qu'elle donnait sur le racisme dont elle avait été témoin en Allemagne. Et en France... Le racisme contre les Algériens, le racisme contre les Antillais, en particulier les femmes. Quand elles n'ont pas la peau noire, mais mate comme la tienne, on les prend pour des femmes algériennes et on les brutalise dans la rue. C'est arrivé plusieurs fois à une femme martiniquaise qui habitait dans le même immeuble que Davis...

Ton visage s'est assombri.

– Elle est professeur de philosophie, c'est ça ?

– Elle était prof à l'UCLA¹⁶. Le Conseil des régents de l'université l'a licenciée parce qu'elle était membre du Parti communiste. Quand un juge a statué que le motif de son licenciement était anticonstitutionnel, ils l'ont de nouveau privée de son poste, l'an dernier, pour avoir fait des déclarations... « insultantes ». (Donna s'est mise à rire.) Ils n'ont pas apprécié qu'elle traite les flics de pigs !

Tu as hoché la tête, pensif, et tu es resté longtemps silencieux. Et

puis tu as dit, comme s'il s'agissait d'une citation : « La vie est douloureuse pour tout le monde, et plus encore pour les femmes. »

Donna a demandé :

– Qui disait ça ?

– Une amie de lycée... Caroline... La sœur de mon ami Serge. Leur père était dans la Légion étrangère. Caroline est née en Indochine, enfin, au Vietnam. Sa mère était vietnamienne. Celle de Serge était congolaise. Après la mort de leurs mères, Serge et Caroline sont partis rejoindre leur père en France, et je les ai rencontrés au lycée, à Tilliers, en 1969. Cette année-là, on avait quatre profs extraordinaires. Deux hommes et deux femmes. (Tu nous as regardées en souriant.) Ils vivaient tous ensemble dans un appartement au dernier étage d'une grande maison. (Ton sourire s'est élargi.) Avec Serge, Caroline et d'autres copains, on passait beaucoup de temps chez eux. Leur porte nous était toujours ouverte. Mme Maïer, la prof d'histoire et de géographie, et Mme Lhombre, la prof de biologie, parlaient beaucoup avec les filles, et répondaient aux questions qu'elles ne pouvaient pas poser en classe. Les garçons parlaient plutôt avec M. Torricelli et M. Lamontagne. Mais comme on se réunissait souvent dehors, dans le parc, il m'arrivait d'entendre ce qui se racontait chez les filles... Et puis, Caroline m'en parlait. On était très amis... « La vie est douloureuse... », c'est une de ses phrases...

Donna a secoué la tête avec incrédulité.

– Tes quatre profs vivaient ensemble, vraiment ?

– Oui, ils se connaissaient depuis longtemps, ils avaient fait leur formation dans la même école, mais en France deux profs ne peuvent pas être affectés au même lycée s'ils ne sont pas mariés. Alors ils ont fait des mariages blancs, et ils ont choisi des lycées de province dans lesquels ils avaient une chance d'être nommés tous les quatre... Et ils ont été mutés à Tilliers ! J'ai eu de la chance... On a tous eu de la chance, cette année-là...

Nous nous sommes mises à rire.

– Ah, je me demandais pourquoi tu n'as pas posé de question sur nos... arrangements, quand tu es arrivé...

– Oh, Chris et Andy m'ont mis au courant dès le premier soir !

– What do you mean ?

La question avait fusé en même temps de la bouche de Donna et de la mienne.

– Ils sont très protecteurs. Ils ne voulaient surtout pas que je sois embarrassé, alors ils m'ont expliqué qu'entre minuit et 7 heures du matin, il ne fallait pas que je traverse le couloir qui sépare les deux appartements. Sauf si je suis à l'article de la mort...

Nous avons enfoui nos têtes dans nos mains en riant. Et tu as poursuivi en me regardant :

– Cela dit, des questions, j'en ai, et je sais que si je les pose, Hattie, tu répondras... Et je suis sûr, Donna, que tu ferais de même... Quand on dit les choses comme elles sont, c'est toujours plus facile.

À ce moment-là, j'ai saisi la perche que tu nous tendais.

– Franz, à mon tour, j'ai une question pour toi. J'espère que ça ne va pas te choquer...

– Sock it to me !

J'ai ri.

– Le soir de la party organisée pour votre arrivée, tu as longtemps parlé avec Bibi...

– Euh, oui... Enfin, c'est surtout elle qui a parlé...

– C'est une jeune fille très... libre, dis-je avec précaution.

– Euh... C'est le sentiment qu'elle donne...

– Ce qui me soucie... (Je n'arrivais pas à trouver les mots.) Tu sais que parmi les recommandations de l'AFC il y a trois règles...

– Pas de drogue, pas d'auto-stop et pas de conduite automobile. Je sais... Si j'enfreins ces règles, je serai renvoyé en France. N'aie aucune crainte. Je veux pouvoir profiter pleinement de vous tous !

– Oui, je sais que tu sais, mais il y a une chose qui n'est pas interdite... Parce qu'on ne peut pas l'interdire... Mais qui peut arriver, surtout quand on a dix-sept ans...

– Oh ! Tu veux dire...

Tu as eu l'air embarrassé.

– Oui. Et la question que je voulais te poser est celle-ci... Si jamais Bibi... t'invite à passer un moment avec elle, juste vous deux... Est-ce que tu sais...

– Ce qu'il faut faire ? Ou... pas faire ? as-tu répondu très calmement. Euh... Non. Pas vraiment... Je veux dire : oui, en théorie. Mme Lhombre nous a fait le seul cours de contraception qu'on ait donné dans un lycée français en 1970 !!! Et à la fin, on savait mieux que personne ce qu'il fallait savoir sur la pilule, le stérilet et les préservatifs. Elle nous a dit aussi comment se passait un avortement clandestin... Et comment ça aurait dû se passer si ça avait été légal... Et puis, en privé, elle a dit aux filles que si elles se retrouvaient en difficulté... (Tu as souri.) Il leur suffisait d'aller voir Claire.

– Claire ? Ta mère ?

– Oui. Elle ne sait pas que je le sais, mais elle fait partie d'un... réseau de femmes qui... s'entraident. Un réseau clandestin, bien sûr... L'avortement est interdit en France.

– En Californie, c'est légal depuis 1967, a dit Donna. Compliqué, mais légal...

J'ai ajouté :

– Dans les états où c'est interdit, il y a des réseaux comme celui dont tu parles. Nous connaissons un médecin d'ici qui va faire des

avortements à Chicago pour « Jane » – c'est le nom du réseau là-bas...

– Celui de Claire et ses amies, c'est « Tante Yvonne »...

– Ah, comme c'est drôle... Mais je suis très surprise que tes profs vous aient parlé de ça !

– Ils étaient très, très progressistes... Quand la direction du lycée s'en est rendu compte, elle a fait de son mieux pour les brider. Heureusement elle ne s'en est pas rendu compte tout de suite ! Alors, en théorie je sais beaucoup de choses. Mais... pas en pratique... (Tu as poussé un grand soupir, et puis tu t'es littéralement jeté à l'eau.) Pendant longtemps, je ne savais même pas si je préférais les filles ou les garçons. Je savais depuis l'école primaire qu'un garçon pouvait être amoureux d'un autre garçon. J'ai un copain d'enfance, Jérôme, qui aime beaucoup le cinéma, comme moi. Un jour, je lui ai dit que mon acteur de cinéma préféré, c'était Jean Marais. Il jouait dans des films de cape et d'épée que j'adorais. Il m'a dit : « Tu sais que Jean Marais a été l'amant de Jean Cocteau ? » Et bien sûr, je ne le savais pas, c'est pas le genre de truc qu'on nous racontait en classe ou qu'on disait à la télé ! Il m'a fait mon éducation... Jérôme a toujours été très amoureux d'un copain commun, Fred. Malheureusement, Fred préfère les filles. Mais Jérôme lui disait sans arrêt qu'il avait envie de l'embrasser et... (Tu t'es mis à rire doucement.) J'étais un peu jaloux...

J'étais stupéfaite – et Donna ne l'était pas moins – que tu racontes ça avec un pareil calme.

– Tu étais amoureux de lui ?

– Non... On s'aime beaucoup, mais pas comme ça. C'est Fred qu'il aime... Mais j'aurais aimé savoir... ce que ça fait ! Enfin je pouvais pas lui demander une démonstration...

– Do you mean... You've never kissed a girl ? s'est écriée Donna.

– Non... Enfin... Deux fois, des filles m'ont embrassé... Juste avant de partir...

Au bout d'un moment j'ai dit :

– Je suis... nous sommes... (Donna a hoché la tête.) Très touchées que tu nous confies ça, Franz.

– C'est bien naturel... Vous m'avez accueilli sans savoir ce que j'allais penser de la manière dont vous vivez... Vous m'avez fait confiance... Et je pense que vous êtes une famille merveilleuse, et que j'ai beaucoup de chance de passer cette année avec vous.

– Nous aussi, nous avons beaucoup de chance, dit Donna. We all live with our favorite persons. Tous les quatre, nous vivons avec nos personnes préférées...

Tu as fait oui de la tête.

– The Mamas and The Papas. C'est très drôle...

Et puis tu as posé tes mains sur les nôtres.

– Je me sens tellement bien avec vous.

Tes yeux se sont embués.

– Et nous, ai-je dit, la gorge serrée, nous trouvons merveilleux que tu sois avec nous. Mais je voulais te présenter mes excuses.

– Pourquoi ?

– Parce que tu ne savais pas vraiment chez qui tu tombais. Nous t'avons mis devant le fait accompli. Tu aurais pu être très mal à l'aise en découvrant comment nous vivons...

Tu as hoché la tête.

– Je l'aurais dit ! Je pouvais toujours demander à l'AFC de me trouver une autre famille. Pendant notre orientation, avant le départ, les responsables ont bien insisté sur ce point : si quelque chose ne va pas, il faut le dire... Mais pour moi, tout va bien !

– Pour toi, oui, mais tes parents ?

– Quoi, mes parents ?

– Tes parents ne savent pas qui nous sommes. Qu'est-ce qu'ils en penseraient s'ils savaient ?

– Oh, mes parents, ils en ont fait et vu bien d'autres !

Et tu nous as raconté comment Abraham a proposé à Claire, qui était son assistante, de s'installer avec sa fille Luciane dans une partie inoccupée de votre maison lorsqu'elles ont perdu leur logement. Et tu nous as décrit en riant les allers et retours des deux adultes d'un bout à l'autre du couloir, tard dans la nuit, lorsqu'ils pensaient leurs enfants endormis. Et leur air embarrassé le jour où ils vous ont annoncé qu'ils allaient se marier, et leur tête quand Luciane a dit : « Enfin ! C'est pas trop tôt ! » Et toi sur un ton très sérieux : « Oui, quoi ! J'en ai marre d'être réveillé en pleine nuit quand l'un de vous retourne dans sa chambre ! »

Et, comme ce jour-là j'imagine, tu as éclaté de rire et nous avons ri avec toi.

Et puis tu nous as de nouveau parlé de tes profs de lycée, et de la manière dont tes parents s'étaient liés d'amitié avec eux.

Et tu nous as aussi parlé de ta sœur et de Frank, qui dessinent des comic books ensemble à Brooklyn !

Et puis, après avoir beaucoup parlé, tu as de nouveau eu l'air pensif, un peu triste, et tu as dit : « J'ai déjà eu un sentiment amoureux... Deux fois... »

Tu nous as regardées, comme pour savoir ce que nous allions dire, mais nous nous sommes tues, l'une et l'autre.

– La première fois, il y a deux ans, c'était Caroline, ma camarade de classe. Je ne le lui ai jamais dit parce que... sa vie... toute son histoire familiale était compliquée. Il n'y avait pas de place pour moi. C'est comme ça... La deuxième fois, c'est l'an dernier, une jeune femme que j'ai rencontrée en Angleterre. Chiara... Elle, je n'ai pas eu

besoin de lui dire ce que je ressentais, elle a compris. Et je pense qu'elle aussi avait des sentiments pour moi. Elle avait vingt-deux ou vingt-trois ans... Elle vit en Italie. Elle était fiancée, elle doit être mariée à présent... On a passé de beaux moments ensemble. Sans... dépasser certaines limites. À part le baiser de feu qu'elle m'a donné avant de sauter dans son taxi pour l'aéroport... Elle ne voulait pas trahir Paolo... (Tu as eu un sourire ironique.) Et moi... Au fond, j'avais un peu peur. Ne rien faire, c'était rassurant... Alors ça n'a pas été trop difficile.

– Pas trop ? ai-je demandé.

– Pas trop ! as-tu répondu en riant... Mais ça m'a fait comprendre quelque chose... Je ne le dis jamais parce que j'ai peur qu'on trouve ça ridicule... Mais je sais que vous me comprendrez... Je ne veux pas juste tomber amoureux. Comme vous, j'aimerais vivre avec ma personne préférée. Ma meilleure amie. Toute ma vie. Bien sûr, on peut mourir du jour au lendemain... Mon père et Claire en savent quelque chose... Mais c'est ce que je veux. Et j'ai le sentiment que lorsque je la rencontrerai, je le saurai. Je sais, c'est très... En français on dirait « gnanngnan ». Comment dit-on en anglais ? Sickening ?

(J'ai pensé : C'est sweet, mais pas écoeurant...)

– Enfin, c'est comme ça que je vois les choses. Alors... si jamais Bibi me proposait... de « mieux faire connaissance », je lui dirais merci, mais non merci. C'est une chouette fille, mais non... Je ne tiens pas à souffrir. Ni à faire souffrir.

... Suzanne revient me voir, catastrophée. Un radiologue de l'hôpital lui a dit qu'elle a une tuberculose et qu'elle doit non seulement être hospitalisée et traitée, mais qu'elle ne peut plus travailler, qu'on doit l'envoyer dans un sanatorium, et tout un tas de choses très inquiétantes et même, à mon avis, carrément terroristes. Elle a quand même réussi à lui faire entendre qu'elle doit d'abord me voir, et à le convaincre de lui donner ses radios pour qu'elle me les montre. Sa prise de sang est parfaite, mais effectivement, la radio pulmonaire montre une image bizarre sans qu'on puisse dire si c'est le signe d'une maladie en évolution ou la cicatrice d'une lésion ancienne.

Comme elle est dans tous ses états, je lui dis que même si elle a une tuberculose active, ça se soigne très bien à présent, avec un traitement simple et sans hospitalisation. Et pour la rassurer complètement, je lui dis que je vais l'envoyer en consultation chez le Dr Zaffran, à Pithiviers. Il a été pneumologue avant de faire de la médecine générale, il m'a bien conseillé

quand tu as fait ta pneumonie, je savais qu'il saurait exactement quoi faire, et qu'elle n'aurait pas besoin d'aller jusqu'à Orléans ou Paris pour se faire soigner. Je lui demande si elle pourra se rendre jusqu'à Pithiviers. Elle me répond que oui, une amie peut l'emmener. Alors, je décroche le téléphone devant elle, j'appelle chez les Zaffran, c'est sa femme Nelly qui me répond, elle me reconnaît tout de suite avant que j'aie dit mon nom, elle est ravie de m'entendre... Il faut dire que je lui ai ôté une méchante épine du pied, il y a deux ou trois ans... Et elle me donne sur-le-champ un rendez-vous pour Suzanne.

... Malgré ça, Suzanne n'est qu'à moitié rassurée. Elle reste assise sans rien dire, le regard fixé vers le sol. Je vois bien qu'elle est préoccupée...

... Alors je dis :

– Vous avez encore un souci en tête...

– Oui, Docteur... Maintenant je sais que je n'aurai jamais d'enfants.

– Mais pourquoi ? Une fois traitée, rien ne vous empêche...

– Je ne pourrai pas me marier.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– La tuberculose, c'est une maladie encore plus honteuse que la syphilis...

Ça m'a laissé sans voix. J'ai fini par dire :

– Personne n'a besoin de savoir que vous avez souffert de tuberculose.

– Personne, sauf mon futur mari. C'est à ça que sert le certificat prénuptial, non ? À dire à un homme si une femme est... saine...

– Mais pas du tout ! Ce qu'un médecin diagnostique ou apprend ne peut pas être révélé à une tierce personne. Ça ne concerne que vous !

Elle est restée silencieuse un long moment. Et puis, elle a poussé un long soupir.

– J'aimerais bien me marier. Un monsieur m'a fait une proposition... Et ce monsieur... je l'aime beaucoup. Il est très gentil, très doux, très attentif.

– Et... vous pensez que s'il apprend que vous avez eu une tuberculose, ça va le dissuader ?

– Oh, non, pas lui. Je suis sûr qu'il s'en moque. C'est plutôt sa mère qui me fait peur...

– Sa mère ?

– Oui, c'est quelqu'un qui a... beaucoup d'autorité. Elle a toujours été très gentille avec moi mais je suis sûre qu'elle ne voudrait pas que son fils se marie avec... une malade.

Une fois encore, j'ouvre de grands yeux. Et, sans que je lui pose la question, elle se met à me raconter que son prétendant, c'est Raymond ! Quand elle a cherché du travail, elle a d'abord été embauchée comme ouvrière à l'usine de gâteaux au miel. Elle ne voulait pas faire ça toute sa vie, alors elle s'est inscrite aux cours du soir de secrétariat-comptabilité à l'école Saint-Éligius, derrière chez nous. Quelques mois plus tard, l'une des deux secrétaires de l'usine est tombée malade ; elle a proposé au directeur –

Castagnet, donc – de la remplacer plutôt que de prendre une intérimaire. Il a accepté – ça lui permettait de faire des économies – et elle s'en est très bien sortie. Quand la collègue malade est revenue, l'usine s'agrandissait, il fallait une secrétaire de plus pour faire face au surcroît d'activité, Castagnet a gardé Suzanne. Elle était discrète, absolument loyale et d'une efficacité exemplaire. Petit à petit, elle est devenue son assistante, celle à qui il confiait les tâches les plus délicates... Un jour, il lui demande d'aller porter des contrats à signer à Mme Lacroix, qui ne sortait plus beaucoup de chez elle. Et là, elle rencontre Raymond, et pour lui, c'est le coup de foudre. Il se met à aller à l'usine sans arrêt pour voir Suzanne. Il lui apporte des fleurs. Il l'invite à prendre le thé. Il lui propose de la retrouver le dimanche après-midi pour se promener avec son chien autour de Tilliers, sous les arbres... Il lui fait la cour, à sa manière. Et Suzanne, qui se sent malgré tout très seule, se laisse faire, elle le considère surtout comme un ami, elle prend du plaisir à le voir, à faire ces balades avec lui, d'autant qu'il est très timide, il ne la touche pas ou presque. Elle m'a raconté que la première fois qu'elle lui a pris le bras alors qu'ils se baladaient autour du grand bassin, dans le jardin municipal, il s'est arrêté de marcher tant il était surpris. Elle a voulu retirer sa main et il a dit : « Non, non, j'aime bien. » Et il s'est remis à marcher. Et par la suite, chaque fois qu'ils se promenaient ensemble, il lui tendait le bras... Et ça dure depuis plusieurs années, cette histoire !

... Bien sûr, ça fait jaser, les mauvaises langues disent que Suzanne s'intéresse à lui parce qu'il a de l'argent. Et que comme il est un peu « simple », il se laisse mener par le bout du nez. Après tout, elle a des antécédents un peu douteux – que personne à Tilliers n'ignore. Et les racontars vont bon train. Alors elle est très inquiète, parce que Raymond, pour la première fois, lui a parlé de mariage il y a quelques semaines. Elle lui a demandé s'il est bien sûr, s'il a bien réfléchi, et Raymond, qui sait très bien ce qu'il veut, lui répète tous les jours qu'il voudrait se marier avec elle parce qu'il sait que comme ça il pourra la voir tous les jours, il lui parle même d'avoir des enfants. Finalement, elle a répondu qu'elle allait y réfléchir, et elle est venue me voir en pensant que si je lui annonce une mauvaise nouvelle, ce sera plus facile de lui dire non.

... Et moi, un peu bêtement, je demande à Suzanne : « Raymond a l'air sûr de lui. Mais vous, qu'est-ce que vous voulez ? Est-ce que vous envisageriez de l'épouser ? »

Je vois son visage devenir douloureux.

« Oui. C'est l'homme le plus gentil que j'aie rencontré, et croyez-moi j'en ai connu beaucoup, malheureusement. Et s'il était ouvrier à l'usine, ou chauffeur livreur, j'aurais dit oui tout de suite. Ça m'est complètement égal qu'il soit comme il est, je ne sais pas si c'est son caractère ou s'il est... différent, vous voyez ? Je l'aime beaucoup, et je sens qu'il m'aime beaucoup aussi. Je sais qu'il se moque complètement de la vie que j'ai eue auparavant, il ne m'a jamais questionnée. Il vit dans le présent, et un tout petit peu dans le

futur, mais il ne s'intéresse jamais au passé, ni au sien ni à celui des autres. C'est reposant. Et il est toujours souriant, toujours prévenant, toujours de bonne humeur. Et tellement habile de ses mains, si vous pouviez voir ce qu'il fait pendant ses journées ! Quand il fait trop mauvais pour qu'on aille se promener, le dimanche, il m'emmène dans son atelier et me montre ce qu'il a fabriqué dans la semaine. Il est très doué, vous savez. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui... Alors, oui, ça me rendrait très heureuse de me marier avec lui, mais je ne veux pas qu'on dise que j'épouse le fils Lacroy pour son argent... Enfin, de toute manière, si je suis malade, ça n'aura plus grande importance... »

... Je voyais bien que je ne pouvais rien dire pour la consoler. Mais je me suis assuré qu'elle irait à son rendez-vous chez Zaffran pour en avoir le cœur net.

... Quinze jours plus tard, un lundi matin, je croise Suzanne tout sourire dans la rue, elle porte un magnifique manteau rouge, et elle rayonne de joie. Zaffran l'a rassurée, ce qu'on a vu à la radio n'est pas une tuberculose mais la cicatrice d'un pneumothorax ancien, une affection bénigne qu'elle a faite quand elle était adolescente et qu'elle se rappelle bien. Le soir même, Mme Lacroy l'a invitée à prendre le thé après leur promenade dominicale pour lui parler en tête-à-tête. Elle lui a dit que son fils est très heureux depuis qu'ils se fréquentent, et qu'il lui a dit vouloir se marier avec elle. Elle demande à Suzanne ce qu'elle en pense, et avant qu'elle ait répondu, elle ajoute : « N'écoutez pas les mauvaises langues. J'ai toujours su que si un jour Raymond se mariait, on dirait de sa femme qu'elle en a après son argent. Mais moi, je m'en contrefiche : ce que je veux, c'est que mon fils soit heureux avec une femme qui l'aime comme il est. Et je ne l'ai jamais vu aussi heureux que depuis qu'il vous connaît. Alors, pour ce qui me concerne, je suis ravie... Mais, bien sûr, si vous ne voulez pas l'épouser, personne ne vous en voudra, de toute manière il restera votre ami, et je resterai votre amie moi aussi. »

... Et bien sûr, Suzanne fond en larmes, elles tombent dans les bras l'une de l'autre et elle dit à Raymond que s'il veut vraiment, oui, elle veut bien elle aussi.

... Et elle me raconte ça, tout euphorique, sur le bord du trottoir, elle me montre son beau manteau rouge en me disant qu'elle avait envie de se l'offrir depuis longtemps et qu'elle est allée se l'acheter le matin même pour fêter ça. « Vous savez, Docteur, je me suis dit que j'étais bête de me mettre martel en tête, j'ai tellement de chance comparée à beaucoup de femmes de mon âge, par exemple mon amie Arlette, qui vit encore dans une chambre côté cour, chez Léon. Je suis passée la voir ce matin, elle ne va vraiment pas bien, elle a chaud, elle a froid, elle grelotte, je lui ai proposé d'aller lui faire ses commissions et de vous appeler. Elle ne voulait pas de médecin, elle n'a pas la sécurité sociale, elle a peur qu'on l'envoie à l'hôpital, et je crois bien que ses papiers ne sont pas tout à fait en règle... Mais je lui ai dit qu'avec vous elle n'a rien à craindre, que vous la soignerez bien et que vous ne la

dénoncerez jamais. Et comme j'ai insisté, elle a fini par accepter, alors est-ce que vous voulez bien aller la voir ? »

... Je dis que je passerai la voir dans l'après-midi après mes consultations.

Et je repars tout heureux pour Suzanne et Raymond, sans imaginer une seconde le drame qui va se produire.

32

« NON, JE NE REGRETTE RIEN » – ÉDITH PIAF
(Les belles histoires de Tante Yvonne, 4)

La voix. – Justement, j'en profite pour te poser la question qui me trotte dans la tête depuis le début : comment savaient-elles qu'elles pouvaient vous appeler ?

Claire. – Eh bien, grâce à Tante Yvonne ! Tu sais bien...

La voix. – Oui, je connais l'histoire, mais j'aimerais que tu la racontes...

Claire. – Oh, c'est vraiment très simple. On a mis une petite annonce dans les journaux locaux ! Il fallait être elliptique, parce qu'on n'avait pas le droit d'écrire des mots comme « grossesse » ou « avortement », mais on a fini par écrire : « Vous êtes encore en retard et vous ne savez pas quoi faire ? Appelez Tante Yvonne ! », suivi d'un numéro sur liste rouge.

La voix. – Sur liste rouge ?

Claire. – Ah, oui, tu es trop jeune pour te rappeler. C'étaient les numéros qui n'apparaissaient pas dans l'annuaire, à la demande de l'abonné. La ligne était à mon nom, alors je n'y tenais pas ! (Rires.)

La voix. – Et pourquoi avez-vous choisi de passer une annonce ?

Claire. – Rappelle-toi qu'il n'y avait pas d'internet, à l'époque... La petite annonce, c'était le moyen le plus simple de toucher le plus grand nombre de femmes. Tu vois, en Amérique, les groupes comme « Jane », à Chicago, n'hésitaient pas à distribuer des tracts pour inviter à leurs réunions parce que là-bas, inviter les femmes à une « réunion de conseil autour de la grossesse », c'est du *free speech*, c'est un droit garanti par la Constitution. En France, ça aurait attiré l'attention tout de suite, parce que la loi de 1920 sanctionnait toute promotion du contrôle des naissances avec par de lourdes amendes ou des peines de prison ! Au cours des « réunions tupéiroire » du Cercle, comme on était affiliées au Planning familial, on pouvait parler de contraception, mais pas d'avortement, bien sûr. D'autre part, nos membres étaient plutôt des femmes de la classe moyenne. Si on en était restées au bouche-à-oreille, on n'aurait eu que les proches de leurs proches... Mais toutes les femmes avaient besoin d'aide, et le meilleur moyen de toucher des femmes qui ne seraient jamais venues aux réunions c'était de caser notre petite annonce en semaine, au milieu des messages du genre « À vendre : beau landau deux places, à peine usagé » ou « Batterie de casseroles en

cuire, jamais servi, à vendre cause double emploi ». (Rires.) Le message était suffisamment clair, mais pas trop... Et on comptait aussi sur le bouche-à-oreille. D'ailleurs, on n'a fait passer l'annonce que pendant deux semaines. Après ça, le téléphone n'a pas cessé de sonner ! Par la suite, on a remis l'annonce une fois par trimestre, mais je ne suis pas sûre que c'était nécessaire. Les femmes qui avaient affaire à nous passaient le numéro à quelqu'un d'autre, et ainsi de suite... Ça se passait toujours de la même manière. Le téléphone sonnait, tard le soir ou tôt le matin, et une voix disait la phrase rituelle : « Je suis bien chez Tante Yvonne ? », ou : « Est-ce que je peux parler à Tante Yvonne ? »

La voix. – Pourquoi « Tante Yvonne » ?

Claire. – On avait installé notre « standard » dans l'ancienne chambre de Luciane au premier étage, et on recevait les femmes dans la pièce voisine, de ce côté-ci – tu vois la fenêtre là-haut ? Il y avait des petits rideaux de dentelle, des plantes, des fauteuils et un canapé comme pour prendre le thé... Un jour, une femme est entrée et a dit : « C'est gentil, chez vous, ça me rappelle chez ma tante Yvonne. » Ça nous est resté.

(Rires.)

La voix. – Je reviens à vos rencontres du mardi soir. Même si vous n'en parliez pas, il y avait sûrement des femmes qui abordaient le sujet, non ?

Claire. – Oui, et quand elles le faisaient, on répondait qu'en France c'était illégal, point final ! Officiellement, les membres du Planning ne pouvaient pas tenir un autre discours. Mais si elles venaient nous en parler après, en privé, on leur donnait le numéro de Tante Yvonne. Sans dire que c'était nous, elles le découvraient plus tard. Ça réduisait les risques de voir les gendarmes ou la police s'en mêler.

La voix. – Je vois. Et quand quelqu'un appelait, comment faisiez-vous pour trier ? Je veux dire : pour vérifier que c'était une demande authentique, pas une femme flic qui cherchait à vous coincer...

Claire. – On avait mis au point un petit rituel : on leur demandait qui leur avait donné le numéro, on les faisait parler, on leur demandait de quoi elles avaient besoin. En général, au bout de cinq minutes on savait si on avait affaire à une femme en difficulté ou à quelqu'un qui nous testait. On ne prononçait jamais le mot avortement au téléphone, bien sûr. Ni elles ni nous. Si l'une des femmes le disait, on mettait fin à la conversation tout de suite. C'était parfois déchirant, mais on préférait ne pas mettre en péril tout le réseau...

La voix. – C'est arrivé souvent, ce genre de situation ?

Claire. – Non, pas souvent. Les femmes étaient très prudentes. La preuve, c'est qu'on n'a jamais eu de descente de police, ni à l'hôpital ni dans les différents lieux où on a reçu des femmes. Quand j'y pense à présent, je me dis que c'est miraculeux. Mais tu vois – je reviens à la petite annonce – ce qu'on voulait, c'est que n'importe quelle femme puisse s'adresser à nous. Surtout celles qui n'avaient pas de moyens. Elles étaient les plus vulnérables.

La voix. – C'était une décision politique...

Claire. – Oui et non. Je veux dire qu'on n'y avait pas pensé en termes politiques, mais en termes de liberté. Toutes les quatre – Brigitte et Évangeline, qui vivaient ensemble, Frédérique qui s'était fait faire une ligature de trompes après son troisième enfant, et moi dont le mari avait eu une vasectomie en Amérique –, on vivait notre vie sans courir constamment le risque d'être enceintes. L'immense majorité des femmes n'ont pas cette liberté et, à l'époque, presque tous les hommes, en particulier ceux qui nous gouvernaient, s'en foutaient royalement. Je ne suis d'ailleurs pas sûre que ça ait beaucoup changé... Oh, bien sûr, ils avaient déjà les moyens de faire avorter leurs épouses, leurs filles ou leurs maîtresses quand ils le décidaient –, même si les femmes en question ne le voulaient pas ! – mais ils se lavaient les mains de savoir que des milliers de femmes mouraient ou étaient mutilées chaque année parce qu'elles n'avaient pas une fortune personnelle, un nom à particule ou un mari haut fonctionnaire. Alors oui, c'était une décision politique, si tu veux, mais on voyait ça de manière plus concrète : pour nous, faire des avortements c'était permettre aux femmes de décider pour elles-mêmes, sans avoir à dépendre de personne. On le faisait parce que c'était *juste*. Ce qui comptait pour nous, c'était d'être maîtresse de sa vie, et tu ne peux pas l'être si tu ne maîtrises pas ce qui se passe dans ton corps. Quand tu es une femme, toutes tes libertés découlent de ça. Être enceinte après avoir été violée, porter un enfant dont on ne veut pas, ou mourir en se faisant avorter clandestinement, c'est pas la liberté... Et c'est pas juste non plus. Le plus rageant, c'était l'hypocrisie de la France de l'époque, qui d'un côté interdisait l'avortement et de l'autre couvrait ce qui se passait à La Réunion, où des milliers de femmes ont été avortées et stérilisées contre leur gré... Alors même que Michel Debré, le Premier ministre de l'époque, était député de l'île...

La voix. – Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Claire. – Tu n'as jamais entendu parler de ça ? Il y a eu un procès retentissant en 1971... Tu es un peu trop jeune... Pendant les années 1960, dans une clinique privée de La Réunion qui portait un nom sinistre – la Clinique du Dr Moreau, ça ne s'invente pas ! –, une demi-douzaine de médecins pratiquaient des avortements clandestins sur les femmes réunionnaises, à n'importe quel stade de la grossesse, sans qu'elles l'aient demandé, et ils les stérilisaient par-dessus le marché. Pas pour leur venir en aide, mais parce qu'aux yeux des autorités, les Réunionnaises faisaient trop d'enfants ! Si l'île était pauvre, c'était à cause des femmes, bien entendu ! Les médecins, eux, s'enrichissaient sans vergogne...

La voix. – Bien entendu...

Claire. – À part ça, la politique de la France était féroce ment nataliste. Quand les femmes blanches et riches font des enfants, ça va. Surtout, *faut* qu'elles en fassent ! En revanche, celles qui sont pauvres et pas de la bonne couleur, faut tout faire pour les en empêcher. Dans un cas comme dans l'autre,

c'est jamais aux femmes de choisir !!! (Elle se tait et porte la main à son cœur, comme pour se calmer.) Excuse-moi, je m'énerve... Quand on pensait à toute cette violence... On avait envie de tout casser, de tout brûler... Alors, aider les femmes à vivre sans que les bonshommes s'en mêlent – et sans même qu'ils le sachent – ça nous rendait...

La voix. – Fières ?

Claire. – Mieux que ça : puissantes... De la meilleure puissance qui soit : celle qui libère sans écraser personne.

33

« BLOWING IN THE WIND » – JOAN BAEZ

(Carnets, 1)

[Oakland, Septembre 1971.]

Ça fait six semaines que je suis arrivé et tout le monde me raconte sa vie. Je ne comprends pas bien pourquoi. Mais je vais noter ici ce que me raconte chacune des personnes qui m'entourent. Ça me permettra de me rappeler. Je ne veux pas qu'on pense que c'est resté lettre morte.

*

On a parlé longtemps, je tombe de sommeil, mais il faut que j'écrive ça pendant que c'est tout frais.

On était dans la cuisine, Hattie, Donna et moi. La nuit était tombée et, dans le ciel bleu sombre de la fenêtre, les étoiles semblaient apparaître une à une. J'ai pensé que c'était peut-être le bon moment et j'ai demandé :

– Comment vous vous êtes rencontrés, tous les quatre ?

– Oh, a dit Hattie, c'est une longue histoire...

Elle n'avait pas l'air gênée, plutôt de chercher ses mots.

– Je vais raconter, a dit Donna.

Hattie a hoché la tête.

– *All right !* Je te reprendrai quand il le faudra.

– *Don't you dare !*¹⁷

(Elles se lancent souvent des piques comme ça, avec un sourire incroyable. Ça me fait penser à Claire et ses amies pendant leurs « soirées tupéroire ».)

– Eh bien, a dit Donna, tout a commencé quand on s'est rencontrées, Hattie et moi...

– *Wait a minute !* J'étais déjà mariée à Bernie !

– Bernie et toi, c'est une autre histoire ! On va commencer par la

nôtre, veux-tu ?

– Okay...

J'ai croisé les bras pour me retenir de rire. Si elles continuaient à se chamailler comme ça, on allait y passer la nuit.

– *Right !* Donc, comme je le disais, Hattie et moi on s'est rencontrées en 1961, pendant un *Freedom Ride*¹⁸. Tu sais ce que c'est ?... Pendant longtemps, il y a eu de la ségrégation non seulement dans les bus – tu as entendu parler de Rosa Parks, j'imagine... – mais aussi dans les gares routières où les chauffeurs font le plein et les voyageurs vont s'acheter un sandwich ou boire un café. Les Blancs mangeaient d'un côté, les Noirs de l'autre. En 1946 et en 1960, deux décisions de la Cour suprême ont statué que les arrêts de bus sont des lieux publics et que la ségrégation y est illégale. Les décisions ont été respectées sur presque tout le territoire, sauf bien sûr dans les états racistes du Sud. En 1960, en Caroline du Nord, plusieurs groupes de jeunes Afro-Américains ont décidé d'organiser des *Sit-ins* : ils allaient s'asseoir volontairement dans les zones réservées aux Blancs et demandaient qu'on les serve. C'était une forme de contestation non violente. Le plus souvent, ils se faisaient expulser, ou frapper, ou mettre en prison. Alors, début 1961, des associations afro-américaines comme le CORE¹⁹ et le SCLC²⁰ – et des groupes d'étudiants comme la National Student Association...

– N'oublie pas le SDS...

– ... et le SDS, Students for Democratic Society, dont Hattie faisait encore partie alors qu'elle n'était plus étudiante, a ajouté Donna avec un sourire en coin – toutes ces associations ont formé le SLCC, le Comité de coordination des étudiants non violents. Ses membres boycottaient et manifestaient dans ou devant les établissements qui pratiquaient la ségrégation. On a même fait des *Kneel-ins* – on allait prier en groupe dans les églises réservées aux Blancs. Et puis, en mai 1961, avec le soutien du CORE et du SLCC, un groupe mixte de treize étudiants noirs et blancs...

– ... Dont trois femmes...

– ... Ont entrepris de voyager ensemble, en bus, de Washington D.C. à New Orleans en traversant la Virginie, les Carolines, la Géorgie, l'Alabama et le Mississippi. Leur plan consistait à s'asseoir par paires mixtes dans le bus et aux arrêts, pour attirer l'attention sur la ségrégation... C'était le premier *Freedom Ride*, et il ne s'est pas bien passé : les militants ont été poursuivis et brutalisés par le Ku-Klux-Klan sans que la police intervienne. En Alabama, des extrémistes blancs ont mis le feu à l'autocar et bloqué les portes. Les voyageurs ont fini par s'échapper, mais ils ont été battus et se sont retrouvés à l'hôpital ou en prison... Seulement, ils avaient invité des journalistes à les accompagner et toute cette violence, qui a été vue partout dans les

journaux et à la télévision, a déclenché plusieurs vagues d'actions similaires pendant le reste de l'année – une soixantaine de bus, près de quatre cent cinquante étudiants...

– C'était risqué...

– Très risqué. Beaucoup ont été agressés et se sont retrouvés à l'hôpital, où les infirmières et les médecins ne voulaient pas s'occuper d'eux de peur de représailles du Klan. Près de trois cents étudiants ont été arrêtés et emprisonnés, dans des conditions inhumaines, pendant plusieurs semaines... Et en 1964, trois militants ont été assassinés par le Klan dans le Mississippi... Mais toutes celles et ceux qui ont fait ces voyages pensaient que ça valait la peine de courir le risque et les *Freedom Rides* ont repris plusieurs étés de suite... Moi, en octobre 1960 j'avais participé à des *Sit-ins* et à des boycotts de grands magasins à Atlanta, où je faisais mes études ; le Dr King était venu se joindre à nous. Quelques semaines plus tard, Kennedy est devenu président et a nommé son frère Bobby au poste d'*Attorney General*. On a commencé à espérer que les choses allaient changer, que la justice était enfin de notre côté. Contester la ségrégation dans les lieux publics et les transports, c'était un premier pas. On voulait attirer l'attention du gouvernement fédéral, et l'obliger à faire appliquer la décision de la Cour suprême dans les états du Sud... En Juillet 1961, j'ai entendu dire qu'un *Freedom Ride* qui venait de la côte est ferait une étape à Chattanooga, à trois heures au nord d'Atlanta. Un ami m'a conduit là-bas. Quand le bus s'est arrêté, je suis montée et je me suis assise à côté d'une femme blanche à l'air renfrogné, en espérant que ça allait la faire hurler. Mais elle m'a souri et elle a dit : *Hi ! I'm Hattie !* Elle m'a raconté qu'elle avait pris le bus dans le New Jersey et qu'elle allait jusqu'à Little Rock, en Arkansas... Et elle m'a demandé d'où je venais... Et bientôt on a parlé de Chris, qui était chez mes grands-parents à Atlanta, et d'Andy, qui était resté avec son père à New York...

J'ai dit : Tu as eue Chris jeune...

– Oui, j'ai été enceinte à seize ans. (Elle a dit ça très tranquillement.) En 1961, j'en avais vingt-trois, Chris en avait sept et je ne voulais pas qu'elle grandisse dans le même monde que moi...

Hattie a posé la main sur celle de Donna.

– C'est l'une des choses qui nous ont rapprochées tout de suite ; j'étais plus âgée qu'elle, mais j'étais mère depuis moins longtemps, Andy n'avait que deux ans et j'étais terrifiée de m'être lancée dans cette aventure en le laissant avec Bernie.

J'ai demandé : Tu n'avais pas confiance en lui ?

– Oh, si, mais j'avais peur qu'il m'arrive quelque chose pendant le voyage. Les meutes racistes qui s'attaquaient aux *Freedom Riders* ne faisaient pas de quartier. Je pensais que j'étais une mauvaise mère

d'être partie comme ça...

– Et moi, je lui ai dit qu'une femme blanche qui prenait le risque de faire ce voyage avec des hommes et des femmes noires était le meilleur des *role models* pour son fils...

Hattie a baissé les yeux, puis elle m'a regardé avec un grand sourire.

– À la fin du voyage, qui a été difficile, mais où personne n'a été blessé, on est rentrées chez nous en se promettant de s'écrire...

– Et je ne l'ai pas crue une seconde quand elle promit ça, a dit Donna, mais une semaine plus tard, j'avais sa première lettre entre les mains et ça m'a...

(Elle a dit *blown away*, et ça m'a fait sourire d'imaginer Donna, sa lettre à la main, emportée par le vent comme Mary Poppins...)

– Et... vous vous êtes revues ?

– Pas tout de suite, a dit Hattie. En 1963 ! J'étais allée en train à Chicago pour un congrès de bibliothécaires et je voulais aller ensuite à Washington D.C., participer à la *March for Jobs and Freedom* organisée par le Civil Rights Movement. J'ai sauté dans un bus qui arrivait de San Francisco *via* Reno et Salt lake City... Il y avait des voyageurs de toutes les origines, *Blacks and Whites and Latinos and Asians* assis ensemble et tout le monde parlait... J'étais assise près d'une femme *latina* qui vivait à Oakland, et je me souviens que derrière nous, une jeune fille blanche qui ne devait pas avoir plus de dix-sept ou dix-huit ans écoutait un vieil homme noir lui raconter comment il avait échappé à un lynchage dans les années 1920 et décidé d'aller à New York où il avait aidé à construire des ponts de chemin de fer... Sur le siège voisin, un homme de Chinatown expliquait à une femme de Harlem que ses amis refusaient de jouer au basket-ball avec les Afro-Américains de leur âge parce qu'ils étaient plus grands qu'eux... Et au fond du bus, un jeune homme blond jouait « *Blowing in the Wind* » à la guitare et autour de lui tout le monde chantait. J'étais au milieu de tous ces gens qui partageaient leurs expériences... Et puis le bus est arrivé à Washington D.C., il y avait des milliers de personnes, mais en descendant du bus, la première personne que j'ai vue, c'est Donna...

– Sans blague ! (Je l'ai dit en français.)

Elles ont ri.

– Moi aussi j'allais à la Marche, a dit Donna, je savais que Hattie y serait, elle me l'avait écrit... J'étais arrivé à D.C. la veille. J'ai appelé chez elle et Bernie m'a dit quel bus elle avait pris à Chicago. En cherchant un peu, j'ai fini par découvrir où il allait déposer ses passagers...

Elles se sont regardées.

– Quand le Pasteur King a dit *I have a dream*, on était toutes les deux dans la foule, au pied du *Washington Monument*.

Pendant un long moment, elles n'ont plus rien dit. Elles regardaient leurs mains. Et puis brusquement elles ont éclaté de rire.

– Peut-être que je peux raconter « l'autre histoire », maintenant ? a demandé Hattie.

– *Sure, Honey !*

34

« TRIAD » – CROSBY, STILLS, NASH & YOUNG

(Carnets, 2)

– Bernie et moi on a le même âge, et on est allés tous les deux à l'université sans se connaître, alors qu'on a grandi dans le même quartier de Jersey City. C'est une de mes copines de *College*, Polly, qui a organisé notre premier *date*. Jack, son *boyfriend*, avait une voiture, mais pour que ses parents l'autorisent à sortir avec lui, ils devaient emmener un autre couple – par « sécurité »... *What a joke !*²¹ Sa mère me connaissait et pensait que j'étais une fille sans histoire. Alors Polly m'a invitée et Jack a invité Bernie, qui était un copain de sport, sans qu'on sache ni l'un ni l'autre que c'était à la fois un *double date* et un *blind date*. Polly et Jack nous ont emmenés dans un *drive-in*. Quand le film a commencé, ils nous ont envoyés à l'avant et sont allés se vautrer sur la banquette arrière. Bernie et moi, on n'a pas dit un mot... Ils faisaient beaucoup plus de bruit que le film... Après la séance, on est allés boire un *sundae*, et ensuite ils nous ont raccompagnées mais quand ils m'ont déposée devant chez moi, j'ai fait signe à Bernie de descendre. Pendant que la voiture repartait, je l'ai remercié. Il ne comprenait pas pourquoi. J'ai dit : « D'avoir été délicat et de ne pas avoir profité de la situation. »

(Je sentais qu'elle allait me confier des choses encore plus personnelles, et j'étais un peu dépassé. Je me demandais pourquoi elles étaient toutes les deux aussi franches, aussi directes, avec un garçon qu'elles connaissent à peine. Mais ça n'avait pas l'air de les gêner. J'ai même eu plusieurs fois le sentiment qu'elles étaient heureuses de me raconter tout ça, comme si c'était la première fois qu'elles en parlaient à quiconque – y compris à leurs propres enfants.)

Hattie a continué :

– Bernie a ri, il a dit qu'il ne se serait jamais permis et j'ai trouvé ça délicieux. Il m'a raccompagnée à ma porte, m'a embrassée sur la joue, et il est parti... On s'est revus régulièrement au lycée, on traînait ensemble, on allait au cinéma, à la bibliothèque, à la piscine, et bientôt tout le monde pensait qu'on était un couple. Si ce n'est que... (Hattie a souri et dans son regard il y avait de la tendresse et aussi quelque chose d'autre, peut-être de la surprise...) On était en 1950, le

boom économique commençait, on voulait tous les deux faire des études, et je voyais beaucoup de filles de mon âge se retrouver enceintes et se transformer en mères de famille. Moi, je n'étais pas du tout pressée de me marier, alors j'étais plutôt contente : j'avais un ami adorable, attentionné, solidaire et qui n'exigeait pas de coucher avec moi... Après un an d'université, Bernie a décidé de s'engager dans la Navy. Tout le monde m'a demandé si ça me décevait, mais non, je faisais une maîtrise en éducation, je voulais devenir prof, j'aimais beaucoup Bernie mais quoi qu'en aient pensé les autres, on n'était pas intimes et on ne s'était rien promis. Quand il a été démobilisé, en 1956, il a commencé des études d'infirmier. Moi, j'enseignais déjà dans une Junior High du New Jersey. On s'est revus à ce moment-là, on était célibataires tous les deux, on s'est remis à sortir ensemble... Un jour, je me suis dit... Enfin, je ne sais pas si je devrais raconter ça en l'absence de Bernie...

– *Girl*, tu n'as pas besoin de son autorisation ! a dit Donna.

– C'est vrai ! a dit Hattie. Et tu pourras l'interroger, Franz, et comparer nos deux versions.

J'ai fait oui de la tête en sachant que je n'oserais jamais.

– *Anyway*, un jour, ça faisait déjà un an qu'on avait recommencé à se voir sans rien faire de très audacieux... Un soir, ma coloc n'était pas là, dès qu'on est entré dans l'appartement je l'ai entraîné vers ma chambre, j'ai fermé la porte et j'ai dit que je voulais en avoir le cœur net. Il a demandé ce que je voulais dire par là. J'ai répondu que je voulais savoir si on était... compatibles. D'un seul coup, je me suis sentie stupide d'avoir fait ça. Il a dit : « Est-ce que tu veux vraiment ? » Et moi j'ai répondu : « Oui mais... je ne veux pas te forcer à faire quelque chose que tu ne veux pas ». Ça l'a fait sourire. « J'ai fait de la lutte au lycée, tu te rappelles ? S'il le faut, je saurai me défendre. » Ça m'a fait rire, et c'est comme ça que tout a commencé entre nous... Je n'aurais jamais osé si Bernie n'avait pas été mon ami, l'ami dont j'étais le plus sûr... Parce qu'à dire vrai, je ne savais pas bien ce que je voulais ! Quand il était dans la Navy, j'avais croisé quelques hommes qui me plaisaient et ça m'était arrivé quelques fois de passer un bon moment sur le siège arrière de leur voiture... Ou ailleurs... Mais j'étais aussi très attirée par des femmes... (Elle a ri.) Ma copine Polly, par exemple ! J'étais très amoureuse d'elle. C'est pour ça que j'avais joué les chaperons... Après ça, je l'ai évitée comme la peste ! (À présent, c'est Donna qui riait.) Et je n'avais jamais eu l'occasion... Être intime avec une femme quand on est une femme, ça n'était pas pensable à l'époque. Bon, je ne croyais pas tout ce qu'on racontait sur les lesbiennes – que c'étaient des malades mentales ou des perverses. J'avais assez lu pour savoir que c'était du *bullshit*, mais la société ne me permettait pas d'expérimenter mes désirs comme je le

voulais, et de toute manière je n'avais rencontré aucune fille avec qui le faire... Alors, comme beaucoup de femmes avant moi, j'imagine, je me suis dit que vivre avec un homme gentil qui était mon ami, c'était peut-être pas mal... Et de fait, c'était pas mal du tout !!! On s'est très bien entendus, Bernie et moi... à tous points de vue ! Et puis un jour, sans prévenir, Andy est arrivé...

– Oui, vous vous êtes conformés aux normes de la société patriarcale...

– *Come on !* Se marier avec son meilleur ami, ce n'est pas la pire erreur qu'on puisse faire. En tout cas, ça ne nous a pas trop mal réussi... à tous les quatre.

– *I'll give you that...*²²

Elles se sont regardées et elles ont hoché la tête pensivement.

– Et toi, Donna, comment as-tu rencontré Lewis ?

– Ce n'est pas moi qui l'ai rencontré, c'est Bernie !

J'ai dû faire une drôle de tête, parce qu'elles se sont mises à rire toutes les deux.

– *O... kay*, j'ai dit.

Je ne savais plus où me mettre. Je me suis levé pour me verser un verre d'eau. Donna riait comme une folle, mais en me voyant danser d'un pied sur l'autre, Hattie s'est levée, elle m'a pris le verre de la main et l'a posé sur la table et elle m'a serré dans ses bras. C'était la deuxième fois qu'elle faisait ça, la première c'était à mon arrivée. (Je dois t'avouer que j'aime qu'elle me prenne dans ses bras...)

Ça m'a... tranquilisé.

Elle a dit. Ça fait beaucoup à la fois, n'est-ce pas ? en me tapotant le dos.

Et moi : Oui... J'ai l'impression d'être... très indiscret...

– Il n'y a rien d'indiscret là-dedans. C'est notre histoire, nous en sommes fières, et puisque tu nous as fait la confiance de nous poser la question, nous sommes heureuses de pouvoir la partager avec toi.

Elle a rempli la bouilloire et l'a mise à chauffer.

– Une tisane, *Honey* ? Franz ?

– *Sure, Sweetie* ! a dit Donna.

– Euh... Je veux bien. À la menthe ?

– *Mint it is* !

Je me suis rassis.

– En un sens, dit Donna, c'est notre rencontre à toutes les deux qui a permis à Bernie de rencontrer Lewis...

– Oui... Quand on s'est revues à Washington, évidemment, on n'a plus voulu se quitter...

– Et Bernie... ?

– Bernie est mon meilleur ami... *Yeah, yeah, honey ! My best MALE friend !*...²³ Il savait que j'étais attirée par des femmes et il le

comprenait très bien, parce que lui-même était très attiré par des hommes ! On ne s'était pas trouvés par hasard, tu vois... Quand il m'a vu écrire et recevoir sans arrêt des lettres de six pages avec une femme que j'avais rencontrée pendant un *Freedom Ride*, il a compris tout de suite qu'on ne dissertait pas sur les droits civils ! Si le téléphone n'avait pas coûté aussi cher, on aurait passé des heures à se parler... Alors quand j'ai revu Donna, je ne l'ai pas laissée repartir. Après la marche sur Washington, je l'ai emmenée dans le New Jersey pour la présenter à Bernie... Et ils se sont très bien entendus, elle et lui...

Donna a murmuré avec un sourire :

– *Well, he's charming, he's smart, he's Jewish and he's bisexual ! What's not to like about him ? I mean, you might almost forget he's a man...*²⁴

– C'est mon avis aussi... Et au bout de quinze jours, on s'est regardés tous les trois et on s'est dit... Pourquoi pas !

– Effectivement...

– On était en 1963... Tout bougeait dans tous les sens, à commencer par les frontières de l'intimité... Donna a demandé un transfert de l'université d'Atlanta à celle de Jersey City, elle est allée chercher Chris et elles se sont installées avec nous dans la maison où on vivait depuis la naissance d'Andy...

– Ça a été un peu plus compliqué que ça, dit Donna, mais c'est bien résumé...

J'ai demandé :

– Et... Lewis et Bernie ?

– Eux aussi, c'est toute une histoire... À la fin des années 1950, Bernie et moi avons milité pour les droits civils et pour le désarmement et, à partir de 1964, pour la liberté d'expression au sein du SDS, Students for Democratic Society...

– Les étudiants n'étaient pas libres de s'exprimer ?

Hattie s'est tournée vers Donna.

– Ça n'avait évidemment rien de comparable à ce qu'on fait subir à la population afro-américaine, mais on attendait des étudiantes et des étudiants qu'ils se comportent à l'université comme s'ils étaient sous la responsabilité de leurs parents ! Ils n'avaient pas le droit d'exprimer des positions politiques ou de critiquer le gouvernement, par exemple. Les enseignants, c'était pareil ! Les universités leur demandaient même de prêter un serment d'allégeance ! En 1964, à Berkeley, des étudiants qui avaient participé à des *Freedom Rides* et des enseignants qui ne voulaient plus prêter serment ont occupé les bâtiments en demandant que ces règles soient abolies sur le campus. Le *Free Speech Movement* a grandi rapidement parce qu'un grand nombre d'étudiants étaient opposés à la guerre et voulaient le faire savoir et en débattre sur tous les campus...

– *Young white radicals*, a dit Donna. (Je ne sais pas comment traduire ça autrement que comme « jeunes gauchistes blancs ». Elle le disait avec un mélange d'ironie et de gentillesse.)

– Mais... vous n'étiez plus étudiants, ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas ?

– Non, moi j'enseignais déjà mais je formais des étudiantes et des étudiants en pédagogie, et Bernie des étudiants en médecine et des infirmiers. Beaucoup de mouvements se sont créés à la même époque, à partir des situations spécifiques de groupes minoritaires – en particulier autour des revendications féministes mais aussi des droits des personnes homosexuelles. Surtout en Californie. Fin 1964, Bernie a décidé d'aller passer quelques semaines à San Francisco. Et là, il a rencontré Lewis. Quand il est revenu à Jersey City, il nous a dit : Et si on partait s'installer dans la baie ?

– Qu'est-ce que vous avez dit ?

Elles se sont regardées.

– Pour nous comme pour Bernie, c'était une occasion d'aller nous joindre aux Mouvements... Et puis... on ne vit qu'une fois, a dit Hattie.

– *Damn right, girl* ! a dit Donna.

– C'est Lewis qui nous a trouvé le logement du *Promontory*... Au bout de quelques mois, comme Bernie passait beaucoup de temps avec lui... Plus qu'avec nous ! On lui a dit que c'était ridicule, qu'il y avait de la place pour quatre adultes, ici...

– Et puis, a dit Donna, Lewis s'entendait très bien avec Chris. Elle pouvait avoir un *Black-Hispanic Male* comme coparent...

– Alors on lui a proposé de venir vivre avec nous et il a dit : « Pourquoi pas ! »... Tu vois, a conclu Hattie, ça s'est fait *one day at a time* ²⁵...

J'ai réfléchi un moment.

– Est-ce que vous saviez si ça... marcherait ?...

– On ne sait jamais si ça va marcher, dit Hattie. Mais nous voulions tous vivre avec une personne qui nous respecte, et nous avons eu la chance d'en trouver plusieurs...

– Et ici, a dit Donna, c'était plus facile à faire que dans l'Est... *And way easier than in fucking Alabama* !!!²⁶

Hattie a acquiescé.

– Je crois que si ça a marché, c'est parce que tous les quatre, en plus de vouloir vivre notre vie sexuelle comme nous le voulons, nous vomissons tout ce que ce pays a de pire à infliger, à commencer par le conformisme... Le « bon Américain » est un homme blanc hétérosexuel. La « bonne Américaine » est l'épouse blanche de cet homme blanc, elle lui « donne » – *Fuck That* !!! – deux à quatre enfants et s'occupe de tout dans la maison – et non seulement elle risque sa

vie et détruit son corps avec les grossesses, mais en plus elle abdique toute ambition personnelle – les études, la vie professionnelle – pour trimer gratuitement tous les jours de sa pauvre existence jusqu'à ce qu'elle en crève. Dans le meilleur des cas, son mari travaille, ne boit pas trop et ne la frappe pas quand elle dit : « Pas ce soir chéri, j'ai la migraine. » Il se contente de faire la gueule. Mais j'appelle pas ça une vie !

Donna a posé la main sur l'épaule de Hattie, qui avait l'air de plus en plus en colère.

– Oui, faut que je me calme... Enfin, tu vois, notre *Wild Bunch* n'est pas juste un... arrangement. Pour chacun de nous et nous tous ensemble, c'est beaucoup plus que ça... Et élever des enfants à quatre, c'est moins fatigant que toute seule ou à deux... Le plus drôle, c'est que beaucoup de gens pensent qu'on s'est rencontrés pendant le *Summer of Love*, alors qu'à ce moment-là on était déjà bien installés...

J'ai ouvert de grands yeux.

– Le *Summer of Love* ?

– *Oh, Boy*, ne me dis pas que tu n'en as jamais entendu parler !

35

« EST-CE AINSI QUE LES FEMMES MEURENT ? » – LÉO FERRÉ

(Les Mystères de Tilliers, 5)

... Comme promis, je vais à l'hôtel des Artistes voir Arlette Mercier, et Léon m'accueille clope au bec. Il m'attend, Suzanne l'a mis au courant, la pauvre Arlette va vraiment mal.

... Effectivement, elle a une bronchite carabinée, une fièvre de cheval, et elle me redit qu'elle n'a pas la sécurité sociale, et Léon dit que ça ne fait rien, c'est lui qui paiera, d'ailleurs il se met à tousser de manière abominable et il ajoute : « Le docteur, c'est un vieux copain, il fait toujours deux auscultations pour le prix d'une ! »

... En plus des échantillons d'aspirine et d'antibiotiques pour la semaine – comme ça, pas besoin d'aller à la pharmacie – je donne quelques conseils à Arlette en lui suggérant de venir me voir huit jours plus tard, la consultation de contrôle sera gratuite mais j'aimerais m'assurer qu'elle a guéri.

... Et puis, une semaine se passe et je ne la vois pas. Je me dis : « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles », et je n'y pense plus.

... Avant de partir à Oakland, tu révisais ton bac et tu n'es pas beaucoup sorti de la maison, alors tu n'es peut-être pas au courant, mais il y a eu pas mal d'agressions à Tilliers, cette année. Des ouvriers algériens qui rentraient tard le soir s'étaient fait brutaliser par une bande de types qu'on n'a pas réussi à identifier. J'avais été appelé par Léon pour deux de ses pensionnaires qui m'avaient confié qu'un groupe d'hommes en costumes noirs et masques de

carnaval les avaient roués de coups en les insultant copieusement. En clair, ils avaient eu affaire à des ordures racistes qui n'avaient toujours pas digéré l'Indépendance...

... Chaque fois, je leur ai proposé de les accompagner à la gendarmerie pour qu'ils portent plainte mais ils ont refusé, soit parce qu'ils ne voulaient pas avoir affaire à la maréchaussée, soit parce qu'ils avaient peur de perdre leur emploi...

... Et puis une nuit, en août – tu étais déjà parti –, une des victimes de ces salauds, un ouvrier agricole, ne s'est pas relevée. On l'a retrouvé dans une impasse, à moitié mort, et il a été hospitalisé. Les gendarmes ont été saisis. Il est resté dans le coma pendant trois semaines, mais malheureusement, quand il en est sorti, il n'a pas pu donner d'information utile. Alors l'enquête n'est pas allée très loin.

... Un jour qu'il venait prendre le café à la maison, j'ai dit en confidence au capitaine Philipe que cette agression n'était pas isolée, sans bien sûr révéler l'identité de mes deux patients. Lesquels m'avaient dit qu'ils n'étaient pas les premiers à qui ça arrivait et que les précédents n'avaient pas porté plainte non plus... Ils évitaient tous de rentrer seuls chez eux tard le soir, mais le vendredi et le samedi, ça leur arrivait d'aller jouer aux cartes avec des collègues de travail, au café des Belles-Sœurs – un des rares qui les accueillait avec le sourire –, et les parties duraient jusqu'à la fermeture.

... Pierre Philipe ne pouvait pas faire appel à ces victimes ou citer mon témoignage, mais ça l'a incité à envoyer des gendarmes patrouiller dans le quartier les fins de semaine, à l'heure de la fermeture, quand les joueurs de cartes rentraient chez eux.

... Et pendant quelque temps, ça s'est tassé, il n'y a plus eu d'agressions, on pensait que c'était fini.

... Jusqu'au matin où on frappe à ma porte. Ce sont les gendarmes. On a découvert un corps tout en bas du grand escalier de pierre qui descend vers le mail. Une personne a fait une mauvaise chute, il avait plu, les marches étaient humides, elle a peut-être glissé mais ils ne sont pas sûrs que ce soit accidentel.

... Quand j'arrive sur les lieux, mon cœur fait un bond. Au bas de l'escalier, près d'un massif d'hortensias, un corps est étendu face contre terre. C'est une femme vêtue d'un magnifique manteau rouge. Quatre marches plus haut, il y a Raymond et son chien, flanqués par un gendarme.

... Je me dis c'est pas possible, c'est pas possible, je descends les marches quatre à quatre, le gendarme chargé de prendre des photos les a prises et je m'approche du corps de la femme.

... C'est Raymond qui l'a découverte en promenant son chien. Il a été tellement choqué qu'il est resté là, sans bouger, jusqu'à ce qu'un autre homme qui sortait de chez lui pour se rendre à son travail découvre la scène et retourne téléphoner aux secours.

... Quand les gendarmes sont arrivés, Raymond n'a pas bougé d'un pouce, et quand ils ont voulu l'interroger, il n'a pas dit un mot, il est resté là à

regarder le corps étendu, comme s'il cherchait à comprendre ce qui se passait.

... Lorsque je retourne le corps, je découvre que ce n'est pas Suzanne, mais Arlette. Quand Raymond voit son visage, il pousse un grand soupir de soulagement et dit : « Ah, je me suis trompé. »

... Moi, je comprends qu'il veut dire : « J'ai cru que c'était Suzanne. » Les gendarmes eux, comprennent autre chose.

... Quand t'as affaire à des gens intelligents tu peux discuter, mais ce jour-là, le brigadier qui commande la patrouille n'est pas très fin, et ça a l'air de l'exciter furieusement d'enquêter sur un accident qui a tout l'air d'un crime, et d'avoir un coupable tout trouvé sous la main. À ses yeux, si Raymond est resté figé comme une figure de cire trois marches au-dessus du corps d'Arlette, c'est sûrement parce que c'est lui qui l'a poussée.

... Bien sûr le brigadier est pressé que j'examine le corps, je m'exécute en prenant mon temps mais je suis bien obligé de conclure que la mort de la pauvre Arlette est suspecte : deux boutons de son manteau ont été arrachés, sa blouse est déchirée, elle a visiblement été frappée, et deux de ses ongles sont cassés et portent des traces de sang. Elle a peut-être griffé son agresseur.

... Je dis donc aux gendarmes qu'il faut demander une autopsie. Le brigadier me décoche un sourire satisfait et regarde Raymond avec de mauvaises idées dans les yeux.

... Je me lève et je m'approche de Raymond. Son chien, jusque-là assis près de lui, dresse les oreilles et se met debout à mon approche. Quand Raymond me tend la main, le chien se dresse sur ses pattes arrière et pose les pattes de devant sur mon ventre – pour me lécher le visage, probablement. Comme je suis un peu trop grand pour lui, il m'arrive à peine à la poitrine, alors je prends sa tête entre mes mains et je lui frotte les oreilles affectueusement. Il a l'air d'aimer ça.

D'un seul coup, il retombe sur ses pattes, regarde derrière moi et se met à grogner.

Je me retourne. Le brigadier vient de s'approcher. Le chien grogne plus fort. Le pandore hausse les épaules et part dans l'autre direction. Le chien se remet à me lécher les mains.

– Il vous aime bien, Docteur, dit Raymond.

– Je vois ça... Il est souvent comme ça avec les étrangers ?

– Jamais, dit Raymond. Il ne fait ça qu'avec moi et...

Il regarde le corps et je le vois avaler sa salive avec difficulté.

– Et Suzanne... Qui est cette dame ? Elle porte un manteau qui ressemble à celui de Suzanne... Elle est morte ?

– Je le crains... Vous ne la connaissez pas ?

– Non. J'ai reconnu la forme du manteau. J'ai cru que c'était Suzanne. Ça m'a fait peur. Je... Je ne savais pas quoi faire... J'aurais dû écouter Dog.

Il désigne son chien.

– Quand on est arrivés en haut des marches, Dog a vu cette femme allongée, il est descendu devant moi, il l'a reniflée et puis il est remonté. Et

comme je n'osais pas m'approcher plus près, il est resté près de moi. Si ça avait été Suzanne, il se serait agité, il aurait gémi, j'en suis sûr, il aime beaucoup Suzanne. Mais il savait que ce n'était pas elle. Il est resté là pour me rassurer. À présent je vois bien que ce n'est pas elle, mais je ne voyais que le manteau, je me disais : « Son manteau ressemble à celui de Suzanne est-ce que c'est Suzanne non ça ne peut pas être Suzanne mais son manteau ressemble au sien... »

... Je n'avais jamais entendu Raymond parler aussi longtemps. Il était choqué, je le comprenais bien.

... Des ambulanciers sont venus emporter le corps de la pauvre Arlette pour le confier au médecin légiste, et les gendarmes ont demandé à Raymond et au passant qui les avait prévenus de les suivre pour faire leur déposition.

... Quelques heures plus tard, j'ai appelé Pierre Philipe pour lui demander où en étaient les choses et il m'a appris l'arrestation de Raymond. Il ne portait aucune trace de lutte – manifestement Arlette ne l'avait pas griffé – mais il tenait un bouton du manteau dans sa main quand les gendarmes étaient arrivés et il l'avait posé sur la table pendant la déposition en disant qu'il l'avait trouvé sur une marche de l'escalier. Le brigadier en avait conclu que ça faisait de lui le coupable tout désigné, après avoir appris que le manteau rouge ne « ressemblait pas à celui de Suzanne », mais que *c'était* celui de Suzanne – qui, apparemment, l'avait prêté à son amie. Ce crétin de brigadier à la noix avait construit tout un scénario dans lequel, au petit matin, à une heure où elle aurait dû être au travail, Raymond avait aperçu une femme qui ressemblait à Suzanne, il avait cru qu'elle rentrait de chez un amant et aveuglé par la rage et la jalousie, il l'avait poussée au bas des marches.

... Quand on connaît Raymond et Suzanne, on sait que c'est du délire pur et simple. Mais va donc raisonner un pandore obtus !!! Ledit obtus avait conclu l'interrogatoire et son délire en mettant Raymond sous clé.

... Après avoir appris que Raymond avait été incarcéré, je suis allé voir Mme Lacroy. Je savais qu'elle serait dans tous ses états. Elle l'était, effectivement. Sa fille et Suzanne essayaient vainement de la rassurer. Couché à leurs pieds, Dog semblait complètement abattu.

Castagnet brillait par son absence, mais il était probablement en train de s'occuper de la boutique.

Mme Lacroy m'a confié avoir contacté, pour défendre son fils, un avocat parisien qu'on lui avait recommandé, M^e Roland Rappaport. (J'ai entendu parler de lui, il a défendu des militants du FLN pendant la guerre d'Algérie...) Elle avait rendez-vous à Paris le lendemain. Suzanne avait posé un jour de congé pour l'accompagner.

Armanche a suggéré que je donne à sa mère quelque chose pour l'aider à dormir et j'ai proposé un antihistaminique, qui ne risquait pas d'aggraver son emphysème ou de lui coller des trous de mémoire comme la plupart des tranquillisants. Mme Lacroy a accepté la prescription en me disant – ça lui

ressemblait bien – que c'était pour rassurer sa fille, et qu'elle n'en prendrait peut-être pas. Juste avant de partir, je l'ai entendue demander à Suzanne si elle voulait passer la nuit dans la maison et Suzanne lui répondre qu'elle préférerait rentrer chez elle, mais qu'elle serait là le lendemain à la première heure.

... Le lendemain matin, en allant lui porter son petit déjeuner, la femme de chambre a découvert Mme Lacroy sans vie dans son lit. Il y avait sur sa table de nuit un verre vide qui avait contenu du lait et mon ordonnance. Pour les gendarmes – qui avaient été appelés par la fille et le gendre et m'avaient fait venir ensuite pour constater le décès – les choses étaient claires : il s'agissait d'une mort naturelle.

... Je n'y croyais pas et, quelques jours plus tard, le légiste a confirmé mes soupçons. Mme Lacroy avait succombé à une forte dose de phénobarbital. Or, je ne lui avais jamais rien prescrit de tel...

... Le lendemain, en milieu de matinée – j'allais monter dans ma 4L pour aller faire ma tournée de visites – j'ai vu trois gendarmes venir vers moi. Ils avaient l'air dans leurs petits souliers. Le brigadier se demandait qui avait bien pu mettre des barbituriques dans le verre de lait de Mme Lacroy. Et, comme j'étais son médecin traitant, il avait décidé, *tout naturellement*, de me soumettre à la question.

36

« N'ATTENDEZ RIEN DE NOUS » – MAMA BÉA TÉKIELSKI

(Les belles histoires de Tante Yvonne, 5)

Claire. – On n'écrasait personne, mais c'est pas l'envie qui nous manquait de tout casser... (Rires.) Les bonshommes qui, quand on leur parle de sexisme aujourd'hui, secouent les bras en disant : « Pas moi pas moi », ça me fait enrager. On s'en fout que ce soit pas eux ! Ce qui nous importe, c'est d'avoir la paix et la liberté de faire ce qu'on veut de nous-mêmes. Mais ils ne veulent pas admettre que dans le fonctionnement social de ce foutu pays, tout nous l'interdit ! Ça me fatigue...

(Pendant un long moment, Claire se tait et regarde pensivement ses mains posées devant elle. Finalement, elle lève les yeux et sourit à l'objectif.)

Claire. – Pardonne-moi... On continue, peut-être ?

La voix. – Euh, oui... Pendant les années où vous avez avorté les femmes vous-mêmes, vous n'avez jamais eu de pépin ? Je veux dire : il n'y a jamais eu de complications ? Une hémorragie, une grossesse qui se prolonge... Un avortement que vous ne parveniez pas à faire ?... Une situation compliquée ?...

Claire, après réflexion. – *Euhlamondieu*, je m'en rappelle une ! Quelle histoire ! Je ne sais même pas si je peux la raconter... Si la famille... On peut couper, éventuellement, si les noms m'échappent ?

La voix. – Oui, bien sûr, et on peut aussi les masquer. De toute manière, on ne mettra rien en ligne sans te l’avoir fait écouter au préalable. On peut même supprimer tout le passage si tu changes d’avis.

Claire. – Oui, je sais que je peux te faire confiance, ta réputation t’a précédée...

La voix. – Tu es trop gentille...

Claire. – Alors, je te raconte, et tu verras, comme toujours dans ces cas-là, c’est une histoire à rebondissements ! Donc, une femme nous appelle, demande à parler à Tante Yvonne, dit qu’elle est enceinte mais ne sait pas de combien... C’est Évangeline qui décroche. La femme a du mal à répondre aux questions, elle est très évasive et très agressive en même temps, on sent qu’elle ne dit pas tout. Moi, j’aurais pas eu la patience, je l’aurais envoyée paître... Si, si, sans blague ! Chaque fois qu’une femme nous monopolisait, il y en avait trois autres qui attendaient que la ligne se libère ! Alors j’aimais pas qu’on nous fasse perdre *leur* temps ! Mais Évangeline était un modèle de patience, on disait en plaisantant qu’elle n’avait pas été formée chez les sœurs, mais chez des moines bouddhistes, tellement elle était zen.

La voix. – Attends, Évangeline était une... ?

Claire. – Ah, c’est vrai, tu sais pas... Oui, quand on s’est rencontrées, Évangeline était la supérieure d’une école fondée par des sœurs anglicanes... Mais rien à voir avec les nonnes catholiques, apostoliques et romaines... Évangeline ne portait de jugement sur personne, à commencer par ses jeunes élèves qui apprenaient la sténodactylo. Plusieurs d’entre elles s’étaient retrouvées en difficulté, alors elle s’était jointe tout naturellement à nos « réunions tupéroire » pour savoir comment les conseiller. Et puis, de fil en aiguille...

La voix. – Je vois...

Claire. – Donc je l’entends répondre à cette femme, je me rends compte que la conversation patine, je prends l’écouteur, je lui fais signe de laisser tomber, mais Évangeline persiste et lui propose un rendez-vous dans notre salon de thé habituel... Il y avait au fond une petite salle à part, que la patronne nous réservait quand on en avait besoin. (Claire fait un clin d’œil à son interlocutrice.) Elle était membre du Cercle, bien sûr... Mais quand Évangeline lui parle du salon de thé, la femme refuse, elle est très énervée, elle tient absolument à venir tout de suite pour qu’on « lui fasse ça sur-le-champ », et elle ne comprend pas nos mille et une précautions ! Mon Évangeline voit que ça ne va nulle part, et elle est sur le point de raccrocher, mais voilà brusquement que la femme accepte, note la date et l’heure et dit : « Je viendrai avec ma fille », et raccroche ! On se regarde et toutes les deux en même temps on dit : « Aaahh... »

La voix. – C’est la *fille* qui est enceinte...

Claire. – Exactement ! Et tout de suite on se dit que ça risque de mal se passer. Mais évidemment, comme on n’a pas eu le temps de prendre son nom et ses coordonnées, impossible de la rappeler pour en reparler... On en discute

avec les autres, et on finit par décider d'aller à leur rencontre à deux, exceptionnellement, en sachant que si le courant ne passe pas, on pourra toujours leur dire que non, vraiment, on ne peut rien pour elles... Le jour venu, Frédérique et Évangeline y vont ensemble. Je voulais y aller mais elles m'ont dit que je n'aurais pas la patience et que Frédérique saurait mieux que personne évaluer la situation médicale proprement dite. Quand elles rencontrent la mère et la fille, elles se rendent compte que la fille est trisomique, qu'elle a quatorze ans à tout casser, qu'elle est prostrée et quasi muette, incapable de répondre aux questions et même aux sourires. La mère est complètement effondrée, plus du tout agressive comme au téléphone. Elle finit par raconter, entre deux sanglots : « Moi, je travaille de 8 à 5, je ne peux pas la surveiller tout le temps, mon mari est gardien de nuit, alors c'est lui qui la conduit aux Papillons Blancs le matin, et il va la chercher en fin d'après-midi, mais je sais comment il est, il m'a toujours embêtée avec ça... Combien de fois j'ai eu peur d'être enceinte à nouveau depuis qu'elle est née ! Je sais pas comment j'ai fait pour passer au travers... Il arrêtrait pas de me dire qu'il voulait un fils... Et à force, j'ai réussi à lui faire comprendre que ça ne m'intéressait plus.... Alors il a fini par me laisser tranquille... Mais ma fille... Quand elle était petite, ça allait. Mais elle a grandi, elle s'est formée... Il a commencé à la regarder d'un drôle d'air... Et depuis quelques mois, de temps à autre il ne l'emmène plus au centre dans la journée, il la garde à la maison... Et je le connais... Je me doutais que ça pouvait arriver alors je la surveillais... Elle est réglée comme du papier à musique alors, dès qu'elle a eu du retard... »

La voix. – Non !!!

Claire, avec un grand soupir. – Si, hélas... J'en connais qui diraient pis que pendre de cette femme, qu'elle n'a pas protégé sa fille et tout ça, mais on ne lui a pas jeté la pierre. On ne savait pas ce qu'elle avait vécu, elle avait sûrement été menée à la trique par son mari, on en a eu un aperçu un peu plus tard... Enfin, comme tu l'imagines, ça nous a beaucoup refroidies. On était complètement partagées, entre celles qui disaient que surtout fallait pas s'occuper de ça, que ça mettrait tout le réseau en danger, et celles qui disaient qu'on ne pouvait pas les abandonner sans rien faire. La mère n'avait pas les moyens de l'emmener à l'étranger. Si on lui disait non, elle trouverait quelqu'un pour faire ça sur un coin de table... Tu comprends, ça ne pouvait pas bien finir.

La voix. – *Ohmondieu...* Quel dilemme épouvantable... Et quand j'y pense... Obtenir le consentement de cette jeune fille pour lui faire son IVG...

Claire. – Ne m'en parle pas... (Soupir.) Alors, on en discute pendant une bonne partie de la nuit, je te dis pas dans quel état on était le lendemain, mais on a fini par se mettre d'accord : on allait le faire, cet avortement, en prenant trois fois plus de précautions que d'habitude, évidemment. Et d'abord, on a décidé que ça ne se passerait pas à l'hôpital, c'était trop dangereux. Quand il s'est agi de décider qui allait faire l'aspiration, on était volontaires toutes les

quatre, parce qu'aucune ne voulait que les autres s'y collent, bien sûr ! C'est à ça que tu sais que tu as des amies...

... Finalement, on a tiré à la courte paille ; le sort a désigné Évangeline et Frédérique... Donc ce que je te raconte, c'est ce qu'elles m'ont dit par la suite...

... Comme convenu, au jour dit, à la mère et à la fille se rendent à la gare routière, comme si elles allaient à Orléans en consultation psychopédagogique. Évangeline passe en voiture et leur propose de les emmener. Elles acceptent, évidemment – c'est arrangé comme ça. De là, elle les conduit à la maison de campagne d'une des amies du Cercle, qui nous a laissé les clés « au cas où » parce qu'elle n'y va que le week-end et pendant les vacances scolaires. Là-bas, Frédérique les attend, elle a pris une journée de congé, elle a tout préparé dans une chambre, étendu une alèse en caoutchouc sur le lit, installé le système d'aspiration, les instruments et tout le tralala. Elle les accueille, la jeune fille est enceinte de neuf, dix semaines comme la mère l'a calculé, et comme elles ont commencé par passer trois quarts d'heure à les rassurer toutes les deux, tout se passe bien pendant l'aspiration. Et puis, au moment où Évangeline va vider le bocal, elle voit une voiture se garer dans l'allée devant la maison. Et de la voiture, elle voit jaillir comme un diable, un type à l'air furax, taillé comme un catcheur et à la gueule de gangster, qui se met à tambouriner à la porte. Et il frappe si fort qu'Évangeline, qui a d'abord décidé de ne pas répondre, se dit qu'il va la casser, alors elle ouvre et elle se retrouve nez à nez avec le type fou de rage alors qu'elle tient dans ses mains un bocal plein de sang.

[...]

Cette année, les cours d'anthropologie et de psychologie sont complémentaires. Les élèves qui veulent s'inscrire à l'un doivent aussi s'inscrire à l'autre, ce qui leur permet de remplir leurs obligations en histoire et en sciences sans avoir à choisir histoire des États-Unis ou biologie. Si anthro et psycho sont liés c'est parce qu'ils sont conçus comme un double cours expérimental, cette année du moins. Et c'est une seule et même prof qui les assure, Ms. Ramona Dimmer. Si j'ai bien compris sa présentation pendant la première séance (elle enchaîne les deux cours trois fois de suite : à 8, 10 et 13 heures), elle entend montrer que les comportements collectifs et individuels sont liés à l'histoire de l'humanité – mais aussi à sa nature animale. Elle a illustré ça en affichant sur le devant de son bureau un poster qui représente trois singes. Pendant vingt minutes elle n'a pas mentionné

le poster puis elle nous a demandé ce qu'il montrait. Tout le monde a répondu : *Chimps* ! Et elle a dit : « En êtes-vous sûrs ? », et nous a demandé de trouver dans un livre de zoologie (il y en avait une pile sur une table) une photo de chimpanzés et de la comparer à celle du poster. Pendant un moment, nous avons cherché les différences. Et puis quelqu'un a dit : « Ils n'ont pas le même visage. » Effectivement, les chimpanzés du livre avaient le visage blanc. Ceux du poster ont un visage noir.

« Ce ne sont pas des chimpanzés, a dit Ms. Dimmer, mais leurs cousins les plus proches, des bonobos. Et ils n'ont pas du tout le même comportement et le même mode de vie... Ce sera votre première leçon pour aujourd'hui, en primatologie, en anthropologie culturelle, et en psychologie. Vos yeux et vos préjugés vous induisent en erreur. Regardez autour de vous : vous appartenez à la même espèce, mais vous voyez mieux vos différences qu'entre deux primates d'une autre espèce. Vous avez appris à voir ces différences – la taille, la largeur des épaules, la longueur des cheveux, la couleur des yeux, la forme de la bouche ou des oreilles – à un âge très précoce, de manière inconsciente. Et vous en tirez des conclusions instantanées. Sans parler des vêtements, des bijoux, du maquillage... Dans ces deux cours, je vous inviterai à réfléchir à vos différences et vos points communs, mais aussi à la manière dont vous pensez et voyez les autres... »

Nous sommes sortis avec trois manuels : *Modern Cultural Anthropology – An Introduction* (Ms. D. nous a demandé d'en lire un chapitre pour après-demain) – c'est un livre d'anthropologie sociale (en gros : comment les personnes humaines s'organisent entre elles dans les différentes sociétés). *The Nature of Prejudice* est un énorme traité sur les préjugés culturels en termes de race, de sexe, de niveau social et autres. (Et ça les décrit de façon extrêmement détaillée et méthodique, d'après ce que j'ai vu en le feuilletant...) *The Silent Language* est un petit bouquin qui parle de la manière dont nous communiquons les uns avec les autres sans paroles, par nos attitudes, nos gestes, nos mimiques, nos regards, notre posture ou même notre rapport au temps (!!!???). Pendant qu'elle le présentait, Ms. Dimmer m'a regardé en disant : « J'espère que ce troisième livre vous aidera à lever certaines incompréhensions (elle a utilisé le mot *misunderstandings*) entre vous et les personnes d'une culture différente ».

J'ai compris que le commentaire s'adressait autant à mes camarades qu'à moi. Je continue à ne pas toujours comprendre ce qu'on me dit, non parce que je ne saisis pas les mots (le plus souvent, ils sont très simples) mais surtout parce que je ne distingue pas les nuances de ton (était-ce une affirmation ou une question ?), les allusions et les sous-entendus. Je me rends compte que souvent, on me

parle de quelque chose (un *TV show* par exemple, ou la politique locale) en présumant que je sais exactement de quoi on me parle. On me dit : « (Nom du personnage) a vraiment pris des risques, hier, tu ne trouves pas ? » Ou encore : « *What are the odds of Feinstein becoming Mayor ?* ²⁷ » (Dianne Feinstein est candidate à la mairie de San Francisco.) Et bien sûr, je ne sais pas toujours de quoi on me parle, alors j'ai probablement l'air d'un « lapin dans la lumière des phares », comme on dit ici. Ce qui est impressionnant, c'est que lorsqu'elle voit ma confusion, la personne qui m'a parlé se confond en excuses et m'explique de quoi il est question. Autrement dit, je suis tour à tour pris pour quelqu'un de totalement familier, puis de totalement étranger, mais avec le même naturel. C'est désarmant, et ce qui fait chaud au cœur c'est qu'on ne me prend jamais de haut. Même les hommes nettement plus âgés que moi, quand ils voient que je débarque, me parlent avec gentillesse. Je n'étais pas habitué à ça.

En sortant du cours ce matin, Gunther m'a proposé pour la troisième fois d'écrire un – ou plusieurs – textes sur ma découverte d'O-High et d'Oakland pour *The Aegis*, le journal scolaire. Il a fait la même proposition à Bibi et Charlie, qui ont déjà accepté. J'ai fini par dire oui pour ne pas être en reste, même si je ne suis pas sûr d'avoir des choses très éclairantes à écrire. Il nous a également suggéré de penser à *Oak Leaves*, la revue de poésie et de fiction d'O-High, qui cherche toujours de nouveaux textes.

[...]

Le cours de *Humanities* donné par Hattie est une sorte de panorama de la littérature mondiale, de l'Antiquité à nos jours, à travers des extraits de livres très divers : la Bible, l'*Illiade* et l'*Odyssée*, l'épopée de Gilgamesh, des textes classiques chinois et japonais, des poèmes en langues africaines, *Les Mille et Une Nuits*, de la littérature d'Europe de l'ouest, nord et sud-américaine, scandinave et russe, des pièces de théâtre diverses et variées (il y a du Shakespeare mais pas seulement : Hattie a aussi inclus dans la liste une scène de *L'École des femmes* et m'a proposé de la lire avec elle le jour venu).

Si on lit et discute deux ou trois textes par semaine pendant quinze semaines (la durée du trimestre), trois trimestres de suite, ça fera beaucoup de textes, plus qu'il n'y en a dans la liste. De sorte que chaque élève est invité à apporter ses propres contributions à ce panorama. L'une des filles a demandé si elle pouvait apporter les poèmes qu'elle a écrits, et Hattie lui a fait un grand sourire qui voulait dire : « Je n'attends que ça. »

[...] C'est le cours de *Student Journalism* qui me désarçonne le plus. Je pensais que ça consisterait à nous apprendre comment rapporter des faits de la manière la plus objective possible, mais ce

n'est pas aussi simple. Il ne suffit pas de dire les choses telles qu'elles sont (ou ne sont pas). Hattie entend nous initier à une manière de rendre compte des événements qui exige non seulement de recueillir l'information mais aussi de s'y impliquer grâce à la narration.

Pour elle, prétendre à l'objectivité n'est pas seulement une illusion (un journaliste n'est jamais objectif) mais une hypocrisie, pour ne pas dire un mensonge. Dès qu'on choisit un sujet d'article, on prend position : le sujet est important à nos yeux puisqu'on a choisi d'en rendre compte. Même si on fait état de plusieurs points de vue, on n'est jamais neutre : on fait parler un témoin plutôt qu'un autre, on met en avant un fait plutôt que d'autres...

Elle a dit et redit à plusieurs reprises quelque chose comme : « Les journalistes ont l'obligation morale de donner au public non seulement des faits mais aussi des outils d'analyse qui leur permettent de comprendre l'information sans la subir. Et ils doivent le faire sincèrement, en assumant leur personnalité ou leurs valeurs ! »

Je repasse la phrase dans ma tête sans cesse, parce que je n'arrive pas à en faire complètement le tour. Ça m'a fait penser à ce que mes profs de première disaient des sociologues : ils ne doivent pas omettre de s'inclure dans leur analyse.

Mais comment un journaliste peut-il s'inclure dans la narration quand il est le témoin et non le participant de ce qu'il raconte ? Est-ce que ça veut dire que le journaliste doit participer à ce qu'il décrit ?

[Après l'aérogramme :]

En lisant *The Silent Language* pour le cours de Ms. Dimmer, j'ai pris conscience que les distances physiques entre les personnes sont différentes ici. Je m'explique : au lycée, à Tilliers, les garçons se serrent la main en arrivant le matin, les filles se font la bise, certains garçons et certaines filles aussi – une, deux ou quatre (deux fois sur les deux joues), ça change tout le temps, c'est irritant, ça ne veut rien dire, sinon (à mon avis) que c'est une sorte de rituel obligé : tu offenses la personne qui veut te l'imposer si tu ne t'y plies pas.

J'ai réglé le problème très tôt : je ne serrais la main que rarement (seulement si on me la tendait) et je ne faisais la bise à personne, et personne ne semblait vouloir me la faire, ce qui est parfait : je déteste ça depuis l'époque où les cousines de mon père me couvraient de baisers et de rouge à lèvres sous prétexte que j'étais un petit garçon mignon, attendrissant et comme-ma-maman-qui-était-morte-de-manière-si-tragique-devait-me-manquer-Pauv'-Moi !

Ici, rien de tel. On dit *Hi* !, on lève la main pour se saluer, mais la poignée de main n'est ni rituelle ni habituelle, on la réserve plutôt à des rencontres formelles ou professionnelles. Lewis et Bernie m'ont expliqué que dans certaines circonstances, serrer la main de quelqu'un

avec qui on a passé un accord verbal équivaut à signer un contrat – en tout cas, ça signifie qu'on s'engage...

(Ça m'a fait penser aux dernières lignes du *Monde perdu* de Conan Doyle : quand Malone propose à Roxton de l'accompagner dans un nouveau voyage ; Roxton ne répond pas, il lui tend la main.)

THANK GOD !, ici, pas de bise entre adolescents.

D'ailleurs, on se touche très peu quand on ne se connaît pas. Les filles se touchent entre copines ; les garçons, surtout s'ils sont blancs et font du sport ensemble, se bousculent ou se donnent des coups de coude, c'est leur manière « virile » de se toucher.

Les garçons afro-américains se font des « DAP » (*Dignity And Pride handshakes*), des serrements de main particuliers que les soldats noirs envoyés au Vietnam échangent en signe de solidarité et d'entraide et ont rapportés en rentrant. Ça va du simple *fist bump* (on tend le bras, poing fermé, pour toucher le poing de la personne qu'on salue – et qui fait de même) à des mouvements beaucoup plus élaborés de contact des poings, des mains ouvertes ou des coudes, qui peuvent durer plusieurs secondes.

Entre garçons et filles on ne se touche pas, sauf si on est « plus qu'amis ». Et même dans ces circonstances, ce n'est pas toujours de la même manière, semble-t-il.

Grant (le frère d'accueil de Bibi) a une girl friend nommée Cheryl Smyth (ça se prononce « smaïth »). Ils sont tous les deux *Seniors*. Ils sortent ensemble depuis deux ans. Cheryl n'arrête pas de toucher Grant, mais Grant fait souvent comme si elle n'était pas là. Elle est nettement plus petite que lui (il est aussi grand et beaucoup plus musclé que moi, il joue dans l'équipe de football) et quand ils sont ensemble dans les couloirs, il ne la regarde pas ou à peine, même si elle lui parle. Il cause avec ses potes pendant que Cheryl reste là, à lui tenir le bras, jusqu'à ce qu'il trouve ça gênant et qu'il le retire. Parfois j'ai le sentiment qu'il « tolère » sa présence. D'autres fois, il est très autoritaire, et un jour je l'ai même vu, dans un couloir vide, la plaquer contre le mur et l'embrasser de manière très brutale. Il s'est écarté d'elle quand il m'a vu arriver. Cheryl n'avait pas l'air ravie, mais elle n'avait pas l'air révoltée non plus. Je ne comprends pas bien ce genre de relation. Ni ce qui se passe dans leur tête, à l'un et à l'autre. D'autant que Grant semble avoir une tout autre attitude avec Bibi, qui en principe est sa sœur d'accueil... Il n'arrête pas de la « coller », de manière assez visible et gênante pour elle (et pour tout le monde), je trouve.

Je comprends que parfois un ou une adolescente de la famille d'accueil puisse avoir des sentiments pour un ou une étudiante accueillie. Mais dans le cas présent, je trouve ça... pas bien. Sa manière de se comporter n'est ni fraternelle ni même respectueuse.

Surtout quand on voit comment il traite Cheryl.

Enfin, peut-être que je suis vieux jeu, déjà, à mon âge. Haha. Oui, moque-toi de moi !

« WON'T YOU BE MY NEIGHBOR ? » – FRED ROGERS

(Aérogrammes, 6)

[Octobre 1971.]

Chers vous deux,

Il y a dix jours, David n'était pas à O-High. C'était Yom Kippour et il avait passé la journée à la synagogue avec son grand-père. Il ne le voit qu'une fois par an. Et c'est pour le voir qu'il passe la journée à la synagogue, ce jour-là. Il ne prie pas. Il parle avec son grand-père entre deux prières. Le père de David est mort l'an dernier d'un cancer ou (comme dit Papa) d'une « saloperie de ce genre ». Je ne lui ai pas posé de question (je crois qu'il n'avait pas envie d'en parler) mais je n'ai pas eu de mal à imaginer que ça lui fait mal. Je me rends compte à quel point j'ai de la chance d'avoir un père avec qui je peux parler – même si en ce moment, on ne le peut pas le faire. Mais bon, tu vois ce que je veux dire, hein ?

On est en automne, je crois : alors qu'il faisait encore chaud le mois dernier (entre 20 et 25 tous les jours), tout le monde trouve que ça s'est rafraîchi (entre 15 et 20, ce que je trouve plutôt sympa pour un mois d'octobre) et ils ont sorti les sweat-shirts. Dimanche dernier, il faisait encore très bon (22-25, par là), Jermaine est venu me chercher pour m'emmener à Civic Center Park, où il retrouvait des amis. C'était bizarre de l'entendre me présenter comme *The Algerian Brother* à des garçons plus grands que moi mais manifestement un peu plus jeunes, qui jouaient au basket-ball et débattaient pour savoir si la meilleure manière de montrer son opposition à la guerre était de brûler sa *Draft card* (« C'est bon pour les *Rich White Dudes* »), de partir au Canada (« C'est bon pour les *Rich White Dudes* qui ont des cousins *Canucks* ! ») ou d'adhérer au Parti pour faire d'Oakland une ville meilleure où les *Bros* qui sont partis au Vietnam seront heureux de revenir. J'ai serré beaucoup de mains, et je me suis rendu compte qu'à force d'être au soleil, ma peau avait bruni au point d'être aussi foncée que celle de certains des jeunes Afro-Américains qui étaient là. Et je n'ai pas fait couper mes cheveux depuis trois mois... Quand on est rentrés, Jermaine a dit : « *They think you're great, Man.* » Ça m'a surpris, mais il n'est pas du genre à dire ça pour me faire plaisir. Je me demande seulement ce que j'ai fait pour qu'ils m'apprécient. Je

n'ai pas dit grand-chose (j'avais peur de dire des bêtises) mais, comme toujours, j'ai écouté. (Papa, le jour où je t'ai demandé pourquoi tu faisais toujours « Mmmhh... Mmmhh... » tu m'as répondu : « On a toujours l'air plus sage et plus intelligent quand on écoute en hochant la tête... » Et j'ai dit « Vraiment ? » et tu as répondu : « Mmmhh... » et ça m'a fait pleurer de rire. Depuis, je ne peux pas faire « Mmmhh » sans sourire, et j'ai peur qu'on pense que je me moque.)

*

Hier, au dîner, j'avais commencé à dire : « Comme j'ai l'œil sur elle pendant deux de ses heures de cours, je sais très bien ce que fait Hattie à son boulot... » Et tout le monde s'est écroulé de rire. Ce que je voulais dire, en réalité, c'est que je ne sais pas ce que fait Bernie et que j'aimerais bien visiter la clinique dans laquelle il travaille, dans le *Castro District*. Ça a eu l'air de lui faire plaisir, il m'a proposé de l'accompagner pendant le *Fall break* (on a quelques jours sans cours bientôt). Comme souvent, on dînait tous ensemble, et j'ai demandé à Donna et Lewis s'il serait possible également de les accompagner sur leurs lieux de travail respectifs. Lewis m'a proposé de venir passer la journée et donner un coup de main à l'épicerie communautaire. Donna, elle, m'a invité à un de ses cours à Berkeley – elle va parler de Frantz Fanon dans quelques semaines... Andy m'a demandé si j'étais fou de vouloir passer une journée entière avec les parents. Chris, elle, m'a dit que les M&P ne lui ont jamais fait la même proposition. Là-dessus, les M&P se sont mis à parler tous en même temps.

Bref, j'ai déclenché une émeute.

Hier après-midi, je pensais beaucoup à toi, Papa.

Les copains me demandaient si j'avais vu des émissions américaines en France, j'ai répondu que j'adorais *Zorro* (ça aussi, ça m'a fait penser à toi et ça m'a rendu tout chose) et ils ont rigolé. Et puis je leur ai dit qu'en France, les deux chaînes de télé appartiennent à l'État. Et je leur ai raconté ta réaction (tu l'as traité de crapule...) quand Peyrefitte, le ministre de l'Information, a déclaré comme ça, en passant : « La RTF, c'est le gouvernement dans la salle à manger de tous les Français (***) ». »

Ça les a fait sauter en l'air. L'idée que le gouvernement ait un monopole, quel qu'il soit, leur donne des boutons. Et le monopole de l'information, encore plus...

[...]

P.-S. : Merci pour les coordonnées de Julie, Mike et Steve. Je n'ai pas encore eu le temps de vérifier qu'ils vivent toujours au même endroit, mais je le ferai bientôt.

[Après l'aérogramme :]

(***) « *Sounds Soviet to me*²⁸ », a dit David, dont une bonne partie de la famille paternelle a quitté l'Ukraine « quand ils ont découvert que le communisme n'était pas hostile aux pogroms ». (La plupart ont cru qu'ils seraient en sécurité en Pologne et ont péri vingt ans plus tard dans un camp de concentration, mais trois d'entre eux ont franchi l'Atlantique dans les années 1920...)

En Amérique, il n'y a qu'un réseau public, PBS, qui alimente des chaînes locales comme KQED, dans la baie de San Francisco, avec des émissions éducatives destinées aux enfants, comme *Sesame Street* ou *Mr. Rogers' Neighborhood* et un programme d'information destiné à l'African-American Community : *Colored People's Time*, que Jermaine regarde souvent.

Mais le gros de la télé américaine est privé : trois grands *Networks* (réseaux nationaux), ABC, CBS et NBC, et une nuée de chaînes éparpillées sur le territoire qui en reprennent les programmes et produisent des émissions locales. Quatre-vingt-dix pour cent des gens d'ici ont au moins un poste chez eux et peuvent capter, selon les régions, entre six et dix chaînes. Ici, on en capte huit (les quatre grandes et quatre locales) ; ça en fait quatre fois plus qu'en France. Les *Networks* diffusent des *soap operas* (des feuilletons quotidiens) dans la journée et, le soir, des comédies, des *dramas*, du sport, des *variety shows*, des magazines d'information et des films et, tard le soir, des *talk shows* pendant lesquels, comme leur nom l'indique, on parle... Sur les chaînes locales, qui sont des centaines sur le territoire, beaucoup de programmes sont des émissions communautaires, des jeux et des rediffusions de programmes plus anciens : c'est pour ça que je peux regarder *Star Trek* ou *The Twilight Zone* avec Andy, mais aussi de vieux films, en général après 10 heures du soir, quand je suis trop excité pour me coucher. (Je me mets dans le canapé et je regarde avec le son très bas. Le plus souvent, je m'endors, mais il m'est arrivé de voir des films épatants...)

Ce qui me frappe depuis que je suis ici, c'est que la télévision n'est pas seulement un divertissement, mais la première source d'information, avant la radio et la presse. Les M&P sont d'accord pour dire que ça remonte à 1960, quand toute l'Amérique a pu voir en direct les quatre débats entre Nixon et Kennedy, les deux candidats à la présidence. Près de 60 % des Américains ont regardé... Aujourd'hui, quand la chaîne de San Francisco, KGO-TV, filme les étudiants de Berkeley qui manifestent pour la liberté d'expression, ou quand KTVU (la chaîne locale d'Oakland) montre des brutalités policières ou encore, il y a deux ans, l'occupation d'Alcatraz par l'American Indian

Movement, ces images sont vues sur tout le territoire. Alors on peut dire que la télé occupe une place au moins aussi importante que l'automobile.

Chris et Jermaine pestaient parce que *Soul Train*, une émission qui a commencé il y a quelques semaines, n'est pas encore diffusée à San Francisco. C'est un *variety show* (une émission de variétés) produit par des artistes afro-américains et destiné à la communauté noire. Ça passe seulement sur des chaînes locales, à Chicago, Los Angeles et dans quelques autres villes.

« *TV's cardinal sin is its awful representation bias* ²⁹ », a dit Chris. Comme je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire, Jermaine m'a expliqué : « Les minorités sont presque invisibles à l'écran. Même sur les postes couleur, tout le monde est blanc... »

J'ai dit que j'avais vu des acteurs afro-américains à la télé depuis que je suis arrivé et il m'a répondu : « Oui, mais pas en proportion de la population réelle, et le plus souvent ils font de la figuration. Quand j'avais douze ans, il n'y avait pas beaucoup de Black Actors dans un premier rôle... Hari Rhodes dans *Daktari*... Don Mitchell dans *Ironside*, mais il passait surtout son temps à pousser le fauteuil roulant de Raymond Burr... Et Greg Morris dans *Mission : Impossible*... Lui, au moins, on savait qu'il était ingénieur, inventeur et qu'il avait sa propre société d'électronique... Et depuis trois ans, on a Clarence Williams III dans *The Mod Squad*... Mais c'est à peu près tout.

Chris a bondi de son fauteuil.

– Tu oublies Nichelle Nichols dans *Star Trek* et Gail Fisher dans *Mannix* ! Comme c'est typique ! Une femme, c'est toujours invisible, et encore plus quand elle est noire !

(J'ai cru qu'elle était à deux doigts de lui verser son verre de *root beer* sur la tête.)

– *Sorry Sorry Sorry* ! a répondu Jermaine en levant les mains devant lui comme si elle allait le frapper. Tu as raison ! Uhura et Peggy sont des personnages importants. Enfin, surtout Uhura...

Gerry et David rigolaient. Apparemment, les disputes de ce genre entre Chris et Jermaine sont fréquentes.

– *Don't you ever forget it* ! ³⁰ a grommelé Chris. Il n'y a pas beaucoup de personnages féminins qui ne servent pas de faire-valoir aux hommes !

– Il y a une catégorie encore plus invisible, a dit Gerry sur un ton tranquille.

Les autres ont hoché la tête.

Il s'est mis à rire doucement.

– Entre treize et quinze ans, la seule série qui me donnait le sentiment de ne pas être seul au monde, c'était *The Wild Wild West*...

– Vraiment ?

– *You Bet your Sweet Bippy !* J'adorais ces deux cow-boys qui vivaient ensemble dans un train avec tout plein de gadgets... Et quand James West ôtait sa chemise et se battait torse nu... *Oh, Mother !*

Les trois autres se sont mis à rire comme des baleines.

– Et il n'est jamais dit qu'ils sont *gay*. C'est moi qui les voyais comme ça. Il n'y avait pas de *TV show* qui nous montrait sous une bonne lumière... À la télévision les personnages homosexuels sont le plus souvent ridiculisés, ou ils se font interner dans un asile... Ou assassiner. Quand ils ne sont pas eux-mêmes des assassins pervers ! Enfin, c'est peut-être en train de changer... Tu n'as pas regardé *All in the Family*, encore ?

– Non...

– Ça a commencé l'an dernier. Le personnage principal, Archie Bunker, est un bigot raciste, obtus et réactionnaire qui déteste tout ce qui n'est pas blanc et *straight*. Un jour, sa fille et son gendre – qui à ses yeux sont des gauchistes – invitent un de leurs amis, Roger. Archie n'arrête pas de dire que Roger est un *fag* et un *pansy*, ça fait mal à entendre, et comme il ne supporte pas sa présence, il s'en va retrouver ses copains au bar du coin. Et parmi eux il y a Steve, un ancien joueur de football qu'Archie aime beaucoup, qui tient un magasin de photo... Et qui est *gay*. Il faut voir la tête d'Archie quand il le lui dit... C'était la première fois que je voyais un homme annoncer ouvertement son homosexualité, avec un grand sourire, comme si c'était tout naturel. Et sur un *Network ! Great episode !* J'espère qu'ils le rediffuseront bientôt, pour que tu puisses le voir.

J'ai hoché la tête et je me suis tourné vers David qui ne disait rien :

– Et toi ?

– Moi, je n'ai pas de quoi me plaindre. Tu connais le salut vulcain de Spock, dans *Star Trek* ?

J'ai essayé de montrer que je savais le faire mais je n'arrivais pas à mettre mes doigts correctement.

– Eh bien, a-t-il dit en souriant, c'est le geste de bénédiction que mon rabbin fait à la fin de l'office de Kippour, quand tout le monde a la tête sous les châles de prière et qu'on sonne le shofar...

J'ai appris beaucoup d'autres choses encore, mais tout ça m'a laissé pensif. J'ai essayé de me rappeler si dans les feuilletons français que j'ai vus, il y avait des personnages noirs ou arabes ou juifs ou homosexuels, et des femmes dans des rôles aussi importants que les hommes blancs... Et je n'y suis pas parvenu.

Cela dit, il y en avait peut-être. Mais comme je regardais surtout des feuilletons anglais et américains, j'ai dû passer à côté...

Tu en as vu, toi ?

« LA TACTIQUE DU GENDARME » – BOURVIL
(Les Mystères de Tilliers, 6)

... J'aimerais bien me rappeler tout ce qui s'est dit, afin de le retranscrire ici fidèlement, malheureusement mon cerveau n'est pas un magnétophone. Enfin, je vais faire de mon mieux.

Sache toutefois que quand le trio de gendarmes m'a déposé à la caserne, j'ai eu une bonne et une mauvaise surprise. La bonne, c'est que le capitaine Philipe supervisait l'entretien : le médecin de son escadron était convoqué ; en tant que commandant de l'unité, il se devait d'être présent. La mauvaise surprise, c'est que le pandore chargé de mon interrogatoire – car c'en était un – n'était autre que le tordu qui avait porté ses soupçons sur Raymond et l'avait fait arrêter. Il se nommait Darmamain et il avait la tête d'un type qui passe son temps à emmerder les femmes dans la rue et cherche à les coincer dans une allée glauque. Plus antipathique que ça, on fait pas. Comme il est beaucoup moins grand que moi – je me demande s'il n'est pas à la limite de la taille réglementaire –, quand je me suis assis, il est resté debout, histoire de me montrer qui était le patron. Un de ses collègues tapait ma déclaration à la machine. Pierre Philipe se tenait dans un coin de la pièce et ne disait rien.

... Moi, tu me connais, je suis resté calme... La première fois que j'ai été interrogé c'était en 1934 après les émeutes de Constantine, j'avais dix-sept ans, et de nouveau par deux flics de Vichy, en novembre 1942. Alors autant te dire que le Darmamain ne m'impressionnait pas vraiment. Ce qui me tracassait surtout, c'était la succession des événements : la mort d'Arlette, l'arrestation de Raymond et la mort de Mme Lacroy, tout ça en si peu de temps, ça faisait beaucoup. Et voilà que Darmamain, l'air d'en savoir trois fois plus que tout le monde, déclare sur un ton un peu hautain :

– Docteur, nous sommes très très très ennuyés.

– Ah bon ?

– Oui, nous sommes très ennuyés parce que Mme Lacroy est morte de manière suspecte...

– Je sais.

Il ouvre de grands yeux.

– Vous... vous savez ?

– Ben oui : c'est moi qui ai demandé l'autopsie, vous vous souvenez ? Et j'ai lu le rapport du légiste.

– Euh... Oui, certes, certes. Mais... c'était votre patiente.

– Oui. Et je la connaissais bien. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai demandé une autopsie ! Parce que je ne croyais pas à une mort naturelle !

– Ah. Oui. Vous vous... doutiez de quelque chose...

– On peut dire ça ! Quand une patiente prend un rendez-vous avec un avocat et se propose d'y aller avec sa future bru, si on la retrouve morte le lendemain matin, je me dis qu'il y a anguille sous roche.

Là, il me regarde sans comprendre ; il ne devait pas connaître l'expression ; je l'ai imaginé pataugeant derrière l'anguille.

– Certes, certes... Euh... Mais vous ne vous doutiez tout de même pas qu'on découvrirait la vraie raison de sa mort, quand même ?

– Mais si, brigadier ! Je l'espérais vivement. C'est d'ailleurs à ça que servent les autopsies, en principe...

– Certes, certes, mais je veux dire : vous ne saviez pas qu'on découvrirait qu'elle avait été tuée par un médicament ?

– Ah non... Je suis médecin, pas devin. Je me doutais qu'on allait trouver quelque chose, mais je m'attendais plutôt à une hémorragie cérébrale ou à une rupture d'anévrisme.

Surpris, il fait une pause et regarde par-dessus l'épaule de son collègue, un brave garçon dont j'ai soigné l'épouse et les deux enfants, et qui tapait consciencieusement.

– Pardon... Pardon... Vous avez dit : rupture d'avérisme ?

– D'anévrisme... C'est une malformation d'une artère...

Et comme il n'a pas l'air de piger, je continue :

– Je me suis dit que l'angoisse d'avoir vu son fils incarcéré à tort – après un interrogatoire rapide et une enquête bâclée – avaient pu faire monter sa tension artérielle et provoquer une attaque... Autrement dit, que les mauvais traitements que vous avez infligés à Raymond l'avaient peut-être tuée. Vous suivez mon raisonnement ?

– Oui, enfin... Je crois... Alors... Vous ne croyez pas qu'elle a pu se suicider ?

– Juste avant d'aller voir l'avocat qui allait défendre son fils ? Ça m'étonnerait ! Elle n'avait aucune raison de se tuer. Elle était en colère, mais pas désespérée.

– Je vois, je vois. Alors vous ne pensiez pas au suicide ?

– Pas du tout.

– Et cependant vous pensiez que ce n'était pas une mort naturelle ?

– Non. C'est-pour-ça-que-j'ai-demandé-une-autopsie !

– Euh... oui. Évidemment. Je vois, je vois. Mais... comment expliquez-vous le barbiturique ?

– Je ne l'explique pas.

Il a regardé un petit carnet posé sur la table.

– Sa fille et son gendre ont déclaré que le soir précédant sa mort vous lui avez prescrit un tranquillisant.

– Pas exactement. Je lui ai prescrit du Phénergan. C'est un antihistaminique. On en donne aux enfants qui ont la varicelle, pour calmer leurs démangeaisons. Vous avez entendu parler de la varicelle, brigadier ?

– Mme Lacroy avait la varicelle ?

(Je vois le collègue pouffer sur sa machine et le capitaine lever les yeux au ciel.)

– Pas que je sache, elle a dû faire ça dans l'enfance, comme tout le

monde. Mais sa fille avait peur qu'elle ait du mal à dormir. Pour qu'elle dorme sans être assommée, je lui ai prescrit du Phénergan, c'est plus doux qu'un tranquillisant...

– Je vois, je vois. Mais pourquoi a-t-elle absorbé des barbituriques ? Pensez-vous que le pharmacien s'est trompé de médicament ?

– Ça m'étonnerait. De plus, si j'en crois le rapport du légiste, les barbituriques qu'elle a pris étaient en comprimés, ils avaient été écrasés et mélangés à son verre de lait. Moi, je lui avais prescrit du Phénergan en sirop.

– En sirop ?

– Oui, dans un flacon.

Ça le rend perplexe. Je précise :

– Vous savez, une petite bouteille en verre contenant du liquide. Le Phénergan a une jolie couleur, rouge rubis... Vous n'en avez pas trouvé chez elle ?

– Non, il n'y avait pas de bouteille chez elle. Enfin, pas de bouteille de médicament.

– Ah... Elle m'a dit qu'elle n'était pas sûre d'en prendre. J'imagine que si vous interrogez le pharmacien, il vous dira s'il l'a délivrée.

– Oh, s'exclame Darmamain sur un ton supérieur, mais on ne vous a pas attendu pour ça, Docteur ! On l'a interrogé. Soigneusement.

– Je n'en doute pas, Brigadier, vous connaissez votre métier. Et que vous a-t-il dit, notre bon pharmacien ?

– Qu'il n'a pas délivré quoi que ce soit à Mme Lacroy ce soir-là.

– Bon ! Et vous en tirez quelle conclusion ?

– Que c'est quelqu'un d'autre qui lui a fourni le poison.

– Le poison ?

– Les barbituriques !

– Brigadier, je vous arrête ! (J'attends de voir sa réaction mais il reste figé, et contrairement à ses deux collègues, ça ne le fait pas sourire alors je continue.) Les barbituriques sont certes délicats à manier et dangereux s'ils sont pris en trop grande quantité, mais ce sont des médicaments précieux pour soigner l'épilepsie, par exemple. Vous avez entendu parler de l'épilepsie, Brigadier ?

– Euh, oui... C'est une maladie de l'estomac, c'est ça ?

– Non, dis-je calmement. Vous devez confondre avec la dyspepsie. L'épilepsie est une maladie du système nerveux.

– Ah ! Comme Mme Lacroy était nerveuse, vous lui avez donné des barbituriques ?

Le problème, avec les épais, c'est qu'on a beau leur donner des explications, ils n'entendent que ce qu'ils veulent... Et Darmamain, comme épais, il se posait là.

– Mme Lacroy était certainement très énervée de savoir son fils incarcéré grâce à vous, Brigadier, mais non, je ne lui ai pas prescrit de barbituriques. Si je l'avais fait, le pharmacien vous l'aurait dit. N'est-ce pas ?

– Certes, certes...

Il sourit comme une hyène prête à bondir sur un chevreau et sort ma sacoche de sous la table comme un lapin d'un chapeau ; lui ou un de ses collègues avait dû retourner la prendre dans la voiture.

– ... Mais vous en avez sur vous. Je veux dire, dans votre trousse de voyage. Enfin, de visite. Pour les urgences...

– Non.

– Comment ça, non ?

– Non. Ça ne fait pas partie des médicaments avec lesquels je fais mes tournées.

– Pourquoi ? Ça n'arrive jamais qu'on vous appelle pour une personne qui fait une crise de nerfs, ou même une crise de dyspepsie, là ?

Le capitaine cache son visage dans sa main. Le collègue typographe secoue la tête. Je me retiens de rire.

– Oh, si, ça m'arrive, mais les barbituriques ne me seraient pas très utiles.

– Ah bon, pourquoi ?

– Parce qu'ils mettent au moins une heure à agir, figurez-vous... Pour calmer une crise d'épilepsie, ou même une crise de nerfs, c'est un peu long ! Le diazépam, ça va plus vite. Mais Mme Lacroy n'est pas morte d'un surdosage en diazépam, que je sache ?

– Non, certes, certes. Mais alors, qu'est-ce que vous avez dans votre trousse ?

– De mémoire, j'ai... du diazépam, du furosémide pour les œdèmes aigus du poumon et les crises d'hypertension, de la trinitrine pour l'angine de poitrine, de la théophylline pour les crises d'asthme et... de la péthidine pour les douleurs...

– AHA ! s'exclame le pandore, triomphant. J'espérais bien que vous alliez nous en parler ! La péthidine, c'est un opiacé, n'est-ce pas ?

– Tout à fait !

– Donc, c'est dangereux !

– Si c'est pris n'importe comment, oui ! Mais vous savez, Brigadier, à trop forte dose, tout est dangereux. Même l'eau ! Vous en buvez ?

– Oui, ça m'arrive, mais... (Il s'énervé.) Comment se fait-il que vous ayez de la péthidine dans votre sacoche ?

Il en tenait vraiment une couche.

– Pour soulager les personnes qui ont des douleurs aiguës, c'est très efficace.

– Vous en voyez tant que ça des gens qui souffrent ?

– Euh... Je suis médecin, Brigadier, vous vous rappelez ? Des gens qui souffrent, j'en vois tous les jours. En outre, voyez-vous, je suis accoucheur, alors je vois aussi beaucoup de femmes qui accouchent. La péthidine calme très bien les douleurs du travail. Ce sont les Britanniques et les Américains qui m'ont appris ça. En France, les médecins préfèrent laisser les femmes

souffrir... Mais j'y pense, Brigadier, votre nom, c'est bien Darmamain, n'est-ce pas ?

– Euh, oui, mais qu'est-ce que...

– Seriez-vous en famille avec Mme *Régine* Darmamain ?

– Euh, oui, c'est ma belle-sœur, mais...

– Elle a accouché tout récemment, si je ne m'abuse ?

– Euh, oui, il y a quinze jours, mais...

Et là, d'un seul coup, il se tait. Il se souvenait parfaitement de l'accouchement de sa belle-sœur : il y était ! Elle l'avait fait venir parce que son mari (le frère du brigadier) était sur la route. Et comme cette pauvre femme souffrait le martyre, la sage-femme qui l'aidait à accoucher lui avait administré... tu devines quoi ? De la péthidine. En présence du brigadier. Je le savais parce qu'elle m'avait appelé pour me poser une question technique. Je lui avais demandé si elle voulait que je me déplace et elle avait répondu en riant : « Non, ça va aller, j'ai le soutien de la gendarmerie ! »

Mon brave Darmamain, à qui tout ça venait de revenir, ne savait plus où se mettre, alors il a demandé à son collègue de lui relire les dernières phrases de notre... conversation et il a dit : « Euh... On n'est pas obligés de garder la dernière partie, là... »

Et moi : « Il n'est pas réglementaire, il me semble, de rectifier une déposition en cours de rédaction... C'est à la personne interrogée de corriger à la relecture, avant de signer... » Et je me suis tourné vers le capitaine. « Je me trompe ? »

À présent, le pauvre Darmamain se balançait d'un pied sur l'autre comme s'il avait une furieuse envie de pisser. Le capitaine avait l'air de trouver ça drôle mais il a fini par abréger ses souffrances.

– Finissons-en ! Aviez-vous d'autres questions à poser au Dr Farkas ?

Perché sur un pied, Darmamain a consulté son petit carnet.

– Euh...

Et moi, paternel : « Je vous écoute, Brigadier. »

On aurait dit que sa tête s'enfonçait entre ses épaules. Il a lu, sans conviction :

– « Avez-vous fourni à Mme Lacroy les substances toxiques qui ont provoqué sa mort ? » Et... « Ces substances, savez-vous d'où elles proviennent ? »

– Non. Et non. Mais je doute fortement qu'elle les ait prises de son plein gré.

– Vous... vous voulez dire que...

– Comme je vous l'ai dit, je suis convaincu qu'elle ne s'est pas suicidée, et on n'avale pas du phénobarbital par étourderie ou par accident. Je ne vois donc qu'une seule explication : on le lui a administré volontairement.

À ma grande surprise, il a posé les mains sur la table, s'est penché vers moi et, comme s'il s'attendait à ce que je lui chuchote la réponse à l'oreille, en confidence, il a murmuré :

– Et... Et... Savez-vous qui, Docteur ?
J'ai secoué la tête.
– Mmmhh... Non, désolé, Brigadier. Quand il s'agit d'empoisonner, je pense que vous êtes beaucoup plus compétent que moi.

40

« NE VOUS MARIEZ PAS, LES FILLES » – MICHÈLE ARNAUD

(Les belles histoires de Tante Yvonne, 6)

La voix. – Le type qui débarque, c'est le mari ?

Claire. – Oui. Et il est vert de rage. D'abord il ne sait pas quoi dire, il regarde Évangeline, il voit le bocal plein de sang, et il se met à hurler : « Sorcière ! Salope ! Je vais appeler les flics ! Les avorteuses, on les guillotine !!!... »

... Évangeline lui répond aussi sec : « On guillotine aussi les pères qui violent leur fille ! »

(Silence.)

La voix. – Sans blague !

Claire. – Je te jure !

La voix. – Mais... c'est pas vrai... On guillotinaient pas pour ça ?...

Claire. – Non, on te collait seulement vingt ans de prison... Quand l'inceste était démontré...

La voix. – C'est vraiment pas cher payé !

Claire. – Comme tu dis !

La voix. – Et... il l'a crue ?

Claire. – Je ne sais pas s'il la crue, mais, contre toute attente, il se calme instantanément, il tourne les talons, il remonte dans sa voiture et il s'en va.

La voix. – Il va chercher les flics ?

Claire. – On ne sait pas ; ils ne viennent pas, en tout cas. Deux heures plus tard, quand elles quittent la maison, elles n'ont vu personne.

La voix. – Et comment savait-il qu'elles étaient là ?

Claire. – La seule explication, c'est qu'il surveillait sa femme et sa fille, il les a vues monter avec Évangeline, et il les a suivies. Comme les routes sont étroites et les virages fréquents, il a dû les perdre de vue, rouler trop loin, s'égarer, faire demi-tour et explorer un chemin après l'autre, avant de les retrouver... Elles ont eu de la chance qu'il n'arrive pas pendant l'avortement ! Enfin, quoi qu'il en soit, deux heures plus tard, elles reprennent la route, et là, les choses se compliquent : la mère, on la comprend, ne veut pas rentrer chez elle et remettre sa fille entre les pattes de ce monstre. Mais elle n'a nulle part où aller. Comme d'habitude, Évangeline trouve une solution. Il y a des chambres libres dans son pensionnat de jeunes professionnelles, elle va les héberger en attendant mieux. Le lendemain, elle m'appelle pour me dire : « J'ai deux réfugiées chez moi. Tu n'aurais pas en tête un endroit où les

abriter ? »

... Et quand elle m'a posé cette question (elle sourit), j'ai su que tout ce que nous avions fait jusque-là n'était que le début.

La voix. – Ça n'a pas dû être très facile de les cacher, ces deux femmes...

Claire. – Eh bien, détrompe-toi. Deux de nos amies, Josy et Loulou, tenaient un café pas très loin d'ici, « Les Belles-Sœurs ». C'était un ancien hôtel, elles avaient installé leur appartement dans deux chambres au premier étage, mais comme elles recevaient souvent des copines, elles en avaient trois autres, inoccupées et toujours disponibles... Je leur ai demandé s'il serait possible de recevoir ces deux femmes, et elles m'ont dit oui tout de suite. Quand je leur ai expliqué de quoi il s'agissait, elles m'ont proposé de servir de logeuses chaque fois que nous en aurions besoin. C'était le début de notre filière pour les femmes qui voulaient disparaître : l'hébergement immédiat à l'école Saint-Éligius ou chez Josy et Loulou nous permettait de chercher des solutions à plus long terme, légales ou non...

La voix. – Tu peux m'en dire plus ?

Claire. – Mmmhh... Eh bien, sans donner de nom, disons qu'on était en relation avec trois avocates... dont une avait bénéficié des services de Tante Yvonne...

La voix. – Ah...

Claire. – Oui... Et elles nous aidaient à trouver la procédure adéquate, au cas par cas. Parfois, on aidait la femme à porter plainte contre le conjoint violent. À l'époque c'était rare, mais Pierre Philipe, le commandant de l'escadron de Tilliers, avait donné des ordres très précis pour enregistrer les plaintes des femmes qui avaient subi des violences...

La voix. – Il était en avance sur son temps...

Claire. – Il avait surtout été sensibilisé très tôt à la question... Je le connaissais bien parce que lorsque je vivais à la gendarmerie, ses filles Justine et Fantine étaient les meilleures amies de Luciane... Denis, mon premier mari, était gendarme, tu sais ? Il est mort en Algérie... (Silence.)

... Enfin, on savait que si une femme voulait porter plainte, c'était possible... Mais souvent, elles avaient peur de le faire et d'en subir les conséquences. La plupart voulaient rentrer chez elles... Pour celles qui voulaient disparaître – c'était rare, mais il y en avait – il fallait trouver une autre solution, les aider à s'installer dans une région où leur bourreau n'aurait pas l'idée d'aller les chercher. À l'époque c'était plus simple, il n'y avait pas d'internet ou de fichiers informatisés, on pouvait disparaître sans laisser de trace, ou presque. Et à partir de 1968, avec le Marché commun et l'ouverture des frontières, il est devenu plus facile de partir vivre en Belgique, par exemple... Mais le plus souvent, les femmes choisissaient simplement de changer de département ou de région. Quand on s'y prenait correctement, on savait les mettre à l'abri... Ça ne permettait pas de tout résoudre, une femme mariée restait mariée, le divorce était encore compliqué... J'ai pas voté pour

Giscard, mais je reconnais que lorsqu'il a favorisé l'accès au divorce par consentement mutuel, en 1975, ça a permis à une flopée de femmes de respirer...

La voix. – Vous avez aidé beaucoup de victimes de violence ?

Claire. – On n'a pas fait de statistiques, évidemment, mais un certain nombre, oui... Pendant les années 1970, on en a hébergé une bonne dizaine par an... (Silence.) Mais on ne pouvait pas protéger celles qui rentraient chez elles, même quand elles avaient failli mourir... On avait beau leur dire que le type ne changerait pas, qu'il recommencerait, que leur vie était en danger... Rien n'y faisait. On en a entendu tellement dire que c'était de leur faute à elles, qu'elles feraient ce qu'il fallait pour qu'il ne s'énerve plus, que ça irait mieux... C'était vraiment difficile d'entendre ça.

... Mais on ne pouvait pas les retenir de force. Alors on leur disait toujours qu'elles pouvaient nous appeler en cas d'urgence, même si c'était dérisoire... Parce que beaucoup n'avaient pas le téléphone... J'étais constamment en colère à l'époque, je ne comprenais pas qu'une femme qui avait failli mourir sous les coups d'un salaud retourne se fourrer dans les pattes du même salaud... Il a fallu que je travaille beaucoup pour l'accepter, pour ne pas les brutaliser à mon tour en cherchant à les « secouer »... Évangeline était plus intelligente que moi sur ce point... Elle m'a beaucoup aidé à me calmer et à accepter leur décision... Mais pendant longtemps je n'ai pas compris...

La voix. – Et aujourd'hui ?

Claire. – Ah ! (Rires.) Aujourd'hui je suis un peu plus éduquée. Grâce à ce que ma belle-fille m'a fait lire, en particulier. Elle m'approvisionne régulièrement en livres sur la condition des femmes, des livres d'anthropologie, de sociologie, de psychologie... Elle surveille tout ce qui sort, pour elle, mais aussi pour moi. Je l'adore... Elle est tellement attentionnée. Je regrette seulement... Ils viennent en France régulièrement mais j'aimerais les voir plus souvent... Enfin, c'est comme ça... Alors oui, j'ai lu pas mal de choses, mais beaucoup de livres sur les violences conjugales et les ressorts psychologiques qui enchaînent les victimes sont écrits en anglais, et je ne le comprends pas assez bien pour lire tout ce qui m'intéresse. C'est un des grands regrets de ma vie.

La voix. – Une vie bien remplie, tout de même !

Claire. – Oui, oui, je ne dis pas...

La voix. – Et elle n'est pas terminée !

Claire. – Non, non, bien sûr, mais à quatre-vingt-trois ans, j'ai plus trop de temps devant moi pour apprendre à lire l'anglais couramment...

La voix. – Est-ce qu'il y a des livres que tu aimerais lire, en particulier ?

Claire. – Oh, oui ! J'aimerais bien pouvoir relire Virginia Woolf et Doris Lessing et Ursula Le Guin en anglais. J'ai lu des traductions, mais bon... Et puis il y a un livre d'une psychologue clinicienne, Cindy Meston, qui s'appelle *Why Women Have Sex*... Elle a interrogé un millier de femmes sur

toute la planète et leur a demandé pourquoi elles font l'amour, et c'était la première fois qu'on faisait ce genre d'enquête. Et les motifs qu'elles donnent sont nombreux : le bouquin en recense deux cent trente-sept, paraît-il ! Alors ça m'intrigue !

La voix. – Ça n'a pas été traduit ?

Claire. – En portugais. Pas en français...

La voix. – Ouais, les motivations des femmes en matière de sexe, ça ne peut pas intéresser le public français...

(Rires.)

Claire. – C'est probablement ça ! Et puis de toute manière, comme c'est une Américaine qui l'a écrit, ça ne peut pas s'appliquer à la France...

La voix. – Tout ce que tu me racontes depuis tout à l'heure, ça ne t'a jamais tentée de l'écrire, d'en faire un livre ?

Claire. – Ah... Si ! J'y ai pensé, bien sûr. Et Franz m'a même proposé de m'aider, mais j'ai toujours eu autre chose à faire.

La voix. – Si tu l'écrivais aujourd'hui, ce livre, de quoi parlerait-il ?

Claire. – Mmmhh... De la vie des femmes qu'on a reçues... Pas celles pour qui ça s'est bien passé, mais les autres ! Celles qui nous ont raconté leur histoire au téléphone et qui finalement ne sont pas venues... Celles qui appelaient et qui restaient silencieuses et qui raccrochaient sans avoir dit un mot... Celles qui nous confiaient leur secret dans le couloir pendant une réunion et qu'on ne voyait plus jamais ensuite... Celles qui changeaient de trottoir en nous croisant dans la rue parce qu'elles avaient peur que tout le monde devine ce qu'elles avaient fait...

(Silence.)

La voix. – Oui... Elles aussi, elles auraient besoin qu'on partage leur histoire... Mais... Pourquoi penses-tu qu'elles vous racontaient tant de choses ? Elles n'étaient pas obligées de parler, vous les auriez aidées sans qu'elles disent rien, n'est-ce pas ? D'ailleurs je suis sûr que vous l'avez souvent fait...

Claire. – Oui, bien sûr, les femmes n'avaient ni explication ni justification à nous donner... Mais tu vois, je pense qu'elles se confiaient parce qu'on ne leur mentait jamais. C'était la règle principale : on ne ment jamais aux femmes qui viennent nous voir. Ni sur ce qu'on peut faire, ni sur ce qu'on va faire, ni sur les risques, ni sur la douleur. On dit toujours la vérité... Je crois que ça les libérait. Enfin, pas toutes, mais beaucoup. Il faut dire qu'elles en avaient lourd sur la patate, avec les mecs mais aussi avec leurs mères, leurs belles-mères, leurs belles-sœurs... Comme disait une sociologue l'autre jour à la radio, « le sexisme et le patriarcat, c'est coconstruit »... Mais on s'égare, là, de quoi parlait-on déjà, tout à l'heure, avant que je m'énerve ?

La voix. – Euh... Des raisons pour lesquelles les femmes brutalisées retournent vivre avec leur agresseur.

Claire. – Ah, oui. Je trouve ça incompréhensible. Quelle catastrophe ! Et ça me rappelle... Ça non plus je sais pas si je peux le raconter... (Silence.)

D'un autre côté, ça s'est passé il y a si longtemps...

La voix. – On ne met rien en ligne sans ton accord. Tu peux même demander à ce qu'on ne publie rien, ou qu'on enlève tout deux heures après la mise en ligne ! Et tu connais la philosophie du site et de notre département : un consentement, ça se retire n'importe quand !

(Claire réfléchit un long moment.)

Claire. – Très bien. Alors je me lance. J'ai deux... non, trois histoires. Et si ça m'attire des ennuis, tant pis.

41

« HE AIN'T HEAVY, HE'S MY BROTHER » – THE HOLLIES

(Franz et Marco, 5)

[Montréal, Janvier 2021.]

J'étais touché que Franz me confie l'exploration de ses trésors mais, au fil des semaines, je me suis senti très

ambivalent. Je ne suis pas sûr qu'il réalise à quel point ce que je lis est intime.

*

Il m'est arrivé par le passé d'éplucher les archives de ma famille, et ça ne m'a jamais laissé indemne. Parfois, mes découvertes étaient réconfortantes : elles m'ont permis, par exemple, de comprendre les relations entre mes grands-parents paternels, que je n'ai jamais connus. Mais je me souviens avoir, il y a plus de vingt ans, deviné (ou cru deviner) un secret de famille en ouvrant un carton à chaussures rempli de photos. Je n'en ai jamais parlé à mes proches, par discrétion, parce que je n'étais pas sûr d'avoir vu juste, et parce que je ne voyais pas ce que cette « découverte » apporterait à qui que ce soit. C'était très inconfortable : on croit avoir compris, on n'en est pas sûr, on ne peut en parler à personne et cependant, on aimerait bien en avoir le cœur net.

Il y a quelques mois, sur le canal de tchatte familial, un de mes petits-cousins a énoncé le dit « secret » très tranquillement, comme une évidence. D'autres lui ont emboîté le pas en disant l'avoir également deviné. Ça m'a fait rire de soulagement. Quand tout le monde connaît un secret, ça n'en est plus un, et ça ne pèse plus.

*

Dans le cas présent, l'inconfort vient de ce que je me vois embarqué dans un passé qui n'est pas le mien. Ai-je le droit d'accéder, avant que Franz en ait lui-même pris connaissance, à des confidences qu'on *lui* destinait ?

Préoccupé par cette pensée, j'ai laissé passer plusieurs jours sans poursuivre ma lecture, en tentant de définir l'attitude appropriée. Je ne peux pas lui dire que ça ne m'intéresse plus, ou que je n'ai pas le temps – ce n'est pas vrai. Mais je ne peux pas non plus continuer à lire comme si de rien n'était.

Au bout de quelques jours, je crois avoir trouvé.

– J'aimerais que tu me dises si tu es toujours d'accord pour que je lise tout...

– Il faut que je te le dise combien de fois ? demande Franz sur un ton un peu agacé.

– Consentement d'un jour n'est pas pour toujours... Tu as le droit de changer d'avis à tout moment. Si j'étais ton médecin, je te dirais la même chose avant de t'examiner ou de te prescrire une prise de sang. Lire tes papiers personnels est au moins aussi délicat.

Il réfléchit quelques secondes avant de hocher la tête.

– Tu as raison, il y a sûrement des choses très personnelles dans ce carton. Hattie était une personne très... franche. Très directe, et elle était la confidente de tous mes camarades cette année-là, alors je suppose qu'elle a été celle de beaucoup d'autres personnes... Et je ne sais pas ce qu'elle peut dire d'eux.

– Je me soucie surtout de ce qu'elle dit à *ton* sujet, Franz...

– Écoute, si elle a appris sur moi des choses scandaleuses, il est temps que ça se sache ! dit-il en riant. Mais je t'entends. Et non, ça ne me gêne pas.

– Très bien... De ton côté, où en es-tu ?

Il pose la main sur l'une des piles de documents et soupire.

– Pas très loin. À mesure que je lis le « mémoire » de mon père, j'ai trois mille questions qui me viennent, alors je passe beaucoup de temps à l'interroger. J'ai très envie qu'il me raconte sa vie quand il ira mieux. Et de l'enregistrer, pour ne rien perdre... Sinon, j'ai retrouvé certaines choses sympas mais, malheureusement, pas mon synopsis pour le projet de fin d'année... Je ne sais pas du tout ce qu'il est devenu. C'est un truc un peu mythique dans ma mémoire. Il ne faisait que deux pages mais, sur le moment, j'avais trouvé ça lumineux... Enfin, il vaut peut-être mieux qu'il ait disparu.

– Pourquoi ? De quoi as-tu peur ?

– De trouver ça daté. Naïf. Mièvre.

– *Mmmhh*. C'était quoi, ce projet ?

– Oh là là, c'était très ambitieux. Je voulais faire un...

Il s'arrête brusquement, perdu dans ses souvenirs.

– Je t'écoute, dis-je pour l'encourager.

– Eh bien... j'avais choisi le cours de *Student Journalism* de Hattie. Ce cours-là durait toute l'année alors que beaucoup d'autres ne prenaient qu'un trimestre. Dès la première heure, elle nous a suggéré de choisir un sujet d'enquête et de le développer au cours du premier trimestre, avec son aide. À partir de janvier, on devait le rédiger en feuilleton et lui remettre un épisode par quinzaine... Je venais d'arriver à Oakland, je ne connaissais rien ou pas grand-chose de la baie, de la Californie, ou même des États-Unis. J'aurais aussi bien pu avoir débarqué sur Mars.

– Je me souviens de ce sentiment, dis-je en hochant la tête. Tu sors de l'aéroport, tu lèves les yeux vers les gratte-ciel, tu longes d'interminables limousines et tu vois passer une armée de taxis jaunes comme dans un film américain, et puis tu te pinces et tu te rends compte que *tu es dans le film*. Et tout le monde parle une langue que tu ne comprends pas aussi bien que tu le voudrais !!!

– C'est exactement ça, s'exclame Franz !... J'étais paumé alors que les filles – à commencer par Chris, qui suivait le cours elle aussi – avaient déjà une idée assez précise de ce qu'elles voulaient explorer.

– « Les filles » ?

– La majorité des élèves inscrites au cours étaient des filles. On n'était que cinq garçons... Hattie était une prof très populaire à O-High et, quand on choisissait *Student Journalism* en fin de cursus secondaire, c'était principalement parce qu'elle donnait le cours. Moi, je l'avais choisi... pour des raisons un peu différentes. À mes yeux, dit-il en souriant, un journaliste était un « héraut de la vérité », comme Redford et Hoffman dans *All the President's Men*... Ou plutôt, à l'époque, comme Bogart dans *Deadline, USA*... Et puis, ça me rassurait de voir Hattie tous les jours, en classe comme à la maison, et de savoir que je pouvais m'adresser à elle si j'en avais besoin. J'avais beau faire bonne figure, j'étais terrorisé... Pour en revenir au cours, comme je ne trouvais rien, la mort dans l'âme, je me suis demandé si je n'allais pas abandonner *Student Journalism* et opter pour un autre, comme *Biology* ou *Physiology*, par exemple... À l'époque, j'envisageais encore vaguement de faire médecine.

– Ah bon ? Tu en avais parlé avec ton père ? Qu'est-ce qu'il en pensait ?

– Je l'avais toujours entendu dire que je devais suivre *ma* voie. Mais je la cherchais encore. Je me faisais beaucoup d'idées très romanesques. Par exemple : je n'avais jamais compris que le journalisme était un *métier* avant d'entendre Hattie en parler. Enfin, toujours est-il que pendant les premières semaines de cours, je me suis désespérément creusé les méninges pour trouver un sujet, et finalement c'est lors d'un débat familial que j'en ai eu l'idée.

– « D'un débat familial » ?

Franz se met à rire.

– Oh, oui, au *Promontory*, tout était sujet à débat ! Et ils étaient vifs ! J'ai compris ça un soir, à table, quand j'ai demandé de manière assez naïve pourquoi les Américains s'étaient embringués dans la guerre du Vietnam...

Chris a bondi en criant : « *You're so ignorant ! Don't you know the French started it ?* ³¹ »

En français, on a longtemps écrit « Viêt Nam ». En anglais, « Vietnam ». Après quelques recherches en ligne, j'apprends qu'on peut aussi écrire « Viet Nam » ou « Viêtnam ». La graphie recommandée par l'ONU – avec, en principe, l'aval de la nation intéressée – est « Vietnam », c'est-à-dire la plus simple.

L'histoire, elle, ne se prête pas aussi volontiers aux simplifications, comme on peut le découvrir en explorant les dizaines de documents écrits, sonores et audiovisuels disponibles aujourd'hui sur une foulditude de plateformes.

Bien sûr, il ne s'agit pas de connaître *toute* l'histoire du Vietnam, pays deux fois millénaire, qui fut longtemps dominé par la Chine et connut deux dynasties (au nord et au sud) à partir du ^{xvii}e siècle de l'Ère commune, avant d'être unifié en 1802. Mais je cherche à en savoir suffisamment pour comprendre ce que racontent Franz, Hattie, Chris et les autres dans des lettres écrites il y a cinquante ans. Et à me débarrasser de plusieurs décennies d'idées reçues et d'approximations.

À commencer par celle-ci : la guerre du Vietnam, ce ne sont pas les États-Unis qui l'ont déclenchée, mais bien la France.

*

Ce qu'on appelle, en Occident, l'Asie du Sud-Est (autrefois : « Indochine ») est une zone géographique comprise entre l'Inde à l'ouest, la Chine au nord et l'Australie au sud. Certains des pays qui la composent se trouvent sur le continent : Myanmar (ex-Birmanie), Thaïlande, Laos, Cambodge, Vietnam ; d'autres sont répartis sur des archipels : Malaisie, Singapour, Brunei, Indonésie, Philippines, Timor oriental.

Dès le ^{xvi}e siècle, Espagnols, Portugais et Hollandais accostent au Vietnam pour y établir des comptoirs commerciaux. L'Église catholique, toujours opportuniste, en profite pour envoyer ses missionnaires et évangéliser les populations – ce qui contribuera plus tard à les diviser en opposant les chrétiens aux adeptes des religions traditionnelles.

Deux siècles plus tard, les Anglais et les Français se mettent en tête d'aller exploiter les richesses locales de manière plus systématique. Les Français n'en sont pas à leur coup d'essai : après avoir fait chou blanc en Amérique du Nord (Louis XV a cédé la « Nouvelle-France » à l'Angleterre ; Napoléon a vendu la Louisiane aux États-Unis), ils se sont tournés vers des territoires plus proches et ont envahi l'Algérie en 1830.

La II^e République a aboli l'esclavage en 1848, mais en 1853, Napoléon III, pris de folie des grandeurs, décide d'étendre son empire colonial à l'Afrique (Sénégal, Gabon, Madagascar), d'annexer la Nouvelle-Calédonie et de nombreuses îles de Polynésie, puis, s'alliant à l'Espagne, de dépêcher en

Cochinchine (c'est le nom que les Français donnent au Vietnam à l'époque) un corps expéditionnaire afin de « punir » la dynastie Nguyen d'avoir persécuté (tiens donc !) des missionnaires catholiques français.

L'expédition se transforme en invasion et, en 1865, trois provinces du sud de l'actuel Vietnam deviennent officiellement la « colonie française de Cochinchine » avec pour principale ville Saïgon. L'expansion va se poursuivre : en 1887, les territoires annexés par la France et désignés par le joli nom d'Union indochinoise comprennent aussi le Cambodge et le Laos ainsi que l'Annam et le Tonkin, parties centre et nord de l'actuel Vietnam, devenues des « protectorats » sous la III^e République.

Car la colonisation de l'Indochine est une affaire très juteuse : l'exploitation de ses matières premières rapporte en effet beaucoup d'argent à l'Hexagone. Alors, pourquoi s'en priver ?

*

Les Vietnamiens, bien évidemment, ne sont pas du même avis. À leurs yeux, la France n'est pas « civilisatrice » ; c'est, tout bonnement, un envahisseur militaire doublé d'une sangsue économique et d'un parasite linguistique et culturel.

En 1905, un jeune Vietnamien de vingt-cinq ans nommé Nguyễn Tât Thanh (Nguyễn « grandes espérances ») s'embarque pour l'Europe. Il voyage et travaille où il peut – d'abord en France, au Portugal, en Afrique, aux États-Unis et en Angleterre, puis de nouveau en France en 1919. Inspiré par la notion de « droit à l'auto détermination des peuples » prônée cette année-là par la Société des Nations, il se met à militer pour l'indépendance de son pays. Il adopte le pseudonyme d'un collectif d'exilés nationalistes vietnamiens – Nguyễn Ai Quốc (Nguyễn « le patriote »). Membre du Parti communiste français dès sa création, il écrit dans *L'Humanité* et *Lutte ouvrière*, voyage en URSS et en Chine. Qualifié d'« agitateur annamite » et poursuivi par les autorités françaises, il rentre dans son pays natal. Là, il fonde en 1930 le Parti communiste vietnamien qui donnera naissance, en 1941, au Viet Minh – Front pour l'indépendance du Vietnam.

Nguyễn Ai Quốc se fait désormais appeler Hồ Chí Minh (« Celui qui éclaire »).

*

En 1940, l'Indochine est envahie par le Japon qui en fait une base arrière pour ses actions militaires.

En 1945, au départ des Japonais, le Vietnam n'a plus de structure de pouvoir. Le jour de la capitulation du Japon, l'« Oncle Hồ » déclare l'indépendance des provinces du nord et du centre, et appelle la population à reprendre le contrôle du pays avant que les colonisateurs ne reviennent. Il devient le premier président de la République démocratique du Vietnam. (Il le

restera jusqu'à sa mort en 1969.)

Mais à partir de septembre 1945 (conformément aux accords de « partage » signés par les États-Unis, l'Angleterre et l'URSS) les Britanniques s'installent au sud et les Chinois au nord du pays.

De son côté, la France envoie un corps expéditionnaire « libérer le territoire d'Indochine » – non pas des Japonais, qui sont déjà partis, mais du Viet Minh, qui revendique le territoire ancestral !!!

La guerre d'Indochine commence officiellement en 1946.

*

L'histoire a de ces ironies : au début de 1945, l'OSS (prédécesseur de la CIA) avait fourni à Hô Chi Minh des armes et des conseillers pour soutenir les combattants du Viet Minh contre les Japonais !

Après la fin du conflit mondial, les Américains ne voient plus l'indépendance du Vietnam comme une lutte libératrice, mais comme une menace. En 1950, l'URSS et la Chine, devenue communiste en 1949, reconnaissent le gouvernement Hô Chi Minh et soutiennent le Viet Minh ; la même année, la guerre éclate entre la Corée du Nord (pro-chinoise) et la Corée du Sud (pro-américaine), séparées elles aussi par les accords des Alliés.

Les Américains craignent que si le Vietnam devient indépendant, toute l'Asie du Sud-Est ne bascule sous influence communiste. Ils vont par conséquent contribuer massivement à l'effort de guerre français en Indochine, financièrement d'abord, puis par l'envoi sur place de conseillers militaires.

En 1954, l'arrogance des militaires français les conduit à enfermer onze mille hommes à Dien Bien Phu, au fond d'une vallée entourée de collines couvertes de jungle. N'ayant pas imaginé une seule seconde que les Vietnamiens connaissent mieux le terrain qu'eux, ils se font encercler. Et, très logiquement, ils prennent la pile. Le siège dure cinquante-cinq jours et huit mille soldats français sont tués. La France jette l'éponge et quitte le Vietnam après plus de cent ans d'occupation coloniale et militaire.

L'armistice et les accords signés à Genève après cette capitulation définissent artificiellement deux états, l'un au nord (capitale : Hanoï), l'autre au sud (capitale : Saïgon), de part et d'autre d'une zone démilitarisée située le long du 17^e parallèle. Les civils vietnamiens sont sommés de choisir de quel côté ils veulent vivre. Près d'un million de réfugiés passent du nord au sud.

Au sud, le régime autoritaire soutenu par les Américains est bientôt confronté à un Front de Libération clandestin, pro-communiste, qu'il baptise Viêt Cong – « traîtres à la patrie ».

La guerre d'Indochine est terminée, la guerre du Vietnam commence.

*

Dix ans plus tard, en 1964, une équipe de tournage de « Cinq colonnes à la une » se rend au Nord-Vietnam. Le coffret DVD dont j'ai déjà parlé

contient trente minutes de reportage saisissantes.

On peut être surpris d'apprendre que la télévision de l'ancien colonisateur soit autorisée à filmer le pays devenu indépendant, mais on peut aussi penser que les autorités du Nord-Vietnam s'offrent ainsi à peu de frais une publicité pour sa santé économique. Et de fait, certaines séquences du reportage ressemblent aux films de propagande soviétiques ou chinois – on y voit, en particulier, une nuée de travailleurs et travailleuses vietnamiennes repousser les eaux de la seule force de leurs bras pour irriguer les rizières. (J'exagère à peine.)

Le commentaire des journalistes oscille entre la commisération (on précise combien de kilos de riz et de viande une mère de famille vietnamienne peut acheter chaque mois avec ses tickets de rationnement), la condamnation à peine voilée de la vie communautaire (« Toute vie individuelle a disparu au profit de l'effort collectif ») et la fascination pour les ouvriers qui, tous ensemble, quittent l'usine à vélo dans le plus grand calme...

Avec la même condescendance palpable que lors du reportage sur la *March Against Fear* (qui sera diffusé deux ans plus tard), la commentatrice exprime sans ambages que si le Nord-Vietnam a su se développer depuis dix ans, c'est parce que le nouveau pouvoir a « laissé en place les cadres formés en France » ! Et que cela lui a « évité de commettre les erreurs » communes à tous les pays ayant accédé à l'indépendance... (Suivez mon regard.)

Plus loin, la journaliste interroge le général Giap, chef des armées du Nord Vietnam (qu'elle qualifie de « Napoléon de la résistance vietnamienne ») ; Giap lui répond dans un français des plus académiques. Quand elle mentionne le Viêt Cong, le Front de libération qui, au sud, lutte contre le régime en place, le général réfute ce terme péjoratif inventé par les Sud-Vietnamiens et emploie celui de « lutte populaire ».

Elle interroge ensuite successivement : un praticien qui a formé presque tous les chirurgiens du pays, un ingénieur né dans le Sud qui a choisi de vivre au Nord et, pour finir, rien moins que le président Hô Chi Minh en personne. Comme Giap, tous s'expriment dans un français au moins aussi châtié que celui de leur interlocutrice.

À la fin du reportage, celle-ci n'hésite pas à demander à l'oncle Hô s'il pense que le général de Gaulle pourrait « arbitrer le conflit entre le Nord et le Sud ». Agacé, Hô répond (je cite) : « Qu'entendez-vous par "arbitrer" ? Nous ne sommes pas deux équipes de football ! »

Enfin, lorsque son interlocutrice exprime sa « tristesse de voir l'influence française disparaître de la culture vietnamienne » (car les jeunes Nord-Vietnamiens ne parlent plus le français, hélas...), Hô Chi Minh réplique qu'il serait ravi de voir son pays établir des échanges culturels avec *toutes* les nations du monde et conclut (je cite toujours) : « Mais vous ne voudriez pas que la France ait ici la même influence qu'autrefois, n'est-ce pas ? »

Je saute du coq à l'âne, mais c'est pour la bonne cause.

Entre 1963 et 1982, deux mille enfants de l'île de La Réunion ont été arrachés à leur famille et envoyés en France, dans la Creuse, pour servir – clandestinement – de « commis » de ferme.

Notez que certains de ces enfants avaient à peine six mois ; il a certainement fallu attendre un peu avant de les envoyer aux champs.

Ce fait historique rarement enseigné dans les classes françaises est rappelé par le poète et romancier Jean-François Samlong dans un livre intitulé *Un soleil en exil*, paru en 2019.

Quel rapport avec le Vietnam ? Eh bien tout simplement ceci : dès les années 1930, la France a « recueilli » des enfants métis, nés de « père inconnu, présumé de race française », au Tonkin et au Cambodge. Ces enfants ont été regroupés dans des orphelinats et pensionnats par une fondation privée devenue en 1950 la Fédération des œuvres de l'enfance française d'Indochine (FOEFI).

Pendant la guerre, le nombre des enfants métis augmente de manière exponentielle. À partir de 1949 et jusque dans les années 1970, et à la demande de l'État français, la FOEFI en « rapatrie » plusieurs milliers dans l'Hexagone. Les frères et sœurs sont séparées, on leur interdit de parler leur langue natale et de pratiquer leur religion – ils et elles sont baptisées et/ou fortement incitées (quand elles ne sont pas contraintes) à se convertir au Catholicisme.

Cet autre fait historique, antérieur à celui des « enfants de la Creuse », est décrit début 2021 dans un article de l'historien Yves Denéchère, « Les enfants d'Indochine “rapatriés” en France », sur le site internet *The Conversation*.

Seulement, quand on déplace des enfants, qu'ils ou elles soient nées à La Réunion ou en Indochine, il arrive qu'on en « perde ».

Et, comme un malheur n'arrive jamais seul, il arrive parfois que ces enfants ne soient pas « perdues » pour tout le monde...

Je n'étais pas vraiment en garde à vue, on m'avait « seulement » demandé poliment de venir déposer en tant que témoin, et il n'y avait aucun élément de preuve pour me soupçonner d'avoir empoisonné Mme Lacroy. D'ailleurs, Armance avait déclaré que je n'avais rien donné à sa mère sinon une ordonnance, laquelle n'avait pas été portée à la pharmacie...

On m'a donc tout aussi poliment remercié et on m'a raccompagné chez nous en fin d'après-midi. Le gendarme qui m'a véhiculé (le même qui avait tapé ma déposition) m'a dit à demi-mot ce qu'il pensait du brigadier – c'est-à-

dire, pas grand bien.

J'étais surpris par l'attitude de Darmamain. Pourquoi avait-il conduit l'entretien dans l'intention de me coincer ? Je me suis dit que j'avais affaire à un pandore zélé de plus, et voilà tout.

Je croyais en avoir fini avec les gendarmes, mais eux n'en avaient pas fini avec moi. Le soir suivant, j'étais de garde, ils m'ont fait venir à l'hôpital pour examiner un homme qui venait d'être agressé. C'était un travailleur algérien employé à la sucrerie. Il rentrait chez lui (il louait une chambre rue du Commandant-Pitoëff, près de chez nous) et avait été attaqué par un groupe d'hommes portant des masques de carnaval qui l'avaient poursuivi avec des bâtons et des chaînes de vélo. Il avait réussi à leur échapper et à se cacher dans la cabane à outils d'un jardin potager, près du mail. Ses agresseurs étaient les mêmes, apparemment, que ceux des deux pensionnaires de Léon, et de l'homme retrouvé dans le coma en août. Ça commençait à faire beaucoup...

*

Deux jours après ma petite virée chez les gendarmes, l'Ordre départemental des médecins m'a convoqué à son bureau à Orléans pour « discuter de ma situation ». Apparemment, un confrère soucieux leur avait signalé mon arrestation (qui n'en était pas une). J'avais une petite idée de son identité. Je vais passer très vite sur la mascarade qui a eu lieu : les trois médecins présents (parmi lesquels, comme par hasard, ce cher Véreult, à qui j'avais dit ma façon de penser quelques mois plus tôt pour avoir mutilé Mme L., et qui semblait ravi de jouer les Torquemada) m'ont annoncé, sans même entendre mon point de vue, qu'ils avaient décidé de me suspendre, « par principe », en attendant que l'enquête de la gendarmerie soit close.

Je n'ai pas cherché à les convaincre (les cons sont parfois impossibles à vaincre), je me suis contenté de les insulter copieusement, et je suis rentré à Tilliers dans une humeur massacante. Pendant vingt kilomètres, j'ai même conduit trop vite, jusqu'au moment où je me suis rendu compte que si je percutais un platane, ça leur ferait beaucoup trop plaisir – et je n'avais envie de faire de la peine ni à Claire, ni à Luciane, ni à toi. En arrivant à la maison, j'ai cherché les coordonnées de M^e Rappaport, l'avocat qui défendait Raymond Lacroy, et je l'ai appelé. Il m'a répondu avec beaucoup de bienveillance et m'a dit qu'il allait montrer à ces crétins ce qu'est le droit (ils n'avaient pas celui de me suspendre sans motif valable) mais dans l'immédiat il me recommandait de ne pas recevoir de patients ni de prescrire pendant quelques jours, le temps qu'il prenne connaissance du dossier et intervienne. Si je ne faisais aucun geste médical, je pouvais continuer à superviser mes internes et la maternité.

Je comprenais bien ses précautions (il voulait éviter qu'on me tombe dessus si la moindre brouille survenait pendant ma « suspension ») et je me suis mis en vacances forcées pour huit jours, en redirigeant mes patients vers

la consultation externe de l'hôpital et son excellent médecin intérimaire, le Dr Demaison, un type un peu bizarre mais dont le sens clinique était quasi infaillible.

Comme tu t'en doutes, dès que je me suis retrouvé désœuvré, je me suis mis à broyer du noir. Comme toujours, Claire est venue à mon secours. Elle a dit : « Tu ne peux pas recevoir tes malades et examiner les femmes enceintes, mais personne ne peut t'empêcher de penser, de parler et d'aller et venir. Et de chercher des réponses. »

J'ai très bien compris les sous-entendus : j'avais été mis sur la touche à cause d'une mort suspecte ; je pouvais peut-être apporter mon grain de sel à l'affaire.

Alors j'ai fait ce que fait notre personnage de fiction favori à tous les deux, le plus grand des détectives, le bon vieux Sherlock Holmes : je me suis assis dans un fauteuil et j'ai réfléchi.

*

Tu sais ce qu'on dit : deux événements similaires en peu de temps, c'est peut-être une coïncidence ; trois, c'est une machination. En l'occurrence, trois événements exceptionnels étaient survenus en peu de temps dans notre petite ville habituellement sans histoire : la mort (accidentelle ?) d'Arlette, celle (hautement suspecte) de Mme Lacroy et l'agression (indiscutable) de plusieurs travailleurs algériens. Même si je trouvais ça un peu tiré par les cheveux, je n'arrivais pas à me défaire de l'idée que ces trois affaires étaient liées. Mais comment ?

La première chose qui m'est apparue, c'est que les agressions racistes s'étaient toutes produites dans un rayon de quelques centaines de mètres autour de la place de la Mairie. Le capitaine Philippe (et une petite enquête auprès de mes collègues du service d'urgences) m'a confirmé qu'aucune agression n'avait été signalée ailleurs en ville ou dans les environs. Tu vas me dire que le centre de Tilliers n'est pas grand, et justement : pourquoi les tordus qui avaient attaqué ces ouvriers – et peut-être Arlette Mercier – s'étaient-ils limités à un tout petit périmètre ? Réponse : probablement parce que ce périmètre leur était familier.

Quant à Mme Lacroy, Pierre Philippe m'a confié qu'après le rapport de Darmamain, le magistrat instructeur semblait pencher pour l'hypothèse du suicide. Restait à découvrir qui avait pu lui fournir des barbituriques, et à expliquer ses raisons de se donner la mort à ce moment-là, sans laisser le moindre mot d'explication, et en prenant la précaution (pourquoi ?) de faire disparaître l'emballage des comprimés...

De mon côté, j'étais de plus en plus convaincu qu'elle avait été empoisonnée. Mais en dehors de sa fille – qui n'aurait jamais fait de mal à une mouche et encore moins à sa mère – et de son fils – qui se trouvait derrière les barreaux –, la seule personne qui aurait pu glisser des barbituriques dans le verre de sa belle-mère était son gendre, Hubert Castagnet. Seulement,

pourquoi l'aurait-il fait ? Même si Raymonde supervisait la direction de l'usine, il en était le timonier. Il pouvait attendre tranquillement que sa belle-mère décède de mort naturelle, ce qui, vu l'état de ses poumons, n'aurait malheureusement pas tardé. Pour qu'il décide de hâter les choses – ce qui semblait tout de même un peu fort de café –, il lui aurait fallu une très mauvaise raison.

*

Une fin d'après-midi, à l'heure du thé, j'ai décidé de rendre une petite visite de courtoisie à la famille Lacroy – du moins, à ce qu'il en restait.

Castagnet n'était pas là, bien entendu. C'est sa femme qui m'a reçu. Armance n'est pas une femme très démonstrative, mais elle m'a accueilli avec plus de chaleur que je ne m'y attendais, comme si je venais lui apporter des bonnes nouvelles. Elle-même n'en avait pas : malgré les efforts acharnés de Me Rappaport et l'absence de preuves l'incriminant dans la mort d'Arlette Mercier, Raymond était toujours incarcéré. Armance était effondrée d'avoir vu d'un seul coup toute sa famille voler en éclats. Comme sa mère, elle était convaincue que son frère n'était pas un assassin ; comme moi, elle ne croyait pas une seconde que Raymonde avait mis fin à ses jours. Elle n'arrivait pas, cependant, à concevoir qu'on ait voulu la tuer. Pendant que nous parlions, Suzanne est arrivée. Elle avait quitté son travail un peu plus tôt que d'habitude. Quand je les ai vues s'embrasser, j'ai senti qu'il y avait entre elles une affection réelle, et que leurs épreuves les avaient rapprochées. J'avais toujours considéré Armance comme une femme sans grande personnalité, mais je me suis rendu compte ce jour-là que je me trompais. Elle s'était toujours effacée en public devant sa mère et son mari ; mais ça ne voulait pas dire pour autant qu'elle n'avait ni désirs, ni opinions, ni force. La présence de Suzanne semblait la galvaniser. Elles m'ont demandé si je serais prêt à servir de témoin de moralité pour Raymond, ce que j'ai accepté volontiers.

Je n'ai pas appris grand-chose de la conversation – sinon que l'activité de l'usine Lacroy s'était ralentie depuis les derniers événements et que Castagnet, qui rentrait déjà tard avant le drame, était à présent constamment sur la brèche pour tenter de récupérer les clients qui menaçaient de changer de fournisseur. Armance appréciait d'autant plus la présence de Suzanne, et elles passaient toutes leurs soirées ensemble à discuter des nouvelles, informations et conseils que leur envoyait régulièrement l'avocat de Raymond.

Quand je les ai quittées, Suzanne a tenu à me raccompagner. En traversant le parc, j'ai eu le sentiment qu'elle voulait me dire quelque chose. Arrivée à la petite porte qui ouvre sur la place, elle s'est décidée.

– Je me sens coupable...

– De quoi ?

– Je crois qu'Arlette est morte en me rapportant mon manteau.

– Que voulez-vous dire ?

– Je le lui avais prêté parce qu'elle voulait aller voir sa fille à Orléans et

elle n'avait rien de correct à se mettre sur le dos. Mon appartement est au bout du mail, à deux cents mètres des escaliers. Elle m'avait dit qu'elle viendrait me le rendre un matin avant que je parte à l'usine. Je ne savais pas qu'elle passerait ce matin-là... Si j'avais su, je serais allée à sa rencontre et peut-être que...

J'ai pris la main de Suzanne.

– Vous n'y êtes pour rien. Et vous n'auriez probablement rien pu faire. (J'ai hésité.) Ça n'a peut-être aucun rapport, mais... est-ce que Raymond savait que vous lui aviez prêté votre manteau ?

– Non, personne ne le savait. Et Raymond ne fait absolument pas attention à ce genre de chose. Il n'y connaît rien en vêtements et par-dessus le marché, il n'aurait pas pu reconnaître mon manteau sur les épaules d'Arlette.

– Pourquoi ça ?

– Parce qu'il est daltonien !

– Pardon ?

– Oui, c'est moi qui m'en suis rendu compte quand nous avons commencé à nous promener le dimanche sur le mail. Chaque fois que je lui montrais des fleurs, il me disait qu'il ne les distinguait pas les unes des autres. Je l'ai emmené chez l'opticien, qui lui a fait regarder des planches de couleurs, et on a découvert qu'il ne distingue pas le vert du rouge. Pour lui, le monde est seulement fait de nuances de gris, de jaune et de bleu ! Ça ne le gêne pas pour bricoler une horloge, mais c'est pour ça qu'il s'habille n'importe comment. Il est incapable de se choisir une cravate !

– Vraiment !?? Dites-moi, Suzanne, est-ce que vous avez dit à Mr Rappaport que Raymond est daltonien ?

– Non... Et ce n'est pas Raymond qui le lui dira, je pense...

– Eh bien, je vous suggère de l'informer de ce « détail », qui a peut-être son importance...

À ce moment-là, j'ai entendu un chien aboyer. Suzanne s'est retournée.

– C'est Dog. Le jour, il reste dans le parc, on ne peut pas le promener en ville, on dirait qu'il ne veut pas sortir du parc sans Raymond. Quand on tente de le faire, il fait demi-tour et nous traîne vers la maison. Et le soir, nous sommes obligées de le faire dormir dans le garage car il est très agité. Il passe son temps à geindre et à gratter le tapis comme s'il cherchait quelque chose...

– C'est un comportement habituel ?

– Oui et non, a dit Suzanne avec un sourire triste. Raymond lui a appris à déterrer les truffes ! Malheureusement, il n'y en a pas dans notre salon...

– Il se sent perdu de ne plus voir son maître.

– Oui... Je crois qu'il n'a pas passé un jour loin de lui depuis que Raymond l'a adopté... Oh, il nous aime bien, Armance et moi, mais ce n'est pas pareil...

Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai dit :

– Je peux le voir ?

– Bien sûr !

Elle m'a conduit jusqu'au garage. Dog s'agitait derrière la porte. Quand il m'a vu, il s'est approché, m'a reniflé, et s'est assis, comme s'il attendait que je lui donne un ordre. J'ai tendu la main, il l'a léchée et m'a laissé le caresser. J'ai dit : « Viens, mon vieux. » Et il m'a suivi. Nous avons fait un tour du parc, Suzanne et moi. Dog nous a accompagnés paisiblement, sans aboyer ni geindre ; il avait l'air content de renifler partout et de se dégourdir les pattes. Ce qui était plus étonnant, c'est qu'il venait vers moi lorsque je l'appelais et m'obéissait volontiers, plus qu'à Suzanne, qu'il connaît pourtant très bien. Au moment de le ramener au garage, j'ai eu un pincement au cœur.

– Je suis en vacances forcées pour la semaine. Je m'ennuie et ce pauvre Dog s'ennuie lui aussi. Seriez-vous d'accord pour que je m'occupe de lui pendant quelques jours ?

44

« MON HOMME » – JULIETTE GRÉCO (Les belles histoires de Tante Yvonne, 7)

Claire. – Dans les années 1960, on ne parlait pas de violences contre les femmes. Le terme consacré c'était « femmes battues », et c'était considéré comme rare, jusqu'à ce que plusieurs enquêtes montrent que *la moitié des femmes françaises* – tu te rends compte ? – avaient déjà subi « des châtiments corporels » ! Ça disait bien ce que ça voulait dire : les femmes « méritaient » qu'on les punisse. De quoi ? Ben, seuls les hommes le savaient !!! Et si ça te surprend aujourd'hui, tu devrais faire une cure de chansons de l'époque. Quand Brassens chantait « La fessée », ça faisait rire. Et quand Juliette Gréco, l'égérie de Saint-Germain-des-Prés, reprenait « Mon homme », une chanson popularisée par Mistinguett dans les années 1930 puis par Patachou dans les années 1950, personne n'y voyait à redire. Alors que les paroles étaient tout simplement révoltantes : « Il m'fout des coups, il m'prend mes sous, mais je m'en fous, c'est mon homme », « La femme c'est fait pour souffrir » et « Je suis comme un chien »...

... Nous, on voyait arriver tous les jours des femmes qui se faisaient rouer de coups, qui étaient humiliées et violées tous les jours, et qui se retrouvaient enceintes par-dessus le marché ! Alors, quand ce genre de chanson passait à la radio, on avait envie de tout foutre en l'air. Ça m'est arrivé une fois, d'ailleurs ! J'ai pris le transistor et je l'ai jeté de l'autre côté de la cuisine, il a volé en mille morceaux et ça a fait un tel bruit qu'Abraham est sorti affolé de son cabinet de consultation en pensant qu'il m'était arrivé quelque chose... (Rires.)

... On a souvent reçu des femmes de gendarmes. Et parfois, leur mari les soutenait dans leur démarche. Mais c'était loin d'être toujours le cas. L'une de celles qu'on a reçues était non seulement enceinte de douze ou treize semaines, mais en plus elle avait des bleus partout sur les bras, et peut-être

même une fracture du poignet – elle avait beaucoup de mal à se servir de sa main gauche. On lui a fait son aspiration, et on lui a proposé de l'aider à partir. Elle n'avait pas d'enfants, on pouvait la mettre en sécurité et la faire disparaître du jour au lendemain... Mais elle ne voulait pas en entendre parler, elle disait ce qu'elles disaient presque toutes dans ces cas-là, que c'est leur faute, qu'elles ne font pas assez d'efforts, qu'il a un métier dur et qu'elles lui rendent la vie difficile à la maison alors c'est normal qu'il s'énerve, etc.

... Elle avait très peur qu'il soit fou de rage si elle le quittait, qu'il prenne son arme de service et aille la rechercher chez ses parents ou chez les quelques amies qu'elle avait encore... Alors elle a refusé et on a dû la laisser repartir. En lui disant que, le jour où elle serait de nouveau en difficulté, on serait là. On serait toujours là...

(Elle soupire.)

... Eh bien, ça n'a pas traîné.

... Deux semaines plus tard, un dimanche soir, j'étais de permanence au téléphone, la voilà qui appelle, je la reconnais tout de suite, elle parle tout bas pour qu'on ne l'entende pas, et elle me dit : « Je sais pas quoi faire. Qu'est-ce que je vais faire... » Et j'essaie de lui en faire dire plus mais elle ne dit rien d'autre que ça... et elle a l'air d'aller très, très mal. Heureusement, Évangeline est là, elle me voit dans tous mes états, elle prend l'écouteur et elle me dit : « Demande-lui son adresse. » J'arrive à lui arracher son adresse dans les logements attenants à la caserne, je note ça sur un bout de papier, Évangeline me fait signe de continuer à lui parler et, ni une ni deux, elle saute dans sa voiture. Moi, évidemment, je préviens la femme : « Dans un quart d'heure quelqu'un frappera à votre porte, c'est une amie, vous pouvez lui ouvrir. » Et je la rassure. Quand Évangeline arrive là-bas, la femme raccroche pour aller lui ouvrir. (Silence.)

La voix. – ... Et alors ?

Claire sourit puis reprend. – ... Alors, rien. Évangeline n'est pas revenue, elle n'a pas appelé. Le lendemain, elle est allée travailler comme d'habitude, je suis passée la voir dans l'après-midi, pour savoir ce qui s'était passé. Elle m'a répondu : « Rien », et a ajouté : « Si les gendarmes viennent demander si on a reçu un appel le soir où un de leurs collègues est mort, réponds-leur que c'est moi qui ai décroché. »

La voix. – Qu-Quoi ?

Claire. – Comme tu dis ! (Rires.) Deux jours plus tard, on a appris qu'un gendarme s'était tué avec son arme de service. D'après le journal, il buvait beaucoup et avait déjà fait l'objet d'avertissements de la part de ses supérieurs. Quand sa femme l'avait quitté, il ne l'avait pas supporté et avait décidé d'en finir...

La voix. – ... C'était la version... officielle... ?

Claire. – ... Oui, et comme tu le devines, la réalité est un peu différente... Plusieurs années ont passé et un soir, on n'était que toutes les quatre, Évangeline nous a raconté... Quand elle est arrivée dans

l'appartement, la femme s'est jetée dans ses bras en répétant : « Je l'ai tué. Je l'ai tué... » Évangeline a d'abord pensé qu'elle lui avait collé un coup de couteau, ou de rouleau à pâtisserie, mais c'était pas ça du tout : il l'avait frappée encore une fois parce qu'il avait bu, il avait sorti son pistolet pour la menacer, et le lui avait mis sous le menton, comme ça (Claire pointe son index sous sa mâchoire). Elle avait eu si peur qu'elle l'avait repoussé de toutes ses forces, et, probablement parce qu'il était complètement saoul, BAM ! le coup était parti, en plein dans sa figure à lui ! Il était allongé de tout son long sur le lino, il avait encore son arme à la main et, bien sûr, il y avait du sang partout... Évangeline a toujours été quelqu'un qui réfléchissait vite et prenait des décisions en une fraction de seconde... (Claire hoche la tête, admirative.) Elle a dit à la femme de ne rien toucher et d'aller faire sa valise. Et la femme a obéi. Ensuite, Évangeline a trouvé une feuille de papier et un stylo et lui a dit : « Tu vas écrire un mot à ton mari disant que tu ne supportes plus qu'il boive et qu'il te frappe, et que tu le quittes pour toujours. » Comme elle n'y arrivait pas, elle lui a dicté le mot, le lui a fait signer, elles l'ont laissé sur la table de cuisine et elles sont parties...

La voix. – Où ?

Claire, souriante. – Je ne sais pas. Elle ne nous l'a jamais dit. Elle ne voulait pas qu'on soit complices. Et pendant plusieurs mois, elle a attendu que les gendarmes viennent lui poser des questions, mais ils ne sont jamais venus ! Apparemment, pour eux, le suicide ne faisait aucun doute...

La voix. – C'était un accident, cette femme aurait pu mourir.

Claire. – Oui, mais si Évangeline n'était pas... intervenue, il y aurait eu une enquête, cette femme aurait passé un sale quart d'heure ; on pouvait l'inculper d'homicide involontaire...

La voix. – Mais... personne n'avait rien vu ou entendu ?

Claire. – Le dimanche soir, pendant le film de la première chaîne, personne n'entendait rien... Ou ne voulait rien entendre... Évangeline nous a dit qu'elles étaient sorties de l'immeuble et qu'elles étaient montées en voiture sans avoir croisé personne.

La voix. – Quelle histoire !...

Claire. – Oui, n'est-ce pas ? Je peux en parler aujourd'hui parce que ça s'est passé il y a plus de quarante ans, Évangeline n'est plus là, et je trouve important de te montrer que toutes les quatre on était d'accord pour aider les femmes qui s'adressaient à nous. Quoi qu'il en coûte.

La voix. – Si tu avais été à la place d'Évangeline ?...

Claire rit. – Je ne sais pas si j'aurais eu la présence d'esprit de lui faire écrire une lettre d'adieu – c'était une idée de génie ! Mais en dehors de ça j'aurais fait à peu près la même chose, je l'aurais emmenée pour la mettre à l'abri. Certainement... Et je suis sûre que Brigitte ou Frédérique auraient fait pareil...

... On était prêtes à tout, à l'époque... Et plus ça allait, moins on avait peur de quoi que ce soit... Quand on a appris à faire des aspirations, on s'est dit

qu'on pouvait apprendre ce qu'on voulait. Alors, pendant un an, au début des années 1970, on est allées ensemble à Orléans prendre des leçons de self-défense avec une femme assez géniale, qui avait été prof de judo en Amérique. Au bout de quelques semaines, on se sentait déjà beaucoup plus détendues qu'avant, et ça nous a bien rendu service... On en a fait profiter des femmes qui n'avaient eu ni les moyens ni l'occasion d'apprendre comme nous... Et les femmes nous l'ont bien rendu... Ce qui m'amène à te raconter la deuxième histoire...

45

« CRY ME A RIVER » – JULIE LONDON

(Aérogrammes, 7)

Sunday, October 24, 1971

Chers Vous Deux,

J'espere que vous le remarquerez (et que tu seras fiere de moi, Claire) : pour la premiere fois, je tape une lettre a la machine. En fait, ca fait partie du "homework" (devoir) que la prof nous a donne pour la semaine : ecrire a quelqu'un. Evidemment, je l'ai fait deux fois. Une en anglais (pour qu'elle puisse "checker" ma frappe) et cette fois-ci en francais. Hattie m'a prete sa vieille becanne une Underwood comme dans les films. Evidemment elle n'a pas d'accents, alors vous devrez vous enpasser vous aussi mais ca devrait pas etre trop difficile a lire quand meme. Comme je veux poster la lettre demain a la premiere heure et qu'il est tard je relis pas excusez les fautes.

Papa j'espere que tu ne te sens pas trop seul (oui je sais que tu es la Claire mais tu comprends ce que je veux dire). Moi, si, de temps en temps, parceque je suis loin de mes copains et je ne peux pas aller bavarder avec mon pere apres ses consultations ou l'accompagner en voiture quand il fait ses visites. Je me fais de bons amis ici (et quelques bonnes amies aussi) mais bon vous me manquez quand meme.

Je me souviens q'un de mes profs de terminale (un de ceux que j'aimais pas), quand j'ai dit que je partirais peutetre en Amerique avec l'AFC m'a dit que c'etait une annee de vacances et qu'il faut jamais faire ca quand on veut aller en fac, que je le regretterai que j'aurais bien le temps quand j'aurais fini mes etudes. Je pensais deja qu'il ny connaissait rien et maintenant j'en suis sur. D'abord je ne vois pas comment je pourrais passer un an dans une famille americaine quand j'aurai vingt-cinq ans, c'est juste cretin de dire ca. Ensuite, je suis pas en vacances. Je pourrais bien sur ne rien faire en classe puisque je ne vise pas un diplome de fin de High School mais je trouverais ca insultant pour mes camarades qui bossent. Alors je joue le jeu. Mais le travail scolaire ici n'est pas du tout comme ne France. Et ils ne te corrigent pas l'orhtof**ck. Enfin si, ils corrigent mais ils ne tenlevent pas des points chaque fois que tu te trompes.

Alors non, c'est pas des vacances j'apprends beaucoup. Et je participe aux cours aussi serieusement que possible.

(Papa, je crois que je comprends grace au cours de Psychology pourquoi tu aimes soigner les gens.)

Ce qui rend les choses faciles : les etudians ici sont consideres comme responsables. On leur fait confiance. On les croit. On accepte leurs initiatives. On n'es tpas sans arret soupconneux de ce qu'ils ou elles disent. C'est surprenant, j'ai eu du mal a mh'abituer mais quand on a pris le pli cest vachement reposant.

Je vous ai dit que ma troisieme periode est libre, je la passe toujours a la bibliotheque-et-centre-de-documentation. C'est la que je prepare mes devoirs. Et en ce moment, j'y travaille pour Anthropology carje prepare un expose sur mes origines familiales ("My Ancestry") et un autre sur "la distance entre les gens" pour Psychology ; on doit le rendre plus tard dans l'annee, mais Ms Dimmer nous l'a donnee a l'avance, c'est un projet de longue haleine. Ici, tout le monde t'incite a prendre le temps d'accumuler les informations. Et le temps, on te le

donne.

[...]

Les touches de l'Underwood sont dures (elle n'est plus toute jeune), et j'ai le bout des doigts endolori (bien viser et taper sans trop faire de fautes, c'est épuisant). Notre prof de typing nous a dit qu'au bout de trois mois on saurait taper si vite qu'on ne voudrait plus écrire à la main, mais pour le moment, ça va encore. J'aimerais t'écrire ce que je n'ai pas raconté aux parents mais j'ai un devoir à finir.

2.30 du matin.

Enfin, je ne dors pas. Ça me travaille trop. Pas le devoir (je l'ai fini) mais ce qui m'est arrivé aujourd'hui. Enfin, hier soir.

Et je devrais pas dire « m'est arrivé », parce que c'est pas à moi que c'est arrivé, j'ai juste été pris dedans – mais c'est difficile quand même.

On (la bande) avait décidé d'aller au cinéma. En plus des Fab Four, Bibi était venue avec Grant (son frère d'accueil) et sa girlfriend Cheryl Smyth, et Charlie avec ses sœurs d'accueil Lilly et Millie et leurs jules, Paul et John, qui jouent dans le même band. (Si, si, je te jure ! Mais ils font du jazz New Orleans, pas du rock.) Tout le monde voulait voir *The Last Picture Show*, je ne savais pas ce que c'était, mais David m'a dit que le réal, Peter Bogdanovich, est un peu le Truffaut américain : il était critique et a écrit des articles importants sur Welles, Hawks, Ford, etc., et même pour les *Cahiers du cinéma*, avant de se mettre à tourner.

La file d'attente était longue et quand on est entrés, le film était sur le point de commencer. Comme c'était plein, il a fallu qu'on se disperse et je me suis retrouvé de l'autre côté de la salle, en bout de rangée, loin des autres. Le dernier siège près de l'allée était libre. Pendant le générique, j'ai vu une silhouette errer à la recherche d'une place. C'était Cheryl. Je lui ai fait signe. Elle s'est assise en disant : « *Grant and Bibi are down there somewhere. He didn't want to leave her alone. He drives me crazy and then he says he loves me...*³² » Je lui ai proposé d'aller échanger ma place avec Grant, mais elle a dit : « *No, don't bother* », assez sèchement. Je n'ai pas insisté.

Je n'ai rien vu du film. Je veux dire : je ne suis pas bien sûr de ce que ça raconte. Quelques minutes après le début, j'ai senti Cheryl trembler et je me suis rendu compte qu'elle pleurait. Elle n'a pas arrêté de pleurer pendant toute la séance – et le film avait pourtant des moments drôles, si j'en crois les rires dans la salle. Enfin, c'est quand même un film un peu sombre. Au bout d'un moment, Cheryl a posé la main sur mon bras, et je ne savais pas quoi faire alors j'ai posé ma main sur la sienne. Ça ne l'a pas vraiment consolée, je crois.

Je la connais très peu ; nous n'avons pas de cours commun à O-High (elle en a trois en commun avec Grant) mais je la croise régulièrement dans les couloirs, parfois avec Bibi, parfois avec Grant. Et je vois souvent Grant serrer Bibi de plus près que Cheryl alors qu'ils sont *steady* depuis au moins deux ans. (Ici on dit *to go steady* quand deux lycéens sortent en couple exclusif.) C'est un peu le couple « typique » des *high schools* américaines ; lui est un *jock*, membre de l'équipe de football ; elle est *cheerleader*. Mais l'arrivée de Bibi a mis beaucoup d'eau dans le gaz.

Tu l'as certainement deviné, je n'aime pas Grant. Mais alors, pas du tout. Il me fait furieusement penser à Gérald, mon Moriarty, mon ennemi juré du lycée. Comme lui, c'est un *bully*, une brute, même s'il ne se comporte pas de manière aussi caricaturale que Gérald. (Ici, on respecte plus souvent les conventions, du moins en public.) Charlie et moi on a deux ou trois fois été invités à dîner par la famille d'accueil de Bibi. Chaque fois, Cheryl était présente. Et ce qui m'a foutu mal à l'aise c'est la manière dont Grant la traite : il la dénigre en permanence (par exemple en se moquant de la manière dont elle s'est coiffée ou habillée, ou même dont elle parle) et, dès que le visage de Cheryl s'assombrit, il dit : « *Kidding, Baby !* » (« J'plaisante ! »)... Ben voyons !!! Et si elle ne se remet pas à sourire, il l'ignore complètement. Cheryl essaie toujours de faire bonne figure, mais je vois bien qu'elle est peinée parce que depuis l'arrivée de Bibi, Grant s'intéresse plus à sa « sœur d'accueil suédoise » qu'à elle. (Qu'on ait casé Bibi dans une famille dont le fils aîné est un pareil connard, ça me dépasse !)

Bibi n'a d'ailleurs pas l'air très heureuse de cet intérêt pas vraiment « fraternel ». Je l'ai vue éviter Grant dans les couloirs, et chaque fois que Charlie et moi avons été invités dans sa famille on a vu qu'elle fait de son mieux pour ne pas s'installer près de Grant, et on s'est arrangés l'un ou l'autre pour s'asseoir entre eux quand c'était possible.

Alors bon, je n'étais pas très surpris par ce qui se passait au cinéma, mais ça m'a foutu en pétard.

En voyant Cheryl pleurer, j'étais de plus en plus en colère. Je pouvais parfaitement m'identifier à ce qu'elle ressentait, parce que je l'ai ressenti moi aussi il y a deux ans, quand Caroline... Enfin, non, c'était pas pareil, je ne suis jamais « sorti » avec Caroline. J'étais jaloux qu'elle se laisse embrasser par un autre garçon (et par Gérald, en plus !!!) mais elle ne me devait rien. Pour Cheryl, c'est beaucoup plus grave, je comprends qu'elle se sente trahie. Même si Bibi n'est pas particulièrement intéressée par Grant, la situation doit la faire souffrir.

« *Relationships are complicated* », disent souvent les M&P. (Enfin, ce sont surtout Bernie et Lewis qui disent ça ; Donna et Hattie

répliquent en riant que lorsque les hommes ne s'en mêlent pas, c'est beaucoup plus simple.)

Mais hier soir, ça ne rigolait pas du tout.

À la fin du film, Cheryl s'est essuyé les yeux mais, juste avant de se lever pour aller rejoindre Grant, elle a dit : « *Promise me you won't tell anyone*³³. » Et j'ai promis.

Elle a fouillé dans son sac et m'a demandé si j'avais un *quarter*. Elle voulait appeler quelqu'un pour la ramener chez elle. Je lui ai donné un des miens. Je ne lui ai pas demandé de me le rendre.

*

Tu vois (et je suis sûr que tu comprends) il y a des moments où je suis un peu perdu, parce que je voudrais en même temps tout noter de ma vie ici (il se passe tellement de choses) et de mes sentiments (dix fois plus encore) mais je n'ai pas le temps de vivre et d'écrire tout ce que je vis, à moins de dormir moins de trois heures par nuit, mais je ne crois pas possible

*

Le texte s'arrête ici, les derniers mots ont été tracés d'une main moins assurée que le reste. J'imagine que Franz est allé s'écrouler sur son lit.

Je ne lui ai toujours pas demandé à qui il s'adresse. Chaque fois que je lui ai parlé ces dernières semaines, j'ai oublié ou je me suis retenu. En réalité, je n'ose pas lui poser la question.

46

« I ONLY HAVE EYES FOR YOU » – THE FLAMINGOS

(Carnets, 3)

[Octobre 1971.]

J'ai passé une journée entière à la *free clinic* dans laquelle travaille Bernie, sur Castro Street. Ça m'a donné une idée de ce que mon père fait dans son cabinet médical. Et peut-être aussi à l'hôpital. Le travail de la clinique est communautaire, dans les deux sens du terme : elle sert la communauté, et les personnes qui y travaillent le font ensemble. Et ne refusent jamais un coup de main (elles ont accepté mon aide).

[...]

Apparemment, le *Summer of Love* n'a pas été aussi ensoleillé et amoureux qu'on le pense. Si j'ai bien compris ce que m'a raconté

Bernie, qui était aux première loges, ça a démarré en janvier 1967, quand des poètes et des musiciens ont organisé le *Human Be-In*, une grande fête dans le Golden Gate Park pour protester contre l'interdiction du LSD (une drogue synthétique qui fait « voyager ») et contre la société de consommation...

Au printemps suivant, des dizaines de milliers de jeunes gens de tous les États-Unis (beaucoup de jeunes adolescents mineurs) ont débarqué du jour au lendemain à San Francisco pour... y trouver la liberté, échapper aux adultes, à la consommation effrénée, au *draft*, à la répression sexuelle, à la violence de la réalité – et chercher du réconfort dans la vie communautaire... Le quartier autour de « The Haight » (le carrefour Haight Street/Ashbury Street, proche du GGPark), est devenu leur lieu de ralliement. Ils s'y sont entassés dans des appartements bon marché, mais ils dormaient aussi dans les parcs et dans la rue. Ils dansaient et chantaient et couchaient tous ensemble et consommaient de la marijuana et des substances diverses et variées mais ne mangeaient pas beaucoup. Pour Bernie et les gens qui travaillaient dans les *free clinics* du secteur, c'était difficile. Ils s'étaient installés là pour soigner la population pauvre et âgée du quartier, et les voilà qui recueillaient des jeunes filles violées, enceintes ou souffrant de maladies vénériennes, et des garçons qui avaient fait un *psychotic break* (je ne sais pas comment ça se dit en français) après avoir avalé des « champignons magiques » (???), ou frappé plusieurs personnes et sauté par la fenêtre en croyant s'envoler après avoir pris du LSD...

Bernie a des sentiments partagés parce que, dans un sens, il comprenait ce qui avait amené ces jeunes gens à San Francisco, parfois depuis l'autre bout du continent. Mais au jour le jour, il a vécu ça comme une catastrophe.

Il a dit : « C'était ce qui nous a poussés à venir en 1965, nous aussi. L'atmosphère, la politique et la culture de la Californie sont très accueillantes quand on ne vit pas dans les normes. Mais nous n'étions plus des *teenagers*, nous avions des enfants, nous étions une famille et nous sommes venus surtout pour prendre un nouveau départ et construire quelque chose... Les jeunes gens qui ont débarqué ici pendant l'été 1967 n'avaient rien devant eux. *For them, The Haight wasn't a beginning, it was a dead end. And too many of them ended up dead.* »

Ses deux dernières phrases me tournent dans la tête : « The Haight n'était pas un début mais une impasse (*dead end*). Et beaucoup trop y sont morts (*ended up dead*). » Dans le jeu de mots entre *end* et *dead*, il y a quelque chose qui m'émeut plus que lorsque je l'écris (lorsque je le pense ?) en français. Je ne sais pas comment l'expliquer. Dans les deux expressions, les deux mêmes mots disent deux choses

différentes et cependant intimement liées... Ce que je sais, c'est que plus le temps passe, plus je fais attention au langage.

Je n'ai plus aussi souvent besoin de traduire dans ma tête ce que je veux dire, j'arrive à le faire en anglais directement, même si je fais tout le temps des erreurs de prononciation et si j'utilise des expressions de travers. Mais on ne se moque jamais de moi. Et quand ce que je dis est drôle, on m'explique pourquoi.

L'autre jour, par exemple, j'ai parlé de l'*American Field Corp*SSSS, et tout le monde a éclaté de rire. On m'a expliqué que *corps*, ça se prononce « core ». Si on dit « corpSSS », ça sonne comme *corpse* – cadavre...

Ça me pousse à considérer autrement comment je pense et parle et écris. C'est bizarre et excitant. Comme si penser en anglais me faisait parler (et écrire) le français de manière moins... nonchalante ? Je ne sais pas si c'est le mot qui convient, c'est celui qui me vient.

Cette journée avec Bernie m'a tellement marqué que j'ai passé plus d'une heure à la raconter à Hattie, le soir. J'ai dû la saouler.

[...]

Ce matin, pendant *Humanities*, nous avons parlé du voyage comme thème récurrent en littérature. Pendant le break, Hattie nous avait donné à lire plusieurs passages de l'*Odyssée*. Elle a commencé par nous demander ce qu'on en avait pensé. Plusieurs filles ont fait remarquer que le monde d'Homère est furieusement sexiste : les femmes n'ont jamais le beau rôle dans ces histoires. Ce sont des séductrices, des victimes, des sorcières traîtresses ou des empoisonneuses ! Au mieux (?) elles attendent de trouver ou de retrouver un mari. Quant aux hommes, ils passent leur temps à piller les terres sur lesquelles ils débarquent, à massacrer les habitants et à voler (traduire : violer) leurs femmes... D'ailleurs, a fait remarquer Chris, c'est l'amour obsessionnel de Pâris et l'enlèvement d'Hélène (qui a le tort d'être trop belle, et donc de faire perdre la tête aux hommes) qui déclenchent la guerre de Troie...

Plusieurs ont demandé à Hattie pourquoi elle nous avait fait lire ça. Hattie a répondu : « Pour que vous mesuriez le chemin parcouru depuis vingt-cinq siècles. »

Et elle nous a parlé d'un poète, Robert Graves, et du livre monumental qu'il a composé, *The Greek Myths*. Pour Graves, les mythes de l'Antiquité grecque peuvent se comprendre de la manière suivante : à l'époque où les humains n'avaient pas compris le rôle des hommes dans la reproduction, les sociétés les plus anciennes de Grèce vénéraient une divinité unique, la Déesse-Mère, source de vie, et elles étaient dirigées par des femmes. Des peuples « barbares » (aux yeux de Graves) venus d'Inde ont peu à peu envahi la région, dominé la société et assujéti les femmes. S'il y a autant de mythes au cours desquels des

héros masculins tuent des monstres féminins (la Gorgone Méduse, la Chimère) et où des nymphes sont sauvées de l'agression des hommes en étant métamorphosées par des déesses, c'est pour rappeler la violence des conflits de valeurs (de croyances) entre les sociétés venues d'Orient et les sociétés féminines (matriarcales ?, je n'ai pas bien noté le terme) de l'archipel grec. Autrement dit, les mythes grecs seraient des métaphores politico-religieuses, et les dieux de l'Olympe auraient été composés à partir de croyances d'origines géographiques différentes...

(Faut que je me procure ce bouquin !)

Hattie a ensuite demandé si les comportements des hommes et des femmes aujourd'hui nous semblent très différents de ce que raconte l'*Odyssée*, et si l'on voit des ressemblances entre la société décrite par Homère et l'Amérique de 1971. Tout le monde s'est regardé. Jermaine a dit : « *Men still fight for power* ³⁴ ! » Gerry, avec un sourire en coin : « *And some still wrestle with friends!* ³⁵ » David : « *We keep looking for answers and the meaning of life!* ³⁶ » Chris et plusieurs filles : « *And we still want peace and love and we're fed up with men's constant wars* ! ³⁷ »

« Oui, a dit je ne sais plus qui, Homère nous montre que les hommes qui se comportent comme des porcs seront traités comme des porcs ! » Ce qui a beaucoup fait rire les filles, moins les garçons.

Je me taisais. Hattie me regardait et à un moment donné elle a lancé : « Je crois que Franz a quelque chose à dire. »

Tout le monde s'est tourné vers moi.

« Je ne sais pas si c'est très important, mais... En fait, le début de l'*Odyssée* ne parle pas d'Ulysse mais de Télémaque...

– C'est effectivement important, a dit Hattie. Des générations de critiques se sont demandé – et se demandent encore – à quoi servent ces quatre premiers chants, dans lesquels Télémaque part à la recherche de son père et ne trouve pas grand-chose... »

J'ai ajouté :

« Il y a autre chose qui m'a frappé. Quand on se met à suivre Ulysse, il est presque à la fin de son voyage. Il vient de passer sept ans chez Calypso, il débarque chez les Phéaciens et il leur raconte tout ce qui s'est passé pendant les années qui viennent de s'écouler...

– Et qu'est-ce que tu en conclus ?

– Que... Homère a inventé le *flash-back* ? »

Ça a fait rire tout le monde, Hattie incluse.

« Je crois qu'on peut en tirer une conclusion plus générale... (Elle a attendu un peu avant de poursuivre.) C'est qu'on raconte les histoires aujourd'hui comme il y a deux mille cinq cents ans. Si le changement de point de vue et de narrateur, l'histoire-dans-l'histoire et le retour en arrière sont déjà présents dans l'*Odyssée*, il est probable

que toutes les manières de raconter y sont déjà, et que tout ce que nous faisons aujourd'hui, ce sont des variations de ce qui a été inventé par les humains il y a bien longtemps. D'ailleurs, on trouve la même chose dans le *Mahabharata*, l'épopée de l'Inde ancienne, qui est dix fois plus longue que tout Homère et qui a été transcrite seulement quelques siècles après !

– Pareil pour la *Torah*, a dit David. Elle répète plusieurs fois les mêmes histoires sous des formes différentes... »

On a continué à parler de la forme des histoires et Hattie a fait un tour des tables (je ne sais pas si je te l'ai écrit déjà, mais on a tous des chaises-pupitres individuelles, qu'on place en rond à chaque début de classe, comme ça tout le monde se voit, et qu'on range à la fin du cours) et nous a demandé si, en dehors de l'*Odyssée*, nous avions d'autres exemples de romans ou de films dont le thème est le voyage. Évidemment, tout le monde en avait plusieurs. J'ai pensé aux *Voyages de Gulliver* et aux *Sept Voyages de Sindbad*, et bien sûr au *Tour du monde en quatre-vingts jours* et à tout plein d'autres romans de Djoulz Veurn et aussi aux *Premiers Hommes dans la Lune* et à *La Machine à explorer le temps* de H.G. Wells, et au *Monde perdu* d'Arthur Conan Doyle (je me suis retenu de dire que c'est un peu aussi un voyage dans le temps...). Beaucoup ont aussi mentionné *Treasure Island*, que j'avais oublié (il y a apparemment beaucoup de récits de voyages parmi les livres de Robert Stevenson), et des bouquins que je ne connaissais pas, comme *Adventures of Huckleberry Finn* de Mark Twain, qui est considéré comme un classique, ou *The Grapes of Wrath* de Steinbeck et *On the Road* de Jack Kerouac, qui a eu semble-t-il beaucoup d'influence sur les *hippies* de la *Bay Area*... Autant dire que j'ai de la lecture en retard.

Hattie nous a parlé aussi d'un livre plus récent, *The Electric Kool-Aid Acid Test* de Tom Wolfe, qui n'est pas un roman mais le récit du voyage qu'un écrivain, Ken Kesey, et un groupe de joyeux zozos, les Merry Pranksters (les joyeux lurons/farceurs) ont fait tout autour des États-Unis dans un bus multicolore nommé « *Further* » (« plus loin », parfois orthographié « *Furthur* ») pendant l'été 1964 – et de leurs expérimentations avec le LSD en compagnie des Grateful Dead... Ils ont même filmé leur voyage, paraît-il. « Pendant ce *road trip*, ils ont fait plein de *trips* au LSD », a commenté David.

On a demandé si on en lirait des extraits, Hattie a répondu : « Pas en *Humanities* mais en *Student Journalism*. »

Elle nous a aussi fait remarquer que le récit de voyage est au moins aussi fréquent en non-fiction qu'en fiction, peut-être même plus ; et elle nous a demandé de réfléchir aux points communs entre tous les récits de voyage que nous connaissions et de mettre ça sur une page pour demain.

Ensuite, elle a dit : « Une forme littéraire se prête moins au récit

de voyage que les autres mais beaucoup plus à l'exploration des communautés et des conflits entre personnages. Laquelle ? » J'ai tout de suite pensé « le théâtre » mais je me suis tu. C'est Charlie qui, après un silence, l'a dit. Et quand Hattie lui a demandé : « Tu peux me donner un exemple ? », Charlie a dit : « *Our Town*. » Hattie s'est étonnée, car c'est apparemment une pièce très américaine (je n'en avais jamais entendu parler). Charlie en a parlé avec beaucoup de chaleur en disant que c'était une des préférées de sa mère, qui la lui a fait lire il y a un an ou deux.

À la sortie du cours, je ne sais pas très bien ce qui m'a pris... J'ai dit à Charlie que j'aimerais en savoir plus sur *Our Town*, si ça ne l'embêtait pas de m'en parler. Charlie a souri : « *Of course, I'd be happy to*. Mais Hattie t'en dira plus que moi, je pense. » J'ai dit : « Oui, mais ça m'intéresse de savoir ce que tu en penses, toi. » Charlie a dit : « *Okay*. » et je suis parti en vitesse avant d'avoir l'air complètement idiot.

Mmmhh...

Ah, oui, je t'ai peut-être pas dit que j'ai trois cours communs avec Charlie : *Humanities*, et les deux cours de Ms. Dimmer.

Tiens ?

C'est un hasard : on a choisi sans en avoir parlé.

Ah, bon...

Entre *Humanities* et *Anthropology*, Charlie et moi on déjeune souvent ensemble... Et on bavarde. Ce midi, par exemple, j'ai appris que ses grands-parents maternels sont canadiens, ils vivent dans l'Ontario. Leur fille a épousé un Britannique et elle est allée vivre en Angleterre avec lui quand Charlie a eu cinq ans. Ses autres grands-parents sont tchèques et... écossais ? Je suis pas sûr. Charlie m'a confié avoir fait beaucoup de théâtre à la *Grammar School*. Et de l'équitation. Et lu beaucoup de romans français (Djoulz Veurn, Victor Hyougo, Honoray de Bollzack...).

Je lui ai parlé de Maurice Leblanc et de Boris Vian. Mais ça n'a pas eu l'air de l'intéresser.

Pendant tout le repas, Charlie m'a regardé comme pour lire dans ma tête.

Comme si ce que j'avais dans la tête était intéressant.

(Soupir.)

Je me sens si... creux, ici, quand je vois tout ce que les

adolescents de mon âge vivent et disent et échangent et racontent...

Et écrivent !

En *Humanities*, on lit à haute voix le texte de celui ou celle qui s'est installée à côté de nous.

Bon Dieu, comme ils écrivent bien ! Ça me dégoûte.

*

Ce soir, j'ai jeté un coup d'œil sur *Kool-Aid Acid Test*, que j'ai trouvé dans la bibliothèque des M&P. Et je me suis mis de nouveau à penser à mon projet d'écriture pour le cours de *Student Journalism*.

Et puis j'ai repensé à ce qui s'était dit en *Humanities*.

Car ce que j'ai lu du voyage du *Furthur* m'a fait penser au voyage d'Ulysse, à Télémaque et au Cyclope.

À Calypso, à Nausicaa.

Et à Charlie.

47

« MON CAMARADE » – JEAN-ROGER CAUSSIMON

(Les Mystères de Tilliers, 8)

– Je suis en vacances forcées pour la semaine. Je m'ennuie et ce pauvre Dog s'ennuie lui aussi. Seriez-vous d'accord pour que je m'occupe de lui pendant quelques jours ?

Suzanne a ouvert de grands yeux.

– Je ne voudrais pas vous imposer ça, Docteur.

– C'est moi qui vous le propose. Nous avons un grand jardin et j'aurai le temps de l'emmener en balade, je pense qu'il sera content. Et si on ne s'entend pas, je vous le ramène.

Nous sommes allées demander à Armance ce qu'elle en pensait ; elle était surprise, mais n'y voyait pas d'inconvénient. Toutes deux m'ont remercié abondamment.

Je leur ai emprunté une laisse, elles m'ont donné une demi-douzaine de boîtes de pâtée et je suis reparti avec Dog, toujours aussi calme et, apparemment, très heureux de m'accompagner sans même que j'aie besoin de le tenir en laisse.

En nous voyant entrer dans la cour et traverser le jardin, Claire a ouvert de grands yeux et j'ai craint pendant un moment qu'elle ne proteste, mais quand je lui ai expliqué la situation, et surtout quand elle a vu à quel point je m'entendais bien avec Dog, elle a pris un air attendri.

– Je ne savais pas que tu étais si à l'aise avec les chiens !

– J'ai eu une chienne quand j'étais adolescent, Lady. C'était un berger allemand, comme Dog. Je l'aimais beaucoup. Elle est morte pendant la

guerre. Je n'ai jamais eu le cœur d'adopter un autre chien depuis... Mais Dog et moi, on s'est appréciés tout de suite. C'est comme l'amitié ou l'amour, ça ne se commande pas. (Ça l'a fait sourire, évidemment.) Et tu vois, il m'a suivi sans difficulté. Il pense peut-être que je vais l'aider à retrouver son maître !

– Tu crois ?

– Enfin, j'imagine... En tout cas, il a l'air parfaitement heureux d'être ici.

Claire a hoché la tête, elle a ouvert une des boîtes de pâtée que je venais de poser sur la table et a versé son contenu dans une assiette qu'elle a posée par terre. Dog n'a pas bougé, il m'a regardé. Quand j'ai dit : « Vas-y, mon vieux », il s'est précipité sur la pâtée et l'a dévorée en trois coups de langue. Et puis il est revenu se poster près de moi.

– Impressionnant, a dit Claire.

– Oh, c'est vraiment pas sorcier... Il réagit aux mouvements du corps, plutôt qu'à la parole. Et je n'ai pas oublié comment je « parlais » à Lady...

– Je vois. Mais je te préviens tout de suite : il ne dort pas dans notre chambre !

– C'est entendu, ma chérie.

Dog a dormi dans ta chambre. On lui avait installé des coussins et une couverture par terre et on avait laissé la porte de communication entrouverte. Quand je me suis levé pendant la nuit pour aller voir ce qu'il devenait, il s'était installé sur ton lit. Il a levé la tête quand je me suis approché, m'a léché la main et s'est rendormi.

Ça m'a fait penser à toi, quand tu étais petit. Avant que Claire et Luciane ne viennent vivre avec nous. Je voyais souvent la lumière s'éteindre sous ta porte quand je montais l'escalier le soir tard. Je ne disais rien. Je savais que tu lisais en cachette. Quand j'entrais dans ta chambre, je me penchais pour t'embrasser. Tu faisais semblant de dormir et je faisais semblant de le croire. Je suis heureux qu'on ait fait semblant tous les deux.

*

Dog est très silencieux, il aboie rarement et je ne l'ai entendu grogner qu'en présence de l'inénarrable Darmamain, le jour où on a découvert le corps d'Arlette. Il peut rester des heures à somnoler sur le divan d'examen pendant que je lis ou que j'écris à mon bureau. Mais, du coin de l'œil, je le vois dresser les oreilles, lever la tête vers la fenêtre quand il voit une ombre passer ou tourner le museau vers la porte en entendant quelqu'un s'approcher.

Ce n'est plus un jeune chien (Armance et Suzanne m'ont dit qu'il a cinq ans et demi) et il a ses habitudes : trois fois par jour – le matin quand je prends mon petit déjeuner, à midi un peu après le repas et en fin d'après-midi – il vient s'asseoir près de moi, tout droit, au garde-à-vous en quelque sorte, et me regarde fixement. Ça veut dire : « C'est l'heure de sortir. »

Si je ne bouge pas, il attend sagement quelques minutes puis glisse son museau sous ma main ou mon bras pour me dire : « Je suis là, Doc. » (Dog et

Doc, c'est drôle, non ?)

Si ça ne me fait pas réagir, il pince délicatement ma manche du bout des dents et tire dessus.

Si je résiste vraiment trop longtemps, il proteste en poussant un unique aboiement, mais si puissant que ça fait trembler les vitres. Les deux ou trois fois qu'il a fait ça, j'ai été tellement surpris que je ne le fais jamais plus attendre !!!!

Le lendemain de son arrivée ici, je suis sorti pour jouer avec lui dans le jardin. Il adore qu'on lui lance une branche ou une balle, mais il ne la rapporte pas. Il la pose devant lui et attend qu'on vienne la ramasser pour la lui relancer ! Et, comme me l'avait annoncé Suzanne, il a une mauvaise habitude. Périodiquement, il se met à creuser la pelouse et les zones gravillonnées, ou à gratter l'écorce des arbres, comme s'il s'attendait à déterrer un trésor. Il s'arrête dès que je le lui dis et me regarde, déçu. À plusieurs reprises, je l'ai même entendu creuser dans le bosquet, derrière la balançoire. Il est venu dès que je l'ai appelé mais ce coin-là semble l'attirer beaucoup. Manifestement, son dressage n'est pas parfait. Il ne fait peut-être pas toujours la différence entre les truffes et d'autres variétés de champignons... Mais ce n'est qu'une hypothèse, je suis nul en mycologie !

*

Dès le premier jour qu'il a passé avec nous, je me suis rappelé qu'on n'est pas la même personne quand on vit avec un chien. Même quand on est seul dans une maison, il y a toujours une présence, des mouvements, une vie. Un chien t'empêche de t'encroûter et de te morfondre. Dog m'a sorti de mon marasme.

Au début de mon congé forcé, avant de lui servir de « maître temporaire », je suis allé faire la visite du matin à la maternité, j'ai fait le point avec les sages-femmes et les internes, j'ai donné deux-trois conseils, et comme ils avaient hâte de retourner travailler, j'ai vite quitté le service pour ne pas être dans leurs pattes. Comme je n'avais nulle part où aller, je suis rentré rue du Crocus, je me suis installé dans mon bureau et je me suis morfondu. J'ai bien essayé de lire, mais tout me semblait indigeste.

J'avais deux raisons d'être triste : je ne pouvais pas travailler et, comme le travail ne m'occupait plus l'esprit, j'ai réalisé que tu me manques terriblement, mon fils.

J'aurais voulu pouvoir me transporter à Oakland et te regarder vivre ta vie là-bas. Je ne sais pas combien de fois j'ai eu envie de t'appeler et résisté, ou raccroché le téléphone en me rappelant les conseils qu'on nous avait prodigués : c'est ton année en Amérique, pas la nôtre. Moins on interfère, mieux c'est.

Et puis j'ai compris que je voulais surtout t'entendre me parler de ta vie. Oh, tu nous écris, bien sûr, et Hattie également – cette femme m'a l'air remarquable ! –, mais ce n'est pas pareil. D'abord, je pense que tu ne peux pas

transcrire le dixième de ce que tu vis... ou d'ailleurs, que tu n'y tiens pas. Et ce qui me manque surtout, c'est ta voix. Ce sont tes réflexions et tes enthousiasmes, tes détestations et tes interrogations. Je ne sais pas si je te l'ai déjà dit, mais je t'admire beaucoup, mon garçon. J'ai toujours pensé que les parents doivent tout faire pour que leurs enfants aillent plus loin qu'eux, que nous sommes en quelque sorte des fusées porteuses et que vous quittez notre orbite vers des endroits où nul n'est jamais allé...

Comme Luciane, tu iras loin, j'en suis sûr.

Mais depuis que tu es parti, je me sens comme un corps de fusée vide qui retombe dans l'atmosphère...

Heureusement, Dog est arrivé.

Un chien, ce n'est pas comme un enfant – a fortiori comme un enfant presque adulte – mais c'est excellent pour la santé de l'esprit, il me semble. Il t'oblige à garder les pieds sur terre. Tu ne peux pas te laisser aller. Un chien a toujours besoin que tu te tiennes debout et il ne te laisse pas l'oublier.

L'affection qu'il a pour son maître – et qu'il reporte sur moi en son absence – m'émeut terriblement. Elle me rappelle celle que Lady me prodiguait. À dix-sept ou dix-huit ans, je croyais que c'était normal. Mais l'affection n'a rien de normal, même quand elle vient d'un animal. C'est une émotion unique. Elle ne peut pas se fabriquer. Elle ne peut pas être niée ou rejetée. Quand un être vivant s'attache à toi, c'est plus fort qu'elle ou lui, c'est plus fort que nous.

Et je me suis demandé ce que Dog ferait pour Raymond... Tout ce qui est en son pouvoir, sans doute.

Et puis j'ai pensé : « Il m'aide à tolérer l'absence de mon fils. Je vais l'aider à surmonter celle de son maître. »

Une nuit, je me suis levé et je suis allé dans ta chambre. Dog dormait sur le lit, comme d'habitude. Je dormais à moitié moi aussi, mais je me souviens m'être penché vers lui et avoir murmuré : « Toi et moi, on va tirer Raymond de ce mauvais pas. » Et ça m'a semblé être la chose la plus naturelle du monde.

*

Les jours suivants, j'ai continué à aller à l'hôpital le matin, mais j'ai décidé d'emmener Dog acheter le journal et faire des courses ; pendant que je bavarde avec « Dodo » Saint-Cyr à l'épicerie ou avec Roland Blier, à la librairie, Dog m'attend sur le trottoir, sagement assis au garde-à-vous. Il est tellement grand, tellement fier, tellement impressionnant que personne ne l'approche, sauf les enfants, qu'il laisse le caresser ou lui tirer les poils sans rien dire jusqu'à ce que les parents les tirent par le bras, de peur qu'il les bouffe tout crus ! À présent, je regrette de ne pas avoir adopté un chien quand nous sommes arrivés à Tilliers. J'aurais adoré te voir grandir avec lui...

Quand on rentre déposer les commissions, il est l'heure de l'emmener faire un tour. On sort par la rue Aliénor-d'Héraby et on marche tranquillement

jusqu'à la place. On passe devant la grille de la maison Lacroy, il s'arrête et quand je lui dis : « Vas-y, je te suis ! » il se remet à trotter devant moi et je me laisse guider : je vois que ça lui fait plaisir de m'emmener faire les trajets qu'il faisait avec Raymond.

Et j'ai bien fait de le suivre. Car il m'a montré ce que je n'aurais pas pu voir sans lui.

*

Dog a deux itinéraires préférés, qu'il parcourt à tour de rôle.

Pour le « grand tour » (celui de l'après-midi) on prend la rue du Colonel-Pitoëff et on remonte le faubourg, pour passer devant l'usine de gâteaux au miel (peut-être Raymond s'y arrêtaient-il pour aller saluer Suzanne ?) avant de parcourir l'avenue boisée où vivait ton quatuor de profs préférés, il y a deux ans. Puis on rejoint l'ancienne gare, on longe l'hôpital et on retourne vers le centre-ville *via* la rue Royale.

Pour le « petit tour » (celui du matin) on traverse la place de la mairie et on prend la rue de l'école maternelle jusqu'aux grands escaliers de pierre. Quand Raymond et Dog ont découvert le corps sans vie d'Arlette, ils étaient au tout début de leur promenade...

Chaque fois qu'on a descendu l'escalier ensemble, Dog s'est arrêté brièvement à l'endroit où son maître était resté paralysé. Et puis il m'a regardé et il est reparti. On a ensuite longé le mail jusqu'à la rue du cimetière, elle aussi bordée d'arbres. Sur ce trajet-là, il prend son temps : il a beaucoup d'endroits à renifler, sans doute parce que beaucoup d'animaux empruntent le même chemin. Parfois, il s'arrête pour observer quelque chose dans les arbres et je finis par distinguer la silhouette d'un écureuil courant le long d'une branche. Il est très sensible aux mouvements. Et puis il reprend sa route en se retournant régulièrement pour vérifier que j'arrive à suivre. Les chiens marchent plus vite que les humains, et je pense qu'avec Raymond, Dog a appris à trotter plus lentement. Je suis grand et j'ai les jambes longues ; je marche probablement plus vite que son maître, mais Dog m'a appris à ralentir.

Passé le cimetière, on suit l'allée qui traverse les jardins potagers municipaux – ils sont calmes à cette époque de l'année. Les personnes qu'on y croise nous font signe depuis leur cabane à outils. Certaines me reconnaissent, mais la plupart voient d'abord Dog, viennent dans notre direction et me demandent des nouvelles de son maître. Elles sont heureuses de savoir que pendant que Suzanne, Armance et M^e Rappaport s'occupent de Raymond, je m'occupe de son chien...

Quand on sort des potagers, on arrive près de la portion de voie ferrée désaffectée, un peu en contrebas. Comme elle est couverte de végétation à présent, c'est devenu une zone de promenade paisible, avec un sentier tout le long des rails.

Lors de nos premières promenades, j'ai constaté que plusieurs maisons le long de la voie ont été rénovées. Les terrains ont pris de la valeur depuis que

les trains ont cessé de circuler. L'une d'elles, en particulier, m'a semblé très bien restaurée. Il y a de grandes baies vitrées tendues de rideaux, une terrasse... Lors de notre deuxième balade, alors que nous passions devant, Dog a brusquement obliqué et s'est engagé sur un sentier presque invisible dans les buissons. Ça m'a surpris, car nous avions longé de nombreux jardins, des cours, des allées, des portes cochères, mais il n'avait jamais fait mine de vouloir y entrer. Je l'ai suivi.

Le sentier traverse les arbres jusqu'à la maison aux grandes baies vitrées. Le jardin est entouré d'un grillage assez haut. Dog l'a longé pendant une dizaine de mètres et s'est arrêté. Le dernier poteau métallique est planté près d'une haie qui se dresse à angle droit et longe la propriété jusqu'au mur qui sépare la maison de la rue. Entre le poteau et l'arbre le plus proche, il y avait un espace de trente centimètres de large. Dog m'a regardé comme s'il attendait ma permission.

Là encore, je l'ai laissé me guider. J'ai dit : « Va, mon vieux. »

Il s'est glissé entre la grille et la haie.

Je l'ai suivi.

48

« C'EST TOUT DE MÊME MALHEUREUX ³⁸ » – Les Parisiennes

(Les belles histoires de Tante Yvonne, 8)

... À partir de 1971, on est souvent allées faire les aspirations dans la maison de campagne dont j'ai parlé plus tôt, que nous avait prêtée une de nos copines, à une quinzaine de kilomètres de Tilliers. C'était une jolie petite maison, au milieu d'un bois, loin de la route, donc discrète et pratique. Il y avait six chambres, avec des lits partout, on l'a aussi utilisée pour des séminaires, par la suite !... L'une de nous allait chercher les femmes en voiture à un point de rendez-vous, une autre les accueillait dans la maison, les installait, s'assurait que tout allait bien, et les deux autres – en général Frédérique et Brigitte, ou Frédérique et moi – les délivraient... Oui, c'est le mot qu'on employait...

... Ensuite, elles allaient se reposer dans une des chambres, et on les ramenait au point de rendez vous où nous attendaient d'autres femmes. Et ça, trois fois dans la journée, un dimanche sur deux.

... Un beau jour, Évangeline et moi on dépose trois femmes sur la place du Marché et on attend les autres...

La voix. – La place du Marché ? C'était pas risqué ?

Claire. – Penses-tu ! Personne ne fait attention à un groupe de bonnes femmes qui bavardent sur la place du Marché... Surtout aux heures où on se retrouvait. À 2 heures de l'après-midi, un dimanche, les maraîchers fermaient leurs camions, les Tillériens étaient à table... Et donc, on attend à l'endroit convenu et on voit deux femmes venir vers nous, un peu en avance. On

connaît leurs prénoms ; elles, nos pseudos ; on les fait monter pour lier connaissance en attendant la troisième, qui tarde un peu. Enfin, la voilà qui sort d'une rue et vient dans notre direction. Elle marche vite et se retourne sans cesse pour regarder derrière elle. Et soudain, une bagnole avec deux types à bord surgit à toute allure et freine près d'elle. Le passager sort, prend la femme par le bras, la pousse à l'arrière de la voiture, et le chauffeur redémarre sur les chapeaux de roues. En voyant ça, Évangeline se lance à leur poursuite !

La voix. – Wow !

Claire. – Ah oui, elle était comme ça... (Rires.) Elle disait toujours : « On n'abandonne personne ! » Et nous voilà à la poursuite d'une Renault 8 bien plus rapide que sa vieille Peugeot dans les rues de Tilliers. Mais Évangeline conduit très bien, elle connaît la ville comme sa poche, de toute manière dans ces petites rues les types ne peuvent pas rouler très vite, elle leur colle au train jusqu'au moment où ils prennent un virage un peu trop serré. Leur roue avant percute un trottoir et au bout de cent mètres, leur pneu est à plat, ils roulent sur la jante. La R8 s'immobilise, les deux types sortent, ils jurent comme des charretiers, ils regardent leur roue esquinée et ils se retournent vers nous, furibards... (Claire rit et secoue la tête.) Évangeline me tend une énorme lampe torche métallique qu'elle a prise dans la boîte à gants, elle sort de la voiture, elle ouvre le coffre, en sort le démonte-pneu et se précipite vers eux avec la ferme intention de leur taper dessus. Et, bien sûr, je la suis ! En nous voyant, les deux types se mettent d'abord à rire, et puis on les voit froncer les sourcils parce que derrière nous les deux autres femmes sont sorties et se précipitent elles aussi dans leur direction, et je ne sais pas quelle tête elles font à ce moment-là mais sûrement pas une tête de victimes. Les deux types se regardent, ils sont très mécontents, ils ouvrent la portière, font sortir leur prisonnière, ils l'insultent, nous insultent, trépignent et tapent de colère sur leur carrosserie, mais ils la laissent partir. On entoure la femme, on remonte en voiture toutes les cinq et on repart. Pendant un bon moment, personne n'ouvre la bouche, et puis je dis à Évangeline : « T'es gonflée, quand même... » Et elle répond : « Ah, bon ? Tu trouves ? Ben, tu sais, j'ai pas réfléchi. » Et on se met à rire comme des folles, toutes les cinq.

(Rires.)

La voix. – Savez-vous qui étaient les deux types ?

Claire. – Le Jules de la femme kidnappée ne voulait pas qu'elle avorte. Ils ne vivaient pas ensemble mais il la surveillait de près, et quand il l'a vue sortir un dimanche à l'heure du repas, il a dû subodorer ce qu'elle allait faire et appeler un copain. Ils ne s'attendaient pas à rencontrer la chevauchée des Walkyries !

(Rires.)

... Enfin, tout ça pour dire que plus le temps passait, moins on avait de patience pour les connards. On avait beau avoir pris des cours de self-défense et de close combat, on s'est dit qu'il fallait qu'on soit mieux équipées. Franz

avait une batte de base-ball que lui avaient offerte des amis, ça m'a donné l'idée d'aller en acheter quatre autres au magasin de surplus militaire d'Orléans. Chacune la sienne. On les a mises dans le coffre de la voiture. (Rires...) Heureusement, c'était pour la frime. On n'a presque jamais eu l'occasion de s'en servir...

La voix. – Oui, heureusement... Et la troisième histoire ?

Claire. – On a encore le temps ?

La voix. – Oui, si tu n'es pas fatiguée...

Claire. – Non, au contraire, je me sens en pleine forme !

La voix. – Alors on a tout le temps que tu veux.

Claire. – Tu es gentille. (Elle regarde la caméra.) Et toi, ça ne t'embête pas de continuer à filmer ?

(Une seconde voix, venue de derrière l'objectif) : Pas du tout, c'est passionnant !

Claire. – Tu es gentille. Vous êtes adorables, toutes les deux... Et votre gentillesse me rappelle une chose dont je n'ai pas parlé, je crois, c'est l'amitié.

La voix. – Entre les filles et toi ?

Claire. – Entre toutes les femmes... Ce qui est beau, c'est qu'on a réussi à toucher des femmes de tous les milieux.

... En Amérique, pendant longtemps, tout le monde allait à l'église le dimanche. Là-bas, les églises sont des lieux de rencontre communautaires. Elles organisent des activités aux enfants, on s'y retrouve pour un pique-nique, une kermesse, un spectacle, un concert presque tous les dimanches. En France, dans les années 1960, il n'y avait rien de tel. Les gens qui allaient à la messe rentraient chez eux ensuite. Il n'y avait pas de vie communautaire, pour ainsi dire. Et bien sûr, à l'époque, on ne parlait pas d'intersectionnalité ou de solidarité entre les femmes de toutes les classes. Beaucoup de gens qui se disaient à gauche étaient violemment obtus et quand certaines parmi nous parlaient des barrières de classe, on se faisait accuser de « faire le jeu de la bourgeoisie » et de diviser les femmes. Alors que nous voulions montrer qu'il fallait être solidaire de toutes.

... Après la loi Veil, on a pu s'exprimer un peu plus librement. Et la petite annonce dans le journal, ça ne suffisait pas à toucher certaines femmes. On s'est dit : « Qu'est-ce que beaucoup de femmes ont en commun ? » Et à l'époque, la réponse était simple : « Des enfants. » Alors on est allées devant les écoles et aux réunions de parents d'élèves, pour annoncer les réunions d'information.

La voix. – Les enseignants étaient d'accord ?

Claire. – Il y avait beaucoup d'enseignantes au Cercle. On a commencé avec elles... et puis ça a fait boule de neige, elles en ont parlé à des collègues dans d'autres écoles du secteur. Ça nous a aussi permis de trouver des lieux de rencontre plus grands qu'ici pour les réunions du mardi soir : une institutrice nous accueillait dans sa salle de classe, une prof de lycée nous faisait ouvrir la salle de documentation, avec l'accord du proviseur, sous prétexte de réunion

d'information. Ça nous a permis d'aller un peu partout dans le département. Petit à petit, les femmes se sont passé le mot. En 1977, le Cercle avait neuf cents adhérentes, ce qui était considérable pour une association locale. Et on a vu des amitiés incroyables se nouer entre des femmes qui n'avaient en apparence rien en commun, mais qui se découvraient mutuellement des expériences très semblables, très familières... Et qui étaient prêtes à faire des pieds et des mains pour s'entraider...

La voix. – C'est réconfortant...

Claire. – Oui, on était assez contentes de nous... On n'a jamais eu les moyens de créer un vrai foyer d'accueil, comme Erin Pizzey, la féministe qui a ouvert un refuge pour femmes battues à Chiswick, dans la banlieue de Londres, au début des années 1970. Le premier de ce genre en Angleterre. Elle a même écrit un livre sur son expérience, qui a été publié par les Éditions des Femmes, si je me souviens bien... Elle a pu fonder une *Charity*, une fondation d'utilité publique reconnue par l'État. En France, pas moyen de faire ça : la préfecture n'aurait jamais autorisé la création d'un foyer dont l'objectif était d'aider les femmes à fuir leur conjoint violent et de les héberger avant ou après un avortement !

(Silence.)

Claire. – Le plus triste, dans tout ça, c'est qu'Erin Pizzey a complètement retourné sa veste. Aujourd'hui, elle fait partie d'un mouvement masculiniste !

La voix. – Non ???

Claire. – Si, malheureusement... J'ai appris ça il n'y a pas longtemps... C'est incompréhensible... Et ça montre bien que rien n'est jamais joué, rien n'est jamais acquis !!! Pas même pour les militantes en apparence les plus résolues... Tu ne sais jamais ce qui se passe dans la tête de qui que ce soit, et pourquoi on prend telle direction plutôt que telle autre. Même moi, je ne sais pas vraiment pourquoi je me suis engagée sur cette voie... Quand tu y penses... J'arrive pas à croire aujourd'hui que j'ai été épouse de gendarme ! Bon, Denis était une crème, il n'aurait jamais dû s'engager, il aurait pu devenir infirmier ou kinésithérapeute, mais à l'époque il n'avait pas de quoi se payer des études, il n'a pas eu le choix... Oh là là, je m'égare, tu m'avais demandé de te raconter une autre histoire... C'était quoi, déjà ? Ah, oui ! Ah, celle-là nous a emmenées très très loin. Et m'a valu la plus grande frayeur de ma vie...

[...]

La grande conversation que nous avons eue avec toi au sujet de

notre « origine familiale » semble t'avoir incité à passer plus de temps avec les Papas. Tu as accompagné Bernie à sa clinique, dans le Castro, et tu m'as dit avoir été très impressionné par tout le travail qui y est fait. Je t'ai demandé si tu aimerais, comme ton père, être médecin et tu as répondu de manière plutôt évasive. De toute évidence, tu n'as pas peur du sang : Bernie m'a dit que tu n'avais pas hésité à lui donner un coup de main lorsque deux hommes en avaient amené un troisième, ensanglanté, qui venait de recevoir un coup de couteau dans un bar voisin... Mais tu n'as pas l'air convaincu que ce soit un métier pour toi. Je t'ai demandé si tu avais peur de souffrir de la comparaison avec ton père, pour qui tu as une admiration aussi grande que ton affection. Tu m'as répondu en souriant que jamais tu ne te comparerais à ton père car il t'a toujours dit que tu devais être toi-même et non une sorte d'« Abraham bis ». Mais tu t'es déjà demandé si tu aimerais faire le même métier que lui, et tu en as conclu que quelque chose te manquerait – tu ne sais pas encore quoi. « Je serais content de soigner, mais m'occuper des fractures ou des maladies du cœur, ça ne me tente pas plus que ça. Ce qui m'intéresse surtout, ce sont les histoires que les gens racontent. » J'ai suggéré alors que tu serais peut-être un bon therapist (j'ai dû préciser psychotherapist, car tu ne comprenais pas ce que je voulais dire.) Tu as réfléchi un moment et tu as dit : « Peut-être, mais il faudrait que j'en sache plus... » Le soir, après dîner, tu as dit que ce qui t'avait le plus frappé dans l'activité de la clinique, c'est que la santé sexuelle y occupe une place aussi grande. « Oui, a répondu Bernie, c'est une grande part de notre activité. When people have relationships, many of those relationships result in unwanted pregnancies, diseases, conflict and heartache... What else is new ? ³⁹ »

Tu as demandé devant moi (tu n'avais pas osé le faire à la clinique) si Bernie avait déjà pratiqué des avortements. Il a répondu : « Bien sûr. J'ai appris à le faire dans le New Jersey, où c'était illégal – et ça l'est toujours... » J'étais vraiment surprise que tu t'intéresses autant à cette question. Tu as répondu : « J'ai une sœur et j'ai eu deux mères. Et un père accoucheur... J'ai toujours su qu'une femme pouvait être enceinte sans le vouloir et risquer d'en mourir... »

Tu as ensuite dit à Bernie : « J'aimerais en savoir plus, je veux dire... Pourquoi tu t'es engagé dans cette pratique. » Bernie a promis qu'il prendrait un moment pour en parler avec toi.

Tu as ajouté : « J'espère que je ne pose pas trop de questions. Je sais que j'en pose beaucoup. Les Fab Four m'ont surnommé Snoopy⁴⁰. »

Je ne trouve jamais que tu en poses trop. Mais j'ai dit que parfois, quand on pose des questions on n'obtient que des réponses.

Tu m'as regardée sans comprendre.

« Souvent, il n'est pas nécessaire de poser des questions. »
Tu as hoché la tête.

*

Plus tard, alors que nous étions seuls tous les deux, je t'ai demandé si des femmes autour de toi avaient été enceintes sans le vouloir et tu as répondu de manière un peu étrange.

– Ma mère... Pas Claire. Lehna, ma mère de naissance.

– Oh.

– Mon père ne voulait plus d'enfant après moi, mais elle a été enceinte quand même. (Tu as souri.) Il n'y avait pas de pilule, à ce moment-là... Elle était enceinte au moment de l'attentat.

– Oh mon Dieu. I'm so sorry... Tu ne te souviens vraiment de rien ?

– De ce soir-là et de ma vie avant ? Rien de rien. Seulement des images qui sont comme des rêves. Je vois ma mère avec un foulard rouge sur ses cheveux frisés (tu as passé la main dans tes cheveux), j'ai les mêmes qu'elle, paraît-il... Je sens parfois quelque chose sur mon front, on dirait qu'elle m'embrasse du bout des lèvres... Je vois son sourire... Et je me souviens de bribes de chansons qu'elle me chantait... Je ne suis pas sûr que c'est sa voix que j'entends... Mais à part ça...

Tu es resté grave un moment, puis tu t'es remis à sourire.

Une question me brûlait les lèvres.

– Tu as mentionné l'activité clandestine de Claire, de son réseau...

– Oui...

– Comment as-tu compris ce qu'elles faisaient ?

– Quand Luciane est partie vivre avec Frank, comme ils ne venaient dormir chez nous que de temps à autre, elles ont installé le téléphone de l'association dans son ancienne chambre, qui a une petite salle de bains commune avec la mienne. Alors le soir... je les entendais répondre aux femmes et discuter entre elles...

Ça m'a choquée.

– Vraiment ? Tu les écoutais ???

Tu t'es défendu sur le ton d'un enfant qui pense n'avoir rien fait de mal.

– Mais-mais... je-je trouvais ça intéressant ! J'ai appris plein de choses que je n'aurais jamais pu apprendre au lycée ! Et que je n'aurais jamais su de toute manière, puisque je suis un garçon !

– C'est vrai... ai-je dit, contrariée. Mais je pense que tu n'aurais pas dû !

– Oui, oui... Je sais. Et aujourd'hui, je le regrette... (Tu m'as fait un sourire désarmant.) Un peu. À mon retour, je dirai à Claire que je

préfère dormir ailleurs, pour que ça n'arrive plus. Il y a une petite chambre au grenier où je pourrai m'installer. Enfin, quand j'irai leur rendre visite. Je ne vais pas passer toute ma vie à Tilliers !

– Je l'espère pour toi ! Tu partiras faire des études pour devenir médecin... Ou infirmier...

– Oh... Je ne sais pas. Ce que fait Bernie est très important, mais je ne suis pas sûr de vouloir suivre cette voie-là...

Tu as pris une grande inspiration.

– C'est aussi pour ça que j'ai voulu partir pendant un an. Pour trouver ma voie...

– Je suis sûre que tu la trouveras.

– Tu crois ?... Comment est-ce qu'on trouve sa voie, Hattie ? Comment as-tu trouvé la tienne ?

J'ai ri.

– Ohmygod... Difficilement ! Un de mes oncles, le frère de ma mère, était rabbin. Rabbi Cohn... Quand j'avais six ou sept ans, je lui ai demandé comment faire pour être rabbin, moi aussi. Il a ri en disant que ce n'était pas un métier pour les filles, qu'elles n'étaient pas faites pour ça. Et que la meilleure preuve, c'est qu'il n'y en avait pas. Ça m'a mise très, très en colère. Bien plus tard, quand je suis allée à l'université, j'ai découvert qu'il y en avait eu au moins deux. La première ici même, dans la Bay Area, au début du siècle ! Elle s'appelait Ray Frank. Elle est née à Oakland et elle enseignait les Bible Studies et l'histoire du judaïsme à Temple Sinai, à dix minutes d'ici ! Et elle est allée à la rencontre des communautés juives de tout l'Ouest !... La deuxième... et la première qui le soit devenue officiellement, en 1935, s'appelait Regina Jonas et vivait à Berlin. Elle est morte à Auschwitz... Lorsque j'ai appris leur existence, vers l'âge de vingt ans, je n'étais plus croyante, alors je ne tenais plus à être rabbin, mais j'avais décidé d'être The next best thing : Teacher. Partager le savoir, ça me semblait être le plus beau métier du monde.

– Tu le penses toujours ?

– Plus que jamais !

– Mais... Tes parents étaient pratiquants ?

– Oui, plus que moi !

– Pourquoi t'ont-ils appelée Athena ? Ce n'est pas très biblique...

– En réalité, Hattie est mon vrai prénom. C'était celui d'une de mes grands-mères... Pendant longtemps, j'ai trouvé ça moche. Alors je m'en suis choisi un plus beau. Mais tout le monde s'obstine à m'appeler Hattie !

– Hattie, je trouve ça très beau aussi ! D'ailleurs... Athena s'avance masquée, n'est-ce pas ?

Je regrette à présent d'avoir été choquée par ton désir de savoir. Moi aussi, je suis indiscreète : je te suis de près au lycée et je vois ce qui se noue peu à peu entre Charlie et toi.

C'est à la fois compréhensible (vous êtes deux outsiders ici), émouvant et... surprenant car je pensais que... tu ne l'intéresserais pas.

Quand j'ai rencontré Charlie pour la première fois (lors de la party en votre honneur) j'ai adoré son énergie, et son... mélange des genres. J'ai vite compris qu'elle était très attirée par les filles, bien plus que par les garçons. C'est le genre de chose qu'on sent quand on a été dans cette situation au même âge. La première fois qu'elle a mis les pieds au Promontory, elle a compris notre arrangement. Et, dès les premiers jours de classe, elle s'est mise à me parler beaucoup entre les cours. Elle est même venue nous voir certains soirs, Donna et moi, pour nous demander conseil. Elle ne voulait pas commettre d'impair et elle sentait que nous saurions la guider. Parfois, elle s'en voulait d'avoir fait une bourde, d'avoir blessé quelqu'un ou d'avoir mal compris. Je lui ai dit que pour tout le monde, il y avait des jours comme ça.

Mais ça m'a éclairée sur la personne qu'elle est : intelligente, attentive et respectueuse des autres. Elle nous a confié le crush – non réciproque – qu'elle a éprouvé pour Bibi avant d'arriver dans la Bay Area (à New York City, on les avait logées ensemble sur le campus). Elle nous a confié aussi qu'elle avait rompu, juste avant de quitter l'Angleterre, avec l'amie d'enfance dont elle a toujours été amoureuse – et qui a profité de son départ pour mettre fin à leur relation, manifestement trop problématique à ses yeux.

Je me suis trompée sur toute la ligne. Au sujet de Charlie. En pensant que tu étais fasciné par Bibi comme la plupart des autres garçons du groupe. Et quand j'ai cru que notre Chris avait le béguin pour toi. (Donna a suggéré que je projetais mes propres sentiments sur elle... Je la déteste, mais elle a peut-être raison.)

Et je n'ai pas vu ce qui se passait. Le plus étrange, c'est que vous n'avez pas l'air de vous en rendre compte, vous non plus. À midi vous déjeunez ensemble et vous allez passer la fin du lunch break dans Ferris Court ; vous avez trois classes en commun mais vos autres activités sont séparées, et je ne vous vois pas quitter O-High ensemble à la fin des cours. Et cependant il y a une sorte de vibe particulière entre vous, je le sens très nettement pendant le cours de Humanities. C'est comme si vous étiez sur la même longueur d'onde, en permanence. Pas toujours d'accord, mais toujours... en accord. Je ne sais pas comment le définir.

Je comprends très bien que tu puisses être attiré par Charlie. Sa personnalité riche et multiple me ravit et la rend fascinante à mes

yeux.

Je comprends moins bien que Charlie s'intéresse à toi. Non parce que tu n'es pas attirant (il y a au moins une demi-douzaine de filles et plusieurs garçons à O-High qui aimeraient faire plus ample connaissance avec toi...) mais parce que j'aurais juré que tu n'es pas son type.

Une fois encore, je me suis trompée.

Est-ce parce que je suis un peu... jalouse ? (My God ! Donna me tuerait si je lui disais une chose pareille ! Ou pire, elle dirait : I knew it ⁴¹ !)

Heureusement, tout ça se passe dans ma tête et n'a aucune conséquence pour toi ou pour quiconque. Et moi, je survivrai à mes pensées confuses et inappropriées. Enfin, j'espère.

*

Cet après-midi, tes parents ont appelé. J'étais désolée, tu étais sorti avec les Fab Four, mais ton père m'a dit tout de suite que c'est à moi qu'ils voulaient parler ! Son anglais est excellent, même si on sent qu'il ne l'a pas parlé depuis quelques années. Il m'a remerciée de t'accueillir, mais aussi pour les lettres et les photos que je leur ai envoyées à trois ou quatre reprises depuis ton arrivée ici. Je m'en voulais de ne pas leur avoir écrit plus, mais il semble que ce soit deux fois plus qu'ils ne l'espéraient ! Ils m'ont dit être inquiets de la charge que ça représente d'avoir une personne de plus à la maison, mais je les ai rassurés. Je leur ai redit à quel point nous sommes heureux de t'avoir avec nous. (J'ai failli dire « Nous six », mais je me suis retenue.) Ta mère m'a dit en français quelques mots que je n'ai pas tout à fait compris, mais j'ai senti à sa voix combien elle est douce et bienveillante. Et aussi très maîtresse d'elle-même.

J'aimerais beaucoup connaître tes parents. J'espère avoir un jour l'occasion de les rencontrer... Le véritable motif de leur appel était de me demander s'ils pourraient te parler le jour de ton anniversaire, le 12 novembre. Ils aimeraient te faire la surprise mais ils veulent être sûrs que tu seras joignable. J'ai dit à ton père que je ferai tout pour que ce soit le cas. Le 12 novembre est un vendredi, tu seras à O-High jusqu'à 2.30 P.M. au moins, et il y a neuf heures de décalage horaire avec Tilliers.

Mais, foi de déesse masquée, je trouverai bien une raison pour te faire asseoir près d'un téléphone au moment opportun.

[Novembre 1971.]

Chers vous deux,

C'était bon de vous entendre hier soir. J'étais si ému et content d'apprendre ce qui vous est arrivé depuis trois mois qu'après avoir raccroché, je me suis rendu compte que je ne vous avais pas raconté ma soirée ! La manière dont Hattie a goupillé ça (en anglais on dirait *plotted*, comploté) m'a laissé sans voix. Je me doutais un peu que vous alliez appeler, mais avec les neuf heures de décalage, j'ai cru que ce serait le matin tôt, avant qu'on parte à O-High. Et puis la journée a passé, je me suis dit que c'était cuit... Tout le monde faisait comme si de rien n'était, comme s'ils ignoraient que c'était mon anniversaire, qu'ils étaient un peu trop occupés, qu'on essaierait de faire quelque chose le dimanche puisqu'on était vendredi... Je les connais assez à présent pour me douter de quelque chose, alors j'ai joué le jeu... Même si j'étais un tout petit peu vexé et inquiet de voir tout le monde un peu froid. À six heures du soir, Hattie m'a appelé en me demandant de venir mettre la table, j'ai demandé : « Pour combien ? », elle a répondu : « Douze ! », j'ai secoué la tête en pensant : « Elle se fout de moi ou quoi ? », et lorsque je suis entré dans la cuisine, toute la famille était là, les copains aussi, et Charlie et Bibi également. J'ai dit : « Alors on commande des pizzas ? » Ils ont ri et répondu : « *No way, José !* », ils m'ont poussé dehors et dans le microbus de Gerry, et on est allés dans un restaurant de Washington Street qui a ouvert l'an dernier près du port, pas loin de Jack London Square. On y sert un mélange de recettes américaines traditionnelles et de cuisine méditerranéenne, ce qui a donné à Hattie l'idée d'y aller tous ensemble pour mon anniversaire. On a très très bien mangé ! Et on a fini par des pâtisseries qui ressemblent comme des sœurs à celles dont Mme Zaffran t'a passé les recettes, Claire ! Leurs cigares aux amandes... *Oh My God !*

À la fin du repas, je me suis levé pour les remercier de ce repas fabuleux et David a dit : « Oh, ça c'est le cadeau des M&P, t'as pas eu le nôtre encore ! » Chris, qui était à l'autre bout de la table, a sorti une enveloppe que tout le monde a regardée et soupesée d'un œil appréciatif et qui a fait trois fois le tour de la table avant d'arriver jusqu'à moi. Quand je l'ai ouverte, j'ai eu le souffle coupé : ce sont des billets pour sept (!!!) concerts qui auront lieu les mois qui viennent : dans quinze jours The Band (un groupe canadien qui joue souvent avec Dylan) au Civic Auditorium de San Francisco, le mois prochain The Doors (!!!) à Berkeley (leur premier concert depuis la mort de Morrison en France) puis The Beach Boys et The Who à San

Francisco ; en janvier The Grateful Dead (depuis le temps qu'on m'en parle !) et, en mars, King Crimson et... Crosby, Nash & Young (sans Stills) !!!

J'étais stupéfait parce que les places sont souvent difficiles à se procurer, les salles sont pleines à craquer, et quand je leur ai demandé comment ils avaient fait, Donna a expliqué que c'est (encore une fois) Hattie qui a eu l'idée. Une de leurs amies travaille dans une agence ; elle les prévient toujours un peu à l'avance. Hattie avait chargé les Fab Four de me cuisiner sur mes goûts (ils ont commencé à faire ça le soir où je suis allé chez David pour la première fois !). Ils ont ensuite choisi les concerts tous ensemble, et pour chaque concert ils ont acheté deux billets. Chacun des Fab Four va m'accompagner à un des concerts, les M&P (celle ou celui qui sera disponible) à deux autres et, pour le dernier... j'y vais avec qui je veux... (Ne me demandez pas qui, ça va être cornélien ! Je suis très heureux de ne pas avoir à décider ça avant le mois de mars.)

Quand on est sortis du restaurant, Hattie a dit : « Il est encore tôt, allons nous balader », et on est allés marcher près du port. Elle n'arrêtait pas de regarder sa montre. Finalement, elle a dit : « Je suis fatiguée, on rentre. » Quand on est arrivés au pied du *Promontory*, elle a continué à parler avec Gerry et David et Jermaine et puis elle a dit : « Allez, faut qu'on monte se coucher. » Elle montait très très lentement dans l'escalier, une marche après l'autre, brusquement elle a entendu le téléphone sonner et elle a dit : « *Franz, could you go answer the phone?* » Moi, sans réfléchir, j'ai grimpé les marches quatre à quatre pour répondre... Et c'était vous !!! Il était onze heures du soir ici, huit heures du matin à Tilliers, elle avait bien calculé...

C'était une belle surprise. J'en ai presque pleuré. Vous me manquez beaucoup. J'essaie de me rappeler tout ce que vous avez dit, mais je crois que j'étais trop fatigué et excité à la fois. Une chose quand même, Papa ! Claire m'a dit que tu t'es occupé d'un chien il y a deux mois ? Tu aimes les chiens, toi ? Tu me l'as jamais dit ! J'ai toujours voulu avoir un chien ! Et tu attends que je m'en aille pour en prendre un en pension ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire !!?

[...]

P.-S. : Non, je n'ai pas encore appelé Julie et Mike et Steve. Pour dire vrai, je n'ose pas. J'ai peur qu'ils ne sachent plus qui je suis. Je sais, c'est stupide, mais bon, vous n'allez pas me changer, hein ?

[Après l'aérogramme :]

Hier midi, comme par hasard, aucun copain n'était là pour manger avec moi à la cafétéria. À présent, je comprends que ça faisait partie du complot, mais sur le moment, j'étais en colère. J'étais là,

debout, comme un imbécile, mon plateau entre les mains, quand une main s'est levée pour me faire signe. Je ne voyais pas qui c'était, alors je me suis approché. C'était – tu vas pas le croire, je le croyais pas non plus – un groupe de *jocks* de l'équipe de football, et c'est Grant qui avait levé la main.

Grant : *We've heard it's your birthday today, man.*

Moi : *That's right...*

Grant : *How old ?*

Moi : *Eighteen.*

Grant : *Well, then you're of age. Here's a present for you. Everybody pitched in. Now you can turn out the lights...*⁴²

Et il m'a tendu une boîte carrée enveloppée d'un ruban. Dedans, il y avait une douzaine de préservatifs dans des étuis de toutes les couleurs.

J'ai pas bronché, je les ai regardés et j'ai dit :

*Thanks, guys ! I'll come back in two days for a refill !*⁴³ Ils ont éclaté d'un rire gras et j'ai entendu l'un des copains de Grant lui dire : *This dude's all right !*

Et je suis parti, très en colère. J'avais voulu leur montrer que j'étais plus fin qu'eux, et c'était tout le contraire, je leur avais donné à penser que j'étais un des leurs.

(Tu te demandes probablement ce que j'ai fait de mon « cadeau ». Eh bien, je l'ai rangé dans ma table de nuit. Même si je ne m'en sers jamais, qui sait si l'un des copains n'en aura pas besoin un de ces jours...)

[...]

L'autre soir, après le coup de téléphone de mes parents, quand tout le monde a été parti ou couché, j'étais à la fois épuisé et excité. Je n'arrivais pas à dormir et j'avais soif ; je me suis levé pour aller me chercher un *soda pop*. Il n'y en avait plus dans notre frigo, je savais qu'il y en avait dans celui des M&P, j'ai traversé le couloir. Hattie était assise dans la cuisine, elle écrivait dans un grand registre ; je lui ai demandé si elle tenait un journal. Elle a souri et hoché la tête. Moi : « Depuis longtemps ? » Elle : « Non, quelques mois... »

Elle m'a demandé si ça allait, et j'ai répondu que je venais d'avoir le meilleur anniversaire de ma vie. Et que je ne savais pas comment la remercier.

Elle s'est levée, elle a mis ses bras autour de moi et m'a serré fort comme la première fois à l'aéroport et elle a dit : « *I'm so happy that you're here and so grateful that you're You*⁴⁴. »

Ma gorge s'est serrée. J'ai dit quelque chose comme : « Mais tu ne... vous ne saviez pas qui j'étais. Et si vous m'aviez trouvé...

détestable ? »

Elle m'a regardé d'un air très sérieux et a dit : « Eh bien, on serait allés aux concerts sans toi ! »

Et, comme elle luttait désespérément pour garder son sérieux, j'ai éclaté de rire.

51

« LES LOUPS » – SERGE REGGIANI

(Les Mystères de Tilliers, 9)

... Tu me connais, je ne suis pas du genre à entrer chez les gens sans prévenir, alors j'ai hésité à me glisser dans ce jardin à la suite de Dog. Mais j'avais le sentiment qu'il savait ce qu'il faisait.

... La villa était une bâtisse à un étage, tout en longueur. Sur la moitié du rez-de-chaussée, côté jardin, de

larges baies vitrées donnaient sur une terrasse ; de grandes tentures m'empêchaient de voir à l'intérieur. L'autre moitié du bâtiment avait une façade bétonnée, avec seulement une ouverture carrée qui ressemblait à une fenêtre de cabinet de toilette.

Sans hésiter, Dog a traversé le gazon en diagonale, vers ce qui ressemblait à un abri de jardin ou une remise. Arrivé devant, il s'est mis à gratter à la porte.

Je n'arrêtais pas de regarder autour de moi mais personne ne venait. Dog continuait à gratter la porte.

... J'ai actionné la poignée, la porte de la remise s'est ouverte. Il y avait à l'intérieur des conteneurs à ordures en plastique de grande taille, comme on en utilise dans les usines ou à l'hôpital, qu'il s'est mis à renifler méthodiquement. L'un des conteneurs était rempli d'une quantité impressionnante de bouteilles vides de champagne, de whisky, de bière, de vin et d'alcools divers. Dans un autre étaient amassées des nappes en papier, des assiettes en carton, des ustensiles et des gobelets en plastique. Un troisième contenait une quantité indécente d'aliments non consommés – petits-fours, charcuterie, volailles, gâteaux secs. À vue de nez elle n'avait pas été vidée depuis plusieurs jours et c'est probablement ce qui avait attiré Dog.

– Je comprends pourquoi tu as voulu venir là, mon vieux, mais je ne peux pas te laisser manger ça...

J'ai refermé le couvercle. Dog était penché sur un sac en plastique noir posé dans un coin qu'il poussait du bout du museau avec des gémissements.

Je l'ai éloigné du sac, l'ai fait asseoir et lui ai ordonné de ne pas bouger. Il m'a obéi, tout en continuant à gémir.

Le sac n'était pas fermé, mais simplement replié sur lui-même. Je me

suis accroupi et j'ai tendu la main pour l'ouvrir, mais je me suis ravisé et je suis retourné vers l'une des poubelles pour y pêcher une fourchette en plastique qui me semblait à peu près propre. Je m'en suis servi pour soulever les bords du sac. Il contenait des torchons, des serviettes et une montagne de compresses – toutes ensanglantées. Très mal à l'aise, j'ai refermé le sac et jeté la fourchette.

Quand je suis ressorti, rien ne bougeait. De ce côté, on pouvait entrer dans la villa par une porte de service dont la vitre opaque était protégée par des barreaux.

J'ai fermé la remise sans bruit et, Dog sur mes talons, j'ai traversé la pelouse dans l'autre sens.

Une fois rentré rue des Crocus, j'ai fait monter Dog dans la 4L et je suis retourné à la villa. Je n'avais pas osé en faire le tour, de peur que quelqu'un m'aperçoive. Mais je voulais essayer de jeter un coup d'œil depuis la rue.

Je connais bien la rue de la Passementerie, une de mes patientes y habite et il m'est arrivé de venir la voir par le passé, mais je n'avais jamais fait attention à cette villa auparavant. Quand je suis passé devant, le portail était ouvert. Une plaque sur l'un des piliers portait les mots : « Le Bon Plaisir ». J'ai ralenti et j'ai pu voir que de ce côté, la villa avait une façade en brique, avec deux fenêtres au rez-de-chaussée et trois à l'étage. Tous les volets étaient fermés, mais une DS 19 noire était garée dans la cour gravillonnée. J'ai roulé lentement jusqu'au bout de la rue. En prenant à droite on tombait sur la nationale en direction de Paris. J'ai pris à gauche et, après avoir fait le tour, je me suis garé de l'autre côté de la rue, assez loin de la villa pour ne pas être trop visible mais assez près pour observer la cour.

J'ai vu sortir de la villa, par la porte de service, un type chauve en imperméable. Il a verrouillé derrière lui et il est entré dans la remise. Il en est ressorti au bout de quelques secondes, le sac en plastique noir à la main. Il l'a fourré dans le coffre de la DS 19 et s'est mis au volant. Après avoir sorti le véhicule dans la rue et refermé le portail à clé, il a redémarré et, au bout de la rue, j'ai vu la DS prendre à droite.

Je suis sorti de la 4L avec Dog, et nous avons tranquillement longé le trottoir en direction de la villa. Il y avait une sonnette, mais pas de nom, et une petite porte encastrée dans le portail métallique. J'ai fait cinquante mètres de plus, jusqu'à la maisonnette de ma patiente, Mme Meurisse. À mon premier passage, je l'avais vue ramasser des carottes dans son potager.

Elle était surprise de me voir, bien entendu, et m'a demandé si j'allais rester longtemps en vacances (c'est le bruit qui courait, je ne l'ai pas détrompée). Je lui ai dit que j'avais hâte de reprendre et que je sillonnais Tilliers à la recherche d'une maison pour des amis. J'ai désigné « Le Bon Plaisir » et ses volets fermés en lui demandant si elle était habitée.

– Pas souvent. C'était celle de Mme Darc, mais quand elle est morte, ses enfants l'ont vendue. À des Parisiens, j'en crois bien. Mais je pense pas qu'ils

veuillent vendre, ils ont fait de gros travaux.

– Vraiment ?

– Oui, le nouveau propriétaire a tout fait refaire, y’a eu des ouvriers pendant des semaines... C’est une résidence secondaire, sûrement. Ils ne viennent qu’une fois par mois. Ils arrivent le vendredi soir et ils repartent le dimanche matin. Ça doit être des gens importants, ils ont souvent deux ou trois costauds avec eux. Mais on ne les entend pas, alors qu’ils ont beaucoup d’invités, pasque je vois souvent plusieurs voitures entrer dans la cour, des grosses, à vitres fumées.

– Dites-moi, vous ne vous rappelez pas quelle entreprise a fait les travaux, par hasard ?

– Oh, mais si ! C’étaient les gars de chez Poirer, dans la zone industrielle. C’était un gros chantier... Y-z-ont eu du mal avec la cave, y m’ont dit...

*

Les établissements Poirer sont spécialisés dans les chantiers de luxe de la capitale. Le ou les propriétaires de la villa étaient probablement parisiens, et ils avaient de l’argent. Une résidence secondaire qui sert à des week-ends privés, ça n’a rien de très exceptionnel en soi. Mais les linges ensanglantés que j’avais aperçus dans la remise ne me disaient rien qui vaille.

Rentré à la maison, j’ai appelé l’hôpital et demandé à parler à la surveillante des urgences.

Elle m’a confirmé ce que je soupçonnais : le week-end précédent, un type patibulaire dans une DS 19 noire avait amené aux urgences une femme blessée au visage et au bras. Elle avait – d’après lui, car la femme n’avait pas dit un mot – heurté le pare-brise à la suite d’un freinage un peu trop brutal. Il a demandé qu’on la soigne, n’a donné ni nom ni coordonnées et, après que les plaies de la blessée ont été recousues et pansées, il l’a emmenée en laissant sur le bureau des infirmières une impressionnante liasse de billets.

J’ai demandé à parler à l’interne. Il m’a confirmé ce que je soupçonnais : à son avis, les blessures de cette femme étaient dues à un objet tranchant, peut-être un tesson de bouteille...

Je commençais à me dire que Dog m’avait pris au mot : en me conduisant jusqu’à la villa, il voulait me montrer quelque chose.

*

Ici, il faut que je te fasse un aveu. Il m’est arrivé à plusieurs reprises, au cours des années écoulées, de suivre de près les investigations des gendarmes de Tilliers. Je n’allais pas sur le terrain, mais je donnais mon avis au capitaine Philippe ou à ses enquêteurs quand ils me le demandaient – un point de vue médical est souvent utile, quand on tente d’élucider un décès... Et je le faisais seulement si mes patients n’étaient pas concernés, de près ou de loin.

De sorte qu'à force de fréquenter la brigade de recherche et d'observer ses méthodes d'investigation, j'avais beaucoup appris. Et, en particulier, que les coïncidences n'existent pas.

Et je n'arrivais pas à me défaire de l'idée que la villa était, d'une manière ou d'une autre, intimement liée à ce qui était arrivé à Arlette Mercier et aux travailleurs algériens agressés ces derniers mois.

J'avais, tu le devines, une furieuse envie de parler de tout ça à Pierre Philipe, mais qu'est-ce que j'allais lui raconter ? Que, parce que je m'ennuyais, je m'étais mis à jouer à « Nestor Burma, détective de choc », avec surveillance et interrogatoire de témoins ? Que je m'étais introduit sans autorisation dans une propriété privée, et que j'y avais fouillé les poubelles ?

Il allait me dire que j'avais commis une demi-douzaine d'infractions, au moins...

Mais je ne pouvais pas non plus rester sans rien faire.

*

Ce que Mme Meurisse et la surveillante m'avaient rapporté n'était pas confidentiel – ça s'était passé en plein jour au vu et au su de tout le monde. Je pouvais glaner d'autres informations de la même manière.

J'ai donc appelé les établissements Poirer, je me suis présenté à la secrétaire et je lui ai demandé qui, dans l'entreprise, s'occupait des gros travaux pour leurs meilleurs clients. Une heure plus tard, j'avais un rendez-vous avec leur principal maître d'œuvre.

Quand on est médecin dans une petite ville, tout le monde pense qu'on est intime avec tous les notables et qu'on partage leurs secrets.

Je ne connais pas le dixième des grands bourgeois tillériens, et je ne savais pas à qui appartenait la villa de la rue de la Passementerie, mais je l'ai mentionnée à mon interlocuteur en disant : « Vous avez fait un gros boulot, à ce que j'ai vu, bravo ! » Avec une certaine fierté, il s'est remémoré les travaux. Il m'a ainsi appris que les grandes baies à l'arrière sont constituées d'un verre incassable suffisamment épais pour que les voisins n'entendent pas la musique « quand ces messieurs-dames font la fête ». Il était aussi très fier de la cuisine ultramoderne, des chambres du premier étage avec salles d'eau indépendantes, de la cave aménagée en salle de danse insonorisée, du sauna et du cellier. Il m'a enfin confié qu'il avait été à deux doigts de refuser le chantier parce que le mandataire du propriétaire l'avait contacté sans révéler son identité. On n'est jamais trop prudent avec les personnes qui veulent vous commander des travaux très coûteux. Mais M. Castagnet, le directeur de l'usine (tiens, tiens...) et le Dr Véreult, le chirurgien de l'hôpital (sans blague...) lui avaient tous deux passé un coup de fil pour se porter garants.

Je lui ai fait visiter notre cave en disant que je voulais un peu la même chose que rue de la Passementerie, mais que j'aimerais d'abord savoir ce que ça coûterait.

Quand il m'a donné son estimation approximative, je me suis retenu de

jurer. Le propriétaire de la villa avait dépensé une somme colossale pour aménager une garçonnière de luxe à l'abri des regards, dans une petite ville de province, à une heure de Paris.

Après son départ, je suis allé examiner mon agenda. Les dates ont confirmé ce que je soupçonnais : les agressions contre les ouvriers Algériens avaient commencé après la fin des travaux dans la villa.

Ça ne pouvait pas être une coïncidence.

Je ne savais ni pourquoi ni comment, mais j'en étais désormais convaincu : les visiteurs du « Bon Plaisir » – quel nom sinistre ! – tenaient un rôle majeur dans les violences de ces derniers mois.

Et je n'ai plus eu qu'une obsession : empêcher à tout prix ces salopards de continuer leurs méfaits.

Mais comment ?

52

« LES TROIS GENDARMES » – MIREILLE

(Les belles histoires de Tante Yvonne, 9)

Claire. – ... Oh là là, je m'égare, tu m'avais demandé de te raconter une autre histoire... C'était quoi, déjà ? Ah, oui ! Ah, celle-là, elle nous a emmenées trèèèès loin. Et elle m'a valu la plus grande frayeur de ma vie...

La voix. – Ah bon ? Pourquoi ?

Claire. – Parce que j'ai été à deux doigts de tuer quelqu'un ! Et pas n'importe qui ! Bon, j'ai toujours été prête à tout, mais je ne pensais pas aller jusque-là ! (Rires.)

La voix. – Raconte-nous ça !

Claire. – Eh bien, il y avait toujours des femmes à qui on n'avait jamais pensé. À l'époque, il y avait une maison d'arrêt à Tilliers... Elle a été fermée en 1975... C'est la présence de la brigade de recherches qui le justifiait... Elle était petite, juste assez grande pour accueillir une quarantaine de personnes, dont une demi-douzaine de femmes. C'était une maison d'arrêt expérimentale – c'est pour ça qu'elle a été fermée, d'ailleurs... Y'avait pas de matelas par terre, tous les détenus dormaient dans un lit, et on n'y incarcérait que des personnes du secteur. Ils pouvaient recevoir de la visite tous les jours, ils avaient accès à des livres, ils avaient tous une radio dans leur cellule, ils pouvaient suivre des cours du soir, faire du sport, faire du théâtre... L'objectif était de rendre la détention provisoire, la conditionnelle et les peines de moins de deux ans supportables, et de faciliter les contacts avec les familles et la réinsertion des prisonniers. Véronique – la directrice – était une des premières femmes à la tête d'une maison d'arrêt – un établissement pilote dans un coin paumé, aucun homme n'en voulait, tu penses ! Elle essayait de transposer ici ce qu'elle avait vu dans les pays scandinaves. Comme elle avait entendu parler du Cercle, elle nous a demandé de venir parler de contrôle des

naissances aux détenues.

La voix. – Sans blague !

Claire. – Oui, oui ! Elle savait que ces femmes-là couraient de grands risques de se retrouver en cloque à la sortie, parce qu'elles allaient retrouver un jules ou parce que le premier mec venu abuserait d'elles – et qu'elles n'auraient pas facilement accès à un médecin ! Alors Véronique voulait que les femmes nous rencontrent – leur participation était volontaire mais elles étaient en général tout à fait partantes – *et* qu'on aille parler aux hommes qui le voudraient. Et on en voyait toujours au moins une demi-douzaine se présenter à nos petites causeries !

La voix. – Et ça se passait bien ?

Claire. – Très bien ! On a fait une séance d'information quatre fois par an pendant cinq ans, de 1970 à 1974 !!! La cinquième année, Véronique a proposé qu'on fasse une réunion mixte, pour que les hommes et les femmes puissent se parler... Et ça aussi, ça s'est très bien passé. Si ce n'est que son bras droit, un petit con arriviste, l'a signalée au directeur de l'administration pénitentiaire à Paris. Véronique a été virée et le petit con a pris sa place. Manque de pot pour lui, il a eu le droit à une mutinerie – les quarante détenus ont fait la grève de la faim pour réclamer le retour de Véronique... Quelques semaines plus tard, l'établissement a été évacué et tous les détenus ont été transférés, parfois à l'autre bout de la France... De toute manière le ministère détestait l'idée d'un établissement pilote dont le succès aurait démontré que tout le système pénal était pourri !

La voix. – Je dois avouer que je n'ai jamais entendu parler de cette histoire...

Claire. – Personne n'en a entendu parler. À l'époque, le Groupe d'information sur les prisons était beaucoup trop occupé à dénoncer les conditions lamentables des établissements pénitentiaires. La grève de la faim à Tilliers est passée complètement inaperçue parce qu'en 1974, il y a eu beaucoup de mutineries dans les prisons françaises, une centaine d'incidents en tout. Les détenus montaient sur les toits, ils jetaient le mobilier par-dessus les murs, ils foutaient le feu... Par la suite, Giscard a nommé une secrétaire d'État à la Condition pénitentiaire – oui, une femme –, mais c'était juste de la poudre aux yeux...

... Bon, je digresse encore, mais pour en revenir à mon histoire, en 1971 on avait élargi notre champ d'activités pour accueillir deux catégories de femmes vulnérables : les anciennes détenues et les femmes prostituées. Pendant plusieurs années, nos copines avocates ont tenu une consultation gratuite là-haut (Claire fait un signe en direction du premier étage) une après-midi par mois.

... Les femmes qui sortaient de la maison d'arrêt venaient souvent nous voir, sur les conseils de Véronique. Un jour, l'une d'elles, Odette, demande à nous parler. Elle était très agitée, et il a fallu que je prenne le temps de la calmer, de lui servir une tasse de café et des petites galettes...

La voix. – Celles que tu nous as fait goûter tout-à-l'heure ?

Claire. – Les mêmes... Elles vous ont plu ?

(Murmures d'approbation.)

Claire. – Oui, tout le monde les aime, ces petites galettes, c'est mon amie Nelly qui m'a appris à les faire, il y a très longtemps... Qu'est-ce que je disais ? Ah, oui ! Ce jour-là, c'est Brigitte Lefèvre qui est de permanence avec moi, et entre deux petites galettes et deux tasses de café, Odette finit par nous raconter l'histoire suivante, que d'abord je n'ai pas crue : elle venait de passer deux semaines en détention préventive après avoir tenté de dénoncer une situation sordide !

... Elle était call-girl à Paris, elle travaillait à son compte, elle avait des clients généreux et pas trop nombreux... Un jour, un de ses habitués lui demande si elle serait prête à participer à une « fête » avec des gens de « bonne compagnie », une fin de semaine dans une maison tranquille à une heure de Paris. Il dit qu'il y aura quatre ou cinq autres filles avec elle, quelqu'un les conduira là-bas en voiture le vendredi soir et les ramènera à Paris le dimanche en début d'après-midi, avant les embouteillages.

... Au début, elle hésite, elle n'aime pas trop les activités de groupe, elle sait que les filles ne sont pas toujours faciles ensemble, elle connaît un peu le type mais pas ses « relations ». Au total, elle n'est pas très enthousiaste. Son client met sur la table une grosse liasse de billets : « Ça, c'est pour te faire belle. Si tu es d'accord, on te donnera le double à la fin du week-end. » Évidemment, dans ces conditions, elle accepte.

... Le jour dit, en soirée, un malabar vient la chercher en limousine, rien que ça ! À l'arrière, il y a quatre autres femmes, elles ont le même profil de clientèle qu'elle – elles sont toutes à leur compte... Trois ont déjà participé à une « fête » dans la maison en question, elles se connaissent bien ; la quatrième, vingt ans à tout casser, est recroquevillée dans un coin... Odette apprend qu'elle s'appelle Jocelyne et qu'elle débute, ou presque.

... Elles ne voient pas exactement où elles vont car il fait nuit et après la sortie de Paris, le chauffeur prend de petites routes. Une heure et quart plus tard, vers 21 h 30, la voiture se gare dans la cour gravillonnée d'un pavillon d'aspect plutôt anodin. On les fait entrer dans un salon luxueux, avec de grandes baies vitrées, des canapés partout, de la musique... On leur sert du champagne et des petits-fours, on leur présente des messieurs « très-bien-sous-tous-rapports » dont un ou deux ont des têtes connues. Quatre types au visage de boxeur assurent la sécurité.

... Il y a une douzaine d'invités masculins. Elle comprend que la soirée tient lieu à la fois de réunion d'affaires et de sauterie galante. Les invités sont des « clients » de l'hôte, qu'elle entraperçoit et qui lui rappelle quelque chose. Pendant deux ou trois heures, ces messieurs passent beaucoup de temps à boire, à fumer des cigares et à parler de sous sans s'adresser vraiment aux femmes, comme si elles étaient là surtout pour meubler. Quand ils ont bien bu et commencent à s'intéresser à elles, elle est assez surprise car on ne lui

demande pas de faire de l'abattage mais on l'invite à monter dans une chambre très confortable du premier étage, avec un unique client qui s'endort au bout de cinq minutes.

... En plus de la surprendre, ça la tracasse, parce qu'elle a senti quelque chose de pas très net dans l'attitude des invités. Un tout petit nombre d'entre eux se sont intéressés à elle et à ses collègues les plus âgées ; la plupart, en revanche, se sont mis à tourner autour de Jocelyne, qui, Odette en est convaincue après avoir parlé avec elle, n'a pas même dix-huit ans... Comme son client dort comme une souche, elle se rhabille et descend. Au rez-de-chaussée, plus personne. Elle entend des éclats de voix, elle finit par découvrir une porte donnant sur le sous-sol. Arrivée en bas, elle voit une porte entrouverte. Dans une grande pièce faiblement éclairée une demi-douzaine des « invités » sont couchés dans de grands lits, avec des petites filles et des petits garçons profondément endormis.

... Elle est tellement choquée qu'elle n'entend pas quelqu'un s'approcher d'elle et poser la main sur son épaule. Elle sursaute. C'est Jocelyne, à moitié nue, qui semble avoir pleuré toutes les larmes de son corps. Odette la ramène au rez-de-chaussée, elle la réconforte et finit par comprendre que les gardes du corps ont « réquisitionné » Jocelyne pour qu'elle calme les enfants à leur arrivée, et leur fasse boire des tranquillisants afin que les « invités » puissent « s'amuser ». Quant à Jocelyne elle-même, les gros bras l'ont emmenée dans une chambre à l'écart et l'ont violée à tour de rôle. Jocelyne les a entendus quitter la maison vers 2 heures du matin et elle n'a pas bougé jusqu'à ce qu'elle aperçoive Odette.

... En entendant ça, Odette remonte sans bruit chercher ses affaires, elle redescend et donne son manteau à Jocelyne. Toutes les portes sont verrouillées, elles sortent par la fenêtre d'une salle de bains au rez-de-chaussée.

... Une fois dehors, elles ne savent pas quoi faire, il est 4 h 30 ou 5 heures du matin, la nuit est glaciale, elles ne savent pas où elles sont, la grille de l'entrée est fermée, mais c'est la pleine lune alors elles font le tour du jardin, découvrent un trou dans la haie, descendent le talus et se retrouvent sur une voie ferrée... Un peu plus loin, elles entendent des voitures, voient des lumières de phares, elles remontent et arrivent sur une nationale. Elles font du stop mais bien sûr les rares voitures passent sans même ralentir, elles sont échevelées et à peine vêtues, Jocelyne n'a pas de chaussures... Par chance, une 2 CV s'arrête, c'est une sage-femme libérale qui rentre d'un accouchement à domicile... Quand elle voit dans quel état elles sont, elle les emmène chez elle ! C'est fou, hein ? Il y a des femmes bien !... Les deux filles ne veulent pas dire d'où elles viennent, alors la sage-femme ne pose pas de questions, elle leur donne des vêtements propres, elle leur prépare un grog, elle les laisse se blottir ensemble dans son lit et dort dans un fauteuil. Et le lendemain, elle les dépose à la gare routière... (Claire tend le bras.) Là-bas, de l'autre côté de la place. Odette met Jocelyne dans l'autocar en lui disant de

partir où personne n'ira la chercher, Jocelyne lui demande ce qu'elle va faire et Odette lui répond : « Il y a une gendarmerie à Tilliers, je vais aller les prévenir. »

... À la gendarmerie, le brigadier de garde la reçoit, transcrit sa déposition, la lui fait signer et, aussi sec, la colle en cellule !!! Le lendemain, elle apprend qu'elle est inculpée de racolage mais qu'en attendant elle est transférée à la maison d'arrêt. Douze jours plus tard, elle passe devant un juge d'instruction qui ne lui pose aucune question mais lui dit, textuellement : « J'espère que ça vous servira de leçon », avant de la remettre en liberté conditionnelle et en ajoutant que si jamais elle tient de nouveau des propos diffamatoires, la justice ne sera pas aussi clément...

... Elle est tellement stupéfaite que lorsqu'elle sort de la maison d'arrêt, elle ne sait pas quoi faire... Et puis, parmi les effets personnels qu'on vient de lui rendre, elle découvre un dépliant du Cercle, probablement glissé là par Véronique ou une de ses fonctionnaires. Alors, au lieu de retourner à Paris, elle décide de venir nous voir.

(Claire soupire profondément.)

... Brigitte aussi a été femme de gendarme autrefois. Comme tu l'imagines, on était toutes les deux révoltées par l'attitude de celui qui avait pris la déposition d'Odette. Et très inquiètes : il est probable qu'il n'avait transcrit que ce qu'il voulait parce qu'il avait reçu des instructions, et que le juge d'instruction n'avait probablement aucune idée de ce à quoi Odette et Jocelyne avaient assisté...

... Ces ignominies se déroulaient dans notre ville, peut-être à deux pas de chez nous. Brigitte et moi, on a été tout de suite d'accord : il fallait qu'on fasse quelque chose.

... Mais quoi ?

53

« ALWAYS SOMETHING THERE TO REMIND ME »

– DIONNE WARWICK

(Hattie Kaplan, 6)

November 20, 1971

Je t'avais déjà proposé plusieurs fois de téléphoner à Julie Bain, l'amie chez qui Abraham et toi avez passé beaucoup de temps à Rochester, en 1962. Et le jour de ton anniversaire, quand il t'a appelé, ton père t'a demandé si tu l'avais contactée. Mais tu ne l'avais pas encore fait. Tu m'as confié que tu n'osais pas.

Tu as appelé aujourd'hui. Tu as parlé longtemps.

Quand tu as raccroché, tu pleurais à chaudes larmes. Et tu m'as raconté une histoire bouleversante... en me faisant promettre de n'en

parler à personne. Alors, je ne la transcris pas ici. Je sais que tu t'en souviendras.

J'espère que tu t'en remettras.

November 21

Aujourd'hui, pour la première fois depuis ton arrivée, tu ne t'es pas levé avant 10 heures du matin. Ça m'a tellement surprise que je suis allée voir deux fois si tu allais bien. Comme tu ne répondais pas, j'ai ouvert la porte coulissante pour écouter. Tu dormais profondément. Quand tu t'es levé, tu étais triste, mais tu allais mieux qu'hier soir. Tu es venu vers moi et tu as posé ton front sur mon épaule. Je t'ai pris dans mes bras et tu t'es balancé doucement. Ça m'émeut terriblement qu'un jeune homme de dix-huit ans laisse une femme le bercer comme s'il était un petit garçon.

54

« ALL I WANT » – JONI MITCHELL
(Aérogrammes, 9)

[Décembre 1971.]

Chers vous deux,

[...]

Comme je sais taper à présent, je pense me joindre à la chorale. Le prof est d'accord pour m'inclure à partir de janvier.

N.B. : Si je ne tape pas cette lettre-ci, c'est parce que ce soir je vous écris sur la terrasse, il fait étonnamment doux, 61 °F – c'est-à-dire à peu près 16 °C, et probablement plus à cause du soleil.

[...]

Non, il n'y a rien de précis prévu pour les fêtes de fin d'année, si ce n'est que pour Hanoukah (ici : « Chanukah ») j'irai peut-être à la *Shule* (c'est comme ça qu'ils disent « synagogue ») avec Hattie, Bernie, Andy et David qui voulaient me montrer comment ça se passe ici. Gerry viendra aussi. Vous connaissez mes convictions mais ils me l'ont proposé si gentiment... Et puis, là, au moins, je suis sûr qu'il n'y aura pas de cousines qui me sautent dessus pour me faire *Mwah Mwah* et me couvrir de rouge à lèvres.

Entre le 26 décembre et le 1^{er} janvier, avec Lewis, Donna, Chris et Jermaine, on fêtera Kwanzaa ! C'est une fête afro-américaine créée en 1966 après les émeutes de Watts, à Los Angeles, par un militant nommé Ron Karenga, pour offrir à la communauté une période de fêtes qui lui soit propre. Kwanzaa est un mot qui vient du bantou et

qui veut dire « premiers fruits ».

(...)

J'aime beaucoup les cours de Ms. Dimmer. Elle nous surprend sans arrêt. Et je comprends qu'elle ait placé le cours de psychologie *après* le cours d'anthropologie : le second est l'extension de ce qu'on découvre dans le premier. Elle nous fait faire les découvertes par nous-mêmes.

L'autre jour, par exemple, elle nous a demandé de réfléchir à ce qui sépare les humains des autres primates. Et beaucoup d'entre nous ont dit : « le langage », « la capacité d'échanger des informations ». Elle nous a alors passé un film où on a vu des abeilles danser au-dessus des fleurs pour attirer d'autres abeilles, des oiseaux prévenir leurs congénères qu'un oiseau de proie leur tourne autour, des baleines se lancer des signaux sonores et une équipe de primatologistes (on dit ça, en français ?) qui a enseigné le langage des signes à une chimpanzée, Washoe. Elle est capable de dire plein de trucs, en particulier – c'est ce que j'ai trouvé le plus drôle – « Vite, ouvre le frigo ! » quand elle a faim.

Ça, c'était pour nous faire perdre notre préjugé que les humains sont les seuls à communiquer.

À la séance suivante, elle nous a demandé de trouver une autre « spécificité » humaine. Beaucoup ont dit : « Inventer, fabriquer, utiliser des outils. »

Cette fois-là, elle nous a montré un film tourné par une chercheuse britannique, Jane Goodall, dans lequel on voit des chimpanzés utiliser de fines branches pour ramasser des fourmis (et les manger), des pierres pour ouvrir des fruits, des lianes pour jouer (au tir à la corde) et des bâtons pour faire peur à un adversaire (comme on le voit au début de *2001, l'Odyssée de l'espace...*).

Ms. Dimmer nous a fait remarquer que les deux films montrent que les primates, comme les humains (et comme la plupart des mammifères d'ailleurs), apprennent en permanence. En s'imitant mutuellement. Donc, l'apprentissage (ou l'enseignement), ce n'est pas non plus une spécialité humaine...

Au cours suivant, Ms. Dimmer nous a raconté l'histoire de Darwin, dont j'ignorais tout.

(Mme Lhombre, en première, avait essayé de nous en toucher deux mots, mais on avait préféré prolonger les cours d'éducation sexuelle, alors l'Évolution était passée à la trappe...)

Il était fils de médecin (Ha !) et se destinait à suivre les traces de son père (Haha !) mais il préférait l'histoire naturelle et la botanique. À vingt-deux ans (vous vous rendez compte ? C'est l'âge de Luciane !), il s'est embarqué sur un bateau nommé *The Beagle* pour un voyage autour du monde à travers l'Atlantique et le Pacifique. Il a passé cinq

ans sur un bateau à voile entre 1831 et 1835 !!!... Tu vois, Papa ! À côté de ça, une année à Oakland, c'est rien !...

Et c'est à partir de ses observations de la faune, de la flore et des populations qu'il a rédigé son *Origine des espèces*, et a changé complètement la manière dont nous voyons l'histoire du monde et des êtres vivants !

[...]

[Après l'aérogramme :]

En psycho, toute cette semaine, Ms. Dimmer nous a parlé (entre autres) de trois notions qui me travaillent beaucoup. La première, c'est que tous les êtres vivants ont deux *drives* (moteurs ? pulsions ?) élémentaires : survivre et se reproduire – et, par conséquent, survivre au moins jusqu'à l'âge de la reproduction. L'évolution a modelé la vie dans ce sens. Si les humains sont omnivores alors que d'autres animaux sont exclusivement carnivores ou herbivores, c'est parce que ça a permis à nos ancêtres de survivre dans leur environnement. Aujourd'hui ce n'est plus indispensable (on peut décider de ne pas manger de viande et vivre très bien, comme le font un nombre croissant de gens en Californie, semble-t-il) parce que notre environnement n'est plus celui de la Préhistoire...

La seconde notion, c'est que tous les comportements visent à réaliser les deux pulsions élémentaires. Les animaux passent leur temps à chercher de la nourriture (et à échapper aux prédateurs) pour survivre, à courtiser des partenaires pour se reproduire. Ils en passent aussi beaucoup (plus souvent les femelles que les mâles) à nourrir, protéger et éduquer leur progéniture (c'est le prolongement de la pulsion de survie).

La troisième notion – la plus difficile à... accepter, même si elle tombe sous le sens –, c'est que les humains ont les mêmes pulsions que les autres animaux, car tous nos comportements ont été modelés eux aussi par l'évolution. En particulier les *mating strategies & behaviors* (stratégies et comportements d'accouplement).

« Chaque fois que vous parlez à quelqu'un qui vous attire, ça fait partie d'une *mating strategy*. *Think about it.* »

Tout le monde a ri et s'est mis à plaisanter.

Brusquement, je me suis revu courant après Charlie pour lui demander de me parler de *Our Town*...

*

Je passe de plus en plus de temps avec Charlie. Au début, je n'osais pas m'asseoir systématiquement à côté d'elle, mais elle arrive après moi au cours de Hattie et elle installe toujours sa chaise près de

la mienne. (Et il semble que les autres aient pris l'habitude de lui laisser la place.) Après le cours, on déjeune ensemble et quand on arrive dans la salle de Ms. Dimmer, on s'assied l'un près de l'autre. Je me sens un peu bizarre parce que j'ai le sentiment que je devrais passer plus de temps avec les jeunes Californiens plutôt qu'avec une jeune *Briton*⁴⁵ venue, comme moi, s'immerger dans la culture locale... Mais les atomes crochus, ça ne se commande pas. Voilà. J'aime parler avec Charlie – bien qu'elle ait des idées très arrêtées sur beaucoup de choses (beaucoup plus que moi) et qu'elle sache me faire sentir très gentiment, mais très catégoriquement parfois, que je devrais réfléchir un peu plus...

Une chose m'a surpris au début (et m'a mis mal à l'aise, avant que je comprenne que c'est sa manière de s'exprimer), c'est qu'elle me dit : « Comme tu es beau ! » (« *You're so handsome...* ») quand je fais l'effort de me raser. Je ne me rase pas tous les jours parce que quand j'ai trop de boutons, ça m'arrache la peau ; mais les premières semaines à Oakland, j'avais le visage très bronzé et – probablement grâce au soleil – à peu près présentable, alors je m'efforçais de me raser deux ou trois fois par semaine. Ces derniers temps, il fait plus gris et les boutons réapparaissent, sur le dos c'est pareil, je n'arrête pas de me gratter (enfin, je me retiens de le faire en public, c'est vraiment pas engageant) et je suis obligé de mettre un T-shirt sous mes chemises parce que je saigne souvent et je ne veux pas que ça se voie. J'en ai marre de ma peau.

Elle l'a remarqué, j'en suis sûr, mais n'a jamais rien dit.

C'est ça aussi que j'aime chez elle. Je ne me sens jamais jugé. Ni sur mon aspect ni sur ce que je dis ou pense. Et quand on n'est pas d'accord sur quelque chose, elle ne revient jamais dessus une fois la discussion terminée...

Il y a une autre chose qui me trouble beaucoup, c'est que parfois, à midi, quand on déjeune, elle se tait et me regarde... comme si elle voulait lire dans ma tête. Ça me fait rire, et quand je ris elle baisse les yeux et ne dit rien.

L'autre jour elle a dit : « J'aime te faire rire, même si je ne comprends pas toujours pourquoi tu ris. »

J'ai répondu : « Je ne comprends pas toujours non plus, mais c'est bon. »

Elle m'intrigue beaucoup parce qu'elle ne parle pas souvent de sa famille mais a mentionné successivement, trois jours de suite, ses grands-parents canadiens, ses grands-parents écossais et ses grands-parents tchèques. J'ai demandé, bêtement : « Tu as six grands-parents ? »

Elle a hoché la tête mais n'a rien dit de plus. Je n'ai pas insisté.

La première fois que j'ai vu Charlie... je ne sais pas si j'ai le droit d'écrire ça, je me sens stupide... je n'arrivais pas à savoir, dire, sentir si c'était une fille ou un garçon. Et il m'a fallu entendre les autres dire *She* pour le savoir. Et... ça ne m'a pas complètement convaincu. Ça fait partie, je crois, de ce que je trouve le plus... intéressant et aussi le plus... troublant.

Je veux dire : ça ne me trouble pas d'être avec elle, au contraire. J'aime beaucoup être avec elle. Mais je me sens honteux de ne pas avoir su comment la... définir, pendant plusieurs semaines.

Cela dit, je ne suis pas sûr de le savoir mieux aujourd'hui mais... ça n'a pas d'importance. Elle est qui elle est.

Hier, après déjeuner, nous sommes sortis dans Ferris Court, la cour réservée aux *Seniors*. Quelqu'un a abordé Charlie pour lui demander de venir parler de l'Angleterre dans sa classe et j'en ai profité pour m'éclipser, je suis allé m'asseoir sur un banc, j'ai croisé les mains devant moi comme un enfant sage, et j'ai attendu.

Je venais de me rendre compte avec terreur que je n'avais pas cessé d'être très à l'étroit dans mon pantalon – et que ça se voyait – depuis qu'au début du repas, quand je me suis assis en face d'elle, Charlie a serré ses jambes autour de mon mollet.

J'ai pensé à Ms. Dimmer et aux *mating behaviors*. Et, aussitôt après, je me suis rappelé l'histoire que nous a racontée Mme Lhombre, en cours d'éducation sexuelle.

« Au paradis, Dieu dit à Ève et Adam : "J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne, c'est que je vous ai donné deux organes merveilleux. L'un pour comprendre le monde, l'autre pour éprouver du plaisir. La mauvaise nouvelle, c'est que vous ne pourrez jamais vous servir des deux en même temps." »

Depuis, je me demande si je dois continuer à déjeuner avec Charlie.

Je sais ce que je veux...

Tout ce que je veux c'est...

Lui parler, lui écrire des lettres, la faire rire... Et faire avec elle d'autres choses « indicibles ».

Mais quand je me mets à penser à elle

comme en cet instant,

tous les soirs en ce moment

lorsque je me couche

je sens son regard aux yeux verts

posé sur moi, à midi, comme pour lire mes pensées.

Et je ferme les yeux pour qu'elle ne les lise pas.

Mais je la vois toujours, même les yeux fermés
– surtout les yeux fermés ! –
... jusqu'à ce que je m'endorme, vidé...
Damn ! Damn ! Damn !
Je croyais vraiment que ça ne m'arriverait plus.

(Vas-y, fous-toi de moi !!!)

16. University of California, Los Angeles.

17. « N'essaie même pas ! »

18. Littéralement : une balade de la liberté.

19. Congress of Racial Equality.

20. Southern Christian Leadership Conference.

21. « Quelle blague ! »

22. « Je te l'accorde... »

23. « Oui, oui ma chérie, mon meilleur ami masculin ! »

24. « Eh bien, il est charmant, il est intelligent, il est juif et bisexuel. Il a tout pour plaire. On pourrait presque oublier que c'est un homme... »

25. « Un jour à la fois. »

26. « Et beaucoup plus facile que dans ce foutu Alabama ! »

27. « Quelles sont les chances que Feinstein devienne maire ? »

28. « Ça fait soviétique... »

29. « Le principal péché de la télévision, c'est son abominable biais de représentation. »

30. « Ne t'avise pas de l'oublier ! »

31. « Tu es si ignorant ! Tu ne sais pas que ce sont les Français qui l'ont déclenchée ? »

32. « Bibi et Grant sont par là, quelque part, il ne voulait pas la laisser seule. Il me rend folle et ensuite il me dit qu'il m'aime... »

33. « Promets-moi de n'en parler à personne. »

34. « Les hommes se battent toujours pour avoir le pouvoir. »

35. « Et certains font encore de la lutte entre amis... »

36. « On continue à chercher des réponses, et le sens de la vie ! »

37. « Et nous voulons toujours l'amour et la paix et on en a marre des guerres incessantes des hommes ! »

38. Le titre complet de la chanson est : « C'est tout de même malheureux qu'on n'puisse pas s'promener tranquillement dans les rues après neuf heures du soir... »

39. « Quand les gens ont des relations amoureuses, ça entraîne souvent des grossesses non désirées, des maladies, des disputes et du chagrin. Rien de nouveau sous le soleil... »

40. Snoopy est le nom du chien beagle du *comic book* *Peanuts*. Les beagles sont des chasseurs, qui se mettent à chercher dès qu'ils repèrent une odeur intéressante. *To snoop*, c'est littéralement « fourrer son nez partout ».

41. « Je le savais ! »

42. « Il paraît que c'est ton anniversaire aujourd'hui, mon pote.

– C'est vrai.

– Quel âge ?

– Dix-huit ans.

– Alors, t'as l'âge. Voilà un cadeau pour toi. On s'est cotisés. À présent, tu peux éteindre la lumière... »

43. « Merci, les gars. Je reviendrai dans deux jours refaire le plein. »

44. « Je suis si heureuse que tu sois ici, et si reconnaissante que tu sois *Toi*. »

45. Une Britannique.

DISC 2, SIDE A
WINTER : FRIENDS AND LOVERS

*« Love will die if held to tightly
Love will fly if held to lightly
Lightly, tightly, how do I know
Whether I'm holding or letting love go ? »*

*« L'amour s'éteint lorsqu'il est trop étreint
L'amour s'enfuit s'il ne l'est pas assez.
Trop, pas assez, sait-on jamais
Si l'on retient l'amour ou s'il va s'échapper ? »*

Oscar Wilde

« THAT'S ENTERTAINMENT » – JUDY GARLAND
(Hattie Kaplan, 7)

[Janvier 1972]

Eh bien, je vais récolter ce que j'ai semé... J'espère que je ne vais pas m'en mordre les doigts...

Cette année, c'est à moi que revient la tâche, excitante mais considérable, de mettre en scène le Musical de printemps. Je le sais depuis le mois de mai dernier. Avant d'accepter, j'ai exigé – et obtenu – une liberté artistique pleine et entière. Et, tous ces derniers mois, je n'ai pas arrêté d'y penser. J'ai depuis le début des intentions bien précises, mais j'ai longtemps hésité sur le choix de la pièce.

J'ai beaucoup aimé Bye-Bye Birdie, le Spring Musical de l'an dernier, mais bien sûr, je voulais faire quelque chose de très différent. Le choix est vaste, ce ne sont pas les œuvres qui manquent et beaucoup n'ont pas encore été jouées à O-High, mais j'ai dû en rejeter un certain nombre à cause de leur contenu, que beaucoup d'élèves et leurs parents trouveraient inapproprié ou insultant même si, à l'époque de leur création, elles étaient considérées comme progressistes. D'autres, même si j'adore la musique, me semblent très problématiques – les représentations ethniques dans Show Boat ou The King and I sont difficiles à défendre aujourd'hui. De même, le traitement des femmes dans My Fair Lady est insupportable et je ne suis pas sûr qu'il soit possible de monter West Side Story ou South Pacific sans grincer des dents. Il y a bien Man of La Mancha... mais je la trouve un peu déprimante...

Et puis je me suis rappelé ce que dit toujours Donna : « Think out of the box⁴⁶. » Rien ne m'imposait de choisir un Musical ! Je pouvais très bien décider d'insérer des chansons et des numéros de danse dans la pièce de mon choix. Shakespeare – et ton Molière national ! – l'ont fait sans la moindre hésitation...

Très bien, mais quoi, alors ?

Quand j'ai appris que tu allais venir vivre avec nous, j'ai immédiatement pensé à ma pièce française préférée : Cyrano de Bergerac. J'étais très excitée à l'idée que tu la voies interprétée par des élèves de ta high school d'adoption. Quelle œuvre magnifique ! La traduction de Brian Hooker – c'est aussi celle du film avec Mel Ferrer – est brillante, très fidèle à l'œuvre de Rostand, d'après mes collègues

qui lisent le français. (En revanche, l'« adaptation » récente par Anthony Burgess est scandaleusement sexiste : il élimine complètement Roxane des scènes du champ de bataille !!!)

L'idée me plaît beaucoup. (Et je me demande pourquoi Stephen Sondheim ou d'autres n'ont pas encore mis Cyrano en musique. Un jour, peut-être...)

C'est une histoire d'amour, et ce ne sont pas les chansons d'amour qui manquent. J'étais sûre d'en trouver qui conviennent pour Cyrano, Christian, Roxane mais aussi pour les Cadets, les commis de Ragueneau et les nonnes au dernier acte ! Les droits d'une poignée de standards n'allaient pas nous coûter très cher et on pourrait sûrement proposer aux Madrigal Singers et au Gospel Choir de se joindre à la production. Je pensais avoir trouvé mon projet de spectacle !

But the best laid schemes of mice and women⁴⁷... En examinant la pièce de plus près, j'ai dû déchanter : j'adore le texte de Rostand, son intelligence et sa poésie, mais, encore une fois, il s'agit d'une histoire d'hommes... qui se disputent une femme... Bummer⁴⁸ !

Et puis, en très peu de temps, deux choses se sont produites. La première, c'est qu'un soir, au tout début de ton séjour, je ne dormais pas, je me suis levée, il était minuit moins le quart et j'ai vu de la lumière clignoter dans votre salon. Tu étais assis, enveloppé dans une couverture, à un mètre de la télévision, et tu regardais le Late Night Movie, avec le son très bas.

Sur l'écran, un homme en costume blanc, une cigarette à la bouche, parlait à un homme en uniforme coiffé d'un képi incliné comme un canotier...

Bogey et Claude Rains dans Casablanca.

– Tu connais ce film ? m'as-tu murmuré.

– C'est un classique ! Tu ne l'avais jamais vu ?

– Non...

Je me suis installée dans un fauteuil, pour revoir le film avec toi... et guetter tes réactions.

Je n'ai pas été déçue.

C'est merveilleux de voir quelqu'un découvrir un film qu'on aime et qu'on connaît par cœur. J'ai scruté ton visage et tes expressions pendant tous les moments clés du film : les échanges entre Rick et Renault, l'arrestation d'Ugarte, les retrouvailles de Rick et Ilsa autour de Sam à son piano... Quand Laszlo fait jouer La Marseillaise pour faire taire les officiers allemands, tu t'es redressé et j'ai bien cru que tu allais la chanter toi aussi ! Et puis, lorsque le film s'est terminé sur les deux silhouettes disparaissant dans le brouillard, en entendant Bogey prononcer la dernière réplique « Louis, this is the beginning of a

beautiful friendship ! », tu as dit : « Ah ! I get it now ! » Et tu t'es retourné en disant :

– What a GREAT movie ! It's like...⁴⁹ C'est comme... C'est comme Cyrano, avec une fin optimiste !

– Quoi ? Qu'est-ce que tu as dit ?

– Ça m'a fait penser à Cyrano de Bergerac. C'est une histoire d'amour entre trois personnes qui se respectent... Mais dans Casablanca, aucune des trois ne meurt à la fin !

Pendant les minutes qui ont suivi, tu m'as détaillé tout ce que tu avais aimé dans le film, mais je dois t'avouer que je n'ai pas tout entendu. Tu venais de m'ouvrir un horizon nouveau : j'allais marier deux classiques !

Le lendemain, après avoir dressé un inventaire des principales scènes de Casablanca, j'ai relu Cyrano de Bergerac d'un bout à l'autre. À la fin de la journée, ça commençait à germer... La première partie du spectacle reprendrait les actes II et III de Rostand ; la deuxième partie, les principales scènes du film de Curtiz.

Mon Cyrano in Casablanca, spectacle épique en deux époques, racontera une histoire intemporelle d'amour et de sacrifice de soi, en temps de guerre. La première partie sera une comédie romantique, la seconde un mélodrame.

La touche finale m'est venue quelque temps plus tard, le soir de la Party organisée pour Bibi, Charlie et toi. À la fin de la soirée, tu étais assis entre Bibi et Charlie. D'un seul coup, je me suis dit que le métissage de deux œuvres, c'était déjà très bien. Mais pourquoi ne pas aller encore plus loin... ? And stir up trouble in genres and genders ⁵⁰.

Deux étudiantes de Berkeley codirigeront le spectacle avec moi dans le cadre de leur dernière année d'université. Cathy Coen, qui est pianiste, va diriger la partie musicale ; Eva Luchino est danseuse, elle assurera la chorégraphie. Je leur ai fait part de mon idée. Elles sont ravies.

Je vois encore les visages lors de la séance de présentation et d'inscription. L'amphithéâtre se vide toujours en partie quand l'équipe annonce le titre de la pièce : si le Musical ne leur plaît pas, beaucoup de Sophomores et de Juniors préfèrent passer leur tour et tenter leur chance l'année suivante. Cette fois-ci, intriguée par le projet, l'immense majorité des élèves présents est restée.

J'ai précisé : « Étant donné le caractère expérimental de cette mise en scène, tous les rôles pourront être auditionnés indifféremment par des élèves de n'importe quel genre et seront attribués en fonction de vos capacités à interpréter le personnage choisi, et à chanter et danser sa partie. Et rappelez-vous, le rôle le plus modeste peut être

l'occasion de donner la plus belle performance de votre vie. »

Quelqu'un a levé la main.

– Tout le monde peut auditionner pour tous les rôles ?

J'ai hoché la tête.

– Absolument.

Et j'ai vu les trois quarts de la salle se précipiter vers les feuilles d'inscription.

J'ai eu quelques surprises, évidemment : des élèves que je n'aurais pas imaginé voir sont venus apposer leur nom, un grand sourire aux lèvres. D'autres, que j'attendais, se sont abstenus. Chris, qui avait toujours dit vouloir participer au Musical, a postulé pour être Stage Manager. Et Bibi, qui a pourtant déjà joué dans plusieurs pièces de sa gymnasieskola, n'est pas venue à la séance de présentation. Toi, tu t'es inscrit pour les rôles de Cyrano et Rick. Et j'ai souri – mais pas vraiment été surprise – de voir Charlie apposer son nom après le tien !

Les auditions ont commencé lundi dernier ; elles se sont terminées cet après-midi. Mes deux codirectrices trouvent que Shantel Reed, une Junior qui chante dans le Gospel Choir, serait parfaite pour tenir le rôle de Roxane/Ilsa. Personnellement, je voyais plutôt Charlie. Elle a auditionné avec une scène très émouvante de Our Town – la scène dans laquelle Emily demande à quitter la vie – et elle a bien compris que notre production sera tout en nuances... Eva et Cathy te voient très bien dans le rôle de Cyrano/Rick. Personnellement, je trouve ça un peu convenu. Une fois encore, j'ai pensé out of the box et je leur ai fait une contre-proposition qui les a fait rire, mais qu'elles ont acceptée avec enthousiasme.

Demain, nous allons toutes les trois expliquer nos choix de distribution... non conventionnels.

Reste à savoir si les personnes intéressées seront d'accord...

Enfin, nous serons vite fixées, et ce n'est pas trop tôt : il faut qu'on donne une maquette du programme à l'imprimerie d'O-High pour que les filles nous fassent des propositions graphiques.

[Montréal, mai 2021.]

Grâce aux bons soins de Claire qui, miraculeusement, n'a pas été réinfectée, Abraham s'est rétabli. Sa pneumonie a cédé aux antibiotiques et, au bout de quelques jours, il n'était plus encombré du tout. Mi-janvier, il s'est

remis à sortir, d'abord dans le jardin, puis dans le quartier – toujours accompagné.

La pandémie a repris et les restrictions de déplacement se sont progressivement étendues et ont été assorties d'un couvre-feu. Franz et sa blonde sont donc restés à Tilliers. Ils se sont organisés pour reprendre leurs activités respectives à distance. La maison familiale est plus qu'assez grande pour qu'ils puissent travailler dans des pièces séparées. D'après ce que Franz m'a expliqué, il s'est installé dans son ancienne chambre, côté rue (c'est de là qu'il me parlait) et elle a posé son portable côté jardin, dans une des pièces qui servaient autrefois de bureau à Claire et à ses amies du Cercle.

Claire s'entend très bien avec sa belle-fille, je crois qu'elle est très heureuse que Franz et elle soient coincés en France. J'ai le sentiment que c'est la première fois depuis longtemps qu'ils passent du temps ensemble tous les quatre dans la maison familiale, et je dois dire que je les envie un peu. Le printemps a l'air d'être très doux à Tilliers. Je donnerais cher pour que nous puissions, Ray et moi, nous joindre aux Farkas dans leur jardin, prendre le café et parler de tout et de rien.

Au fil des semaines, mes échanges avec Franz se sont espacés. Je me suis dit qu'il était très occupé. Comme le dit Ray à son sujet : « Il a une éthique professionnelle très forte. »

Je me suis dit aussi que son désir d'écrire le « roman de son année américaine » s'était peut-être assoupi. Je peux le comprendre. Il était très angoissé de voir son père gravement malade, et depuis qu'Abraham va mieux, il est plus détendu. Souvent, quand on est sorti d'une crise, les choses qu'il nous semblait naguère urgent d'entreprendre paraissent... moins urgentes.

J'ai rangé le carton de Hattie sous mon bureau, à un endroit où il serait en sécurité.

*

Au début du printemps, j'ai tenté de m'atteler à mon roman.

Mais j'avais du mal à écrire à un moment où le monde entier était suspendu aux campagnes de vaccination, aux bilans des vagues successives, aux reconfinements partiels ou complets et aux annonces de variants toutes plus terrifiantes les unes que les autres.

Un jour, fuyant aussi bien mon travail que les mauvaises nouvelles, je me suis rappelé le colis de Hattie. Je n'avais pas encore tout lu, loin de là, mais, depuis que je l'avais ouvert, j'avais des images dans les yeux et des chansons dans la tête. Le passé californien de Franz était plus attrayant que le monde alentour.

Alors, j'ai décidé de m'y replonger. Je m'en voudrais de ne pas avoir tout regardé avant que Franz ne me demande de lui restituer ses trésors.

*

Quand je me penche de nouveau sur le contenu du carton, j'ai le sentiment (sans doute un peu simpliste) d'être un archéologue perché sur un tumulus truffé de vestiges enfouis. Ou d'entrer dans une bibliothèque dont les livres ne sont pas classés.

En tout cas, j'ai sous les yeux la preuve que Hattie aimait Franz comme son propre enfant : en plus des lettres, des photos, des souvenirs, de son « journal de grossesse », de cassettes audio et des diverses traces des activités scolaires de Franz, le carton contient un classeur dans lequel elle a archivé des dizaines d'articles et coupures de journaux retraçant sa carrière pendant près de trente ans.

Elle ne l'a jamais quitté des yeux.

*

J'ouvre un album dont la couverture d'un beau vert sombre porte les mots « Franz in America, 1971-1972 » en Letraset. Franz apparaît sur toutes les photos. Il y a des images de la rentrée scolaire, des *Winter Holidays*, de plusieurs anniversaires (dont le sien, entouré d'une douzaine de personnes, dans un restaurant), de *parties* nocturnes, de sorties en ville, de soirées à des concerts, et bien sûr de la cérémonie de *graduation* – la remise des diplômes. Certaines ont été prises sur une plage, de nuit, autour d'un feu de camp. D'autres semblent avoir été prises au cours d'un enterrement car tout le monde porte des vêtements sombres et beaucoup tiennent des mouchoirs.

Il y a des photos « domestiques » (Bernie lave la vaisselle et Franz essuie ; Franz passe l'aspirateur pendant qu'Andy et Lewis ramassent ce qui traîne par terre) et des photos « posées » : sur l'une, les Papas, Andy et Franz s'avancent vers l'objectif avec des mines patibulaires, comme s'ils étaient en route vers O.K. Corral ; sur une autre, devant un cinéma, Franz et deux autres adolescents se cachent les yeux tandis qu'un quatrième désigne une affiche portant, sur fond blanc, le titre d'un film : *Carnal Knowledge*.

Il y a aussi des photos de Franz au réveil, assis sur son lit et se frottant les yeux ; à demi endormi au-dessus d'une tasse de café ; debout avec Chris à la porte d'O-High ; assis devant son plateau à la cafétéria ; discutant sur un banc dans une petite cour avec d'autres jeunes gens ; penché sur un devoir en classe ; dévorant un hot-dog dans un *diner* ; jouant aux échecs avec Andy ; tapant à la machine ; prenant des photos... Beaucoup le représentent avec son appareil photo sur l'épaule ou dans la main.

Un cliché daté d'octobre 1971 le montre avec les Fab Four devant l'entrée de la Coliseum Arena d'Oakland ; ils ont l'air particulièrement heureux d'aller écouter (ils posent devant l'affiche) Creedence Clearwater Revival.

Une série de cinq clichés presque identiques (mais pris à des moments distincts, car il ne porte pas les mêmes vêtements) le montre allongé de tout son long sur un lit ou sur un canapé, un coussin sous la tête, un combiné téléphonique collé à l'oreille. Son expression suggère qu'il est en grande

conversation et donne à penser que son aversion pour le téléphone s'est beaucoup atténuée au cours de son séjour.

Plus loin, il est vêtu d'un T-shirt portant les mots *Star Trek* et le visage de Mr. Spock, et tient dans ses bras une pile de livres ; sur la photo voisine, il regarde Hattie découper un gâteau qui représente Snoopy, le beagle de *Peanuts*, couché sur le dos au sommet de sa niche.

Plus on avance dans l'année, plus Franz est souriant et détendu, et plus il est habillé dans le style des adolescents américains de l'époque. Aux pulls marron et pantalons sombres des premières photos ont succédé des pantalons de couleurs pastel (des jeans roses à pattes d'éléphant !) et des chemises multicolores. Ses cheveux frisés, très courts à son arrivée, n'ont pas cessé de pousser et il a le teint très mat, beaucoup plus que lorsque je l'ai rencontré le jour de ma bar-mitzvah, en 1968.

L'un des clichés les plus tardifs – daté de mai 1972 et pris, semble-t-il, à un bal costumé – me fait rire : Franz est photographié de trois quarts ; vêtu d'un blouson de cuir et d'un pull à col roulé, il arbore des favoris, une imposante (fausse) moustache et des lunettes noires ; l'air taciturne et les sourcils froncés, il fait penser à Richard Roundtree dans *Shaft*. En beaucoup plus maigre.

Sur un autre, il est assis les jambes étendues sur toute la longueur d'un canapé. Charlie – je sais que c'est elle, à présent – est assise en vis-à-vis, ses jambes étendues sur celles de Franz. Ils ont tous deux leurs mains sagement croisées devant eux ; Franz a l'air extrêmement sérieux, Charlie sourit.

Plusieurs dizaines de photos ont été prises sur une scène de théâtre, au cours de répétitions. Parmi elles, Hattie a glissé un programme imprimé sur une feuille pliée en trois.

Cyrano in Casablanca – The Musical !

Le sous-titre me fait sourire : « *Inspired by the 1897 stage play by Edmond Rostand, the 1942 motion picture dir. by Michael Curtiz, and Thornton Wilder's 1938 Our Town* »⁵¹ »

Le programme annonce deux parties : « Act 1 – *Cyrano* ; Act 2 – *Casablanca* », énumère les morceaux chantés et dansés, et donne la liste des interprètes et de l'équipe technique.

Le nom de Franz est souligné au stylo aux rubriques *Construction* et *Lights & Sounds* et dans la distribution.

Laquelle débute ainsi :

The Stage Manager.....	Betty Bourne
Cyrano & Rick Blaine.....	Charlie Darby
Christian & Victor Laszlo.....	Shantel Reed
Roxane & Ilsa Lund.....	Franz Farkas

Je me suis mis en tête d'identifier le propriétaire de la villa. On ne peut pas se présenter comme ça au service du cadastre pour obtenir ce genre de renseignement, mais je savais à qui le demander.

Je connais Jean-Luc Barrault, l'un des notaires de Tilliers, depuis notre arrivée dans la ville. C'est lui qui s'est occupé de l'achat de notre maison et de la cession du cabinet de mon prédécesseur. Comme tu le sais peut-être, c'est aussi le demi-frère du capitaine Philipe. J'ai appris à le connaître encore mieux quand, quelques mois après notre arrivée, nous avons, avec un groupe d'amis, cherché à élucider le mystère de la disparition de leur père, arrêté par les Allemands en 1942 ⁵². Depuis, bien que nous ne nous fréquentions pas, Barrault dit le plus grand bien de moi à qui veut l'entendre. Ce que je voulais lui demander n'était pas tout à fait légal, mais – j'ai un peu honte de le dire – je savais qu'il ne refuserait pas de m'aider.

Il a été surpris de me voir entrer – je n'avais pas mis les pieds dans son étude depuis six ou sept ans, au bas mot, pour des raisons que lui et moi étions seuls à connaître – mais il m'a accueilli avec beaucoup de courtoisie. Quand je lui ai expliqué ce qui m'amenait, il a pris une grande inspiration et dit : « Je peux vous donner ce renseignement tout de suite, Docteur. C'est moi qui me suis occupé de la vente de la villa de Mme Darc à son nouveau propriétaire. Puis-je vous demander pourquoi vous vous intéressez à cette propriété ? Je suis à peu près certain qu'elle n'est pas à vendre... »

Je prenais un risque en lui disant ce que j'avais en tête, car rien ne me garantissait son aide. Mais j'avais réfléchi pendant plusieurs jours avant de venir le voir, et je me suis lancé.

– Je crois qu'il s'y passe des choses discutables.

Il a hoché la tête, il s'est levé et m'a dit en souriant timidement :

– Je n'ai pas d'autre rendez-vous pendant l'heure qui vient. Que diriez-vous d'aller bavarder au grand air ?

J'ai compris qu'il voulait parler sans risquer d'être entendu. Nous sommes sortis de son bureau, il a donné des instructions à ses clercs et nous avons marché côte à côte jusqu'à la place de la mairie et, de là, vers le grand escalier de pierre. Nous avons descendu les marches. Au milieu du mail, il s'est assis sur un banc entre les arbres. Il faisait beau ; il a regardé autour de nous ; nous étions seuls.

– Le propriétaire de la villa est quelqu'un de très important. Son nom vous dira sûrement quelque chose...

J'ai levé un sourcil et ouvert grand mes oreilles. Quand il a prononcé le nom du type en question, j'ai eu des sueurs froides. Je ne peux pas te donner son nom, mais sache que c'est un individu très influent. Très proche du pouvoir. De tous les pouvoirs... Pas tout à fait un « baron », mais pas loin...

Un « vice-baron », dirons-nous.

– Il a tout contrôlé, a poursuivi Jean-Luc Barrault, depuis l’acquisition, du gros œuvre jusqu’à la pose du moindre équipement électrique ou... décoratif. Toutes les transactions – y compris celles des travaux – ont été réglées par un compte de mon étude, avec l’argent qu’il y a fait déposer en espèces, car il tient à la plus grande discrétion... Je recevais les devis et les factures... Et ce que j’ai lu m’a déplu... Il m’a invité à l’une de ses réceptions, l’une des premières je pense, avec un certain nombre de... notables de la capitale. Il devait penser que je serais flatté mais j’ai accepté avec beaucoup de réserves. Je m’y suis rendu par courtoisie. Mais au bout d’une heure et d’un unique cocktail, je me suis excusé, tant j’étais mal à l’aise. Il a dû le comprendre car il ne m’a jamais réinvité.

J’ai regardé le notaire. Je me suis demandé pourquoi le « vice-baron » avait mis toutes ces transactions entre les mains d’un tabellion de province.

Barrault a compris ma question sans que je la pose.

– Je suis convaincu qu’il a fait éplucher mes antécédents par ses services... Comme je suis toujours célibataire à quarante-cinq ans passés, il a peut-être pensé que... Enfin, ça n’a pas grande importance, il n’a rien trouvé. Mon unique secret, il n’y a que vous qui le connaissiez... S’il m’a confié ses... affaires, c’est parce qu’il pense probablement que je suis juste un petit notaire scrupuleux et compétent mais sans envergure, flatté d’être dans les petits papiers d’un personnage important...

Son visage s’est crispé.

– Mais ça ne me flatte pas, et je hais cette situation. Pour tout vous dire, Docteur, je suis soulagé de pouvoir en parler à quelqu’un. Je ne pouvais pas me confier à Pierre... Le secret professionnel, vous comprenez... Et je n’aurais jamais osé vous en parler si vous n’étiez pas venu.

– Je comprends très bien...

– Et (il a eu un sourire amer) je ne veux pas écrire une lettre anonyme pour les dénoncer...

Son commentaire m’a glacé. J’ai posé la main sur son bras.

– Que savez-vous, Jean-Luc ?

Il a regardé autour de nous. Nous étions toujours seuls sous les arbres.

– Je sais certaines choses, j’en ai compris d’autres. Je sais exactement quand ses... réceptions ont lieu, car il laisse un jeu de clés à l’étude pour la société qui fait le ménage dans la villa, juste avant et juste après... Et je sais que ces « fêtes » consistent à faire se rencontrer des invités soigneusement choisis et des prostituées. Ce qui, en soi, n’a rien de bien original... Un de mes petits-cousins est assistant parlementaire et il m’a parlé d’un immeuble d’aspect anodin, situé à deux pas de l’Assemblée nationale, dans lequel des élus du peuple reçoivent leurs maîtresses et autres amies de passage... ou les logent à l’année. Il trouvait ça très drôle, et il n’a pas compris pourquoi ça me rend malade... (Il a soupiré profondément.) Mais je pense que ce qui se passe

dans cette villa est bien plus sinistre et bien plus grave. D'abord parce que certains aménagements ne sont pas exactement destinés au... confort des invités.

– Que voulez-vous dire ?

– Les chambres sont toutes équipées de grands miroirs – sur les murs, à la tête du lit et au plafond.

– Et... ?

– Ce sont des miroirs sans tain.

– Ah. (J'ai failli dire « Je vois », mais je me suis retenu.)

– Les instructions données au maître d'œuvre indiquaient clairement, derrière les miroirs, l'aménagement d'espaces assez grands pour y installer... mettons, du matériel d'enregistrement sonore et de prises de vues...

– Évidemment...

Il a avalé sa salive.

– Il y a plus grave encore... Et je ne peux évidemment pas jurer que c'est toujours le cas, mais l'unique fois que je me suis rendu à l'une des « réceptions », j'ai vu quelque chose qui m'a... révolté. Comme je vous l'ai dit, j'étais très mal à l'aise, et je me suis éclipsé assez tôt. J'étais venu à pied. L'un des... gardes du corps m'a reconduit à l'entrée. Au moment où je sortais, une camionnette s'approchait de la villa et il a dû ouvrir le portail en grand. Quand le véhicule est entré dans la cour, mon accompagnateur s'est dépêché de me pousser dehors et de refermer le portail, mais, avant qu'il l'ait fait, un autre garde du corps a ouvert les portes arrière. J'ai eu le temps d'apercevoir les passagères...

À présent, le visage de Jean-Luc Barrault était livide.

– Les hommes leur disaient de se taire, mais je les ai entendues pleurer. Elles étaient terrorisées. Ce n'étaient pas des femmes, Docteur. Je suis sûr que c'étaient de très jeunes filles. Des enfants.

*

Jean-Luc Barrault se tenait la tête entre les mains. Je suis resté silencieux.

– J'aurais dû aller en parler à mon frère, mais je connais la loi. Ce que j'ai entrevu est trop mince. Et le propriétaire de la maison est trop... important pour que je puisse formuler une accusation pareille. Sans preuves concrètes, Pierre ne pourra pas faire grand-chose. Et il faudrait d'abord qu'il me croie. Or, je doute que quiconque me croie.

Il a levé la tête et m'a regardé. Pour la première fois depuis plusieurs années, j'ai éprouvé de la sympathie pour lui.

– Moi, je vous crois... Et je sais que Pierre nous croira si nous allons lui parler ensemble.

Il m'a regardé longtemps, et puis il a hoché la tête. J'ai vu son visage se transformer, passer de la honte à la détermination, puis à la colère. Il a regardé sa montre et dit :

– Je vais l'appeler pour lui demander de nous retrouver ce soir. Chez vous, Docteur ?

– Chez moi, très bien.

– Je ne sais pas trop ce qu'on pourra faire à nous trois mais...

J'ai dit :

– Nous connaissons d'autres hommes de confiance. Nous pourrions peut-être faire appel à eux.

Et, pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai vu Jean-Luc Barrault sourire.

*

Quelques heures plus tard, j'ai eu le sentiment de me retrouver sept ans en arrière⁵³. Deux des membres du groupe étaient absents. Hans von Homer s'est éteint paisiblement il y a deux ans en regardant Neil Armstrong marcher sur la Lune (tu te souviens ?) et Frank est parti vivre à New York avec Luciane. Mais Roland Blier et l'abbé Noiret avaient répondu présent sans hésiter, avant même de savoir de quoi il serait question.

Nous avons tous vieilli mais aucun des « Compagnons de la vérité » (c'est le sobriquet que nous nous étions donné en 1964) n'a vraiment changé. Chacun a poursuivi sa route. Roland Blier est toujours le même vieux militant – même s'il est passé ces derniers temps d'un communisme dur à une attitude plus conciliante envers les socialistes et un possible programme commun de gouvernement.

– Si on veut avoir une chance de battre la droite, il faut du passé faire table rase, ou au moins laisser les socialistes s'y asseoir, disait-il avec un sourire ironique.

Maurice Noiret – l'abbé a toujours tenu à ce que je l'appelle par son prénom – est plus actif que jamais. Fin 1965, lorsque le Vatican a autorisé les prêtres à travailler, il est allé se former comme ouvrier du livre et, depuis l'été 1968, il travaille à mi-temps dans l'imprimerie de Roland.

– Il y a de jeunes curés au presbytère, je suis content de leur passer le relais, m'a-t-il confié un jour. Parfois, entendre les malheurs du monde, ça me mine, et consacrer ma journée à composer un beau livre, je trouve ça reposant.

Quant à Pierre Philipe, il a été plusieurs fois invité à prendre d'autres commandements...

– Mes supérieurs aimeraient bien que je parte en Nouvelle-Calédonie ou en Guadeloupe, pour y « rétablir l'ordre », comme ils disent, mais je préfère rester à Tilliers. Et j'ai toujours trouvé les arguments appropriés pour qu'on ne me déplace pas...

Seul Jean-Luc Barrault semblait prisonnier du passé. J'étais le seul à savoir pourquoi. Mais ce soir-là, il était prêt à sortir de son immobilité.

Avant même que j'aie pu dire un mot, il a exposé tout ce que nous savions. Son frère l'a écouté avec attention. Quand Jean-Luc a terminé, Pierre a rappelé qu'il était venu à titre personnel, non en qualité de commandant de

la gendarmerie, et que sa liberté d'action était limitée : depuis qu'il dirigeait l'escadron, il avait donné des instructions strictes : les dénonciations anonymes et les ouï-dire ne devaient jamais déclencher une intervention des gendarmes. Pour agir, il exigeait des éléments concrets. Des preuves. Des témoignages.

– Est-ce que les réflexions du Dr Farkas et mon témoignage ne sont pas suffisants ? a demandé Jean-Luc.

– Si le propriétaire de la maison était un notable de Tilliers, ça le serait très certainement. Mais dans la France d'aujourd'hui – pardonnez-moi ma franchise – la parole d'un notaire et d'un médecin de province ne pèse pas lourd face à celle d'un favori de l'Élysée, de Matignon et de la Place Beauvau. Et d'ailleurs, même si un juge d'instruction acceptait de rédiger une commission rogatoire pour perquisitionner dans la villa, on n'y trouverait probablement pas grand-chose, puisqu'elle n'est occupée qu'occasionnellement.

– Tiens, a dit Roland, justement, à quelle fréquence ces salopards se retrouvent-ils là-bas ? Le savez-vous ?

– Hélas, oui, a répondu Jean-Luc, leurs... gorilles viennent chercher les clés à l'étude un jeudi et les rapportent le lundi suivant, dans l'après-midi. Une ou deux fois par mois.

– Quand sont-ils venus pour la dernière fois ?

Le notaire a sorti de sa poche un petit carnet.

– J'ai noté toutes les dates. La dernière fois, c'était le week-end du 11 septembre.

– Mmmhh, dis-je. Il s'est passé beaucoup de choses entre le 11 et le 20... Arlette Mercier a été retrouvée morte. La brigade a arrêté Raymond Lacroy. Mme Lacroy est décédée... Et, si je ne m'abuse, il y a eu une autre agression de nuit.

– Je crois que vous avez raison, Docteur. Il me semble effectivement que la nuit du 10 au 11 septembre, un ouvrier agricole a été agressé... Laissez-moi vérifier.

Pierre Philippe a sorti de sa veste un carnet identique à celui de son frère.

– Je vois que vous vous fournissez tous les deux à la papeterie Blier, a commenté l'Abbé Noiret, jusque-là silencieux.

Les deux frères se sont regardés avec affection. Ça nous a tous fait sourire.

Quand ils ont comparé les dates, les sourires ont disparu. Les agressions avaient bien eu lieu les mêmes week-ends que les « réceptions ». Il semblait probable que certains de ces messieurs allaient exercer leur bon plaisir jusque dans les rues de Tilliers.

– Ça devrait être suffisant, non ? a dit l'Abbé de sa voix grave.

– Malheureusement non, a dit le capitaine... Si je vais voir mes supérieurs avec ça, je suis prêt à parier qu'ils en parleront au ministre et... il y a grand risque que ce soit rapidement étouffé.

– Mais on ne peut pas laisser ces ignominies se poursuivre, s’est écrié Jean-Luc. Toutes ces personnes agressées... Ces enfants...

– Sans compter la mort de Mme Mercier et celle de Mme Lacroy, ai-je ajouté. Et Raymond est en détention pour un crime qu’il n’a vraisemblablement pas commis. Il est très probable que tout ça est lié...

– On devrait foutre le feu à la villa, a grommelé Roland. Ou une bombe, pour les éparpiller façon puzzle.

– Monsieur Blier, j’espère que vous n’êtes pas sérieux, a dit Pierre.

– Non, bien sûr. On n’est plus sous l’Occupation... Et ces types-là ne sont pas tout à fait des nazis. Encore que... Mais vous savez comment c’est, Pierre, les vieux réflexes ont la vie dure...

– De toute évidence, a dit gravement l’abbé Noiret, ces monstres ont leurs habitudes. Et ils pensent certainement qu’ils resteront impunis. Ils vont donc récidiver. Alors... on pourrait les prendre *in flagrante delicto*, non ?

Il y a eu un silence, on s’est tous regardés et Pierre Philipe a hoché la tête.

– Un flagrant délit serait incontestable... (Il a regardé son frère.) Encore faut-il que nous sachions exactement quand ils vont revenir... Es-tu prêt à nous donner cette information ?

Jean-Luc Barrault regardait ses mains. Elles tremblaient un peu.

– Avant que tu répondes, a ajouté le capitaine, rappelle-toi que seul un juge pourrait te contraindre à dire ce que tu sais. Si tu le fais spontanément, il faudra que je le consigne dans mon rapport, tu seras appelé à témoigner et la Chambre des notaires verra peut-être ça d’un très mauvais œil... Elle peut te faire poursuivre pour violation du secret professionnel et te radier...

Lentement, Jean-Luc Barrault s’est redressé et, sur un ton que je ne lui avais jamais entendu, il a déclaré calmement :

– J’emmerde la Chambre des notaires.

Claire. – ... Ces ignominies se déroulaient dans notre ville, peut-être à deux pas de chez nous. Brigitte et moi, on a été tout de suite d’accord : il fallait qu’on fasse quelque chose.

... Mais quoi ?

... Seule, on est souvent impuissante. À plusieurs, on l’est beaucoup moins. Odette ne voulait pas retourner à Paris, on la comprend : ses commanditaires risquaient de lui demander d’expliquer son départ précipité avec Jocelyne. Je lui ai proposé de l’héberger pour la nuit. Le soir suivant était un mardi. Après la réunion tupéroire, Évangeline et Frédérique sont restées et Odette leur a raconté son histoire.

... De son côté, Brigitte avait passé la nuit à cogiter et elle n'avait pas perdu son temps dans la journée non plus. Elle nous a dit : « Cette maison n'est pas occupée en permanence. Si ces salauds reçoivent des huiles, il faut bien que le ménage soit fait avant ou après. Ils ne le font sûrement pas eux-mêmes... Quand mon mari est mort, il a fallu que je trouve du boulot. J'ai travaillé quelque temps comme femme de ménage pour une entreprise d'interim de Tilliers spécialisée dans les maisons "de standing", comme ils disent. Les châteaux, les grandes maisons bourgeoises... On allait nettoyer après les mariages et les réceptions. J'ai appelé une des secrétaires avec qui j'étais très copine, et je lui ai dit que je cherchais à nouveau des ménages à faire, est-ce qu'il y en avait à Tilliers ? Elle m'a dit : "Ah ben justement, il y a une maison dans laquelle on envoie une équipe une fois par mois, un jeudi et le dimanche qui suit, mais c'est un peu particulier : le client exige qu'on y aille de nuit... Et il se charge de venir prendre les femmes de ménage et de les ramener chez elles une fois le boulot fait. Il y a beaucoup de travail, une demi-douzaine de chambres et autant de salles de bains, des grandes baies vitrées et des miroirs partout..." »

... Odette s'est écriée : « C'est ça ! C'est la villa ! »

... « C'est ce que j'ai pensé, a dit Brigitte. J'ai dit à ma copine que la prochaine fois qu'elle y enverra une équipe, elle me prévienne. Elle m'a dit que je pouvais compter sur elle. »

Et moi : « Tu vas aller faire le ménage là-bas ? Mais pourquoi ? »

Et Brigitte : « Pour voir comment la baraque est faite ! Et peut-être trouver un moyen d'en faire sortir les enfants quand ils y seront ! »

Et moi : « Je ne vois pas bien comment... »

Évangeline a dit : « Moi, je vois très bien. Dis à ta copine que tu connais une autre fille qui cherche du boulot. À deux, c'est toujours mieux... »

Et moi : « Vous êtes folles, l'une et l'autre ! »

La voix. – Mais c'était une très bonne idée, je trouve !

Claire. – Ça ne m'étonne pas de toi ! (Rires.) Moi, ça m'a fichu la frousse, mais quand Brigitte et Évangeline avaient décidé quelque chose, pas question de les arrêter ! Alors on s'est mises à élaborer un plan. Parce que c'était pas le tout d'aller là-bas repérer le terrain, il fallait aussi prévoir ce qu'on allait y faire...

La voix. – Vous ne pouviez pas prévenir les gendarmes...

Claire. – Sachant ce qui était arrivé à Odette, ce n'était pas une bonne idée. Si les malfaisants de la villa étaient aussi influents qu'ils en avaient l'air, ils devaient avoir quelques gendarmes dans leur poche. Quand le pouvoir veut faire tabasser des manifestants, il leur envoie les CRS. Mais quand il ne veut pas que les forces de l'ordre se mêlent des affaires de ses petits marquis, il sait aussi le leur faire comprendre. Tu sais, à la même époque, la fameuse Madame Claude, qui dirigeait le plus grand réseau de prostitution « haut de gamme » de France, était soigneusement protégée par la Brigade mondaine et

les services de renseignements parce que ses filles et ses garçons recueillaient sur l'oreiller des informations précieuses...

... On s'est mises à imaginer le moyen de mettre à profit le passage de Brigitte et d'Évangeline dans la villa, et on s'est rendu compte très vite que tout allait dépendre de la configuration intérieure. Alors, en attendant la prochaine « réception », on a noté soigneusement ce qu'Odette avait vu et entendu pendant son court séjour là-bas. Il fallait trouver une manière d'entrer dans la maison sans que les « invités » le sachent, et en faire sortir les enfants avant qu'ils aient le temps de mettre leurs sales pattes dessus. Enfin, c'était ça le plan...

La voix. – ... Mais... ça ne s'est pas passé comme ça ?...

Claire. – Non ! (Rires.) Pas du tout, tu vas voir... J'ai proposé à Odette de l'aider à quitter la région, pour aller retrouver de la famille loin de Paris, mais elle m'a répondu que si nous avions l'intention de foutre le feu à la villa, elle voulait être là... Le feu, c'était une des suggestions d'Évangeline... En tout cas, Odette est restée avec nous.

... On ne savait pas combien de temps il nous faudrait attendre. Mais l'agence d'interim a appelé Brigitte deux jours plus tard ! Ils avaient besoin d'elle le jeudi dans la nuit ; oui, elle pouvait amener une autre fille, il y avait beaucoup de nettoyage et de rangement à faire !

... Ce jeudi-là, Brigitte, Évangeline et quatre autres femmes ont été conduites à la villa en limousine – la même qui avait transporté Odette, Jocelyne et les autres, probablement – par un chauffeur patibulaire qui n'a pas dit un mot. Il les a fait entrer, leur a donné des instructions et il est allé s'asseoir dans la cuisine avec des magazines en leur disant qu'elles devaient avoir terminé au plus tard à 6 heures du matin. La villa était un foutoir indescriptible. Apparemment, le ménage n'avait pas été fait après la « réception » précédente. Le sol était jonché de bouteilles, de verre cassé, d'aliments écrabouillés. Une porcherie. Il fallait refaire tous les lits. Dans le « dortoir » du sous-sol, plusieurs draps étaient tachés de sang. Ça les a rendues malades.

... Le chauffeur a sorti du coffre de la limousine des draps tout neufs dans leurs emballages et leur a dit de fourrer tous les draps usagés dans la remise, puis de les changer à nouveau le lundi suivant, quand elles reviendraient nettoyer, et de sortir les poubelles dans la rue.

... En faisant le tour de la villa, Brigitte et Évangeline ont repéré les issues possibles. Il y avait au rez-de-chaussée, près d'une porte de service donnant sur le côté, un cagibi avec deux minuscules banquettes et trois malheureuses peluches. Elles ont compris tout de suite que c'était par là qu'ils entraient et enfermaient les enfants au début de la soirée. La fenêtre de la salle de bains par laquelle Odette et Jocelyne étaient sorties n'était pas idéale quand on doit partir très vite avec des enfants mais la porte de service, en revanche... Le chauffeur avait posé son trousseau sur la table de la cuisine avant de se remettre à lire *Minute* et *L'Aurore*. Brigitte lui a demandé si elle

pouvait lui emprunter les clés pour déverrouiller la porte d'une chambre. Il a grogné son assentiment et elle a pris des empreintes...

La voix. – Malin...

Claire. – N'est-ce pas ? Brigitte aussi était une fille formidable. Si elle avait encore toute sa tête, tu aurais pu lui faire raconter sa vie, elle a vécu des trucs... incroyables... (Soupir.) ... Enfin, après avoir nettoyé la... porcherie... les filles sont revenues ici avec une description très précise du lieu, et on s'est mises à échafauder un plan d'action...

La voix. – ... Il vous a fallu aller faire des copies des clés dans la journée, non ?

Claire. – Oh, ça c'était pas compliqué. Une copine qui bossait chez le quincaillier-serrurier nous les a faites en vingt minutes... Les femmes à qui tu rends service, elle sont prêtes à tuer pour toi. Alors, un jeu de clés, c'est rien !... C'est elle, d'ailleurs, qui nous avait donné la pâte pour les empreintes !

... En allant mettre les draps à la poubelle, Brigitte avait fait le tour du jardin et découvert qu'on pouvait passer par-derrière, en se glissant entre la haie et la grille. La voie ferrée désaffectée passait au bas du talus. On entrerait par là, on attendrait que les enfants soient arrivés, on irait déverrouiller la porte de service, on les ferait sortir du cagibi et on repartirait par le même chemin.

La voix. – Comment sauriez-vous que les enfants étaient arrivés ?

Claire. – L'une de nous resterait garée dans la rue, elle nous ferait signe en klaxonnant.

La voix. – Et... si les enfants étaient gardés par quelqu'un ?

Claire. – On emportait les battes de base-ball.

La voix. – Ah ! Vous étiez prêtes à tout !

Claire. – Oh, tu peux pas savoir ! On était enrégées folles ! (Rires.)

La voix. – Vous avez fait ça à quatre ?

Claire. – Cinq ! Évangeline, Brigitte, Odette, moi et Frédérique, qui était dans la voiture et avait pour instruction de rentrer chez elle après nous avoir donné le signal. On ne voulait pas qu'elle coure le risque d'être blessée ou arrêtée si jamais ces salopards appelaient les flics. Il fallait qu'elle puisse continuer à travailler... On avait trop besoin d'elle.

La voix. – Et... Abraham était au courant ?

Claire. – Bien sûr que non ! Tu préviens toujours ton jules de ce que tu fais, toi ?

La voix. – Non, bien sûr...

(Rires.)

Claire. – Il avait suffisamment de soucis comme ça... Et j'avais trop peur qu'il nous dissuade... Ou pire, qu'il propose de nous accompagner... Note bien, j'aurais peut-être dû, ça m'aurait évité des frayeurs... (Elle rit.) De toute manière, ce soir-là, il m'a dit qu'il allait à une réunion d'anciens combattants... (Rires.) Je ris aujourd'hui mais je te garantis que le moment

venu, j'en menais pas large ! Et, le soir même on se fait des chignons, on met des pantalons, des pulls et des bonnets sombres, on se passe du noir de fumée sur le visage, on se tasse dans la Simca 1000 de Frédérique et elle nous dépose près de l'ancienne voie ferrée. On la remonte, on arrive au pied du talus, on grimpe et on se glisse dans le jardin. De notre position on voit les grandes baies vitrées et des ombres qui passent derrière les tentures. On n'entend rien, c'est insonorisé et on sait qu'ils ne nous entendront pas non plus !... Il est tôt, il n'y a pas de lumière dans les chambres du premier étage, c'est bon signe. On se gèle un peu, mais on a mis des gros manteaux sur nos gros pulls et pendant qu'on attend, on se raconte des histoires. Une heure passe et on entend le portail de l'entrée grincer, un véhicule qui roule sur le gravier de la cour et s'arrête devant la maison, au même moment, une voiture démarre dans la rue et passe en klaxonnant.

... On entend les enfants entrer par la porte de service – oh ! je les entends encore –, des petites voix qui parlent dans une langue qu'on ne comprend pas, mais ce sont des toutes jeunes, c'est sûr...

Quand le silence revient, Évangeline et moi on traverse le jardin et on va coller notre oreille à la porte.

On entend quelqu'un engueuler les enfants pour les faire taire, les enfermer à clé et s'éloigner.

... Évangeline me tend sa batte de base-ball et dit : « Ne bouge pas, je reviens ! », et je la vois sortir une bouteille de son manteau et entrer dans le local à poubelles. Elle en revient au bout de deux minutes, elle sent l'essence, je lui demande ce qu'elle a fabriqué, elle me dit : « Le plan de secours. » Je glisse la clé dans la serrure, elle tourne sans bruit parce qu'Évangeline l'a graissée le matin, et on entre. Le couloir n'est pas éclairé, on voit seulement un rai de lumière sous une porte au bout du couloir, on déverrouille la porte du cagibi et on y trouve quatre enfants de huit ou dix ans, un garçon noir et trois fillettes eurasiennes, terrorisés. Le garçon et la plus grande des filles parlent français, on leur donne nos noms, on les rassure, on leur dit qu'on est là pour les mettre en sécurité mais qu'il ne faut pas faire de bruit, les deux plus grands rassurent les deux plus petites... Et à ce moment-là, on entend du bruit au bout du couloir – quelqu'un vient !!! Comme une panthère, Évangeline bondit, referme la porte sans bruit et tourne la clé en la laissant dans la serrure.

Dehors, quelqu'un tente d'entrer dans le cagibi, mais bien sûr sa clé ne fonctionne pas. On l'entend jurer : « Putain ! C'est pas vrai ! », s'acharner encore un peu, jurer un peu plus, puis faire demi-tour et s'éloigner d'un pas pressé. Évangeline déverrouille, passe la tête, jette un œil, au fond du couloir la porte est ouverte, il y a du bruit, des éclats de voix, des pas, mais elle ne voit personne, alors, ni une ni deux, elle nous fait signe de sortir, ouvre la porte de service et nous pousse à l'extérieur. Derrière nous, on entend crier : « Hé mais qu'est-ce que... ? », et quelqu'un se met à courir, Évangeline repousse la porte derrière elle, tord la clé dans la serrure et nous crie :

« Foncez ! »

... Les quatre enfants et moi on traverse le jardin, Brigitte et Odette nous réceptionnent, on descend le talus à toute allure, et au lieu de longer la voie on remonte en face. En traversant les potagers, on peut regagner le mail, gravir le grand escalier, traverser la place de la mairie et se mettre en sûreté. Je me retourne : pas d'Évangeline, qu'est-ce qu'elle fabrique ? En face, j'aperçois un type qui fait le tour de la maison en courant, il s'arrête, ne voit personne, se précipite vers le fond du jardin et brusquement j'entends un sifflement et BAM ! le type tombe par terre ! Évangeline court vers lui, elle ramasse la batte qu'elle vient de lui balancer dans les pattes et, sans hésiter, elle lui en balance un grand coup en travers de la figure. Et puis elle se met à crier : « Au feu ! Au feu ! », et je vois des flammes sortir de la remise. Alors je me mets à courir derrière les autres.

... On court, on court, Brigitte et Odette portent les plus petites, elles sont maigres comme tout les malheureuses, elles pleurent, elles ont peur, les deux autres n'en mènent pas large, mais ils nous tiennent par la main et ils nous suivent... On court on court, on grimpe les marches du grand escalier de pierre, on se retourne et on voit des flammes monter là-bas de l'autre côté de la voie ferrée mais pas question de ralentir, on court dans la ruelle de l'école, ça résonne et on ne sait pas si c'est seulement le bruit de nos pas qu'on entend ou celui de brutes qui nous rattrapent, je tiens trois battes de base-ball dans mes bras mais ça ne me rassure pas du tout, on court on court, on traverse la place jusqu'à la rue d'Héraby, on arrive au portail, j'ouvre, je les fais entrer... Et je réalise qu'Évangeline n'est toujours pas derrière nous. Tout ce temps, j'ai pensé qu'elle nous suivait, mais non, elle a dû rester là-bas. Je rends leurs battes à Brigitte et Odette, je leur dis de s'occuper des enfants et je retourne sur mes pas à toute vitesse...

Je te jure, de ma vie j'ai jamais couru si vite ! Je me disais c'est pas possible c'est pas possible, s'ils lui ont fait du mal je les tue de mes mains, les salauds, les salauds ! Et quand je redescends les escaliers je vois les flammes monter encore plus haut qu'avant, et je pense : « J'espère qu'ils vont tous crever, ces salauds !!! » et je cours encore plus vite à travers les potagers en écrasant les choux et les poireaux, je redescends le talus, là-haut les flammes illuminent les baies vitrées de la maison, je grimpe à toute vitesse et quand j'arrive dans le jardin, j'entends des gens crier, la silhouette d'Évangeline entourée de fumée se découpe dans la lueur des flammes, elle est agenouillée près d'un corps étendu, un homme est penché vers le corps, il se redresse, il est immense, il tend la main vers elle, je me dis : « Il va l'étrangler ! » Alors comme une furie je cours encore plus vite, je lève ma batte de base-ball pour le frapper de toutes mes forces, Évangeline m'aperçoit, elle pousse un cri, le géant se retourne vers moi et –

(Une sonnerie retentit à l'arrière-plan.)

Claire se retourne. – On a sonné ?

La voix, manifestement contrariée. – Euh... Oui... Je crois... Tu veux que j'aille voir ?

Claire. – Non, non, Abraham va s'en occuper. Je suis juste étonnée qu'on sonne à une heure par---... (Elle regarde sa montre.) Oh mon Dieu ! Il est déjà cette heure-là ? Vous êtes sûre toutes les deux que vous ne voulez pas rentrer ? Vous avez beaucoup de route à faire !!!

La voix. – Ne t'en fais pas pour nous ! On a l'habitude.

La deuxième voix. – Et puis, on ne va pas partir maintenant, on veut connaître la fin de l'histoire ! Continue !

59

« THERE'S NO BUSINESS LIKE SHOW BUSINESS »

– JUDY GARLAND

(Hattie Kaplan, 8)

[Janvier 1972.]

Dear Claire and Abraham,

Pour commencer, je vous souhaite une excellente année 1972. J'espère que la fin d'année ne vous a pas paru trop calme. Ici, ça ne l'a pas été du tout : nous avons eu du monde au *Promontory* pendant toute la période des fêtes. Nous avons l'habitude, mais je dois dire que cette année, le trafic à notre étage a été encore plus important que les précédentes. Est-ce parce que Chris et Andy ont grandi et invitent plus souvent leurs amis, ou bien serait-ce parce que nous avons trois enfants ici à présent ?

Je n'ai probablement pas besoin de vous dire que Franz va très bien, je sais qu'il vous écrit souvent, pour vous tenir au courant et vous rassurer, et je lui dis parfois qu'il devrait dormir un peu plus (il se couche souvent très tard) mais je sais que c'est peine perdue : les adolescents ne dorment pas comme les petits enfants ou les adultes.

Cependant, même quand il se couche tard, Franz est toujours debout à l'heure, alors qu'il faut tirer Andy et Chris du lit... C'est d'ailleurs lui qui, souvent, s'en charge pour leur éviter de se faire secouer par leurs parents et de partir en retard. Et, contrairement à certains de ses camarades (qui, pour certains, travaillent le soir dans des *diners* ou des stations-service), il ne s'endort pas en classe ! Il a d'ailleurs l'air d'aimer beaucoup les cours qu'il a choisis et, d'après ce que j'entends dire, il n'a aucune difficulté à rédiger les devoirs et *essays* qui lui sont demandés.

Il s'est fait un certain nombre d'amis, en particulier parmi ceux de Chris, et il va s'en faire aussi dans le groupe qui monte le *Musical* présenté en avril prochain. Cette année, je suis chargée de la mise en scène – et j'ai décidé de bousculer un peu les traditions.

[...]

Mes collègues pensaient que ma proposition serait reçue froidement par les élèves, mais c'est le contraire qui s'est produit : les filles sont ravies de jouer des rôles masculins et plusieurs garçons ne voient manifestement pas d'inconvénient à tenir un rôle féminin. Mais je dois dire que la réaction de Franz m'a beaucoup surprise : quand je lui ai proposé de jouer les rôles de Roxane et d'Ilsa, il a souri et demandé : « J'adorerais ça, tu crois vraiment que j'en suis capable ? Que je serai... crédible ? »

Et bien sûr l'amoureuse de théâtre que je suis a répondu qu'un acteur doit être capable de jouer n'importe quel rôle. En Angleterre, à l'époque élisabéthaine, les rôles féminins étaient toujours interprétés par des hommes en raison des conventions sociales ; au tournant du siècle, le rôle-titre de *L'Aiglon* a été créé par Sarah Bernhardt à Paris et par Maude Adams à New York ; et, plus récemment, des femmes ont interprété les rôles de Puck dans *Midsummer Night's Dream* ou celui de Hamlet sur les scènes de Broadway ou du Guthrie Theater de Minneapolis. Alors il n'est pas scandaleux que tous les rôles de notre spectacle soient tenus

indifféremment par des garçons ou des filles, cette fois-ci par choix, et non par obligation, tradition, privilège... ou conformisme vis-à-vis de la hiérarchie des genres ! Pour beaucoup d'interprètes, de toute manière, le moment le plus excitant est celui où, le soir de la première, ils regardent depuis la scène, par la fente du rideau, la salle se remplir.

Bien sûr, quand j'ai proposé ces rôles à Franz, il était libre d'accepter ou non, et nous avions d'autres interprètes en vue s'il refusait. Mais après avoir réfléchi pendant à peu près... dix secondes !!!... il a dit Oui. Comme tous les rôles principaux, il a un *understudy*, une « doublure » qui joue un rôle secondaire dans le spectacle mais qui pourra le remplacer si jamais il se casse la jambe ou attrape la scarlatine (*God Forbid* !). Tous deux répètent leurs rôles en même temps car les doublures doivent non seulement mémoriser les répliques mais aussi les placements et déplacements sur scène, les chansons et la chorégraphie des numéros dansés.

Franz est un très bon acteur. Il m'a dit avoir fait très peu de théâtre en France, mais il est très à l'aise, il sait toujours ses répliques et il est très facile à diriger. En dehors d'une courte scène (Ilsa danse avec Rick), il n'a pas de numéro dansé mais il chante plusieurs fois – en solo ou en duo, et je dois dire qu'il le fait très bien. (C'est aussi l'avis de la directrice musicale.) Son accent français n'est pas un handicap, puisqu'il joue le rôle d'une Française dans la partie *Cyrano* et d'une Européenne dans la partie *Casablanca*.

[...]

Notre production est... atypique, mais justement, elle vise à montrer que les œuvres marquantes peuvent toucher le public sous toutes les formes. Ce spectacle parle d'amour, de jalousie, d'amitié, de respect, de générosité et de sacrifice face à l'adversité. Ce sont des valeurs qui n'ont pas de genre, et je suis heureuse que Franz y participe. Il est bien sûr possible – et nous en avons parlé avec toute l'équipe – que certains élèves éprouvent de l'inconfort. Et nous avons dit à tous les acteurs qu'il est toujours possible de se retirer si cela arrive. Mais Franz est très enthousiaste. Et comme il joue avec des camarades qu'il apprécie (et réciproquement), je suis certaine que tout va bien se passer et que ce sera pour tout le monde un souvenir inoubliable.

Vous vous demandez peut-être pourquoi je vous raconte cela en détail, bien avant que notre production ne soit présentée aux élèves et aux parents d'O-High. J'ai deux raisons : la première est que vous ne pourrez pas suivre les préparatifs, entendre votre fils vous parler de ses répétitions, ni venir le voir sur scène. Et j'ai envie de vous faire participer tout de même, ne serait-ce qu'un peu, à ce qui sera certainement une expérience mémorable. La seconde est plus égoïste : je ne vous connais pas, mais je ressens une grande gratitude à votre égard. La présence de Franz, à elle seule, est un bonheur pour tout notre groupe familial, et tout particulièrement pour moi. Vous raconter, depuis les coulisses, cette aventure de – je vais oser l'écrire – *notre* fils, c'est une manière de vous remercier et de vous rapprocher de nous.

N'hésitez pas à me poser toutes les questions qui vous viennent. Je vous enverrai d'autres « instantanés » (et beaucoup de photographies !) avant le début des représentations, en avril. J'aurai beaucoup à vous raconter.

Jean-Luc a proposé d'aller visiter les lieux en éclaircur, afin d'en examiner la configuration ; ça n'avait rien d'illégal : le propriétaire lui avait confié les clés.

Cela dit, même s'il nous prévenait du jour de la prochaine « réception », Pierre Philipe ne pouvait pas déplacer la brigade de manière préventive. Il nous fallait entrer dans la villa, constater ce qui s'y passait et, ensuite seulement, faire intervenir les gendarmes.

Au bout d'un moment, Roland a pris la parole.

– Dis, Momo, tu te souviens de la communale ? On était de joyeux farceurs, pas vrai ?

– Pour sûr ! a dit Maurice Noiret. Quand il s’agissait de glisser dans les pupitres des trucs qui auraient pas dû y être, on était champions !

– Et ça nous a aussi bien rendu service pendant l’Occupation, quand il fallait faire passer la ligne de démarcation à des réfugiés.

– Effectivement, a répondu Maurice.

– Alors, a poursuivi Roland, on devrait pouvoir imaginer un stratagème assez simple pour entrer dans cette baraque. Après tout, avec un notaire, un médecin et un curé dans l’équipe, si on n’arrive pas à goupiller quelque chose...

– ... Ce serait bien le diable, a murmuré l’abbé avec un sourire machiavélique.

Restait à définir comment prévenir la gendarmerie que des activités douteuses se déroulaient dans la villa.

– Depuis qu’il y a eu cette vague d’agressions, a dit le capitaine, j’envoie régulièrement des officiers patrouiller au centre-ville. Rien ne m’interdit de les envoyer ce soir-là aux alentours de la villa... Et de me joindre à eux, pour une fois. Il est bon qu’un commandant accompagne ses hommes sur le terrain !

Nous avons élaboré longuement – et je dois dire avec une certaine excitation – notre petite mise en scène. Tout était prévu dans le moindre détail... Enfin, en principe.

Ensuite, il n’y avait plus qu’à attendre.

*

Nous n’avons pas attendu longtemps.

Le jeudi suivant, en fin d’après midi, Jean-Luc sonne à ma porte.

– Je suis allé examiner les lieux hier, et j’ai bien fait : l’un des gardes du corps est passé chercher les clés ce matin. Les femmes de ménage y seront cette nuit ; les « invités », demain soir.

– Avez-vous découvert des choses intéressantes en visitant la maison ?

– Des horreurs, surtout. Un désordre et une saleté repoussante. Des bouteilles et des reliefs de repas partout. Il y avait aussi des traces de poudre blanche sur les tables en verre...

– Ouais... C’est pas surprenant qu’ils aient de la chnouf au menu.

– J’ai aussi découvert, dans un placard du rez-de-chaussée, un équipement un peu particulier...

– Je vous écoute ?

– Une malle contenant des matraques, des chaînes de vélo et des masques de carnaval.

– Intéressant...

- Je n’y ai pas touché – je n’ai touché à rien en dehors des clés et des poignées de porte, et...
- Il a levé les mains pour me faire admirer de très beaux gants de cuir.
- Je ne les porte pas souvent, mais je me suis dit que pour l’occasion...
- Vous avez bien fait.
- Tout ce... matériel portait des traces... équivoques. Je ne peux pas en jurer, mais il est possible que ce soit du sang...
- Mmmhh... Encore une bonne raison de ne pas y avoir touché.
- Il y a au rez-de-chaussée une petite pièce sans fenêtre où on a installé deux banquettes et quelques peluches...
- Ah ! C’est probablement là qu’ils enferment les enfants pendant la première partie de la soirée...
- Mais pourquoi ?
- Parce que tous les participants ne sont peut-être pas des adeptes de ce genre d’amusement. Quand vous vous y êtes rendu, il y avait là des femmes adultes. J’imagine qu’elles ont pour mission de divertir les invités les plus... traditionnels dans les chambres avant qu’on aille chercher les enfants.
- C’est monstrueux...
- Je suis bien d’accord. Et je serai très heureux de prendre toute cette pourriture sur le fait. Je vais prévenir Maurice et Roland.
- Très bien. J’ai déjà appelé Pierre.

*

Le soir venu, on se planque au bout de la rue dans la Traction avant que Roland avait ressortie de son garage : « Quitte à jouer à l’Armée des ombres, autant le faire dans le véhicule approprié ! » a-t-il dit en venant nous prendre. Si tu étais passé devant cette grosse Citroën noire et avais vu quatre types entre deux âges, leur doulos sur le crâne, tu aurais pu nous prendre pour des acteurs en tournage...

Il faisait nuit, on était garés sous un arbre loin des lampadaires, et quand une procession de DS 19 a défilé à l’entrée de la villa, personne ne regardait dans notre direction. Il y avait, à vingt mètres devant nous de l’autre côté de la rue, une Simca 1000 qui me disait vaguement quelque chose, et j’avais cru y apercevoir une silhouette mais je n’y ai pas prêté attention plus que ça. Après la procession des voitures, il ne s’est plus rien passé pendant une bonne heure, au bas mot. J’étais assis à l’arrière avec Jean-Luc. Devant, Maurice et Roland se racontaient leurs souvenirs.

– Tu te rappelles le jour où j’ai mis de l’essence pour avion dans le réservoir ?

– Oui, non seulement t’as dépassé le cent trente, mais tu pétas des flammes !

Ils se tordaient de rire et on riait de bon cœur, nous aussi. Même Jean-Luc, qui ne riait pourtant pas souvent.

Au bout d’une heure, à l’autre bout de la rue, une camionnette est arrivée

venant de la nationale. Le chauffeur s'est arrêté devant l'entrée, il est descendu et a frappé contre le métal, puis il est remonté au volant. Le portail s'est ouvert. À ce moment-là, la Simca 1000 a démarré au ralenti. En passant devant l'entrée, le chauffeur a klaxonné : « Ta-ta-ta Taa Taa ! » Trois brèves, deux longues, comme les partisans de l'Algérie française dans les années 1960.

– À nous de jouer, a dit Maurice.

Jean-Luc et moi on sort de la Traction avant et on fait mine de déambuler tranquillement sur le trottoir.

Roland démarre, accélère puis freine si brutalement devant la maison que le crissement de pneus doit s'entendre à l'autre bout de la ville. Maurice bondit de la voiture et s'allonge devant les roues. À ce moment-là, Jean-Luc et moi on sonne et on tambourine sur le portail de la villa. Au bout de trente secondes, un type taillé comme un gorille entrouvre le portillon. Et on se met à gueuler :

– Il vient d'y avoir un accident ! Un homme a été blessé. Appelez Police Secours ! Vous avez le téléphone ?

– Non... je... qu'est-ce que...

On essaie d'entrer mais il nous empêche de passer en s'arc-boutant à la porte. Derrière nous, Roland aide Maurice à se relever. L'abbé hurle de douleur et – je me demande encore comment il a simulé ça – sa jambe pliée a l'air cassée en mille morceaux.

– Je suis Maître Barrault, crie Jean-Luc dans le museau du gorille. Je connais votre patron. Laissez-nous entrer, il faut qu'on téléphone !

Mais le type fait toujours barrage et pendant qu'il cherche à comprendre ce qui se passe, Jean-Luc et moi on s'efforce de garder la porte entrouverte tandis que Roland nous rejoint en soutenant Maurice toujours hurlant... J'ai jamais entendu un abbé hurler aussi fort !!!

À ce moment-là, un autre gorille bondit hors de la maison en criant à son collègue : « J'arrive pas à ouvrir la petite chambre ! », et le type à la porte : « Tu vois bien que je suis occupé !!! » Pendant que l'autre retourne à l'intérieur, on pousse sur la porte pour essayer d'entrer, tout en hurlant : « Je suis médecin ! Cet homme a immédiatement besoin de soins ! » – Et Maurice : « AAAAAAHHHH... » Et Jean-Luc : « C'est un curé, il a la jambe cassée ! » Et Roland : « Putain de bordel de merde j'ai renversé un curé !!! » Et Maurice : « AAAAAAMonDieuMonDieu !!! » Et moi : « Vous n'allez pas laisser un curé crever dans la rue, quand même ! »

Le gorille n'en croit pas ses oreilles, il faut dire qu'on est quatre à crier en même temps... Et à ce moment-là, je vois l'autre type ressortir en courant à toutes jambes et faire le tour de la maison. Quelques secondes plus tard, presque simultanément, j'entends BAM ! Je vois des flammes éclairer la façade et quelqu'un se met à hurler : « Au feu ! Au feu !!! »

Et bien sûr, on se met tous à crier « AU FEU !!! » en chœur, on pousse le portillon tous les quatre en même temps, le gorille bascule à la renverse et on

lui tombe dessus comme deux tonnes de patates en riant comme des fous.

Juste à ce moment-là, comme par hasard – mais tu devines que ça n'en était pas un – une Estafette freine devant la porte, Pierre Philippe en descend suivi par quatre gendarmes, ils pénètrent dans la cour, nous aident à nous relever, et avant que le gorille se mette à faire de l'obstruction, ils le poussent vers la maison.

Moi, je me mets à courir vers la remise, qui flambe comme à la Saint-Jean. Au milieu du jardin envahi par la fumée, une silhouette est prostrée près d'un corps étendu.

Je cours dans leur direction et j'entends :

– Abraham ?

Je reconnais la voix d'Évangeline Dorléac, l'amie de Claire. Elle est vêtue de noir de la tête aux pieds. Elle sanglote.

– Je... je l'ai tué...

Je m'agenouille près du corps. Le type a le nez d'un boxeur et la coupe d'un légionnaire. Son crâne est poisseux de sang. Je l'examine. Il a un pouls, il n'est pas mort, il geint, mais il ne va pas se relever de sitôt.

Je me tourne vers Évangeline.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle a du mal à parler :

– On a voulu... libérer des enfants... des pattes de... ces monstres... J'ai mis le feu aux draps... dans la remise... Mais ce type... nous a suivis... J'étais... tellement... en colère...

Elle désigne la batte de base-ball.

– Eh bien, dis-je, vous l'avez bien amoché mais il est vivant. Et il n'a que ce qu'il mérite...

– Vous... pourquoi... ? Vous saviez ?

Je me remets debout.

– Oui. On est venus ici pour la même raison que vous...

Je tends la main vers elle pour l'aider à se relever mais brusquement elle pousse un cri.

Je me retourne.

Surgissant de la fumée dans la lueur des flammes, et brandissant le glaive de la justice, une Furie se précipite sur moi.

La deuxième voix. – On veut connaître la fin de l'histoire ! Continue !

La voix. – Oui, oui, continue ! Qu'est-ce qu'il s'est passé après ?

Claire. – Une minute, excusez-moi, il faut quand même... Abraham !!!

À l'arrière-plan de l'image, la porte de la maison s'ouvre et la silhouette d'Abraham apparaît.

Abraham. – Je suis là, ma chérie.

Claire. – C'était quoi, la sonnette ?

Abraham. – Une jeune femme rom qui voulait nous vendre un panier...

Claire. – Tu lui en as acheté un ?

Abraham. – Bien sûr...

Claire, riant. – Ça nous en fait combien, maintenant ?

Abraham. – Je sais plus, douze ou treize...

Claire. – Faut qu'on les distribue plus vite que ça...

Abraham. – Tous nos amis en ont déjà un... (Il s'adresse à la caméra.)

Vous aimez les paniers en osier ?

Les deux voix. – Oui, oui bien sûr...

Abraham. – Bon, alors je vous en mets un de côté pour chacune !

Claire. – Viens ici, mon chéri ! J'étais en train de raconter une histoire que tu connais...

Abraham se tourne vers l'intérieur de la maison, fait un signe de tête et sort en fermant la porte. Il est très grand mais voûté, ses cheveux sont en bataille, sa grande barbe est très blanche et il porte une chemise bleue sous une salopette rayée. Il s'approche du fauteuil de Claire et pose une main sur son épaule. Claire dépose un baiser sur la main de son mari.

Claire. – Je racontais la nuit où une harpie s'est jetée sur toi... À la villa du Diable ! Tu te souviens ?

Il éclate d'un rire homérique.

Abraham. – Oh là là ! Quelle nuit !

La voix. – Quoi ? L'armoire à glace, c'était toi, Abraham ?

Abraham. – C'était moi !

La voix. – Et Claire t'a assommé ?

Claire. – Non, Dieu merci ! Au dernier moment je l'ai reconnu, quand même !

Abraham, avec une moue taquine. – Mais il s'en est fallu d'un cheveu...

Claire. – Oui, tu te rends compte ? J'ai failli assassiner mon homme !

Abraham. – Ouais... Mais je serais mort au champ d'honneur !

Claire met une tape sur la main de son mari.

Claire. – Ne dis pas de bêtises ! J'ai eu la peur de ma vie !

Abraham. – Je sais, ma chérie. Et même si ça a été une nuit... libératrice, c'était aussi un moment difficile...

Claire. – Et il n'était pas venu seul, il avait amené les gendarmes avec lui... Avec eux ! Tout son club d'anciens combattants était là !

La voix. – Sans blague ?

Abraham. – Oui, c'est un peu long à raconter mais on avait suivi une piste parallèle... Et on s'est tous retrouvés au bon moment, au bon endroit...

La voix. – *Great timing* !...

Abraham. – Oui, hein... Bon, excusez-moi... Claire va vous raconter la suite... Faut que je trouve un coin pour ranger le panier...

Il se penche vers Claire, lui murmure quelque chose, l'embrasse sur le front et repart. Juste avant de disparaître dans la maison, il fait un clin d'œil en direction de l'objectif.

Claire, pensive. – Comme j'aime cet homme ! (À la caméra :) Je suis une féministe pure et dure ET j'aime mon homme. C'est dit ! Tu l'effaceras pas, hein ?

La voix. – Compte sur nous !

Claire. – Où en étais-je ? Ah oui ! Abraham et ses amis sont là, avec des gendarmes qui entrent dans la maison, trouvent de la drogue sur les tables, et embarquent tout le monde ! Pierre Philippe était là, lui aussi. Évangeline et moi, on lui explique ce qu'on venait faire. Il nous écoute en ouvrant de grands yeux et demande à Abraham : « Vous étiez au courant ? » Et Abraham : « Bien sûr que non ! Est-ce que votre femme vous prévient de tout ce qu'elle fait, vous ? » (Rires.) Et Pierre : « Euh, pas toujours... », et ça le fait rire, évidemment. Les pompiers arrivent, ils éteignent l'incendie de la remise et ramassent le type allongé dans le jardin... Comme on n'a plus grand-chose à faire là, Pierre Philippe nous dit de rentrer chez nous, on ira faire nos dépositions le lendemain, alors on repart à six dans une bagnole de gangsters, Évangeline à l'avant entre un libraire communiste et un curé, et moi derrière, entre un médecin et un notaire...

Quand on arrive rue du Crocus, on trouve Odette et Brigitte et les enfants très secouées.

Juste après que je suis repartie, elles ont entendu tambouriner au portail. Pensant que j'étais revenue sur mes pas, elles ont eu l'imprudence d'ouvrir. Un type portant un masque de carnaval a poussé la porte, il a arraché la batte des mains d'Odette, et il leur a hurlé : « Rendez-moi ces enfants, salopes ! » Mais, juste au moment où il était sur le point de les frapper, une ombre s'est jetée sur lui et il s'est mis à pousser des hurlements !!!

C'était Dog, le chien qu'on avait en pension chez nous à ce moment-là. J'aurais jamais imaginé ça de lui, il était tout le temps si doux, si affectueux. Mais quand il a vu que ce salaud les menaçait, il n'a fait ni une, ni deux !

La voix. – Youhou Rintintin !!!

Claire. – C'est ça !!! (Rires.) Mais... Tu connais ça, toi ? Tu es trop jeune !

La voix. – Tu plaisantes ? Ils l'ont rediffusée en version colorisée quand j'étais gamine, dans les années 1980 ! J'ai cassé les pieds à mon père pour avoir un chien comme Rintintin !

Claire. – Ah ! (Rires.) Enfin, comme Dog lui bouffait la main, le type a lâché la batte, il a fini par se dégager et il s'est enfui la queue entre les jambes. Dog lui a couru après pendant cent mètres et puis il est revenu tranquillement,

il est entré dans la cour, il a reniflé Brigitte et Odette, léché la main des enfants, il s'est laissé caresser... Il était formidable, ce chien !!!

... On savait que les gendarmes voudraient parler aux enfants, mais Pierre Philippe nous avait dit qu'on pouvait les garder chez nous pendant la nuit, ça les rassurerait et ça serait plus confortable qu'à la caserne.

... Alors on s'est tous blottis dans le salon, les Sorcières, les enfants et les... Compagnons de la révolution – je ne sais plus quel nom ils se donnaient !!! On a fait du café pour les grands, chauffé du lait pour les petits, on a sorti le pain, le fromage et le pâté...

La voix. – Et les petites galettes ?

Claire, riant. – Et les petites galettes ! Eh, il fallait qu'on se remette de nos émotions... Et plus tard, on a aménagé un dortoir pour les enfants dans la chambre de Franz...

La voix. – Les gendarmes ont arrêté tout le monde, dans la villa ?

Claire. – Oh, oui, tout le monde a été interpellé... Je ne suis pas sûre de ce qui leur est arrivé, il faudrait demander à Abraham, il sait ça mieux que moi... Et, franchement, la seule chose qui nous intéressait c'est que ces gens-là ne sévissent plus à Tilliers, et que les enfants soient en sécurité. Je sais qu'on ne peut pas changer le monde, mais au moins, pour ces quatre-là, on a fait le maximum.

... Évidemment, la presse s'en est mêlée, *Le Tourmentais Libéré* a titré : « Un commando féministe démantèle un réseau de proxénètes ! » (Elle rit.) On a eu notre quart d'heure de gloire... Vite passé, mais ça a suffi pour que des femmes nous contactent, et nous écrivent pour nous remercier et nous féliciter... Tu peux pas savoir le nombre de lettres qu'on a reçues... Alors qu'au fond, on n'avait pas fait grand-chose...

La voix. – Je ne suis pas de ton avis ! Vous avez mis les enfants à l'abri !

Claire, surprise. – ... Oui... C'est vrai qu'on a fait sortir les enfants et fichu le bordel...

La voix. – Sans compter l'incendie...

Claire. – Oui, quelle bonne idée elle a eu là, Évangeline ! (Elle se tait, pensive.) Elle me manque, tu sais. Elles me manquent toutes. Frédérique vit à Bordeaux chez ses enfants, on s'appelle de temps à autre, mais on ne s'est pas vues depuis bien longtemps... Brigitte est en hospitalisation à domicile, ses filles s'occupent bien d'elle, mais elle ne reconnaît plus personne, la pauvre... Bon, je vois souvent Odette, qui était plus jeune que nous et qui va bien, heureusement...

La voix. – Elle est restée dans la région ?

Claire. – Mais oui, elle habite à Tilliers ! Cette histoire et la rencontre avec les copines lui ont donné envie de rester, elle n'est pas retournée à Paris. Elle a cherché un appartement ici, elle a trouvé du boulot... (Elle sourit affectueusement.) Et un gentil mari. Un célibataire endurci qui savait d'où elle venait, qui ne portait pas de jugement, et qui lui a fait la cour pendant plusieurs mois avant de se déclarer – même qu'elle n'arrêtait pas de dire : « Il

est délicieux, délicat, respectueux, mais chuis une femme, moi ! J'ai des besoins physiques ! Faut pas déconner ! Combien de temps va falloir que j'attende encore ? »

(Rire général.)

... Ils vont bientôt fêter leurs quarante ans de mariage !

La voix. – Wow ! Et vous ? Je veux dire, Abraham et toi ?

Claire. – Cette année, ça a fait cinquante ans qu'on s'est rencontrés... Je vois que tu regardes ta montre... Quelle heure est-il ?

La voix. – 18 h 15.

Claire. – Alors vous dînez avec nous et vous dormez ici. Je ne vous laisse pas faire trois heures de route après la nuit tombée...

La voix. – Tu es sûre ?

Claire. – Absolument. (À la caméra.) – Tu veux bien ?

L'autre voix. – J'en serai ravie !

La voix. – Bon, alors... Si on n'est pas pressées de partir, je te fais parler encore un peu, tu veux bien ?

Claire. – Oh là, je sais pas si j'ai encore beaucoup de choses à vous raconter...

La voix. – Je suis sûre que tu vas trouver...

62

« ZORRO EST ARRIVÉ » (« ALONG CAME JONES »)

– HENRI SALVADOR

(Les Mystères de Tilliers, fin)

[...]

J'ai cru que le feu du ciel allait s'abattre sur moi mais quand nos regards se sont croisés, elle m'a reconnu.

J'ai vu la batte s'immobiliser en plein vol. Elle l'a laissée tomber, elle a crié : « Oh mon Dieu, mon chéri ! J'ai failli te tuer ! » et elle s'est jetée dans mes bras.

J'ai éclaté de rire. Je pense que c'était la surprise de voir ses yeux passer en une seconde de la fureur à... de la peur rétrospective... Tu sais, cette peur qui fait du bien parce qu'on sait que la catastrophe n'a pas eu lieu.

Rétrospectivement, j'ai eu très peur, moi aussi, mais pas pour les mêmes raisons. En voyant Évangeline dans le jardin, j'avais deviné que Claire l'accompagnait... Ses amies et elle, elles faisaient tout ensemble... Et j'avais peur qu'il lui soit arrivé quelque chose...

On s'est rassurés tous les deux, et puis on est allés relever Évangeline encore ébranlée d'avoir presque tué le type. Il était amoché, mais il était déjà en train de sortir de sa torpeur. Il jurait comme un charretier et levait vers Évangeline un index menaçant. Je me suis penché vers lui et j'ai dit de ma voix la plus sépulcrale : « Ne bouge pas, mon pote, t'as probablement une

fracture du crâne, faudrait pas que tu fasses une hémorragie cérébrale par là-dessus... »

Ça l'a calmé tout de suite.

Dans la villa, le capitaine et ses gendarmes avaient fait des constatations intéressantes. Les « invités » avaient apporté diverses drogues illicites – il y en avait un peu partout –, ce qui justifiait de les embarquer tous pour relever leur identité. Malheureusement, le propriétaire de la maison n'était pas là – il avait chargé un de ses assistants d'animer le week-end pendant qu'il se consacrait à des obligations impérieuses au service de la nation. C'est probablement ce qui va lui permettre d'échapper aux poursuites, j'en ai bien peur. Il lui suffira de rejeter le blâme sur son sous-fifre en disant que celui-ci a profité de son absence et qu'il n'était au courant de rien.

Le plus drôle, c'est que les copains et moi on n'a jamais mis les pieds dans la maison. Pierre et la patrouille, qui attendaient à trente mètres de là, avaient vu les flammes, ça les avait fait accourir ; ils avaient appelé du renfort en même temps que les pompiers.

Les compagnons sont venus nous rejoindre sur la pelouse autour du gorille escagassé. Le capitaine est arrivé derrière eux. Maurice et Roland ont dit : « Ce monsieur est tombé sur sa batte de base-ball. Il faudrait le faire soigner avant de lui poser des questions. Il n'a pas les idées claires, pour le moment. » Pierre Philipe a hoché la tête et dit que les pompiers seraient là incessamment. En attendant, il a demandé à un de ses hommes de passer au blessé une paire de menottes, pour éviter qu'il ne se fasse mal de nouveau en se relevant.

En tant que civils, nous étions un peu encombrants, alors Pierre nous a suggéré amicalement de rentrer chez nous et de laisser la brigade faire son travail. Nous aurions largement le temps de faire nos dépositions le lendemain.

– Cela dit, a-t-il ajouté en parlant très fort, il est heureux que vous vous soyez trouvés devant cette maison juste au moment où cet incendie éclatait, Messieurs ! Quelle chance ! En nous prévenant, vous avez certainement évité un drame !

– On aime rendre service, a dit Roland.

– Scout, toujours prêt ! a renchéri Maurice.

Pierre a souri, il a posé fraternellement la main sur l'épaule de Jean-Luc et il est reparti rejoindre ses gendarmes.

Claire grelottait, j'ai posé ma veste sur ses épaules, et on est tous rentrés à la maison.

Arrivés là-bas, Brigitte et Odette, que je ne connaissais pas mais qui s'était jointe à leur... mission de sauvetage, nous attendaient avec les quatre enfants, encore choqués. L'un des gorilles avait réussi à entrer dans la cour et leur aurait sûrement fait passer un mauvais quart d'heure si Dog ne lui avait pas sauté dessus pour le bouffer tout cru !!! Assis sur le tapis, les deux plus jeunes enfants se blottissaient contre leur sauveur et riaient de bon cœur quand

il leur léchait la frimousse.

J'ai caressé le crâne de Dog avec toute l'affection possible. « J'espère que ce pourri ne t'a pas empoisonné, mon vieux. » Il m'a suivi dans la cuisine et je l'ai gratifié d'un énorme os à moelle que le boucher m'avait donné pour lui la veille. Il l'a reçu avec beaucoup de dignité et est allé le ronger tranquillement dans le coin où il prend ses repas.

Une heure plus tard, j'ai appelé le capitaine pour lui signaler l'incident ; l'agresseur de Brigitte et Odette allait sûrement devoir consulter un médecin, voire le service d'urgences, car les morsures de chien, c'est très, très méchant.

*

Le lendemain, on est allés faire nos dépositions. Pierre Philipe m'a confié, sans pouvoir m'en dire plus, que parmi les personnes interpellées figuraient deux notables de Tilliers. Il a simplement ajouté : « Quand j'ai vu de qui il s'agissait, tout devint clair... »

Le surlendemain, à la demande expresse du commandant de la brigade (qui connaissait mon interdiction d'exercer), on m'a appelé à la caserne pour examiner un gendarme qui s'était fait... piquer par un serpent.

Ça m'a étonné un tantinet, car les piqûres de serpent sont plutôt rares dans la région, même parmi les gardes-chasses et les braconniers. Personnellement, je n'en avais encore jamais vu.

À l'infirmerie, quelle n'est pas ma surprise de découvrir la gueule patibulaire et déconfitée du brigadier Darmamain, un énorme pansement autour de la sienne.

– Qu'est-ce qu'on me dit, Brigadier ? Vous vous êtes fait agresser par une vipère ?

– Euh, oui, je crois. Je... désherbaïs et j'ai senti une piqûre...

J'ai ôté le pansement. Son pouce et son index ressemblaient à des saucisses de Toulouse et son poignet portait de magnifiques traces de dents.

– Votre... vipère, elle n'avait pas quatre pattes, par hasard ? Un blaireau, ça mord aussi...

Il m'a regardé sans répondre.

– Ce serait important de le savoir, Brigadier. Les morsures de serpent, quand on n'en meurt pas tout de suite, on survit. Mais les morsures de blaireau, ça tue lentement. Si on vous met pas sous antibiotiques très vite, la plaie va s'infecter, vos chairs vont se nécroser et il faudra vous amputer au-dessus du coude pour vous éviter de mourir de septicémie. Sans compter que les blaireaux, c'est comme les renards, ça transmet la rage...

Son teint est passé du rougeaud au blafard, mais il n'a pas eu l'air de vouloir cracher le morceau. Je le comprends. L'enjeu était de taille, et il avait toutes les raisons de se méfier de moi comme de la peste.

– Eh ben, a-t-il répondu crânement, vous n'avez qu'à me mettre sous antibiotiques. Et puis, la rage... y'a un vaccin pour ça, non ?

J'ai incliné la tête.

– Très bien, brigadier, c'est vous le malade. Mais pour que je vous vaccine, il va vous falloir venir à l'hôpital. À 14 heures dans mon bureau, ça ira ?

– J'y serai, Docteur, a-t-il dit avec un certain soulagement.

– Demandez au capitaine Philipe de vous accompagner.

– Pou-pourquoi ?

– Parce que lorsqu'un de ses gendarmes est grièvement blessé, il l'accompagne toujours. C'est un très bon officier. Il n'abandonne jamais ses hommes. Vous ne le saviez pas ?

– N-non... Si, si, bien sûr !!

*

Quand cet imbécile de Darmamain lui a demandé de l'accompagner à l'hôpital, le capitaine n'a pas posé de question, et les voilà tous deux, l'un en uniforme et l'autre en civil, qui entrent dans mon bureau à l'heure dite.

Le capitaine se plante devant la porte. Je fais asseoir Darmamain et je dis nonchalamment :

– Est-ce que ça vous ennuie que mon stagiaire assiste à la consultation ?

– Euh... N-non...

Il jette un coup d'œil circulaire à la pièce sans comprendre, et pour cause !

Je me penche au-dessus du bureau :

– Viens, Dog ! Viens mon chien...

Dog se lève, trotte autour du bureau, et dès qu'il voit Darmamain, se met à grogner en retroussant ses babines pour lui montrer qu'il a encore toutes ses dents.

Darmamain verdit.

– Qu'est-ce... qu'est-ce que ce chien fait là ?

Je ne réponds pas, je me contente de lui retirer son pansement et de le déposer dans un haricot en métal.

– C'est... c'est réglementaire, un chien dans un hôpital ? demande Darmamain de plus en plus vert.

Derrière moi, Dog grogne toujours. Je lève l'index. Il s'assoit au garde-à-vous mais continue à montrer les crocs.

– Comme je vous l'ai dit ce matin, Brigadier, si l'on veut vous éviter une amputation ou même – à Dieu ne plaise ! – un décès dans d'atroces souffrances, il serait vital d'identifier très précisément les bactéries présentes dans cette morsure. Or, il se trouve que Monsieur Dog, ici présent, est venu témoigner spontanément. Il a malencontreusement mordu, avant-hier, un jardinier qui arrachait des salades.

Je le regarde droit dans les yeux.

– Les salades que vous m'avez servies ce matin.

– Que... que... Vous... Je ne vous permets pas...

Il fait mine de se lever. Dog se remet à grogner.

– Restez assis, Brigadier, dit sèchement le capitaine, la main sur la crosse de son pistolet de service.

– Alors, dis-je, ma question est la suivante. Si je prélève de la salive de Dog pour comparer sa flore bactérienne

avec celle de votre pansement, vais-je y trouver mon bonheur ?

Mmmhh ?

– Vous... vous pouvez faire ça ? demande Darmamain, incrédule.

– Moi, non...

Je me retourne vers son supérieur.

– Mais... le laboratoire de criminalistique de Paris a tout ce qu'il faut, n'est-ce pas, mon capitaine ?

– Absolument, Docteur ! Personnellement, je rêve qu'on en crée un spécialement pour la gendarmerie, mais en attendant, nous accordons toute notre confiance à nos collègues de la Police nationale...

Il y a eu un long silence.

Darmamain a regardé le capitaine. Il a regardé Dog. Il m'a regardé. Et puis je l'ai vu, lentement mais sûrement, s'affaïsser sur sa chaise.

– Est-ce que... est-ce que je vais perdre mon bras ?

J'ai soupiré.

– Si ça ne dépendait que de moi, je laisserais la nature suivre son cours, ou... (J'ai fait un geste vers Dog.) Je laisserais ce brave chien finir le travail.

Dog s'est mis à tirer la langue avec espoir.

– Mais je le respecte trop pour lui confier une aussi sale besogne...

Dog a penché la tête, mi-flatté, mi-déçu.

– ... Et je ne voudrais pas être accusé de la mort d'un gendarme après avoir été – à tort – soupçonné d'avoir tué une de mes patientes...

À présent, Darmamain ressemblait à un vieux sac de pommes de terre.

– Je... Je n'ai fait que suivre les instructions...

J'ai failli répliquer que j'avais déjà entendu ça à Nuremberg, mais Pierre Philipe a demandé sur un ton cassant :

– Les instructions de qui, Brigadier ? Il vaudrait mieux tout me confier *avant* que j'envoie mon rapport à l'Inspecteur général de la gendarmerie. Vous connaissez sa réputation...

Grimaçant, Darmamain a passé sa main valide sur son visage à présent trempé de sueur.

– Véreult et Castagnet. C'est eux qui nous donnaient les... instructions... à moi et aux autres gars avec qui on assurait la... sécurité. Ils étaient présents chaque fois... Ils sont très... proches du propriétaire, tous les deux...

Le capitaine m'a fait signe. J'ai libéré Dog de son garde-à-vous et je suis allé m'asseoir derrière le bureau. Dog s'est allongé calmement à mes pieds.

À présent, Darmamain avait la tête entre les jambes.

– Parlons peu, parlons bien, a dit Pierre Philipe en enjambant une chaise à cinquante centimètres du gendarme. Les agressions d'ouvriers algériens... ?

– C'était nous... Les autres gars... et moi...

– La mort d'Arlette Mercier ?

– Castagnet. Il l'a croisée dans les escaliers, il a cru qu'elle l'avait reconnu, ce crétin ! Il a vu rouge, il l'a frappée et elle est tombée.

– Reconnue ? Comment ça ?

– De la villa... (Darmamain s'agite.) Mais le pire, c'est qu'elle n'y est jamais venue ! On n'a jamais recruté de filles à Tilliers, c'était trop risqué !

J'ai failli lui jeter un cendrier.

– Il m'a appelé pour me demander quoi faire, a continué Darmamain d'une voix faible. Je lui ai dit de faire le mort, qu'on irait constater l'accident dès qu'il serait signalé... Un voisin nous a appelés. Quand on est arrivés sur les lieux, Raymond Lacroy était là, pétrifié, au milieu des marches. Je me suis dit que ça tombait bien...

– Oh. Belle initiative, je vous félicite... Et... Mme Lacroy ?

– Elle a toujours pensé que Raymond n'y était pour rien, et elle se doutait de quelque chose. Elle savait que son gendre passe toujours par le grand escalier pour aller au travail... Il a eu peur qu'elle parle...

– Comment Castagnet s'est-il procuré les barbituriques ?

– Véreult les lui a donnés... (Il a levé la tête vers moi.) Et c'est lui qui m'a suggéré d'interroger le Dr Farkas, pour brouiller les pistes...

Le capitaine a soupiré profondément, et puis il s'est levé et est allé ouvrir la porte de mon bureau.

– Adjudant !

Deux gendarmes sont entrés.

– Quand le Dr Farkas aura fini de rafistoler cet... individu, collez-le en cellule. Je ne veux plus le voir jusqu'à l'arrivée de l'Inspecteur général.

Je me suis levé à mon tour.

– Ah, je suis désolé, Capitaine, mais comme vous le savez je ne peux pas exercer en ce moment... Je vais être obligé de confier ce blessé à l'interne. Il vient d'arriver dans le service et il n'a pas encore trop l'habitude, mais il faut bien qu'il apprenne, n'est-ce pas ?... Cela dit, je vous rassure, si la plaie du brigadier s'infecte, nous avons un autre chirurgien dans le service voisin... Celui-là est parfaitement honnête et il ampute très proprement... Et seulement quand c'est nécessaire ! Allez, viens, Dog ! On rentre à la maison !

*

Ensuite, tout est allé très vite. La veille, quand M^e Rappaport lui avait apporté une pétition signée par trois cents voisins et fait remarquer que Raymond ne pouvait pas avoir pris Arlette pour Suzanne (ni le contraire) en raison de son daltonisme, le juge d'instruction avait vu que la thèse de la jalousie avait du plomb dans l'aile et il avait libéré le prisonnier. Castagnet, Véreult, Darmamain et les trois gorilles sont allés prendre sa place en détention préventive. Pour les autres, ça va être un peu plus compliqué car, par bonheur, ils n'ont pas eu le temps de toucher aux enfants. Mais d'après ce que j'ai entendu dire, deux chefs d'entreprise, un avocat, un député, un fondé

de pouvoir, un cancérologue et quelques autres saligauds vont avoir chaud aux fesses dans les mois qui viennent.

Bien entendu, mon interdiction d'exercer a été levée sur-le-champ. J'ai même eu droit à un coup de fil personnel du secrétaire de l'Ordre national, qui m'a présenté ses excuses. Je lui ai dit d'aller au diable – pas dans ces termes, bien sûr, mais il a très bien compris le fond de ma pensée.

Cerise sur le gâteau, le juge d'instruction a ordonné une perquisition dans les bureaux de l'Ordre départemental et fait saisir tous les dossiers dans lesquels cette ordure de Véreult avait mis le nez. Ça leur fera les pieds.

*

Voilà, mon fils. Mon histoire est terminée. Ça m'a fait plaisir de te la raconter, et ça m'a donné envie de t'en raconter bien d'autres, mais j'ai repris le travail depuis quelques jours et j'en suis bien soulagé. Beaucoup de gens ont souffert dans cette affaire, hélas. Mais, je suis très fier que Claire et moi et nos... belles équipes respectives ayons contribué à démanteler un groupe de malfaisants. Et je suis aussi très heureux d'avoir aidé Dog à résoudre l'affaire. Car, quand on y pense, il avait repéré l'un des coupables dès le début...

Depuis l'arrestation de Castagnet, Armance est métamorphosée. Dès qu'il a pris la place de Raymond en prison, elle a saisi les rênes de l'entreprise et convaincu son frère et Suzanne d'aller se changer les idées au bord de la mer. Ils sont partis voir des amis à Mers-les-Bains, il paraît que la Somme est très agréable au mois de septembre... Et ils m'ont confié Dog de nouveau pendant une semaine ! Ils ont aussi proposé que je le promène de temps à autre, le week-end ou les jours fériés. Ça me fait chaud au cœur ! J'aime beaucoup ce chien... Bon, il fait un peu trop souvent des trous dans le jardin. En ce moment il n'arrête pas de creuser la terre du bosquet, derrière la balançoire, s'il continue il va nous l'abîmer...

Mais à part ça, je suis très content de passer du temps avec lui. C'est vraiment un bon copain.

Et un garde du corps du tonnerre !

Claire. – Je sais pas si j'ai encore beaucoup de choses à vous raconter...

La voix. – Oh, je suis sûre que tu vas trouver... L'activité du Cercle ne s'est pas arrêtée en 1972, j'imagine.

Claire. – Non, bien sûr, on s'est même diversifiées, comme je t'ai dit...

... Après notre aventure nocturne, on a eu encore plus de travail et comme on ne voulait pas continuer indéfiniment à titre bénévole, on a toutes

passé le diplôme de conseillère de planification. Évangeline était salariée de son école, rue Aliénor-d'Héraby, mais on a convaincu la préfecture et la municipalité de financer des locaux pour y installer notre antenne du Planning, et nous verser des salaires, à Brigitte et moi !

Évidemment, à partir de 1975, quand la loi Veil a été votée, on a cessé de faire des avortements clandestins. La maternité de Tilliers a pris le relais... (Elle sourit.) Et Abraham a demandé à Frédérique de former les internes à la pratique des aspirations. La direction était moyennement d'accord, mais comme ils étaient tous les deux des héros locaux, personne ne pouvait rien dire ! Et quand il est devenu maître de stage, il nous a demandé de former les résidents de médecine générale à l'accueil des femmes. Les cours étaient toujours donnés par deux femmes – une soignante et une soignée...

La voix. – Vous disiez « soignante et soignée » ?

Claire. – Oui, ça nous paraissait plus juste, parce que la soignante en question n'était pas toujours une professionnelle de santé. Soigner, ce n'est pas un métier, c'est une attitude.

La voix. – C'est vrai...

Claire. – Et les mots ont un sens, alors autant choisir le plus approprié... Tu as l'air songeuse...

La voix. – Oui, ça me donne à réfléchir... Ça me rappelle un truc que disait mon vieux maître...

Claire. – Ah, ça me fait plaisir...

La voix. – Mais continue, continue !

Claire. – ... On a ouvert plusieurs permanences dans le département, on a donné des conférences, on est allées dans les collèges et les lycées. On a aidé à créer des groupes de parole... On a aussi créé l'Accueil tillérien, une asso qui reçoit les nouveaux arrivants, les immigrants, et qui donne des cours de français ou d'alphabétisation... Tu vois, on s'est occupées...

La voix. – Il y a toujours quelque chose à faire...

Claire. – Et il y a toujours des personnes auxquelles on n'a pas pensé et qui ont besoin de soutien... On s'est toutes trouvé des causes à défendre. C'est pas ça qui manque !...

À l'arrière-plan de l'image, à l'insu de Claire, la porte de la maison s'entrouvre et une main agite un mouchoir blanc.

Claire. – ... Et tu sais, j'ai commencé tard ! Ma conscience féministe ne s'est réveillée qu'au milieu des années 1960. Avant ça, il y a beaucoup de choses que je ne questionnais pas, qui me semblaient normales... C'est la rencontre avec Brigitte et Évangeline et Frédérique qui m'a ouvert les yeux...

(Elle fait une pause et réfléchit.)

... Je suis heureuse qu'on ait pu faire tout ça dans notre petite ville de province, et montrer que le féminisme, c'est pas une posture réservée aux élites parisiennes, c'est un travail quotidien. Ça concerne toutes les femmes,

ça peut se faire partout et ça peut faire du bien partout. Voilà !

La voix. – Eh bien, je crois que ce sera le mot de la fin...

Claire. – Très bien, alors je peux enlever ce truc ?

(Elle désigne le micro accroché à son col.)

La voix. – Ah, mais non, attends, attends ! J'allais oublier ! On voudrait que tu nous chantes la chanson que tu as écrite pour Barbara !

Claire. – La chanson ?... Ah ! (Rires.) Plus exactement, j'ai revu et corrigé une de ses chansons qui m'avait toujours donné des boutons. « Mes hommes »... C'était un tube dans les années 1960, et je ne supportais pas de l'entendre, et encore moins de voir des filles se pâmer en l'écoutant... Quand tu écoutes bien les paroles... Tu la connais ?

La voix. – Non... Et toi, Renée, tu la connais ?

L'autre voix. – Oh, oui, hélas...

Claire. – Tu vois, Renée est de mon avis... À l'occasion, écoute-la, tu jugeras par toi-même... Un soir, à la télé, je vois Barbara chanter ça au milieu d'un escadron de gardes républicains... Si, si, je t'assure ! Ça m'a tellement énervée que j'ai failli jeter ma tasse de tilleul sur le poste, et pour me calmer, je me suis mise à récrire les paroles. Et je les lui ai envoyées en lui suggérant de réviser son texte ! (Rires.)

La voix. – Elle t'a répondu ?

Claire. – Penses-tu ! Ma lettre a dû se perdre dans la masse, elle en recevait des centaines tous les jours... Enfin, c'est pas grave, la chanson était écrite... Avec les copines, on allait se réunir à la fermette, pour nos séminaires trimestriels. Un samedi, je suis arrivée avec mes paroles, j'avais tapé ça en quinze exemplaires, et on les a chantées toutes ensemble le soir au coin du feu... Quel bon souvenir ! Après ça, on la chantait à la moindre occasion et on distribuait les paroles à qui les voulait...

La voix. – Tu nous la chanterais, pour clore cet entretien ?

Claire. – Quoi ? Non ! (Rires.) C'est plus de mon âge. J'oserais pas...

La voix. – À vrai dire, je m'y attendais un peu, alors je me suis dit que ce serait plus facile si on chantait en chœur...

Le plan rapproché qui cadrerait Claire devient un plan large.

Venue de derrière la caméra, Renée contourne le fauteuil de Claire et va ouvrir la porte de la maison.

Renée. – Vous pouvez venir, les filles !

Claire se retourne et pousse un cri en voyant sortir de la maison une douzaine de femmes de tous âges, souriantes et manifestement heureuses de lui faire la surprise. Elle se lève, elle rit, elle pleure, elle n'en revient pas de les voir là. Ses amies l'entourent, l'embrassent, on entend Claire dire : « Odette ! Ma chérie ! », puis elle pousse de nouveau un cri en voyant apparaître deux femmes d'une trentaine d'années et une autre, plus âgée, à qui elles ressemblent.

Claire. – Jane ! Lizzie ! Mes petites-filles ! Qu'est-ce que vous faites là ??? Luciane ??? Oh, ma grande ! Vous êtes venues toutes les trois de New

York ! (Elle étreint sa fille et ses petites filles.) Comment... Qui ? (Elle se retourne et pointe du doigt vers la caméra.) C'est toi qui as manigancé ça ?

La voix. – Pas toute seule... Quand ta belle-fille m'a suggéré de te faire témoigner, elle m'a aussi parlé de la chanson... Et de fil en aiguille, on s'est dit que c'était l'occasion de t'organiser une petite surprise... Franz et elle sont désolés de ne pas pouvoir être ici aujourd'hui...

Claire. – Oui, ils participent à une université d'été en Écosse... C'était prévu depuis... (Son visage s'éclaire.) Aaaah, c'est pour ça que tu as insisté pour me faire parler aussi longtemps !!! Tu attendais que tout le monde soit là !!! (Autour d'elles, les femmes rient.) Ah, je t'adore ! (Elle se tourne vers ses amies.) Je vous adore toutes... (Puis, parlant à la caméra, elle désigne ses petites-filles.) Tu sais que ce sont des artistes comme leur mère, toutes les deux ? Elles sont en train de raconter l'histoire du Cercle dans un roman graphique !

Jane. – Oui, ça va s'appeler *Les Belles Histoires de Tante Yvonne* !

Lizzie. – Et on a apporté les premières planches en couleurs, on vous les montrera tout à l'heure...

La voix. – Bon, mais avant ça, j'aimerais vraiment terminer l'entretien en chanson !

Claire. – Tu es sérieuse ???

Lizzie et Jane. – Mais, *Granny*, on est venues exprès pour ça !

Odette fait circuler des feuilles de main en main.

Claire. – Je vois que vous aviez tout prévu... Bon, d'accord, mais vous chantez toutes avec moi, hein ?

Le groupe s'installe autour de Claire qui s'est assise sans lâcher ses petites-filles ; Luciane, debout derrière le fauteuil, a posé les mains sur les épaules de sa mère.

La voix. – Quand vous voulez...

Claire, à l'objectif. – Attendez, attendez ! Renée, ta caméra filme toute seule, non ?

Renée, avec un rire sonore. – Oui !

Claire. – Alors venez chanter avec nous, toutes les deux, y'a pas de raison ! Oui, Djinn, toi aussi !

La voix. – *As you wish...*

Renée et Djinn se joignent au groupe. Luciane se penche vers Claire.

Claire. – D'accord, je commence...

Ils jouent avec notre cœur

Les ho-o-o-o-ommes

Ils sont manipulateurs

Les hommes

Ils susurrent des chansons

Et nous font tourner en rond

Pour mieux trousseur nos jupons

Les hommes, les hommes

Toutes. –

On veut croire à leurs paroles

Les hommes

Ils mentent et ça nous rend folles

Les hommes

On a envie d'les gifler

On croit pouvoir les aimer

Et les changer pour de bon

Les hommes

Mais ce sont des maraudeurs

Les hommes

Des salauds et des violeurs

Les hommes

Ils nous sifflent dans la rue

Nous saignent comme des sangsues

Et s'enfuient comme des voleurs

Les hommes

Je me suis souvent sentie

Sans charme

J'ai eu trop souvent du mal

À l'âme

De ne pas pouvoir marcher

Dans la rue sans affronter

Les mains baladeuses des brutes

Infâmes

Je n'veux plus être la proie

Des hommes

Je ne veux pas non plus être une

Bobonne

Je ne veux pas qu'on me sermonne

J'en ai marre qu'on me questionne

Je n'veux appartenir à

Personne

Que tu sois fillette ou

grande dame

Qu'on ait blessé ton corps

Ou ton âme

Si tu trembles et tu as peur

*Rappelle-toi, tu as des sœurs
Qui veulent t'ouvrir leur cœur
De femmes, de femmes*

*Où que t'aïlles, elles seront là
Les femmes
À Berlin, Londres, Rome ou
Paname
Tu les verras accourir
Toutes prêtes à t'accueillir
Et elles te feront sourire
Les femmes*

*Pour panser tes plaies, sécher
Tes larmes
Elles seront prêtes à prendre
Les armes
Vous s'rez la révolution
Le séisme, l'explosion
Qui mettront l'patriarcat
En flammes, en flammes*

*Vous irez le regard fier
Les femmes
Vous serez toutes premières
Mesdames
Vous vous tiendrez par le bras
Vous marcherez d'un bon pas
Rien ne vous arrêtera
Les femmes !!!*

[...]

Je me rends compte que je ne vous ai pas beaucoup parlé d'Andy jusqu'ici. Nous ne partageons pas beaucoup d'activités – il n'a que douze ans, bientôt treize, et va dans une autre école que Chris et moi. Mais nous avons au moins trois goûts en commun.

Le premier, c'est la télé. Au début du premier trimestre, on a pris l'habitude de la regarder ensemble entre 4 et 6. Je rentrais juste après la classe, parce que je ne connaissais pas grand monde et, à vrai dire,

j'étais un peu intimidé (et un peu submergé) par l'atmosphère d'O-High. À ce moment-là, Andy n'avait pas encore décidé s'il voulait ou non faire du sport – et lequel. (Il s'est mis à en faire par la suite.) Alors on se retrouvait tous les deux ici et comme il regardait la télé, je me suis joint à lui. Je connaissais déjà bien *The Twilight Zone* (il en est passé un bon nombre d'épisodes en France il y a quelques années) mais pas vraiment *Star Trek*, dont j'avais vu quelques épisodes en Angleterre. C'est une série de science-fiction qui raconte les voyages d'un vaisseau spatial d'exploration. (Une sorte de *Beagle* du futur, en quelque sorte.) Beaucoup d'épisodes ont été écrits par des auteurs de SF que j'ai lus : Norman Spinrad, Theodore Sturgeon, Harlan Ellison, Fredric Brown, Richard Matheson. Je ne savais pas que des auteurs de romans et de nouvelles pouvaient aussi travailler pour la télévision... Andy est intarissable sur *Star Trek* (il l'a déjà vue entièrement plusieurs fois, car elle est rediffusée en boucle). Mais sa série préférée c'est *Batman*. Malheureusement, aucune chaîne locale ne la diffuse en ce moment et je le regrette, j'aurais beaucoup aimé en voir un ou deux. Tout ce qu'il m'en dit me donne à penser que c'est très drôle, une sorte de *comic book* avec des acteurs.

Le deuxième goût qu'on a en commun, justement, c'est les *comic books*. Il en a... des centaines. Quand il avait quatre ou cinq ans, Bernie lui lisait des *Archie*, et il s'est bientôt rendu compte que grâce à ça, Andy avait appris à lire. Il l'a emmené dans un magasin de *comics* près de chez eux dans le New Jersey (avant qu'ils viennent vivre à Oakland) et Andy s'est mis à choisir ceux qu'il voulait lire. Et à les collectionner. Il est extrêmement soigneux avec eux, il les enveloppe soigneusement dans du papier cristal et il les garde à l'abri de la lumière.

Quand ils sont arrivés ici, Bernie et Lewis lui ont construit des meubles spéciaux pour les ranger. Dans sa chambre, il a un mur entier d'étagères et de tiroirs pleins à craquer et deux vitrines où il expose ses exemplaires les plus précieux. Il a en particulier les premiers exemplaires de *The Amazing Spider-Man*, qui datent de 1962 ; et des exemplaires encore plus anciens de *Detective Comics*, le magazine qui publie les aventures de Batman.

Il m'a raconté que lorsqu'il est entré en *Junior High*, il n'avait pratiquement jamais lu un vrai livre – il ne lisait que des BD. Et au début, il avait un peu de mal à lire du texte sur des pages qui n'avaient aucune illustration. Un de ses profs a cru qu'il avait un trouble de la lecture et l'a envoyé à une psychologue scolaire ou quelque chose comme ça. La psychologue l'a reçu pendant une heure et, après la consultation, elle a donné à ses parents un double de la lettre qu'elle avait écrite à l'enseignant. Elle y disait (en gros) qu'Andy avait un niveau de lecture supérieur à la moyenne des enfants de son

âge, qu'il ne fallait pas lui donner des trucs enquinquants à lire mais le laisser choisir ses bouquins. L'enseignant a suivi ce conseil (j'en reviens pas !!!) et Andy s'est mis à lire des romans policiers et de la science-fiction pour adultes, au lieu des livres qu'on donnait habituellement aux élèves de son âge...

Il a voulu montrer à sa mère qu'il se sentait « concerné » par l'image des femmes dans son medium favori, et qu'il y a eu tout plein de personnages féminins au moins aussi intéressants que Batman et Superman. Et grâce à des échanges avec d'autres collectionneurs, il s'est procuré des exemplaires de *Madame Strange*, de *Miss Fury* et de *Wonder Woman* qui datent des années 1940 !

On a un troisième goût commun : les échecs. Je vous le dis tout de suite : il est cent fois meilleur que moi ! La première fois, il a dû me battre en cinq ou six coups, je ne sais plus. J'étais tellement stupéfait que je suis resté muet pendant cinq bonnes minutes, et il a eu peur de m'avoir vexé. Je l'ai rassuré en lui expliquant que je cherchais simplement à comprendre ce qui s'était passé et comment il avait fait. Alors il a décomposé la partie pour me montrer. Il a une mémoire visuelle étonnante. Il se souvient de parties entières (il lit des bouquins d'échecs depuis longtemps, bien sûr : il y a des images dans ces livres-là...). Mais il ne veut pas faire de tournois, il dit que ça ne l'amuse pas d'avoir à jouer plusieurs parties d'affilée avec des personnes différentes. Il préfère jouer toujours avec les deux ou trois mêmes copains... Et avec moi, depuis que je suis là ; mais je ne vois pas comment ça peut être marrant pour lui, il me bat tout le temps très, très vite ! Moi, je trouve fascinant de le voir jouer et de l'entendre m'expliquer comment j'aurais dû faire pour qu'il ne me batte pas aussi rapidement !

C'est à la fois bizarre et... intéressant d'avoir un « jeune frère ». Il me pose parfois des questions qu'il ne veut pas poser aux adultes, comme si j'avais les réponses. Parfois, j'ai des bouts de réponse, parfois je n'en ai pas du tout, alors je le fais parler, je lui demande d'où lui vient cette question et, bien sûr, il y a toujours une histoire derrière la question.

[...]

Il m'a fait promettre de lui envoyer des *French comics* quand je serai rentré. Il connaît *Tintin*, mais pas *Spirou*, *Gaston*, *Blueberry*, *Tanguy et Laverdure*, *Corentin*, *Flamme d'Argent* – ni la *Rubrique-à-Brac*, bien entendu... J'ai commencé à dresser une liste d'une douzaine de titres, un album pour chaque mois de l'année.

[Après l'aérogramme :]

L'autre jour, Andy est venu me voir en disant :

- Quand est-ce qu'on sait si on préfère les filles ou les garçons ?
- *What ?*
- À quel âge tu as su, toi ?

Je ne savais pas trop quoi lui répondre et, comme tu peux l'imaginer, je n'avais pas très envie de dire un truc du genre : « J'ai su quand j'ai commencé à avoir des érections en croisant des filles qui portaient des pulls très moulants. » Je ne suis pas sûr que ça l'aurait aidé... Alors j'ai cherché, comme d'habitude, à comprendre pourquoi il me demandait ça. Et il m'a dit que deux de ses copains sont dingos à cause d'une fille qui vient d'arriver dans leur classe et quand il leur a dit : « *She's okay...* » ils l'ont regardé comme un animal étrange et lui ont demandé s'il était gay ou quoi. Et il a répondu, très sainement : « Peut-être que j'aime les garçons ET les filles, mais pour le moment, les uns et les autres me sont indifférentes. » Alors, il se demandait s'il était normal de ne s'intéresser à personne, et s'il y avait un « âge limite » au-delà duquel il fallait s'inquiéter... Et puis il m'a demandé si j'avais eu des *crushes* à son âge. « Oh, oui, quand j'avais douze ans j'ai eu un *crush* pour Alanna, la *girlfriend* extraterrestre d'Adam Strange ! » Il savait exactement de qui je parlais, bien entendu. Je lui ai raconté aussi qu'un jour, j'étais allé au cinéma avec Jérôme pour voir *Le Capitain*, et quand on est sortis, j'ai dit que j'aurais bien pris la place de Jean Marais quand il tient Elsa Martinelli dans ses bras. Jérôme m'a répondu : « Moi, j'aurais pris sa place à elle ! »

Andy s'est mis à rire. Il m'a dit : « Tu vois, c'est ça mon problème. Quand je vois un couple d'amoureux, je n'ai pas envie d'échanger ma place avec l'un des deux. Je suis bien comme je suis. »

J'ai dit : « *Good for you.* »

Il m'a regardé avec surprise.

- Tu ne me dis pas que je suis trop jeune pour savoir ?

- Euh, non. Je déteste ce genre de phrase. Je les ai entendues trop souvent venant d'adultes et de garçons de mon âge... Mon père dit toujours que si on ne sait pas ce qu'on veut, il est important aussi de savoir ce qu'on ne veut pas... Tu sais ce que tu ne veux pas. C'est déjà beaucoup, je trouve.

Il m'a sauté au cou.

- Où t'étais tout le reste de ma vie ???

Avec lui, j'apprends à être un grand frère...

[...]

Je viens de lire une suite de *comics* qu'Andy m'a prêtée, intitulée *Green Lantern & Green Arrow*. Le titre existe depuis longtemps, mais depuis un an ou deux, elle est dessinée par son artiste préféré, Neal Adams, et écrite par un scénariste nommé Denny O'Neil. C'est la

première fois que les *comic books* abordent de front les questions sociales de l'Amérique. Dans le premier numéro, Green Lantern (qui est blanc, comme tous les super-héros à ce jour) est abordé par un vieil homme noir, dans un quartier très pauvre. L'homme dit à Green Lantern : « J'ai lu que vous travaillez pour des hommes à la peau bleue. Et que sur une planète lointaine, vous avez aidé des hommes orange... Et aussi des hommes pourpres. Mais vous ne vous êtes jamais soucié des hommes noirs. Pourquoi ? J'aimerais savoir... Répondez-moi... » Et GL baisse la tête et répond : « Je ne sais pas. »

Cette rencontre le fait réfléchir et, avec son « frère ennemi » Green Arrow (un archer vêtu de vert), leur amie Black Canary (une super-héroïne) et un des extraterrestres qui lui ont donné ses super-pouvoirs, Green Lantern part à la découverte de l'Amérique d'aujourd'hui. Les douze histoires qui ont été publiées depuis deux ans parlent de l'expropriation des Indiens, de la guerre des sexes, de la pollution par le plastique, des sectes, de l'exploitation des mineurs, du lavage de cerveau par les psychiatres, les politiciens et les compagnies pharmaceutiques... Un des épisodes les plus poignants est celui où Green Arrow découvre que son filleul, Speedy, se drogue...

Je suis très impressionné par ces récits, que j'ai tous lus en une nuit. Andy m'a dit que les sujets sociaux « brûlants » sont de plus en plus souvent abordés dans les *comic books*. L'an dernier, trois numéros de *The Amazing Spider-Man* ont été consacrés à la drogue, malgré la commission de censure qui, en principe, interdit de traiter ce sujet dans les publications pour les jeunes.

Les deux dernières histoires en date de Green Lantern & Green Arrow *come full circle* – bouclent la boucle commencée dans le premier. Green Lantern doit se chercher un remplaçant qui puisse remplir sa mission s'il est blessé ou tué – et il propose à John Stewart, un architecte qui ne trouve pas de travail parce qu'il est noir, de devenir lui aussi un « Green Lantern ». Stewart n'a pas le même « style » que GL mais il lui montre que ce n'est pas la couleur ou la culture qui comptent, et qu'il est un aussi bon super-héros que lui...

Dans l'épisode suivant, Green Arrow assiste à une émeute – comme il y en a eu dans tous les États-Unis en 1968, après l'assassinat du pasteur King –, et un enfant noir meurt sous ses yeux. Quand il réalise que même un super-héros est impuissant à lutter contre les injustices de son propre pays, il se demande : « Que peut faire un homme seul contre la violence du monde ? »

Et je me suis rendu compte que je me pose tous les jours la question et que c'est la première fois que je la vois écrite aussi clairement.

Appelons les choses par leur nom, et parlons de *l'invasion* de l'Algérie par la France à partir de 1830.

Les motifs « officiels » en étaient, pêle-mêle, la présence de pirates barbaresques à Alger, la nécessité de se « refaire une santé économique » en allant piller une ville riche (elle ne l'était pas tant que ça) et quelques autres prétextes, tel le prétendu crime de lèse-majesté qu'avait commis – trois ans plus tôt, tout de même ! – le dey d'Alger, en donnant un coup de chasse-mouche au consul de France.

(Il faut dire que le dey était un peu contrarié : la France, qui lui avait emprunté de l'argent à l'époque du Directoire, trente ans auparavant, ne le lui avait toujours pas rendu...)

Il y avait aussi, bien sûr, des motivations plus sérieuses, à commencer par la compétition commerciale et militaire avec l'Angleterre pour contrôler les routes de l'Orient. Sans oublier le désir du roi Charles – X, d'après la numérotation officielle – de détourner l'attention de ses difficultés intérieures.

Enfin, peut-être y avait-il aussi des pulsions, plus ou moins conscientes, ancrées dans le fanatisme religieux.

Si je dis ça – ce n'est qu'un sentiment, pas une vérité historique – c'est parce qu'en France, à l'école primaire, l'une des dates les plus ressassées est « l'arrêt des Arabes à Poitiers en 732 » par un précédent Charles – Martel, celui-ci. Quand on présente son fait d'armes aux écoliers, on omet soigneusement de leur dire que ce roi des Francs était lui-même un envahisseur invétéré. Et qu'on lui doit non seulement la centralisation du royaume, mais aussi une alliance étroite avec la papauté. Grâce à lui, le royaume des Francs, puis de Francie, puis de France devient « la fille aînée de l'Église ». De ce fait, et alors qu'il s'agit d'un succès militaire mineur, la bataille de Poitiers est une date symbolique très importante : c'est la « première victoire de la chrétienté sur l'islam ».

Un siècle plus tard, en 880, le pape Jean VIII déclare sans ambages que les guerriers qui combattront les païens – traduire : les musulmans – seront assurés de la vie éternelle. Avec l'appui des souverains de France et de Navarre, l'Église s'en donne alors à cœur joie : des croisades à tour de bras pour « libérer Jérusalem » entre 1095 et 1291 ; la « Reconquista » de l'Espagne en 1492 ; l'évangélisation des peuples « infidèles » d'Europe du Nord ; l'extermination des cathares, des albigeois, des protestants et autres hérétiques. Le catholicisme contre la « barbarie », quoi...

Onze siècles après Poitiers, la « conquête » de l'Algérie n'est donc pas seulement l'annexion d'une terre et de ses richesses (lesquelles deviendront encore plus grandes avec la découverte du gaz en 1953 et du pétrole en 1956) ; c'est aussi une nouvelle occasion de démontrer la supériorité de la

chrétienté, incarnée par la France, sur une culture haïe depuis plus de mille ans.

Et si ce n'est pas ça, ça y ressemble fichtrement.

*

Au début du XIX^e siècle, la régence d'Alger est un État autonome, associé depuis 1516 à l'Empire ottoman, lequel s'étend sur presque tout le pourtour du bassin méditerranéen.

Commencée en 1830, l'invasion française se poursuit jusqu'en 1847. Elle est suivie par plusieurs vagues de peuplement forcé, ce terreau humain sur lequel pousse le colonialisme. Parmi toutes les violences infligées à la population de l'Algérie, en plus des massacres militaires, il faut compter les emprisonnements, les déportations massives, les expropriations, le vol des récoltes et les famines, sans oublier les épidémies de variole, de choléra, de typhus et de dysenterie... Résultat : entre 1830 et 1870, la population de l'Algérie chute de 2,7 à 2,1 millions !

La férocité de l'invasion n'épargne pas l'envahisseur. Certains auteurs de l'époque estiment que près de 500 000 militaires et civils français perdent la vie en Algérie entre 1830 et 1862.

Un beau succès, comme on le voit.

*

Une fois qu'on a « mis de l'ordre » dans le territoire occupé, les problèmes ne font que commencer. Tous ces humains qu'on a « conquis », qu'est-ce qu'on en fait ? On les fait travailler, bien entendu. Parce que pour eux, travailler c'est survivre. Et c'est l'occasion de créer des fractures dans la population – ceux qui travaillent, ceux qui ne travaillent pas. Ceux qui sont heureux de « collaborer » avec l'envahisseur (ou qui ne peuvent pas faire autrement) et les autres.

L'attribution de la citoyenneté est une bonne méthode de division.

Avant 1830, les Juifs d'Algérie avaient le statut de *dhimmi*, sujets non musulmans soumis à des discriminations et taxes spécifiques. À l'arrivée des Français, ils réclament le même statut que les Juifs de l'Hexagone, qui sont devenus citoyens en... 1791. La citoyenneté française ouvre les portes de l'école et de la fonction publique, donne accès au vote et à l'éligibilité.

En 1871, après avoir été violemment combattu par la droite et fortement amendé, un décret rédigé par le ministre Adolphe Crémieux accorde finalement la nationalité française aux « Israélites nés en Algérie avant l'occupation française ou nés de parents établis en Algérie à l'époque où elle s'est produite ». Du moins, quand ils peuvent le prouver... (Notez l'emploi du terme « occupation »...)

Même s'il a été violemment disputé à l'Assemblée nationale, le décret Crémieux n'est pas sans intérêt pour la France : il crée, d'un seul coup, sur le

territoire de l'Algérie, plus de 30 000 nouveaux citoyens – parmi lesquels des conscrits en puissance. Quarante ans plus tard, en 1914, il y a 180 000 Juifs en Algérie ; la France en enverra 36 000 au front.

Un second décret offre la citoyenneté aux musulmans du territoire envahi – à condition qu'ils en fassent la demande, car il n'est pas question de donner d'un seul coup le droit de vote à deux millions d'« indigènes » dans un pays occupé par deux cent cinquante mille « Européens ».

En pratique, peu de musulmans saisissent la perche, car les conditions sont rédhitoires : pour devenir citoyens, ils doivent se plier aux lois françaises, renoncer à la loi coranique et, par conséquent, à leurs droits coutumiers et à leur communauté.

Mais on divise pour régner ; et, si possible, pour exterminer : en 1880, le chef du département de statistique démographique du gouvernement général de l'Algérie prédit rien moins que la disparition de l'« indigène algérien ». Car à ses yeux, comme pour beaucoup de ses contemporains, cette population est « trop faible » pour survivre auprès des Français « supérieurs »...

Pour commencer, elle n'a pas les mêmes droits que les colons, qui s'installent comme chez eux, s'approprient les terres pour les cultiver, bâtissent des écoles dans lesquelles les Algériens ne seront pas admis et construisent des hôpitaux qui accueilleront essentiellement les nouveaux arrivants et leurs enfants.

Les populations rurales sont celles qui souffrent le plus. Cent ans après l'invasion, Albert Camus en donne un aperçu saisissant dans « Misère de la Kabylie », un feuilleton journalistique publié en 1939 dans le quotidien *Alger Républicain*.

*

Et malgré tout ça, deux guerres mondiales plus tard, la population musulmane d'Algérie est toujours debout. Elle est même passée de 2,1 millions en 1870 à 8,5 millions en 1954 !

Au printemps 1945, le gouvernement provisoire de la République française, installé à Alger depuis l'année précédente, est dirigé par un troisième Charles – de Gaulle, celui-là. Le 8 mai, à l'occasion des célébrations marquant la capitulation de l'Allemagne, les mouvements nationalistes algériens nés pendant l'entre-deux-guerres organisent à Sétif, Guelma et Kherrata des manifestations en faveur de l'indépendance.

Lorsque des gendarmes veulent interdire aux manifestants de défilier avec le drapeau blanc, vert et rouge des indépendantistes, une fusillade éclate. Des émeutes s'ensuivent, suivies par une répression sanglante. Dans plusieurs villes, la police, la gendarmerie, l'armée et la Légion étrangère tirent sur la foule. Pour faire bonne mesure, le croiseur *Duguay-Trouin* et le contre-torpilleur *le Triomphant* font pleuvoir plusieurs centaines d'obus sur Kherrata et Sétif.

Le massacre dure jusqu'à la fin du mois de juin. Le bilan officiel

dénombrer une centaine de morts parmi les « Européens ». Quatre-vingts ans plus tard, on débat encore du nombre de musulmans qui ont perdu la vie. Plusieurs milliers, très probablement. Et peut-être beaucoup plus.

*

En 1947, les musulmans d'Algérie obtiennent enfin l'égalité politique et civique et l'accès aux fonctions publiques. Ils ne sont plus des « indigènes », des sujets sans droits politiques, mais des... « Français musulmans ». (Les Algériennes, elles, se voient tout bonnement exclues du droit de vote accordé aux femmes de l'Hexagone en 1945.)

En 1954, on vote pour élire l'Assemblée algérienne, corps législatif qui fixe le budget, applique les lois de la métropole et les réglementations spécifiques du territoire. Marginalisé par un système inique de collèges électoraux, le vote des musulmans n'a pas le même poids que celui des « Européens ». De sorte que, faute de représentation équitable, les nationalistes n'obtiennent aucun siège. Certains décident de passer à la lutte armée ; c'est la naissance du Front de libération nationale.

Le 1^{er} novembre 1954, qu'on surnommait « la Toussaint rouge » le FLN déclenche une série d'attentats qui marque le début de la guerre d'Algérie.

*

Le 3 avril 1955, l'Assemblée nationale vote une « loi relative à l'état d'urgence. » Celle-ci permet au gouvernement de décider autoritairement, en conseil des ministres : « d'interdire la circulation des personnes ou des véhicules [...] ; d'interdire le séjour [...] ou d'assigner à résidence [...] toute personne constituant une menace pour la sécurité et l'ordre publics ; de procéder à l'inspection visuelle et à la fouille des bagages [...] et des véhicules [...] ainsi qu'à des perquisitions dans tous les lieux publics et privés ; d'autoriser la juridiction militaire à se saisir de crimes [...] relevant de la cour d'assises de ce département ».

L'article 15 de la loi stipule : « L'état d'urgence est déclaré sur le territoire de l'Algérie pour une durée de six mois. » Ledit article n'a été abrogé qu'en... 2011.

Dans son ensemble, la loi de 1955 est toujours en vigueur : elle a resservi en 2005 lors « d'émeutes dans les banlieues » ; entre 2015 et 2017 lors d'attentats terroristes ; et c'est sur son modèle que la loi d'urgence sanitaire a été instaurée en 2020 en raison de la pandémie.

*

La presse française a par ailleurs longtemps tu (et la population a ignoré) qu'entre 1959 et 1961, des dizaines de travailleurs algériens ont été retrouvés morts ou ont disparu sans laisser de traces. Les livres qui dénonçaient ces

assassinats ont été saisis au moment de leur publication et sont restés plusieurs années bannis des librairies.

Mais il a été plus difficile de cacher que les « forces de l'ordre » ont tiré sur des manifestants désarmés le 14 juillet 1953 à Paris (huit morts, dont sept Algériens) ; le 17 octobre 1961, toujours à Paris, sur une manifestation pacifique d'hommes, de femmes et d'enfants algériens (quarante-huit morts selon les sources officielles ; entre cent cinquante et deux cents d'après les historiens) ; mais aussi, en mai 1967 à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) sur des ouvriers du bâtiment en grève et des syndicalistes (malgré le « secret défense », le bilan estimé est aujourd'hui de quatre-vingt-sept morts) et le 14 février 1974 sur des ouvriers des plantations bananières à la Martinique (deux morts, dix blessés).

*

La guerre d'Algérie – qu'on désigna longtemps en France par le joli terme d'« événements » – s'est terminée en 1962 après avoir coûté très cher en vies humaines. Les hommes politiques et les historiens n'avancent pas les mêmes chiffres, et je ne vais pas me risquer à choisir lesquels reprendre. C'est vrai de toutes les guerres et de celle-ci en particulier : on ne saura jamais exactement combien de personnes en sont mortes.

Pire : on ne peut même pas les nommer. Les chiffres, même approximatifs, sont plus faciles à retenir que les identités.

Et il n'y a pas que les morts. Il y a aussi les survivants.

Entre 1962 et 1968 on estime que plus d'un million de personnes quittent l'Algérie pour la France en laissant des berceaux sur le quai.

Il y a les 850 000 « pieds-noirs », descendants des Français et autres européens (Italiens, Espagnols, Maltais) installés en Algérie depuis 1830.

Il y a les 125 000 Juifs que Vichy a privés de leur citoyenneté en 1940 et à qui de Gaulle l'a rendue en catimini et à contrecœur en 1944 ; ils seront également qualifiés de « pieds-noirs » – ce qu'ils ne sont pas – pour mieux les noyer dans la masse.

Il y a, enfin, les musulmans ayant lutté aux côtés des Français contre l'indépendance, qu'on désigne sous le terme général de « harkis », et qui au fil des années seront qualifiés par l'administration de « Français musulmans rapatriés », « Français de souche nord-africaine », « Français rapatriés de confession islamique » ou encore « Rapatriés d'origine nord-africaine ». Autant dire qu'on ne sait pas par quel bout les prendre.

En comptant les familles, ce troisième groupe compte presque 100 000 personnes.

Plus de 80 % de ce million de personnes sont nées en Algérie et n'ont jamais considéré la France comme leur patrie, car elles n'y ont jamais vécu.

Ce ne sont donc pas des « rapatriés », ce sont des *réfugiés*, déracinés par la faute du colonialisme comme l'ont été les populations d'Algérie

expropriées et déplacées cent vingt ans plus tôt.

À cet égard, Abraham et Franz Farkas étaient des privilégiés. Le père était médecin ; il a pu « poser sa plaque » à Tilliers (45-Loiret) et assurer une vie confortable à son fils et à leur nouvelle famille.

Ce ne fut pas le cas de l'immense majorité des réfugiés qui, lorsqu'ils arrivent dans l'Hexagone, se retrouvent au milieu de « Français de souche » qui les voient au mieux comme des un-peu-encombrants, au pire comme des parasites.

Ce ne fut pas non plus le cas des 400 000 ouvriers et manœuvres algériens venus assurer des tâches dont beaucoup de Français ne voulaient pas – comme, par exemple, souder des pièces dans les usines, couler du ciment sur les chantiers et passer le balai dans les rues et les couloirs du métro.

Mais à part ça, comme le spécifiait une loi de 2005 sur les contenus pédagogiques (en France, pays démocratique, on légifère volontiers sur ce qui doit ou non être enseigné aux enfants), « la présence française outre-mer a eu un rôle positif, notamment en Afrique du Nord ».

« YES I CAN » – SAMMY DAVIS, JR
(Aérogrammes, 11)

À mesure que l'année s'écoule – et surtout à partir du moment où il s'investit dans le *Musical* d'O-High – Franz fait des efforts visibles pour continuer à donner régulièrement des nouvelles à ses parents mais ses aérogrammes se font de moins en moins fréquents et de plus en plus courts.

En gros, le message y est toujours identique : « Tout va bien, j'ai fait ci et ça, je suis très occupé, la famille est adorable et on s'entend parfaitement, O-High c'est vachement bien, je prends plein de photos, je m'amuse comme un petit fou en répétant le spectacle, je vous embrasse, à bientôt. »

De temps à autre, tout de même...

20 février 1972

[...]

Je fais tellement de choses en ce moment, entre les répétitions, les cours, les sorties avec les copains et... d'autres choses, que je n'ai pas toujours le temps d'écrire, et j'espère que vous me le pardonnerez. Plus l'année avance, plus j'ai l'impression que mes journées sont pleines à craquer et que le temps s'écoule à une vitesse insensée. Hier, pour une fois, on était tous (!!!) assis devant la télé pour regarder un épisode de *All in the Family*. C'est une *sitcom* (comédie) familiale d'une demi-heure qui a commencé l'an dernier et qui a de plus en plus de succès. (C'est filmé en public, comme « Au théâtre ce soir », alors on entend le public rire et applaudir.) Le père, Archie Bunker, est un *blue collar* (il travaille sur les docks, à New York) bourré de préjugés et très obstiné ; sa femme Edith a l'air toujours un peu perdue, mais elle est gentille et généreuse. Ils partagent leur maison avec leur fille Gloria qui fait ses études, et leur gendre, Michael, très à gauche par rapport à Archie mais aussi obstiné que lui.

Les premières fois que j'ai regardé la série, je n'ai pas compris ce qui était drôle car Archie dit souvent des choses abominables. Il est très agressif avec son gendre, qu'il traite sans arrêt de paresseux (parce qu'il fait des études), et il est insupportable avec sa femme. On m'a expliqué que précisément, le personnage et ses interactions avec son entourage (et ses voisins, les Jefferson, qui sont afro-américains), sont destinés à tourner ses préjugés en dérision. Hattie et Bernie aiment beaucoup la série parce qu'elle leur rappelle les conflits qu'ils avaient l'un et l'autre avec leurs parents, qui n'avaient rien de drôle, à l'époque. Vingt ans après, ils peuvent en rire en regardant la télé. Donna et Lewis, eux, l'aiment beaucoup parce qu'elle leur permet de se moquer de Hattie et Bernie – comme les Jefferson se moquent

d'Archie Bunker... (Et ils ne ratent pas une occasion de le faire !)

Hier soir, on était tous les sept devant le poste pour regarder un épisode très spécial, qui a été annoncé sur la chaîne à plusieurs reprises et aussi dans le magazine *TV Guide* (le *Télé 7 Jours* américain), car c'est la première fois que la série accueille un invité de marque.

Pour rendre service à un ami malade et se faire un peu d'argent en plus, Archie fait des heures sup comme chauffeur de taxi. Un soir, il rentre chez lui et annonce fièrement à sa famille qu'il a véhiculé Sammy Davis Jr.

« On a parlé de tout et de rien, comme des gens normaux, et si je l'avais pas eu dans mon rétroviseur, j'aurais même pas su qu'il était noir... » (Vous voyez le genre ?)

Pendant qu'il raconte ça, il reçoit un coup de téléphone. C'est Sammy, qui lui dit avoir oublié sa valise dans son taxi. Effectivement, Archie l'a trouvée mais ne savait pas qu'elle lui appartenait. Comme Sammy doit prendre l'avion, Archie lui propose de passer la récupérer chez eux car ils sont sur le chemin. Toute la famille est excitée. Archie, très fier de pouvoir rendre service à une grande vedette « qui a réussi à dépasser sa condition (!!!) », essaie de sermonner tout le monde pour qu'ils ne disent rien de vexant (ha !)... Quand Sammy arrive, il est accueilli très chaleureusement, mais tous les voisins défilent – pour faire signer des autographes, le prendre en photo ou simplement le voir « en vrai » – et c'est le bazar !

Pendant tout l'épisode, Archie n'arrête pas de lui parler de manière insupportable. Une de ses répliques en particulier m'a fait hurler de rire. Il dit à Sammy : « J'ai toujours voulu vous poser une question. Vous êtes *colored*, vous n'aviez pas trop le choix de ce côté-là... Mais qu'est-ce qui vous a fait *choisir* de devenir juif ? »

Chaque fois qu'Archie dit une énormité (en toute innocence raciste), Sammy ne bronche pas ou il surenchérit avec une réplique encore plus drôle qui le laisse sans voix. Et l'épisode se termine en apothéose...

J'étais très impatient de voir ça parce qu'en première, Serge m'a prêté deux disques de Sammy D. et son autobiographie, *Yes I Can*, que j'ai dévorée. Il y raconte entre autres comment il s'est converti au judaïsme après un accident de voiture qui lui a fait perdre un œil. C'était très émouvant de le voir se moquer du racisme qu'il décrit dans son livre, à une heure où des dizaines de millions d'Américains regardent...

J'ai parlé de *Yes I Can* à Donna. Elle m'a dit que, comme dans beaucoup d'autobiographies de vedettes, Sammy ne dit pas tout et « récrit » certains épisodes de sa vie à son avantage. Ça m'a surpris et un peu déçu mais après y avoir réfléchi je me suis dit que peu importe, au fond. Ce qui compte, ce n'est pas qui il est en réalité, c'est

ce que j'ai lu dans ses paroles : contre l'injustice, on se bat, du mieux qu'on peut. Et quand on n'est pas soi-même soumis aux injustices, on se bat aux côtés des personnes qui n'ont pas notre chance.

Tout ça pour dire que, même quand je regarde la télé, j'apprends...

[...]

[Après l'aérogramme :]

Un truc qui surprendrait mes parents s'ils le savaient : je me suis mis à apprécier le téléphone. Avant de venir ici, j'en avais une sainte horreur. Il faut dire qu'à Tilliers, c'est toujours Papa ou Claire qui répondent, et personne ne m'appelle. Le simple fait de décrocher pour répondre me donne des sueurs. Je ne sais pas pourquoi. Quand je ne vois pas la personne qui me parle, je me demande toujours si je vais la comprendre. Et si c'est bien à moi qu'elle parle, si elle ne me prend pas pour quelqu'un d'autre.

Depuis que je suis ici, il a fallu que je m'habitue à décrocher : il y a trois lignes, quand il y en a une qui sonne, il faut que quelqu'un réponde – ça peut être important – et parfois je suis seul à l'appartement, alors je suis obligé. Heureusement, elles sonnent rarement toutes ensemble.

Chris n'utilise pas souvent la ligne rouge. Andy non plus. Alors, un soir, j'avais raccompagné Charlie chez les Elias, je n'étais pas resté mais on n'avait pas terminé notre conversation. En rentrant au *Promontory*, j'ai eu envie de lui parler. Vers 8 heures, j'ai appelé le numéro des jumelles (elles ont leur ligne à elles, mais elles se sont mises d'accord pour l'utiliser à tour de rôle, et leurs jules ont des consignes précises à ce sujet). À ma grande surprise, ce n'est pas Millie ou Lilly qui ont répondu mais leur mère. J'ai bredouillé avant de dire : « *Is Charlie home ?* » et elle a répondu : « *Hi, Franz. How are you ?* » Et elle m'a demandé si je n'ai pas le mal du pays, si mes parents me manquent, si je me plais à l'école, si le climat d'Oakland me va – tout un tas de questions auxquelles, comme je ne savais pas quoi faire, j'ai répondu poliment, jusqu'à ce qu'elle se mette à rire et dise : « Je te fais marcher. En fait, je vous fais marcher tous les deux. Charlie trépigne à côté et je vais te la passer sinon elle va me tuer. »

Les parents sont les pires obstacles à la communication.

L'un des classeurs contient des textes que Franz a écrits pendant l'année pour l'un ou l'autre de ses cours à O-High.

J'imagine qu'il n'a pas jugé utile de les emporter en quittant Oakland et que, comme le font beaucoup de parents, Hattie les a conservés en pensant qu'il voudrait peut-être les relire plus tard.

La plupart de ces textes sont des *essays* – des rédactions libres de deux ou trois pages dont le propos est de montrer ce qu'on a retenu du cours, mais aussi et surtout d'exprimer une réflexion personnelle. Il y a aussi des articles destinés à *The Aegis* ; des poèmes et des fictions écrites pour le cours de *Humanities* et, pour certaines, soumises à *Oak Leaves*, la revue littéraire ; des notes préparatoires à des présentations pour un cours ou des conférences auxquelles il a été invité à parler de sa vie en France.

En tout, il y a là une quarantaine de textes rangés dans l'ordre chronologique de leur rédaction. Au début, Franz écrit à la main. À partir de janvier, tout est tapé à la machine. Le premier texte dactylographié attire mon attention.

Franz Farkas
Anthropology – Fifth Period – Ms. Dimmer
January 16, 1972
My Ancestry

Q1. Que savez-vous de vos origines ?

Q2. Quelles questions vous posez-vous sur vos origines ?

Q1. Je connais très mal mes origines ancestrales. Mes souvenirs personnels les plus anciens remontent à 1961 ; j'avais huit ans et je n'avais plus que mon père. Il m'a parlé de ses parents et grands-parents (c'est toute une histoire), mais je sais très peu de chose de la famille de ma mère. Comme mon père vit en France et la famille de ma mère en Algérie (du moins, aux dernières nouvelles), il ne m'a pas été possible d'aller les interroger, comme ont pu le faire mes camarades nés en Californie ou qui ont de la famille à proximité.

J'ai donc dû procéder à partir de ce que je savais.

A) Je suis né en Algérie, pays colonisé par la France au XIX^e siècle.

B) Mon père est juif, il est né à Alger, et toute sa famille vivait en Algérie bien avant que la France la colonise.

C) Ma mère est née à Constantine, et toute sa famille (qui est berbère et musulmane) vivait en Kabylie depuis... la nuit des temps.

Muni de ces trois informations, je me suis rendu à la bibliothèque et au *Resource Center* d'O-High, ainsi qu'à la *Public Library* sur 14th Street, et j'ai exploré mes origines familiales selon une perspective historique : l'histoire des Juifs d'Algérie et des Berbères de Kabylie, qui sont mes ancêtres de part et d'autre.

Ce qui suit est ce que j'ai retenu à partir des livres que j'ai pu consulter. C'est un début : je suis bien décidé à en apprendre plus sur ma famille, dans l'avenir.

*

L'Algérie est le plus grand pays d'Afrique du Nord (ou Maghreb). Son territoire couvre plus de 2,3 millions de km², soit 5,5 fois la taille de la Californie (424 000) et quatre fois celle de la France (550 000).

La Kabylie est une région de montagnes comprise entre deux grandes villes, Alger à l'ouest et Constantine à l'est, au bord de la Méditerranée. Le mot « Kabylie » est celui qu'ont

employé les Français pour la désigner.

(Il y a deux ans, un de mes profs, M. Lamontagne, qui est né au Québec, nous a raconté que lorsque Jacques Cartier a remonté le fleuve Saint-Laurent, il a demandé aux habitants comment s'appelaient leur pays. Ils lui ont répondu « Kanata », ce qui signifie village, en iroquois. Et le nom est resté, sous la forme de Canada.)

Les habitants de la Kabylie sont des Berbères (leur vrai nom est « Imazighen », « Amazigh » au singulier), l'un des peuples les plus anciens d'Afrique du Nord. Ils vivaient là bien avant l'arrivée des Arabes au VII^e siècle de cette ère. C'étaient des agriculteurs. Ils étaient et sont toujours assemblés en tribus et, parce qu'ils vivent dans une région montagneuse, ils ont toujours résisté aux invasions : celles des Romains, des Vandales, des Arabes, des Espagnols et, plus tard, des Français.

Les Kabyles n'ont pas cessé de parler leur langue malgré les invasions et ils la parlent encore.

La France a décidé d'envahir l'Algérie en 1830 mais il lui a fallu quarante ans pour vaincre la Kabylie. En 1872, l'Empire allemand a pris à la France une de ses régions, l'Alsace-Lorraine. Pour reloger les Alsaciens, la France a pris leur terre aux Kabyles, car les habitants de l'Algérie n'étaient pas des citoyens français. Ils ne le sont pas devenus non plus après la Première Guerre mondiale, alors que la France avait enrôlé de force cent cinquante mille Algériens. (Le mot « Zouave », qui désignait les soldats français venus d'Afrique, vient de « zouaoua », nom qui désignait les Kabyles.)

Entre les deux guerres, beaucoup de Kabyles sont allés travailler en France, car la Kabylie était très pauvre (Albert Camus a raconté dans un de ses articles que les lois françaises interdisaient même aux Kabyles de ramasser du bois mort pour se chauffer).

C'est en France, parmi les travailleurs kabyles, que sont nés les premiers mouvements de nationalisme algérien et d'aspiration à l'indépendance, pendant les années 1930.

D'après ce que mon père m'a dit, ma mère, Lehna Si Yahia, était membre d'un des mouvements nationalistes algériens, mais je sais pas exactement lequel.

Les Juifs sont un peuple très ancien, originaire de l'est de la Méditerranée, région qui porte plusieurs noms : Levant, Proche-Orient, Moyen-Orient.

Les Juifs se définissent par leur religion et leur culture plutôt que par leur terre natale, qui n'est pas connue précisément.

Les Juifs ont été dispersés à plusieurs reprises par les peuples qui ont envahi le Moyen-Orient. Dans l'Antiquité, il existait des communautés juives tout autour de la Méditerranée, en particulier dans tout le Maghreb. Ils étaient probablement déjà là avant la destruction du temple de Jérusalem par les Romains, en 70 de l'ère actuelle.

Juifs et Berbères ont cohabité dans le Maghreb et ont eu des liens étroits, comme des peuples frères. La religion juive a été adoptée par un certain nombre de tribus berbères bien avant l'arrivée des Arabes, en particulier au Maroc.

Quand les Arabes ont occupé l'Afrique du Nord au VIII^e siècle, les Juifs avaient un statut inférieur à celui des musulmans, qui leur imposait de vivre en communautés fermées. Ils n'avaient pas le droit de posséder de la terre, alors ils sont devenus commerçants et artisans.

En 1830, la France envahit l'Algérie. En 1871, elle accorde la nationalité française aux Juifs. Mais, mêmes s'ils sont désormais citoyens, ils subissent l'antisémitisme des Français tout en continuant à cohabiter pacifiquement avec les populations arabes et berbères.

Quand mon père et ma mère se sont rencontrés (au début des années 1950), alors qu'ils étaient tous deux nés dans des familles qui avaient toujours vécu en Algérie, ils n'avaient pas les mêmes droits. Mon père était citoyen depuis sa naissance (en 1917). Ma mère ne l'est devenue qu'en 1947 et, comme c'était une femme, elle n'avait même pas le droit de voter !

Q2. Cette recherche m'a conduit à me poser une question que je ne m'étais jamais posée : quelle est ma nationalité ?

Je suis né sur une terre colonisée par la France, je parle français, j'ai fait mes études secondaires dans le système scolaire français. Et tout le monde me considère comme français.

Mais depuis que je suis arrivé en Californie, je regarde autour de moi et je vois des *American Indians* dont les ancêtres ont été spoliés de leur terre comme l'ont été les Kabyles, des *African-Americans* qui ont été déracinés par l'esclavage, des *Chicanos*, des *Chinese-Americans* et des *Japanese-Americans* qui sont venus travailler ici pour des salaires très bas. Et

je me sens proche et solidaire de ces personnes.

Je me sens orphelin de mes origines.

Et cela me fait comprendre le sentiment que j'ai, depuis aussi longtemps que je m'en souviens, de ne pas être chez moi en France. De ne pas y avoir ma place.

Ma *host mother*, Hattie Kaplan, a dit de moi récemment que j'étais un *French teenager of Algerian Descent*.

Regarder autour de moi et faire ce travail de recherche historique m'a donné à penser que je suis juif (même si je ne suis ni pratiquant ni croyant) et kabyle (même si je n'ai pas grandi en Kabylie). Je ne me sens pas algérien ou français, car je n'ai pas le sentiment d'être à ma place dans ces nations.

Mais au moins, je sais de quelle terre je viens et de quelles traditions ancestrales je suis le descendant. Et j'ai soif d'en apprendre plus sur elles.

68

« YOU'VE GOT A FRIEND » – CAROLE KING & JAMES TAYLOR

(Carnets, 4)

Lundi dernier, après *Humanities*, Charlie m'a rattrapé avant la cafétéria.

Ça faisait plusieurs jours que j'évitais de déjeuner avec elle.

« *Do you mind if I have lunch with you ? I'd like to talk.* »

J'ai pensé : « Parler de quoi ? » mais je n'ai pas posé la question, et j'ai répondu que oui, on pouvait déjeuner ensemble.

Charlie a choisi une table dans un coin, loin de tout le monde, elle a poussé son plateau de côté et a croisé les mains sur la table.

J'ai poussé mon plateau de côté, moi aussi. Comme je ne savais pas où mettre mes mains, je les ai croisées devant moi.

Elle a dit :

– J'ai beaucoup aimé le texte que tu as écrit sur tes origines.

– Ah, tu l'as lu ?

– Oui, tu l'avais mis dans la case des textes partagés. Je l'ai lu vendredi. D'autres que moi ont été plus rapides et l'ont lu le jour même !

– Ah...

– Je trouve très courageux ce que tu dis sur ton sentiment de n'appartenir à aucun pays...

J'ai souri.

– Merci. J'avais très honte en l'écrivant... C'est inconfortable, à dix-huit ans, de ne savoir presque rien de sa propre histoire familiale et d'avoir une identité incertaine... Je me sens très bête...

(J'ai aussi pensé : « C'est difficile d'être juif-et-kabyle d'Algérie et de se sentir digne. » Mais je ne l'ai pas dit. Je trouvais ça pompeux.)

– Je sais très peu de chose de ma propre identité. Et elle est au moins aussi compliquée.

– Vraiment ?

Elle a regardé autour d'elle et a murmuré.

- Plus compliquée que celle des Mamas et des Papas.
- Vraiment ?

J'étais sceptique, et aussi un peu sur la défensive. Qu'est-ce qu'elle savait de l'histoire des M&P ? Est-ce qu'elle voulait me faire parler ?

Elle a dit sur un ton très sérieux.

- J'ai trois parents. Deux mères et un père...
- Moi aussi j'ai tr...

Elle a levé la main pour m'arrêter.

- Tu veux me laisser finir ? C'est moi qui parle !
- Okay...

(Ce n'est pas la première fois qu'elle m'empêche de l'interrompre. Je ne sais pas pourquoi, mais j'aime ça. Beaucoup.)

– Dans mon quartier, les maisons sont jumelées. Parfois, il y a une porte entre deux logements contigus. C'est le cas chez moi.

Elle a baissé la tête.

– Dans le dossier de l'AFC on a écrit qu'Anton et Marie, mes parents naturels, sont mariés et vivent ensemble. Mais en réalité mon père habite dans une maison et mes mères – Nicola et Marie – dans l'autre. Et moi je circule entre les deux depuis que j'ai six ans...

Elle s'est tue. J'ai compris que je pouvais parler.

– Ah. C'est pour ça que tu n'as pas voulu partager ton propre texte ?

Elle a hoché la tête.

– C'est la version « officielle ». Je ne voulais pas partager des mensonges... Mais j'ai écrit un autre texte, qui décrit la réalité.

Elle a sorti une feuille d'un classeur et l'a posée sur la table.

- J'aimerais que tu le lises.
- O... kay... Pourquoi ?

– Parce que j'ai senti que c'était important pour toi d'écrire ta vérité, et je t'ai trouvé courageux de la partager. J'ai eu envie de partager la mienne. Avec toi.

Quand elle a dit : *With you*, j'ai eu très chaud partout. Et je me suis rendu compte qu'en le disant elle avait posé ses *deux* mains sur les miennes.

J'ai balbugrommelé je sais pas quoi. Je me sentais – bien entendu – à l'étroit dans mon pantalon mais je n'ai pas essayé de glisser ma main dans ma poche pour remettre les choses en place, d'abord parce que j'avais peur qu'elle trouve ça... déplacé, ensuite parce que ses mains étaient toujours posées sur les miennes. J'ai essayé de trouver quelque chose de pas trop bête à dire.

Et puis j'ai pensé aux conversations que j'avais eues avec Hattie et j'ai dit :

- *Thank you for trusting me*⁵⁴.

Elle a ri.

– Je ne me moque pas de toi !

– Je sais ! Je ris parce que tu es sincère...

Je ne comprenais rien à ce qu'elle disait, j'étais trop préoccupé par ce que ses mains posées sur mes mains sur la table me faisaient sous la table. Comment pareille chose est-elle possible ? Et pourquoi font-ils des jeans larges au bout des jambes et serrés à l'entrejambe !!?

– C'est compliqué, les origines, a dit Charlie. Anton est tchèque. Les parents de Nicola sont écossais. Ceux de Marie sont canadiens... Ça fait beaucoup...

J'ai fait « oui » de la tête.

Elle a réfléchi un moment.

– Pourquoi est-ce qu'on t'a appelé Franz ? À cause de Kafka ?

– Oui, c'était l'auteur préféré de ma mère. C'est elle qui l'a fait lire à mon père...

– Tu as lu du Kafka ?

– *La Métamorphose*, comme tout le monde. Je n'ai pas très bien compris. J'espère qu'on va en parler avec Hattie et qu'elle pourra nous éclairer. Et toi ?

– Est-ce que j'ai lu du Kafka ?

– Non. Pourquoi t'a-t-on appelée Charlie ? À cause de Charlie Brown ?

Elle a éclaté de rire.

– J'aurais bien aimé ! Mais non, mon prénom est Charlotte, comme une de mes arrière-grands-mères, et j'ai toujours détesté ça. Mon grand-père canadien, que j'aime beaucoup, m'a toujours appelée Charlie. À partir de cinq ou six ans j'ai exigé que tout le monde fasse la même chose. Oui, je suis un peu autoritaire, par moments... (Elle a dit ça très doucement.) Et j'ai interdit à mes parents de m'acheter des robes et des jupes. J'ai toujours détesté ça aussi. J'ai les cheveux courts depuis la même époque. Et je me fous qu'on me prenne pour un garçon. Je veux être comme j'ai envie.

Je ne savais pas quoi dire. Mais il n'y avait rien à dire. À mesure que Charlie parlait, je la comprenais mieux. Auparavant, j'avais le sentiment de la voir à travers un filtre... J'ai pris conscience que dans mon esprit, elle était simultanément garçon et fille, et que c'est ce qui m'avait troublé. À présent, je voyais bien qu'elle est... Charlie, un point c'est tout. D'ailleurs, je l'ai aussi entendue reprendre des personnes qui l'appellent « Miz Darby » et leur dire : « *Call me Charlie, or Darby, or Charlie Darby. But not "Miz", Please!*⁵⁵ »

(Alors, pourquoi est-ce que je parle de Charlie au féminin ? Peut-être parce qu'en français il n'y a pas de neutre... Parler de Charlie au féminin, c'est plus proche de ce que je ressens. Charlie se fout qu'on pense que c'est un garçon, mais ne dit pas *être* un garçon. Enfin... pour

être tout à fait sûr, il faudrait que je demande à Charlie comment-Charlie-se-pense. Mais à ce moment-là, je n'ai pas osé.)

D'un seul coup, elle a eu un air préoccupé, et elle a dit :

– Je sais que c'était il y a plusieurs semaines, mais peux-tu me dire ce que Cheryl Smyth t'a confié le soir où on est allés voir *The Last Picture Show* ?

Ça m'a glacé. Je ne m'attendais pas à ça. J'ai secoué la tête.

– Je ne peux pas en parler.

Charlie a froncé les sourcils et croisé les mains devant elle.

– Elle t'a demandé de ne rien dire ?

– Je... ne peux pas en parler.

Elle m'a regardé comme si elle voulait lire mes pensées.

– Tu n'en as parlé à personne ?

J'étais de plus en plus embêté, j'ai essayé de sourire.

– Je ne... peux pas... en parler.

Son visage était de plus en plus crispé.

– Tu ne veux pas m'en parler... à moi ?

J'ai soupiré et je pense que mon sourire s'est transformé en grimace. Je me suis dit : « Est-ce que je lui réponds "J'aimerais mieux pas" comme Bartleby ? » Mais je ne voulais pas qu'elle pense que je me moquais d'elle.

– J'aimerais bien, mais non, je ne peux pas...

Aussi vite qu'il s'était fermé, son visage s'est éclairé. Elle a souri... Et ses yeux étaient... encore plus verts qu'avant... Charlie sourit sans arrêt. C'est probablement la personne la plus souriante que je connaisse ici, avec Hattie. Mais cette fois-ci, elle me souriait comme... jamais. J'ai eu le sentiment de fondre...

Elle s'est adossée à sa chaise, et elle a allongé ses jambes entre les miennes.

– *I like you. I like you very much. Do you know that ?* ⁵⁶

J'ai baragalbutié : « *What do you mean ?* » Je crois l'avoir vue rougir, mais je ne suis pas sûr, elle était à contre-jour.

– Tu sais garder un secret.

– C'est pas très compliqué...

– Un ami qui respecte tes secrets, c'est précieux... Quand as-tu appris à faire ça ?

J'ai réfléchi.

– Quand je me suis retrouvé seul avec mon père, je pense. J'avais huit-neuf ans. Il ne disait jamais rien pour m'inquiéter. Il gardait ses soucis pour lui. Mais il me parlait aussi beaucoup, et je devinais qu'il en avait. Comme je voulais qu'il ne se fasse pas *plus* de soucis, je ne posais pas de questions. Même quand il me confiait quelque chose. C'est devenu une habitude. Ce qu'on me confie, je n'en parle pas.

– Même si c'est dur ?

– Oh... Ce n'est jamais dur pour moi ! Quand une personne me raconte ce qui lui est arrivé, j'entends ce qu'elle a ressenti. Mais c'est son histoire, pas la mienne...

Elle a eu l'air surprise.

– Tu ne ressens rien ?

– Si, bien sûr, de la tristesse, de la colère, mais je m'efforce de ne pas le montrer... Je ne veux pas avoir l'air de souffrir plus que la personne qui se confie... Et je ne veux pas que mes émotions lui pèsent. Si j'ai envie de vider mon sac, j'écris !

Elle a souri de nouveau et j'ai fondu encore plus. Je voulais lui demander pourquoi elle m'avait parlé de Cheryl, mais deux autres élèves sont venues s'asseoir à la table voisine. Charlie a changé de sujet et on s'est mis à déjeuner.

Et puis elle a dit : « *Come on ! Ms. Dimmer nous attend* », car c'était l'heure.

*

Le cours d'Anthro était consacré aux bonobos. Ils sont génétiquement très proches des chimpanzés et donc des humains. Ils vivent dans une zone très circonscrite, au sud du fleuve Congo, ils sont plus petits que les *chimps*, et surtout ils ont une vie sociale très différente, organisée autour des femelles, pas des mâles. Ils sont aussi beaucoup plus pacifiques : ils résolvent leurs conflits... par des attouchements sexuels – y compris entre individus du même sexe. Pour simplifier, quand il y a une banane pour deux bonobos, on ne se bat pas, on se fait plaisir mutuellement pour atténuer les tensions, et ensuite on partage la banane...

En sortant du cours, Charlie a dit :

– J'ai pensé à ce que Hattie a raconté l'autre jour...

J'ai compris tout de suite.

– À propos du poète Robert Graves... Enfin, de son interprétation des mythes ?

– *Yep*. C'est comme si, il y a très longtemps, certaines sociétés humaines étaient bonobos et avaient été colonisées par des *Human chimps*...

Nous sortions d'O-High.

Elle s'est arrêtée au milieu des escaliers. Elle serrait un classeur contre elle. Elle a tourné la tête et m'a regardé dans les yeux.

– *How would you like to revert to bonobo state ?*

J'ai répondu sans réfléchir.

– *I'd like that, but not on my own...*

– *Maybe we could do that together.*⁵⁷

J'ai eu le sentiment que tous les élèves qui passaient ne nous

voyaient pas, qu'on n'était que tous les deux, nous au ralenti, eux en accéléré.

Je regardais ses yeux, j'attendais. Elle a hésité, puis elle a dit :

– J'aimerais aller voir tout plein de films avec toi. Souvent.

– Souvent comment ?

Elle a levé la main pour retirer quelque chose – un fil ? Un cheveu ? – de mon pull.

– Aussi souvent que possible...

– *I'd like that...*

– Tu as entendu parler de *Harold and Maude* ? J'ai envie d'aller le voir ce soir. Tu es occupé ?

*

On s'est retrouvés devant le Grand Lake Theatre pour la séance de 7:00. On a acheté du pop-corn. Le cinéma est un truc immense, avec de la moquette partout, des rideaux rouge et or et, au pied de la scène, un orgue, comme au Castro...

Le film m'a beaucoup surpris et beaucoup plu. (Pour commencer, la bande-son est tissée de chansons de Cat Stevens...)

C'est l'histoire d'un garçon (Harold), fils unique d'une famille très riche, qui doit avoir dix-huit ou dix-neuf ans et qui passe son temps à mimer des suicides violents (il se pend dans le salon, il s'égorge dans la baignoire, il se noie dans la piscine...) pour attirer l'attention de sa mère. Il s'achète une Jaguar et la transforme en corbillard...

Un jour, à un enterrement, il rencontre Maude, qui a soixante-dix ans passés... Et qui lui apprend à aimer la vie...

À la fin (je ne te la raconte pas parce que tu ne l'as peut-être pas encore vu), Charlie m'a pris la main. Et elle ne l'a pas lâchée lorsqu'on est sortis et que je l'ai raccompagnée chez elle (sa famille d'accueil habite sur Alma Avenue, à deux pas d'O-High). On n'a pas parlé pendant longtemps. On était trop émus par le film, je crois. En tout cas, moi je l'étais, et j'avais le sentiment que tout ce que je pourrais avoir à dire serait stupide.

On s'approchait de chez elle et elle a demandé :

– Est-ce que ta mère te manque ?

– Euh... Comme j'ai tout oublié de ma vie avant sa mort, pas vraiment. Ce qui me manque, c'est de savoir qui elle était... Si j'avais des contacts avec sa famille... avec la partie de ma famille que je ne connais pas, je pourrais leur demander... J'aimerais aussi savoir comment et pourquoi elle est morte. Pendant longtemps j'ai pris ça pour une fatalité, un accident. Et puis, un jour, quelqu'un m'a dit que ça ne l'était pas.

– Quelqu'un ?

– Un patient de mon père, à Tilliers. Il avait vécu en Algérie et

connaissait mes parents. Quand il est mort, pendant l'été 1970, il m'a fait envoyer des documents qui contenaient soi-disant la réponse à mes questions. Ça m'a fait très peur, alors j'ai tout mis dans une boîte en fer-blanc et je l'ai enterrée dans le bosquet, près de la balançoire, au fond du jardin.

– Pourquoi ?

– J'avais peur que mon père les trouve et les lise. Et j'avais peur de la vérité, je crois. Pendant toute l'année qui a suivi, je me suis efforcé de ne pas y penser. Quand je suis parti, l'été dernier, la boîte était toujours dans le bosquet ! J'avais fini par l'oublier... J'y ai repensé quand tu m'as demandé si ma mère me manque... Quand je rentrerai, j'irai la déterrer. Si j'ai appris quelque chose ici, c'est qu'il ne faut pas avoir peur de la vérité...

*

On a continué à marcher. La dernière phrase que j'avais dite n'arrêtait pas de tourner dans ma tête. Quand on est arrivé au coin de McArthur et Alma, j'ai dit :

– J'espère que ça ne va pas te vexer mais... Maude m'a fait penser à toi.

Elle a souri :

– Harold m'a fait penser à toi.

Elle a mis ses bras autour de mon cou et ses lèvres sur les miennes. C'était doux. Et puis elle a murmuré :

– *This is not my first affair, but please be kind* ⁵⁸...

J'étais si surpris que je n'ai rien pu dire. Le bus arrivait, elle m'a poussé vers l'arrêt et elle est partie dans l'autre direction. Quand le bus a démarré, elle descendait Alma. J'avais envie qu'elle se retourne. Elle s'est retournée.

69

« JUST THE TWO OF US » – BILL WITHERS

(Les aveux d'Abraham)

[Tilliers, mars 2021.]

Assis en équilibre sur son fauteuil molletonné, Abraham essuie ses lunettes.

Franz pose bruyamment le tapuscrit sur le bureau de son père.

– J'ai fini de le lire.

– Alors, qu'est-ce que t'en penses ?

Franz fait une moue mi-figue, mi-raisin. Il cherche ses mots.

– Vachement intéressant... À présent, je sais ce que t'as fabriqué pendant que j'étais en Amérique. Mieux vaut tard que jamais !!! Enfin, il y a des choses que tu ne dis pas, là-dedans...

– Comme quoi ?

– Que sont devenus les salopards que la gendarmerie a arrêtés ? Et le « baron du vice » dont tu parles, on l'a coincé, finalement ?

– Pfff... Bien sûr que non. Il était bien trop protégé. Son nom n'est même pas apparu dans la presse.

– Et les autres ?

– Ah, ça, c'est intéressant... Figure-toi qu'on a retrouvé Castagnet pendu dans sa cellule la veille de sa comparution devant le juge d'instruction...

– Non !

– Si... Quant à Véreult, il a été mis en liberté provisoire, probablement sur ordre du parquet, et il a quitté Tilliers avec armes et bagages.

– Il s'en est tiré, alors ?

– Eh non ! Quelques mois plus tard, on l'a retrouvé à Nice, dans une chambre d'hôtel, « suicidé » de deux balles de revolver dans la tête... qu'il s'était tiré... à travers un oreiller.

– Deux balles de revolver ? À travers un oreiller ? C'est une plaisanterie !

– Ah, pour lui, c'était très sérieux ! Mais pour la presse... Je me souviens qu'à l'époque *Le Canard enchaîné* en a fait toute une série de blagues à mourir...

– C'est le cas de le dire ! Tu penses que...

– Je pense qu'ils étaient tous les deux un peu trop gênants. À la villa, ils avaient dû croiser des gens qui ne tenaient pas à ce qu'on prononce leur nom. L'ironie du sort, c'est que Véreult lui-même a saboté leur petit trafic...

– Comment ça ?

– Eh bien, il avait insisté auprès de ses petits copains de l'Ordre départemental pour qu'ils me suspendent ! Or, c'est parce que je ne pouvais pas travailler que j'ai proposé de m'occuper du chien de Raymond ! Et si je ne m'étais pas occupé de Dog...

– Tu ne serais pas allé fouiner près de la villa...

– Exactement... De leur côté, Claire et ses amies auraient probablement organisé leur raid et ça aurait pu très mal tourner...

Soudain pensif, Abraham secoue la tête.

– Ça s'est bien terminé parce que, sans le savoir, on a pris ces salopards en sandwich. Mais on a eu de la chance...

Franz pose la main sur le tapuscrit.

– Autre chose : à la fin, tu laisses entendre que tu aurais d'autres histoires à raconter ?...

– Oh là, oui ! Des tas ! Mais j'ai jamais eu le temps de les écrire, malheureusement...

– T'es à la retraite depuis dix ans, tu aurais pu !

– J’ai eu autre chose à faire ! Et puis, le temps a passé, je me suis dit que ça n’intéresserait plus personne.

– Tu plaisantes ! Toutes tes histoires m’intéressent ! À commencer par la mienne.

– Oh, mais tu sais déjà tout !

– Non, dit Franz sur un ton un peu sec, je ne sais pas tout. Et je te soupçonne même d’avoir enterré le sujet. Et quand je dis « enterré », c’est plutôt le contraire...

– De quoi tu parles ? demande Abraham, avec surprise.

Franz sort son téléphone.

– Attends. Je veux pas perdre une miette de ce que tu vas me dire.

Il ouvre une appli, presse le bouton « Play » et pose le téléphone sur la table.

– Allons-y !... (Il prend une grande inspiration.) Pendant l’été 1970, un an avant de partir à Oakland, j’ai reçu une enveloppe de M. Boulanger. Tu te souviens de M. Boulanger ?

Les deux pieds arrière du fauteuil retombent sur le sol. Abraham fait la grimace et soupire. Il croise les mains devant lui sur le bureau.

– Bien sûr...

– Boulanger était fonctionnaire en Algérie entre 1960 et 1962. Il est revenu en France pendant qu’on était à Rochester. Il s’est installé à Tilliers et, quand nous sommes arrivés d’Amérique, c’est lui qui t’a fait prévenir qu’il y avait une clientèle de médecin à reprendre ici. C’est grâce à lui que nous sommes venus vivre dans cette maison... Jusqu’ici, je ne me trompe pas ?

– Non...

– Après notre arrivée, il est devenu l’un de tes patients. Tu l’as guéri de sa leucémie...

– Bah non, proteste Abraham, je l’ai pas guéri, je l’ai confié à Sonia Fisinger, la spécialiste en hématologie de Tourmens. Une femme épatante. C’est grâce à elle qu’il s’est mis en rémission...

– Bien sûr, mais son médecin, c’était toi. Et tu l’as bien soigné. Il me l’a dit.

– Ah bon ? Quand ça ?

– Quand j’ai été hospitalisé à l’hôpital de Tilliers pour ma pneumonie, en 1964. Il y était aussi à ce moment-là, trois chambres plus loin. Il m’a parlé de toi et de ma mère. Il savait tout sur nous.

– Ah bon ? Tu ne m’avais jamais dit ça !

– Non, j’avais dix ans, il m’a fait peur. Comme il était très maigre et très pâle, je l’avais surnommé « l’Ombre blême »... J’ai retranscrit nos conversations dans mon journal – tu sais que j’écris tout... Et puis j’ai oublié. Mais lui ne nous a pas oubliés. Et comme il a été bien soigné, il a vécu encore plusieurs années... Je l’ai croisé de nouveau, quelques années plus tard.

À présent, Abraham regarde son fils avec curiosité.

– J’étais assis sur notre banc habituel, sur le mail. Et pendant que je

regardais le cimetière, il s'est assis à côté de moi.

Franz sourit à ce souvenir.

– Il m'a parlé de romans d'espionnage... Pour me faire comprendre qu'en Algérie, il travaillait pour les services secrets.

– Oui, murmure son père... Il était « barbouze ». Il surveillait l'extrême droite. L'OAS...

– Ceux qui t'avaient condamné à mort ?... C'est bien ce que j'ai compris à l'époque. Et il m'a dit quelque chose que je n'ai pas oublié... « Ce n'est pas le hasard qui a mis une bombe sur le trajet de ta mère. C'était un règlement de comptes. Vous étiez visés, elle et toi. »

Abraham ne dit rien. Franz le regarde un instant, puis reprend.

– L'été juste avant ma terminale, quand il est mort de sa leucémie, quelqu'un a déposé chez nous une grande enveloppe à mon nom. Elle contenait une lettre de Boulanger et des documents. Je ne savais pas quoi en faire. Comme je ne voulais pas que ça traîne, j'ai enveloppé le tout dans un plastique, je l'ai fourré dans une boîte de petits gâteaux vide que j'ai enterrée dans le jardin, au milieu du bosquet, derrière la balançoire... En me disant qu'il serait toujours temps de la déterrer le jour où je serais prêt à les lire. À ce moment-là, je n'en avais pas très envie. L'été suivant je suis parti à Oakland. J'avais complètement oublié cette foutue boîte. Je m'en suis souvenu là-bas...

Franz croise les bras, regarde Abraham et secoue lentement la tête comme un père regarde un enfant qui vient de casser un pot de confiture.

– À mon retour ici, bien décidé à en avoir le cœur net, je suis allé creuser la terre du bosquet. Mais j'ai eu beau faire des trous dans tous les sens, je n'ai rien trouvé ! La boîte avait disparu ! Ça m'a tellement stupéfait que je me suis demandé si je n'avais pas rêvé. Je pensais que si Claire ou toi vous l'aviez trouvée, vous m'en parleriez... Mais vous n'avez rien dit. Alors je n'ai rien dit non plus. J'ai fini par penser que ces documents n'avaient existé que dans mon imagination.

Abraham ouvre la bouche mais ne dit rien. Franz pose un index sur le tapuscrit.

– Et voilà que cinquante ans plus tard, en lisant tes souvenirs triomphants de l'année 1971, j'apprends que je n'avais pas rêvé ! Cette foutue boîte, c'est le chien de Raymond Lacroy qui l'a déterrée, n'est-ce pas ?

Abraham hoche la tête avec le petit rire embarrassé de celui qui vient d'être pris sur le fait.

– Oui... Un matin, j'ai laissé Dog dans le jardin et je suis repassé le chercher vers midi pour le ramener à Raymond, qui venait de rentrer de vacances avec Suzanne. Je l'ai entendu gratter comme un fou dans le bosquet, il ne voulait pas en sortir, alors je me suis glissé entre les arbres et j'ai vu quelque chose à demi enterré...

– Et... tu ne t'es pas demandé comment c'était arrivé là ?

Abraham rit.

– Oh, mais j'ai compris tout de suite... Je connaissais mon fils et son

goût pour le secret !

Franz se raidit.

– Et... tu as lu ce qu'il y avait dans la boîte ?

– Oui.

– Et... qu'est-ce que tu as fait des documents ? Tu les as détruits ?

Abraham soupire. Il repousse son fauteuil, se penche vers un petit placard placé sous la fenêtre, l'ouvre et en sort quelque chose. Il se lève, fait le tour du bureau, s'assied à côté de Franz et pose l'objet sur les genoux de son fils. C'est une boîte métallique carrée, cabossée et rouillée, portant des illustrations dorées sur fond rouge.

Le couvercle porte une inscription :

GÂTEAUX AU MIEL LACROY
DOUX ET FONDANTS DEPUIS 1925

Franz est médusé. Il ouvre la boîte, en sort une lettre, une coupure du *Journal d'Alger*, des fiches bristol et une photographie en noir et blanc qui représente ses parents, Lehna et Abraham, en compagnie d'un autre couple...

– Cette boîte, dit Abraham avec un sourire ému, c'est Frank et Luciane qui l'ont dessinée et illustrée, la première année où ils ont travaillé ensemble à l'usine.

– Je ne savais pas, répond Franz machinalement.

Il lève les yeux vers son père.

– Alors, tu as tout gardé ?...

– Oui. Je me suis dit que si tu ne trouvais pas la boîte à ton retour, tu viendrais m'en parler... Mais tu n'as rien dit...

Ils se regardent tous les deux et secouent la tête de la même manière.

– On est aussi bêtes l'un que l'autre, dit Franz.

– Je pense que j'ai plus de bêtise que toi au compteur, mon fils...

Franz regarde les fiches bristol.

– Tu les as lues, dit-il ?

– Oui, répond Abraham.

– Raconte.

*

– Le couple sur la photo, avec ta mère et moi, ce sont des... amis, Yvette et François d'Orignan. La photo a été prise pendant un séjour au Maroc, en 1953... J'ai rencontré Yvette pendant mes études, juste avant la guerre. Elle avait quatre ou cinq ans de plus que moi. Elle était infirmière à Mustapha. On était célibataires, on s'est mis à sortir ensemble, on allait au cinéma, à la plage... Quand je la raccompagnais chez elle le soir, je m'arrêtais à la porte ; je voyais bien qu'elle était déçue : elle avait une colocataire, infirmière elle aussi, qui travaillait toujours de nuit... Elle aurait voulu que ça aille plus loin. Je l'aimais bien, mais sans plus. Et, de toute manière, j'avais du mal à

m'attacher, à ce moment-là... Elle a fini par me dire qu'il fallait que je me décide. Je lui ai répondu, de manière assez maladroite, que je n'étais pas attiré par elle... Je m'attendais à ce qu'elle le prenne très mal, mais elle s'est confondue en excuses ! Ça m'a laissé sans voix... Et puis j'ai compris : elle croyait que *les femmes* ne m'attiraient pas ! Je ne l'ai pas détrompée. Ça m'arrangeait, au fond, de la laisser penser que je préférais les hommes. Ça m'évitait de la blesser. Mais je regrette de ne pas avoir été franc... On est restés amis. Un peu avant la guerre, elle a rencontré François d'Orignan, vieille famille française très fortunée, propriétaire d'une clinique à Alger. Ils m'ont invité à leur mariage... (Abraham sourit.) J'y suis allé avec ma cousine Mireille... Tu te souviens de Mireille ?

– Je me souviens surtout que quand j'étais petit, elle me collait son rouge à lèvres sur les joues et je détestais ça !

– Elle t'aimait beaucoup, tu sais...

– J'en suis sûr... Continue.

Abraham soupire.

– Yvette a cessé de travailler, la guerre est arrivée, je ne les ai plus vus. Beaucoup de Français d'Alger ont cessé de fréquenter les Juifs, entre 1940 et 1944... Après la guerre, j'ai choisi l'obstétrique, j'ai été nommé chef de clinique à Mustapha. Un jour, en 1952, je vois Yvette entrer dans mon bureau de consultation. Elle est catastrophée : elle est enceinte mais elle ne veut pas de cette grossesse et elle me demande de l'aider.

– Comme ça ?

– Comme ça.

Abraham reste silencieux un long moment.

– Une deuxième fois, j'ai manqué de courage. Je venais de commencer mon clinicat et je marchais sur des œufs, car mes collègues étaient furieusement antisémites et ils m'avaient dans le collimateur. J'avais déjà tiré d'affaire des malheureuses qui s'étaient fait avorter sur une table de cuisine, mais c'était la première fois qu'une femme me demandait de le faire. (Il prend une grande inspiration.) J'ai refusé. Je lui ai balancé les trucs habituels – que c'était illégal et dangereux, qu'elle risquait sa vie, qu'elle devait réfléchir. Enfin, toutes les conneries qu'on disait quand on ne voulait pas toucher à ça. Elle ne m'a pas supplié ni fait de reproches, elle m'a remercié et elle est partie sans un mot. Dix jours plus tard, une ambulance l'a amenée dans le service avec une septicémie et une hémorragie utérine. Elle avait fini par trouver quelqu'un qui avait fait ça de la pire manière... Heureusement, à l'époque, on commençait tout juste à avoir des antibiotiques, de la pénicilline, du chloramphénicol... et on a pu soigner sa septicémie. Six mois plus tôt, elle serait morte ! Mais son hémorragie était si grave que j'ai dû lui faire une hystérectomie. Elle avait trente-huit ans, elle n'avait pas d'enfant et n'en aurait jamais... Le plus affreux dans tout ça, c'est que son mari, quand il a appris qu'elle était sauvée, a pleuré dans mes bras. Il l'adorait... C'est terrible de voir les gens que tu as trahis se confier à toi comme si tu étais la meilleure

personne au monde... Bien sûr, je ne lui ai pas dit qu'elle m'avait demandé de l'avorter, ni ce qu'elle avait fait... Quand elle s'est réveillée, on était tous les deux à son chevet. Elle a vu d'abord son mari, puis moi, et elle a compris que je n'avais rien dit... Je ne sais pas quelles salades j'ai racontées pour expliquer son état, mais quand je leur ai annoncé qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfants, son mari s'est mis à pleurer et c'est elle qui l'a consolé... Manifestement, il ne savait pas qu'elle était enceinte, et elle ne tenait pas à ce qu'il le sache... Elle avait pris une décision et l'avait payée très cher... Je me suis senti très coupable d'avoir refusé de l'aider. C'est ma lâcheté qui l'avait mise dans cette situation... Mais après ça, son mari et elle m'ont traité comme un sauveur. Ils se sont mis à me faire des cadeaux, à m'inviter à dîner, à envoyer des caisses de vin et des fleurs au personnel du service... À leurs yeux, c'était grâce à moi qu'elle était en vie...

... Je n'ai rien dit, je ne pouvais pas refuser leurs cadeaux, j'ai pensé que ça allait se tasser...

... Un jour, dans l'entrée de Mustapha, une femme m'aborde en me disant : « Vous avez l'air gentil. Est-ce que vous pourriez faire quelque chose pour nous ? » Elle avait amené son père parce qu'il avait craché du sang. Ils étaient là depuis plusieurs heures, personne ne s'était occupé d'eux. Je les ai conduits dans une salle de consultation. Le père, qui s'appelait Aylan Si-Yahia, m'a décrit ses symptômes, la fille a fait la traduction, et après les avoir écoutés, je suis allé secouer l'interne, qui n'avait pas voulu se fatiguer avec un vieil homme amaigri, qui parlait seulement le kabyle... Inutile de te dire qu'il l'a fait hospitaliser tout de suite en pneumo. Sa fille et lui m'ont remercié très chaleureusement, et je suis remonté dans mon service.

... Quelques soirs plus tard, en mai 1952, je suis allé à une réunion de soutien à Messali Hadj, le chef du MTLD ⁵⁹, un des partis nationalistes algériens. Pendant la guerre, Vichy l'avait emprisonné dans un bagne à Brazzaville... Il avait été libéré en 1944 mais, parce qu'il revendiquait l'indépendance haut et fort, il était interdit de séjour en Algérie. En 1952, il y est entré clandestinement pour participer à une manifestation à Orléansville. Les flics l'ont arrêté et il a été envoyé en résidence surveillée quelque part dans l'ouest de la France. Hadj était partisan d'une solution pacifique, et j'adhérais à sa vision des choses... Et à ce meeting de soutien, une femme me salue, et je reconnais la fille de Monsieur Si-Yahia... Elle me tend la main, elle dit : « Bonjour Abraham, je vous ai pas donné mon nom l'autre jour, je m'appelle Lehna. » C'est comme ça qu'on s'est rencontrés, ta mère et moi.

... Bon, j'ai pas besoin de te dire qu'elle m'a plu tout de suite. Et j'ai vite compris que c'était réciproque : quand on est sortis de la réunion, comme je restais planté devant elle sans savoir quoi dire, elle m'a demandé si j'avais le téléphone ! J'avais pas le téléphone chez moi, mais je lui ai dit qu'elle pouvait m'appeler à l'hôpital...

... Elle travaillait dans une épicerie et suivait les cours du soir pour passer les concours de l'administration. Elle avait fait venir son père de

Constantine pour le faire soigner. Malheureusement, il avait une tuberculose avancée et il était déjà très fatigué. Plutôt que rester dans un dispensaire à Alger, il a préféré rentrer chez lui. Et il a eu raison : il est mort quelques mois plus tard, au milieu de sa famille.

... Pour ta mère, fréquenter un médecin juif d'Alger, c'était pas très simple, mais elle se foutait royalement de ce qu'on pouvait dire d'elle, et elle avait une famille qui l'aimait et admirait son énergie et sa personnalité. Un jour, elle m'a demandé de la conduire à Constantine, je pensais qu'on partait en week-end amoureux mais en fait elle voulait me présenter à ses parents. Ils m'ont accueilli comme un fils... J'étais amoureux d'elle, ça m'a comblé de rencontrer tout le monde.

... Quand on est rentrés à Alger, dans la voiture, elle a dit : « Je n'aurais pas dû t'emmener là-bas sans savoir si tu voulais faire ta vie avec moi... »

... Elle avait beaucoup de scrupules. Ça m'a incité à être plus franc avec tout le monde.

... Un jour, je lui ai raconté l'histoire d'Yvette, en disant que je me sentais coupable. Elle m'a dit : « La vie des femmes, c'est beaucoup plus compliqué que pour les hommes. Et il y a deux sortes d'hommes. Ceux qui la leur compliquent encore plus, et ceux qui la leur rendent plus facile. Je sais quelle sorte d'homme tu es. Et comme tu es médecin, tu peux faire beaucoup pour beaucoup de femmes. »

70

« LES BARBOUZES » – LES FRÈRES JACQUES (L'héritage de l'Ombre blême)

... J'avais toujours dit à ta mère que je n'étais pas chaud pour avoir des enfants. Elle m'avait répondu : « On n'en aura pas si tu n'en veux pas. Je ne veux pas enchaîner un homme avec un enfant. » Et puis un jour, ça faisait un an qu'on vivait ensemble, elle avait passé le concours des PTT, elle avait un bon emploi, moi j'avais l'hôpital, tout allait bien... Elle m'a annoncé qu'elle était enceinte. On faisait attention, mais on ne contrôle pas tout... Elle a dit : « Si tu ne veux pas être père, je me débrouillerai. On n'est pas mariés. »

Franz sourit.

– Quelle femme...

– Ouais, hein ? Pour moi, c'était tout réfléchi. Je ne tenais pas à avoir des enfants, mais si j'en avais, c'était avec elle. Alors on est allés ensemble à la mairie signer un papier disant : « Monsieur Abraham Farkas est le père du ou des enfants dont Mademoiselle Lehna Si-Yahia est enceinte ». Et, en même temps, on a fait les démarches pour se marier. Nos familles étaient très heureuses. On a eu droit à deux fêtes. Et deux autres à ta naissance... L'année 1954 a été une très belle année pour nous. Enfin, jusqu'à la Toussaint...

... Dans les mois qui ont suivi, j'ai vu ta mère changer du tout au tout. Elle avait peur pour toi et pour moi. Elle voulait qu'on quitte l'Algérie... Après le débarquement des Alliés en 1942, une de ses cousines avait rencontré un médecin militaire canadien et elle était allée s'installer avec lui au Québec. Ta mère disait qu'on devrait y aller nous aussi...

... Mais bon, quitter sa terre natale, ça ne se fait pas comme ça...

Perdu dans ses pensées, Abraham reste silencieux un long moment.

Franz désigne la photo.

– Les vacances au Maroc avec les d'Orignan...

– Ah, dit son père en souriant. Tu perds pas le fil, hein ?

– *Nope*...

– Eh bien... Un jour – ça faisait quelques mois que ta mère et moi on vivait ensemble – Yvette m'a invité à dîner en me disant d'amener qui je voulais. J'y suis allé avec Lehna. Yvette a peut-être été surprise, mais elle n'a rien dit. Son mari, lui, était ravi. Il savait qu'Yvette avait eu le béguin pour moi, et ça l'a rassuré, je pense. Lehna et elle se sont bien entendues et avant qu'on ait pu dire Ouf !, voilà qu'ils nous invitent à passer une semaine au Maroc avec eux. D'Orignan était aussi actionnaire d'une clinique à Fès. On a passé une semaine dans une maison de style mauresque superbe... Où ils se faisaient servir par une demi-douzaine de femmes... Par courtoisie, on n'a rien dit, mais on s'est juré de ne plus jamais retourner là-bas et on s'est efforcés de ne plus trop les fréquenter. Ça n'a pas été facile...

... À Alger, la clinique de d'Orignan, le Grand Figuier, était en pleine expansion. C'était un dispensaire, il voulait en faire un établissement de luxe pour les hauts fonctionnaires du gouvernement général et les grands bourgeois d'Alger. Il voulait y ouvrir une maternité et un service de chirurgie gynécologique... Et il m'a proposé d'aller y travailler. Il était prêt à me faire un pont d'or. Il en avait les moyens.

– Tu ne voulais pas ?

– Non. Je voulais continuer à soigner tout le monde. À Mustapha, c'était possible : c'était un hôpital public. Dans sa clinique, je n'allais voir que des femmes blanches et riches. Alors j'ai refusé poliment. Et on s'est moins vus... Et puis la guerre a commencé...

... En mai 1958, après quatre ans d'embuscades et d'attentats du FLN et de représailles militaires françaises, des généraux montent un coup d'État, menacent de renverser le gouvernement et ils exigent qu'on appelle de Gaulle au pouvoir ! Qu'à cela ne tienne ! Le président René Coty appelle de Gaulle... Lequel, bien sûr, répond présent ! Certes, il se défend de jouer les dictateurs à soixante-sept ans, mais y'a pas d'âge pour ça... Pinochet avait soixante ans quand il a fait assassiner Allende et pris le pouvoir au Chili !

... De Gaulle obtient des pouvoirs spéciaux et en particulier celui de se mitonner une nouvelle constitution rien que pour lui. Fin 1958, il se rend en Algérie et donne de faux espoirs à tout le monde. L'année suivante, il fait son grand discours sur l'autodétermination qui rend furieux les opposants à

l'indépendance. Et là, les balles se mettent à voler et les bombes à exploser de plus belle...

... Ta mère insistait de plus en plus pour qu'on s'en aille, et moi je freinais des quatre fers, je ne voulais pas planter là nos deux familles, sans savoir ce qui leur arriverait.

... J'ai tenu bon jusqu'en 1961. À un congrès d'obstétrique auquel elle m'avait poussé à me rendre, je me lie d'amitié avec un médecin américain. Il me dit que la Mayo Clinic, à Rochester, dans le Minnesota, offre des bourses de recherche à des praticiens du monde entier, et me donne un dossier de candidature. Quand j'en parle à ta mère, elle me le fait remplir et va le poster elle-même. Moi, je me dis : « De toute manière, je serai pas choisi ; et si je le suis, je peux toujours dire non... »

Abraham pousse un petit rire amer.

– Quand une guerre éclate à l'intérieur même d'un pays, tu ne sais plus vers qui te tourner. Mais les gens qui avaient besoin de soins avant les fusillades, les arrestations, les plasticages... ils continuent à en avoir besoin.

... Un jour, je reçois de nouveau Yvette en consultation. Cette fois-ci, son mari l'accompagne. Elle est très inquiète parce qu'elle s'est remise à avoir des règles, alors qu'elle n'a plus d'utérus. Et il ne me faut pas longtemps pour découvrir que la malheureuse a un cancer du col. Quand j'avais fait l'hystérectomie, je lui avais laissé son col ; c'était la procédure habituelle à l'époque, pour éviter une incontinence et tout plein d'autres problèmes. Mais à ce moment-là, les frottis de dépistage n'existaient pas. On n'a commencé à en faire qu'à la fin des années 1960...

... Son cancer était très étendu. Il lui fallait de la chirurgie et de la radiothérapie. Au printemps 1961, son mari l'a emmenée à Paris pour qu'elle se fasse soigner. Avant de partir, Yvette nous laisse les clés de leur appartement, rue Michelet. Elle nous dit : « François va faire l'aller et retour pour s'occuper de la clinique, mais l'appartement est très grand. Si jamais vous ne pouvez plus rester chez vous, allez vous y installer... » Ta mère la remercie. Moi, je me sentais coupable d'accepter...

– C'est pas toi qui lui as collé un cancer, commente Franz.

– Non, mais...

– Mais quoi ? Tu aurais dû la mutiler, pour le lui éviter ?

– Non, bien sûr... Mais bon... La culpabilité ça ne se commande pas.

– Je sais, répond son fils plus doucement. Continue.

– Finalement, on a accepté...

– Et donc, c'est dans leur appartement qu'on allait se réfugier, le soir où ma mère est morte ?

– Oui.

– J'ai lu que les appartements vides étaient souvent plastiqués, pour « punir » les Français partis en métropole d'avoir quitté l'Algérie... C'est ce qui s'est passé ?

Abraham secoue la tête. Il désigne les fiches bristol.

– Lis ça. Ce sont les transcriptions d'écoutes faites sur la ligne téléphonique et dans l'appartement des d'Orignan.

Franz ouvre de grands yeux.

– Ils étaient sur écoute ??? Et... qu'est-ce que ça dit ?

– Tu ne veux pas les lire toi-même ?

– Je préfère que ça vienne de toi.

– Pourquoi ?

– Parce que tu es mon père, et que tu aurais dû me dire ça il y a cinquante ans.

Abraham s'assombrit.

– Oh, mon petit chat...

Franz pose la main sur celle de son père et le regarde avec douceur.

– Je ne t'en veux pas, Papa. Je comprends tes raisons de ne rien dire. Mais le seul bienfait de cette foutue pandémie, c'est que j'ai enfin l'occasion de parler avec toi de cette histoire... de *notre* histoire... et d'entendre, de ta bouche, comment ma mère est morte.

Abraham retire ses lunettes et les pose devant lui.

– Comme tu veux, mon fils... Ce que disent les transcriptions, c'est que d'Orignan attire l'attention des barbouzes au printemps 1961 à cause de ses allers et retours entre Paris et Alger. Il a une bonne excuse : l'hospitalisation de sa femme en France. Mais un fonctionnaire un peu plus méfiant que les autres...

– Boulanger ? Mon « Ombre blême »...

– Lui-même... trouve que d'Orignan, qui fait des va-et-vient fréquents, est toujours très chargé. Alors il met sa ligne sur écoute, fait poser des micros chez lui et découvre qu'il sert de transporteur pour l'OAS. De temps à autre, l'appartement accueille aussi des réunions clandestines. D'Orignan est un rouage mineur de l'organisation, alors les barbouzes patientent, en attendant qu'il leur donne l'occasion de coincer de plus gros poissons...

(Il désigne les fiches.)

... Pour ce qui nous concerne, les écoutes les plus éclairantes datent de septembre 1961. D'Orignan est à Alger. Lors d'une conversation téléphonique avec le cancérologue parisien qui s'occupe de sa femme, il comprend qu'Yvette n'en a plus que pour quelques mois. Le soir même, il reçoit des membres de l'OAS à qui il annonce qu'il part en France et ne pourra pas leur servir de courrier pour une durée indéterminée. Un des types présents suggère de piéger sa porte d'entrée, car les appartements inoccupés sont souvent cambriolés, et le sien contient beaucoup d'objets de valeur. Et il lui propose de s'en occuper. D'Orignan accepte...

– Ah ! murmure Franz.

– Ouais... Le 21 octobre, j'apprends que l'OAS a passé un contrat sur ma tête. C'est une de mes patientes qui me prévient. Elle faisait comme toi, elle écoutait aux portes... J'appelle ta mère à son bureau, je lui dis de passer te prendre à l'école et d'aller chez les d'Orignan, puisqu'on a les clés. Je vous

rejoindrai le soir, après ma contre-visite à la maternité. Elle n'attendait que ça. Elle va te chercher, fourre quelques affaires dans une valise et t'emmène rue Michelet...

– Alors, finalement, c'était un accident ?...

– Non.

– Mais d'Orignan ne pouvait pas savoir...

– Juste avant de quitter notre appartement, ta mère a appelé Yvette dans sa chambre d'hôpital à Paris, pour la prévenir et la remercier. C'est François qui a répondu. Quand il a entendu ta mère lui expliquer la situation, il n'a rien dit. Enfin, si, il a dit *Mektoub* – « C'était écrit » ! Et puis il lui a passé sa femme, qui ne savait pas que l'appartement avait été piégé.

– Co... comment sais-tu ça ? La chambre d'Yvette était sur écoute ?

– Non, mais ta mère et moi nous l'étions.

– Quoi ? Mais vous n'étiez pas à l'OAS, vous !

– Non, mais nous étions proches des d'Orignan. Yvette appelait souvent chez nous le soir, pour me parler de son traitement. Et puis, j'étais médecin, et bon nombre de notables d'Alger s'étaient ralliés à l'OAS...

*

Ils se taisent longtemps tous les deux. Franz tourne et retourne les fiches cartonnées, la photo et l'article.

– Ce salaud nous a envoyés à la mort, dit-il enfin. Mais *pourquoi* ?

– *Ohmonddieu*, soupire Abraham. Comment savoir ? Personne ne pensait correctement à cette époque-là... Par ressentiment, peut-être ? Il n'avait pas d'enfant, sa femme allait mourir, l'Algérie allait devenir indépendante, il allait tout perdre... Et nous, le couple judéo-kabyle, on partait en Amérique avec notre fils ! Ou alors... Yvette lui a peut-être raconté qu'elle avait avorté, que j'avais refusé de l'aider et qu'ils n'avaient jamais eu d'enfants à cause de ça... C'est le genre de chose qu'on dit avant de mourir...

– *Mmmhh...* Tu as raison, on ne saura jamais... Mais... tu ne t'es douté de rien ?

Abraham secoue la tête.

– Après l'explosion rue Michelet, vous avez été transportés à Mustapha – par bonheur c'est juste à côté... Ta mère était morte, je n'ai pas voulu te garder à l'hôpital, je ne m'y sentais pas en sécurité, alors je t'ai fait transporter au Grand Figuier... En un sens, ça nous a peut-être protégés de nous y réfugier... Les types qu'on avait chargés de m'abattre pouvaient difficilement aller faire ça chez leur petit camarade...

– Donc, tu ne te doutais de rien.

– Eh non... Je suis resté avec toi tout le temps que tu étais dans le coma. Tout le monde a été très gentil mais au bout de deux ou trois jours une chose m'a tracassé : d'Orignan avait forcément été prévenu que son appartement avait été plastiqué, que ta mère était morte et que tu étais hospitalisé dans sa clinique. Mais à aucun moment il ne m'a appelé...

– Ah...

– Ça m’a paru bizarre. Je me doutais qu’Yvette allait très mal, alors je n’y ai pas prêté attention plus que ça. Et puis, un peu plus tard, je me suis posé une question très simple : si on avait voulu plastiquer l’appartement des d’Orignan, comment se faisait-il que la charge avait été placée à l’intérieur, et pas devant la porte, tout bonnement ?

– Je me suis fait la même réflexion, autrefois...

– J’ai commencé à me sentir de plus en plus mal au Grand Figuier. Un matin, une des sages-femmes de Mustapha m’a apporté un pli qui venait de la Mayo Clinic. On m’accordait la bourse, nous pouvions partir sur-le-champ. Je n’avais plus qu’à attendre que tu te réveilles...

Franz penche la tête et sourit.

– Tu étais certain que j’allais me réveiller ?

– Certain ? Non. Mais j’avais bon espoir...

Pensif, Franz hoche la tête et désigne la boîte.

– Quand tu as lu ces fiches, en 1971, tu n’as pas eu envie de retrouver d’Orignan et de...

– Quoi ? D’aller le tuer ?

– Non, bien sûr... C’est pas le genre de la maison...

– Voilà... Quand Dog a déterré ta boîte, tu étais en Amérique, Claire et moi on venait de vivre une grande aventure et on était tous les deux encore plus engagés dans nos diverses activités... J’allais pas laisser tout ça en plan. Pour aller lui dire... quoi ?

– Oui... Je comprends... Il y a cependant encore une chose que je ne comprends pas. Pourquoi Boulanger s’est-il mêlé de notre histoire ?

– Tu as vu *La Vie des autres*, le film allemand sur le flic de la Stasi qui surveille un couple d’artistes ?... Eh bien, parfois, il y a un cœur sous la blouse d’un barbouze... Ce qui est arrivé à ta mère est tragique et injuste. Boulanger en avait été témoin en temps réel, pour ainsi dire, mais il n’avait rien fait pour l’empêcher. Je ne sais pas s’il aurait pu faire quelque chose, d’ailleurs. Il avait pour mission de coincer des terroristes, pas de sauver des innocents... Il s’en est peut-être voulu... Quand on est arrivés en France, il nous a guidés jusqu’ici. Pour réparer, j’imagine.

– Je t’entends, mais pourquoi m’a-t-il envoyé tout ça, dit Franz agacé en soulevant les fiches. Je pouvais vivre sans savoir pourquoi ma mère est morte... Et d’ailleurs, en cinquante ans, j’ai eu le temps de m’y faire !

Le regard d’Abraham se perd dans le vague.

– À l’époque où on lui a découvert sa leucémie, la plupart des médecins français racontaient des bobards aux patients qui avaient un cancer ou une maladie grave. Pour ne pas les désespérer, soi-disant. J’ai toujours trouvé ça crapuleux. Alors je lui ai parlé franchement de sa maladie, même à la fin. Peu avant de mourir, il m’a remercié de ne jamais lui avoir menti et il m’a demandé : « Pourquoi m’avez-vous toujours dit la vérité, Docteur ? Il y a tant de malades qui ne comprennent pas ce qui leur arrive parce que les médecins

leur ont menti... » Et j'ai répondu : « Si j'étais à votre place, je voudrais savoir, pour décider de ce que je fais de ma vie. »

– Ah... Tu penses qu'il a voulu nous rendre la pareille ?

– C'est pas impossible...

Franz hoche la tête. Il se penche vers son père et lui donne un baiser sur la joue.

– Merci de m'avoir tout raconté, Papa. (Il se redresse.) Et maintenant... à mon tour de te confier quelque chose...

Abraham le regarde avec un mélange de surprise et d'inquiétude.

– Tu es malade ?

– Non, non, ne t'inquiète pas ! Je pète la forme. Mais moi aussi j'ai... un secret à te révéler.

– *Mmmhh...* fait Abraham. Dans ses bouquins, Serge Tisseron dit que les secrets de famille sont souvent liés à une mort ou une naissance cachées... Tu n'as tué personne, j'imagine...

– Non, dit Franz en riant. J'ai très souvent eu envie de le faire, mais non...

– Alors, dit Abraham avec un sourire paternel, tu veux me confier que tu as un enfant caché, c'est ça ?

Le sourire de Franz s'agrandit. Il prend la main de son père.

– Pas exactement...

71

« LITTLE GREEN » – JONI MITCHELL

(Aérogrammes, 12)

À la fin d'un aérogramme daté du 20 novembre 1971, dans lequel il décrit de manière très détachée ses activités scolaires de la semaine écoulée, Franz a gribouillé dans la marge, en guise de post-scriptum, quelques phrases un peu sèches.

Papa, j'ai appelé Julie Bain hier soir. Elle vit toujours dans la même maison à Rochester. Elle était contente de m'entendre et d'avoir des nouvelles. Mike et Steve vont bien. Ils vous saluent.

♪ *Just a little green* ♪

Sur la page lignée qui suit l'aérogramme, le ton est très différent.

Je crois que je ne me suis jamais senti aussi mal. Mon père m'a toujours recommandé de me protéger, y compris des personnes que j'aime le plus. Mais cacher délibérément quelque chose d'aussi considérable que ce que j'ai entendu hier soir...

La toute première semaine de mon arrivée, Chris a mentionné que ce n'était pas mon premier séjour en Amérique. Un des garçons a demandé où j'étais allé, quand et comment.

♪ *Like the color when the spring is born* ♪

J'ai raconté :

« Mon père avait décroché une bourse de recherche à la Mayo Clinic. À Rochester, on a fait du *house sitting* chez un couple d'infirmiers qui partait un an en Europe et qui ne voulait pas laisser sa maison vide. Le jour de notre arrivée, on a fait la connaissance de Julie Bain, qui vivait avec ses garçons, Mike et Steve, de l'autre côté de la rue. J'étais plus jeune qu'eux mais j'étais inscrit dans la même école. Alors on y allait ensemble et je rentrais goûter avec eux en attendant que nos parents rentrent. Ils étaient comme deux grands frères pour moi. Ils m'ont appris à parler anglais ! Julie travaillait le week-end. Mike et Steve se sont mis à venir passer la journée du samedi et du dimanche chez nous quand leurs grands-parents, qui vivaient à quelques kilomètres de là, ne pouvaient pas les prendre. Et souvent, les soirs de semaine, Julie nous gardait à dîner, mon père et moi. Après le repas, pendant que les adultes lavaient la vaisselle et bavardaient, on descendait au sous-sol pour regarder *Lassie* et *Dennis the Menace* et les rediffusions de *Zorro*. Et comme les parents parlaient longtemps, il nous arrivait même de regarder *The Dick Van Dyke Show* et *Alfred Hitchcock Presents*... Au début, je n'y comprenais rien, mais Mike et Steve m'expliquaient... J'ai appris à parler anglais comme ça. Devant la télévision avec mes deux copains... »

♪ *There'll be crocuses to bring to school tomorrow* ♪

J'ai raconté ça avec beaucoup de plaisir, et Hattie a dit que si je voulais appeler Julie Bain, je ne devais pas hésiter.

J'ai répondu : « Oh, merci, je vais y réfléchir », et puis je n'y ai plus pensé. J'étais embarrassé. Le téléphone et moi, à ce moment-là...

Mais je n'avais pas raconté ceci :

Un soir, je regardais la télé avec Mike et Steve... Pendant la publicité, je suis monté me verser un verre de lait. Mon père et Julie étaient debout dans la cuisine, l'un près de l'autre, ils se tenaient la main et ils s'embrassaient. J'ai redescendu trois marches, et puis j'ai fait du bruit en remontant et quand je suis entré dans la cuisine, ils étaient assis comme si de rien n'était. Je savais qu'ils s'aimaient bien, mais je ne savais pas si j'avais le droit de les voir s'embrasser. J'ai compris qu'ils faisaient ça en cachette. Peut-être à cause de moi, peut-être à cause de Mike et Steve. Je ne comprenais pas pourquoi. Plus

tard, j'ai demandé à mon père : « Est-ce que tu vas te marier avec Julie ? » et il a répondu : « Non, elle a déjà un mari... » Mais il n'a pas voulu me dire où était son mari. Quand j'ai posé la question à Mike et Steve, ils m'ont répondu qu'il travaillait sur un puits de pétrole, quelque part, et qu'il n'allait pas revenir avant plusieurs années. Bien après, j'ai pensé que s'il avait vraiment travaillé quelque part, il aurait envoyé de l'argent à sa famille. Mais Julie avait deux boulots, la semaine de 8 à 4 dans un pressing, le samedi et le dimanche dans un 7-Eleven⁶⁰... Quand il revenait tôt de la Mayo Clinic, mon père disait à Julie : *I'm going shopping. Care to join ?*⁶¹ et ils y allaient ensemble.

Quand ils revenaient, on mettait la plus grande partie des courses dans le frigo et les placards de Julie. Elle voulait lui donner de l'argent parce qu'il avait payé mais il répondait qu'on dînait souvent chez elle, et parfois quand il devait rester tard à la Mayo Clinic, je passais la nuit sur un lit de camp dans la chambre des garçons... J'ai fini par comprendre qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour l'aider, elle était vraiment fauchée. Je l'ai même vu réparer des trucs chez Julie : une porte de placard, une lampe qui ne fonctionnait plus, les toilettes...

Moi, je me disais que c'était dommage, ils s'entendaient bien, ils auraient dû se marier, mais bon, ce n'était pas possible...

Au bout de dix ou onze mois, le contrat de mon père s'est terminé, il m'a dit qu'on devait repartir. Et on est allés s'installer en France...

J'ai écrit à Mike et Steve et ils m'ont répondu pendant longtemps. Mais chaque fois que je parlais de Julie et eux à mon père, il changeait de sujet. J'ai cessé de lui en parler.

♪ *Just a little green* ♪

Hattie m'a proposé plusieurs fois d'appeler Julie. Elle m'a demandé où on habitait à Rochester, et j'ai mentionné le nom de la rue. Lundi dernier, elle m'a tendu un papier. Elle avait demandé le numéro de Julie à l'opératrice.

Elle m'a suggéré d'attendre la fin de semaine. J'ai appelé vendredi à 6 heures de l'après-midi ; dans le Minnesota, il était 8 heures. Ni trop tôt ni trop tard.

C'est Julie qui a répondu. Quand elle a entendu mon nom, elle a poussé un cri. Elle était très très émue, et moi aussi : je reconnaissais sa voix comme si je l'avais entendue hier, mais pas elle, bien sûr, ma voix n'était plus celle du petit garçon qui jouait avec ses fils. Au bout de quelques minutes, elle m'a demandé le numéro d'ici pour me rappeler, car elle tenait à payer la communication. On a parlé pendant trois heures...

À la fin, elle pleurait. Elle n'arrivait pas à raccrocher et moi non

plus. Elle me faisait promettre, et je ne savais pas quoi faire. Quand j'ai reposé le téléphone, je pleurais aussi.

La porte de ma chambre était entrouverte. Hattie a frappé et a demandé si elle pouvait entrer. Tout le monde avait dîné, ils n'avaient pas voulu interrompre ma conversation et les autres étaient sortis pour aller manger une glace quelque part. Elle m'a demandé si j'avais faim. Je n'arrivais pas à aligner deux mots. Alors elle m'a pris par la main, elle m'a emmené dans la cuisine, elle m'a fait asseoir et elle a proposé de me faire un *cheese sandwich* « comme je les aime » (Tu te rends compte ? Elle sait quel genre de sandwich j'aime... Cette femme est... incroyable !) mais je lui ai dit que je n'avais pas faim. Alors elle a ouvert deux bouteilles de 7 Up, en a posé une devant moi, elle s'est assise dans son coin de la cuisine, au bout de la banquette fixée au mur, et elle a attendu.

Hattie attend toujours qu'on soit prêt à répondre.

♪ *Like the night when the northern lights are born* ♪

J'ai dit :

« Tout à l'heure, au téléphone, Julie m'a demandé si je savais pourquoi on était partis de Rochester. Et comme je bredouillais, elle a dit :

– Vous êtes partis parce que c'était très compliqué. Pour *Aybram* et pour moi.

– Parce que tu étais mariée, c'est ça ?

– Je n'étais pas mariée avec le père de Mike et Steve... Ce n'était pas une bonne personne. Il nous a fait du mal et nous a abandonnés du jour au lendemain, je ne sais pas où il est parti. Et nous ne l'avons jamais revu.

... Et puis elle s'est mise à me dire d'une voix très basse, presque en chuchotant, que mon père et elle s'étaient attachés l'un à l'autre... Au début ils étaient contents d'être amis et de pouvoir s'occuper de trois garçons à deux. Et puis, petit à petit, ils ont commencé à avoir des sentiments plus forts.

– *Aybram* aimait beaucoup ta mère, tu sais. Quand je l'entendais parler d'elle, ça me rendait un peu jalouse... Elle a vécu avec lui plusieurs années, elle a eu un enfant avec lui et ils ont fait face à la guerre ensemble. Et j'en voulais à ta mère d'être morte ainsi, parce qu'il était très malheureux de l'avoir perdue et très coupable de ne pas être mort à sa place ou, au moins, avec elle. Il se sentait responsable de sa mort. Il disait : "Si j'étais entré le premier, peut-être que Lehna serait vivante..." Moi, je me sentais coupable de vivre seule avec mes fils, sans qu'ils aient un père. J'avais perdu espoir de rencontrer quelqu'un... Quand on a deux emplois, on n'a le temps de rencontrer

personne... Et puis voilà, vous êtes venus vivre dans la maison d'en face... Je n'avais pas prévu que je tomberais amoureuse. Qu'on tomberait amoureux, tous les deux...

J'ai dit :

– Je le savais. J'avais compris, même si je n'avais que neuf ans. J'étais content que mon père ne soit plus seul. Et je t'aimais beaucoup, moi aussi. Je me sentais bien avec vous...

♪ *There'll be icicles and birthday clothes...* ♪

– ... Mais... Si tu n'étais pas mariée avec le père de Mike et Steve, pourquoi est-ce que tu ne t'es pas mariée avec mon père ?

Elle n'a pas répondu tout de suite. Elle a fini par dire :

– Ton père ne voulait pas vivre ici. Il aurait pu : à la Mayo Clinic, on lui a plusieurs fois proposé de rester. Ils auraient trouvé un moyen de le garder. Mais il pensait que s'installer ici, c'était une trahison envers les membres de votre famille restés en Algérie ou réfugiés en France. Il disait : "Je dois aller là-bas. Il y a des gens qui ont besoin de médecins qui les connaissent et qui les comprennent." Il m'a proposé de partir avec vous, moi et les garçons. Mais je ne pouvais pas emmener mes fils dans un autre pays, loin de leurs grands-parents, de leurs amis... Tu vois, c'était compliqué... Insoluble...

J'ai dit :

– Vous m'avez manqué, tous les trois...

Elle m'a fait raconter notre vie en France...

Et puis, brusquement, elle m'a demandé si *Aybram and Claire* avaient eu des enfants ensemble. J'ai dit : "Non. J'ai toujours entendu mon père dire qu'il ne voulait plus imposer à des enfants de vivre dans un monde où des bombes peuvent les tuer, leur mère et eux."

Julie est restée silencieuse un long moment. Puis elle a murmuré : *I was right not to tell him, then.*

– Tu avais raison ne pas lui dire... quoi ?

Une fois encore elle est restée silencieuse un long moment.

Et puis, tout bas :

– Franz, ça fait plus de deux heures que je t'écoute, je bois tes paroles parce que je n'ai pas cessé de penser à vous depuis que vous êtes partis... Je suis sûre que tu es très différent du garçon que j'ai connu, ta voix a tellement changé... Mais je te retrouve dans ce que tu dis. Tu es gentil et attentionné... Ouvert et curieux et généreux... Je m'en veux de te soutirer tes souvenirs sans rien te donner en échange, mais... Je n'ai qu'une chose à te donner, à te dire... Et je ne sais pas si j'ai le droit de te la dire comme ça, au téléphone. *But I trust you to understand.* Je te fais confiance. J'espère que tu ne vas pas penser que je suis une mauvaise personne mais *Here goes nothing*, Je me lance...

Je l'ai entendue retenir son souffle.

– Quand ton père et moi on est devenus... proches... On faisait attention, mais un jour, j'ai cru que j'étais enceinte. Finalement, c'était une fausse alerte, mais ça l'a beaucoup inquiété. Comme il ne voulait pas que ça se reproduise, il a décidé de se faire opérer. Tu comprends ?

J'ai pensé : *Ça ne m'étonne pas de toi, Papa.*

– Il n'a pu le faire que trois mois avant la fin de son contrat. On pensait qu'on était à l'abri, mais, quelques semaines après votre départ, je me suis rendu compte que j'étais enceinte. Pour de vrai, cette fois-ci.

J'ai pensé : "Ah..." Mais je n'ai rien dit.

– Je ne savais pas quoi faire. J'avais déjà deux enfants, j'étais seule... Dans d'autres circonstances, j'aurais pris une décision rapidement. Je savais à qui m'adresser : j'avais déjà été enceinte sans le vouloir quand le père des garçons vivait encore avec nous. Une femme médecin m'avait aidée. Cette fois-ci... J'étais très partagée... Je savais que cet enfant, si je le gardais, ne saurait même pas qui était son père... Mais je ne pouvais pas. Je ne voulais pas.

– Tu n'as pas voulu écrire à mon père ?

– Pour quoi faire ? Pour qu'il se sente coupable ? Il avait fait tout ce qu'il fallait pour que ça n'arrive pas, et c'était arrivé tout de même... Alors, non, je n'ai pas écrit...

– Qu'est-ce que tu as fait ?

Elle a eu un petit rire.

– Je me suis dit que c'était l'occasion de changer de métier. Pendant six mois, j'ai demandé à mes parents de s'installer chez nous pour qu'on s'occupe des garçons ensemble, j'ai quitté un de mes deux boulots, je suis allée prendre des cours accélérés pour décrocher un diplôme professionnel. Et par chance, j'ai trouvé du travail très vite : une femme avocate s'installait et cherchait une assistante. Mais elle voulait quelqu'un qui avait la tête sur les épaules. On s'est entendues tout de suite. Elle m'a fait confiance et m'a embauchée pour un salaire plus élevé que ce que je gagnais avec mes deux *jobs*. J'ai travaillé jusqu'à mon accouchement, j'ai accouché un vendredi soir et j'ai repris le travail le mardi. J'emmenais mon bébé avec moi et je lui donnais le sein au bureau. Nancy, ma patronne, avait un *toddler*, un petit qui commençait à peine à marcher, elle comprenait très bien... Dans notre étude, à présent, il y a six autres personnes... (Sa voix était heureuse et fière, et en même temps très triste.) Ma fille a eu huit ans cette année. Le même âge que toi quand vous êtes arrivés à Rochester...

Elle s'est tue. J'ai senti qu'elle attendait ma réaction. Je ne savais pas quoi dire.

Et puis au bout d'un long moment, je me suis entendu demander :

– *My sister. What's her name ?*

Elle s'est mise à pleurer.

– *Oh, Franz, you're so sweet...* Elle s'appelle June. Comme son mois de naissance. »

Et en racontant ça à Hattie, je me suis mis à pleurer, je ne voyais plus rien, je ne sentais plus rien que mon front sur son épaule, ses bras autour de moi.

♪ *And sometimes there'll be sorrow* ♪

72

« WE'LL BE TOGETHER AGAIN » – ELLA FITZGERALD
(Les enfants d'Abraham)

[Tilliers, mars 2021.]

Pendant un long moment, Abraham reste sans voix.

– Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? murmure-t-il enfin.

– Parce que Julie me l'a demandé, répond Franz. Elle a dit : « Si un jour ma fille me pose des questions, je lui dirai la vérité. Elle a deux frères aînés qui l'adorent et nous allons tous très bien. Je n'ai pas envie de leur révéler, à tous les trois, une chose qui va peut-être les bouleverser. Et je ne veux pas non plus que ton père se sente coupable une nouvelle fois. »

– Alors, dit Abraham, tu as gardé le secret... pendant cinquante ans... !

– Tu peux parler ! répond Franz sur un ton ironique.

– Oui, c'est vrai... Mais toi... Ta sœur... Tu n'as jamais cherché à la rencontrer ?

– Non. J'ai respecté ce que m'a demandé Julie. Note bien, ce n'est pas l'envie qui m'en manquait... Chaque fois que je suis allé aux États-Unis, ça me dérangeait, mais je ne l'ai pas fait.

– Alors... tu ne sais pas ce qu'elle est devenue ?

Franz se met à rire.

– Eh bien si, figure-toi ! Je l'ai appris il y a quinze jours.

– Quoi ? Comment ? Raconte !

– Il y a deux ou trois ans, mon pote Marco, son frère et sa sœur se sont fait faire des tests ADN et se sont découvert des cousines et des cousins dont ils ignoraient l'existence. J'ai eu envie de faire la même chose : *ton* côté de la famille, je le connais à peu près, mais je me demandais si je pouvais retrouver des cousins du côté de ma mère... J'ai fait ça début 2020. Quand j'ai reçu les résultats, la pandémie me plombait tellement que je n'étais pas d'humeur à les regarder. Ces derniers mois, je me faisais du souci pour toi, je n'avais toujours pas mis le nez dedans. Et puis, il y a quinze jours, j'ai reçu un courriel d'une

Américaine nommée Jenny Bain, me disant : « Je crois bien que je suis votre nièce... »

– Qu'est-ce... *Quoi ?* Comment ?

– Elle faisait sa propre enquête généalogique ! Elle a découvert que son bagage génétique ne collait pas avec celui de ses cousins – les enfants de Mike et Steve. En explorant la base de données, elle s'est trouvé un oncle au premier degré en Angleterre ! Alors elle s'est mise à poser des questions à sa mère ! June, qui tombait des nues, est allée interroger Julie... Laquelle a confirmé les soupçons de sa petite-fille et leur a *enfin* raconté toute l'histoire. Après ça, Jenny a décidé de m'écrire. On s'est parlé il y a quinze jours...

– Attends, attends, dit Abraham abasourdi ! Julie est vivante !!!?

– *Yep*. Elle a quatre-vingt-huit ans, et elle vit dans un bungalow au bord d'un lac du Minnesota !

Abraham tend son bras à Franz.

– Pince-moi.

Franz le regarde sans comprendre.

– Pince-moi, je te dis !

Franz obéit et pince le bras de son père.

– Aïe ! Je rêve pas, alors ?

– Non. Tu as une fille et une petite-fille en Amérique. Et tout le monde est ravi de savoir que tu es toujours vivant !

– Comment est-ce qu'ils ont pris cette... révélation ?

Franz éclate de rire.

– Quand Jenny a parlé à Mike et Steve, ils ont dit : « Oh... On a toujours trouvé que June ressemblait beaucoup à Franz, notre *French buddy*... On les aimait beaucoup, son père et lui. Et notre mère aimait beaucoup les garder à dîner... Et puis, quand elle est née, il n'y avait pas d'homme à la maison... Alors ça ne nous étonne pas vraiment. »

– Ça alors ! Les enfants savent tout...

– Tu ne crois pas si bien dire ! Quand j'avais treize ou quatorze ans, j'écrivais des nouvelles, tu sais ? L'une d'elles, « La fille du temps », est l'histoire d'une enfant cachée qui retrouve sa famille vingt ans plus tard...

Abraham pose sa main sur son cœur.

– Ça alors ! Ah ben ça alors...

Inquiet, Franz tend les bras vers son père.

– Ça va, Papa ? T'es pas en train de me faire une crise cardiaque, là ?

– Non, non, ça va bien. C'est juste... Enfin, tu comprends...

Les yeux d'Abraham sont pleins de larmes.

– Je m'en veux tellement...

– De quoi ?

– De ne pas être resté...

– Tu n'y pouvais rien, Papa ! Et personne ne t'en veut ! Julie et June et les garçons ont vécu leur vie, et si j'en crois sa petite-fille, ça a été une très bonne vie. D'ailleurs... elles te le diront elles-mêmes.

- Comment ça ?
- Eh bien, il doit y avoir une réunion de famille chez Julie, au bord du lac, dans une quinzaine de jours. Jenny voulait savoir si tu serais d'accord pour bavarder avec elles en visioconférence.
- Oh ! Mais... Oui, bien sûr, ça me ferait très plaisir ! répond Abraham, très ému. Tu... tu seras en ligne, toi aussi ?
- Je ne raterais ça pour rien au monde !

[Janvier 1972.]

[...]

Le *Student Journalism*, ça n'est pas juste du journalisme d'étudiants, c'est une notion (et une forme ?) née lorsqu'on a commencé à enseigner le journalisme dans les universités, et quand les étudiants se sont mis à exprimer des idées et des revendications hors des murs de leurs institutions. Hattie nous a donné quelques exemples, comme celui des étudiants français qui au moment de l'affaire Dreyfus, scandalisés par le *J'accuse* de Zola, se sont exprimés dans *L'Aurore* pour dire qu'à leurs yeux l'armée était au-dessus de tout soupçon !!!!... (J'ai retenu cet exemple-là parce que... Enfin tu comprends pourquoi.)

Hattie nous a aussi parlé d'étudiants cubains (avant la révolution) et d'étudiants mexicains en 1968...

Le journalisme étudiant consiste à examiner ce qui se passe dans des communautés concentriques. L'objectif de Hattie est de nous faire identifier les *topics*, les problèmes et sujets importants qui agitent la vie communautaire à O-High, à Oakland et dans la *Bay Area*. Et à en faire un compte rendu personnel, sans reprendre les formules des journaux, de la radio, de la télévision et en évitant le *buzz* (rumeurs) et le *gossip* (conversations de couloir).

Une grande différence avec le journalisme professionnel, c'est le financement et le public. Un quotidien commercial est financé par la publicité et par ses lecteurs, en concurrence avec d'autres journaux. Et il faut qu'il fasse du profit. Un journal étudiant est financé par l'école, il a juste besoin d'équilibrer son budget et n'a pas de concurrent : pour savoir ce qui se passe à O-High et dans le quartier, tu lis *The Aegis*, pas le journal de l'école voisine. Et, comme la population d'une école (ou d'une université, car les activités des *Student Journalists* se poursuivent là-bas) se renouvelle chaque année, les expériences sont toujours

nouvelles et les points de vue inépuisables...

Une autre grande différence, c'est la liberté éditoriale. Dans un journal financé par la publicité, les annonceurs peuvent faire pression pour empêcher la publication d'un article ou financer des articles favorables à leurs produits. Dans un journal étudiant, les rédacteurs sont bénévoles et choisissent librement leurs sujets. La censure est plus difficile (quoique pas impossible). Enfin, ça, c'est la théorie. En réalité, ce n'est pas toujours aussi simple...

Hattie a souligné que le journalisme étudiant est divers et riche parce qu'il puise ses sujets auprès des individus eux-mêmes, et non dans les « tendances » du temps (ou les préférences des annonceurs). C'est une démarche précieuse pour examiner et comprendre le monde – et faire connaître autre chose que ce qui se publie dans le journal du matin ou aux *Six O'Clock News* (journal télévisé du soir). Elle veut nous apprendre à « regarder, penser, écrire et témoigner *out of the box*. »

[...]

[Après l'aérogramme, Franz écrit :]

Hier, j'ai eu pour la première fois une idée pour mon projet. Je suis allé en parler à Hattie après le cours. Elle s'est écriée : « C'est une idée très ambitieuse ! » Ça m'a refroidi, je me suis dit que je visais trop haut et je m'apprêtais à partir mais elle m'a retenu. « Mais ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas la poursuivre ! Est-ce que tu as pensé à la manière dont tu allais t'y prendre ? » J'ai répondu que non, je venais d'avoir l'idée et je voulais la lui soumettre. Elle a souri et a dit : « C'est une très bonne idée. À présent, il faut que tu fasses deux choses – la mettre à plat et la tester. »

Par « mettre à plat » (*lay it down*), je pense qu'elle voulait dire : la coucher sur le papier de la manière la plus précise possible, en imitant aussi la méthode pour la réaliser.

Par « la tester », elle voulait dire : appliquer ma méthode à un sujet simple, pour voir si elle convient, quels problèmes je rencontre et les manières de l'améliorer avant de me lancer.

Et je me suis demandé sur quel sujet simple je pouvais enquêter. L'un des conseils qu'elle nous a donnés est de nous pencher sur une situation courante, qui nous semble familière, et de l'examiner sous toutes les coutures, comme s'il s'agissait d'un objet usuel. Quand on voit une cuillère sur une table, ce n'est pas juste une cuillère. De quel métal est-elle faite ? Qui en a dessiné la forme ? Qui l'a fabriquée ? Comment est-elle arrivée là ? Est-ce un ustensile de supermarché ou un héritage ? Etc. Autrement dit : poser les questions qu'on ne pense jamais à poser... On peut aussi saisir dans la conversation une phrase

que tout le monde semble comprendre, et demander à chaque personne présente de préciser sa pensée, pour savoir si elles parlent bien toutes de la même chose...

[...]

Un soir, les Fab Four discutaient des élections passées et à venir. Ils étaient désolés que Dianne Feinstein n'ait pas été élue à la mairie de San Francisco, mais Chris est certaine qu'elle finira par le devenir. Tous s'inquiétaient de savoir quel démocrate va affronter Nixon, en novembre prochain.

J'étais assis dans un fauteuil à l'écart. Je lisais *Our Town* – j'en avais trouvé un exemplaire parmi les livres des M&P, évidemment.

À je ne sais quel propos, David a murmuré : « Bah, ça ne pourra pas être pire qu'en 1968. ». Les autres ont hoché la tête avant de parler d'autre chose. Je ne suis pas intervenu dans leur conversation (ils préparaient leur cours de *Political Sciences* du lendemain), mais une question me brûlait les lèvres : qu'est-ce qui s'est passé de si terrible en 1968 ?

Pour moi, le petit Français de Tilliers, 1968 c'est pendant deux mois la révolte des étudiants, à laquelle je n'ai ni assisté ni participé, les pavés qui volaient et les flics qui couraient, les grèves qui ont paralysé le pays, bloqué les trains et suspendu le courrier, les usines occupées et les lycées vides, les journaux qui ne paraissaient plus, la télé qui ne diffusait plus rien, la radio qui parlait pour ne rien dire, de Gaulle qui s'était enfui en Allemagne (!!!) pour aller y chercher le soutien des généraux en garnison là-bas (????). (Deux ans plus tard, quand on en parlait avec mes profs préférés, l'un d'eux a dit : « Louis XVI a tenté de s'enfuir, lui aussi... »)

Et pendant ce temps-là, mon père continuait à travailler et les gens continuaient à être malades – en étant sûrement plus inquiets qu'avant.

Et puis il y a eu des élections. J'ai entendu mon père en parler en long en large et en travers, pour lui c'était de la poudre aux yeux. Mais je me souviens qu'il a conclu en riant : « Bon, en tout cas, le prix Nobel de la paix dont de Gaulle rêvait, il va pouvoir faire une croix dessus ! »

Et puis les grèves ont cessé

et tout est

Rentré.

Dans.

L'ordre.

Bordel de merde!!!

Pour les M&P et mes *buddies* d'Oakland (qui ont une vision très

romantique du joli mois de mai français), 1968, c'est sûrement tout autre chose.

Alors, pour tester mon idée, je vais emprunter un magnétophone à cassette au *resource center*, et je vais aller leur poser la question.

*

Sur le bloc, le texte s'arrête là, mais je me rappelle distinctement avoir aperçu, pliés dans un des carnets, cinq feuillets dactylographiés intitulés « *1968 Through Their Eyes* ⁶² ». En cherchant un peu, je les retrouve sans difficulté.

Le texte ne porte ni en-tête ni note. Ce n'est pas un devoir, c'est une transcription.

Chris : « *Ohmygod, the worst year ever for everyone* ⁶³. Pour les Afro-Américains avec l'assassinat du pasteur King et pour les progressistes avec la mort de Bobby Kennedy, ici en Californie, alors qu'il avait gagné la primaire démocrate et qu'on espérait le voir gagner les élections... Et pour les femmes catholiques du monde entier à cause du torchon du pape Paul VI qui interdisait la contraception... Et puis les Soviétiques qui envahissent Prague... Les flics qui chargent les manifestants à la convention démocrate de Chicago... L'armée qui tire sur les étudiants à Mexico... Depuis que j'étudie l'histoire politique, je trouve que c'était la pire des années... »

Jermaine : « *Just a fucked-up year*. Tout le monde pensait que la lutte pour les droits civils allait enfin donner des résultats et on a droit à un massacre sur le campus de l'université de Caroline du Sud ! Des étudiants protestaient contre la ségrégation dans un *bowling* et la police leur tire dessus ! Trois tués, presque trente blessés, les *Pigs* sont acquittés mais un des organisateurs de la manifestation est mis en prison ! Et deux mois plus tard, le pasteur King est assassiné à Memphis par un *White Supremacist*, des dizaines d'émeutes éclatent sur tout le territoire et des milliers de militants afro-américains sont mis en prison. Ici même, à Oakland, les *Pigs* tuent Bobby Hutton qui s'avancait désarmé et les mains en l'air. Il avait dix-sept ans... Moi, quinze. C'est ce qui m'a décidé à rejoindre le Parti.

... La seule chose qui me consolait à l'époque c'était « *Dock of the Bay* ». C'est ironique, parce qu'Otis Redding était mort dans un accident d'avion en décembre 1967, trois jours après l'avoir enregistrée. Mais ça me faisait du bien de l'écouter. Il était encore parmi nous. Il est toujours là... On cherchait du réconfort partout...

... Et puis en octobre, Tommie Smith et John Carlos ont gagné l'or et le bronze du 200 mètres aux Jeux olympiques de Mexico. Quand *The Star Spangled Banner* ⁶⁴ a retenti, sur toutes les chaînes on a vu sur le podium des *Proud Black Brothers* lever leur poing ganté de noir en solidarité avec leur peuple. Ça nous a fait beaucoup de bien !!! On a été nombreux à se sentir fiers et dignes. Même quand le Comité leur a retiré leurs médailles. *Who cares* ? On s'en fout des médailles ! Personne ne sait plus à quoi elles ressemblent. Mais ces poings noirs levés, le monde entier les a vus ! »

Gerry : « Tu vas entendre tout le monde ou presque parler des assassinats et des massacres, mais pour moi, 1968, c'est une année passable après une très mauvaise. En 1967, j'avais quatorze ans, j'ai vu un avec mes parents un segment de CBS Reports, une émission "d'information" (*Yeah, right* !) qui présentait tous les homosexuels comme des dégénérés. J'étais tellement en colère que j'ai dit à mes parents que j'étais gay. Mon père m'a fichu dehors. J'ai vécu chez ma grand-mère maternelle pendant huit mois. En décembre, trois jours avant Noël, mon père a quitté la maison et il a disparu, et ma mère m'a appelé pour me demander de revenir vivre avec elle et Billy. Comme il fallait l'emmener dans son institut spécialisé, j'ai appris à conduire et on a demandé une dispense pour véhiculer Billy. On l'a eue, ça, c'était bien. Mais il fallait aussi – c'était moins bien – que je m'occupe de ma mère. Tous les soirs elle buvait en rentrant du travail parce que mon père n'était plus là ; elle disait

qu'il allait revenir ; moi, je pensais : *No Fucking Way !*, et j'ai dormi pendant toute l'année avec une batte de base-ball près de mon lit en me réveillant au moindre bruit parce que j'avais peur qu'il essaie de rentrer dans la maison pendant la nuit. Et puis j'ai compris qu'il ne reviendrait jamais, il n'avait pas appelé ma mère une seule fois, pas même envoyé une carte postale. L'an dernier, on a reçu un avis de décès, il est mort dans un hôpital de Cleveland on ne sait même pas de quoi...

... Et puis 1969, c'est l'année où j'ai commencé à avoir de l'espoir parce que j'ai entendu dire qu'au Canada et en Angleterre, on allait décriminaliser l'homosexualité...

... Alors tu vois, je comprends que les droits civils, les assassinats, les manifestations et tout, ça ait beaucoup d'importance pour beaucoup de gens, mais pour moi, cette année-là n'a été ni un pas en arrière ni un pas en avant, mais une année immobile de plus – juste avant que ça commence à bouger un peu... »

David : « En 1968 j'avais quatorze ans, je ne m'intéressais pas du tout à la politique. Je ne savais rien encore de ce qui était arrivé à mes grands-parents maternels pendant la guerre. Bien sûr j'ai vu ma mère pleurer quand Bobby K. est mort, elle croyait vraiment qu'il serait élu et comme beaucoup de femmes de son âge, elle avait le béguin pour lui... Mais ça ne me préoccupait pas plus que ça. La guerre non plus. Je n'y pensais pas. Je ne voulais pas y penser. Pour moi, 1968 c'est l'année où *Laugh-In* a commencé et où j'ai regardé toute la première saison avec mon père. On a vu plein de films ensemble... *Yellow Submarine*, et *Targets* – le premier Bogdanovich – et *Citizen Kane*... et *If*... Ah, tu l'as vu, toi aussi ? Quel film, hein ? Et *Oliver !* J'arrive pas à croire que les Anglais avaient des orphelinats qui ressemblaient à des bagnes... Et *Bullitt*, bien sûr ! Pendant la poursuite en voiture, mon père riait chaque fois que la Ford Mustang de McQueen prenait un virage serré au bout d'une rue et se retrouvait dans une autre rue à dix *blocks* de là... Mais il se tenait quand même aux bras du fauteuil...

... *Great movie*...

... Mais je sais pas si j'aimerais le revoir, il y a beaucoup de scènes au San Francisco General Hospital. C'est là qu'il est mort de sa leucémie...

... Fin 1968, j'ai beaucoup lu. Je sortais seulement pour aller en cours, je rentrais directement avec tous les livres que j'avais pu emprunter, et je passais mes nuits à lire, je dormais trois heures... J'ai lu *Catcher in the Rye* et *Moby Dick* et les *Sonnets* de Shakespeare et *Gone with the Wind* – j'ai détesté, mais je comprends qu'on en ait fait un film –, et les écrivains de la *Bay Area* – Ambrose Bierce, Fritz Leiber et Ursula Le Guin – qui est née à Berkeley ! – et Philip K. Dick – qui a étudié à Berkeley... Et les Beats – *On the Road* m'a ennuyé, mais j'ai lu *Howl* six fois de suite, j'avais l'impression d'entendre mon père prier à la synagogue –, et Jack London, bien sûr, et Upton Sinclair – si tu n'as pas lu *The Jungle*, tu devrais ! Sinclair était journaliste, il a passé des semaines dans les abattoirs de Chicago et transposé ça dans un roman qui parle des conditions de travail des ouvriers...

... Les profs ne comprenaient pas que mes notes soient aussi bonnes alors que mon père venait de mourir. À la fin du trimestre, ils ont tenu à ce que ma mère m'emmène chez un psychiatre. Il a dit que mes « systèmes de défense » (c'est comme ça qu'il les a appelés) consistaient à passer mon temps à lire et étudier... Alors, mes notes n'avaient rien de surprenant.

(Silence.)

... Quand Bobby est mort, mon père aussi a pleuré... »

Feb. 22, 1972.

Je ne suis pas très fière de moi. Vraiment pas.

J'ai fait quelque chose que je n'aurais pas dû faire.

Et tu m'as tuée.

Je me demande même si je devrais écrire ça, ce soir. Je ne suis pas sûre que ce soit très... approprié. D'un autre côté, je me suis juré de toujours être sincère et de ne rien laisser dans l'ombre, de ne rien censurer. Si je tiens ce journal de ton année avec nous... ou plutôt, de mon-année-avec-toi-dans-notre-vie, c'est pour qu'il en reste une trace, quand nous en aurons presque tout oublié...

Chaque fois que mes élèves me demandent s'il n'est pas ridicule de tenir un journal, je leur réponds que ça n'est pas moins respectable que prendre des photos des moments importants. Nous avons besoin de nous rappeler ce qui nous est arrivé. Même les moments difficiles. Bien sûr, ceux-là, on ne les prend pas en photo, en général – ou alors, s'il en existe des traces en image, ce n'est pas volontaire. Mais je leur dis que parfois, transcrire des moments difficiles, ça fait du bien. C'est probablement moins réconfortant que d'en parler à quelqu'un de bienveillant, mais tout de même. Et je suis sûr que tu serais de mon avis : ma vieille Underwood ne quitte plus ta chambre : au premier trimestre, je t'entendais taper quand je rentrais d'O-High en fin d'après-midi. La nuit, j'aperçois la lumière sous la porte pliante de ta chambre et le matin suivant, je vois les taches d'encre sur tes doigts.

Alors, je vais transcrire ce moment mémorable de ton séjour ici et de ma relation avec toi.

Mémorable, très embarrassant... et déchirant.

Aujourd'hui, exceptionnellement, je suis rentrée juste après la fin des cours. J'avais eu une discussion difficile avec une collègue au sujet du Musical – tout le monde n'apprécie pas nos choix de mise en scène –, et comme nous n'avions pas de répétition cet après-midi, j'ai fui.

J'avais l'intention de m'allonger sur le canapé, de m'envelopper dans ma grande couverture au crochet et de m'endormir profondément, mais quand je suis arrivée, le canapé était occupé : les Fab Four étaient assis autour de la table basse et préparaient un devoir ensemble. Ils n'ont même pas fait attention à moi.

Je n'avais pas envie d'aller m'allonger dans ma chambre. Alors, j'ai pris la couverture, j'ai traversé le couloir et je suis allée m'étendre sur le canapé de votre salon. Andy était à son club de tir à l'arc (mais quelle bonne idée tu as eue de lui suggérer ça !!!) et je me suis dit que lorsque tu rentrerais à ton tour, tu irais probablement te joindre aux autres, car tout ce qu'ils font t'intéresse. Je me suis enroulée dans la couverture et je me suis assoupie.

Dans mon demi-sommeil, j'ai entendu des voix qui murmuraient, j'ai senti des mouvements près de moi, j'ai entendu ta porte pliante s'ouvrir doucement, puis se refermer. Le canapé est placé tout contre la cloison de ta chambre. Vous parliez tout bas, mais je vous

entendais.

Tu as dit, inquiet :

– Elle dort ? Tu crois ?

– Bien sûr qu'elle dort, et de toute manière on ne fait rien de mal, tu as le droit de recevoir quelqu'un dans ta chambre, non ?

J'ai souri en reconnaissant la voix de Charlie.

– Oui, mais c'est la première fois...

– Que tu reçois une fille ? Eh bien il était temps !

J'aurais dû me lever et aller m'allonger ailleurs.

Mais je n'ai pas bougé.

– Arrête de te gratter le dos ! disait Charlie. Ça te fait du mal !!!

– Damn ! Damn ! Damn ! Ah, parfois c'est insupportable !

– Mais faut pas que tu te mettes dans cet état ! Ce n'est pas de ta faute...

– Je déteste ça ! J'en ai marre de ma peau !

– Je peux regarder ?

– Non ! Ça va te dégoûter. Quand ça me démange comme ça, je sais que je saigne... Et c'est très, très embarrassant.

– Je comprends...

– Vraiment ?

– C'est ce que beaucoup de filles vivent tous les mois, alors oui, je comprends...

– Oh. (Ta voix s'est adoucie.) Je suis désolé. Je ne voulais pas... Mais les filles, c'est pas pareil, c'est... naturel.

– Quelle charmante manière de voir les choses ! Très naïve. Très masculine. (La voix de Charlie était nettement plus caustique.)

– Pardon. Je suis désolé...

Et elle s'est mise à rire tout doucement.

– Oh, Franz, je te fais marcher. Tu marches tellement vite !

– Yeah, well... Tu sais ce qu'il faut faire pour ça...

– Est-ce que... tu veux bien que je regarde ?

– Quoi ? Aaaawww... J'aimerais mieux pas.

– Il faut bien que quelqu'un regarde dans quel état est ton dos... Tu ne peux pas le faire toi-même. Et tu ne vas pas demander ça à Hattie, j'imagine...

– Certainement pas ! Mais pourquoi ?...

– I want to help. Mais seulement si tu veux, et si tu me fais confiance...

Il y a eu un silence. Est-ce que tu as baissé la tête comme tu le fais quand tu réfléchis ? Est-ce que tu as regardé Charlie droit dans les yeux comme quand tu veux dire quelque chose d'important ? Je ne sais pas, mais je t'ai entendu dire, très doucement mais d'une voix très sûre :

– Je te fais confiance.

– Merci. Alors, enlève ta chemise... Come on ! Je t'ai déjà vu en maillot de bain l'été dernier, tu te souviens ?

– Okay, okay.

Un silence, de nouveau. J'ai imaginé le froissement de vêtements qu'on retire.

– Ohmygod, Franz, tu t'es massacré !...

– Ah, tu me rassures ! Je pensais que c'était grave...

– Il y a un first-aid kit, ici ? De l'alcool, des compresses, des pansements ?

– Oui, il y a tout plein de trucs dans la salle de bains, mais...

– Ne bouge pas. Tu m'entends ?

– Je ne bouge pas...

La porte pliante de ta chambre s'est ouverte tout doucement. Charlie est sortie sans faire de bruit. Je l'apercevais à travers les mailles. Elle a jeté un coup d'œil dans ma direction. Je pense qu'elle ne voyait pas mon visage, mais j'ai fermé les yeux. Je l'ai entendue ouvrir un placard dans la salle de bains, retourner dans ta chambre et fermer la porte.

– Allonge-toi.

– Qu'est-ce que...

– Allonge-toi !

Je pense que tu t'es allongé sur le ventre, les bras en croix, le visage tourné sur le côté, car je t'ai entendu grommeler. J'ai entendu les ressorts grincer sous le poids d'un corps supplémentaire et j'ai imaginé Charlie perchée sur tes fesses pour examiner ton dos. J'ai eu dix fois envie de faire la même chose. Ton dos est une zone sinistrée. Je t'ai dit délicatement, à deux ou trois reprises, qu'on pourrait te prendre un rendez-vous chez un dermatologue, mais tu as refusé sèchement. Tu as fini par me dire que Claire t'en avait pris un il y a deux ou trois ans, et que c'est l'une des pires expériences de ta vie, alors je n'ai pas insisté. Mais j'ai mal pour toi chaque fois que je te vois te tortiller sur le canapé à cause d'un bouton enflammé, ou te gratter les omoplates. Et tu as beau les rouler en boule, je vois bien que tes chemisettes et tes T-shirts sont souvent tachés de sang... Alors... comment te dire ?... Penser que Charlie avait décidé de s'occuper de ça, ça m'a réconfortée. Et même – je l'avoue – réjouie.

Pendant plusieurs minutes, je n'ai rien entendu sauf ta voix étouffée dire : « Aïe ! », et celle de Charlie répondre : « Pardon... Et ça, ça fait mal ? » Et toi : « Pas trop... Aïe ! » Et elle : « Pardon ! », et ainsi de suite.

– Qu'est-ce que tu fais ? a dit ta voix étouffée.

– Eh bien, tu as plein de points noirs, si personne ne les enlève, ils vont s'infecter et ça te fera mal. Alors, je les enlève.

– Quoi ? Mais... Aaaaïe !

– Ne bouge pas ! J'en ai pas pour longtemps.

– Tu disais déjà ça tout à l'heure !

Ça a duré vingt bonnes minutes.

Vingt minutes de « Aïe ! », de « Tais-toi, tu vas la réveiller ! » et de « Y'en a encore pour longtemps ? Aïe !!!! » Et « Ohmygod, Farkas, on se calme ! J'te groome ! » et « Aïïïïe !!!! » et « C'est pour ton bien ! » et « C'est ce que disait l'Inquisition !!! ».

Au bout d'un moment, j'ai senti que mon canapé était agité par un tremblement. Je me suis demandé pourquoi et je me suis rendu compte que ça venait de moi. J'étais secouée de rire.

Puis, enfin :

– Okay. Je checke une dernière fois et je te passe de l'alcool sur le dos. Tu vas supporter ?

– Ça peut pas être pire...

Et puis j'ai entendu des AïeAïeAïeDamnDamnDamn, de nouveaux grincements, et ta voix plus claire qu'avant cette fois-ci. Tu avais dû te retourner.

– Tu vois, a dit Charlie d'une voix à demi consolante, à demi désolée, c'était pas si terrible...

– Right ! Tu voulais pas m'aider, tu voulais me torturer... C'était un traquenard...

– Yeah. Faut jamais faire confiance aux femmes.

– Non, non, c'est pas ce que je veux dire...

– Oh, Franz, Franz, toi qui es si intelligent, il va falloir que tu développes ton sens de l'humour !

– Mais je...

– Ne bouge pas.

– Qu'est-ce...

– Tais-toi ! Tais... Toi !

Je n'ai plus rien entendu.

Et puis Charlie a poussé un long soupir.

– Ah... J'avais envie de faire ça depuis longtemps...

– Tu... tu...

– Shhhhhhh...

Et de nouveau, plus rien. Pendant plusieurs... longues minutes.

Je me suis dit : « Ohmygod, il faut que je déguerpisse ! » Mais je n'osais pas bouger, de peur que vous m'entendiez. Et puis, au bout d'un temps suffisamment long pour que vous ayez pu vous... apprécier, mais trop court pour avoir... poursuivi l'exploration trop loin... Enfin, je crois... je vous ai entendus murmurer tout bas de nouveau, puis Charlie a dit distinctement : I have to go.

Tout de suite après, elle est sortie de la chambre en regardant de nouveau dans ma direction. Cette fois-ci je n'ai pas fermé les yeux. Avant qu'elle quitte mon champ de vision, j'ai cru la voir sourire.

Et puis tu es sorti de la chambre toi aussi, tu portais un T-shirt immaculé, tu tenais dans ta main ta chemise tachée de sang et je t'ai entendu murmurer, en anglais : What. Just. Happened ? ⁶⁵ sur un ton d'incompréhension absolue.

J'ai repoussé la couverture au crochet.

Tu t'es retourné vers moi.

Et je me suis dit : C'est affreux. Il va comprendre. Il va voir sur mon visage que j'ai tout entendu.

Il va m'en vouloir pendant toute l'année.

Toute ma vie !

J'étais bouleversée, honteuse d'avoir fait exactement ce que je t'avais reproché – écouter aux portes – à un moment aussi intense pour toi et pour elle.

Je me suis préparée à ce que tu me dises une parole dure, cassante, à ce que tu me couvres de reproches – tu en avais le droit.

Je pensais que tu aurais envie de me tuer.

J'ai vu tes yeux s'assombrir, je t'ai entendu soupirer profondément et tu m'as tuée.

En murmurant, très doucement :

« Hey, Mom... »

75

« HOW LONG HAS THIS BEEN GOING ON ? »

– LOUIS ARMSTRONG

(Carnets, 5)

22 février 1972

[...]

« Après »... Longtemps après... (Je ne savais pas qu'on pouvait passer autant de temps à s'embrasser sur la bouche de trois mille manières différentes, et comme c'était la première fois pour moi mais pas pour elle, et qu'elle semble en connaître beaucoup, j'ai cherché à les explorer toutes, celles qu'elle me montrait et celles qui me venaient à l'esprit.) Et donc (soupir), « après », on était allongés l'un contre l'autre, elle m'a murmuré à l'oreille :

– *You're a good kisser...*

– Je ne sais pas...

– Moi, je sais. Je te le dis.

– *Okay...*

– Tu n'avais jamais...

– Non... Pas de manière si... prolongée... et approfondie...

– *Oh ! Well, I'm honored.*

– De quoi ?

– D’être la première...

– Ah...

(Je me sentais stupide. Très bien, mais très stupide. Peut-être que ça va ensemble...)

– Merci...

– De quoi ?

– D’être la première...

(J’avais envie de dire : *D’ailleurs, j’aimerais vraiment que tu sois la dernière*, mais j’ai pensé : Mais non, crétin ! Elle va croire que tu veux plus jamais recommencer ! Il vaudrait mieux dire : *D’ailleurs, j’aimerais que tu sois la première tous les jours qui viennent* et j’ai trouvé ça encore plus stupide... *Forever and ever* ? Naaaaa !! C’est encore piiiire...)

Et pendant que j’étais en train de chercher les bons mots, elle a dit : « J’aime quand tu ne parles pas... » et elle m’a embrassé à nouveau. *Damn* !!!

(Soupir soupir soupir soupir.)

Donc, en fait, il y a eu plusieurs... séances d’exploration, et donc plusieurs « après », même si la dernière séance a duré trop peu à mon goût (j’ai peur que désormais, dorénavant et à l’avenir, ce soit toujours trop peu) parce que d’un seul coup, alors que nous étions tous les deux très très proches l’un de l’autre et qu’elle ne regardait pas sa montre, brusquement elle s’est redressée, elle s’est assise à cheval sur moi, elle a maintenu mes mains sur le lit...

(Je la vois encore : ses cheveux courts sont aussi en désordre qu’ils peuvent l’être, elle passe sa langue sur ses lèvres et elle sourit incroyablement et ses yeux verts brillent comme si elle allait... Oh, j’ai trop d’imagination !)

... et elle a dit quelque chose comme (je n’ai pas tout compris parce qu’elle parlait à la limite de l’intelligible alors je ne suis pas tout à fait sûr) :

« *I can’t stay close I’m not ready for that...*⁶⁶ »

Je n’ai pas su quoi répondre.

J’ai juste dit : « *Okay.* »

Elle a sourisoupiré et elle a dit :

« *I have to go.* »

Elle a ramassé son sac et son blouson et elle est partie.

Je suis resté quelques secondes sans bouger, tant j’étais stupéfait.

J’ai voulu lui courir après, mais je me suis rappelé que j’étais torse nu et que Hattie dormait sur le canapé, alors j’ai enfilé un T-shirt avant de sortir pour la rattraper mais elle avait déjà quitté l’appartement. De l’autre côté du couloir, chez les M&P, j’ai vu Gerry lever les yeux, puis un sourcil, dans ma direction.

Et j’étais là, comme une andouille, ma chemise tachée à la main. Je me souviens avoir pensé : « Qu’est-ce qui vient de se passer ? » et

m'êtré entendu le dire à haute voix, en anglais.

Et puis Hattie a bougé sur le canapé, j'ai eu peur qu'elle nous ait entendus mais j'ai vu qu'elle se réveillait et je lui ai souri, elle m'a souri en retour et brusquement j'ai cru l'entendre dire : « Mon petit garçon... », avec la voix de Lehna comme dans mes rêves d'elle, et ça m'a tellement troublé que j'ai barbechouiné je ne sais quoi, et je suis allé mettre ma chemise dans le panier de linge sale.

À la page suivante, Franz a écrit :

2 h 35 (du matin)

Plus tard, pendant qu'elle cuisinait, Hattie a mis un disque. Louis Armstrong chantait, accompagné par un pianiste que je ne connaissais pas, Oscar Peterson. J'avais déjà entendu les deux premières chansons du disque, « Making Whoopee » (soupir) et « Let's Fall in Love » (double soupir), mais pas la troisième...

Elle m'a semblé si... appropriée à la situation (???) que je l'ai repassée plusieurs fois pour noter les paroles. (Je craignais que Hattie trouve excessif que je réécoute toujours la même... ou qu'elle se pose des questions, mais elle n'a rien dit. Je pense qu'elle ne se doute de rien...)

Comme je n'arrive pas à dormir, j'ai essayé de la traduire – ou au moins de l'adapter. Je sais pas si c'est réussi (je trouve ma version bétassoue, à côté de l'original) mais ça m'a fait du bien de m'échiner là-dessus, ça m'a changé les idées sans trop m'éloigner de mes... préoccupations... et maintenant je tombe de sommeil, je sais pas comment je vais me lever demain matin mais au moins je n'ai plus l'impression, comme tout à l'heure, que je vais mourir sur place :

À la même page du carnet est accrochée au moyen d'un trombone une feuille blanche portant un poème.

Pourquoi m'avait-on caché ça ?
(How Long Has This Been Going On ?)

Music : George Gershwin
Lyrics : Ira Gershwin
Paroles françaises : Freaking Franz Farkiss

Quand j'étais
Tout bébé
Innocent et sans grand souci...
Mes cousines
Mes taties

Voulaient me couvrir de mimis...
Leurs baisers
Me laissaient
Misérable et embarrassé...

Alors j'ai juré :
« Jamais, plus jamais ! »

Un jour j'ai
Décidé
De n'plus jamais être embrassé
Maintenant
Je comprends
Tout ce que j'ai laissé passer

Aujourd'hui, oh misère !
Je pleure des larmes amères
J'enrage et j'en reviens pas
Pourquoi m'avait-on caché ça ?

Ces frissons sur ma peau
Et le reste... j'ai pas les mots !
Mon amie, redis-moi
Pourquoi m'avait-on caché ça ?

Ta bouche, torride surprise,
Fait fondre ma banquise
Grâce à toi je suis Moïse
Devant la terre promise...

Quel idiot j'étais, bon Dieu !
Mais tu m'as ouvert les yeux
Tu m'éblouis, et je vois
Pourquoi m'avait-on caché ça ?

Me voilà dans tes bras
Je pleure des larmes de joie
Oh ma Chérie, redis-moi
Pourquoi m'avait-on caché ça ?

Tout ce temps perdu en vain !
Mais tu montres le chemin
Tu me redonnes la foi !
Pourquoi m'avait-on caché ça ?

Quand tu retiens tes baisers
Je sens monter la fièvre
Reviens, reviens apaiser
Ma soif de tes lèvres...

Un baiser, un autre encore !
Pourquoi t'arrêtes-tu, d'abord ?
Je veux savoir, apprends-moi !
Pourquoi m'avait-on caché ça ?

Je veux plus jamais rater ça !

76

« CAN'T TAKE MY EYES OFF YOU » – GLORIA GAYNOR
(Hattie Kaplan, 10)

Entre les pages du registre, à la date du 22 février 1972, Hattie a inséré une lettre. Sur l'enveloppe, on peut lire « Ms. Athena Kaplan – OHS Faculty ».

Dear Hattie,

Je ne sais pas si j'ai raison de t'écrire ce soir, mais j'avais besoin de te parler, de ne parler qu'à toi, et tu sais probablement pourquoi. Je n'ose pas aller au Promontory et risquer de croiser Franz dans le couloir ou de le voir entrer dans la cuisine pendant que je suis en train de m'épancher, alors je vais déposer cette lettre à O-High dans ton casier. Si ce que je te confie te semble mal venu, inapproprié ou... trop personnel, s'il te plaît retourne-moi cette lettre en la glissant dans mon locker, je comprendrai que je ne dois pas recommencer.

Si je suis venue beaucoup parler avec Donna et toi, au début de mon séjour, c'est parce que Sandy Elias m'a dit qu'elle t'avait fait lire mon dossier, et t'avait demandé ton avis. Elle m'en a parlé plusieurs fois, ces derniers mois, en disant qu'elle t'était très reconnaissante de tes conseils, car ils les ont convaincus, elle, Harry et les jumelles, de m'accueillir malgré mes... particularités.

J'aime beaucoup Sandy, je m'entends très bien avec elle, c'est plus une grande sœur qu'une mère d'accueil et ça me convient parfaitement : j'ai déjà plus de mères qu'il ne m'en faut. Vivre ici avec trois sœurs – deux de mon âge et une plus âgée –, c'est un bonheur quand on a grandi seule dans une double maison où les parents ne voulaient pas accueillir d'autres enfants, même quand c'étaient mes camarades d'école.

Quand on est petite, avoir des parents protecteurs et aimants, c'est une

bénédiction. Surtout quand on n'est pas tout à fait comme les autres. Il arrive cependant un âge où la protection devient étouffante.

Mes mères auraient dû le savoir, pourtant : elles avaient suffisamment souffert des conventions. Elles ont trouvé leur équilibre en vivant dans une maison de poupée où deux Barbies habitent d'un côté et Ken de l'autre. Mais même avec tout cet amour, pour moi, c'est tout de même devenu une prison.

Je me souviens des premières fois que je suis allée en cours d'éducation physique, et des mille et un conseils que m'ont donné mes mères (sur ce sujet, mon père n'avait pas le droit à la parole) pour éviter tout incident, tout désagrément de la part de mes camarades.

Elles n'avaient pas compris que j'étais prête depuis longtemps, que j'avais déjà testé la compréhension et mesuré l'intelligence des enfants de mon âge, et que je n'étais proche que d'une poignée d'entre elles – une, surtout, avec qui je ne risquais rien. En tout cas, à l'époque...

Je me suis démenée pour montrer que je pouvais me débrouiller seule, et j'ai fini par avoir la paix pendant toute ma scolarité !

Après tout, je ne suis pas malade ou fragile. Je suis juste « construite de manière originale ». Et ça ne m'empêche pas de vivre comme je l'entends.

Mais quand j'ai posé ma candidature pour partir avec l'AFC, j'ai eu l'impression de retourner dix ans en arrière. D'un seul coup, j'ai eu droit aux mêmes barrières de leur part, au même désir de me surprotéger que lorsque j'avais six ans.

Je comprends : aucune famille ne laisse sans inquiétude une adolescente partir pour un pays lointain – d'autant que mon dossier pouvait être jumelé avec celui d'une famille dans un pays où la vie est très différente de celle du Royaume-Uni. Comme je ne suis pas une adolescente ordinaire, l'idée de m'envoyer dans un environnement inconnu accentuait leur angoisse.

J'ai grandi avec deux femmes qui m'ont décrit en long, en large et en travers tout le mal qu'elles pensent des hommes. Et elles ont des raisons valides (beaucoup d'hommes sont des loups pour les femmes... et pour les autres hommes), mais je n'ai jamais voulu croire que le monde entier est dangereux. Si je l'avais cru, je serais allée me jeter du haut de Tyne Bridge, comme l'une de mes camarades l'a fait en 1970.

J'ai donc imposé que mes particularités soient clairement mentionnées dans le dossier d'inscription. Je voulais que ma famille d'accueil sache qui elle allait recevoir, et qu'elle le fasse en toute connaissance de cause. Après tout, je sais qui je suis, et puisque je ne me le suis jamais caché, je n'allais pas le cacher aux personnes qui allaient m'accueillir pendant toute une année.

Lorsqu'on m'a annoncé que j'allais vivre à Oakland, j'étais prête, et ma famille aussi. On m'a laissée partir sans trop de craintes (il y en aurait eu beaucoup plus si mes parents savaient qu'à O-High, je côtoie chaque jour des membres du Black Panther Party, des féministes « enragées » et des filles de syndicalistes chicanos...).

Je suis très heureuse ici, ma famille d'accueil est délicieuse et drôle, je m'entends très bien avec les jumelles et je me suis liée à des personnes que j'aime et je respecte.

Tu en fais partie.

J'ai beaucoup d'admiration pour votre Commune (puis-je utiliser ce mot ?) de Mamas & Papas mais aussi pour la manière dont tu exerces tes rôles de parente, de partenaire multiple et d'enseignante.

Dès la première Party que vous avez organisée au Promontory en notre honneur, j'ai su que tu étais une femme hors du commun, tu m'as fait penser que je pourrais être fière d'être une femme, moi aussi, alors que j'ai longtemps résisté à la seule idée de le devenir.

Mais j'écris, j'écris, et je tourne autour du pot.

Je sais que tu ne dormais pas, cet après-midi, quand je suis sortie de la chambre de Franz. Et que tu ne dormais pas, probablement, pendant tout le temps que j'y ai passé.

Tu n'as rien dit et je sais que tu ne lui diras rien, et je suis sûre que tu ne mentionneras jamais devant moi ce que tu as pu entendre ou ce que je t'écris ici, sauf si j'en parle moi-même.

Mais voilà, je ne veux pas que ce qui s'est passé reste « en suspens ». J'ai besoin que quelqu'un sache ce que je ressens, sinon je crois que je vais... Je ne sais pas quoi, mais ça n'ira pas.

Tu as compris que j'ai des sentiments pour Franz. (Shock !) Et je crois – non, je sais – qu'il en a pour moi. (Shock, too !!!) Ces sentiments, je les ai éprouvés pour la première fois lors de la Party de septembre. Et ils n'ont fait que grandir depuis. Ce n'est pas la première fois que j'ai des sentiments pour quelqu'un de mon âge. (J'ai aussi déjà eu des crushes pour des personnes plus âgées que moi, mais ça m'a vite passé...). J'ai eu une relation durable et intense avec une amie d'enfance qui a toujours connu mes particularités. On a cessé de se voir quelques mois avant que j'arrive à Oakland, parce que mon amie n'avait pas les mêmes sentiments et désirs que moi. Elle l'a toujours su, mais a tardé à me le dire, et je lui en veux. Cette [mot barré] m'a fait un mal de chien, mais j'ai survécu, et comme je vois toujours tout de manière positive, je me suis dit qu'au fond c'était une bénédiction : la rupture m'a libérée, comme mon année ici contribue à me libérer de la prison familiale.

Quand j'ai quitté l'Angleterre, j'avais la ferme idée de ne plus jamais m'enfermer, de vivre ma vie pleinement, de rencontrer tout plein de visages et d'histoires nouvelles, etc.

Je n'avais plus de raisons d'avoir peur de quoi que ce soit.

Et voilà que depuis cette après-midi, je suis terrorisée.

Ce n'est pas l'idée d'être amoureuse qui me terrifie – je le vis très bien – ni celle d'être amoureuse d'un garçon (Franz n'est vraiment pas n'importe quel garçon : il est tout à la fois prévisible et incompréhensible, attachant et insupportable... Pour tout dire, il est trop bon pour être vrai... et pourtant il est vrai... And I love it.). Ce qui me terrifie c'est... de lui dire qui je suis. Et

de le lui montrer.

Tout à l'heure, quand je l'ai suivi jusque chez vous sous je ne sais plus quel prétexte, j'avais terriblement envie de l'embrasser, de m'allonger et de rouler avec lui sur tous les lits, canapés et tapis du Promontory. Heureusement pour nous, les Fab Four étaient d'un côté, et tu dormais de l'autre. Ça m'a à la fois frustrée et soulagée. Alors je me suis mise à lui « soigner » son acné (est-ce que tu as vu son dos ????) parce que, c'est vrai, je suis désolée de le voir douloureux et embarrassé, mais aussi parce que ça m'a permis de le toucher sans qu'il me regarde, sans qu'il voie quel degré de folie j'ai atteint.

Et je me disais : « C'est un test. S'il a le moindre mouvement de défiance ou s'il m'envoie balader, je saurai que je dois m'enfuir sur-le-champ. »

Mais il s'est laissé faire. Il a protesté pour la forme, mais il s'est laissé faire...

Alors même qu'il a lui aussi des sentiments pour moi, j'ai constaté il y a quelques jours que je ne peux pas lui faire dire ou lui imposer n'importe quoi. S'il m'a laissée le martyriser (mon Dieu, comme j'ai dû le faire souffrir, quelle horrible personne je suis !), ce n'est pas par passivité mais par choix.

Je sais aussi que ce n'est pas par calcul.

Parce qu'après la séance de torture, je n'ai plus résisté ni demandé sa permission, je l'ai embrassé.

Beaucoup. Longtemps. Encore et encore.

J'aurais voulu rester collée à sa bouche... mais brusquement je me suis dit : « Est-ce qu'il aime ça ? » Et je me suis écartée de lui.

Il est resté une seconde silencieux et puis il a approché ses lèvres des miennes, et il a murmuré : « May I ? » Et il a attendu que je réponde : « Yes, you may. », avant de m'embrasser à son tour.

Et c'était... encore mieux.

On a passé un long moment à... expérimenter. Mais à aucun moment il n'a essayé d'aller plus vite que la musique, à aucun moment il n'a voulu « faire l'homme » comme j'ai vu tant de garçons essayer de le faire (le plus souvent de loin, et une ou deux fois de beaucoup trop près).

Je ne sais pas si c'est une illusion ou si c'est vrai, mais tout le temps qu'ont duré nos expérimentations, je me suis sentie... bien. Juste bien. Nous étions allongés l'un contre l'autre et je me suis surprise à penser : « This is good. This is perfect. This is exactly what I want. »

J'ai eu envie de lui arracher sa chemise, mais il l'avait déjà retirée...

Et je me suis rendu compte que si je lui arrachais le reste (en dehors même du fait que le vacarme qui s'ensuivrait risquait de te réveiller – ou du moins de t'alerter), il faudrait que moi aussi...

Et brusquement, la réalité m'a rattrapée. Et j'ai eu peur comme je n'ai jamais eu peur de ma vie.

Alors je l'ai tenu fermement sur le lit parce que ça m'empêchait de mettre les mains là où je brûlais de les mettre, j'ai pesé chaque mot dans ma

tête et j'ai dit :

« If I stay with you any longer, I'm going to find myself without any clothes on. And I'm not ready for that...⁶⁷ »

Là encore, c'était un test.

Je me suis dit : « S'il me répond : "Moi, je suis prêt", ce sera fini. »

Mais il n'a pas répondu ça.

Il a répondu : « Okay. » Et dans ses yeux, j'ai lu qu'il acceptait ce que je venais de dire sans colère, sans déception, sans arrière-pensée.

Et ça m'a coupé le souffle.

Alors je me suis enfuie aussi vite que j'ai pu.

Et à présent, je suis perdue.

Toute ma vie j'ai refusé de me montrer à quiconque risquait de me rejeter.

Aujourd'hui j'ai très peur de me montrer à un garçon qui m'accepte sans réserve.

Je viens, nous venons seulement, de commencer à vivre.

Et je ne veux pas passer d'une prison d'amour à une autre.

Does all this make ANY sense ? ⁶⁸

Charlie

46. Littéralement : « Pense "hors de la boîte" » – autrement dit, hors des cadres, hors des conventions.

47. « Mais les plans les mieux élaborés des souris et des femmes. »

48. Mot de frustration qui, contrairement aux « mots de quatre lettres » tels « F**k » ou « S**t », est dénué de vulgarité.

49. « Ah, je comprends à présent... Quel film formidable ! C'est comme... »

50. « Et semer du trouble dans tous les genres. »

51. « Inspirée par la pièce d'Edmond Rostand (1897), le film de Michael Curtiz (1942) et *Our Town* de Thornton Wilder (1938). »

52. Cette histoire est racontée dans *Abraham et Fils*.

53. Voir *Abraham et fils*.

54. « Merci de ta confiance. »

55. « Appelez moi Charlie, ou Darby ou Charlie Darby mais pas "Miz", s'il vous plaît. »

56. « Tu me plais. Tu me plais beaucoup, tu sais ? »

57. « Ça te plairait de retourner au stade de bonobo ? »

- J'aimerais bien mais pas tout seul...
- On pourrait peut-être faire ça ensemble ? »

58. « Ce n'est pas ma première histoire d'amour, mais sois gentil, s'il te plaît. »

59. Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques, fondé par Messali Hadj en 1946.

60. Chaîne de *convenience stores*, petits supermarchés de quartier, souvent accotés à une station-service.

61. « Je vais faire les courses. Tu veux venir ? »

62. « 1968 vu par... »

63. « OhmonDieu, la pire année qui soit pour tout le monde. »

64. L'hymne américain.

65. « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

66. « Je ne peux pas rester proche, je ne suis pas prête. »

67. « Si je reste avec toi plus longtemps, je vais me retrouver entièrement déshabillée. Et je ne suis pas prête à ça. »

68. « Est-ce que je perds la tête ? »

DISC 2, SIDE B
SPRING : PROJECTS & PROSPECTS

*And seasons they go round and round
And the painted ponies go up and down
We're captive on the carousel of time
We can't return, we can only look
Behind, from where we came
And go round and round and round
In the circle game*

Joni Mitchell

« MICHELLE » – THE BEATLES

(Franz et Marco, 6)

[Montréal, août 2021.]

Installé devant *Cold Case*, je tends la main vers la boîte de mouchoirs en papier. J'ai déjà vu « Volunteers », douze fois mais cet épisode me fait toujours pleurer.

Mon téléphone se met à vibrer. C'est un message familial, qui m'annonce une nouvelle triste mais malheureusement attendue. Je mets l'épisode en pause. Alors que je tape une réponse, le visage de Franz apparaît sur l'écran de mon ordinateur.

– *What's up, Doc ?*

– Salut, vieux frère. Excuse-moi, je finis un message... Je viens d'apprendre la mort de ma cousine Michèle.

– Oh ! Je suis désolé... Quel âge avait-elle ?

– Quatre-vingts ans. Elle a eu un cancer il y a près de trente-cinq ans et elle a survécu alors qu'il a récidivé plusieurs fois. C'était une femme intelligente, volontaire et pleine d'énergie. À tous points de vue. Et courageuse ! Ça me crève le cœur...

Il ne dit rien. Mes pensées retournent en arrière.

– Elle était drôle. Quand j'étais gamin, elle me servait des trucs complètement farfelus. Par exemple, elle m'avait raconté qu'une amie de ma sœur, Barbara, qui était brune et portait de grandes lunettes, était en réalité Nana Mouskouri incognito...

Franz sourit.

– Mais son histoire préférée, c'est que les Beatles avaient écrit « Michelle » en pensant à elle.

Il ouvre de grands yeux.

– Tu l'as crue ?

– Bien sûr ! C'était ma cousine, elle avait l'âge de ma sœur, c'était comme une deuxième sœur aînée. J'aurais jamais imaginé qu'elle me racontait des bobards ! Bon, j'ai fini par comprendre, mais j'y ai cru longtemps ! Je me suis imaginé qu'elle avait eu une liaison secrète avec Paul ou George pendant des vacances en Angleterre !

À présent, il se tord de rire. Ça me reconforte.

– Alors, quand déménagez-vous ? demande-t-il.

– À la fin du mois. C'est pas trop tôt ! On était vraiment à l'étroit dans le condo. Ray aura enfin un bureau bien à elle. Moi, je m'installerai au sous-sol. J'ai hâte d'y être, pour rouvrir le carton de Hattie et reprendre la lecture de tes carnets et de son journal.

– Son journal ? Quel journal ?

– Ah, zut, je voulais te faire la surprise... Elle a tenu un journal de ton année là-bas. Tu vas apprendre des choses que tu n'as peut-être jamais soupçonnées...

– Tu m'intrigues furieusement !

– Et lire ça et tes carnets en parallèle, c'est très intéressant... dis-je pour le taquiner. Il me manque des informations, alors je ne comprends pas toujours certaines activités que tu évoques sans les décrire... Et tiens, je n'ai pas osé te poser la question jusqu'ici... Dans tes suites d'aérogrammes, tu t'adresses à quelqu'un que tu tutoies, mais que tu ne nommes jamais.

Je vois Franz faire un grand sourire.

– Ah ! Eh bien, quand j'étais adolescent, dans mon journal, j'écrivais à *An old Dummy*⁶⁹ !

J'ai dû mal entendre.

– Un mois pluvieux, précise-t-il en me voyant perplexe.

Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'il a dit *An older Me* et ensuite « Un moi plus vieux ».

– ... Mais pendant mon année à Oakland, c'est à *toi* que je m'adressais. Je me disais : « Un jour, je ferai lire ça à Marco. C'est mon aîné, il comprendra. »

– Je suis plus jeune que toi...

– Certes, mais tu es nettement plus âgé et plus sage aujourd'hui que je ne l'étais en 1971, vieux frère !

Ça me fait sourire.

– Je suis très touché... Dis-moi, je me pose une autre question depuis que je te lis. Tous les membres de *ma* famille américaine sont morts, malheureusement. Certains beaucoup trop tôt à mon goût, ils n'ont pas eu la longévité de ma cousine Michèle... Qu'en est-il des tiens ?

– Oh...

Il prend une grande inspiration.

– Dans les années 1980, quand Andy et Chris ont quitté le *Promontory*, Lewis et Bernie sont allés s'installer dans le Castro, à San Francisco... C'était le début du sida. Pendant vingt ans, ils ont milité dans des groupes de patients, soutenu les amis malades, fait le siège devant les hôpitaux et auprès des médecins. Quand les trithérapies ont été disponibles, Bernie m'a appelé pour m'en parler tant il était excité et heureux... Je me suis dit qu'ils allaient enfin commencer à respirer... Et puis en 2001, on a diagnostiqué à Lewis un truc rare, un cancer du médiastin je crois, il est mort très peu de temps après. Il avait soixante et un ans seulement, c'était le plus jeune des quatre... Après sa

mort, Bernie a été très déprimé... Il a vécu six ans tout seul, il allait encore donner un coup de main dans les *free clinics* de San Francisco, mais il est arrivé un moment où il en a eu assez. Hattie l'appelait très souvent, elle se faisait du souci pour lui, évidemment. Un jour, ça faisait un moment qu'il ne répondait plus au téléphone, Donna et elle sont allées le voir. Il avait fait le ménage et rangé tous ses papiers... Il avait laissé une lettre... Il ne supportait plus de vivre seul depuis la mort de Lewis... Il a pris un cocktail de comprimés qui datait de l'époque où il n'y avait pas de traitement antiviral... Dans les années 1990, plusieurs de leurs amis leur avaient demandé de les aider à mourir...

– Ah, oui... À la même époque, il y avait aussi des réseaux d'aide au suicide dans la communauté gaie de Colombie-Britannique... et un peu partout...

Nous restons silencieux un moment.

– Donna et Hattie se sont mariées en 2008, pendant les quelques mois où le mariage *gay* a été légalisé en Californie pour la première fois... (Son visage s'éclaire à ce souvenir.) On y était ! C'était merveilleux de voir mes deux mères américaines se marier à... soixante-dix et soixante-dix-huit ans ! Je te raconte pas la fête... Quelques semaines plus tard, Donna s'est mise à souffrir de douleurs du dos intenses. Comme elle était afro-américaine, lesbienne, féministe et professeur d'université, les médecins blancs auxquels elle s'est adressée à Berkeley ne l'ont pas crue...

Je vois son visage se crispier de colère.

– ... Ils l'ont fait traîner comme ça pendant des mois en disant que c'était dans sa tête... et lui ont prescrit de la physiothérapie et des consultations psy... Un jour, elle avait tellement mal qu'elle est allée consulter dans un centre de santé de quartier. Une praticienne *latinx*⁷⁰ l'a écoutée, lui a prescrit des antalgiques puissants, l'a examinée correctement et a fini par découvrir qu'elle souffrait de métastases d'un cancer du rein. À ce moment-là, il était trop tard... Quand elle a su que son cancer était très avancé, elle a constitué un dossier très serré, et elle en a déposé une copie sur le bureau du médecin-chef de la clinique, qui était aussi un de ceux qui l'avaient traitée par le mépris. Elle a eu la satisfaction de le voir changer de couleur. Et puis elle a tout mis au point avec Chris et un professeur de *Berkeley Law* spécialisé en médecine légale pour leur faire un procès. Lorsqu'elle est morte, comme la négligence était manifeste, la clinique, qui faisait partie d'un conglomerat, a proposé de leur verser une indemnité. Hattie et Chris ont hésité, elles se demandaient s'il ne serait pas plus militant d'aller devant un juge pour enfoncer le clou, mais avec les délais, ça allait être interminable... Alors elles leur ont demandé une somme colossale en leur disant que s'ils n'acceptaient pas, elles organiseraient une campagne de boycott dans toute la Californie... C'était du bluff, mais tu sais comme ces gens-là tiennent à préserver leur image... Ils ont payé. Ils en avaient largement les moyens. Elles ont tout reversé aux centres médicaux

communautaires d'Oakland et Berkeley...

– Ça leur ressemble bien...

– Quant à Hattie... Elle avait quitté O-High en 1985 et cofondé un programme d'enseignement gratuit pour des femmes sans ressources. En 2015, elle a fêté le même jour ses quatre-vingt-cinq ans et les trente ans de l'association. Je n'ai pas pu y aller, malheureusement... Elle est morte l'année suivante...

– *Mmmhh*. Tu continues à correspondre avec Chris et Andy ?

– Oui ! Chris est *Law Professor* à Berkeley. David aussi enseigne à Berkeley. Il est prof de *Film Studies*, bien sûr...

– Bien sûr...

– Andy vit à San Francisco où il possède l'une des plus grandes boutiques de *comic books* et de produits dérivés de la *Bay Area* – *Andy's Comic Chest* ! Tous les acteurs des *Marvel* et des *Star Trek* défilent chez lui régulièrement pour signer des autographes... Et Angela, la fille de Chris et David, vit dans l'ancien appartement familial... Enfin, la moitié « Mamas & Papas ». Ils ont vendu l'autre moitié, c'était trop grand pour elle seule...

– Qu'est-ce qu'elle fait ?

– Elle est bibliothécaire. Elle travaille à la Oakland Public Library. Et elle est bénévole au Mémorial des femmes du Black Panther Party, sur Center Street...

Il secoue la tête de l'air de dire : « Telle grand-mère, telle petite-fille ! »

– Et Gerry ? Et Jermaine ?

– Gerry est allé vivre dans le Castro dès le milieu des années 1970. Et là, il lui est arrivé un truc marrant... Un jour, avec Jermaine, ils passent devant une boutique de photographe qui vient d'ouvrir. Comme Jermaine a vu dans la vitrine un appareil d'occasion qui l'intéresse, ils entrent. Et ils font la connaissance du propriétaire, un type très sympa qui vient d'arriver à San Francisco. Il s'appelle Harvey Milk ! Gerry a participé à la campagne électorale qui l'a fait nommer au *Board of Supervisors* de San Francisco, à la fin des années 1970 et qui a fait de Milk l'un des premiers hommes ouvertement gais élus à une fonction publique aux États-Unis.

– Son assassinat a dû beaucoup l'affecter...

– Comme toute la communauté... Mais ça l'a aussi encouragé à continuer à militer. Il est infirmier, comme Bernie, et il vit toujours au Castro. Quant à Jermaine, après trois années d'université, il est parti en Afrique à la recherche de ses racines. Il y est resté pendant trente ans, il a fait des films et des vidéos documentaires en free-lance pour l'OMS et diverses ONG dans plusieurs pays du continent. Il est retourné en Californie il y a quelques années avec sa femme, qui est native d'Oakland elle aussi. Ils se sont rencontrés en Côte-d'Ivoire !!!

– *Small World*...

Il lève les yeux pensivement.

– L'an prochain, ce sera le cinquantième anniversaire de notre

graduation à O-High.

– Tu comptes y aller ?

– Si cette *bloody pandemic* est terminée, j’y compte bien ! Ils nous attendent tous de pied ferme ! On a très envie de se revoir...

– Eh bien je te le souhaite... Mais, dis-moi, quand tu m’as appelé, de quoi voulais-tu me parler ?

– Je voulais savoir si tu as retrouvé ne serait-ce que le synopsis de mon projet de fin d’année. Ça tenait sur deux pages. Il n’était pas dans le classeur de Hattie ?

– Aaah, le carton est fermé, mais dès qu’on sera installés à Gatineau, je le rouvrirai pour voir s’il est dedans. Il y a encore plein de choses que je n’ai pas examinées de près.

– Merci. C’est un document très court, mais je n’arrête pas d’y penser depuis que je me suis mis à transcrire les conversations que j’ai enregistrées avec mon père en avril.

– Il y en a beaucoup ?

– Une vingtaine d’heures ! Il se répète souvent, mais plusieurs versions d’une même histoire, c’est mieux que pas d’histoire du tout... Et quand je les analyse, c’est passionnant !

Je penche la tête et, sur un ton ironique, je murmure :

– Ton père est ton nouveau sujet d’étude ?...

– En quelque sorte... Je me suis rendu compte que je n’avais jamais réfléchi à *sa* manière de raconter les histoires... Si je me mets un jour à mon foutu roman, ça pourrait m’être utile...

J’aime beaucoup David Gould. Physiquement, il me fait penser à... Orson Welles jeune. Il est extrêmement vif d’esprit (j’ai souvent du mal à suivre ce qu’il raconte, alors qu’il parle un anglais extrêmement clair) et j’aime beaucoup parler avec lui de politique des États-Unis (il en sait beaucoup sur le sujet, plus encore que les trois autres membres du gang) mais aussi de cinéma. Où et quand a-t-il pu voir tous ces films ? Jermaine et lui se font des Quiz sur des films polonais, tchèques et moldo-valaques (Gerry, qui ne jure que par le cinéma français, les écoute en rigolant) et David l’a un jour soufflé en l’emmenant voir *Cool World*, un film d’une cinéaste juive new-yorkaise tourné à Harlem et joué par des acteurs et actrices afro-américaines. Jermaine n’en avait jamais entendu parler. Il a regretté que ce soit une réalisatrice blanche qui ait dirigé le film et David a répondu : *We’ve already had this argument, Bro*⁷¹... Jermaine a hoché la tête.

Plus tard, David m'a raconté qu'il y a plusieurs mois, lors d'une discussion houleuse, il avait fini par dire à Jermaine : « Si les Juifs, qui ont commencé quelque part dans un désert en Orient, sont blancs, pourquoi sont-ils discriminés, harcelés et massacrés par les Blancs depuis deux mille ans et pourquoi rabbi Heschel a-t-il marché aux côtés du pasteur King à Selma ? »

Ça a mis fin à la discussion et cimenté leur amitié.

David peut être très affirmatif quand il parle de ce qu'il connaît, mais, parfois, il est très peu sûr de lui, en particulier avec les filles. Et je devrais dire avec une, en particulier : Chris.

Très tôt, j'ai senti qu'il avait le béguin pour elle. Ils vont à l'école ensemble depuis l'arrivée des M&P en Californie, mais ils ont une relation très bizarre. Chris s'entend très bien avec Gerry parce qu'il est gay ; elle s'entend très bien avec Jermaine parce qu'il est *African-American* (et je crois que Jermaine aimerait bien qu'elle ne soit pas seulement une *Sister*, mais c'est juste une supposition de ma part) et elle s'entend aussi très bien avec David parce que... c'est un cérébral, comme elle. Ils ne discutent pas ; ils argumentent et débattent sans arrêt (là aussi, j'ai du mal à suivre). Et on sent qu'ils aiment ça.

Je les ai entendus un soir parler de *Mystery Novels*. Pour Chris, c'est de la sous-littérature de Blancs riches. David, qui peut citer Agatha Christie mieux qu'un rabbin la Bible, affirmait que la Reine du Crime décrit les rapports de classe dans la société britannique avec plus de finesse que beaucoup d'écrivains « sérieux ». Et que Dorothy Sayers, romancière moins connue, mais ouvertement féministe, le fait encore mieux ! Pour David, Lord Peter Wimsey – le détective de Sayers – est fade à côté de son héroïne, la sulfureuse Harriet Vane, qui refuse absolument d'épouser Wimsey pour rester libre de mener sa carrière littéraire comme elle l'entend ! Et Sayers écrit ça dans les années 1930 !

David m'a convaincu, mais Chris continuait à arborer une moue dubitative. Elle a cependant consenti à jeter un coup d'œil à *Gaudy Night*, roman dont Harriet V. est la protagoniste et Wimsey un personnage secondaire. « Mais seulement parce que je respecte tes opinions... », a-t-elle dit d'un air un peu hautain. Je me suis retenu de rire.

Le grand sujet de discussion en ce moment dans leur cours de *Political Sciences* (et pendant les discussions qui se poursuivent le soir dans le salon des M&P) c'est l'*Equal Rights Amendment* (ERA). Ils en parlaient tous les deux dans Ferris Court l'autre jour. J'étais là. Les partisans de l'ERA veulent faire inclure dans la Constitution des États-Unis un article spécifiant que toutes les personnes ont les mêmes droits indépendamment de leur sexe. La proposition a été approuvée par la Chambre des représentants en octobre dernier, il faut encore

qu'elle soit votée par le Sénat puis approuvée par 38 des 50 États pour être validée. Et ça, avant 1979.

L'ERA est une des grandes causes féministes du moment parce qu'il modifierait radicalement le statut des femmes dans toute la société, à commencer par le monde du travail où elles ne sont pas les égales des hommes pour les emplois et les salaires.

Pour Chris, il est indispensable que l'égalité entre hommes et femmes soit inscrite noir sur blanc dans la Constitution ET dans la loi. Certains critiques, fait remarquer David, redoutent que l'ERA ne compromette les mesures de protection déjà accordées aux femmes (limitation des horaires, sécurité pendant la grossesse, par exemple).

Pour Chris, c'est du *paternalistic bullshit*. Elle a cité Shirley Chisholm, la première femme afro-américaine élue au Congrès, qui a déclaré que les femmes n'ont pas besoin de protection particulière ; que les lois devraient assurer un salaire correct, la sécurité au travail, une protection contre le licenciement et la maladie, et une retraite décente à toute personne, sans considération de sexe.

Je les ai écoutés soigneusement l'une et l'autre et une chose m'a frappé : ils sont absolument d'accord sur pratiquement tout. Je soupçonne David de contre-argumenter surtout pour prolonger la discussion (qui sinon s'arrêterait très vite) parce qu'il aime écouter Chris. Ce qui est drôle, c'est que Chris lui rentre dans le chou en lui disant qu'il ne comprend rien à rien (ce qui, de toute évidence, n'est pas vrai) et qu'il ne veut pas entendre ses arguments (alors que c'est parce qu'il l'écoute attentivement qu'il trouve des contre-arguments qu'elle accepte d'examiner...).

Ils sont finalement tombés d'accord pour dire que leur discussion tournait en rond et Chris est partie rejoindre une amie. Je me suis retrouvé assis avec David sur l'un des bancs de Ferris Court.

Il a secoué la tête.

« J'aimerais qu'on passe moins de temps en débat, et plus... sur des choses qu'on aime tous les deux... »

Moi : « Tu le lui as dit ? »

David : « Non. Je pense qu'elle ne verra pas de quoi je veux parler... »

Moi : « Et... de quoi veux-tu parler ? »

David : « De livres pas forcément militants. De cinéma. De musique... De ce qu'on va devenir après O-High, nos études, nos métiers, le chemin qu'on va emprunter. Notre... amitié... Nos sentiments... »

Moi : « *Mmmhh*. Vous n'en avez jamais parlé ? »

David : « Oui et non... J'aimerais savoir... J'aimerais savoir s'il y a une petite chance pour qu'on continue à se voir... »

Moi : « *Mmmhh*... »

David : « Elle hésite entre Stanford et Berkeley. Elle a ce qu'il faut pour aller à l'une et à l'autre... Elle veut devenir *lawyer*... Se battre pour les droits civils. Et devenir (ça l'a fait sourire de fierté) la première femme afro-américaine qui siègera à la Cour suprême... »

Moi : « Et... ce n'est pas bien ? »

David : « Oh, si ! Et elle en est tout à fait capable ! Mais ça veut dire que rien d'autre ne compte. »

Moi : « Tu veux dire : rien ni personne. »

David : « *Yeah...* »

Moi : « *Mmmhh...* »

Il s'est tu pendant un moment et a dit : « *Thank you, my friend.* »

« Pou... pourquoi ? »

« Je n'avais jamais dit ça à personne. Et ça ne t'a pas fait sourire. »

Je n'ai rien répondu. Les sentiments des autres, quand ils leur pèsent ou les torturent, ne me font jamais sourire.

Et puis, ce que ressent David, je le ressens moi aussi. J'avais envie de lui en parler, mais je me suis dit que ce n'était pas le moment.

*

J'ai demandé à Chris, un peu plus tard, pourquoi elle était si déterminée à devenir *lawyer* (si je comprends bien, le mot désigne aussi bien les juges et les procureurs que les avocats).

Elle m'a répondu que la meilleure manière de changer les choses, c'est de changer la loi. Même si la société ne change pas d'un seul coup, ça contribue fortement à la modeler différemment. « Si la loi n'avait pas changé, a-t-elle ajouté, aujourd'hui je serais une esclave. »

Elle m'a raconté qu'autrefois, la Californie était l'état le plus inégalitaire de l'Union. Les Mexicains, les Indiens, les immigrants chinois et japonais n'avaient pas les mêmes droits que les Blancs. Des activistes, des citoyens (et des *lawyers* solidaires) ont fait changer les lois. Et c'est aussi parce que la loi a changé que les femmes ont le droit d'avorter en Californie alors qu'elles ne l'ont toujours pas dans beaucoup d'autres États.

J'ai dit : « Comment fait-on changer la loi ? »

– De deux manières. La première c'est de contester (*challenge*) une loi, une règle ou une coutume locale en montrant qu'elle est contraire à la Constitution. »

Elle avait plusieurs exemples à me donner. L'un des plus frappants est ce qu'on appelle le cas *Loving v. Virginia*. Un couple mixte (un homme blanc, une femme afro-américaine) qui s'était marié a été condamné à un an de prison parce qu'il avait violé la loi de l'État de Virginie qui interdisait les mariages entre personnes blanches et « de couleur ».

La Cour suprême a statué que cette loi et toutes les lois similaires étaient contraires au quatorzième amendement de la Constitution qui assure l'égalité des droits des personnes devant la loi : le mariage étant une décision légale que tout citoyen peut prendre, on ne peut empêcher personne de se marier pour des motifs racistes...

En décembre prochain, la Cour suprême va entendre des arguments dans un cas nommé *Roe v. Wade*.

Jane Roe vivait au Texas, elle était enceinte de son troisième enfant et voulait avorter. La loi texane s'y opposait. Ses deux avocates contestent la loi texane comme étant contraire à la Constitution. (Jusqu'en 1860, partout aux États-Unis, l'avortement était toléré jusqu'au *Quickening*, le moment où une femme sent le fœtus bouger. Ce sont des médecins blancs racistes qui l'ont fait interdire, parce qu'ils avaient peur que les non-Blancs deviennent plus nombreux qu'eux !)

Les avocates affirment que la décision d'avorter est une décision privée, qui relève de la liberté de l'individu et que les États n'ont pas à réglementer la vie privée. Si la Cour suprême statue en faveur de Roe, l'avortement deviendra un droit incontestable dans tous les États-Unis...

« La deuxième manière de faire changer les choses consiste à proposer une loi aux législateurs de l'État, ou du Congrès. Et pour ça, il suffit (!!!) de faire du *lobbying*... »

Chris m'a donné plusieurs autres exemples que je n'ai pas retenus mais qui m'ont fait comprendre une chose assez impressionnante : aux États-Unis, de simples citoyens peuvent contester une réglementation locale ou une législation devant les tribunaux. Ce n'est pas facile, et ça demande de l'argent et de l'énergie, mais c'est possible. Chris m'a dit : « On doit pouvoir le faire aussi en France, non ? »

J'ai répondu que je connais peu de chose au droit français (il va falloir que je répare cette lacune...) mais que ça ne me semblait pas possible. En tout cas, je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille.

Chris a dit : « C'est malheureux... En tout cas, ici, nous passons beaucoup de temps à convaincre les gens d'aller voter. Car c'est par le vote qu'on peut faire élire un représentant du peuple qui modifiera les lois au bénéfice de la population.

– Qui devez-vous convaincre d'aller voter ?

– Les membres des minorités, pour commencer. Qui pensent que leur voix ne compte pas. Les Afro-Américains ont longtemps été empêchés de voter – et dans les États du Sud, ça continue : on les dissuade de s'inscrire sur les listes électorales. Chaque fois que le pasteur King a organisé des marches dans le Sud, c'était aussi pour convaincre la population noire la plus pauvre de s'inscrire... »

Je suis impressionné par tout ce que sait Chris, et par son énergie. Elle a un an de moins que moi mais j'ai parfois l'impression qu'elle en a dix de plus.

Je me suis senti ignorant et naïf en l'écoutant. Et impressionné. Les États-Unis sont vingt fois plus grands que la France et quatre fois plus peuplés, et cependant, trois femmes (Jane Roe et ses deux avocates) ont la possibilité d'y changer les choses radicalement pour la moitié de la population...

Un peu plus tard, Chris m'a remercié. « De m'avoir posé toutes ces questions. »

Je me suis demandé ce qu'elle avait voulu dire. Et puis j'ai compris qu'elle avait dit « *for asking me* » en insistant sur le « me ». Elle me remerciait de lui avoir posé ces questions à *elle*.

Et elle a ajouté : *I see it now. You're not snooping. You want to know to better understand*⁷².

79

« THE GREAT PRETENDER » – THE PLATTERS
(Hattie Kaplan, 11)

Je n'y ai pas cru une seule seconde.

Plus exactement, j'ai cru chaque mot que Charlie avait écrit, mais je n'ai pas cru une seule seconde qu'elle allait te (ou se) tenir à distance. Je n'ai eu qu'à penser à la première fois que j'ai dit à Bernie de rester. Ou au jour où j'ai rencontré Donna.

Toutes ces émotions sont remontées en même temps et je me suis dit que si Charlie en ressentait ne serait-ce que le dixième... God Almighty !

Bien sûr, encore une fois (comme le dit Bibi aux garçons qui lui proposent d'aller au cinéma), je prenais peut-être mes désirs pour votre réalité.

Et, de fait, vous n'êtes pas restés éloignés très longtemps. Le lendemain du jour où elle m'a écrit, en roulant vers O-High, je vous ai vus marcher ensemble, dans la rue. Tu avais quitté le Promontory très tôt, bien avant tout le monde. J'ai compris que tu avais pris le bus jusqu'à Alma Avenue, attendu Charlie au carrefour et continué à pied avec elle.

Vous ne vous tenez jamais par la main. Ni dans O-High, ni dans la rue. Vous êtes toujours très proches, mais on dirait que vous avez envie de garder le secret. Une façon de ne pas consumer trop vite ce qui couve entre vous ?

Le voyeurisme est une mauvaise habitude. Ça peut devenir une drogue. Je me suis mise à chercher la moindre occasion de vous

espionner à la cafétéria ou de vous suivre dans les couloirs, mon appareil photo à la main, comme un paparazzo sur la Riviera. Quelquefois, ça provoque des situations embarrassantes. Lorsque Charlie ou toi me voyez marcher derrière vous et que, tout sourire, vous me demandez où je vais, je dois inventer une raison plausible pour me trouver près de la salle de Ms. Dimmer alors que la mienne est de l'autre côté du bâtiment.

Vous partagez votre temps avec intelligence et délicatesse entre vos familles respectives. En début de semaine, un soir sur deux, Charlie te raccompagne ici après les répétitions et elle passe un moment avec toi ; le soir suivant tu la raccompagnes chez les Elias et tu y passes la fin de l'après-midi. Les jumelles adorent – m'as-tu dit avec une moue de contrariété – t'entendre parler français, et de la France. J'ai le sentiment que ça t'encombre plus qu'autre chose : ça vous empêche de passer du temps ensemble. Il faut dire que les Elias sont un peu vieux jeu : ils n'aiment pas que les jumelles s'enferment seules dans leur chambre avec leurs boyfriends, et ce qui est valable pour Lilly et Millie l'est aussi pour Charlie. Je les comprends. Un accident est si vite arrivé. Cela dit, restreindre l'intimité des adolescents à la maison ne les a jamais empêchés d'avoir des accidents ailleurs...

Cela m'a incitée, bien que tu sembles très au courant, à placer sur ta table de nuit un manuel utile et intéressant... J'étais un peu soucieuse que vous le preniez mal, mais vous êtes tous les deux venus me remercier, avec un sourire irrésistible, de vous avoir donné de la lecture !

I love you both so much !

*

Nous avons commencé les répétitions. Je vous ai sous les yeux une bonne partie de l'après-midi, et je m'amuse beaucoup. La production de ce spectacle est un bonheur. Et lorsque vous répétez vos rôles, j'ai le sentiment de prendre part à la mise en scène de votre Romantic Comedy personnelle.

Autour de vous, personne ne semble au courant – ou fait comme si. On vous considère comme deux bons amis, proches parce que l'une et l'autre en terre étrangère, mais sans plus. Parfois, il est impossible de voir clairement ce qu'on a sous les yeux.

Et puis, ce n'est pas comme si vous étiez tous les deux collés l'un à l'autre pendant les répétitions. Quand vous n'êtes pas sur scène, tu participes à la construction des décors et Charlie a demandé à secondar Chris dans son travail de Stage Manager. Mais je m'amuse à suivre vos regards quand vous vous croisez ou quand vous vous cherchez. Assise dans la salle, je vous bois des yeux. Ce n'est pas

sans inconvénient : j'ai une pièce à mettre en scène et il y a d'autres interprètes, d'autres problèmes à régler. Plus que je n'imaginai.

Je prends conscience tous les jours que ma brillante idée de combiner des histoires d'amour de deux époques différentes n'est pas de tout repos. Les décors ont été relativement simples à construire mais les costumes nous ont donné du fil à retordre. Ils devaient être conçus pour convenir à l'une et à l'autre ère, et être aussi... gender neutral que possible. L'équipe qui s'est chargée de ça a bien travaillé et nous a déjà soumis – à mes deux codirectrices et à moi – des modèles très imaginatifs : il suffit de retirer un ou deux pans de tissu d'un costume Cyrano pour avoir le costume Casablanca. J'attends avec impatience de savoir ce que la troupe va en dire. De plus, je demande au public de nous suivre dans un déplacement qui n'a rien de naturel : d'une tragi-comédie à un film, de la France de 1640 au Maroc de 1941, d'un Paris théâtral à un Casablanca hollywoodien, tout ça dans la plus grande confusion des genres.

Est-ce que ce sera convaincant, ou ai-je été trop présomptueuse ? Ai-je eu raison d'entraîner tous ces jeunes gens dans une aventure que je suis seule, au fond, à avoir rêvée ?

J'en ai parlé à Donna hier soir. Elle était fatiguée (elle avait eu une réunion de département particulièrement difficile) mais elle a fait un gros effort pour m'écouter. Et elle a conclu avec une phrase qui lui est chère : I trust you.

Je sais qu'elle me fait confiance, et ça me fait toujours du bien qu'elle le dise. C'est moi qui n'ai pas confiance en moi.

*

Il est 18 heures. Tu es encore chez les Elias. Je peux écrire tranquillement pendant encore une demi-heure avant que The Hungry Bunch débarque. Voilà une habitude difficile à changer, même quand on remet en cause les rôles dans une famille atypique. Il revient toujours à la mère nourricière (même si elle n'en a pas du tout l'âme) d'entendre les autres dire : « J'ai faim. » Il est vrai que je suis celle qui rentre le plus tôt au Promontory, car Bernie et Lewis n'ont pas d'heure et Donna ne cesse d'avoir des sessions pédagogiques, des séances de conseils aux étudiants et des réunions de département.

Mais parfois, ça me pèse d'être ici à attendre que tout le monde revienne. Chris est toujours fourrée avec ses Dorks et même Andy trouve le moyen de revenir tard depuis qu'il fait du tir à l'arc. God bless frozen dinners and the microwave⁷³.

Au début du premier trimestre, comme tu t'étonnais d'avoir presque toute l'après-midi pour toi, je t'ai demandé quels étaient tes horaires à Tilliers. Tu m'as expliqué que beaucoup d'élèves ne terminaient pas avant 5 heures, et ceux qui vivent loin doivent parfois

passer trente ou quarante-cinq minutes en bus pour rentrer chez eux. Ensuite, il y a des montagnes de devoirs à faire. Je me suis écriée : « Mais vous avez à peine le temps de respirer ! »

Et tu as répondu Hey Waaay. En fait, tu me répondais en français « Eh ouais » (je crois que c'est comme ça que ça s'écrit) – qui signifie : Hell Yeah ! ou à peu près.

Je t'ai dit que les horaires ici ne sont pas parfaits non plus. Certains psychologues affirment que la journée scolaire devrait commencer à 9 heures plutôt qu'à 8 heures parce que les adolescents restent éveillés tard le soir et ont besoin de dormir plus longtemps.

Tu as dit en souriant :

– Je vois ça le matin quand je suis obligé de réveiller Andy et Chris...

– Mais toi, tu es toujours debout très tôt !

– Oui. C'est une habitude que j'ai prise chez moi l'an dernier. Je me levais pour préparer mon baccalauréat... Je ne voulais pas risquer d'échouer et avoir à refaire une année de lycée à mon retour d'Amérique ! Ça aurait été l'horreur absolue.

– Tu n'aimais pas le lycée ?

– J'ai aimé ça jusqu'à ce que les profs que je trouvais les plus géniaux soient traités comme des délinquants par l'administration...

– Je comprends. Et qu'est-ce que tu apprécies le plus à O-High ? Je sais que ce n'est pas une high school typique – mais je ne sais pas s'il existe d'école typique, sauf dans les films et à la télévision...

Tu as réfléchi un long moment.

– Le respect. Je pensais au début que j'étais traité comme un invité, mais j'ai vu que c'est pareil pour tout le monde. Les enseignants respectent les élèves. Ils respectent leurs questions, leurs opinions, leurs difficultés. En dehors de mes quatre profs de 1970, je n'avais pas connu ça depuis l'école primaire... L'autre jour, la mère de David m'a demandé si j'avais des projets d'avenir. Et je n'en ai pas ; je lui ai dit que j'y réfléchis encore. Ça ne l'a pas choquée, et c'était réconfortant. Elle a dit : « C'est bien de prendre le temps d'y penser. » Tandis qu'en France, beaucoup de gens me disaient que je dois être médecin comme mon père, ou avocat, à la rigueur, puisqu'il en a les moyens... Eh oui, j'ai envie de faire un métier utile pour tout le monde. Mais depuis que je suis ici, avec toi, avec vous, je regarde et j'écoute, et je vois qu'il y a beaucoup de chemins possibles. Je veux aussi faire un métier qui me permet d'exister.

– Tu as le sentiment que tu n'existes pas ?

– J'ai la sensation que jusqu'ici, je... regardais le monde. Je me sentais à part. Depuis que je suis ici, j'ai le sentiment que je suis un parmi les autres. Je suis heureux de jouer dans le Musical parce que c'est une entreprise collective. Chaque personnage, chaque interprète

compte... Dans ma vie à venir, j'aimerais faire partie d'une communauté. D'une... troupe. All the World's a stage ⁷⁴, n'est-ce pas ?
– Oui. And one man in his time plays many parts ⁷⁵.
Tu t'es mis à rire.
– Si je pouvais déjà en tenir un.

80

« PLUS JE T'EMBRASSE... » – BLOSSOM DEARIE
(Carnets, 7)

[Février 1972.]

Hattie a raison, mon idée pour le *Student Journalism Project* est trop compliquée, trop ambitieuse... Il faudrait que je rencontre beaucoup de gens, et je n'ai ni l'audace ni le temps, avec les répétitions du *Musical* et... les moments que je passe avec Charlie. (Oui, je l'écris clairement parce que je sais que sinon tu dirais que je suis un cachottier et tu te moquerais de moi, avec raison.)

J'en ai reparlé à Hattie, qui m'a rappelé que, pour ce qui me concerne, la réalisation du projet n'est pas essentielle. On va de toute manière me remettre un diplôme honorifique à la fin de l'année, pour ma contribution à la vie de l'école, comme on le fait pour tous les *exchange students*. Elle a ajouté en souriant : « Et les textes que tu ne me rends pas, je n'ai pas à les lire... »

Je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire.

Elle a répondu, avec sa délicatesse habituelle, que j'écris des textes très longs, et que, comme elle aime les lire, ça lui prend du temps et ça ne lui permet pas de se concentrer sur les textes de mes camarades – qui ont plus besoin d'une lecture attentive que moi. D'autant que j'écris déjà beaucoup pour *Humanities*...

J'ai dit : « Tu trouves que ce que j'écris est ennuyeux ? »

Elle m'a fait un grand sourire : « Oui, comme ta présence parmi nous ! Tu viens seulement de comprendre ? »

Je l'avais cherché. Je lui ai dit que je vais m'abstenir de me lancer dans le projet. Je lui en ferai seulement une description brève. Elle m'a dit que ce serait parfait.

Ça m'a soulagé, mais je me suis aussi senti un peu déçu. Elle a ajouté : « Tu n'es pas venu ici pour faire des devoirs. Tu es venu pour vivre. Je suis heureuse que tu préfères vivre. »

[...]

Je suis malade. J'ai mal à la gorge et le nez en feu et, depuis cette nuit, une fièvre de cheval. Je frissonnais si fort que ça m'a réveillé. Ça

m'a pris pendant un rêve, au moment où Charlie m'embrassait. D'un autre côté, ça n'a rien de surprenant, je passe mon temps à rêver qu'on s'embrasse depuis notre... première séance.

Je n'ai pas bien compris ce qui s'est passé l'autre jour : elle est partie comme une flèche et j'ai passé le reste de la soirée et une bonne partie de la nuit à me demander si j'avais fait ou dit quelque chose de travers – mais ça ne pouvait pas être ça : elle m'avait empêché de faire quoi que ce soit et c'est elle qui a parlé et pris les initiatives. Peut-être alors que c'était parce que je n'avais *pas* fait ou dit ce qu'il fallait, ce qu'elle attendait ? ... Enfin, j'étais déboussolé.

Le lendemain, quand je me suis assis dans la classe de Hattie, la chaise de Charlie était vide. J'ai commencé à me torturer (« Pourquoi elle est pas là, est-ce qu'elle m'en veut ? », etc.), mais elle est entrée, s'est assise à côté de moi et a dit : *How are you, today ?* comme si de rien n'était. Enfin, pas tout à fait. Ses yeux disaient autre chose. De pas désagréable. Et puis elle a tourné la tête pour écouter Hattie annoncer le sujet du jour.

Après le cours, elle a dit : *Let's go have lunch*, elle m'a entraîné à la cafétéria et elle est allée s'asseoir à une table à part en regardant plusieurs fois derrière elle comme pour s'assurer que je la suivais. Quand je me suis installé, elle a serré ses jambes autour des miennes et, en plantant une paille dans son carton de jus d'orange avec un sourire machiavélique, elle a dit :

– Je te remercie de m'avoir laissée te... soigner, hier. Je ne t'ai pas trop torturé ? *Do you hate me ?*

J'ai répondu : *I don't hate you*, et puis j'ai murmuré en français : « Je t'adore », et je me suis senti rougir de ma propre audace.

Elle a levé la tête.

– C'est vrai, tu m'adores ?

Elle a dit ça en français !!! D'une voix que je n'avais jamais entendue.

– *You speak French !!!*

– Ben ouais ! J'ai passé mes premières années à Ottawa, tu te souviens ? J'ai appris toute petite, Marie m'avait mise dans une école francophone. Et je passe un mois chaque été avec mes grands-parents... Et je pratique aussi pendant l'année. En Angleterre, il y a toujours des Français qui ont envie de faire la causette aux petites Anglaises...

Elle a dit ça en riant. Elle s'est remise à boire son jus d'orange en levant les yeux de temps à autre pour regarder comment je réagissais.

Sa voix en français a par moments les mêmes intonations que M. Lamontagne, mon prof québécois du lycée. Et sa voix en anglais est plus grave. C'est comme si elle était deux personnes différentes selon la langue qu'elle emploie...

- Mais pourquoi...
- Pourquoi je te l'ai pas dit ? Je ne te connaissais pas... Alors que maintenant...
- Elle a souri encore plus en aspirant le fond de son carton.
- Comment va ton dos ?
- Euh... (J'ai cherché mes mots.) C'est pas pire.
- Ça l'a fait rire.
- Tu connais même des expressions du Québec...
- Je lui ai parlé de Rick Lamontagne.
- Ah, alors on va vraiment bien s'entendre. Sans que personne ne nous comprenne.
- Tu as des secrets à me confier ?
- Quelques-uns. Je suis sûr que tu en as, toi aussi.
- J'ai hésité, et puis je me suis lancé :
- J'en ai un, là, tout de suite.
- Je t'écoute.
- J'ai pris un air très sérieux, très grave.
- Notre... expérimentation d'hier. Je suis pas sûr d'avoir tout compris. Je comprends vite, mais il faut m'expliquer longtemps. Et répéter. Alors je crois que j'aurais besoin d'une autre séance... et même de plusieurs... Pour *bien* vérifier que j'ai *bien* tout retenu...
- Attends, c'est pas vraiment un secret, ça !
- Ah bon ?
- Pas du tout. J'ai bien vu ce matin que tu étais *très* content de me voir.
- Elle a dit : *You were very happy to see me*, en anglais sur un ton très...
- Tu te moques de moi...
- Elle est redevenue sérieuse.
- Pas du tout, *Ohmygod I would never*. Non, je... Moi aussi je suis contente de te voir mais ça ne se voit pas, c'est tout...
- Je l'ai regardée et j'ai pensé : « Si, si, ça se voit... Dans tes yeux... »
- Tu... m'expliqueras pourquoi tu es partie en courant hier ?
- Oui. (Elle a regardé autour d'elle.) Tu veux bien me raccompagner après la répétition, ce soir ?

*

Je m'attendais à voir Sandy, qui est souvent chez elle à cette heure-là, mais seules les jumelles étaient là. Ce n'est pas la première fois que je vais là-bas, mais cette fois-ci, quand elles m'ont vu entrer avec Charlie, elles ont souri d'une manière inhabituelle. Et quand Charlie m'a entraîné vers l'escalier, je les ai clairement vues lui faire des clins d'œil.

La chambre de Charlie est voisine de celle de Sandy et Harry. Je sais qu'ils n'aiment pas trop que les filles reçoivent leurs jules dans leur chambre alors j'étais un peu mal à l'aise quand elle m'a poussé vers le bout du couloir.

– On va dans ta chambre ?

– *Nope*, a-t-elle dit en posant la main sur la porte d'en face, entrouverte.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je veux te montrer quelque chose...

Elle s'est approchée du lit de ses parents d'accueil. Il m'a semblé beaucoup plus imposant que les lits doubles habituels.

– Pose la main dessus.

J'ai touché le lit. Il était à la fois ferme et mobile. Comme un immense ballon plein de gelée.

– C'est un *waterbed*. Le matelas est plein d'eau. J'ai toujours eu envie d'essayer...

– Mais...

– Tu ne veux pas l'essayer avec moi ?

Je n'en croyais pas mes oreilles...

– On ne va tout de même pas...

– *No, Silly* ! On va juste s'allonger dessus et *expérimenter* pendant cinq minutes.

– Mais Sandy ne risque pas... ?

– Les filles me préviendront...

– Ah bon ?

– Ben ouais (a-t-elle dit en français). Elles l'ont déjà testé avec John et Paul ! Il était temps que je le fasse aussi...

– Alors elles savent que...

– *That I like you ? They knew it before you did* !⁷⁶

Elle s'est allongée sur le lit et je l'ai suivie.

Les *waterbeds*, c'est infernal. Ça n'arrête pas de bouger, on roule l'un sur l'autre – ce qui n'est pas désagréable – mais même quand on ne bouge plus, il faut un moment pour que le lit s'immobilise complètement. Et dès qu'on fait un mouvement, les vagues reprennent.

On a fini par trouver une position. Moi allongé en travers sur le dos (le lit n'est pas très grand et je touchais le bout), elle tout contre moi couchée sur le côté. Sa tête était posée contre mon épaule et il suffisait que je me tourne à peine pour que nos lèvres se touchent...

Elle a glissé une jambe entre les miennes. On est restés là pendant plusieurs minutes sans bouger. Enfin, si, nos lèvres bougeaient... En fait, on se parlait sans que nos lèvres se séparent vraiment...

(Pourquoi m'avait-on caché ça !)

Elle a murmuré :

– Hier, je suis partie... parce que...

– Tu n'aimais pas... ce qu'on faisait...

– Oh, non... c'est tout... le contraire. Plus je t'embrasse, plus j'aime t'embrasser... Mais j'avais peur... que ça devienne... une addiction.

– Ah...

– D'un autre côté, je ne pouvais pas... essayer le *waterbed*... toute seule... Un lit... ça devrait toujours... être essayé à deux. S'il n'est pas assez... confortable pour... le *smooching*, il ne mérite pas... qu'on s'allonge dessus...

(Pour ta gouverne, vieux frère, afin que tu saches à quoi tu t'exposes quand tu viendras ici : *smooching* signifie « se bécoter » et *making out* c'est s'embrasser passionnément et... profondément. Elle m'a fait une démonstration de l'un et de l'autre. Plusieurs fois. Pour que je comprenne bien.)

– Tu es... pleine... de bon sens.

– C'est ce que... mes parents... m'ont toujours... dit.

– J'aime beaucoup tes parents.

– Tu ne les connais pas...

– Non, mais je leur suis très reconnaissant de t'avoir donné la vie...

– *Oh, right !* Alors... moi aussi j'aime beaucoup... tes parents.

– Je le leur dirai...

– *And I... like... you...*

– *I like... you too...*

Elle a soupiré.

– *I mean* : Ostie d'Câlisse, j't'aime vrrrrraiment beaucoup !

Le lit s'est mis à onduler.

– Et moi, je t'adore...

– Non, *moi*, je t'adore...

– *Okay...*

Elle a enfoncé sa tête dans le creux de mon épaule, comme si elle voulait dormir. J'ai cru entendre la porte s'ouvrir au rez-de-chaussée et j'ai redressé la tête mais elle a dit :

– Ne bouge pas ! Si Sandy rentre, on le saura.

Je n'étais pas rassuré mais j'ai obéi.

– *Okay...* Alors... tu m'adores aussi ?

– *Ooohhh* oui.

– C'est grave...

– Pourquoi ?

– C'est une maladie terrible, l'adoration. C'est comme une drogue. Quand on en est atteint, on souffre d'hallucinations très, très

agréables. Pour guérir, faut au moins aller voir un spécialiste, et si on arrive à en guérir, on est très, très, très malheureux.

– Comment tu sais ça ? C'est ton père qui te l'a dit ?

– Non, j'ai lu ça dans des livres...

– Bon, ben alors je sais ce qu'il me reste à faire.

– Quoi ?

– J'irai jamais consulter un adoradiologue.

Je me suis mis à rire, et le lit à danser le tango.

– Je me demande comment ils font pour dormir là-dessus...

Après quelques secondes, elle a répondu :

– Peut-être qu'ils ne dorment pas... mais qu'ils se racontent des histoires toute la nuit.

– Quel genre d'histoires ?

Elle a réfléchi, s'est redressée et, en levant les yeux vers le plafond, a dit.

– Euh... *Les Mille et Une Nuits*... Les voyages d'Ulysse... Le tour du monde de Darwin... ou... *YES ! Moby Dick !*

Et elle a sauté en riant comme une baleine. Le lit m'a propulsé en l'air et, après un vol au ralenti je suis retombé brutalement sur le plancher avec un grand « Bonk » !

– *Ohmygod ! Are you all right ?*

Elle s'est précipitée vers moi. Elle ne riait plus qu'à moitié – je pense que le bonk lui avait fait peur. J'ai gémi et fait le mort d'un œil. Elle a dit : « Oh, je sais comment te réveiller !!! » Mais au moment où elle allait me ressusciter, un klaxon a retenti dans la rue. Charlie a bondi sur ses pieds en criant : « C'est Sandy ! Descends, vite ! »

J'ai ramassé mon sac, j'ai descendu les escaliers quatre à quatre et je me suis sagement assis dans un des fauteuils du salon. Une des jumelles était tranquillement assise dans le canapé. Elle a levé un pouce, l'air de dire : « Bien joué. » La porte s'est ouverte et l'autre jumelle est entrée, portant dans ses bras deux énormes sacs en papier brun pleins de provisions, suivie par Sandy qui en portait deux autres.

– *Hi, Sandy !*

– *Hi, Franz ! How are you ? Waiting for Charlie ?*

J'ai fait un signe vers l'étage et je me suis levé pour les aider.

– Elle est là-haut...

Sandy a tourné la tête. Charlie descendait l'escalier comme si de rien n'était, un livre à la main. Elle lui a pris un sac des mains pour le porter dans la cuisine.

– *Hello, You !* Je t'ai pas fait attendre trop longtemps ?

– Pas du tout, j'ai tout mon temps...

Sandy a froncé les sourcils, elle nous a regardés tous les quatre l'un après l'autre – Charlie, Lilly, Millie et moi – puis elle a secoué la tête et elle s'est mise à vider les sacs.

Charlie est venue s'asseoir près de moi et m'a tendu le livre.

– Tu m'as dit que tu voulais qu'on en parle, mais tu pourrais commencer par la lire.

C'était *Our Town*.

– Oh, mais on peut en parler... Je l'ai lue au *Promontory*.

Elle m'a fait un de ses sourires qui me font fondre sur place.

– Alors, qu'en penses-tu ?

À ce moment-là, Millie est venue vers nous avec des bouteilles de 7 Up qui sortaient du frigo. On les a ouvertes et on s'est mis à parler de l'idée qu'a eue Hattie de faire présenter *Cyrano in Casablanca* par un régisseur qui s'adresse au public et aux personnages, comme dans *Our Town*. Pendant qu'on parlait, Lilly et Millie sont venues s'asseoir dans le salon, un verre à la main.

Depuis le comptoir de la cuisine, Sandy m'a demandé si j'aimais les *hamburgers*.

J'ai levé le pouce.

– *I love them !*

Sandy a hoché la tête.

J'ai repris une gorgée de mon 7 Up.

– *Good !* Et... qu'est-ce que tu penses du *waterbed* ?

J'ai éternué mon 7 Up.

Depuis, j'ai mal à la gorge et le nez en feu. Et cette nuit, j'ai une fièvre de cheval.

81

« I FEEL LIKE I'M FIXIN' TO DIE RAG »

– COUNTRY JOE & THE FISH

(Contexte, 8)

[Gatineau, septembre 2021.]

Les humains laissent des traces écrites depuis dix mille ans. Des traces sonores et photographiques depuis cent cinquante ans. Depuis le début du XXI^e siècle, ces traces ne sont plus confinées au papier, au celluloïd ou au vinyle... ni à un emplacement géographique.

Je me souviens avoir lu quelque part que la planète dispose déjà de plus de mémoire enregistrable qu'il n'y a d'informations à y graver. C'est vertigineux.

Ce qui l'est plus encore, c'est de penser que des personnes que nous ne connaissons jamais ont passé du temps à inscrire ces informations sur des supports virtuels pour les rendre accessibles à des utilisateurs inconnus, de l'autre côté de la planète ou dans l'appartement voisin.

Ouvrez le fureteur de votre ordinateur ou de votre téléphone et tapez n'importe quoi dans la fenêtre. Quel que soit le moteur de recherche employé, vous allez vous retrouver avec des centaines, voire des milliers de liens qui renvoient à autant de pages, de sites, de revues, de bases de données contenant des informations sur le sujet choisi. Cela, déjà, est stupéfiant. Ça l'est encore plus quand on se dit que tous ces articles et toutes ces lignes de textes, *il a fallu qu'un nombre considérable d'individus les rédigent et les mettent en ligne, souvent de manière bénévole.*

*

Depuis janvier 2021, pour mieux comprendre les souvenirs de Franz, Hattie, Abraham et Claire, j'ai exploré des dizaines de sites consacrés, entre autres, à la *Bay Area*, à Oakland et O-High, aux Black Panthers, aux réseaux clandestins d'avortement et d'aide aux femmes en France, à la guerre d'Algérie et à l'immigration, aux enfants déplacés...

Je me suis perdu dans cette forêt de mots et d'images avec stupéfaction et bonheur mais aussi, souvent, une certaine horreur. Le passé est souvent beaucoup moins coloré qu'on ne l'imagine et nous donne à penser que l'histoire ne fait que se répéter.

Mais découvrir une époque où tout semblait possible malgré la dureté du monde, c'est une expérience enthousiasmante et réconfortante. Et je n'ai pas cessé, à chaque minute, de m'émerveiller devant les centaines de documents écrits ou filmés auxquels j'ai eu librement accès : l'intégralité du journal des Panthers publié dans les années 1960 et 1970 et de *Bay Area Review*, la revue gaie de San Francisco ; *The Bus*, le film tourné par Haskell Wexler au moment de la Marche sur Washington en 1963 ; les images de l'occupation d'Alcatraz filmées par des membres de l'American Indian Movement ou encore la chronologie détaillée du *Free Speech Movement* à Berkeley.

Tout ça, rien qu'en cliquant sur des liens virtuels.

En septembre 2021, lorsque je rouvre le carton de Hattie après notre déménagement, je me dis que je n'ai pas encore réexploré l'événement central de l'époque.

Celui qui plane sur toute l'Amérique depuis le milieu des années 1960 et occupe une place considérable dans la vie des Mamas & des Papas, de leurs enfants et des communautés qui les entourent.

*

Élu à la présidence des États-Unis en novembre 1960, John F. Kennedy a consolidé le soutien américain au Sud-Vietnam en lui envoyant des unités d'élite (les « Bérets Verts ») pour entraîner son armée, ainsi que du matériel lourd (des hélicoptères) et quinze mille « conseillers militaires ».

Il autorise aussi secrètement le largage de napalm et de défoliants sur les

zones cultivables soupçonnées de ravitailler le Viet-Cong.

Le Sud-Vietnam était censé incarner la démocratie face au communisme ; en réalité, il est dirigé depuis 1955 par Ngo Dinh Diem, dictateur catholique qui réprime les religions traditionnelles. En 1963, en signe de protestation contre la violence d'État, des moines bouddhistes s'immolent par les flammes. Diem est renversé par un coup d'État militaire ; les Américains ferment les yeux. Plusieurs gouvernements éphémères vont se succéder jusqu'en 1967, date de l'élection de Nguyen Van Thieu, qui dirigera le pays jusqu'en 1975.

En novembre 1963, Kennedy est assassiné à Dallas. Lyndon Johnson, son vice-président, lui succède et remporte les élections à son tour fin 1964. Dès 1965, il décide – à l'insu de son opinion publique – d'accroître la présence militaire américaine au sud et de bombarder le Nord-Vietnam.

(En 1968, au cours de l'émission satirique *Rowan & Martin's Laugh-In*, l'humoriste Dan Rowan déclarera sans le moindre sourire : « Officiellement, nous sommes seulement au Vietnam en tant que conseillers techniques. Rien que la semaine dernière, nous avons largué quatre cent mille tonnes de conseils. »)

Début 1967, il y a 200 000 soldats américains au Vietnam. L'administration Johnson tente de justifier sa politique en déclarant que pour chaque tué américain, il y en a dix parmi les troupes ennemies. Pour les familles des G.I. morts à des milliers de kilomètres de chez eux, c'est une piètre consolation.

Bientôt, le général Westmoreland, qui commande les forces sur le terrain, demande à Johnson deux cent mille hommes de plus. Robert McNamara, son secrétaire d'État, lui suggère plutôt de négocier avec Hanoï. Plusieurs membres importants du gouvernement déclarent tout haut que le sentiment d'invulnérabilité des militaires est, purement et simplement, une illusion. Comme les Français avant eux, ils sous-estiment la capacité des Vietnamiens à résister sur un terrain qu'ils connaissent parfaitement, et sur lequel ils vivent depuis toujours : la jungle, les forêts, les rizières. Les soldats américains eux-mêmes se mettent à douter de la possibilité de gagner la guerre, mais aussi et surtout du bien-fondé de déverser du napalm sur des femmes et des enfants, de brûler leurs maisons, et d'empoisonner leur riz.

Comme le déclare un témoin de l'époque : « Le Vietnam n'avait rien à voir avec la Seconde Guerre mondiale : il n'y avait pas de front. On ne pouvait pas mesurer les victoires en comptabilisant les villages, le matériel pris à l'ennemi ou la quantité de terrain gagné ; car celui-ci n'était jamais gagné pour de bon : quand on abandonnait un village, le Viet-Cong s'y réinstallait aussitôt. Le seul critère de « succès » c'était le nombre de morts. Alors on comptait les morts. Et pour satisfaire nos officiers supérieurs on comptabilisait *tous* les morts, même si on n'était jamais sûrs qu'il s'agissait de combattants... »

Le Viet-Cong est soutenu par le Nord grâce à la piste Hô Chi Minh : un

dédale de dix-sept mille kilomètres qui permet de contourner les troupes américaines en longeant la frontière du Vietnam à travers les collines et la jungle du Laos et du Cambodge.

Les Américains déversent sur elle trois millions de tonnes d'explosifs (un million de plus que sur l'Allemagne et le Japon pendant la guerre !), des défoliants et de l'agent orange, un herbicide hautement toxique contenant de la dioxine. Après chaque bombardement, des centaines de milliers de femmes vietnamiennes comblent les cratères à la main, le plus souvent de nuit.

En Amérique même, l'envoi de troupes a des conséquences politiques et sociales. En effet, les inégalités face à la conscription sont criantes : en 1964, l'immense majorité des soldats étaient principalement issus de la classe ouvrière, et en particulier de la population afro-américaine. Les Blancs riches trouvaient toujours le moyen d'éviter la conscription. Lors des manifestations contre la guerre, des protestataires afro-américains arborent d'ailleurs des panneaux sur lesquels on peut lire : « *Black People : 53 % of the Dead, 2 % of the Bread. Why ?* »⁷⁷

En principe, les étudiants sont sursitaires, mais certaines universités communiquent à l'armée les résultats d'examens. Ceux qui échouent sont immédiatement enrôlés.

En 1967, Muhammad Ali, champion du monde de boxe poids lourd, refuse la conscription en déclarant : « Mon ennemi, ce n'est pas le Viet-Cong, c'est l'homme blanc. Aucun vietnamien ne m'a jamais traité de nègre ! » Il est privé de sa licence de boxeur et condamné à cinq ans de prison et 10 000 dollars d'amende. Il reste en liberté en attendant l'appel de la sentence. Pendant trois ans, interdit de ring, il parcourt les campus et milite contre la guerre.

À partir du printemps 1967, l'opposition au conflit grandit parmi la population étudiante et enseignante. Les étudiants savent très bien, en effet, qu'un nombre croissant d'entreprises viennent recruter sur les campus – les constructeurs d'avions de combat comme Lockheed en particulier, mais aussi Dow Chemical, le principal fabricant de napalm. L'industrie de l'armement, considérée comme patriotique vingt ans plus tôt (et même pendant la guerre de Corée), est à présent perçue de manière très négative.

Les doyens de cent universités écrivent au président Johnson pour exprimer des doutes sur une guerre « dont les pertes humaines et matérielles ne font que croître, mais dont la valeur et le but pour le pays restent douteux ». Si le conflit ne s'apaise pas, disent-ils, « les jeunes gens les plus courageux de ce pays préféreront aller en prison plutôt que prendre les armes ».

Fin 1967, vingt mille soldats américains ont déjà péri au combat. Mais combien d'hommes, de femmes et d'enfants vietnamiens ? Le gouvernement Johnson déclare que la guerre est bientôt terminée et que « la lumière luit au bout du tunnel ». Mais en janvier 1968, le jour du Têt (nouvel an vietnamien) les forces du Nord et le Viet-Cong lancent ensemble une attaque généralisée.

Cette offensive surprise balaie la confiance que la population américaine accordait à son gouvernement, et les manifestations se multiplient.

La révélation de massacres comme celui de My-Lai, au cours duquel les troupes US ont tué et violé des victimes civiles, ne fait que fortifier l'opposition à la guerre.

La publication en juin 1971 par le *New York Times* des *Pentagon Papers* achève d'enfoncer le clou. Rendus publics par un lanceur d'alerte du Pentagone, ces documents démontrent que l'administration américaine a menti sur tous les plans et à chaque étape : depuis 1966, le gouvernement ne cherche plus à lutter contre le communisme ; l'envoi de troupes et de matériel a eu pour but, avant tout, de sauver la face et d'éviter une défaite humiliante.

82

« ODE TO BILLIE JOE »/« MARIE-JEANNE »

– BOBBIE GENTRY/JOE DASSIN

(Hattie Kaplan, 12)

Sur une page de gauche de son registre, Hattie a écrit :

La semaine dernière en Humanities, nous avons parlé de chansons. Je vous ai fait écouter « Something Cool », la chanson de June Christy, dans laquelle une femme évoque sa vie passée. Après vous l'avoir fait entendre une première fois, je vous ai demandé où se déroule la scène évoquée dans la chanson, et qui est la femme. Beaucoup ont répondu : « Elle est dans un bar, elle est loin de chez elle, elle parle à un client. » Après la deuxième écoute, quelques filles ont suggéré du bout des lèvres que c'était très possiblement une prostituée.

Charlie, pour sa part, a dit : « Il lui propose de lui offrir quelque chose à boire parce qu'il fait très chaud. Il lui propose aussi une cigarette. Elle parle de sa robe très vieille et de ses "fourrures qu'elle garde pour le froid"... qui n'existent probablement pas mais qui sont peut-être un vieux manteau élimé ou une couverture... Elle dit qu'elle a eu une maison, autrefois... Alors, ça pourrait aussi être une personne qui vit dans la rue, et qui, peut-être, perd la raison. La fin le donne à penser, d'ailleurs. Elle dit : "I'm such a fool..." »

Les autres sont restés sans voix. Tu l'as regardée avec un mélange de perplexité et d'admiration.

Je vous ai demandé de rechercher des textes de chansons qui racontent une histoire en peu de mots – et contiennent un sens caché, afin que nous examinions ensemble les paroles. Le jour suivant, tout le monde, évidemment, a apporté des brassées de disques (je m'y attendais et j'avais emprunté le tourne-disque pour toute la semaine)

que nous avons, évidemment, passé le reste de la semaine à écouter, car tout le monde ou presque voulait présenter et commenter la sienne. À la fin de la semaine, je vous ai demandé d'écrire un essai consacré à la chanson de votre choix. Charlie et toi, vous n'aviez pas eu le temps de nous faire écouter les vôtres et vous m'avez dit que vous alliez écrire un texte ensemble. Ça ne m'a pas surprise, mais j'étais curieuse de savoir ce que vous alliez faire. Vous me l'avez rendu ce matin.

Je viens de le lire et... l'm impressed !

*

Sur la page de droite, elle a fixé un texte dactylographié fixé au moyen d'un trombone.

Charlie Darby & Franz Farkas
Humanities Class – Ms. Kaplan – Fourth Period
March 1st, 1972

A Tale of Two Sixties Songs 78
« Ode to Billie Joe » by Bobbie Gentry & « Marie-Jeanne » par Joe Dassin

Quand Charlie lui a dit avoir choisi la chanson de Bobbie Gentry, Franz (qui l'avait entendue tout récemment pour la première fois) lui a révélé qu'elle avait été adaptée en France par un chanteur nommé Joe Dassin (que Charlie ne connaissait pas). En comparant les lyrics (Charlie connaît par cœur ceux de l'une, Franz ceux de l'autre), nous avons examiné les deux chansons, l'histoire qu'elles racontent, leurs points communs, leurs différences et, enfin, leur signification et leurs échos.

Qui a écrit « Ode to Billie Joe » (OTBJ) ?

Roberta Lee Streeter est une chanteuse de country music née en 1944 dans une famille de paysans pauvres du Mississippi. Après le divorce de ses parents, elle s'est installée avec sa mère en Californie. Elle a appris à jouer de la guitare et du banjo seule avant de faire des études de musique et de se mettre à composer. Elle a pris le pseudonyme de « Bobbie Gentry » en hommage au personnage principal du film *Ruby Gentry* (dir. King Vidor, 1953). Enregistrée en 1967 à Los Angeles, OTBJ s'est vendue à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

Qui a écrit « Marie-Jeanne » (MJ) ?

L'adaptation française d'OTBJ a été écrite par Joe Dassin. Il est né en 1938 à New York City. Son père est le réalisateur Jules Dassin, qui après avoir été dénoncé comme communiste au HUAC 79, fut inscrit sur la « liste noire » de Hollywood, et dut s'exiler en 1950. Joe Dassin est un chanteur très populaire en France. « Marie-Jeanne » n'est pas sa première chanson (ni la seule adaptation qu'il ait faite d'une chanson américaine) mais c'est une des plus connues, et aussi l'une des plus sombres : ses thèmes sont d'habitude plutôt romantiques et joyeux, voire comiques.

Que raconte OTBJ ?

La narratrice décrit un repas dans une famille rurale. Au début, la mère annonce que Billie Joe McAllister, qui vit à Choctaw Ridge, s'est jeté du Tallahatchee Bridge ; le père déclare que BJ n'avait pas "le moindre bon sens" ; le frère rappelle à la narratrice que lui-même, BJ et un autre garçon ont glissé une grenouille dans son dos un soir au cinéma ; il lui dit avoir vu BJ la veille à la scierie, et demande à la narratrice si elle ne lui parlait pas, l'autre jour, à l'église ? La mère s'inquiète parce que la narratrice n'a pas d'appétit ; elle mentionne qu'un jeune pasteur, qui passera souper un prochain soir, lui a confié avoir vu BJ et une jeune fille qui ressemble à la narratrice jeter quelque chose du haut du Tallahatchee Bridge. Dans le

dernier couplet, la narratrice dit qu'une année a passé depuis « les nouvelles » (de la mort de BJ), que son frère s'est marié et a acheté un magasin, que le père est mort d'un virus, et que la mère depuis est très abattue. Quant à la narratrice, elle « passe beaucoup de temps à cueillir des fleurs à Choctaw Ridge » et à les lancer « dans les eaux boueuses du haut du Tallahatchee Bridge ».

Note sur les adaptations de chansons

Ce n'est pas la première fois qu'une chanson américaine à succès est adaptée en langue française. On en a de nombreux exemples dans de nombreuses langues (anglais, français, allemand, espagnol et italien en particulier, mais aussi russe et japonais). En France, des chanteurs populaires tels Graeme Allwright et Hugues Aufray ont transposé très fidèlement des chansons de Leonard Cohen, Tom Paxton, Pete Seeger et Bob Dylan. L'américaine Eileen a, de son côté, traduit et interprété en français « These Boots Are Made for Walkin' » de Nancy Sinatra.

Certaines adaptations détruisent complètement le sens de la chanson originale : ainsi, le chanteur français Richard Anthony a transformé « California Dreamin' » de The Mamas & The Papas en une description-contemporaine-de-la-sortie-d'Égypte assez insupportable.

Dernier exemple : « My Way », de Paul Anka, reprend la mélodie (mais non les paroles ou le sens) de « Comme d'habitude », chanson du francophone Claude François – qui avait lui-même adapté de manière très approximative « If I had a Hammer » de Pete Seeger.

Que raconte MJ ?

Dans « Marie-Jeanne », Joe Dassin colle de près à la version originale de Bobbie Gentry. À ceci près (et ce n'est pas une différence anodine) qu'un narrateur masculin décrit le repas et la conversation familiale. Certains détails sont modifiés en conséquence : c'est le narrateur qui, avec son frère et un autre garçon, a glissé une grenouille dans la robe de Marie-Jeanne un soir au cinéma ; c'est la sœur du curé qui va passer souper, et non le curé lui-même... Les événements racontés et leur succession sont identiques dans les deux textes. Mais l'inversion du genre des protagonistes a pour effet de produire une histoire et un sens très différents de ceux du modèle.

La forme d'OTBJ/MJ

Ce qui frappe d'abord, dans l'une et l'autre version, c'est qu'elles racontent une histoire simple qui peut être comprise de multiples manières. Dans une certaine mesure, ces quelques couplets disent en peu de mots ce qui aurait pu être le sujet d'une nouvelle de plusieurs pages. Les paroles et l'accompagnement musical identique des deux versions (une guitare solo, des violons qui soulignent certains moments) sont ceux d'une ballade – forme que l'*Oxford Dictionary* définit comme étant « une chanson ou un poème racontant une histoire » ou encore « une chanson d'amour au rythme lent ».

Que signifient les deux chansons ?

En apparence, les deux chansons ont le même sujet : l'indifférence des membres d'une famille à l'annonce du suicide d'un garçon (dans MJ : d'une fille) du voisinage, avec qui leur fille (dans MJ : l'un des fils) avait un lien caché, dont la nature reste mystérieuse.

OTBJ a donné lieu – d'après nos camarades et ce que nous avons pu lire à ce sujet – à de nombreuses discussions et polémiques autour des questions suivantes : s'agit-il d'une histoire vécue ? Pourquoi Joe met-il fin à ses jours ? Qu'est-ce que la narratrice et lui ont jeté du haut du pont ?

Bobbie Gentry a déclaré à plusieurs reprises qu'il ne s'agit pas d'une histoire vraie et elle a refusé de donner une réponse précise aux deux autres questions. Mais le public ne s'est pas privé de fournir les siennes, plus ou moins fantaisistes.

Pour certains, Billie Joe se suicide parce que la narratrice ne l'aimait pas en retour.

D'autres imaginent que la narratrice était enceinte, qu'ils ont ensemble jeté le bébé (!!!) du haut du pont, et que Billie Joe s'est suicidé par culpabilité. Pour d'autres encore, Billie Joe était gay, ce qui malheureusement est un motif fréquent de suicide de jeunes gens, surtout dans un environnement rural hostile à l'homosexualité... Enfin (et bien que les paroles emploient clairement He et Him pour le désigner), certains suggèrent que dans l'esprit de Bobbie Gentry, Billie Joe n'est pas un jeune homme mais une jeune femme...

Notre position d'« observateurs naïfs », non natifs des États-Unis, nous fait pencher pour

une explication plus simple (peut-être simpliste) mais cohérente avec ce qui se passait dans ce pays en 1967 et encore aujourd'hui.

Billie Joe était un garçon sensible et violemment hostile à la guerre. La narratrice, son amie d'enfance, était à ses côtés lorsqu'il a manifesté sa révolte en jetant sa draft card dans la rivière (d'autres avant lui l'ont brûlée, souvent en public). Comme elle, Billie Joe était issu d'une famille pauvre ; il ne pouvait pas espérer un sursis en allant à l'université ou échapper à la conscription en partant au Canada. Plutôt que d'être contraint à aller se battre, il s'est tué.

Certes, la guerre n'est pas mentionnée dans la chanson. Mais elle ne l'est pas non plus dans de nombreuses autres chansons antérieures ou contemporaines inspirées par la guerre ou qui l'évoquent. Citons en particulier « Leavin' on a Jet Plane » par John Denver, « All Along the Watchtower » par Bob Dylan, « Come Together » par The Youngbloods ou « For What It's Worth » par Buffalo Springfield.

En effet, en 1967 comme en 1972, la guerre du Vietnam est « l'éléphant dans le salon » – le sujet monstrueux dont personne ne parle, mais que tout le monde a en tête. Parce que cette guerre dure depuis plusieurs années, une partie de la population a été « insensibilisée ». Et cependant, c'est une des premières causes de décès des jeunes hommes de ce pays et de chagrin pour toute la population. Or, OTBJ parle précisément de cela : la mort des jeunes hommes, le chagrin, le silence.

Cette lecture nous semble en accord avec le titre même de la chanson. Une ode est en effet un poème écrit en hommage à une personne. Par ce récit chanté, la narratrice rend hommage au courage – et implicitement au sacrifice symbolique de Billie Joe, qui s'est précipité dans les eaux comme des moines bouddhistes du Sud-Vietnam se sont immolés par les flammes.

Un message caché

Toutes ces interprétations – y compris la nôtre – passent, cependant, à côté d'une dimension cachée de la chanson, peut-être involontaire (ou inconsciente) de la part de Bobbie Gentry, néanmoins lisible en filigrane dans la version originale et, paradoxalement, beaucoup plus clairement dans la version française.

À savoir : les violences infligées aux femmes.

Dans la version originale, la narratrice subit en silence le choc de la nouvelle et l'attitude de ses proches : le père dénigre Billie Joe ; le frère raconte un souvenir humiliant pour elle ; la mère lui parle d'un autre homme. Elle ne dit rien. Peu importe que Billie Joe ait ou non été son amoureux : l'attitude de son entourage lui interdit d'exprimer les sentiments qu'elle avait pour lui et son chagrin. Et peut-être aussi de révéler les motifs de son suicide, qu'elle connaît ou soupçonne probablement.

Dans la version française, le père dit de Marie-Jeanne qu'elle « n'était pas très maligne » (ce qui est à notre sens plus insultant que dire d'un garçon qu'il n'a pas de « bon sens »), la mère suggère de présenter une autre fille (la sœur du curé) au narrateur, qui a lui-même participé

à la blague humiliante infligée à « cette pauvre Marie-Jeanne ». Certes, ici, le narrateur se tait. Mais c'est Marie-Jeanne qu'on dénigre et qu'on humilie – sans qu'elle puisse se défendre. Et c'est elle qui meurt.

Quant aux raisons de son suicide, elles sont plus simples à imaginer mais tout aussi sombres que dans la version originale.

Tout suicide est une tragédie. Dans une société dominée par les valeurs masculines, le suicide d'un garçon peut, en certaines circonstances, être perçu comme un acte de courage, de révolte ou de protestation – en particulier en temps de guerre. Le suicide d'une femme, en revanche, est très souvent perçu comme l'expression d'une faiblesse (morale ou mentale), voire d'une indignité. Et il y a au moins deux situations fréquentes (beaucoup plus fréquentes que la guerre ou la conscription) dans lesquelles toute femme, riche ou pauvre, peut vouloir mettre fin à ses jours : être enceinte sans le vouloir ou avoir été violée (et parfois les deux...). Ne dit-on pas en effet que la grossesse en dehors du mariage et le viol déshonorent les femmes (mais pas les hommes qui en sont responsables) et que le viol est « pire que la mort » ?

Conclusion :

Bobbie Gentry, née dans le *Deep South*, évoque des personnes et des situations qu'elle connaît, à une époque où la guerre et la menace de mort qui planent sur les jeunes hommes sont omniprésentes. Pour cette raison, son histoire (inventée) sonne juste et ses échos sont universels.

En revanche, Joe Dassin, fils d'immigrant, décrit une vie qu'il n'a jamais vécue dans un milieu qu'il ne connaît pas. On est certes en droit de trouver discutable son appropriation de l'histoire imaginée par Gentry et sa transposition dans la « France profonde ».

Cependant, la précision de son texte et son interprétation montrent le respect qu'il porte à l'esprit de la chanson originelle. Et sa décision d'intervertir les genres des personnages a pour effet de diriger notre regard sur la vie des femmes – de tous les pays, à toutes les époques – et de rappeler que pour elles, les situations les plus fréquentes peuvent avoir des causes et des conséquences tragiques.

Pour cette raison, et de manière assez paradoxale, son histoire (inversée) sonne juste, et ses échos nous semblent tout aussi universels que ceux de son modèle.

83

« FORTUNATE SON » – CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL (Carnets, 8)

[Avril 1972.]

Je suis allé à un enterrement. Enfin, plus exactement à une veillée funèbre (*wake*). Ross Smyth, le cousin de Cheryl, a été tué au Vietnam.

Il avait dix-neuf ans. Il était engagé volontaire. Il n'était pas allé à l'université après la *high school* et voulait acquérir une formation dans l'armée. D'après ce que j'ai compris, beaucoup de jeunes gens s'engagent quand ils ne peuvent pas ou ne veulent pas faire d'études. Pendant son entraînement, Ross avait passé des tests pour être dans les transmissions. Il a appris le morse rapidement, et compris très vite le fonctionnement des appareils de radio et la manière de les réparer. Il a été envoyé au Vietnam avec son unité à la fin de l'année dernière. Sa famille espérait le voir revenir bientôt, car Nixon a annoncé le retrait de plus de soixante-dix mille soldats d'ici au mois de mai. Malheureusement, fin février, l'unité de Ross a été prise dans un bombardement. Il a été grièvement blessé et il est mort quelques jours plus tard dans un hôpital de campagne.

Son corps a été rapatrié il y a quelques jours.

C'est Cheryl qui nous a (Charlie et moi) proposé de venir. La veillée est une sorte de réception informelle pendant laquelle la famille accueille les personnes qui veulent rendre hommage au disparu. C'est un *open casket viewing* (le défunt est dans son cercueil ouvert). Hattie m'a expliqué que le corps a été embaumé – il a été réparé et on lui a injecté des produits de conservation – ce qui permet de l'habiller, de le maquiller et de le montrer à la famille. C'est une coutume qui date de la guerre de Sécession : comme on ne pouvait pas

conserver les corps au frigo (y'en avait pas), les croque-morts de l'époque ont inventé (ou retrouvé) des méthodes de conservation des cadavres semblables à celles de l'Égypte ancienne et qui, apparemment, étaient aussi déjà pratiquées en Écosse au XVIII^e siècle. Ça permettait de rapatrier les morts dans leur famille à des centaines de kilomètres de là, même en plein été.

Jermaine (qui fait à peu près ma taille) m'a prêté un pantalon et une veste noires, et Gerry une chemise blanche. Je n'ai pas mis de cravate, on m'a dit que ça ne serait pas nécessaire : je ne fais pas partie de la famille, je suis seulement l'ami-d'une-amie (Charlie était invitée et je l'ai accompagnée) de Cheryl.

Charlie a emprunté une robe noire à Sandy. C'était la première fois que je la voyais en robe. Comme je m'en étonnais, elle a dit : « J'ai pensé que ce serait plus respectueux. » Elle était belle (je suis de parti pris, je sais) mais... différente. Pas tout à fait elle-même et pourtant si. De toute manière c'est une personne différente en elle-même et c'est une des raisons pour lesquelles *I like her*. *A lot*.

Il faisait beau et clair. La porte de la maison était ouverte. Cheryl nous a accueillis sur le seuil. Les tables étaient couvertes de nourriture apportée par les visiteurs – des plats cuisinés, des gâteaux, des thermos de café (tout le monde buvait du café ou du thé). Les plus jeunes jouaient dans le jardin. Dans les pièces du rez-de-chaussée, les plus âgés étaient assis, les autres étaient debout. La mère de Ross allait de la cuisine au salon avec un plateau. Le père se tenait près de la cheminée et du portrait de leur fils à côté duquel était posée une boîte contenant une décoration qu'on lui a remise quand il a été blessé, et qu'on a donnée aux parents lorsqu'ils sont allés récupérer son corps. Il serrait la main des personnes qui venaient le saluer. Il essayait de se tenir droit, mais sa tête était enfoncée dans ses épaules comme s'il avait tenu la terre entière sur son dos.

J'ai pensé à mon père. À ce que ça lui ferait si je mourais. Je l'ai vu, autrefois, quand on n'était que tous les deux, se tenir près de la fenêtre, pensif. Et je voyais sa tête s'incliner lentement entre ses épaules. Je suis sûr qu'il pensait à ma mère...

Grant était là, bien sûr, mais il n'avait pas l'air de beaucoup s'intéresser à Cheryl. Quand Charlie et moi on est entrés, après que Cheryl nous a présentés à sa mère, il a attendu qu'elles s'éloignent et il est venu vers nous avec un sourire que j'ai trouvé déplacé.

– *How are you guys ?* ⁸⁰

Il avait l'air content d'avoir quelqu'un à qui parler. Pour ma part, je n'avais pas très envie de lui adresser la parole. Charlie a répondu :

– *Better than this poor family. How's Cheryl coping ? She loved her cousin. He was like an older brother, wasn't he ?* ⁸¹

– *Yeah. It's sad. Oh, Well ! She'll survive !* ⁸²

J'ai cru que Charlie allait le frapper. Elle s'est détournée en murmurant à son intention : « *No thanks to you, Bastard !* ⁸³ » et m'a entraîné dans la pièce voisine.

Ce que j'ai vu, d'abord, c'est qu'il y avait des livres partout. C'était une sorte de salle de lecture. Ensuite, seulement, j'ai vu que l'objet oblong installé au milieu de la pièce n'était pas une table un peu haute ou un piano mais un cercueil en bois sombre, dont la partie supérieure était ouverte. De l'entrée, je voyais les mains du mort.

Charlie m'a pris par le bras.

Je n'avais jamais vu un mort. J'ai passé du temps (combien ?) allongé, inconscient, près de ma mère morte, mais je ne l'ai pas vue morte.

J'ai fait un pas en avant. Charlie a lâché mon bras. Je me suis approché lentement du cercueil.

C'était un garçon qui ressemblait à ceux que je croise tous les jours à O-High. Il avait les cheveux coupés court, dans le style militaire. Son visage était rasé de près, mais d'une couleur un peu étrange, et ses mains étaient croisées sur sa poitrine. Il était habillé en civil, dans un costume un peu formel – peut-être celui dans lequel il était allé à sa *Prom Night* ? En tout cas, pas en uniforme. (Plus tard, Cheryl nous a dit que ses parents n'ont pas voulu demander l'enterrement militaire, auquel il avait droit.) J'ai posé la main sur le bord du cercueil et j'ai murmuré : « *I'm sorry, Ross. For you and your family* ⁸⁴. »

Charlie s'est approchée et m'a pris la main.

Elle avait des larmes plein les yeux.

Ross n'avait pas de frères et sœurs. C'est pour ça que Cheryl et lui étaient si proches : elle et lui étaient les enfants uniques des deux familles Smyth (deux frères qui ont épousé deux sœurs...) et, quand ils étaient petits, on les prenait pour frère et sœur car ils se ressemblaient beaucoup, paraît-il. (Un peu plus tard, Cheryl nous a montré, sur une des étagères de la bibliothèque, une photo où on les voit tous les deux côte à côte sur leurs vélos, souriant à l'objectif.)

D'autres personnes semblaient vouloir s'approcher du cercueil, alors nous sommes allés nous tenir dans un coin de la pièce. Les gens s'avançaient en silence, seuls ou à deux, murmuraient quelque chose et puis s'en allaient. Quelques-uns se sont inclinés. D'autres ont touché le bord du cercueil comme je l'avais fait. Une jeune femme qui doit avoir un ou deux ans de plus que nous, aux yeux gonflés de larmes, s'est penchée au-dessus du corps et, après s'être retournée vers la porte comme pour vérifier qu'elle était seule (elle ne nous a pas vus), elle a posé un baiser sur le front de Ross et s'en est allée. Je l'ai vue traverser le salon et sortir très vite par la porte ouverte de la maison.

Charlie est allée demander à Cheryl si sa tante et elle avaient

besoin d'aide pour servir du café. Mais Cheryl l'a remerciée en disant que beaucoup de monde aidait déjà.

Je ne savais pas quels étaient les usages, mais Hattie m'avait expliqué que lorsqu'on ne fait pas partie de la famille, on n'est pas tenu de rester longtemps à une veillée funèbre. Le geste essentiel consiste à manifester son soutien et sa présence à la famille.

Mr. Smyth était debout, seul, près de la cheminée et de la photo de son fils. Je me suis approché de lui et j'ai dit : « *Good evening, Sir, I'm Franz Farkas. I'm very sorry for your loss.*⁸⁵ »

Ses yeux se sont éclairés comme s'il sortait d'un demi-rêve.

– Franz ? Oh, tu es un des *exchange students* d'O-High. *Right* ?

Il m'a tendu la main.

– C'est très gentil d'être venu aujourd'hui... Mais, tu ne connaissais pas Ross, n'est-ce pas ?

– Non, mais je connais Cheryl.

– Oui. Bien sûr.

Il a gardé le silence un moment.

– Ross a présenté sa candidature pour une bourse AFC pendant son année de *Senior*. Son dossier avait été retenu et puis, au dernier moment, il a décidé de s'engager. Il m'a dit : « Je veux montrer aux autres que je n'ai pas peur... » Et j'étais fier de lui à cause de ça. Mais maintenant... je préférerais qu'il ait été moins brave.

J'ai vu sa gorge se serrer, et puis il s'est tourné vers la photo de son fils. Avant que je m'éloigne, il m'a serré la main de nouveau. Et il a dit : « Merci d'être venu. Profite bien de ton année ici... *And enjoy your life* ⁸⁶. »

Pour quelqu'un qui affirmait ne pas aimer ça, tu passes beaucoup de temps au téléphone... Il arrive même parfois que j'aille te dire de raccrocher car il est tard. Je le fais avec Chris quand elle passe des heures à parler avec David, je me sens obligée de le faire avec toi aussi.

Mais ce soir, il est très tard, passé minuit, il y a encore de la lumière et le fil du téléphone sous ta porte, et même si tu le fais tout bas, je sais que vous êtes encore en train de vous parler.

C'est déchirant, parce que vous avez envie d'être ensemble tout le temps et vous ne le pouvez pas. Vous avez tous les deux des familles et des amis qui vous proposent des soirées, des activités, des rencontres et vous faites de votre mieux pour les satisfaire. Vous ne

voulez vexer personne et faire plaisir à tout le monde. Vous êtes tous deux des people pleasers.

C'est paradoxal, parce que vous avez chacun une personnalité bien affirmée : je le lis dans vos interventions en classe et dans vos textes (Charlie en a écrit un récemment, « Gender Trouble in Shakespeare's Twelfth Night », que je trouve très bon).

Et vous êtes loin d'être d'accord sur tout !

Cette après-midi, lors d'une pause pendant les répétitions, tu vantais les mérites de l'Angleterre par rapport au racisme de la France à l'égard des Nord-Africains et des Noirs. Charlie t'a interrompu très vivement pour démonter ce qu'elle considère comme les idées reçues de quelqu'un qui n'a jamais vécu en Grande-Bretagne ; elle t'a dit que tu ne connaissais rien au racisme qui s'exerce contre les travailleurs immigrés venus des anciennes colonies britanniques. Et elle s'est mise dans une colère si intense que j'ai cru qu'elle allait quitter l'auditorium et ne jamais y revenir. Toi, tu étais pétrifié, incapable de dire quoi que ce soit.

Nous devons répéter la scène du baiser dans Cyrano. Shantel, notre Christian, était absente, sa doublure également. Inquiète à l'idée que Charlie disparaisse à son tour, je lui ai demandé de tenir le rôle, qu'elle connaît par cœur évidemment, tandis que sa doublure tiendrait celui de Cyrano.

Tu étais tellement bouleversé que tu as à peine écouté ce que je disais quand je vous ai mis en place et, lorsque tu t'es perché en haut de l'échelle qui tient lieu de balcon en l'absence de décors, tu semblais tout à fait ailleurs.

Dans ma tête une vieille chanson s'est mise à tourner...

♪ The night is like a lovely tune

Beware, my foolish heart... ♪

Et puis, tu t'es mis dans la peau du personnage, Roxane a ouvert sa fenêtre

– Non ! Vous ne m'aimez plus !

Et Charlie/Christian a répondu :

– M'accuser – Justes dieux ! – De n'aimer plus... (son visage crispé s'est adouci) quand... j'aime plus !

Tu l'as regardée, ton visage s'éclairait à son tour et avec un sourire un peu bête, tu as dit :

– Tiens ! Mais c'est mieux !

Puis, d'un air contrit :

– Vous fûtes sot... de ne pas, cet amour, l'étouffer au berceau...

Et elle, répétant les paroles que « Cyrano » lui soufflait depuis la

coulisse :

– Aussi l’ai-je tenté, mais tentative nulle...

En principe, à ce moment-là, Christian laisse la place à Cyrano qui, sans montrer son visage, parle à Roxane de sa propre voix.

Mais Charlie n’avait pas l’intention d’abandonner sa place à quiconque. Elle a murmuré quelque chose à sa doublure, qui a fait un pas en arrière, et elle s’est mise à jouer le rôle de Cyrano, qu’elle aurait dû lui abandonner.

D’un seul coup, elle n’était plus la Charlie en fureur que j’avais vue quelques minutes plus tôt.

Elle était, je le sais, celle qui m’avait écrit.

Une femme éperdue et perdue à la fois.

Qui ne s’adressait pas à Roxane, mais à toi.

« J’ai le cœur grand, vous, l’oreille petite.

D’ailleurs vos mots à vous descendent : ils vont vite.

Les miens montent, Madame : il leur faut plus de temps !...

Et vous me tueriez si de cette hauteur

vous me laissiez tomber un mot dur sur le cœur ! »

Tu as fait mine alors de sauter de l’échelle.

– Je descends !

Elle a levé les bras.

– Non !

– Comment... non ?

– Laissez un peu que l’on profite... De cette occasion qui s’offre... de pouvoir se parler doucement, sans se voir.

Tu ne comprenais pas, mais tu jouais le jeu.

– Sans se voir ?

Et elle te dévorait tendrement du regard.

– Mais oui, c’est adorable. On se devine à peine... Et ce soir, il me semble que je vais vous parler pour la première fois... Je ne sais... Tout ceci – pardonnez mon émoi – est si délicieux, et si nouveau pour moi...

Tu as penché la tête.

– Si nouveau ?

– Mais oui, d’être sincère... La peur d’être raillé, toujours au cœur me serre...

– Raillé de quoi ?

– De mon élan !...

Et la voix de Charlie tremblait presque, à présent.

Tu as dit, attendri, et tout en te penchant :

– Vous ne m’aviez jamais parlé comme cela... Quels mots me direz-vous ?

– Tous ceux qui me viendront ! Je vous aime, j’étouffe, je t’aime, je suis fou, je n’en peux plus, c’est trop...

– Oui, c’est bien de l’amour...

♪ This time it’s Love, my foolish heart... ♪

Frissonnante et émue, Charlie a demandé :

– Tu trembles, n’est-ce pas ? Je sens trembler ta main, tout doucement le long des branches du jasmin...

Tout aussi ému qu’elle, tu lui as avoué :

– Oui, je tremble, et je pleure, et je t’aime et suis tienne...

– Alors, que la mort vienne ! Je ne veux qu’une chose...

J’avais fait signe aux autres de ne pas interrompre.

Je brûlais de savoir ce que Charlie dirait.

Elle ne m’a pas déçue, car elle a murmuré :

– Un baiser !

Tu as tendu la main.

– Vous me le demandez ?

Elle a baissé les yeux.

– Oui, je l’ai demandé, c’est vrai ! Mais, justes cieux, je comprends que je fus bien trop audacieux...

Et tu as répondu sur un ton de regret... :

– Vous n’insistez pas plus ?

– J’insiste... Sans insister... mais ce baiser, surtout, ne me l’accordez pas !

J’ai vu tes yeux briller et, d’une voix farouche

Tu as sans hésiter pris les mots de sa bouche :

– Baiser... Le mot est doux...

Je ne vois pas pourquoi votre lèvre ne l’ose...

S’il la brûle déjà, que sera-ce la chose ?

Charlie s’est écriée :

– Tais-toi ! C’est moi qui parle...

Mais tu as poursuivi, tendre et sentimental :

– Un baiser... mais à tout prendre, qu’est-ce ?

Un serment fait d’un peu plus près, une promesse...

plus précise, un aveu qui veut se confirmer.

Un point rose qu’on met sur l’i du verbe aimer...

C'est un secret qui prend la bouche pour oreille...
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille...
Une communion ayant un goût de fleur...
Une façon d'un peu se respirer le cœur,
et d'un peu se goûter au bord des lèvres, l'âme !

– Tais-toi... a murmuré Charlie.

85

« YOU DON'T OWN ME » – LESLEY GORE
(Carnets, 9)

Aujourd'hui en fin d'après-midi, Charlie m'a raccompagné au *Promontory*. Il faisait bon. On est montés s'asseoir sur la terrasse avec des boissons fraîches. On parlait de tout et de rien quand on a vu Hattie gravir l'escalier extérieur et nous rejoindre, une bière à la main.

Je lui ai demandé :

– Comment savais-tu qu'on serait ici ?

– Vos sacs étaient dans la cuisine et ta porte n'était pas fermée.

J'ai vu Charlie rougir et je me suis senti rougir à mon tour.

Hattie s'est assise dans une chaise en toile, elle a bu une gorgée de sa bière et passé la main dans ses cheveux.

Charlie a dit :

– Tu ressembles à Jane Fonda dans *Klute*.

Hattie a souri.

– Merci ! Tu l'as vu ?

– Oui, en juillet dernier, à Ottawa. Je passais un mois chez mes grands-parents avant de venir ici.

– *Oh, right !* Et toi, Franz ?

– Non. Mais David et Chris en ont parlé devant moi. Ils n'ont pas l'air d'accord, comme d'habitude...

– Fonda est en lice pour un Oscar. C'est bientôt...

– Tu crois qu'elle gagnera ?

– J'espère ! Mais quand elle a manifesté son soutien aux Black Panthers, le *fucking* FBI a fait courir le bruit qu'elle avait une liaison avec un des leaders du Parti ! Si tu veux discréditer une activiste blanche, crie partout qu'elle couche avec des hommes noirs ! Ça ne va pas jouer en sa faveur... Depuis l'ère McCarthy, Hollywood n'aime pas trop les embrouilles politiques... Elle aurait déjà dû remporter un Oscar il y a deux ans pour *They Shoot Horses, Don't They ?*...

J'ai hoché la tête.

– Celui-là, je l'ai vu. En Angleterre... avec une amie.

– Chiara ? a murmuré Hattie.

J'ai hoché la tête.

– Aha ! Qui est Chiara ? a demandé Charlie.

– Une amie italienne... On s'est rencontrés au King's College, à Londres. On allait y prendre des cours d'anglais... Et puis...

– Et puis, vous avez fait autre chose, a dit Charlie en riant. *It's okay*, Franz ! Moi aussi j'ai fait autre chose cet été-là !

J'ai eu envie de me lever pour l'embrasser, mais je me suis retenu.

– Le film nous a beaucoup émus, mais Chiara était très, très ébranlée par la fin.

– C'est très dur, a dit Hattie. Fonda y est magistrale. J'attendais depuis longtemps qu'on lui propose un rôle digne d'elle... J'en avais assez de la voir dans des *shitty French movies* ⁸⁷ !

– Quels films ?

– Ceux de son mari, Roger Vadim ! Elle en a fait trois avec lui. Tous horribles. Chaque fois, il l'a tout bonnement exploitée et transformée en objet sexuel.

– Je trouve les cinéastes français terriblement misogynes... dit Charlie en acquiesçant. J'ai vu *Barbarella*, et je le regrette. *What a piece of trash* !⁸⁸ Et l'an dernier, je suis allée voir *À bout de souffle* avec un garçon français que j'avais rencontré... Il n'arrêtait pas de me dire que je ressemblais à Jean Seberg, que je ne connaissais pas... Seberg est très bonne, mais quel film épouvantable ! Le protagoniste est un sale type, qui traite toutes les femmes avec mépris, à commencer par le personnage qu'elle joue ! Et le réalisateur la rend responsable de la mort du type !

Elle a marqué un silence.

– Quand on est sortis du cinéma, le crétin qui m'avait emmenée le voir aurait voulu qu'on rejoue le film, lui et moi ! Il n'a pas compris pourquoi ça me mettait en colère. Je l'ai planté là. Je suis sûr qu'il n'a toujours pas compris !

– Mais, dis-je... Tu ne peux pas tirer des conclusions sur tout le cinéma français à partir d'un seul film...

– Cite-moi un seul film français récent dans lequel les femmes sont bien traitées ! *I mean*... Qui est la vedette féminine préférée des Français depuis dix ans ?

– Euh... Je ne sais pas. Depuis quelques années, je vais surtout voir des films américains...

Charlie a tourné un regard interrogateur vers Hattie, qui a répondu :

– Euh... *Ohmygod* ! Brigitte Bardot ?

– Voilà ! Quand des cinéastes soi-disant « en vogue » s'arrachent tous la même actrice juste pour la déshabiller dans des films où ils ne lui donnent jamais rien d'intéressant à dire ou à faire...

– Je dois reconnaître que je n’ai pas vu ses films, ils n’arrivent pas jusqu’ici...

– Malheureusement, ils traversent tous la Manche ! Les mâles britanniques adorent Bardot. Mais avec les rôles de cruche qu’on lui fait jouer, je ne comprends pas comment elle peut incarner la liberté sexuelle !

Hattie a regardé sa bouteille de bière pensivement.

– Elle incarne l’idée de liberté sexuelle que se font les hommes... Plus encore ici qu’ailleurs, peut-être... Beaucoup d’hommes pensent que les femmes sont à leur disposition. Ou qu’elles devraient l’être... Quand j’allais à l’université, en 1954, Bernie était dans la Navy, on ne s’était rien promis, je suis sortie trois fois avec un type... Les deux premières fois, il a été très délicat. La troisième, après le cinéma et le dîner, je l’ai fait entrer dans ma résidence. C’était un samedi. Ma *roommate* n’était pas là. On n’avait pas le droit de recevoir des hommes, mais il me plaisait. Pendant qu’on montait l’escalier sans bruit, il a murmuré : « *You’re a very good girl !* » sur un ton que je n’ai pas supporté. J’ai fait demi-tour, je suis redescendue à l’entrée du bâtiment, je l’ai fait ressortir et je lui ai claqué la porte au nez. Il n’a pas compris.

– Ce genre de type ne comprend jamais ! a dit Charlie sur un ton très cassant.

J’ai dit :

– Je ne suis pas sûr de toujours comprendre, moi non plus...

Hattie et Charlie se sont regardées.

– Si une fille t’embrasse, a demandé Hattie, est-ce que ça veut forcément dire qu’elle veut coucher avec toi ?

J’ai ouvert de grands yeux et j’ai haussé les épaules.

– Ben non !

– Et quand elle dit « Non », a dit Charlie, ça veut dire quoi ?

– Ben... « Non ! »

– Alors tu as tout compris.

*

J’avais entendu la même colère dans la voix de Hattie quelques soirs auparavant. Donna racontait qu’un professeur masculin de Berkeley l’a abordée en lui demandant si elle était une « lesbienne exclusive ». Donna lui a répondu : « Pourquoi ? Votre femme aimerait essayer quelque chose de nouveau ? » Le type ne l’a plus embêtée. Mais ça l’a beaucoup contrariée, et Hattie également.

À Berkeley, Donna a souvent des altercations avec des enseignants et des étudiants masculins. Mais aussi à Oakland. Être une femme afro-américaine et lesbienne, ça l’expose à beaucoup de *verbal abuse*. Elle est capable de se défendre, mais il y a des jours où ça la

déprime beaucoup. Je n'ai jamais subi ça, mais je me souviens de ce que me disait Jérôme quand, au lycée technique, des garçons n'arrêtaient pas de l'insulter et de faire des blagues humiliantes à son sujet. Et je me souviens aussi de la manière que certains élèves de mon lycée avaient de parler des filles... Je n'y faisais pas très attention mais en écoutant Donna et Hattie – ou cette fois-ci, Charlie et Hattie – ça m'est revenu. Et je m'en veux de ne pas avoir compris à l'époque.

Je ne sais pas pourquoi le cerveau de tant d'hommes fonctionne ainsi. Ni pourquoi le mien fonctionne autrement.

[...]

Charlie me touche constamment. À O-High, elle m'effleure la main ou le bras dans les couloirs ; elle pose son épaule contre la mienne dans la rue ; elle me tient la main au cinéma. Et quand on est tous les deux tout seuls, elle se colle à moi pour m'embrasser. Ou parfois elle se colle à mon dos, elle pose ses mains sur ma poitrine et enfouit sa tête dans mon cou.

Une après-midi, je passais devant elle dans l'appartement et elle a demandé :

– Comment dirais-tu : *You have a great ass !*, en français ? « T'as un beau derrière ? »

– Euh, plutôt... « T'as un beau cul... » Mais c'est un peu cru...

– C'est cru aussi en anglais !

– Tu pourrais dire : « T'as un beau popotin... »

– C'est quoi, ça, « popotin » ? Un mot français du XII^e siècle ?

– Non, pas du tout, c'est du français d'aujourd'hui !

– T'es sûr ? J'ai jamais entendu des Français dire ça ! Et pourtant j'en ai entendu beaucoup ! C'est fou ce que les Français osent dire quand ils pensent qu'on ne comprend pas tout...

Depuis, quand je passe devant elle, elle murmure parfois : « T'as un beau cul, Farkas... », aux moments où je m'y attends le moins. Ça me surprenait au début. Je ne savais pas comment répondre. Et puis j'ai compris que ça n'appelle pas d'autre réponse que « Merci », comme elle le fait le matin à O-High quand je lui dis que je suis content de la voir, que ce qu'elle porte lui va bien, et autres petits mots que j'ai envie de lui dire parce que j'aime la faire sourire – même si, pour dire vrai, elle me sourit déjà bien avant que j'aie dit quoi que ce soit.

Quand on est tous les deux seuls, si je m'approche d'elle et pour l'embrasser dans le cou très doucement, elle dit : « Merci, toi. »

À présent, je m'attends à ce qu'elle me touche. Et elle s'attend à ce que je la touche. On a des contacts de bonobos... Et je m'y fais très bien... Quand elle ne me touche pas, je me demande si quelque chose

ne va pas...

Bon, il y a aussi... l'éléphant dans le salon. Quand on est tous les deux seuls, j'aime qu'elle m'embrasse, j'aime l'embrasser et la caresser comme elle me caresse et c'est très difficile, pour elle comme pour moi, de se calmer quand on s'est beaucoup excités (ce qui arrive très souvent). L'autre jour, comme la première fois, elle s'est assise à cheval sur moi en coinçant mes mains sur le lit. Et puis, tout de suite après avoir fait ça, elle s'est rendu compte qu'elle était assise de telle manière que nos deux « zones stratégiques » étaient l'une contre l'autre... Elle s'est levée du lit, toute rouge, en disant :

– Je ne peux même plus faire ça, ça m'excite beaucoup trop !

Et puis, sur un ton très étrange :

– Je sais pourquoi moi, je ne le fais pas, mais je ne comprends pas que tu ne m'aies pas encore sauté dessus.

– Sauté dessus ?

– *To rape me!* ⁸⁹.

Ça m'a glacé. J'ai avalé ma salive avec difficulté et j'ai réussi à dire :

– Je ne ferais jamais ça...

Elle m'a regardé avec incrédulité.

– Comment peux-tu en être sûr ?

Il y avait aussi un peu de colère dans sa voix.

Je me suis assis au bord du lit et j'ai posé les mains sur mes cuisses.

– Je ne ferais jamais ça à personne... Rien qu'entendre ou penser le mot « viol », ça me paralyse.

– Oh...

Son visage s'est adouci. Elle s'est accroupie et a pris mon visage entre ses mains.

– *Ohmygod. I'm so sorry!* Est-ce que tu as été... Est-ce que quelqu'un t'a...

– Non, pas moi... Mais je pense qu'une de mes amies... Caroline... Je crois bien qu'elle... Enfin je n'en sais rien, je ne lui ai pas posé la question, je ne me serais pas permis... Son frère et elle venaient passer les fins de semaine chez nous, au lieu de rester à l'internat du lycée. Une nuit... Elle n'allait pas bien depuis plusieurs semaines... Je m'étais levé parce que j'avais soif. En entrant dans la cuisine, j'ai vu de la lumière dans la salle de soins de mon père, la porte était entrouverte... Caroline tenait un verre de lait dans une main et une poignée de comprimés dans l'autre... Je pense qu'elle voulait se tuer...

– Qu'est-ce que tu as fait ?

– Je lui ai pris les comprimés très doucement, sans la brusquer... Et puis je l'ai fait asseoir, je l'ai enveloppée avec une couverture parce

qu'elle tremblait très fort, et je suis allé chercher Claire et mon père pour qu'ils s'occupent d'elle...

– Et... tu n'as jamais su pourquoi...

– Non... Elle n'en a pas reparlé, et je n'ai pas posé la question. Elle ne m'avait rien dit avant de faire ça... Alors je pense que je n'étais pas la personne à qui elle aurait voulu se confier... Je suis juste content d'avoir été là quand il fallait.

Charlie s'est assise à côté de moi et m'a pris la main.

– Tu crois qu'elle l'aurait fait ?

J'ai réfléchi.

– Quand je lui ai retiré les comprimés, elle a eu l'air soulagée... Mais oui, je crois qu'elle l'aurait fait...

– Qu'est-ce qu'elle est devenue, tu sais ?

– Elle est allée quelque temps chez son père et puis elle est partie au Vietnam ! C'est son frère qui me l'a dit. Elle voulait retrouver la famille de sa mère, connaître leur histoire...

[Mars 1972.]

Casablanca, ce n'est pas seulement une histoire d'amour.

C'est aussi une histoire d'exil.

L'exil involontaire des réfugiés qui fuient l'Europe envahie par les nazis en espérant trouver une terre accueillante.

L'exil moral de Rick, qui a choisi de s'enfermer dans son café.

L'exil combatif de Laszlo qui, après s'être échappé d'un camp de concentration, veut retourner se battre.

L'exil intérieur d'Ilsa qui a choisi la loyauté contre l'amour...

Dans la deuxième partie du spectacle, j'ai choisi de donner une place importante aux réfugiés, aux exilés. Tout tient dans trois décors : Rick's Café, l'appartement de Rick et l'aérodrome à la fin. Et j'ai conçu la mise en scène pour que la transformation de Rick se fasse au contact des réfugiés. Ilsa est le catalyseur de cette transformation. Elle ne la provoque pas, elle l'accélère. Rick était déjà prêt à devenir celui qui s'engage – il l'avait déjà fait par le passé. Ilsa ne fait que le lui rappeler. Elle le réveille du sommeil dans lequel il s'était plongé pour ne plus penser, ne plus souffrir.

J'aime la mise en scène que nous avons imaginée. Même les

membres de l'orchestre vont y participer. Pendant la première partie, plusieurs seront commis dans la pâtisserie de Ragueneau. À l'entracte, ils iront s'asseoir à leur place dans la fosse d'orchestre tandis qu'une douzaine d'autres, en costumes de soirée, iront sur scène former le Jazz Band du Rick's Café. Les changements de décor se feront à rideau levé, pour que le public assiste à la transition.

Quand j'ai revu le film avec Franz, en novembre, une autre idée m'est venue. Après le numéro musical pendant lequel il cache les lettres de transit dans le piano, Rick est abordé par Ferrari, le patron du Blue Parrot, qui lui demande s'il veut lui vendre Sam, le pianiste. Rick répond : « Je ne fais pas commerce des êtres humains. »

J'aime la posture que prend Bogart pour dire cette réplique.

Il baisse la tête. Pour masquer sa lassitude ? Pour contenir sa colère ? Je ne sais pas. Je ne sais même pas s'il avait conscience de sa posture. Je sais seulement qu'elle me touche beaucoup et que je demanderai à Charlie de la reproduire dans cette scène.

Ferrari réplique : « Dommage, c'est la denrée la plus abondante à Casablanca. Rien qu'avec les réfugiés, nous pourrions faire fortune... »

Cette présence des réfugiés dans le dialogue et dans le café de Rick me semble une bonne occasion de donner la parole à toutes les personnes déplacées.

Beaucoup de nos élèves ne sont pas originaires de la Bay Area. Comme la distribution est très diverse et nombreuse, j'ai demandé à celles et ceux qui le voulaient d'écrire un court texte de quelques lignes sur l'exil qui les a conduits jusqu'ici. J'en ai déjà reçu plusieurs, tous très beaux, de garçons et de filles qui m'ont parlé de l'exil de leurs parents, leurs grands-parents ou leurs ancêtres. Il y a aussi celui d'un jeune Philippin arrivé en Amérique à l'âge de douze ans avec sa mère. Et un autre écrit par la fille d'un ouvrier et militant chicano récemment expulsé vers le Mexique parce qu'il n'a pas la citoyenneté. (Sa femme et sa fille, elles, sont citoyennes américaines, alors elles ont pu rester.)

Nous allons en choisir une demi-douzaine.

Juste après l'échange entre Ferrari et Rick, l'orchestre s'arrêtera et des personnages assis dans la salle se lèveront, dans la lueur d'un projecteur, pour dire à tour de rôle leur monologue personnel. Pour rappeler que toutes les villes de ce pays sont autant de refuges. Et que rien n'est jamais acquis. Que n'importe qui peut un jour devoir quitter sa maison, sa ville, son pays.

*

Il y a quelques jours, tu m'as demandé si ça n'avait pas été trop difficile de quitter nos familles et nos amis dans le New Jersey pour

venir nous installer de l'autre côté du continent. Ça semble t'impressionner. Je t'ai répondu qu'on en avait envie. On aurait pu rester là-bas. On avait du travail, Bernie et moi. Donna pouvait poursuivre ses études dans l'une des innombrables universités du secteur, elle avait décroché plusieurs bourses d'excellence qui le lui auraient permis. Bien sûr, le fait que Bernie rencontre Lewis a changé la donne, mais on n'aurait pas changé de décor si on n'avait pas voulu construire une vie ensemble. Ce n'était pas un exil, c'était une décision longuement réfléchie, et prise, ensemble.

*

Tu ne veux pas être médecin. Tu me l'as dit. Tu ne sais pas encore comment tu vas le dire à ton père – tu as peur de le décevoir, bien qu'il ne t'ait jamais poussé à faire ces études-là. Tu es attiré par les métiers d'écriture – de fiction ou de non-fiction. Ça ne me surprend pas vraiment, étant donné le temps que tu passes à écrire. Tes devoirs pour O-High sont trois fois plus longs que ceux de tes camarades – à la mesure, j'imagine, de ce que tu aimerais pouvoir exprimer de vive voix. Je t'ai demandé si tu écris beaucoup ici parce que tu es loin de chez toi. Tu m'as répondu : « Non, j'écrivais autant à Tilliers. » Tu as réfléchi un long moment avant de poursuivre : « Tilliers, ce n'est pas vraiment chez moi. Mon seul chez-moi, jusqu'ici, c'était ma maison et ma famille... Tilliers et la France, ce sont la ville et le pays où elles se trouvent. »

– « Ton seul chez-toi jusqu'ici »...

– Oui. (Tu as souri.) À présent, « chez moi », c'est le Promontory, c'est O-High, c'est vous quatre et Andy et les Fab Four... Et Charlie. « Chez moi », c'est ici, parmi vous. Plus encore que là-bas.

– Vraiment ?

– À Tilliers, j'étais encore un enfant. Je n'avais pas besoin de grand-chose. Je ne sortais pas beaucoup. Pendant longtemps, je n'ai eu que deux copains en tout et pour tout... J'ai commencé à sortir de chez moi quand j'ai rencontré mes quatre profs, en classe de première. Et je n'imaginais pas que je pourrais passer une année entière ailleurs...

– Et pourtant, tu as voulu partir !

– Oui, et j'avais envie de partir en Amérique ! Mais ce n'est pas le pays lui-même qui m'attirait, c'est... ce que je devinais de votre manière de penser, de sentir, dans les livres et les films.

– Tu es déçu ?

– Non, je suis surpris. Ce n'est pas ce que j'imaginais. L'image qu'on voit à la télé ou au cinéma est en deux dimensions. Être ici, c'est passer dans un monde à trois dimensions – je peux toucher... Et même quatre ou cinq : avec le temps et... la culture ? Je peux dire

ça ?

– La culture de la Bay Area n'est pas celle de toute l'Amérique...

– Non, mais c'est un bon début ! Il s'y passe tant de choses en même temps !!!

– Tu crois que si un jour tu as un vrai « chez-toi », tu écriras moins ?

Là encore, tu as réfléchi un moment.

– Je ne crois pas. Je n'écris pas parce que je me sens seul. Quand je me sens seul, je lis. À Tilliers, quand j'avais du mal à dormir, je mettais la radio. Même si je n'entendais pas grand-chose, les voix m'aidaient à m'endormir. « Chez moi », c'est parmi des voix. Je crois que c'est pour ça que j'écris autant : pour garder les voix vivantes. La mienne et celle des autres. La mienne parmi les autres. C'est ce qui m'a donné mon idée de projet de Student Journalism. Ici, je croise beaucoup de personnes, mais jusqu'ici je n'ai entendu que des fragments de ce qu'elles disent. J'ai envie de m'asseoir et de les écouter longuement. Pas seulement pour moi, mais pour les faire entendre à toutes les personnes qui n'auront pas la chance de pouvoir les écouter, ou même de les rencontrer. Et aussi pour moi, plus tard, quand je serai reparti... Je regrette de ne pas pouvoir réaliser ce projet... (Tu m'as regardé et j'ai eu le sentiment que tu te retenais de dire quelque chose.) Je pense beaucoup à la fin... de ma vie ici, tu sais. L'autre nuit, j'ai fait un rêve horrible. J'étais retourné au lycée et j'étais assis en cours avec un des pires profs que j'ai eus. Un de ceux qui m'ont dit que partir un an était une bêtise, une perte de temps. Dans mon rêve, il me disait que puisque j'étais rentré en France, j'allais en baver, comme il se doit. Là-bas, c'est toujours ce qu'on te dit : « Pour pouvoir arriver à quelque chose, il faut en baver. Il faut en passer par les humiliations et les brimades. C'est comme ça, et pas autrement. » Ici, je regarde autour de moi et je vois des gens qui travaillent beaucoup, mais personne ne dit qu'on doit se faire humilier ou maltraiter pour faire quelque chose de sa vie... Dans mon rêve, je me suis levé, et j'ai répondu au prof : « Je ne me rappelle pas la fin de mon séjour à Oakland. Ça veut dire que je ne l'ai pas encore vécue, que j'y suis toujours, et que je suis en train de rêver. Je vous emmerde ! » Et ça m'a réveillé !

Tu t'es mis à rire.

– C'est pour ça aussi que j'écris : pour ne pas en perdre une goutte. J'ai déjà perdu la mémoire de mes premières années de vie. J'ai très peur d'oublier tout ce que je vis ici.

*

Cet après-midi, pendant que le gros de la troupe travaillait des numéros musicaux et chantés, je vous ai fait répéter deux scènes clés

entre Rick et Ilsa ; celle où elle tente de le convaincre de lui donner les lettres de transit, et leur dernière conversation, à l'aérodrome. Même si vous êtes amoureux, quand vous jouez, vous devenez Cyrano et Roxane, qui ne savent pas encore qu'ils s'aiment d'un amour réciproque, et Ilsa et Rick qui se sont aimés et doivent se séparer... Et je dois faire attention à mes réactions : je vous ai fait jouer ces scènes-là plusieurs fois, et à deux ou trois reprises je suis restée silencieuse. Il a fallu que l'un ou l'autre vous me demandiez : Was that okay ? pour que je sorte de mon silence.

Lorsque nous avons regardé Casablanca ensemble, tu t'es étonné que plusieurs comédiens s'expriment en français. Je t'ai expliqué qu'en 1941, il y avait beaucoup de comédiens français exilés à Hollywood.

En fin d'après-midi aujourd'hui, quand toute la troupe a été rassemblée, il nous restait une demi-heure pour répéter la grande scène du café : celle où, pour couvrir les chants des officiers allemands, Laszlo demande au Jazz Band de jouer La Marseillaise. Mes deux codirectrices et moi, nous tenons évidemment à ce que ça sonne juste. Comme personne ou presque ne connaît les paroles, je t'ai demandé de les lire à tes camarades, pour leur en indiquer la prononciation correcte. Et de les faire chanter avec toi.

Je suis allée m'asseoir dans la salle, au troisième rang. Cathy s'est assise au piano. Tu as lu les paroles à tes camarades, et tu les as d'abord fait répéter sans la musique.

Et puis, je t'ai vu tourner en rond, tu parlais tout bas, tu avais l'air très contrarié. Tu t'es adressé à Charlie et, après un échange inaudible mais un peu vif, elle a tourné la tête dans ma direction, l'air de dire : « C'est avec elle que tu dois en parler. »

Visiblement contrarié, tu es descendu dans la salle, tu as ouvert le siège placé juste devant moi, tu t'es agenouillé dessus, dos à la scène, et avec un sourire un peu bizarre tu as dit tout bas : I would prefer not to.

J'ai reconnu le « Je préférerais ne pas » de Bartleby. J'ai cru que tu plaisantais.

« Et pourquoi ça ? »

Ton visage s'est durci. Je ne l'avais jamais vu ainsi.

– Je ne peux pas leur faire chanter ça ! Je hais La Marseillaise.

Tu as désigné la feuille de chant que tu avais à la main.

– Tu connais les paroles ? C'est un chant de guerre, qui dit qu'il faut faire couler le sang des ennemis pour nourrir la terre française... C'est avec ça qu'on a envoyé mon grand-père se faire tuer en 1915... C'est ça que les partisans de l'Algérie française chantaient pour justifier les attentats...

J'ai pris le temps de réfléchir et j'ai répondu doucement :

– Je connais les paroles. Et je comprends et respecte ton sentiment. Mais nous ne sommes pas en Algérie en 1961, nous sommes à Casablanca en 1941 et ce n'est pas l'État français ou les fascistes qui font chanter la salle. C'est Victor Laszlo, qui s'est évadé d'un camp et qui incarne la résistance à l'opresseur. Peu important les paroles de La Marseillaise. Tout le monde s'en fout ! Elle date de la Révolution, c'est ça ? C'était il y a deux cents ans ou presque ! Fais-les chanter ça comme un hymne d'aujourd'hui ! Fais-les chanter... comme si tu étais Joan Baez !

J'ai lu de la surprise dans tes yeux. Tu ne t'attendais pas à cette réponse. Au bout d'un moment, tu as hoché la tête et, sans un mot de plus, tu es remonté sur scène.

La première fois, ton cœur n'y était pas, le leur non plus.

Tu t'es tourné vers moi. J'ai pensé très fort : You can do it, Son.

La deuxième fois, le groupe l'a entonnée avec plus de conviction, mais il manquait encore quelque chose.

Tu as de nouveau tourné les yeux dans ma direction. J'ai hoché la tête. Tu t'es redressé et tu leur as dit quelque chose qui les a fait sourire.

La troisième fois, la troupe a chanté le poing levé.

Si fort que les murs tremblaient.

Toi, tu pleurais.

87

« THESE BOOTS ARE MADE FOR WALKIN' »

– NANCY SINATRA

(Carnets, 10)

[...]

Mardi

Quand Charlie parle français, elle s'amuse à malaxer les mots. En anglais, on fait ça tout le temps. En français, jamais. Sauf Charlie. L'autre jour, quand j'ai dit que je me trouvais souvent inquiet et maladroit, elle a répliqué : « J'aime ton inquiétude et ta maladroitness. »

J'aime qu'elle invente des mots.

J'aime les mots qu'elle invente.

J'aime ce qu'elle fait de ma langue.

[...]

Jeudi

Hier, en fin d'après-midi, Bibi est passée au *Promontory*. Elle savait que Charlie était là et voulait nous parler à tous les deux. (Pour

une fois, on était assis dans le canapé à discuter avec Hattie, et pas occupés à autre chose.) Ça faisait un moment que je ne l'avais pas vue en dehors d'O-High. Elle avait l'air très préoccupée. Hattie a voulu s'éclipser, mais Bibi lui a demandé de rester. Elle voulait avoir son avis.

Elle s'entend très bien avec ses parents d'accueil, mais l'atmosphère est de plus en plus difficile avec Grant, qui ne cesse de la coller de près. Elle est de plus en plus mal à l'aise à l'égard de Cheryl – et, d'ailleurs, de tout le monde. Certains élèves font même courir le bruit que Bibi fait marcher Grant, et elle, bien sûr, ne le supporte pas.

« Je n'ai jamais suggéré qu'il m'intéressait ou que je voulais qu'il devienne mon *boyfriend*, mais hier soir, il m'a dit clairement qu'il est prêt à rompre avec Cheryl si je sors avec lui. Il a même dit que ce serait bête de ma part de ne pas saisir l'occasion ! Mais pour qui se prend-il ? Et moi, pour qui me prend-il ??? Je n'en peux plus ! Il ne me lâche pas d'une semelle et ça me dégoûte d'être dans cette situation. »

Elle nous a dit avoir décidé de contacter l'AFC pour demander à changer de famille, et nous a demandé ce que nous en pensions.

Pendant qu'elle parlait, la sale gueule de Gérard s'est superposée à celle de Grant. Je n'ai pas dit grand-chose, tout ce que j'aurais eu à proposer, c'était de pousser Grant dans l'escalier.

J'ai pensé qu'à sa place, je ne resterais pas dans une situation qui me fait souffrir.

Hattie et Charlie l'ont toutes deux encouragée à changer de famille. Même si ses parents d'accueil sont déçus. Hattie a même proposé d'aller avec elle parler aux parents de Grant pour leur expliquer la situation de manière délicate. Bibi a dit qu'elle pensait pouvoir le leur dire elle-même, mais elle nous a remerciés pour notre soutien. Elle avait l'air extrêmement abattue, mais aussi très en colère : au début de son séjour, elle se sentait très bien dans la famille. Entre Cheryl et ses copains de sport, Grant semblait bien occupé et ne semblait pas s'intéresser à elle plus que ça. Et puis, un jour, un des enseignants d'O-High lui a demandé de parler de la Suède. Par la suite, des garçons du groupe de *jocks* se sont mis à dire que Bibi était une fille très « intéressante » et ont mis Grant au défi de la séduire. (Tout ça, Bibi l'a appris de l'une des filles proches du groupe, qui avait trouvé cette conversation révoltante.) Et, du jour au lendemain, le comportement de son frère d'accueil a complètement changé. Au début, elle s'était arrangée pour ne jamais se retrouver seule avec lui. Mais les parents de Grant, qui sont comptables et travaillent ensemble, ont eu beaucoup plus de travail à partir de janvier, et ils sont restés plus souvent à leur bureau le soir. Grant en a profité.

« L'autre soir, il a été charmant pour une fois, il a préparé le repas, m'a servie, tout ça très gentiment. Et puis il m'a proposé un verre de vin. Il en avait acheté exprès, pour le boire avec moi. Je lui ai dit que je n'en voulais pas. Il a eu l'air très contrarié, il sait qu'il m'est arrivé d'en boire avec ses parents une ou deux fois. Il a insisté et, comme je ne voulais toujours pas, il en a bu plusieurs verres et il est devenu de plus en plus agressif. Il m'a demandé pourquoi je passais mon temps à l'ignorer, est-ce qu'il n'était pas assez bien pour moi et tout un *bullshit* auquel je n'avais pas envie de répondre. J'étais tellement choquée que je n'arrivais ni à parler ni à partir. J'ai vu arriver le moment où il allait devenir violent, et j'ai été sauvée par la sonnerie du téléphone. Je suis allée répondre, c'était Su Lee, une de mes camarades de classe, qui m'appelait pour me demander si j'avais fait le devoir de maths pour le lendemain et si je pouvais l'aider. Elle habite en face, alors je lui ai proposé de venir. Quand Grant m'a entendu lui dire ça, il a tout laissé en plan et il est sorti, probablement pour aller retrouver sa bande. J'avais peur qu'il rentre avant ses parents, alors j'ai parlé avec ma camarade bien après qu'on a fini le devoir. J'aime beaucoup Su, et elle m'aime bien aussi, elle ne m'a jamais traitée en ennemie, contrairement à beaucoup de filles d'O-High... »

Bibi a poursuivi en disant qu'elle avait du mal à se lier avec ses camarades, car tous les garçons – et même certains enseignants – la regardent d'une drôle de manière, parce qu'elle est grande, blonde et suédoise. Certains l'ont même surnommée Ursula, paraît-il.

J'ai demandé :

– Pourquoi Ursula ?

– À cause d'Ursula Andress... J'ai eu beau leur dire qu'elle n'est pas suédoise, mais suisse...

À ce moment-là, elle s'est mise à pleurer. Je me suis levé et je les ai laissées toutes les trois. Je me sentais de trop. Charlie m'a fait *Thank you* sans bruit.

Donna est rentrée plus tôt qu'à l'accoutumée. Hattie a proposé d'aller manger un morceau en ville ensemble, toutes les quatre. Avant de partir, Charlie est venue dans ma chambre et m'a demandé si je lui en voudrais de sortir sans moi. J'ai souri et j'ai dit, en français : « Je t'en voudrai toute ma vie, ma chérie. »

Stupéfait par ma propre audace, j'ai mis la main devant ma bouche. C'était la première fois que je l'appelais « ma chérie ». J'avais l'impression, d'un seul coup, de parler comme Papa à Claire. Est-ce que j'avais le droit de faire ça ?

Charlie a retiré ma main de ma bouche, y a déposé un baiser et, avant de partir, a murmuré :

« J'espère bien, mon Love. »

[...]

Lundi

Les choses vont vite. Vendredi, Bibi a appelé Ms. Hendricks, la correspondante locale de l'AFC (elle est prof dans une autre *high school*) pour lui décrire la situation. Ms. Hendricks a contacté les parents d'accueil de Bibi et elle est passée les voir le lendemain. Dimanche, Bibi a demandé à Su si elle pouvait l'héberger pendant quelques jours. Su a une sœur aînée nettement plus âgée, qui a fait une pause dans ses études universitaires et s'est enrôlée pour partir six mois avec le *Peace Corps*, l'organisme gouvernemental qui envoie des volontaires dans des pays en développement. Elle est en Amérique du Sud en ce moment, et sa chambre est inoccupée. Apparemment, Mr. et Mrs. Lee sont ravis d'accueillir Bibi, ils lui ont dit qu'elle pouvait rester le temps qu'elle le désire – jusqu'à l'été, si elle se sent bien chez eux.

Charlie et moi avons croisé Grant dans les couloirs aujourd'hui, il avait l'air furieux. Il tenait Cheryl par l'épaule, ce qu'il fait rarement, et la serrait très fort contre lui.

« Cheryl n'a pas l'air d'apprécier cette nouvelle proximité », a dit Charlie.

88

« I AM A CHILD » – NEIL YOUNG
(Hattie Kaplan, 15)

[Mars 1972.]

Tout à l'heure, quand je suis sortie d'O-High, tu m'attendais, adossé à la voiture.

– Je rentre avec toi.

Je t'ai dit que j'avais des courses à faire, mais tu as répondu que ça te faisait plaisir de m'accompagner. J'ai pris McArthur Blvd en direction de West Oakland.

– On va au Community Market.

Il n'y avait pas grand monde. On a fait les courses pour la fin de semaine. Tu es allé dire à Lewis qu'une fois les répétitions terminées, tu aimerais passer une journée avec lui. Il te l'a déjà proposé mais c'est la première fois que tu exprimes l'intention d'y aller. Ça lui a fait plaisir. Nous savons que lorsque tu dis quelque chose, tu le fais.

Dans la voiture, comme si tu avais lu dans mes pensées, tu as dit :

– Je n'ai pas osé y aller avant, parce que j'avais peur d'avoir l'air

de ne savoir rien faire. Il y a beaucoup de garçons et de filles à O-High qui ont un travail après les cours, ou en fin de semaine. Moi, je n'ai jamais travaillé encore. Enfin, si... Quinze jours dans l'usine de gâteaux de Tilliers. Mais c'est tout. J'ai un peu honte. Mais je sais que Lewis sera là...

– Tu n'as pas à avoir honte. La majorité des élèves ne travaillent pas après les cours... Et la plupart de ceux qui travaillent préféreraient ne pas avoir à le faire...

Tu étais pensif. Au bout d'un moment, j'ai demandé :

– Comment ça va, Charlie et toi ?

– Très bien. (Tu m'as fait un sourire extatique.) Aujourd'hui, elle est allée passer un moment avec Cheryl. Depuis que Bibi a changé de famille, elles se voient souvent. Cheryl s'en veut, elle a l'impression d'avoir fait fuir Bibi, mais tout le monde sait que le responsable de ce ratage, c'est Grant. Je ne comprends pas pourquoi elle continue à sortir avec lui, après tout ce qu'il lui a fait subir d'humiliation...

J'ai soupiré.

– Oh... à son âge, j'étais comme elle... La personne à qui je m'attachais pouvait faire de moi ce qu'elle voulait... Si j'avais préféré les garçons, j'aurais très bien pu m'amouracher d'un jerk comme Grant.

– Vraiment ?

– Vraiment, ai-je dit sur un ton ironique. Ça ne se commande pas, tu sais ?

– Je sais... J'ai de la chance...

Je t'ai lancé un regard interrogateur.

– ... d'avoir rencontré Charlie, je veux dire. Et j'ai de la chance qu'elle m'apprécie...

– Une rencontre, c'est de la chance. Une relation... c'est du travail.

– Ah bon ? Même quand ça a l'air facile ?

– Oui. L'amour est simple, la vie est compliquée, ai-je dit en riant. Et quand on vit ensemble, la vie est parfois plus simple, mais l'amour devient souvent plus compliqué !

Tu as hoché la tête et tu es redevenu pensif.

– Tu as toujours su ce que tu voulais faire de ta vie ?

– Non, c'est venu petit à petit. Ma prof d'anglais de Junior High, Mrs. Walker, nous a fait lire des extraits de *Pride and Prejudice*... Ce qui m'a le plus touchée, ce n'est pas le texte d'Austen, mais la manière dont Mrs. Walker nous l'a fait comprendre. Les sous-entendus, les codes, les conventions sociales... J'avais l'impression qu'elle me rendait intelligente... Je me suis dit : « C'est ça que je veux faire ! Je veux rendre les filles intelligentes ! » À l'époque, je pensais que toutes les filles étaient bêtes ! Moi incluse...

– Quand est-ce que tu as cessé de penser ça ?
– Quand j'ai compris que beaucoup de filles font mine d'être bêtes en public. Elles pensent que si elles ont l'air plus intelligentes ou plus savantes que les garçons, ils ne s'intéresseront plus à elles. Et les hommes ont peur des femmes intelligentes. Parce qu'elles les prennent moins facilement au sérieux. Parce qu'elles n'ont pas besoin d'eux. Parce qu'elles les questionnent, au lieu de boire leurs paroles...
– C'est Mrs. Walker qui t'a donné envie d'être prof ?
– Oui, elle m'a fait lire des livres merveilleux, de la poésie, des biographies... On avait une relation spéciale, elle et moi, qui s'est poursuivie bien après la Junior High. J'allais la retrouver à la bibliothèque municipale et elle me conseillait des livres écrits par des femmes...

Brusquement, tu t'es mis à rire et tu as dit :

– Ah ! Je viens de réaliser quelque chose : quand tu dis « ma prof d'anglais », c'est comme moi quand je dis « mon prof de français » !!! C'est drôle !

– Oh ! Effectivement ! Mais... pourquoi me demandes-tu si j'ai toujours voulu être prof ?

– Parce que je ne sais toujours pas ce que je vais faire à mon retour.

J'ai attendu avant de demander :

– Qu'est-ce qui te déplaît à l'idée de devenir médecin ?

– Tu vas dire que c'est idiot : je trouve gênant de faire déshabiller les gens... Je trouve ça...

– Intrusif ?

– C'est ça... Et aussi... déséquilibré. Inégal. Les gens se mettent à nu ; le médecin reste couvert. Dehors comme dedans... Je crois qu'il faut être quelqu'un de très spécial, de très délicat pour ne pas embarrasser les gens qu'on soigne.

– Comme ton père ?

– Oui... Moi, je ne crois pas en être capable... Je suis trop embarrassé avec moi-même.

– Je comprends... Et tu as le droit de ne pas en avoir envie...

– Je serais heureux de soigner, mais je ne veux pas que les gens se sentent vulnérables...

Je me suis garée sur Lakeshore, près de la Public Library, et nous sommes sortis de la voiture. Il faisait frais, mais beau. J'avais envie de marcher jusqu'au Lake Merritt.

– Tu es déjà allé à la Pergola, au bord du lac ?

– Non, a répondu Franz. Je l'ai vue seulement de loin. C'est un monument ?

– Plutôt un lieu de promenade. Ou de méditation...

On est allés s'asseoir sur les marches, face au lac, dans la lueur

orangée du soleil couchant.

– Depuis que tu es ici, qu'est-ce que tu as le plus apprécié ?

Je t'ai vu hésiter.

– En dehors de ta rencontre avec Charlie...

Tu as souri.

– La vie de famille.

J'ai sursauté.

– Vraiment ? J'ai le sentiment que nous n'en avons presque pas !

Tout le monde est occupé de son côté !

– C'est vrai, mais j'essaie de passer des moments avec chacun de vous. C'est aussi pour ça que j'ai envie d'aller travailler avec Lewis : pour qu'on se voie en dehors du Promontory ! Et j'ai très envie de retourner écouter Donna à Berkeley. Sa conférence sur Fanon était passionnante... S'il n'y avait pas le spectacle...

– C'est vrai, ça prend beaucoup de votre temps. Et le temps passe si vite !

– Oui ! On est déjà en mars ! Je n'arrive pas à croire que je suis ici depuis sept mois !

Moi non plus, je n'arrive pas à y croire ; je n'arrive pas à penser que dans quatre mois, tu repars, et je ne sais pas quand nous te reverrons. Et au moment où je l'écris, mon cœur se serre.

J'ai désigné tes doigts tachés d'encre et noirs de papier carbone.

– Tu écris beaucoup, et tu écris bien. Tu n'as pas envie d'en faire ton métier ?

Tu as eu l'air peiné.

– J'y pense depuis longtemps, mais je ne sais pas encore comment. Je veux dire : comment faire en sorte d'écrire de manière... utile. Pour d'autres que moi. I want to be useful.

– Define "useful" ? ⁹⁰

Tu as réfléchi quelques instants.

– Eh bien, par exemple, composer un dictionnaire, c'est de l'écriture utile...

– Tu veux rédiger des dictionnaires ?

– Non, c'est juste un exemple ! Je veux écrire des livres qui ont un contenu utile.

– Ah. Tu penses que la fiction, ce n'est pas utile ?

– Nnnn... non, c'est pas ça... Mais l'utilité d'un roman me semble moins... évidente.

– Tu veux écrire des livres pratiques ?

– Pas seulement. Des livres qui font réfléchir. (Tu as souri.) Qui donnent aux personnes qui les lisent le sentiment d'être intelligentes...

– Je vois... Les possibilités sont vastes... Cela dit, tu as d'autres

qualités. You listen and you care ⁹¹. Il y a un certain nombre de métiers où on a besoin de ces qualités-là...

Tu as hoché la tête, et puis tu as passé le bout de ton index sur ta lèvre.

– De toute manière, je ne ferai pas ça en France.

– Ah...

– J'en ai pris conscience en te parlant. Je ne veux pas faire d'études en France, je ne veux pas y travailler, je ne veux pas y vivre.

– Tu ne veux pas retourner chez toi ?

– Si, bien sûr. Ma maison et ma famille me manquent. Mais ce sont celles d'un enfant et d'un adolescent. Je ne vais pas vivre éternellement là-bas.

– Et... qu'est-ce qui t'empêche d'étudier ici ?

– Je me suis engagé à ne pas revenir ici pendant deux ans. L'AFC ne veut pas que les exchange students soient kidnappés par l'Amérique. Je le comprends. Je l'accepte. Et je peux toujours revenir ici plus tard, si l'occasion se présente...

– Où, alors ?

– En Angleterre. J'aime beaucoup l'Angleterre...

J'ai pensé : « Et Charlie ».

Je sais que tes sentiments sont réels et forts mais – comme tout parent, j'imagine – j'ai pensé, pour en avoir fait l'expérience, qu'ils étaient peut-être passagers. Et cependant, je n'avais pas envie de te dire ça. C'est condescendant et insultant. Et je ne veux pas l'être avec toi. On l'a été beaucoup trop souvent avec moi. Avec nous.

– Pourquoi l'Angleterre ? Je veux dire... en dehors de la raison évidente...

– Parce que les deux fois que j'y suis allé, j'ai senti là-bas quelque chose que je ne ressentais pas en France. Une liberté... d'imaginer. Un humour, aussi. Je ne sais pas comment l'expliquer. Enfin, j'espère que je pourrai...

J'ai fermé les yeux à cause du soleil couchant.

– Tu penses que tes parents y verraient une objection ?

– Non. Si je disais à mon père que je veux aller faire mes études sur la Terre de Feu, il ferait la grimace à l'idée de ne me voir partir, comme quand je me suis inscrit à l'AFC, mais il me soutiendrait. Et Claire ferait pareil. Ils ont soutenu Luciane quand elle a décidé de partir vivre à New York avec Frank, alors... Non, c'est moi. Je me sens... je ne sais pas comment le dire en anglais. Torn ?

– Yeah. Torn. Conflicted. I know the feeling ⁹².

– Est-ce que partir, c'est trahir les gens parmi lesquels j'ai grandi ?

J'ai posé la main sur ton bras.

– La première personne envers qui tu dois être loyal, c'est toi-

même. Et tu peux l'être sans nuire à personne.

Tu m'as regardé avec un espoir nouveau. Et puis, en souriant, tu as dit :

– Tu sais, depuis quelques semaines, je rêve en anglais... La nuit dernière, j'ai rêvé qu'il y avait une grande party dans le jardin chez moi, à Tilliers. Vous étiez là tous – vous six et Gerry et David et Jermaine. Et Luciane et Frank et mes parents et mes copains d'enfance Jérôme et Fred... Charlie monopolisait la balançoire. Chaque fois que quelqu'un lui demandait de lui laisser la place, elle se balançait plus fort ! Et elle chantait !

Tu as ri comme un enfant.

– ... Et tout le monde – tout le monde – parlait anglais ! Personne n'était à part... Dans ce rêve, j'étais à ma place. En France, je me suis toujours senti déplacé. J'étais né ailleurs, j'étais trop grand, trop maigre, trop timide, je n'aimais pas me battre, j'avais les cheveux trop frisés, la peau trop mate. Je n'avais pas de mère et pas de souvenirs d'elle... Je ne croyais pas en Dieu, et je ne savais même pas quelle était la religion de mes parents, mais le bully de l'école m'appelait Juju. J'ai mis beaucoup de temps à comprendre que c'était sa manière de me traiter de sale Juif... Les deux seuls qui m'ont bien accueilli, à Tilliers, ce sont Jérôme et Fred. Peut-être parce qu'il nous manquait quelque chose à tous les trois. Fred, qui était le moins grand de toute la classe, mais qui est très volontaire et n'a jamais eu peur de se battre, a pris ma défense face au bully. Il m'a dit plus tard que j'étais le seul, avec Jérôme, qui ne s'était jamais moqué de sa taille. Jérôme, qui a un bras paralysé à cause de la polio, m'a dit la même chose : on est devenus amis parce que je ne lui ai jamais fait de sales blagues et je ne l'ai jamais mis en difficulté, comme beaucoup le faisaient. En France, il n'y a pas de place pour les personnes différentes. Il n'y a que des places réservées. Si les étudiants de Mai 68 écrivaient sur les murs « L'imagination au pouvoir », c'est parce qu'en France, l'imagination est toujours méprisée, dénigrée, réprimée. Si tu savais combien de personnes n'arrivaient pas à imaginer que je puisse m'épanouir en partant un an à l'étranger !

Tu t'agitais de plus en plus.

– Même la langue française est rigide. Ça doit être le seul pays où on sacque impitoyablement des enfants parce qu'ils n'ont pas mis un accent ou un « e » là où ils sont censés le mettre – et sans qu'on ait pris la peine de leur dire où le mettre, ni pourquoi... ! J'ai toujours trouvé l'anglais plus tolérant, plus souple, plus amusant... Quand j'ai compris qu'en anglais, on invente des mots tout le temps, que Shakespeare faisait déjà ça il y a quatre cents ans, et que ça continue, ça m'a transporté. En français, faut surtout pas inventer... Et surtout, faut pas employer de mots anglais, c'est la langue de l'ennemi !!! Alors

qu'en Angleterre et ici, dire quelque chose en français, c'est distingué, c'est cool !...

Tu t'es arrêté de parler, comme pour reprendre ton souffle, et tu m'as regardée. Tu as vu que ta colère me surprenait et me mettait un peu mal à l'aise, car ta voix s'est adoucie.

– Quand je suis sorti du coma, je ne me souvenais pas des chansons en kabyle que ma mère m'a chantées... La bombe m'a volé ma mère et sa langue. Quand je suis arrivé à Rochester, l'anglais est devenu ma langue de re-naissance. Ma nouvelle langue maternelle... J'ai appris à nommer le monde et les choses en anglais. L'une des premières choses que Julie, Mike et Steve m'ont apprises, c'est le nom des jours de la semaine. Today is Tuesday. Tomorrow we'll be Wednesday ⁹³... Quand nous sommes arrivés à Tilliers, mon père et moi, je n'arrivais pas à penser mardi ou mercredi, c'est toujours Tuesday et Wednesday qui venaient – et tant d'autres mots, avant les mots français... Et dès que j'ai pu, j'ai lu tout ce que je pouvais en anglais, j'ai regardé les émissions d'anglais le dimanche matin à la télévision, je suis allé voir des films, j'ai écouté des disques en anglais... Je ne voulais pas perdre ma langue d'adoption une nouvelle fois. Alors, si je fais des études, si j'apprends un métier, j'ai envie de le faire dans la langue que j'aime, qui me parle, qui résonne en moi et dont je peux jouer comme je veux...

Tu t'es rapproché de moi et tu as glissé ton bras sous le mien.

– And I feel very lucky. Now, I have a Mom who speaks my mother tongue⁹⁴.

Sur une page isolée du carnet « *Friends and Lovers* », je découvre un paragraphe écrit à deux mains.

– Charlie, you're my best friend.

– *You're my best friend, too, Franz.*

– But I want to be your Old Man, as well. Like in the Joni Mitchell song. I'll sing in the park, I'll walk in the rain, I'll dance in the dark. And we won't need a piece of paper from City Hall...

– *Okay, then... I'll be your Old Woman. Your Old Hard-Headed Woman like in the Cat Stevens song. How would you like that ?*

– I'd love that⁹⁵.

[...]

27 mars

On a vu Crosby, Nash & Young ensemble hier soir au Winterland, une ancienne patinoire convertie en salle de concerts.

Charlie m'a demandé trois fois si j'étais sûr de vouloir y aller avec elle. J'ai dit : « Je ne sais pas ce qu'ils ont prévu, mais je ne veux pas manquer l'occasion de les entendre chanter "Our House", "Lady of the Island" et "Cowgirl in the Sand" *with you.* »

Ils n'ont chanté aucune des trois mais on a tout de même eu droit entre autres à « Wooden Ships » et « Teach Your Children » et trois titres du LP de Neil Young qui vient de sortir : « Harvest », « Heart of Gold » et « The Needle and the Damage Done ».

Écouter Neil Young avec Charlie, c'était parfait. (Il est canadien, le sais-tu ?)

[...]

J'ai rédigé mon synopsis pour *Student Journalism*. Ça tient sur une page et demie. C'est vraiment trop ambitieux. Mais au moins, *I laid it down.*

[...]

Cet après-midi, les répétitions ont duré longtemps. On avait les costumes à essayer. Les plateaux roulants sont prêts, on a pu répéter pour la première fois tous les changements de décor, mais il leur faut des ajustements pour qu'on puisse les mettre en place plus facilement, et sans trop de bruit.

À la fin, il était presque 6 heures et demie, Hattie nous a proposé à Chris, Charlie et moi, d'aller manger un bout quelque part. Elle n'avait pas envie de cuisiner.

– Et Andy ? ai-je demandé.

– Je l'ai prévenu, il va aller dîner chez un copain. Les autres vont

rentrer tard. Charlie, tu devrais appeler Sandy.

Charlie n'avait pas de *quarter* sur elle. Je lui ai donné un des miens.

On est passés s'acheter deux grandes pizzas et des *soft drinks* et on a roulé jusqu'à Dimond Park. On s'est installés à une table en bois. Il faisait presque nuit, mais on y voyait encore.

– Qu'est-ce que vous pensez du spectacle ? a demandé Hattie en se servant une tranche de pizza.

Ça m'a surpris. Le ton sur lequel elle posait la question me donnait le sentiment qu'elle n'était sûre... de rien. Elle avait l'air fatiguée.

Chris a dit :

– *I like it.*

Charlie a dit :

– *I love it.*

– Et toi, Franz ?

– *I love it, too.* Je ne pensais pas que je serais aussi heureux de jouer dans un *Musical*.

– Vraiment ?

– J'avais peur de ne pas chanter correctement, mais la chorale m'a décomplexé, et Cathy m'a aidé à placer ma voix et à respirer correctement.

– Cathy sera une excellente directrice musicale, j'en suis sûre. J'ai beaucoup de plaisir à travailler avec Eva et elle. Je regrette de ne pas pouvoir le faire de nouveau.

– On ne va pas te confier de nouveau le *Musical* l'an prochain ?

– Je crains que non. Il y a trop de résistances de la part des parents. Un certain nombre n'apprécient

pas de voir leurs enfants jouer des rôles qui ne correspondent pas à leur genre.

– Vraiment ? Je pensais qu'ici...

– Les gens d'ici sont comme ailleurs, dit Chris. Juste un peu plus détendus et tolérants que les autres. Mais dès qu'il s'agit de leur famille...

Et elle a ajouté que, par exemple, les préjugés contre les *gay men* sont très forts dans la communauté afro-américaine.

– Ah... a dit Charlie. Je comprends pourquoi DeAndré, le garçon qui joue le rôle d'Yvonne dans *Casablanca*, m'a dit que ses frères lui mènent la vie dure...

– Oui, fait Chris. DeAndré n'a jamais dit qui il est vraiment. Il avait envie de le faire comprendre à sa famille en jouant ce rôle, mais c'est plus difficile qu'il ne l'imaginait.

Elle s'est tournée vers moi.

– Tu sais, même Jermaine a des préjugés. Il aime beaucoup Gerry

parce qu'ils se connaissent depuis longtemps. Mais il était mal à l'aise avec Lewis. Plus qu'avec Bernie...

– Il n'a jamais rien dit...

– Non. Mais avant que tu arrives, il évitait de se trouver au *Promontory* quand les Papas y étaient. Depuis que tu es là, il s'est beaucoup détendu. L'autre soir, je l'ai entendu discuter avec Lewis et Bernie sur la terrasse. Je crois que c'est la première fois que ça arrivait. Et ils riaient tous les trois.

Hattie a hoché la tête.

– Je suis d'accord. Tu lui as fait beaucoup de bien.

– Mais je n'ai rien fait, je n'ai rien dit...

– Tu as créé un lien avec lui et avec eux, a dit Hattie. Et comme Jermaine te respecte, ça lui a permis de voir les Papas autrement.

Charlie s'est penchée vers moi et elle a posé un baiser sur ma joue. C'était la première fois qu'elle faisait ça en public.

– Tu n'as pas besoin de dire quoi que ce soit, *Love*. Il te suffit d'être là.

Je ne savais pas quoi dire. Alors, je n'ai rien dit. Je me sentais embarrassé. Elles l'ont vu et elles se sont mises à rire doucement, toutes les trois.

– *You don't have a clue, do you ?* ⁹⁶ a dit Hattie.

– *What ?*

– Ta manière d'être. Tu écoutes. Tu reçois. Tu ne perds jamais ton calme. Tu acceptes. Et en même temps, tu le fais sans jamais être passif ou soumis...

– *Yep*, a dit Chris la bouche pleine. Tu cherches à comprendre. Et quand tu ne comprends pas, tu cherches encore.

– Euh... Ben oui...

– C'est très... encourageant. Très dédramatisant, a ajouté Hattie.

– Et puis, a dit Charlie, tu ne penses jamais que c'est parce que les autres ne parlent pas clairement. Tu penses toujours que c'est parce que tu n'as pas bien écouté.

– Euh... Là, tu vois, je ne comprends pas bien où vous voulez en venir toutes les trois, mais je me dis que c'est parce que je n'ai pas toutes les informations... Et je me demande...

Elles ont ri ensemble de nouveau.

– Ne change pas, Franz. Ne change jamais, a dit Chris.

– Je ne suis pas d'accord, a répliqué Charlie avec un petit sourire, il peut encore s'améliorer...

– *You're the expert !* ⁹⁷ a dit Chris.

– *Mmmhh*, a conclu Hattie.

Et je me suis demandé ce que ce *Mmmhh* voulait dire.

Quand on est repartis, Chris est montée devant avec Hattie, Charlie et moi derrière. On se tenait par la main. Il était déjà presque 9 heures, on l'a raccompagnée chez les Elias. Quand on l'a déposée devant la maison, elle nous a demandé d'attendre une minute, et puis elle est ressortie, elle m'a fait signe d'ouvrir la vitre, elle m'a donné un *quarter* et elle m'a embrassé.

Une fois rentrés au *Promontory*, j'ai regardé l'heure, je trouvais qu'il était tard pour l'appeler. Et puis le téléphone rouge a sonné, et c'était elle.

On a parlé longtemps. Tout bas. J'étais allongé sur mon lit, elle sur le sien. J'avais l'impression qu'on était l'un contre l'autre.

Elle a dit :

– Tu sais, pour l'an prochain, j'ai des plans...

– Je sais...

– En Angleterre.

– Je sais.

– Qu'est-ce que tu en penses ?

– Que je suis heureux pour toi.

– Même si on ne se voit plus ? Ou... pas souvent ?

J'ai hésité une seconde et j'ai dit de la voix la plus assurée possible :

– On se verra. J'ai deux jambes. Je peux prendre le train jusqu'au port et monter dans un bateau. Si tu veux me voir, on se verra. Je vais aller étudier en Angleterre. Je ne sais pas quoi encore, mais je trouverai.

– Vraiment ? Tu seras loin de chez toi.

– Si je suis avec toi, je serai chez moi.

– Je ne veux pas que tu... Tu peux changer d'avis. Les sentiments changent.

– Je sais. Et si tes sentiments changent, il faudra me le dire... C'est grand, l'Angleterre.

– Et toi, si tes sentiments changent, tu me le diras ?

– Je te le dirai tout de suite. Je ne voudrais pas te faire souffrir comme ce connard de Grant fait souffrir Cheryl... Mais je ne crois pas.

– Comment peux-tu être sûr de ça ?

– Je suis sûr de ce que je ressens aujourd'hui. Quand tu as de l'affection ou de l'amitié pour quelqu'un tu ne te dis pas : « Et si un jour je ne l'aimais plus ? » Tu es ma meilleure amie... *And I love you, Charlie.*

– *I love you too.*

Elle a répondu tout de suite. Sans aucune hésitation.

Il y a eu un grand silence parce qu'on ne s'était jamais dit ça comme ça.

Et puis elle a dit :

– Tu ne me connais pas encore bien...

– Je te connais assez pour savoir si j'ai envie d'en savoir plus. Et j'ai envie de te connaître mieux. Et j'aimerais que tu me connaisses mieux, toi aussi.

– Ça risque de prendre du temps...

J'ai pensé au temps qu'il avait fallu à mon père pour rencontrer ma mère. Puis Claire. Et aux Mamas et Papas.

– Je comprends. Je l'accepte. Ça te fait peur ?

– J'ai peur que tu te lasses. Que tu sois déçu...

J'ai ri doucement.

– Moi aussi, j'ai peur que tu te lasses et que tu sois déçu. Mais... comme dit mon père... la vie, c'est risqué. Et à deux, on a moins peur. *So, if you want to give it a shot...*⁹⁸ Et si demain – ou n'importe quand – tu me dis : « Je ne veux plus », je ne te poursuivrai pas. Je veux vivre avec toi, et faire du mieux que je peux, avec toi. Mais je ne vivrai pas avec toi si tu ne veux pas. *I wouldn't do that to my best friend* ⁹⁹.

Elle s'est tue un long moment et puis elle a dit :

– Si tu veux me connaître mieux, j'aimerais que tu lises quelque chose. Je te l'apporterai demain. C'est un livre que Bibi m'a offert.

– Okay...

– Et s'il y a quoi que ce soit qui te gêne, je veux que tu me promettes de me le dire, d'accord ?

J'ai promis.

Avant aujourd'hui, je ne comprenais pas l'expression « être prêt à tout ».

Ce soir, je comprends.

Je suis peut-être complètement fou. Mais si c'est de la folie d'aimer, tant pis. (Ou tant mieux.)

J'aime Charlie. La seule personne qui pourrait me séparer d'elle, c'est elle.

Ça me fout une pétoche terrible, mais... la vie c'est risqué !!!

coin du sous-sol, près des meubles de rangement encastrés installés par le précédent propriétaire. Je devrais continuer à ranger mes bouquins mais je décide de rouvrir le carton de Hattie pour en poursuivre l'exploration.

Dans une grande enveloppe que je n'avais pas encore examinée se trouvent trois publications rangées ensemble.

Je connais bien la première, *Sisterhood Is Powerful*. C'est une grande anthologie publiée en 1970 au format de poche et composée par une poétesse féministe américaine, Robin Morgan. J'en ai acheté un exemplaire au début des années 1970, à Tours, à la Librairie franco-anglaise, aujourd'hui disparue. C'est la libraire, Nancy, qui me l'avait recommandé.

Ses six cents pages abordent la situation des femmes dans de nombreux domaines (travail, éducation, politique, armée, santé, système pénal) et décrivent aussi les multiples formes de répression, les politiques sexuelles, les situations particulières des femmes afro-américaines, lesbiennes, *chicanas* et chinoises, le sexisme dans la littérature, les mouvements d'auto-défense physique et idéologique...

J'avais été frappé, à ma première lecture de la table des matières, par la présence d'une section contenant une douzaine de textes poétiques et d'une autre rassemblant des textes historiques. Et par deux articles en particulier.

Le premier, intitulé « *Female Liberation As the Basis For Social Revolution*¹⁰⁰ » cite la phrase d'Engels dans *Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* : « À l'intérieur de la famille, l'homme est le bourgeois, la femme est le prolétaire » – et développe ensuite une critique de la société capitaliste à partir des luttes féministes.

Le second article, « *Women in Medicine* » a été rédigé par une infirmière. Dans une note de bas de page, Robin Morgan précise : « La plupart des femmes en médecine sont des infirmières, pas des médecins. Il a donc semblé plus réaliste de publier ce texte plutôt qu'un autre, sur le même sujet, rédigé par une femme médecin. »

Deux passages de ce second texte sont encore très présents à ma mémoire et je les retrouve très rapidement. (C'est moi qui traduis ; aucun des livres de Robin Morgan n'a été traduit en français.)

« S'il n'existait aucune discrimination par le sexe dans les divers champs de la médecine, combien de femmes deviendraient médecins et combien d'hommes deviendraient infirmiers ? (Soit dit en passant, j'ai croisé beaucoup d'hommes qui étaient des médecins médiocres et auraient été des infirmiers de haut niveau s'ils n'avaient pas, eux aussi, été opprimés par le double standard.) »

[...]

« L'objectif à long terme consistant à abattre les murs de la suprématie masculine en médecine ne sera accompli que lorsque la révolution sociale aura progressé dans d'autres domaines.

En attendant, reste à examiner le désir affiché par la hiérarchie médicale masculine de trouver plus de personnel pour aider à “soulager la douleur et les souffrances”. Si ce désir était sincère, ladite hiérarchie favoriserait et tenterait de développer les talents appropriés d’où qu’ils viennent.

Une formation gratuite pourrait être proposée à toute personne ayant la capacité et le réel désir de soigner, afin qu’elle débute en tant qu’aide-soignante, se forme ensuite aux soins infirmiers et, finalement, devienne médecin. Cette procédure détruirait le système de caste mis en place par la médecine orthodoxe et conduirait en fin de compte à une intégration des genres et à un véritable travail médical coopératif. »

*

La seconde publication, un grand fascicule jauni par le temps, est une rareté dont j’ai beaucoup entendu parler sans jamais l’avoir tenue entre mes mains. C’est le mythique *Birth Control Handbook*, un manuel de contraception publié à Montréal à partir de 1968 – et, au début, en toute illégalité. Il a été entièrement rédigé par un couple d’étudiants, Donna Cherniak et Allan Feingold, sous les auspices de la Student’s Society of McGill University et du Montreal Women’s Liberation Movement (dont le numéro de téléphone est indiqué dans l’ours).

L’exemplaire conservé par Hattie date de 1970, année qui a suivi la légalisation de l’avortement au Canada. À cette époque, il n’existait pas de manuel de contraception pour le grand public en Amérique du Nord ¹⁰¹. On en a publié beaucoup au cours de la décennie suivante, probablement grâce au *Handbook* : on estime qu’entre 1968 et 1974, il en a été diffusé presque trois millions d’exemplaires !

Dès la première page, on peut mesurer à quel point il est *radical* (révolutionnaire) pour l’époque et le serait encore aujourd’hui. Près des mentions légales et du nom des auteurs, on peut lire :

« Exemplaire individuel : gratuit (envoyez 25 c pour frais de port et manutention). Commandes groupées : 35 \$ par mille (n’envoyez pas d’argent avant d’avoir reçu la facture). »

L’introduction contient une violente attaque contre le monde occidental, que les auteurs accusent de détourner les méthodes de contraception de leur objectif premier (la libération des femmes) pour juguler la *population explosion* (explosion démographique) des pays émergents.

Plusieurs paragraphes auraient pu être écrits aujourd’hui. (De nouveau, c’est moi qui traduis.)

« Le traitement humiliant infligé aux jeunes femmes et aux femmes non mariées qui demandent des informations sur la contraception est injustifiable. L’attitude condescendante des gynécologues masculins envers les femmes ne peut plus être tolérée. L’ignorance générale des sujets médicaux mais tout particulièrement en matière de contraception est entretenue par la profession médicale pour son seul profit économique. Une telle irresponsabilité crasse

serait impensable venant d'une profession sincèrement vouée à soulager les souffrances humaines, mais elle est parfaitement cohérente lorsque celle-ci ne s'intéresse qu'au maintien de son statut et de ses revenus. [...] La qualité des soins médicaux reçus par les femmes est déterminée par le statut social de leur père ou de leur mari, non par leurs besoins. [...] La sexualité féminine ne doit plus être secondaire à celle des hommes. [...] Le *Birth Control Handbook* n'est pas une faveur faite à une profession médicale irresponsable ou à des hommes qui veulent baiser facilement et "sans risque", c'est un acte politique. »

Le reste du *Handbook* ne déçoit pas : à quelques détails près (les marques de pilules et de stérilets), il pourrait être celui d'un manuel d'aujourd'hui, car toutes les notions essentielles y figurent déjà. La physiologie sexuelle est expliquée en détail. L'efficacité des méthodes est quantifiée. Leur fonctionnement (« la pilule crée une "pseudo-grossesse" hormonale » ; « le dispositif intra-utérin n'est PAS abortif »), leurs effets indésirables (graves ou bénins), les précautions et modalités d'emploi, les dosages et les coûts sont indiqués.

Le texte n'a pas de préjugés : il indique précisément comment utiliser un préservatif ou un diaphragme et fournit une table détaillée aux femmes qui préfèrent s'en tenir à la méthode des températures. Il aborde aussi des méthodes alors nouvelles ou en voie d'expérimentation.

Une section est consacrée aux méthodes de stérilisation – avec un encadré rappelant qu'aux États-Unis ces méthodes sont *imposées* aux « mères célibataires » (*African-American* et *Native American*, en particulier) qui reçoivent l'aide sociale, tandis qu'en Inde et au Pakistan la vasectomie a été proposée à, et choisie volontairement par, plusieurs millions d'hommes.

Cinq pages décrivent les techniques d'avortement – en particulier la méthode par aspiration, non traumatisante, mise au point en Chine et toujours en usage aujourd'hui. On y trouve aussi la liste des méthodes auxquelles il ne faut jamais recourir sous peine d'y laisser la vie.

Un paragraphe précise : « États-Unis : Au moins 1 million d'avortements illégaux chaque année. Quatre avortement légaux sur cinq sont effectués pour des patientes du secteur privé. Neuf avortements légaux sur dix concernent des femmes blanches. »

Tout ça et bien plus, en 48 pages !

À l'intérieur des pages du *Handbook*, je découvre une liste portant l'écriture de Hattie :

LECTURES RECOMMANDÉES :

Kinsey, *Sexual Behavior in the Human Male* (1948) et *Sexual Behavior in the Human Female* (1953)

Sylvia Plath, *The Bell Jar* (1963)

Masters & Johnson, *Human Sexual Response* (1966)

Kate Millett, *Sexual Politics* (1970)

Robin Morgan (ed.), *Sisterhood is Powerful* (1970)

NE PAS LIRE Everything You Always Wanted to Know About Sex
par David Reuben !!!! Ce livre est du bullshit ; il dit que l'homosexualité
masculine peut être « traitée » médicalement et raconte n'importe quoi
sur les lesbiennes, dans le pire style médical paternaliste !!!!

*

J'ignorais l'existence du troisième ouvrage avant de le découvrir dans l'enveloppe. C'est un dictionnaire au format de poche intitulé *An ABZ of Love*. Il est signé Inge et Sten Hegeler, un couple médecin-psychologue, et a été publié initialement en danois. Le texte de couverture précise qu'il ne s'agit pas « d'un livre pour les débutant(e)s, mais destiné aux couples mariés ».

Quand je le feuillette, je me dis que cette précision a probablement été imposée par l'éditeur américain pour éviter une éventuelle censure. Car le contenu est clair, simple, explicite, dénué de jargon, et il peut être lu par des très jeunes gens. De plus, comme on peut s'y attendre de la part d'un ouvrage rédigé par des Scandinaves, il est très déculpabilisant, dénué de jugements, et présente la sexualité comme un ensemble d'activités non réductibles à des normes.

An ABZ of Love contient des dessins ; certains – dans les articles anatomiques en particulier – sont très précis ; d'autres, plus stylisés, illustrent des attitudes ou des concepts.

Il contient une notice sur Freud et une autre, tout aussi longue, consacrée à Alfred Kinsey, le chercheur américain, dont il cite abondamment les recherches sur les comportements sexuels. Un certain nombre de connaissances et d'idées exprimées dans ses pages sont aujourd'hui datées (la première édition danoise remonte à 1962, cette édition américaine à 1967) mais je m'efforce de le regarder avec la même curiosité que Franz en 1972.

Plusieurs pages sont cornées, comme pour indiquer les articles les plus importants : des entrées renvoyant à la sexualité proprement dite : « Clitoral Orgasm » et « Clitoris » ; « Cunnilingus or Cunnilinctus » ; « Sexual Intercourse » et « Sexual Need » mais aussi à des idées plus générales : « Norm, Normal » ; « Tolerance and Intolerance » ; « Experience » et « Experiments » ; « Heterosexual », « Homophile » et « Homosexual », « Revulsion » et « Romance ». Et enfin des articles portant sur des caractéristiques physiques : « Genital Organs, Female » et « Sexual Differences, Sexual Character ».

L'article « Bi-sexuality », dont le titre a été souligné de deux traits au stylo bleu, commence par la phrase suivante : « *The term "Bi-sexuality" is applied in cases where a person has male as well as female organs*¹⁰². » Plus loin, je constate que le terme « Hermaphrodite, Hermaphrodism » est souligné lui aussi (mais la page n'est pas cornée). Le terme « Intersex », dont l'emploi est apparu beaucoup plus tard, est naturellement absent du livre.

Sous l'entrée « Inventiveness¹⁰³ », soulignée de deux traits elle aussi, un très beau dessin représente deux personnes de genre indéterminé, debout, nues et enlacées.

La page de garde porte trois noms. Le premier, « Bibi U. », écrit au crayon, est suivi d'une flèche pointant vers le second, « Charlie D. », l'une et l'autre écrits au stylo-bille bleu.

Juste en dessous, « ... & Franz F. » est tracé à l'encre noire.

« SOMETHING IN THE WAY SHE MOVES » – JAMES TAYLOR

(Carnets, 12)

[...]

Hier, on était allongés l'un tout contre l'autre, nos jambes emmêlées, sur le canapé. On a pris l'habitude de s'installer là parce que dès qu'on entend quelqu'un arriver, on s'arrête de faire ce qu'on faisait... C'est une sécurité en quelque sorte... Et on laisse toujours la télé allumée pour avoir l'air de la regarder... Je sais que ça ne trompe personne, mais comme ça personne n'est embarrassé de nous voir là, et nous on n'est pas (trop) embarrassés qu'on nous y voie...

L'autre jour, on était assis chacun à un bout du canapé, le visage sinistre. Chris et son gang sont arrivés, ils nous ont regardés et ils ont dit : « *Are you guys all right ?* ¹⁰⁴ » On s'est regardés et on a dit : « Oui, pourquoi ? » et on s'est mis à rire : on l'avait fait exprès pour voir comment ils réagiraient. Ils se sont jetés sur nous pour nous assommer avec les coussins posés sur les fauteuils.

Mais cet après-midi, l'appartement était silencieux, il n'y avait que Charlie et moi, on était dans le canapé, les jambes emmêlées et elle a dit :

– Pendant longtemps, j'ai dit que j'étais un garçon. Et je le pensais.

– Oh. Jusqu'à quand ?

– Jusqu'à ma puberté... Quand j'étais petite, mes mères se sont habituées à mon caractère et à mes lubies. Pour mon père, ça a été plus difficile. Tant que j'étais un *tomboy* – comment on dit ça, en français ?

– Un garçon manqué. C'est moche, cette expression.

– Effectivement... enfin, tant que je ne ressemblais pas trop à une fille, ça lui allait. Quand je me suis mis à changer, il a eu plus de mal. Et autour de moi, les garçons ont eu du mal aussi. Ça ne m'a pas beaucoup aidée. Je pensais que j'étais un garçon, et je me transformais en fille... Je ne savais plus quoi penser.

– Je comprends... Et à présent ?

– *I feel I'm both* 105. Dans un corps étrange.

– Tu préférerais avoir un corps différent ?

– Non. Je suis très heureuse d'avoir ce corps-ci. Bizarre, non ? Je suis heureuse que mes parents n'aient pas laissé les médecins me « réparer ». Je n'ai pas le sentiment d'être cassée.

Je n'ai rien dit. Je n'ai encore jamais vu son corps. Ça m'intrigue beaucoup, à cause de la manière dont elle en parle, mais je comprends qu'elle ait un peu peur de me le montrer. J'avais très peur de lui montrer mon dos et mon acné. J'ai peur de lui montrer la machine folle qui prend de la place entre mes cuisses. Alors je comprends très bien qu'elle ait peur, elle aussi. Mais rien ne presse.

J'ai dit :

– Au début, quand je ne te connaissais pas, je me suis posé la question. Je ne savais pas non plus...

– Ah oui ? Je suis contente !

– Pourquoi ?

– Parce que ça ne t'a pas arrêté.

– Ah... Ben c'est ça qui m'a...

– Attiré ?

– J'allais dire intéressé. Mais oui, attiré aussi. Mais surtout...

– Oui ?

– Ton air de toujours tout remettre en question...

– Ah !

Elle s'est mise à genoux sur le canapé pour s'approcher de moi et elle a posé un baiser sur ma bouche. Et elle a soupiré.

– Je t'aime... beaucoup, Franz.

– Juste beaucoup ?

– Très beaucoup. Trop.

– Et moi je t'aime pas, je t'adore.

Elle s'est allongée contre moi, elle a enfoui sa tête dans le creux de mon épaule et elle a dit :

– Parfois ça me fait peur. Qu'on soit si proches.

– *I want to be with you*. Vivre avec toi. Si tu veux bien...

Je m'attendais à ce qu'elle réponde : « Ça ne sera pas possible, pas tout de suite », ou quelque chose comme ça, mais elle a dit :

– Moi aussi. *It's crazy, I know, but I want that, too* 106.

Ça m'a laissé sans voix.

Le seul mot qui m'est venu c'est : « Okay. »

Et ça l'a fait rire. Je pense qu'elle était aussi surprise que moi.

Et elle a dit : « Okay, then ! »

Et puis on a entendu une horde d'éléphants dans l'escalier, Gerry est entré, suivi par les autres, et ils ont dit : « On vous a pourtant prévenus ! Vous ne nous avez pas entendus ? » Et ils ont voulu, de nouveau, se précipiter sur nous mais cette fois-ci on était prêts, on

avait fait des réserves, et les coussins se sont mis à voler vers eux.

« IT DON'T MEAN A THING (IF IT AIN'T GOT THAT SWING) » – ELLA FITZGERALD
(Hattie Kaplan, 16)

[Avril 1972.]

[...]

En principe, le spectacle comprend un certain nombre de numéros chantés et dansés. Il nous a donc fallu faire preuve d'imagination. Nous avons bien sûr des morceaux obligatoires, dans la partie Casablanca : « As Time Goes By » et « La Marseillaise ». Nous aurions pu, mes codirectrices et moi, imposer les autres. Mais j'ai suggéré de demander aux premières personnes intéressées de nous faire des suggestions. Chaque interprète a donc eu pour mission, pour les moments clés du spectacle, de proposer des chansons d'avant 1955. (Nous voulions éviter que ce soit trop rock'n'roll...). La troupe, elle, a voté pour les numéros collectifs (il y en a cinq, en comptant La Marseillaise).

Après de longues délibérations, de nombreux essais et des tâtonnements sans fin, le déroulé musical sera le suivant :

Acte 1 : Cyrano

Chœur des commis de Ragueneau : « Another Op'nin', Another Show » (Cole Porter)

Roxane confiant à Cyrano son amour pour Christian : « The Man I Love » (G. & I. Gershwin)

Chœur des cadets de Gascogne : « There Is Nothing Like a Dame » (Rodgers & Hammerstein)

Cyrano (après la tirade « Non merci ») : « Alone and Against All » (C. Coen & H. Kaplan)

Christian confiant à Cyrano son amour pour Roxane : « Day By Day » (la chanson de Stordahl, Weston & Cahn, pas celle de Godspell !!!)

Roxane sur son balcon : « My Foolish Heart » (Young & Washington)

Cyrano « dans la lune » pendant que Roxane part épouser Christian : « Night and Day » (Cole Porter)

Chœur des cadets partant pour la guerre : « Over There » (G.M. Cohan)

Acte 2 : Casablanca

Sam et son Jazz Band, Rick's Café : « I'm Beginning to See the Light » (Ellington, Hodges, James & George)

Rick : « I Stick My Neck Out for Nobody » (C. Coen & H. Kaplan)

Sam à l'arrivée d'Ilsa : « As Time Goes By » (H. Hupfeld)

Victor Laszlo fait chanter la salle : « La Marseillaise » (Rouget de L'Isle)

Flash-back de Rick & Ilsa, à Paris : « Cheek to Cheek » (I. Berlin)

Sam dans le café désert : reprise de « As Time Goes By »

Chez Rick, Ilsa et Rick dansent sur « Our Love is Here to Stay » (G. & I. Gershwin)

Rick & Ilsa à l'aéroport (ensemble) : « Some Other Time » (Comden & Green & Bernstein)

Rick et Renault disparaissant dans le brouillard : « Friendship » (Cole Porter)

Nous n'avons pas trouvé de chansons pour les monologues de Cyrano et Rick, alors je les ai écrites et Cathy les a mises en musique ! Elle a fait un boulot formidable. Je suis sûr que tout le monde aimera ses mélodies. J'espère que mes lyrics ne sont pas trop convenus.

Je feuillette les pages suivantes du registre de Hattie, mais j'ai beau chercher, je ne trouve pas le texte des deux chansons. Je ne le trouve pas non plus dans un carnet intitulé : « *C. in C.* », sur lequel elle a consigné toutes ses notes de mise en scène, et qu'elle a rangé dans une boîte contenant des photos des comédiens. J'y lis cependant que l'atelier d'imprimerie d'O-High a produit trois douzaines de fascicules du spectacle – dialogues et texte des chansons inclus – à l'intention de la troupe.

Malheureusement, il n'y en a pas d'exemplaire dans le carton.

J'espère que Franz a conservé le sien.

93

« AS TIME GOES BY » – DOOLEY WILSON

(Inventaire, 5)

Dans l'album de photos un nombre croissant de clichés montre, au fil des mois, Charlie et Franz ensemble dans les couloirs d'O-High, penchés sur un projet commun en classe, en conversation dans Ferris Court, à une soirée entre camarades, jouant au frisbee ou assis dans l'herbe... Ils ne regardent pas l'objectif et ne semblent pas voir qu'on les prend en photo. Hattie s'y est bien prise.

Une série de vingt ou vingt-deux photos – une pellicule entière – semble avoir été prise dans un seul et même lieu : la chambre de Franz. Comme il y a

autant de portraits de Charlie que de Franz et si j'en juge par l'éclairage et les vêtements, toujours identiques, il s'agit d'une seule et même séance. Ils se sont tiré mutuellement le portrait. Certains clichés sont posés. D'autres ont été pris au vol. Sur certains, ils se lancent des regards furibonds... ou complices. Ou des grimaces abominables.

Les trois derniers clichés, au cadrage identique (j'imagine qu'ils ont posé l'appareil sur un meuble et employé la minuterie), les montrent ensemble, assis sur le lit l'un près de l'autre. Sur le premier, ils se tiennent par le bras comme s'ils marchaient sous la pluie. Sur le second, ils se tiennent par la main et sourient de manière assez béate. Sur le troisième, leurs visages sont tournés l'un vers l'autre, leurs fronts se touchent, elle et lui ont les yeux fermés.

Juste après, trois pages de l'album ne contiennent aucune photo. J'en vois encore les marques sous les feuilles protectrices. Elles en ont été retirées, mais quand ? Et que représentaient-elles ?

Sur les dix pages qui suivent, Hattie a placé des clichés des interprètes de *Cyrano in Casablanca* ; des *dressed rehearsals* (répétitions en costumes) ; de la construction des décors par les élèves ; des danseuses dirigées par Eva, la chorégraphe ; de Cathy, la directrice musicale, face à l'orchestre.

Elle a aussi inséré un schéma des décors. Ils sont construits sur deux plates-formes mobiles et tournantes portant chacune trois zones pouvant faire face à la scène. Celle de gauche porte les éléments de *Cyrano* (une rue dans Paris, le balcon de Roxane). Celle de droite, ceux de *Casablanca* (l'appartement de Rick, le hangar de l'aéroport). Assemblées, les deux plates-formes servent à représenter, au prix d'ajustements mineurs, la pâtisserie de Ragueneau à la fin du premier acte et *Rick's Café* au début du second.

Deux ou trois photos des répétitions de la scène du balcon montrent Franz/Roxane, en chemise blanche à col ouvert, perché sur son escabeau. Il sourit tandis qu'à ses pieds Shantel/Christian clame les vers que lui souffle Charlie/Cyrano, caché derrière un paravent. Mais Roxane ne regarde pas Christian...

Un cliché montrant deux personnages en uniforme représente probablement Renault, l'officier français (son interprète, d'après le programme, se nomme Lin Takei), et Strasser, l'officier allemand (Amanda Barrett). Une autre, située dans le décor de la première partie, montre le pâtissier Ragueneau (Jenny Doohan) et son épouse Lise (Dan Kelley) ; celle-ci désigne la main de Cyrano/Charlie, qui semble dire que sa blessure n'est qu'une estafilade.

Il y a aussi plusieurs photographies d'une jeune femme afro-américaine (Dionne Nichols dans le rôle de Sam) en smoking et nœud papillon, assise à un piano. Sur une autre, Shantel/Victor dirige le *Jazz Band* tandis que, debout près de lui, DeAndré/Yvonne, en robe blanche, chante le poing levé et les larmes aux yeux.

Plus loin, Franz/Ilsa en costume bleu est debout, accoudé au piano. Il

tient son chapeau dans une main et s'adresse à Dionne/Sam qui semble fuir son regard.

J'imagine qu'il lui demande :

« *Play it once, Sam. For old times'sake.*¹⁰⁷ »,

Une autre montre Charlie/Rick assise à une table près de Sam. Une cigarette à la bouche, un verre de whisky à la main, elle semble lui dire :

« *You played it for her, you can play it for me ! If she can stand it, I can. Play it !* ¹⁰⁸ »

L'album contient aussi des clichés pris au cours de l'une des représentations et après le baisser de rideau : les interprètes parlent aux membres du public. Tout le monde semble ravi.

Plusieurs, enfin, montrent Charlie, Franz, Shantel, Dionne et les autres saluant main dans la main au bord de la scène. Sur la dernière de la série, Charlie et Franz en costume sont entourés par Chris, Gerry, David, Jermaine et Bibi. Une jeune fille que je ne reconnais pas, au visage un peu crispé, se tient entre Charlie et Franz.

Je ne trouve pas de compte rendu des représentations, ni dans le journal de Hattie, ni dans les carnets de Franz. En recoupant les dates, je déduis qu'elles ont eu lieu pendant les deuxième et troisième semaines d'avril 1972 et qu'il y en a eu dix en tout : quatre en semaine et en matinée pour les élèves ; six en fin de semaine (vendredi et samedi soir, dimanche en début d'après-midi) pour les familles et le public élargi. Si j'en crois les photos, à deux reprises au moins, la salle était bondée.

*

Le dimanche soir suivant la dernière, Hattie note dans son registre :

Toute la troupe est allée fêter ça et je viens de rentrer. Il est 11 heures du soir, Franz et Chris sont restés avec leurs camarades. C'est leur nuit et leur célébration. Bien méritée. Moi, je me sens ivre, heureuse et brisée à la fois. I'm happy it went well and I'm sad it's over ¹⁰⁹. Je vais me coucher.

*

Dans un de ses carnets, plus tard la même nuit, Franz écrit :

J'ai marché sur des nuages pendant quinze jours et je ne suis pas pressé de retomber. Les deux personnes que j'aime le plus étaient là et je chantais (beaucoup) et je dansais (un peu) avec ma meilleure amie sous les yeux de ma *Mom*. Et cet après-midi, pour la dernière représentation, on était tous *high* et on pleurait à chaudes larmes. À la

fin de la représentation, pendant qu'on saluait, on est venu remettre un bouquet à Charlie, Shantel et Dionne.

Charlie a choisi une rose dans le sien et me l'a offerte.

Hattie était très, très contente. Elle nous a dit : « Vous avez tous été parfaits. *I could never top that, thanks to you*¹¹⁰. »

Pendant l'entracte, elle a entendu un homme assis derrière elle dire : « Il est pas mal, le garçon qui joue Roxane et Ilsa, mais son accent français sonne *fake*. Il aurait dû le travailler plus. » Ça l'a fait beaucoup rire.

Vers 7 heures, après avoir rangé sommairement (on démonte les décors demain), la troupe est allée fêter ça dans un *diner* pas loin d'O-High. Hattie est partie vers 11 heures, mais la moitié d'entre nous est restée jusqu'à la fermeture. À 1 heure du matin, ils ont été obligés de nous mettre dehors ! Comme il fait très bon, on a remonté McArthur à pied. C'était chouette de se raccompagner, de voir les uns les autres obliquer, seuls ou à deux ou trois, dans une rue ou la suivante et de leur dire au revoir à demain – en principe, bien sûr, on a classe mais j'imagine que beaucoup vont se lever un peu plus tard que d'habitude...

Chris et David marchaient derrière Charlie et moi. Quand nous sommes passés devant la rue de David, nous nous sommes retournés pour lui dire au revoir et... ils avaient disparu, tous les deux. Charlie a ri et elle a serré mon bras plus fort.

– Tu as lu le livre ?

– Oui.

– Tu comprends ?

– Je comprends.

– Ça ne te fait pas peur ?

– Je t'aime, ça ne peut pas me faire peur de te connaître. Mais je comprends que toi, tu aies peur.

Elle a hésité.

– J'aimerais tellement passer la nuit avec toi... Mais pas chez Sandy. On n'aura pas l'esprit tranquille. Et j'ai besoin de ça...

– Je sais. C'est pareil pour moi...

– Mais un jour... quand j'aurai un vrai chez moi... Tu viendras me voir ?

– Oui.

– Même si c'est dans... un certain temps ?

– Oui.

– Même si je vis avec trois chiens et douze chats ?...

– Tu pousses un peu, mais oui.

– Même si je suis vieille et laide et vis dans un taudis ?

– Même si tu as quatre-vingts ans, même si on t'appelle « Mamie Charlotte » et même si tu dors sur la paille dans une grange au milieu

de nulle part !

– Tu es sûr ?

– Je suis sûr.

– Comment tu peux être sûr de ça ?

– Je vivrai dans la grange voisine.

Ça l'a fait rire.

J'aime la faire rire.

Elle me fait beaucoup rire, elle aussi. Et elle est beaucoup plus drôle que moi !

94

“SAN FRANCISCO” – SCOTT MCKENZIE

(Hattie Kaplan, 17)

[Avril 1972.]

Je ne lutte plus. Ni contre le plaisir de vous voir ensemble, ni contre la gêne de vous observer à chaque moment possible. Le plus drôle, c'est que vous avez l'air à la fois de le savoir et de vous en amuser. Peut-être que ça vous rassure, au fond, que je sois votre témoin. Votre complice...

Depuis que le spectacle est terminé, il m'arrive, à présent, de m'installer sur le canapé près de ta chambre, pour lire ou corriger des devoirs de fin de session. Souvent, la porte est ouverte, vous me saluez quand j'arrive et vous continuez à parler, et parfois l'un de vous se lève pour la fermer, mais parfois aussi vous sortez tous les deux, vous vous installez dans le salon avec moi, vous croisez les bras, vous attendez que je lève la tête et l'un de vous demande :

– How are you Hattie ? How was your day ?¹¹¹

Et ça me fait rire, parce que j'ai le sentiment que vous jouez aux parents avec moi. Enfin, jusqu'à ce que vous me posiez vos questions existentielles, comme si j'étais la prêtresse d'une déesse antique.

Ou la déesse en personne.

*

Cette semaine, en Humanities, chaque élève a apporté un texte à lire à ses camarades. Chris a lu un extrait du SCUM Manifesto de Valerie Solanas. Elle ne m'avait pas prévenue bien sûr, et je n'ai pas fait de commentaire (elle lit ce qu'elle veut !) mais elle n'a pas cessé de me regarder pendant toute sa lecture pour voir comment je réagirais. Ça m'a fait sourire. Et ça m'a émue.

Dans l'extrait qu'elle a lu, V.S. écrit que les hommes sont si

méprisants qu'ils bloquent toute possibilité d'amour entre deux personnes quand l'une d'elles est un homme – que le seul amour possible l'est entre deux femmes libres, car amour et amitié ne peuvent exister qu'entre deux personnes qui se respectent et s'estiment ; et que les hommes, ayant fait table rase de toutes les relations d'amour, n'ont rien d'autre à offrir en retour que le « grand art » et la « culture » – ce qui est une piètre consolation.

Pendant qu'elle lisait, je guettais les réactions de la classe. La plupart remuaient sur leur siège, mal à l'aise. Charlie et toi affichiez un sourire béat. David n'arrêtait pas de secouer la tête.

Inutile de dire que la discussion a été vive !

David, lui, a lu un extrait de « The Dead », la dernière nouvelle de Dubliners, le recueil de James Joyce. Tout à fait représentatif de son humeur, je trouve. Chris lui en fait vraiment voir de toutes les couleurs. (Ça me démange de lui parler, mais si je le faisais, ni elle ni Donna ne me le pardonneraient... Et elles auraient raison.)

[...]

Charlie a présenté et lu un demi-chapitre de The Golden Notebook de Doris Lessing. Tu n'avais pas l'air de le connaître et ça t'a manifestement fasciné de l'entendre décrire la construction du livre, avec ses narrations entrecroisées, alternatives et simultanées.

Toi, tu as lu des extraits des « Pauvres Gens », un des poèmes épiques de La Légende des siècles, de Victor Hugo.

J'ai entendu Charlie soupirer quand tu as lu (je cite de mémoire) :

« Hélas ! Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.

Le sort donne pour but aux festins, aux berceaux,

Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,

Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,

Le refroidissement lugubre du tombeau ! »

Et quand tu as lu la conclusion du poème, elle s'est essuyé les yeux en même temps que moi.

Vous jouez avec les émotions, tous les deux. Les vôtres, et les miennes !!! Je vous déteste.

*

Aujourd'hui, tu m'as demandé l'autorisation de te rendre au Golden Gate Park avec les Fab Four pour participer à la grande manifestation contre la guerre organisée par la National Peace Action Coalition et d'autres organisations pacifistes. Ensuite, comme les cours seront terminés, vous passeriez deux ou trois jours ensemble à faire le tour de San Francisco et de la Bay Area dans le microbus de Gerry pour visiter des endroits que tu n'as pas encore vus. Il est vrai

que nous avions prévu, les Papas et nous, de t'emmener au De Young Museum et aux Sutro Baths (depuis que tu as vu Harold et Maude, tu en parles souvent), de passer à City Lights et d'aller nous balader à Marin County et je ne sais plus où encore. Mais nous avons tous eu beaucoup à faire et, comme toi aussi tu as été occupé, le temps nous a filé entre les doigts. Et puis, Bernie et Lewis travaillent souvent la fin de semaine, et Donna est épuisée... Tu n'as pas l'air de nous en vouloir, mais je me sens un peu coupable, et c'est pour ça que j'ai donné mon accord à cette équipée, sous conditions : celle de nous appeler chaque jour, de ne pas faire de camping sauvage ni de dormir dans le microbus. Nous allons vous donner l'adresse de quelques amis chez qui vous pourrez passer la nuit.

En échange, j'ai exigé que tu me racontes tout en détail à ton retour. Ça t'a fait sourire.

Je t'ai demandé si Charlie vous accompagnait. Tu m'as répondu qu'elle doit en parler avec Sandy et Harry. Vous ne partez pas loin mais la Bay Area est grande et nous ne serons pas avec toi pendant trois ou quatre jours, alors il faut que j'en touche un mot aux responsables de l'AFC. En principe, ils doivent aussi donner leur accord.

Andy a demandé s'il pouvait vous accompagner. Après en avoir parlé tous les quatre, nous avons décidé que non, il est trop jeune. Gerry, Jermaine et toi avez dix-huit ans, Chris et David dix-sept, mais Andy va juste en avoir treize... Et ce n'est pas à vous de veiller sur lui. Il était extrêmement déçu, mais vous avez tous promis que pour ses dix-huit ans vous reviendriez faire le même périple avec lui. Ça vous donne une raison de vous retrouver dans cinq ans et je sais que vous en avez très envie.

Comme toi, chaque membre de la petite bande voit s'approcher la fin de sa scolarité avec une certaine crainte : que vont-ils faire une fois l'été écoulé ? Où iront-ils, les uns et les autres ? Ce pays est très grand et ils ont tous la possibilité et la perspective d'aller étudier ou travailler loin... Votre amitié va-t-elle résister à cette séparation obligatoire ?

[...]

J'ai du mal à croire qu'on n'a plus de répétitions et que la pièce est terminée depuis dimanche. La semaine a été... terriblement vide. On a passé les après-midi de lundi et mardi à lire et à somnoler. « *I*

have An-Noui », disait Charlie en soupirant sans arrêt et j'ai finalement compris qu'elle voulait dire « Ennui ». En anglais ça ne veut pas exactement dire la même chose qu'en français. C'est pas juste de l'ennui. Il y a de la frustration et aussi de l'anxiété dedans. Un sentiment de langueur et d'inutilité. J'étais heureux qu'elle mette un mot sur ce que je ressentais moi aussi. On a décidé de lutter contre ce sentiment en allant au cinéma.

Samedi, on a vu (une fois n'est pas coutume) un film français qui ne lui a pas (trop) déplu : *Un homme et une femme*. Elle a dit :

– C'était pas mal, mais tout de même *cheesy*.

– Qu'entends-tu par « *cheesy* » ?

Elle a répondu en souriant :

– Euh... Je sais pas... « fromageux » ?

– Tu veux dire : que ça pue ?

– Non, non, je veux dire que c'était *très* mélodramatique...

Elle a reconnu tout de même que visuellement, c'est très beau. Dans la rue, je me suis mis à chanter « Aujourd'hui c'est toi, aujourd'hui c'est moi, aujourd'hui l'amour nous a pris par le bras » (et j'ai pris le sien). « Et tant pis si ça va trop vite... »

Elle n'a pas réussi à me faire taire.

*

Ce dimanche (hier), j'ai passé la journée avec Lewis. On est partis très tôt, vers 5 heures, pour aller chercher des cageots de fruits et de légumes chez des agriculteurs à une heure de voiture au nord d'Oakland. Lewis fait le trajet deux fois par semaine, le mercredi et le dimanche. Habituellement il y va avec un de ses collègues du *Community Market*, mais celui-ci doit s'occuper de sa femme qui a un cancer, et Lewis lui a dit qu'il irait seul. Je l'ai entendu dire ça hier soir et j'ai proposé de l'accompagner. Il m'a remercié mais c'est moi qui lui dois des remerciements pour m'avoir accueilli parmi eux – je leur en dois à tous les quatre.

Il a mis une station de radio qui passe de la country music, on l'a écoutée pendant tout le trajet. Lewis est intarissable sur le sujet. Je ne savais pas que c'était un genre aussi riche. Il m'a parlé de son chanteur préféré, Kris Kristofferson dont une des chansons, « Bobby McGee », a été un grand succès de Janis Joplin... après sa mort ! Au moment où il me parlait de ça, la radio a passé une chanson de Johnny Cash. Lewis a dit : « *Another Kristofferson song* ! ¹¹² » Et il s'est mis à me parler de Cash, de June Carter et de leur mariage en 1968...

Il a dit : « Ces deux-là s'aimeront toute leur vie... »

Il chantait en conduisant. C'est la première fois que je l'entends chanter. Il n'est pas très bavard, mais quelle belle voix !

Il faisait bon, on a vu le soleil se lever (et j'ai pu contempler la

zone crépusculaire entre la nuit et le jour) pendant qu'on chargeait plusieurs dizaines de cageots, et puis on est repartis. Pendant le trajet, j'ai raconté à Lewis mon projet de *Student Journalism* et je lui ai dit que j'étais malheureux de ne pas pouvoir le réaliser. Il a hoché la tête et dit : « Peut-être pas aujourd'hui. Mais la vie est longue... »

J'ai passé le reste de la journée au *Community Market* avec Lewis et Sarah, Jesus, Joselito et Georgia, qui travaillent avec lui. J'ai fait de mon mieux pour me rendre utile sans encombrer personne. Ce n'est pas très difficile, au fond, il suffit d'être disponible quand l'une ou l'autre a besoin d'un coup de main. Il y a des choses à transporter d'un lieu à un autre (des sacs, des boîtes, des caisses, des bouteilles, des cageots, des paquets...) et surtout, beaucoup d'emballage à faire à la caisse. Un grand nombre de personnes âgées viennent faire leurs courses ici, et elles ont souvent besoin d'aide, parfois pour transporter leurs sacs de provisions jusqu'à une voiture, ou jusque chez elles. J'en ai raccompagné cinq ou six dans le quartier et j'ai fait aussi quelques livraisons. Je me suis perdu deux fois (je ne vois pas toujours bien où se trouvent les panneaux de rue) mais j'ai toujours trouvé quelqu'un pour m'indiquer la bonne direction. Le terme *community* n'est pas un vain mot, par ici.

J'ai raconté tout ça à Hattie le soir en rentrant. Elle voulait tout savoir de ce que j'avais vu et entendu. J'ai le sentiment que ça l'intéresse beaucoup d'avoir mon point de vue (vierge ?) sur des choses et des gens qu'elle connaît.

Bon, je vais me coucher. Demain, Jermaine vient me chercher à 6 heures : je vais avec lui distribuer des petits déjeuners aux enfants de son quartier (c'est le programme des BP auquel il participe).

[...]

C'était... intense. Jermaine m'a dit que certains des enfants qui viennent prendre leur petit déjeuner à l'église le matin n'ont pas toujours l'argent qu'il faut pour leur repas de midi. Alors on le leur prépare aussi et ils partent le ventre plein et avec un sac en papier contenant un sandwich et une pomme.

Je n'arrive pas à imaginer ça. Misère... Avant que Claire vienne vivre avec nous, mon père me faisait déjeuner le matin, même quand je n'en avais pas envie. (Je me souviens que petit, je ne voulais pas manger de petit déjeuner, j'avais le sentiment que ce n'était pas bien préparé... Je me demande si c'est parce que ma mère me le préparait et qu'elle n'était plus là... Ou bien est-ce que je me raconte des histoires ?)

Le malheur n'est pas le même pour tout le monde.

Comme je l'ai dit à Hattie en lui racontant ma journée, j'ai perdu ma mère et j'ai perdu la mémoire, mais j'ai toujours mangé à ma faim.

« YOU'VE GOT TO HIDE YOUR LOVE AWAY »

– THE BEATLES

(Hattie Kaplan, 18)

Pliée et glissée entre deux pages blanches du registre, je trouve une lettre manuscrite rédigée par Hattie.

Oakland, April 25, 1972

Chère Claire, Cher Abraham,

Ça fait plusieurs semaines que je ne vous ai pas écrit. Vous devez penser : « Hattie a oublié que Franz a des parents. » Ma dernière lettre vous remerciait de tous les cadeaux que vous nous avez envoyés pour les fêtes de fin d'année, mais depuis, je n'ai pas trouvé une minute, pardonnez-moi. Le temps passe très vite et nous avons été très occupés par le Musical. J'espère que vous avez reçu les photos et les cassettes (sur lesquelles vous aurez pu apprécier la belle voix de votre fils). Je sais que Franz, lui, vous a écrit, et que vous n'êtes pas sans nouvelles. Il ne vous a peut-être pas dit que peu de temps avant les représentations, il a fait une angine, qui l'a cloué au lit pendant deux jours avec une fièvre élevée. Bernie l'a emmené à la clinique où il travaille et l'un des médecins, Dr Wu, l'a reçu et l'a soigné. Il s'est vite remis. (Il m'a dit avoir été impressionné par Janice Wu, qui n'a qu'une trentaine d'années. Il imaginait que tous les médecins avaient l'âge de son père...)

Mais je sais qu'il ne vous dit pas tout. Comment le pourrait-il, d'ailleurs ?

Je me sens très mal de vous l'écrire, car j'ai le sentiment de trahir sa confiance et sa vie privée, et aussi parce que vous êtes les vrais parents de Franz, je ne suis qu'une mère « d'occasion ».

Mais voilà.

Franz est amoureux.

Il s'est rapproché lentement, mais sûrement, d'une autre exchange student, Charlie Darby, qui vient d'Angleterre. Ils ont passé beaucoup de temps ensemble pendant les cours et ils ont tous deux auditionné pour Cyrano in Casablanca... C'est elle que vous voyez jouer Cyrano et Rick sur les photos.

Ils sont très, très, très amoureux. Ils ont été discrets et fait tout leur possible pour que ça n'interfère pas avec leurs activités (ils ont eu un comportement très « professionnel » pendant le Musical, je suis très admirative) et ils préservent les relations qu'ils ont avec leurs familles d'accueil et leurs camarades mais, bien entendu, ça se voit... (C'est très touchant, d'ailleurs, de les avoir vus se cacher puis se montrer petit à petit...)

Si je vous écris, c'est pour exprimer mon inquiétude. (Non, je vous rassure tout de suite : je ne crains pas du tout qu'il arrive un accident malencontreux. Franz et Charlie sont manifestement très conscients de ce risque, très responsables, très respectueux l'un de l'autre... et très prudents.)

Ce n'est pas ce qui pourrait se passer ici qui m'inquiète. C'est ce qui se passera quand ils repartiront chacun de leur côté. Car à mon sentiment, ce qui les lie n'est pas juste a teenage love story. J'en suis convaincue. J'ai été adolescente, je m'en souviens, je travaille avec des filles et des garçons tous les jours. Je suis bien placée pour savoir qu'à leur âge, la frontière entre la fascination et l'attachement est trouble, et qu'un crush peut tourner à l'obsession ou cesser aussi vite qu'il est arrivé. Dans leur cas, ce n'est ni l'un ni l'autre. Ils sont devenus des partners. Et j'utilise ce mot comme je le ferais pour désigner les partenariats de notre double famille : un lien d'attachement, d'amour et d'amitié, entre des personnes qui s'estiment et se traitent en égales.

Vous me direz peut-être : alors, où est le problème ?

Eh bien, il m'est déjà arrivé de voir deux jeunes gens se lier comme Charlie et Franz l'ont fait. C'est toujours compliqué car au moment où ils tombent amoureux, leurs aspirations à long terme ne sont pas toujours claires.

Et, alors que Charlie planifie déjà son avenir (avec Franz ou sans lui), Franz voit le sien avec Charlie mais – et c'est ce qui m'inquiète – il ne le voit pas du tout sans elle.

Il est sensible et intelligent, il finira par trouver sa voie, mais je crains que son attachement pour Charlie ne le freine. Non parce que Charlie l'entrave (elle ne veut que son bien, je le sais) mais parce qu'il risque, lui, de ne pas s'autoriser à aller de l'avant.

Je ne dis pas qu'il devrait accepter de voir leur relation s'éteindre quand ils partiront chacun de leur côté. (Je ne pense pas qu'on puisse demander ni attendre pareille chose d'un adolescent amoureux.) Mais Franz ne sait pas bien qui il est, en dehors de ses relations aux autres. C'est pour cela qu'il s'est aussi bien inséré parmi nous. Il est si attentif, si sensible, qu'il absorbe tout ce qu'il entend et voit. Au point, parfois, d'oublier qu'il existe, lui aussi.

Il se pose beaucoup de questions sur son héritage culturel, sur la disparition de sa mère, sur la guerre qui vous a fait quitter votre terre natale. Il m'en a parlé à plusieurs reprises. Mais son sentiment amoureux prend tant de place qu'il n'a plus le temps de se pencher sur ses propres bouleversements intérieurs. Et j'ai peur que, rentré en France, il souffre doublement. D'être loin de sa soul mate, et de se retrouver seul avec lui-même.

J'ai bien conscience que tout cela n'est pas très clair, et je vous

prie de me le pardonner. À la vérité, je suis sans doute très sensible à l'égard de Franz et de ce qui lui arrive. Plus que je ne le suis pour nos propres enfants. (Qui me le reprochent, d'ailleurs...)

Je savais que cette année serait une expérience hors du commun. Je n'anticipais pas à quel point. Franz n'est pas seulement un garçon sensible et intelligent. C'est un garçon attachant. Et je lui suis très attachée.

Trop, peut-être.

Je ne sais pas.

Moi aussi je suis un peu perdue.

Help !

Hattie

La lettre n'est pas une copie ou un brouillon, et elle est signée.

Mais, manifestement, elle n'a pas été postée.

97

« GIRL TALK » – JULIE LONDON

(Carnets, 14)

D'habitude on va plutôt voir des films un peu « sérieux », mais cette fois-ci, on est allés voir une comédie policière, *The Hot Rock*, avec Robert Redford.

C'est David qui l'a proposé, et on a tous les trois réussi à convaincre Chris d'y aller aussi (elle aime beaucoup Redford, et pas seulement parce qu'il ressemble à Bernie).

C'est un *heist movie*, une histoire de cambriolage, mais qui ne se passe pas du tout comme prévu. On a bien ri.

À un moment, Charlie a pointé le doigt dans la direction de David et Chris, qui étaient assis deux rangs plus bas, sur le côté. J'ai vu leurs têtes tourner dans tous les sens comme pour vérifier que personne ne regardait. Charlie a dit qu'ils venaient de s'embrasser.

Non, non, bien sûr, je n'ai rien dit ! Je ne voudrais surtout pas troubler ce qui est peut-être en train de se nouer entre eux. Chris est de plus en plus tendue à l'idée que l'année se termine. Elle dit que c'est à cause de la *graduation*, mais elle a des notes au plafond, on aurait déjà pu lui remettre son diplôme en janvier. Alors je sais que ce n'est pas la cérémonie elle-même, mais ce qui va suivre. Où elle va aller. Où David va aller. La vie d'adulte commence bientôt, et ça a de quoi la soucier.

J'ai tout plein de sorties prévues pendant le mois de juin, et ça me réjouit, mais en même temps ça m'attriste. Je m'occupe le plus possible pour ne pas penser à mon départ.

*

À midi, Charlie était pensive pendant qu'on déjeunait. Après qu'on est allés reporter nos plateaux, elle m'a entraîné dehors, pas dans Ferris Court, mais sur la pelouse devant l'entrée. Elle a regardé autour d'elle pour s'assurer que personne n'était à portée de voix.

– J'ai un secret à te confier. Ce n'est pas mon secret...

– *Sock it to me !*

Elle a souri brièvement.

– Voilà... Cheryl... a un gros problème. Et je pense que toi et moi nous pouvons l'aider.

J'ai tourné la phrase dans ma tête trois fois avant de comprendre.

– Ooo... *kay*... Est-ce qu'il faut pousser Gérald – pardon ! Je veux dire Grant – par la fenêtre ?

Elle a ri.

– Qui est Gérald ?

– Un... Grant français. Mais lui, il est déjà tombé par la fenêtre. Enfin, au bas d'un grand escalier. Il s'est cassé de partout. Ça l'a calmé. Mais personne ne l'a poussé, il s'est fait ça tout seul ¹¹³...

Elle s'est mise à parler très vite, et c'était étrange parce que d'habitude, je n'entends pas de différence entre son anglais et celui des gens tout autour de nous, mais d'un seul coup, j'avais l'impression d'être transporté en Angleterre : elle parlait avec des intonations plus *british* que d'habitude.

– Non, il ne faut pousser personne. Enfin, je ne crois pas. Et je ne te demanderais pas ça, de toute manière. Si c'était nécessaire, je le pousserais moi-même. *I'd kill the bastard !*

Et puis elle s'est calmée et elle a dit :

– Hier, j'ai trouvé Cheryl effondrée dans les toilettes. Elle pleurait tellement qu'elle ne pouvait pas retourner en cours. Je l'ai emmenée chez moi.

– C'est pour ça que tu as raté Psycho...

– Tu as remarqué mon absence ?

– Euh, oui... (Comment aurais-je pu ne pas !!!???)

– Je pensais que Ms. Dimmer et ses réflexions sur les stratégies de reproduction des primates t'intéressaient plus que tout...

– Précisément. Sans toi, je ne peux pas les mettre en application.

Elle a souri. Puis son visage est redevenu sérieux.

– Elle est dans une situation très, très difficile...

– *Mmmhh*. (J'ai réfléchi avant de dire)... « Difficile » de combien ?

Elle a ouvert de grands yeux. J'ai haussé les épaules.

– J’ai pas passé mon temps à écouter aux portes pour rien...
– Je vois ça... Elle a un mois de retard. Elle a attendu avant d’en parler à qui que ce soit, pour être sûre.
– Elle n’en a parlé qu’à toi ?
– Oui.
– Elle sait que tu m’en parles ?
– Oui. C’est elle qui me l’a demandé.
– Ah... Mais... Comment puis-je aider ?
– Tu es déjà allé à la clinique où travaille Bernie.
– Oui.
– Tu sais qui s’occupe de ça là-bas ?
– Oui, bien sûr. Il y a une conseillère et une infirmière qui accueillent les femmes. Et une femme médecin qui pratique les interventions. Elles ont l’habitude... Elle peut y aller sans crainte.

Charlie a fait une moue bizarre.

– C’est-à-dire... Elle voudrait qu’on l’accompagne.
– O... *kay*...
– Et... plus précisément, elle voudrait faire comme si... c’était moi qui en avais besoin. Et comme si mon *boyfriend* et ma *best girlfriend* m’accompagnaient... Elle a très peur que quelqu’un la voie là-bas... Mais si on y va tous les deux avec elle et qu’on leur dit ce qu’il en est une fois entrés dans la salle de consultation...

– Attends, attends, je veux être sûr que je comprends bien. Elle veut qu’on aille tous les trois à la clinique en faisant croire à tout le monde que... c’est toi qui es enceinte, que je t’accompagne et qu’elle vient pour nous soutenir...

– Oui. C’est tordu, n’est-ce pas ?

J’ai soupiré.

– C’est... compliqué. Mais j’imagine qu’elle doit avoir très peur. Et aller très mal.

– Et elle a honte. Par-dessus le marché, elle est malade tous les matins depuis quelques jours, et elle n’arrête pas de pleurer... Elle a peur que sa mère se doute de quelque chose.

(J’ai pensé à Caroline. Est-ce qu’elle était enceinte, quand elle a essayé d’avaler des comprimés ? Je ne le saurai jamais mais aujourd’hui je me dis que c’est très possible...)

Charlie me regardait réfléchir. Au bout d’un moment, elle m’a demandé, sur un ton un peu inquiet :

– Alors... qu’en penses-tu ? Je veux dire... tu serais d’accord ?

J’ai souri.

– Si tu avais besoin d’aller à la clinique, je t’accompagnerais. Alors si on peut aider Cheryl tous les deux...

Elle m’a embrassé.

– Cela dit, j’ai ajouté, demande-lui tout de même si elle ne veut

pas que je pousse Grant dans l'escalier.

*

Plus tard (on était allongés sur mon lit), elle a exprimé sa colère.

– J'ai toujours pensé que Grant est un *jerk*, mais j'avais tort. *He's a bloody bastard... A fucking bloody bastard !* ¹¹⁴ Cheryl n'avait jamais voulu coucher avec lui. Quand on a ramené le corps de son cousin, elle était bouleversée, évidemment. Le lendemain, elle est allée voir Grant pour avoir un peu de réconfort, elle n'en pouvait plus de voir les gens pleurer autour du cercueil. Les parents de Grant étaient absents. Et...

– Il a... abusé d'elle ?

– Elle dit que non... Mais elle ne sait pas ce qui lui a pris, ce soir-là elle a eu très envie de faire l'amour avec lui... Elle pense que c'était l'émotion... Mais il n'aurait jamais dû accepter ! Ce n'était pas bien. Elle n'était pas dans son état normal !!!!

J'étais d'accord. Je ne voyais pas comment il avait pu. Et puis...

– Il n'a pas pris de précautions ?

– Non ! Il lui a dit qu'il n'avait pas ce qu'il fallait mais qu'il « ferait attention ». Comme si c'était suffisant ! Et maintenant, qui en fait les frais ?

Je me suis assis sur le lit. À présent, c'est moi qui étais en colère.

– Et en plus, c'est un foutu menteur.

Charlie m'a regardé sans comprendre. Je suis allé ouvrir un tiroir, j'en ai sorti une boîte carrée et je la lui ai donnée. Elle l'a ouverte. Dedans, il y avait une douzaine de préservatifs dans des étuis de toutes les couleurs.

– C'est Grant et ses *jock buddies* qui me les ont donnés pour « fêter » mes dix-huit ans. S'il en avait douze à m'offrir pour se moquer de moi, c'est qu'il doit en avoir dix fois plus en réserve.

Charlie a secoué la tête comme si elle cherchait à se réveiller d'un cauchemar.

– Quel incroyable salopard... (Elle m'a regardé.) Tu te souviens de la proposition que tu as faite ? Si Cheryl est d'accord, on ira le pousser dans l'escalier ensemble !!!

Et on s'est mis à imaginer une douzaine de scénarios pour assassiner Grant.

Ça nous a consolés.

Un peu.

*

On ne disait plus rien depuis un moment. Charlie s'est serrée contre moi, elle a enfoui la tête dans le creux de mon épaule et elle s'est mise à pleurer.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je pensais à tout ce que Ross et tous les jeunes gens qui sont morts au Vietnam ne vivront pas. Et à toutes les personnes qui ne les rencontreront jamais. Je me disais que si tu étais mort quand tu avais huit ans, je ne t'aurais jamais rencontré. Et j'ai commencé à imaginer cette année sans toi. Mais je ne pouvais pas. C'était trop... vide.

– Mais...

– Ne dis rien. Serre-moi.

Je l'ai entourée de mes bras et tenue contre moi. Elle a pleuré encore, et puis, au bout d'un moment, elle s'est endormie. Comme je ne bougeais pas du tout de peur de la réveiller, je me suis endormi, moi aussi. Quand j'ai ouvert les yeux, il était minuit moins le quart. Charlie était catastrophée.

Il y avait de la lumière du côté M&P, Hattie était assise dans la cuisine. Elle écoutait quelque chose sur son magnétophone à cassette et prenait des notes. En nous voyant, elle s'est arrêtée et nous a souri.

– Vous vous êtes endormis...

– Tu le savais ?

– Oui, ta porte était entrouverte. J'attendais minuit pour aller vous secouer.

Elle a pris ses clés sur la table et a caressé la joue de Charlie.

– *I'll give you a ride, Honey. And I'll tell Sandy I kept you up late* 115.

– *Oh, Thankyouthankyouthankyou !*

– *My pleasure.*

Hattie m'a souri, Charlie m'a embrassé du bout des lèvres, et elles sont parties.

Et j'ai pensé : *Merci de veiller sur nous, Athena-qui-sais-tout.*

Elle avait laissé son registre et son stylo ouverts sur la table. Je les ai refermés tous les deux et j'ai posé le stylo sur la couverture.

eu envie de retarder le moment où j'arriverais à la fin. J'ai suspendu ma lecture et repris l'exploration du carton. Parmi les disques 30 cm, les photos, les livres, les articles et les textes déjà regardés cent fois, il y a une boîte oblongue en métal dont je n'avais pas encore examiné le contenu de près. Les cassettes audio qui s'y trouvent ne contiennent pas des chansons, comme je l'avais d'abord cru.

Les étiquettes portent des noms de lieux : *The Castro & Mission ; The Haight & the « Summer of Love »*, etc.

Je sors mon lecteur de cassettes du placard où je l'ai rangé hier.

La cassette 3 porte d'un côté les mots : *On the Golden Gate Bridge. Sausalito. Alcatraz* ; de l'autre : *The Anti-War Protest In the Golden Gate Park*.

Je branche le lecteur sur mon ordinateur, j'y insère la cassette et j'appuie sur *Play*.

Au premier plan sonore, j'entends le bruit d'un stylo sur des feuilles. À l'arrière-plan, je distingue les premières mesures d'une chanson – un disque qui tourne sur une platine, probablement. Je reconnais « A Horse with No Name », le hit du groupe America.

♪ *On the first part of the journey*
I was looking at all the life
There were plants and birds and rocks and things
There was sand and hills and rings... ♪

La voix grave d'une femme installée près du micro hèle quelqu'un qui passe.

– *Hey, there, Voyager ! Come and tell me about your journey !* ¹¹⁶

Au loin, on répond : « *Coming !* »

J'entends quelqu'un s'approcher, le bruit d'un siège qu'on déplace. Une voix s'exclame, en français :

– Oh, là là ! *Quelle-a-ven-tchure !*

C'est la voix de Franz.

– *Tell me all about it, Son !* ¹¹⁷

C'est la voix de Hattie. Je l'entends pour la première fois.

– Eh bien... D'abord, promets-moi que tu ne diras rien à personne !

– Je promets. Tout ce que tu vas me dire reste entre nous.

– Bon. Alors, on a commencé comme prévu par emmener Cheryl à la clinique...

– Sa mère n'a pas trouvé curieux qu'elle parte avec vous ?

– Non, Charlie l'avait invitée à se joindre à nous pour, officiellement, passer la journée à San Francisco. La mère de Cheryl était contente, parce qu'elle ne sortait quasi pas de sa chambre depuis que les cours sont finis. On n'a pas mentionné la manifestation, bien sûr !!! Et donc, on l'a conduite à la clinique, les Fab Four ont attendu dans le microbus pendant qu'on faisait les

démarches à l'intérieur... C'est le Dr Wu qui nous a reçus. Bernie l'avait mise au courant. Charlie et Cheryl l'ont suivie, et je suis allé rejoindre les autres. Ça m'ennuyait un peu de les laisser mais je savais que tu irais les chercher... Ça s'est bien passé ?

– Aussi bien que possible. Bien mieux que ce que certaines de mes amies ont subi quand j'étais à l'université...

– Tant mieux... Ensuite, les Fab Four et moi, on est allés se joindre à la manifestation. Il y avait beaucoup, beaucoup de monde...

– Oui, plus de vingt mille personnes d'après le *Chronicle*. Plus qu'à Los Angeles ! Ils étaient cent mille à New York City !!!

– Mais bien sûr, ça ne s'est pas passé comme on l'avait prévu...

– C'est toujours comme ça...

– D'abord, ça a duré toute l'après-midi, il y a eu des discours à n'en plus finir, tous les Vétérans qui étaient là avaient quelque chose à raconter. Et plusieurs fois la sono est tombée en panne – on a entendu dire que des agents du FBI avaient tenté de la saboter !!!

– *Damn motherfuggers* !

– *Yeah* !!! On a fait connaissance avec les gens qui étaient là. David et Chris se sont mis à parler avec une femme, qu'ils avaient l'air de connaître, et qu'ils avaient retrouvée dans la foule. Bernadette... quelque chose. Elle nous a dit qu'elle avait déjà été arrêtée plusieurs fois, à Chicago, à Cleveland... Elle milite depuis plusieurs années...

– Je pense que je sais qui c'est...

– En tout cas, on a eu de la chance de la rencontrer... Le soir, il y avait des gens qui chantaient et dansaient, d'autres qui étaient venus avec leurs enfants. La circulation était bloquée autour du parc et sur les voies traversières... Et personne n'avait envie de bouger. Quand la nuit est tombée, les flics ont voulu faire évacuer tout le monde, et ça s'est gâté. Des camions de flics se sont placés pas loin de l'endroit où on était installés et nous ont collé des projecteurs dans la figure. Des manifestants ont sorti des lance-pierre, et brisé les projecteurs avec des billes de plomb ! Évidemment, les flics ne l'ont pas entendu de cette oreille et ils se sont mis à lancer des gaz lacrymogènes et à charger... Tout le monde a commencé à courir, évidemment. Avec les gaz, on ne voyait plus rien. J'ai vu David partir d'un côté, je l'ai suivi, et je me suis rendu compte qu'on avait perdu les autres. Il avait suivi Bernadette, qui apparemment avait déjà repéré le terrain. Il y avait des flics partout, mais, je ne sais pas comment, on les a évités... On a marché longtemps et puis on s'est retrouvés tout à fait à l'ouest du parc, près de l'océan, à l'endroit où il y a un moulin...

– Au nord ou au sud ?

– Au coin nord-ouest, je crois...

– C'était le Dutch Windmill, alors...

– Un ami de Bernadette l'attendait dans une voiture. Il a dit que le parc grouillait de flics, qu'il y en avait partout sur les avenues, jusqu'à Masonic. Ils

nous ont dit qu'il était risqué de retourner à pied par là, qu'il pouvait y avoir des affrontements et des contrôles de police toute la nuit, qu'on ne pourrait sûrement pas trouver de bus pour rentrer à Oakland. Alors Bernadette a proposé de nous emmener à Marin County pour y passer la nuit...

– Vraiment ?

– Oui...

– *Mmh... Verrrry Interesting...*

– En tout cas, David a répondu oui tout de suite. Il ne voulait pas qu'on retourne en ville parce qu'il avait peur qu'il m'arrive quelque chose si on croisait les flics à nouveau. Il se sentait responsable de moi, en quelque sorte...

– *Mmh...*

– Et il a ajouté : « C'est pas très grave, de toute manière on était censés passer la nuit chez des amis de mes parents sur Market Street. Les autres ont le microbus, ils pourront y aller. Nous, il vaut mieux qu'on se mette à l'abri pour la nuit. »

– *Mmh...*

– Et donc, nous voilà en route pour le Golden Gate Bridge et, alors qu'on s'attendait à ce que l'ami de Bernadette nous fasse traverser, il s'arrête à l'entrée du pont en lui disant : *I've got this package to deliver at the Presidio...*¹¹⁸ Et Bernadette lui fait : *I'll be watching you*, elle descend de voiture et nous dit de la suivre... On a traversé le pont à pied.

– De nuit ? Il devait faire glacial !!!

– Ouais... Quand on est arrivés de l'autre côté, on était gelés ! J'aurais jamais cru qu'il faisait autant de vent sur ce pont ! On marchait vite, et à cette heure-là il n'y avait pas grand monde, mais ça nous a pris quand même pas loin d'une heure !

– Il fait presque trois kilomètres de long...

– Quand on est arrivés de l'autre côté, Bernadette est allée passer un coup de téléphone dans une cabine, et quelques minutes plus tard, une voiture est venue nous chercher. C'est une femme qui conduisait, Kerry ou Kara, un nom comme ça. Elle a demandé qui on était, Bernadette a répondu : « De jeunes amis », et elle n'a pas posé d'autres questions. Elle nous a emmenés dans un quartier au bord de l'eau, il y avait des maisons flottantes... enfin qui ont l'air de flotter sur l'eau...

– Oui, c'est à Sausalito... Il y a plusieurs communes là-bas... On a pas mal d'amis qui y vivent. Des artistes, des gens qui rejettent la société de consommation. On avait l'intention de t'emmener y faire un tour.

– C'est très beau... Je retournerai là-bas avec plaisir.

– Beaucoup de maisons ont été construites par les propriétaires eux-mêmes, sans permis, sans autorisation. Ils ont récupéré des matériaux du chantier naval militaire abandonné après la guerre... Il y a aussi des péniches et des remorqueurs qui ont été aménagés en logements... C'est la communauté qui a installé les passerelles en bois. Tout ça s'est fait sans

aucune régulation. Et les habitants des *floating houses* ne paient pas de taxes et gênent les promoteurs qui aimeraient bien construire au bord de l'eau... Alors, ça déplaît beaucoup au Conseil de Marin County.

– C'est ce qu'on a compris en écoutant les conversations... J'aurais aimé t'appeler, mais il n'y avait pas de téléphone là-bas et les cabines téléphoniques les plus proches étaient hors service. De plus, j'ai le sentiment que Bernadette et ses amis n'avaient pas très envie qu'on dise à quiconque où on était et avec qui.

– Ils vous ont empêchés de partir ?

– Non, pas du tout ! Ils nous ont invités à souper avec eux, et on a parlé une partie de la nuit... De politique, bien sûr. La maison accueillait une sorte de... séminaire auquel participaient surtout des hommes, et quelques femmes, qui venaient de New York City, de Chicago, de Philadelphie... J'ai compris que beaucoup avaient fait partie autrefois de *Students for Democratic Society*, comme toi. Mais ils avaient quitté le mouvement parce qu'ils ne voulaient plus se contenter d'actions non violentes, et envisageaient des gestes plus... énergiques. Toutes les personnes présentes n'étaient pas d'accord, certaines étaient totalement opposées à toute forme de violence... Mais ce qui m'a surpris, c'est que les plus radicales étaient des femmes. Bernadette et Kerry, en particulier, ont cité Che Guevara et parlé d'action armée et de guérilla... Et puis vers minuit moins le quart, quelqu'un a fait allusion au paquet que l'ami de Bernadette devait déposer au Presidio et tout le monde est allé se poster au bord de l'eau. Je crois qu'ils attendaient quelque chose... qui n'est pas venu. J'ai entendu le mot *fireworks*...

– Ha ! Il y a une base de la Navy, au Presidio...

– Aha ! Je ne savais pas...

– Leur feu d'artifice a fait long feu. Sinon, on en aurait entendu parler partout dès 6 heures du matin... Mais je suis surprise qu'ils vous aient laissé participer à leurs discussions...

– Oui... Ça m'a surpris, moi aussi, mais... J'ai cru comprendre que tout le monde portait un pseudonyme, ils ne donnaient aucun détail sur leurs activités habituelles... Le lendemain, David m'a avoué qu'il avait déjà été en contact avec Bernadette et qu'ils s'étaient donné rendez-vous au parc... Il n'avait pas prévu que je les suivrais mais ils ne pouvaient pas m'abandonner au milieu de nulle part... [Rire de Franz.] J'étais juste l'*exchange student* qui ne comprenait pas tout à la discussion, alors ils ont dû penser que j'étais inoffensif.

– Tu as compris de quoi il s'agissait ?

– Eh bien, connaissant l'intérêt de David, je me demande si je n'ai pas assisté à une réunion du *Weather Underground*...

– C'est très possible... Et, dis-moi, comment s'est passée la nuit ?

[Rires.]

– Oh, pour nous, très tranquillement ! Il y avait des paillasses dans tous les coins de la maison. Je suis allé me coucher dans un coin tranquille quand

je n'ai plus tenu debout, mais j'ai entendu Bernadette parler longtemps avec David sur le ponton... Il a fini par venir se coucher à côté de moi... Mais tous les autres sont restés très actifs pendant la nuit...

[Rires.]

– *Yeah. They like sex and drugs much more than planting bombs*¹¹⁹. C'est probablement pour ça que leur feu d'artifice n'a pas fonctionné...

– Peut-être... En tout cas, on a fini par s'endormir... Quand on s'est réveillés, tout le monde était parti ! Il n'y avait plus que nous deux dans la maison ! David était très choqué. C'est à ce moment-là qu'il m'a avoué qu'il connaissait Bernadette. La veille, en les écoutant parler, il s'était rendu compte que leur... stratégie était contraire à sa philosophie. Et je crois qu'il a été un peu pris de court... Quand Bernadette lui parlait sur le ponton, c'était pas exactement pour qu'il se joigne à leurs actions politiques, mais à elle et à deux de ses camarades, dans une chambre à l'étage... Enfin, c'est ce que j'ai cru comprendre dans mon demi-sommeil...

[Rires.]

– Alors quand il a vu qu'ils nous avaient plantés là, je crois qu'il était soulagé, en un sens. On est allés se chercher une cabine téléphonique et on a appelé les amis chez qui les autres avaient passé la nuit. Ils étaient évidemment très inquiets...

– Et il y avait de quoi !... [On entend la colère monter dans la voix de Hattie.] Ils étaient aussi très embêtés parce que lorsqu'ils m'ont appelée le soir pour me donner des nouvelles, Chris n'a pas osé me dire qu'ils vous avaient perdus, David et toi !!!

– On n'était pas vraiment perdus...

– *Oui, mais ils n'en savaient rien !* Vous auriez pu être au fond d'une cellule, ou à l'hôpital, le crâne fracassé par la matraque d'un flic !

– Je sais, et je suis désolé, Hattie, c'est de notre faute...

– Ce n'est pas de ta faute, c'est la faute de David !

– Tu ne vas pas...

– Je vais le tuer, pour commencer ! Ensuite, je lui passerai un savon ! Et après ça, seulement, je le remercierai d'avoir veillé sur toi et de t'avoir ramené sans une égratignure... Et, parce que je ne suis pas une mauvaise personne et que je t'ai donné ma parole, je ne dirai rien de tout ça à Chris ! J'espère seulement qu'il aura l'honnêteté de tout lui raconter...

[On entend Franz soupirer.]

– Et ensuite ? Que s'est-il passé ?

– On a marché jusqu'au terminal du ferry, David connaissait le chemin, c'est pas très loin des *floating houses*. On a pris des tickets pour celui de 10 h 30. Il y avait beaucoup de *Native Americans* sur le quai. Certains étaient en costumes rituels, d'autres portaient des instruments de musique. Il y avait des femmes, des enfants, on aurait dit qu'ils allaient à un pique-nique. La personne qui nous a vendu les tickets nous a dit qu'un conseil tribal avait réservé les trois quarts des places du ferry et qu'au lieu de durer trente

minutes, le trajet durerait une heure et demie. On pouvait prendre le bateau suivant. Mais on a dit qu'on était *okay* avec ça, et on a embarqué. Et je ne le regrette pas. Ils allaient faire le tour d'Alcatraz pour commémorer l'occupation entre 1969 et 1971... J'ai parlé avec – enfin, j'ai écouté parler – deux femmes de la nation cherokee... Elles m'ont expliqué le sens de l'occupation de l'île... Mais tu connais déjà tout ça...

– Oui, mais ça m'intéresse de savoir ce que tu as retenu... Raconte-moi ça comme si je n'y connaissais rien.

– *Okay*... Alors, si j'ai bien compris, à partir de 1953, le gouvernement fédéral voulait cesser de s'occuper des *Native Americans* et fermer les réserves qui leur avaient été concédées par des traités officiels. Et il a entrepris de les « relocaliser » – en particulier ici, en Californie, loin de chez eux, en leur offrant un billet de bus soi-disant pour les « intégrer » à la société... En réalité, pour les déraciner et les priver de leur identité après les avoir privés de leur terre... C'est ce qu'on a appelé la... *Termination Policy*... Quel terme sinistre...

... Mais les *Native Americans* ne se sont pas laissé faire. Ils se sont organisés. Ils ont créé des lieux de rassemblement comme le San Francisco Indian Center, et des groupes d'action comme le Native American Student Chapter à Berkeley. Et l'American Indian Movement a été fondé à Minneapolis peu de temps après le Black Panther Party...

... En 1969, l'Indian Center de San Francisco a été détruit par un incendie. Alors, la communauté a eu l'idée d'installer à Alcatraz – qui n'est plus une prison depuis 1963, c'est ça ? – une université et un centre d'activités culturelles et spirituelles. Afin que chaque fois qu'un bateau franchirait le Golden Gate Bridge, la première terre visible par les passagers leur rappelle les peuples dépossédés de leur terre par les envahisseurs blancs.

... Une nuit de novembre 1969, un groupe d'étudiantes et d'étudiants s'est réuni devant le No-Name Bar, à Sausalito, à l'heure de la fermeture. Des habitants solidaires, qui avaient des bateaux, les ont embarqués... et quatre-vingts personnes ont débarqué sur l'île !

... Ils ont publié une proclamation, que des journalistes du *San Francisco Chronicle* ont relayée... La télévision est venue, et quand les images ont été diffusées partout dans le pays et sur la planète, des centaines de milliers de personnes se sont senties fières de leurs origines, et des milliers de *Native Americans* sont venus sur l'île, qui était devenue le symbole d'un réveil, d'une dignité nouvelle, d'une identité retrouvée...

... C'était une occupation non violente, qui s'est faite sans préparation... Et qui malgré ça a duré deux ans. Elle s'est terminée sans violence en 1971 parce que le gouvernement fédéral a attendu que l'attention des médias se relâche, que les occupants se fatiguent et soient de plus en plus démunis... Mais les deux femmes cherokees m'ont dit qu'il y a eu au moins une conséquence politique importante : en 1970, le gouvernement a mis fin à la *Termination Policy* et à la dispersion de leurs peuples.

... Ce jour-là, sur le ferry, le groupe qui faisait le tour de l'île venait montrer que l'esprit de la révolte est toujours vivant. Les deux femmes disaient : « Les émotions et la fierté nées lors de l'occupation nous ont donné de la force. Avant Alcatraz, un grand nombre d'Indiens ne savaient pas qu'ils étaient indiens. À présent, ils en sont fiers. Ils s'intéressent à leurs traditions ancestrales, à leurs langues. Ils retrouvent leur passé et leur identité... Nous ne savons pas ce qui va nous arriver dans le futur. Mais au moins, nous savons de nouveau qui nous sommes ! »

... Le ferry s'est immobilisé à quelques centaines de mètres de l'île. Un groupe de musiciens et de danseurs traditionnels s'est mis à jouer, à chanter et à danser ; toutes les personnes présentes ont entonné l'hymne de l'American Indian Movement...

[Silence.]

– Je suis stupéfaite que tu aies retenu tout ça, Franz...

– J'ai une très bonne mémoire des histoires... Et cette histoire m'a beaucoup ému. Je me la suis repassée dans la tête après qu'on a débarqué. J'ai été impressionné par la dignité avec laquelle elles me racontaient ça. Et par leur assurance. Et leur fierté. Et... ça m'a permis de comprendre quelque chose d'important pour moi...

[Silence.]

– Si je me suis toujours senti indigne, c'est parce que je ne sais pas qui je suis.

99

« WHITE RABBIT » – JEFFERSON AIRPLANE

(Carnets, 15)

Dans le carnet « *Faces and Places* », les entrées sont de quelques mots, une phrase tout au plus. Franz y a noté la date des concerts auxquels il s'est rendu et avec qui : The Band au Civic Auditorium de San Francisco avec David ; The Doors à Berkeley avec Lewis ; The Beach Boys avec Hattie (!) ; The Who avec Gerry ; The Grateful Dead avec Bernie ; King Crimson avec Jermaine et – comme je l'ai lu dans un autre carnet – Crosby, Nash & Young avec Charlie.

Il mentionne des rencontres qui l'ont particulièrement marqué – en particulier avec un vétéran du Vietnam qui vivait dans la rue et un couple d'adolescents qui campait dans un parc près de la *Free Clinic* où travaillait Bernie – mais sans donner de détails.

Il décrit aussi les sorties qu'il a faites à San Francisco pendant ses dernières semaines en Californie.

Après être passés acheter des « mochi » à Benkyodo, la boutique de pâtisseries japonaises (elle a ouvert en 1906 !!!), on a marché vers l'est sur Bush Street, David et moi, jusqu'au coin de Mason, et on a attendu le passage d'une *cable car*. Il y a beaucoup de tramways (*street cars*) à San Francisco mais seulement trois lignes de *cable cars*, qui escaladent les collines au coin nord-est de la ville. Deux sont orientées nord-sud, une est-ouest. On a pris la ligne Powell-Mason vers le nord. Les *street cars* sont électrifiées. Les *cable cars*, elles, sont mues... par des câbles souterrains. Il y a quelque part sur le trajet (on est passés devant) une sorte de grande usine où tournent les roues gigantesques qui les entraînent sous terre (????). J'ai du mal à me représenter comment ça fonctionne. Le conducteur tient une grande manette qui se termine, à son extrémité, par une sorte de pince à sucre placée sur le câble souterrain. Quand il la serre, le câble entraîne la voiture. S'il veut ralentir, il la relâche. Quand on descend une côte, il actionne ses freins pour qu'on n'aille pas trop vite. Il s'arrête si on lui fait signe depuis la rue ou si un passager prévient qu'il veut descendre. Il y a aussi des gens qui sautent en marche quand la voiture ralentit...

La voiture était pleine, on est montés sur une marche, et quand des places se sont libérées, on s'est assis. Pendant le trajet, David m'a raconté que ses grands-parents maternels ont émigré en Californie après la Grande Guerre. En 1942, ils ont été envoyés, avec leurs filles adolescentes, dans un camp de concentration dans l'Utah, parce que tous les Japano-Américains étaient soupçonnés d'espionnage. Son grand-père maternel ne s'en est jamais tout à fait remis, m'a-t-il dit. Quand la mère de David a rencontré son père, l'une des raisons pour laquelle ses grands-parents ont accepté qu'elle l'épouse, c'est qu'une partie de sa famille, à lui aussi, avait été envoyée dans des camps en Pologne.

The Castro

Nous sommes allés dans un bar tenu par des *gay men* parler avec deux amis de Gerry – une femme, un homme – qui s'occupent des problèmes de logement et de santé dans la communauté, et qui ont l'intention de se présenter aux élections du *Board of Supervisors* (le conseil municipal de SF). Il est essentiel que les personnes homosexuelles soient représentées au sein des instances dirigeantes de la ville par des membres de leur communauté. Ils n'ont pas grand espoir d'être élus, car les préjugés sont forts, mais ça ne va pas les empêcher d'essayer.

One Mind Temple, Divisadero Street

J'ai assisté à une messe en jazz !!!

Jermaine ne m'avait pas dit que dans cette église on vénère et on joue saint John Coltrane !

University of Berkeley

Donna, Chris et moi avons assisté à une conférence-débat de l'activiste Rose Wilder. C'est une prof de littérature française qui a quitté la France pour s'installer à Berkeley il y a quelques années ! Elle a parlé des femmes emprisonnées, qui sont soumises à des stérilisations forcées par les autorités pénitentiaires.

Je. Ne. Comprends. Pas. Cette. Violence. Et. Cette. Cruauté.

City Lights

Charlie est la seule personne que je connaisse qui, lorsqu'elle entre dans une librairie, peut y rester plus longtemps que moi. On s'y trouvait déjà depuis une heure, et j'ai soudain eu peur qu'elle s'ennuie, mais elle était plongée dans un recueil de poésies de Sylvia Plath qu'elle venait de découvrir. Un panneau annonçait une lecture, quelques jours plus tard, de Lawrence Ferlinghetti, le poète qui a créé la librairie et la maison d'édition. On aurait aimé y aller mais on ne pourra pas : c'est le même soir que le concert de Sun Ra au Warehouse à Oakland auquel on va tous ensemble. Pour la dernière fois. *Damn !*

Coit Tower

Hattie a proposé de nous accompagner pour commenter les fresques datant des années 1930 qui ornent les murs. Elles représentent la vie quotidienne en Californie pendant la Dépression. Elles ont été peintes par un collectif de vingt-cinq artistes, formés pour certains par Diego Rivera, le peintre mexicain.

On est montés au sommet. Il faisait très clair, on voyait très bien le Golden Gate Bridge, l'Oakland Bay Bridge et Alcatraz. L'île est si proche qu'on dirait qu'on peut la toucher.

J'avais envie de m'envoler. Mais je ne pouvais pas. Hattie et Charlie me tenaient toutes les deux par le bras.

N.B. : Je suis un autre homme. Avant de monter au sommet de la tour, je ne savais toujours pas pourquoi le Golden Gate Bridge est orange. Quand je suis redescendu, je le savais.

Une autre entrée relate un épisode de la virée à Sausalito que Franz n'a pas raconté à Hattie pendant la conversation qu'elle a enregistré.

[...] Lorsque j'ai été trop mal à l'aise de les voir toutes et tous se

caresser et s'embrasser autour de nous, j'ai dit que j'étais fatigué. Kara m'a tendu un broc contenant une tisane au goût de fruit sucré qu'elle venait de préparer. Je ne l'ai pas bue tout de suite, c'était trop chaud. Elle m'a conduit vers une pièce à part, où nos hôtes avaient installé un semblant de matelas pour dormir. Elle m'a demandé si je voulais qu'elle me tienne compagnie mais j'ai dit que je préférais rester seul. Je me suis assis sur le matelas, le dos à la cloison, la tisane à la main. J'attendais qu'elle tiédise.

Quand David est venu se coucher à son tour après avoir parlé avec Bernadette sur le ponton (je les voyais par la fenêtre, elle lui « parlait » de très près...) j'ai senti, au son de sa voix, qu'il était très abattu. Il s'est allongé à côté de moi et je l'ai entendu ronfler presque tout de suite. J'ai bu ma tisane à petites gorgées.

Au bout d'un moment, je me suis assoupi. Et j'ai fait... un songe ? Je n'étais pas tout à fait endormi. Je sentais toujours la cloison contre mon dos. Et ce n'était pas un rêve « normal ». (*Define « normal ? »*)

Je me suis vu me lever, sortir de la *floating house*, tout était silencieux, et j'ai marché sur l'eau en direction du rivage jusqu'à une palissade aux couleurs très vives, de plus en plus vives et sonores à mesure que je m'approchais, comme si je me dirigeais vers un arc-en-ciel musical. Une femme aux cheveux noirs et frisés m'attendait au pied de l'arc-en-ciel. C'était Lehna, ma mère. Elle était petite, plus petite que moi. Elle n'a rien dit, mais elle m'a serré dans ses bras, elle a posé la main sur ma nuque pour que je me penche vers elle, et elle a posé ses lèvres sur ma joue. Et puis elle m'a fait un signe d'adieu et a pénétré dans l'arc-en-ciel.

Son baiser était si doux que je le sens encore aujourd'hui, en le racontant.

Une autre femme est sortie de l'arc-en-ciel. Elle portait un costume blanc et un casque blanc dont la visière était baissée. Je ne voyais pas son visage. Elle m'a fait signe de la suivre à travers la palissade multicolore. J'ai marché longtemps derrière elle. L'arc-en-ciel résonnait comme un orgue. Je ne reconnaissais pas les mélodies. La femme casquée se retournait vers moi de temps à autre mais ne disait rien. On marchait comme dans un palais des glaces : des portes de couleur glissaient devant nous, et sur les côtés, certaines s'ouvraient, d'autres se refermaient. De temps à autre, la femme au casque s'arrêtait devant l'une d'elles et attendait que je me décide à la franchir. Mais je restais près d'elle et elle reprenait sa marche. Et puis elle s'est arrêtée et m'a désigné une porte. Je ne voulais pas avancer, mais elle a incliné la tête. J'ai fait un pas en avant et je me suis retrouvé dans l'escalier d'un immeuble. Une silhouette montait devant moi. J'avais des jambes très courtes, j'avais du mal à la suivre. La silhouette s'est arrêtée sur un palier, a déverrouillé une porte et l'a

ouverte alors que j'allais poser le pied sur le palier. Elle s'est retournée vers moi en souriant, elle a tendu les mains dans ma direction, et brusquement, les lumières se sont éteintes, la musique a cessé et, dans la pénombre, je me suis vu debout au-dessus de deux paires de jambes, les jambes déchiquetées d'une femme et les petites jambes d'un enfant dont les socquettes étaient tachées de sang.

J'ai fait un pas en arrière, j'étais de nouveau dans le palais arc-en-ciel. La femme casquée se tenait près de moi. Elle a repris sa marche. Je l'ai suivie.

Une seconde fois, elle a désigné une porte. Cette fois-ci, je suis resté sur le seuil.

J'étais à l'entrée d'un dortoir d'internat, avec des lits entourés d'un rideau, comme on en voit dans les films des années 1930. Tous les lits étaient vides à l'exception d'un seul. Caroline était assise, en chemise de nuit, sur le lit encore fait. Ses chevilles étaient croisées l'une sur l'autre. Elle lisait. Soudain, un homme a ouvert la porte à l'autre bout du dortoir. Il avait le visage déformé, hideux. Il s'est approché d'elle. Elle ne bougeait pas. Il l'a frappée, il a déchiré sa chemise... Et il riait.

J'ai voulu me précipiter mais la porte s'est refermée.

J'étais de nouveau dans l'arc-en-ciel, la femme casquée se tenait près de moi, immobile et silencieuse. Elle a repris sa marche.

On a marché beaucoup plus longtemps, les lumières me faisaient mal à la tête et me donnaient la nausée. J'avais le sentiment que les lumières clignotaient comme si elles avaient manqué d'électricité. Et puis, finalement, l'arc-en-ciel s'est mis à pâlir petit à petit et il a fait nuit. J'étais assis sur la balançoire dans le jardin de notre maison, à Tilliers. Je me suis levé, j'ai regardé autour de moi. Au fond du jardin, un couple était assis au clair de lune sur le banc de pierre. C'étaient Marcel et Marie, qui se sont rencontrés et aimés dans notre maison pendant la guerre ¹²⁰. Je me suis approché. Marcel avait mon visage et Marie celui de Charlie. Et ils s'embrassaient, ils se serraient l'un contre l'autre et ils pleuraient, parce qu'ils savaient qu'ils allaient se perdre pour toujours.

J'ai voulu courir vers eux, les prendre par la main et les faire sortir du jardin, les emmener loin tous les deux, mais la femme casquée me retenait par le bras. Elle s'est penchée vers moi et m'a dit à l'oreille : « Tu ne peux pas récrire leur vie. Mais tu peux écrire la tienne. » Et puis elle s'est dissoute dans la nuit et j'étais de nouveau adossé au mur, un broc vide dans les mains, dans la *floating house* à Sausalito.

Près de moi, David ronflait.

J'ai dû me rendormir, car il m'a réveillé et il faisait jour.

On avait tous les deux un mal de crâne terrible.

David a dit en plaisantant : « Je me demande s'il n'y avait pas des champignons dans l'omelette. »

J'ai pensé : « Ou dans la tisane. »

Et, alors que je me souviens avoir été très angoissé, très triste pendant tout le temps du songe, son souvenir à mon réveil était très net dans ma mémoire ; mon angoisse et ma tristesse, elles, s'étaient évaporées.

Je suis sorti sur le dock, j'ai regardé la baie. La brume se dissipait.

Et, à ce moment-là, tout devint clair.

100

« LEAVIN ON A JET PLANE » – CASS ELLIOTT & JOHN DENVER
(Hattie Kaplan, 19)

Dans le registre de Hattie, la fin de l'année scolaire arrive vite : la cérémonie de *graduation* a lieu fin mai ; elle l'évoque en quelques phrases.

De son côté, Franz la décrit de manière très factuelle dans l'une de ses dernières lettres à Abraham et Claire.

Les photographies – nombreuses – que Hattie prend ce jour-là montrent ce que le cinéma et les séries télévisées nous ont rendu familier : l'estrade et les chaises en plein air, les rangées défilant en toge et chapeau carré ; le discours de « commencement » prononcé par une élève ou une invitée de marque ; le ruban portant les chiffres de l'année du diplôme (72), que l'on porte d'un côté du couvre-chef avant de le recevoir et que l'on fait passer de l'autre côté quand on redescend de l'estrade le rouleau à la main ; et puis, à la fin de la cérémonie, les chapeaux qui s'envolent et les *graduates* qui, entre deux clichés avec la famille, s'étreignent et posent ensemble en faisant la grimace ou en grimpaient les uns sur les autres.

Bien sûr, les photos ne disent rien de certaines émotions – le soulagement d'en avoir fini avec l'école et avec l'enfance, l'anxiété des mois et des années à venir, l'indescriptible sentiment de ne plus être tout à fait la même personne sans pour autant savoir ce que l'on va devenir.

*

Entre les pages de la fin mai 1972, Hattie a glissé dans une grande enveloppe les photos de *Yearbook* au format passeport qu'on lui a données ce jour-là. Il y en a une bonne vingtaine. Chacune porte au dos une signature et un petit mot. *Right on !* (Jermaine) ; *Be seeing you, Ms. Kaplan !* (Gerry) ; *A thousand thanks, Athena.* (David) ; *Thank you again and again, Ms. Kaplan* (Cheryl) ; *Love, Mama.* (Chris) ; *HATTIE, I LOVE YOU !* (Charlie).

Il n'y a pas de photo de Franz dans l'enveloppe. Mais j'ai trouvé dans le

carton un cadre enveloppé dans du papier bulle. C'est son portrait de *graduation*, en grand format. Pendant les années qui ont suivi son séjour à Oakland, il a dû trôner sur une des étagères du *Promontory*, aux côtés de celle de Chris puis, plus tard, de celle d'Andy.

Je ne le déballe pas ; je ne veux pas que le verre se brise quand je lui expédierai le carton. Mais en le retournant, je vois qu'un carré de papier jaune est collé au dos du cadre. En appuyant sur les bulles et en écarquillant les yeux, j'arrive à lire : *I'll always love you, Mom.*

*

Les dernières pages du registre donnent quelques indications sur le dernier mois que Franz passe à Oakland.

Debut juin, Sandy, Charlie et les jumelles partent quinze jours rendre visite à de la famille en Arizona. Comme il s'ennuie, Franz part chaque jour au petit matin avec Lewis pour travailler au *Community Market* et rentre avec lui le soir.

Charlie rentre à Oakland le 10 juin. Franz la retrouve avec bonheur mais ils n'ont guère le temps d'en profiter : quatre jours plus tard, Hattie et Donna l'emmènent avec Chris et Andy en Oregon pour rendre visite à des amis dans une commune près de Portland.

Après leur retour, dix jours plus tard, Franz et Charlie se rendent à plusieurs reprises à San Francisco avec Chris, David et Hattie.

*

L'ultime entrée est inscrite aux pages des 29 et 30 juin (les dernières du registre) mais elle est datée du 4 juillet 1972 dans la nuit.

Et, pour la première fois, elle n'est pas rédigée à la deuxième personne.

2:00 A.M.

They're gone ¹²¹.

Je ne comprends pas pourquoi on les a fait partir la veille de la fête de l'Indépendance. La raison officielle, c'est que la séparation est toujours triste et que quand ils se retrouveront demain au milieu des parades et des célébrations, ça leur changera les idées. Mais ça signifie que beaucoup de familles vont détester le 4 juillet cette année.

Je le déteste déjà.

Hier, l'atmosphère était plutôt maussade. Andy était d'une humeur massacrant. Il a tellement profité (abusé, parfois) de la présence de Franz pendant le mois écoulé que son départ lui semble inacceptable. Chris ne disait pas grand-chose, mais je l'ai vue pleurer plusieurs fois. Et Donna, qui ne manifeste pas souvent ses sentiments, m'a dit à plusieurs reprises : *It's going to be awful quiet, here...*¹²²

Franz s'est levé à 6 heures pour dire au revoir à Lewis, puis à

Bernie, qui partaient travailler. Ils étaient très émus, tous les trois. J'étais levée, moi aussi, je ne pouvais pas dormir. Ils sont allés boire un café sur la terrasse, tous les trois.

Franz avait l'air... calme. Mais je sais que, sous la surface, ça bouillonnait...

L'heure de départ du bus était fixée à 10 heures. On nous avait demandé d'arriver au plus tard à 8 heures et demie, pour que les accompagnateurs s'assurent que tout le monde était là et que personne n'avait oublié une valise ou un sac...

Le parking d'O-High a été choisi comme lieu de ralliement de tous les exchange students du secteur. On n'avait pas beaucoup de chemin à faire, alors on a quitté le Promontory au dernier moment.

En sortant de l'immeuble, Franz s'est retourné et lui a fait signe.

Le bus trip est une sorte de soupape, une période de transition entre la vie dans la famille d'accueil et le retour au pays. Pendant quelques jours (entre sept et dix, m'a-t-on dit), des dizaines de bus remplis de jeunes gens des cinq continents traversent le pays.

A Teendom Ride...¹²³

Ils font étape dans des villes où les comités locaux de l'AFC les logent pendant une nuit chez l'habitant. Ça leur permet de croiser des visages et des paysages nouveaux, et ça donne aux familles l'occasion de rencontrer des filles et des garçons qui leur donneront envie d'accueillir.

On ne nous a pas donné leur itinéraire : on ne veut pas que nous soyons tentés d'aller les retrouver.

Et je le comprends.

J'ai eu envie de prendre Franz et Charlie par la main, de sauter dans la voiture et de partir vers un endroit où personne ne nous retrouverait.

Je ne plaisante qu'à moitié : tout à l'heure, quand le bus a pris la route, une douzaine de voitures familiales l'ont suivi pendant vingt minutes au moins... Nos enfants (Yeah, Our kids !) étaient agglutinés à la fenêtre arrière du bus et nous faisaient signe. Et je pleurais tellement qu'à un moment, j'ai mis les essuie-glaces en pensant qu'il pleuvait...

It was very painful. It still is ¹²⁴.

Je les aime tellement, tous les deux.

J'avais tellement de choses à leur dire, et je n'ai pas eu le temps. Il m'aurait fallu une ou deux années de plus. Ou toute la vie peut-être.

La seule chose qui me console, ce sont les cassettes. Ce sera mon « projet de fin d'année » pour lui, en quelque sorte. Je ne vais pas les lui envoyer tout de suite.

Un jour. Quand il en aura besoin.

Pour lui rappeler que There's nothing you can do that can't be

done.

Voilà, mon journal de Franz en Amérique est terminé.

Et il en va de cette expérience comme d'une grossesse.

Ma vie continue. Et la tienne, mon enfant, ne fait que commencer.

Sois sûr qu'Athena, The All-Knowing, te suivra des yeux.

101

« LOVE THE ONE YOU'RE WITH »

– CROSBY, STILLS, NASH & YOUNG

(Deux lettres)

Entre les pages vides du mois de juin, Hattie a glissé les cartes postales envoyées par Franz pendant son bus trip. Elles ont été postées dans les États traversés par le bus : Nevada, Utah, Colorado, Nebraska, Iowa. La dernière est partie de l'aéroport de Minneapolis, Minnesota, où ils ont pris l'avion pour New York City.

Tout à fait à la fin du registre, entre la page de garde et la couverture, Hattie a glissé une liasse de feuilles manuscrites pliée en quatre.

Les premières portent l'écriture de Franz.

Tilliers, 21 juillet 1972

Dear Hattie,

I miss you all so much ¹²⁵.

Je te l'ai écrit dans mes douze lettres précédentes, et ça n'a pas changé depuis. Vous me manquez tellement que j'ai envie de pleurer en l'écrivant. Je suis « content » d'être rentré chez moi et de revoir mes parents, qui m'ont beaucoup manqué au début et de moins en moins (voire pas du tout) ces derniers mois, quand j'ai pris conscience que j'allais les revoir (je savais très bien quand), alors que je ne sais pas quand (ni même si), je vais vous revoir.

Toi surtout. Et ça me tord...

Je dois avoir une tête de cadavre : mon père et Claire me regardent avec effarement et me demandent si je vais bien. Je leur réponds oui, bien sûr, je ne veux pas les inquiéter, ni les vexer, mais je comprends à présent ce qu'est le *withdrawal*, l'arrêt brusque d'une drogue qu'on a prise pendant longtemps.

Je me réveille à 4 heures du matin et j'ai mal partout, je ne comprends pas où je suis, qui je suis et ce que je fous là. Rien de ce que je mange n'a de goût, rien ne me fait envie – et surtout pas la perspective d'aller faire des études. Mon père m'a demandé si, finalement, je voulais aller m'inscrire en médecine à Tourmens, et je lui ai répondu non, point final. Il n'a

pas insisté. Claire a dit que j'ai le droit de prendre mon temps.

Personne ne m'oblige à m'enfermer en fac en septembre.

Je ne leur ai pas encore parlé de l'Angleterre.

Si je veux trouver un boulot en attendant de me décider, il y en a : je peux aller proposer mes services à la librairie ou à l'usine de gâteaux au miel, elles embauchent l'une et l'autre. Ou même aller travailler à l'imprimerie industrielle ou encore comme agent de service ou brancardier à l'hôpital de Tilliers.

J'ai du mal à accepter l'idée que mon année parmi vous est déjà terminée. C'est comme si elle avait duré quinze jours. Le plus terrible, c'est que tous mes souvenirs des mois écoulés sont en train de s'effacer. Comme s'ils n'avaient été que des rêves. Et ça me fait un mal de chien. J'aurais dû tout filmer vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tout ce que j'ai vécu, chaque minute passée avec vous...

Ce qui me manque le plus, c'est de te voir, de t'écouter et de te parler. J'ai envie de pleurer tout le temps, et comme je ne veux pas le montrer, je me cache. Si tu étais là, ou si je pouvais te parler par télépathie ou par visiophone, comme dans les romans de SF, ça m'aiderait à aller mieux.

24 juillet 1972

Ça va un peu (un tout petit peu) mieux qu'avant-hier. D'abord parce que je me suis mis à écrire des trucs en anglais. Des histoires inspirées par ce qui m'est arrivé... Et par certaines personnes... J'ai écrit sans interruption pendant deux jours. Ça m'a fait du bien. Quand je suis arrivé au *Promontory*, j'écrivais pour « digérer » tout ce que je voyais, entendais, ressentais... Tu as dû te demander pourquoi je m'enfermais alors que j'avais un monde à découvrir...

Heureusement, j'ai fini par sortir !!! Tu m'as beaucoup aidé, tu sais. (Oui, tu sais. *You're Athena, the All-Knowing.*)

Hier et avant-hier, j'ai revu Fred et Jérôme, qui ne vivent pas à Tilliers mais qui sont venus y passer la fin de semaine. Jérôme a l'air beaucoup plus heureux qu'avant. Il vit à Tourmens, à présent, il travaille dans le magasin de musique de Patrice, son... *partner*. Il y est entré un jour pour chercher un disque de Bowie (*Hunky Dory*). Ils ont commencé à parler... et voilà ! Ça m'a fait vraiment plaisir de le revoir. Je lui ai parlé de vous, de la *Bay Area*, du Castro. Ça lui a donné envie d'y aller avec Patrice... Vous les verrez peut-être débarquer un de ces jours, tous les deux.

Fred, lui, fait son service militaire. Il a hâte que ça se termine. Il était en permission ce week-end, Jérôme était là pour voir sa mère, on s'est fait une petite réunion. J'étais content de les retrouver, je les aime beaucoup. Et ça m'a rappelé combien je me suis attaché aussi aux Fab Four, alors même que je les connais depuis moins longtemps.

J'ai eu le sentiment que ni Fred ni Jérôme ne comprennent très

bien pourquoi je suis abattu depuis que je suis de retour. Mais comment pourraient-ils savoir dans quel état de « manque » je me trouve ?

Je te vois sourire, de ton bon sourire affectueux et un peu moqueur, parce que je n'ai pas encore parlé de « l'éléphant dans le salon »...

Charlie n'a rien de comparable à un éléphant, mais moi, j'ai l'impression de peser plus lourd qu'un hippopotame... Et d'avoir un trou dans le ventre... comme si on m'en avait enlevé un morceau à l'emporte-pièce.

Elle me manque horriblement. Je fais de mon mieux pour ne pas penser à elle tout le temps, mais ça m'est impossible.

Je n'arrive pas à parler d'elle à mes parents. Je voudrais leur dire que j'ai rencontré « *My Soul Mate* qui est aussi ma meilleure amie », mais j'ai peur qu'ils ne comprennent pas, qu'ils me disent que « ça va passer » et toutes les... conneries qu'on dit dans ces cas-là.

Et je n'arrête pas de repenser au moment où on s'est séparés à New York, à ce qu'elle a exigé de moi, ce qu'elle m'a imposé, asséné comme un coup sur la tête, avant de me planter là.

Je n'arrive toujours pas à comprendre, ni même à y croire.

Je me repasse ses mots dans ma tête, ça me fait mal à chaque fois, et j'ai envie de me la taper contre les murs.

Je lui ai désobéi : je lui ai écrit une longue lettre, trois jours après mon retour, parce que je n'y tenais plus.

Elle n'a pas répondu. Je ne sais pas si ma lettre s'est perdue et si je dois (si je peux ?) lui écrire de nouveau. Peut-être que le retour en Angleterre, dans sa famille, parmi ses amies – elle en a beaucoup – l'a « réveillée ».

Est-ce que nous avons vraiment *a relationship*, ou était-ce juste une « passade », comme on dit en français, un truc avec un début, un milieu et une fin qu'on oublie quand la vie reprend ?

Peut-être que je rêvais et que je dois me réveiller.

Si c'est ça, ça fait un mal de chien !

Parfois, je me dis que cette année a été comme une sorte de voyage dans l'espace, très loin, à la vitesse de la lumière. Je suis revenu sur la Terre, le temps a passé, le monde que je connaissais a changé, et moi... je ne m'y retrouve plus. Je suis *a stranger in a strange land*, en terre étrangère, pour la deuxième fois. Mais cette fois-ci, sans aucun désir, sans aucun plaisir, sans aucun espoir.

J'ai perdu les deux personnes que j'aimais le plus au monde depuis un an.

Je sais, tu dois penser que je m'apitoie sur mon sort.

Et je t'entends me dire : *There is no place to go but up.*

Mais vraiment, là, je n'ai la force d'aller nulle part. Pas même

d'aller me jeter sous les roues d'un train.

J'y pense, pourtant. Mais je ne peux pas faire ça à mes parents. Ni à toi.

Et puis, il en passe très peu, des trains, à Tilliers. Il faudrait que je consulte les horaires...

26 juillet 1972

La nuit dernière, j'ai rêvé de mon escapade à Marin County.

Là-bas, j'ai eu une « vision » très claire de ce que je voulais faire de ma vie. Je ne te l'ai pas dit parce que je me demande si je n'étais pas *under the influence*. D'un champignon magique ? D'un peu d'acide ? D'un philtre concoctée par une *Weatherwoman* ?

Je ne sais pas comment j'ai fait pour l'oublier.

Depuis ce matin, je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que j'ai fait ce rêve, je me sens mieux.

Et je me souviens de ma « vision ».

J'aime les histoires. J'aime qu'on m'en raconte et je n'ai pas peur des récits de vie terribles que me racontent les autres.

Et puis, je suis patient (enfin, sauf quand je suis amoureux, mais en temps normal...).

Et comme tu me l'as dit : *I listen and I care*.

Alors je pense que tu as raison : *I could be a decent psychotherapist*.¹²⁶

Enfin, je peux au moins essayer.

Dans la matinée, j'ai appelé King's College, à Londres, où j'ai passé un mois en 1970. La conseillère pédagogique allait partir en vacances, c'était son dernier jour, mais elle m'a très gentiment répondu. Elle m'a recommandé... l'université de Newcastle-upon-Tyne.

(Je sais, je sais. Mais c'est une grande ville... Et de toute manière, Charlie s'est inscrite à Londres... On se croiera sans jamais se voir.)

Il est trop tard pour la session d'automne (les dossiers devaient être envoyés avant la mi-juin), mais je peux probablement me joindre au programme en janvier. Elle m'a donné leurs coordonnées, je leur ai écrit tout à l'heure pour demander un dossier. Je suis toujours triste, mais je me sens plus serein. Je sais où je vais. Et je sais que ça va rassurer mes parents.

28 juillet 1972

Je viens de recevoir un coup de fil de Schmitt, le copain que je me suis fait l'an dernier à l'Orientation de l'AFC, à qui j'ai écrit pendant l'année et que j'ai appelé une fois ou deux à Portland. (Je revois ton visage courroucé quand tu m'as montré la facture de téléphone... *Pardon* !)

On était très heureux de se retrouver à New York City et c'est seulement sa présence dans l'avion qui m'a évité de me jeter par un hublot.

Il m'appelait parce qu'on vient de lui proposer de participer, avec un autre *returnee*, à l'« orientation » des partants.

Il a pensé à moi tout de suite. (Ça c'est un ami !) J'ai dit oui, bien sûr ! Ça commence le 5 août, ça dure trois jours. Ça me changera les idées de le revoir plus longuement et ça me fera du bien de raconter mon année aux garçons et aux filles qui vont partir.

Papa et Claire se sont remis à sourire en me voyant tout excité à l'idée de participer à cette orientation. D'autant que, d'après ce que m'a dit Schmittty, on a une autre aventure en vue, juste après : à partir du 10 août, l'AFC organise pendant quinze jours une sorte de « séminaire de réinsertion » pour les ceux-qui-comme-moi ont du mal à se réadapter à la *f***ing* vie française.

Ledit séminaire consiste à restaurer un bâtiment historique à Guernesey, dans les îles anglo-normandes. L'association franco-britannique qui le retape cherche des jeunes volontaires bilingues. Les places sont peu nombreuses, mais Schmittty s'est porté volontaire tout de suite et m'a demandé si ça m'intéresse.

You Bet your Sweet Bippy !

Ça me fera du bien de passer du temps avec un ami qui sait parfaitement dans quelle humeur exécrable je suis parce qu'il est probablement dans une humeur semblable. On part tous les deux en *rehab*, en quelque sorte...

Et puis, Guernesey, c'est l'île sur laquelle Victor Hyougo s'est exilé pendant quinze ans et où il a écrit *Les Misérables* et *La Légende des siècles*. Il y a sûrement un musée là-bas, j'irai le visiter.

Je vais te poster ce feuilleton pour que tu aies des nouvelles fraîches et plus optimistes (enfin, moins sombres).

Je m'en veux de t'avoir inquiétée comme ça avec mes trente lettres précédentes et mon marasme.

Je sais aussi ce que je vais faire d'ici à janvier : je vais aller travailler à la librairie et mettre de l'argent de côté pour retourner vous voir l'an prochain.

J'ai hâte.

All my Love to all of you 127,

Your son

Franz

*

Les trois feuilles suivantes portent une autre écriture, que je reconnais.

July 25, 1972

Dear Hattie,

J'espère que tu vas bien, ainsi que tout le monde autour de toi. J'imagine à quel point ça doit être difficile depuis que Franz est parti.

Franz me manque, à moi aussi, beaucoup plus que je ne m'y attendais, beaucoup plus que je ne voulais le croire. Je pensais pourtant avoir tout fait pour que ça ne m'arrive pas.

Juste après le Musical, je me suis inscrite à Londres à l'un des rares programmes de Gender Studies du Royaume-Uni (mes mères m'ont signalé sa création il y a quelques mois et je leur ai demandé de faire les démarches).

J'ai hâte de me lancer sur cette voie, qui me permettra peut-être de retourner aux États-Unis (à Berkeley, pourquoi pas ?) dans un futur proche.

Au fil des semaines, je me suis rendu compte que, dans mes projets, il n'y avait pas de place pour Franz.

Et je ne voulais pas qu'il construise son avenir autour de moi.

Alors j'ai pensé : il vaut mieux rompre une fois pour toutes. It's the most sensible thing to do¹²⁸. Franz a sa vie à vivre, moi la mienne, il y a un fossé (et la Manche) entre nous. It was great fun, but it was just one of those things¹²⁹, restons-en là. Je ne veux pas vivre dans l'espoir de quelque chose qui ne peut pas se réaliser. Et je ne veux pas non plus le torturer comme j'ai vu Grant torturer Cheryl.

Alors, pendant que j'étais en Arizona avec les Elias, j'ai préparé ce que j'allais lui dire. C'était simple et stupide : j'allais lui servir une version modifiée de la tirade de Rick dans Casablanca.

J'allais lui dire que j'avais réfléchi pour nous deux, que si on gardait nos illusions, il y avait neuf chances sur dix pour qu'on soit déçus et malheureux, lui et moi. Que le plus raisonnable, c'était qu'il rentre chez lui, que s'il ne rentrait pas en France pour trouver sa voie, il le regretterait, peut-être pas aujourd'hui ou demain mais bientôt, et toute sa vie.

J'avais prévu que s'il disait : « Et nous, alors ? », je répondrais : « Nous aurons toujours Oakland. »

Et que, s'il murmurait : « J'ai dit que je ne te quitterais jamais... », je lui dirais : « Et c'était vrai. Mais j'ai une vie à construire, et toi aussi... Et tu sais bien que... »

Oui, j'avais tout prévu, tout répété dans ma tête, c'était bien clair, mais je n'y ai pas pensé pendant tout le bus trip, je ne voulais pas y penser, je me disais qu'il serait bien temps à New York, et je voulais profiter de lui, de nous, jusqu'au bout...

À JFK Airport, son vol partait après le mien. Il a tenu à m'accompagner jusqu'à la porte d'embarquement. Au dernier moment, je n'ai pas pu lui réciter la tirade que j'avais longuement répétée dans ma tête, je lui ai seulement dit, très brusquement, que je ne voulais pas qu'il m'écrive, que je ne voulais pas qu'il vienne me voir en Angleterre, que je ne voulais plus qu'il pense à moi. Et que c'était fini. Pour toujours.

Je le lui ai dit au moment où il ne pouvait rien répondre, ni me retenir : au tout dernier appel. Et j'ai franchi la porte d'embarquement sans me retourner. Sans même l'avoir embrassé.

J'ai pleuré pendant tout le vol, j'ai pleuré quand mes mères m'ont accueillie à Heathrow, j'ai pleuré dans la voiture jusqu'à ce qu'on arrive chez nous, j'ai pleuré pendant les trois jours qui ont suivi, jour et nuit, et mes mères n'y comprenaient rien, on les avait prévenues que ça risquait d'être difficile, mais elles n'étaient pas prêtes à ça !

Et depuis que j'ai cessé de pleurer, je me sens stupide, idiot, imbécile.

Je n'arrête pas de penser à lui. À son visage stupéfait et incrédule quand je lui ai dit que c'était fini. Il venait juste de me dire qu'il m'appellerait de Tilliers. Et depuis que je suis rentrée, je n'arrête pas de sursauter chaque fois que le téléphone sonne.

J'ai eu plusieurs fois envie d'aller me jeter du haut de Tyne Bridge, tu sais ?

Le plus ironique, c'est que mes mères sont déboussolées... mais que mon père a deviné. C'est lui qui m'a consolé. Et il m'a confié une chose qu'il ne m'avait jamais dite auparavant. S'il a continué à vivre seul dans sa moitié de maison toutes ces années, ce n'est pas seulement parce qu'il voulait contribuer à m'élever. C'est aussi parce qu'il n'a jamais aimé personne autant qu'il a aimé Marie. Et il l'aime encore. Il n'a pas essayé de la « reconquérir », il a tout de suite compris que c'était inutile, mais il voulait continuer à être son ami... Et s'il a accepté de vivre dans la maison voisine, c'est parce qu'il peut la voir, lui parler, et même partager de temps à autre un repas avec mes mères et moi...

Quand il m'a vue dans cet état, il a compris tout de suite. La douleur que je ressens, il l'a reconnue.

Marie ne l'aimait plus, elle a eu raison de mettre fin à leur relation – mais moi, j'aime toujours Franz ! Je pense à lui tout le temps ! Il m'a écrit, tu sais ? Alors que je lui avais explicitement interdit de le faire ! J'ai failli déchirer sa lettre quand je l'ai reçue, mais je n'ai pas pu. Je l'ai jetée dans un tiroir sans la lire, pour ne plus la voir.

Et depuis, je n'ose plus ouvrir ce bloody tiroir !!!

Et non seulement je ne réponds pas au téléphone, mais je n'ose plus non plus sortir de chez moi. J'ai l'impression de le voir à chaque coin de rue.

Je me dis qu'il est capable de venir jusqu'ici. Pas pour me poursuivre ou essayer de me faire changer d'avis, mais pour me demander de m'expliquer. Il en aurait le droit. Je me suis très mal comportée.

Et je m'en veux.

S'il sonnait à notre porte, je l'entraînerais dans ma chambre pour lui dire que je suis folle de lui, et que même s'il me déteste, même s'il ne veut plus de moi, je ne veux pas le laisser repartir sans qu'une fois, au moins...

Tu comprends ? Je suis folle ! Complètement folle ! Certifiable 130 !

Je me sens tellement mal que j'ai décidé d'aller passer le mois d'août

loin d'ici. De toute manière, je ne veux voir personne. Une amie de mes mères a appelé hier soir, elle travaille dans un musée, ils cherchent une étudiante qui puisse servir de guide pour le mois d'août. Quand Marie lui a parlé de moi, son amie lui a demandé si ça m'intéressait. Ce n'est pas payé grand-chose, mais on m'offre le voyage, le gîte et le couvert.

Tu dois te demander pourquoi je t'écris tout ça. Pour la même raison que la première fois, quand j'étais tellement perdue : tu es la seule personne qui peut me comprendre. Je sais que tu n'y peux rien, que tu n'es pas responsable des bêtises que font les adolescentes qui se confient à toi, et que tu es trop bonne et bienveillante pour m'écrire des trucs du genre : « Ça va te passer, tu verras. » Je sais aussi que tu dois me détester : Franz t'a sûrement écrit depuis qu'il est rentré en France. Et tu dois penser que je suis une personne innommable de le faire souffrir comme ça. Si tu me détestes, je l'ai mérité. Je sais qu'en tournant le dos à Franz, j'ai trahi deux personnes que j'aime profondément : lui et toi. Et je le regrette de tout mon cœur.

J'espère que tu voudras bien me le pardonner avec le temps.

Avec toute mon affection – pour toi, Donna et The Wild Bunch,

Charlie

P.-S. : Je vais te le dire, parce que l'ironie de la chose ne va pas t'échapper : je vais travailler comme guide à Hauteville House, la maison de Victor Hugo à Guernesey.

UNE RAYURE SUR LE DISQUE

[Gatineau, 14 novembre 2021.]

Je replie les lettres, je les range entre les pages et je referme le registre.

Pendant toute la journée, je pense au *Teendom Ride* qui vient de s'achever.

Ce n'est pas toute l'histoire, bien sûr : quand il lira ou relira tout ça, Franz se souviendra de ce qui n'y figure pas – des visages, des anecdotes, des paroles, des images.

Je regarde le calendrier, et je me rends compte qu'on est le 14 novembre.

Zut ! J'ai raté son anniversaire de deux jours.

Allez, c'est l'occasion de prendre de ses nouvelles.

Il est tard, déjà, mais je vois qu'il est en ligne. Je tape :

« *Happy Birthday* en retard, vieux frère ! Comment vas-tu ? »

Je vois « *FranzFarkas is typing* » apparaître en haut de la fenêtre, et au bout de quelques secondes, je lis :

« Pas très bien. Mon père est mort hier. »

-
69. « Un vieil idiot. »
70. Forme non genrée de « latino » et « latina ». Se prononce « latinex ».
71. « On a déjà eu cette discussion, Bro ».
72. « Je comprends à présent. Tu ne fouines pas. Tu veux savoir pour mieux comprendre. »
73. « Dieu bénisse les plats surgelés et le micro-ondes. »
74. « Le monde est un théâtre. »
75. « Et un homme à son heure y tient de nombreux rôles. »
76. « Que tu me plais ? Elles l'ont su avant toi ! »
77. « Les Noirs, c'est 53 % des morts, 2 % des salaires. Pourquoi ? »
78. Histoire de deux chansons des années 1960.
79. « House Un-American Activities Committee » : commission d'enquête du Congrès sur les « activités anti-américaines » cocréée par le sénateur Joseph McCarthy.
80. « Comment ça va vous deux ? »
81. « Mieux que cette pauvre famille. Comment est-ce que Cheryl tient le coup ? Elle adorait son cousin. C'était comme un grand frère pour elle, n'est-ce pas ? »
82. « Ouais. C'est triste. Enfin. Elle survivra ! »
83. « Pas grâce à toi, salopard. »
84. « Je suis désolé, Ross. Pour toi et pour ta famille. »
85. « Toutes mes condoléances. »
86. « Et profite bien de ta vie. »
87. « Des films français de merde. »
88. « Quelle horreur ! »
89. « Pour me violer ! »
90. – « Je veux être utile.
– Qu'entends-tu par "utile" ? »
91. « Tu écoutes et tu as le souci des autres. »
92. « Déchiré. Ambivalent. Je sais de quoi tu parles. »

93. « Aujourd'hui, on est mardi. Demain, on sera mercredi. »

94. « Et j'ai beaucoup de chance. À présent, j'ai une mère qui parle ma langue maternelle. »

95. « Charlie, tu es ma meilleure amie.

– Tu es mon meilleur ami, toi aussi, Franz.

– Mais je veux aussi être ton “vieil homme”. Comme dans la chanson de Joni Mitchell. Je chanterai dans le parc, je marcherai sous la pluie, je danserai dans la nuit. Et on n'aura pas besoin d'un papier de la mairie...

– D'accord, et moi je serai ta vieille femme. Ta vieille femme à la tête dure comme dans la chanson de Cat Stevens. Ça t'irait ?

– J'adorerais ça. »

96. « Tu es dépassé, n'est-ce pas ? »

97. « C'est toi l'experte ! »

98. « Alors si tu veux essayer... »

99. « Je n'imposerais pas ça à ma meilleure amie. »

100. « La libération des femmes comme fondement de la révolution sociale ».

101. Il n'y en a pas eu en France jusqu'au début des années 2000...

102. « Le terme de “bi-sexualité” est employé dans les cas où une personne possède des organes sexuels masculins et féminins. »

103. « Inventivité, imagination... »

104. « Vous allez bien, tous les deux ? »

105. « J'ai le sentiment d'être les deux. »

106. « C'est fou, je sais, mais c'est ce que je veux moi aussi. »

107. « Joue-la une fois, Sam. En souvenir du passé. »

108. « Tu l'as jouée pour elle, tu peux la jouer pour moi. Si elle peut l'entendre, moi aussi. Joue-la ! »

109. « Je suis heureuse que ça se soit bien passé et triste que ce soit fini. »

110. « Je ne pourrais jamais faire mieux que ça, grâce à vous. »

111. « Comment vas-tu Hattie ? Comment s'est passée ta journée ? »

112. « Ça aussi, c'est une chanson de Kristofferson ! »

113. Voir *Les Histoires de Franz*.

114. « C'est un foutu salopard. Un foutu pourri de salopard ! »

115. « Je vais te raccompagner, et je dirai à Sandy que c'est moi qui t'ai retenue... »

116. « Hé, voyageur ! Viens me raconter ton périple ! »

117. « Raconte-moi tout, mon fils ! »

118. « J'ai le paquet à livrer au Presidio... »

119. « Oui. Ils aiment le sexe et la drogue plus que placer des bombes... »

120. Voir *Abraham et fils*.

121. « Ils sont partis. »

122. « Ça va être affreusement silencieux, par ici... »

123. *Teendom* : adolescence.

124. « C'était très douloureux ; ça l'est encore. »

125. « Vous me manquez tous tellement. »

126. « Je pourrais être un psychothérapeute acceptable. »

127. « Toute mon affection à vous tous-tes. »

128. « C'est la meilleure chose (la plus sensée) à faire. »

129. « C'était très bien, mais ça ne pouvait pas durer. »

130. « Folle à lier. »

HIDDEN TRACKS

« How should you begin a story ?

– With a voice. With a voice in the ear. »

« Comment devrait-on commencer une histoire ?

– Par une voix. Une voix à l'oreille. »

Ursula Le Guin

« QUAND LES HOMMES VIVRONT D'AMOUR » – RAYMOND LÉVESQUE
(L'anniversaire de Franz)

[Tilliers, 13 novembre 2021.]

Abraham avait insisté.

– Je ne te vois jamais le jour de ton anniversaire. Cette année, le 12 tombe un vendredi. Si vous pouviez profiter du pont pour venir passer le week-end, ça me ferait vraiment plaisir.

Franz allait répliquer que le pont du 11 novembre est une particularité française, qu'il avait des cours à donner... mais une voix près de lui a murmuré : « Je peux déplacer mes cours. Tu peux sûrement le faire, toi aussi. » Alors, il a répondu : « On va se débrouiller », le visage d'Abraham s'est éclairé et la voix de Claire s'est écriée : « Oh, comme je suis contente ! »

Et ils sont venus passer quelques jours ici.

Ils ont pris un vol à Newcastle en fin de matinée et le RER à l'aéroport de Roissy. Une amie de Claire est allée les chercher en voiture à la gare d'Étampes.

*

La région de Tilliers a toujours bénéficié d'un micro-climat plutôt doux et il faisait beau depuis deux mois, mais cette fin de semaine-là, le temps était vraiment très clément, pour un mois de novembre. Le soleil était beau et bon, comme au printemps. Si bien qu'Abraham a suggéré de déjeuner à l'extérieur. Il a même ressorti son antique barbecue du garage.

Ils ont dévoré des rougets grillés, bu du vin rosé, raconté beaucoup d'histoires du passé lointain et récent.

Un peu plus tard, ils se sont installés tous les quatre devant le grand écran de télévision. Claire a posé son ordinateur portable sur la table basse, procédé à quelques réglages et fait signe à Abraham.

Le père a dit à son fils :

– Cet anniversaire-ci n'est pas tout à fait comme les autres.

Franz l'a regardé avec étonnement.

– Pourquoi ? Soixante-huit ans, c'est pas un chiffre spécial...

– Quand on aime, on ne compte pas.

Il a fait signe à Claire ; elle a projeté l'image de son ordinateur sur la télévision où une ribambelle de visages est apparue en mosaïque : Luciane, Jane et Lizzie, Julie et June et Jenny et Mike et Steve, mais aussi Angela,

Chris et David, Jermaine et Gerry et Andy.

Alors, les larmes ont coulé. Et les paroles aussi. À flots.

*

Quand il a remercié son père, Abraham a répondu :

– Je t'en prie, mon fils. C'est peu de chose comparé à ce que tu m'as apporté.

– Comment ça ? C'est toi qui m'as donné la vie !

– Que tu n'avais pas demandée, je te rappelle ! Alors que toi, tu m'as donné une longue vie, une famille et beaucoup d'amis !

Franz est resté sans voix, une nouvelle fois.

– Quand tu étais dans le coma, juste après la mort de ta mère, j'ai décidé que si tu ne survivais pas, je resterais à Alger... Si l'OAS décidait de me tuer, ça n'aurait plus d'importance... Je n'avais plus vraiment de goût à rien... Mais tu t'es réveillé. Alors, moi aussi je te dois la vie.

– Tu ne m'avais jamais dit ça...

– C'est bien, a répondu Abraham, j'ai encore des choses à t'apprendre... Et puis, dix ans plus tard, à ton retour d'Amérique, tu m'as fait un autre beau cadeau : tu es allé vivre ta vie en Angleterre.

– C'était un cadeau, ça ?

– Bien sûr ! Ça voulait dire que tu n'avais plus besoin de ta fusée porteuse !

*

Le lendemain, il faisait encore très beau, un grand soleil baignait le jardin. Ils ont de nouveau déjeuné dehors, et, après le café, ils sont descendus marcher sur le mail, comme autrefois. Abraham tenait Franz par le bras.

À leur retour, Abraham a dit : « Je suis fatigué. Je crois que je vais aller faire une petite sieste. » Et, à leur grande surprise à tous, il est allé s'allonger de tout son long sur la pelouse, le corps au soleil et la tête à l'ombre, les mains croisées sur la poitrine, un sourire aux lèvres.

J'étais très étonnée, moi aussi. Au cours des décennies écoulées, je l'avais maintes fois entendu dire qu'il avait une terrible envie de faire la sieste.

Mais ce jour-là, c'était la toute première fois qu'il le faisait.

Les autres sont entrés dans la maison pour ranger la cuisine.

Claire n'était pas tranquille. Au bout de vingt minutes, elle est ressortie pour lui dire de rentrer, elle avait peur qu'il prenne froid.

Elle l'a retrouvé dans la même position, le même sourire aux lèvres.

On aurait dit qu'il dormait.

*

Beaucoup plus tard, quand son grand corps a été de nouveau allongé sur le lit qu'il avait partagé avec Claire pendant si longtemps, Franz est resté assis près d'Abraham, il a posé la main sur les mains de son père, incapable de comprendre, de le voir si paisible, si souriant, et cependant... absent.

Alors, comme je le faisais lorsqu'il était enfant pour le rassurer et le consoler, j'ai *mur-muré* à son oreille :

« Il s'est éteint rassasié d'ans. Et il était heureux. »

103

“COLOR HIM FATHER” – THE WINSTONS

(La bénédiction d'Abraham)

[Gatineau, 14 novembre 2021.]

Je demande à Franz quand ont lieu les obsèques. Il me regarde en fronçant les sourcils.

- Dans deux jours...
- Je prendrai l'avion demain.
- Vraiment ?
- J'ai eu mes deux doses de vaccin. Je suis paré.
- C'est un long voyage, pour venir à un enterrement...
- Je l'ai déjà fait pour quelqu'un que j'aimais beaucoup. Tu ferais pareil.
- Mais tu le connaissais à peine...
- Toi, je te connais bien. Quant à ton père...

*

[Pithiviers, septembre 1971.]

Catastrophée (ma mère) d'apprendre la « tuile » qui leur tombait dessus et révolté (mon père) par le « tour de cochon » que l'Ordre venait de leur infliger à la suite de son arrestation, mes parents ont voulu manifester leur soutien à Abraham et à Claire. Un dimanche, ils les ont invités à venir déjeuner chez nous.

Claire étant prise par ses activités militantes, Abraham est venu sans elle. Ma sœur vivait déjà à Paris et mon frère participait à un tournoi d'escrime à Orléans ; j'avais les trois adultes pour moi tout seul.

Comme Franz, j'avais très envie de partir un an aux États-Unis ; mais mon père n'était pas du tout chaud à l'idée de me voir « perdre un an » entre le bac et la fac. J'espérais profiter de la présence d'Abraham pour faire pencher la balance en ma faveur.

Je me souviens de ce jour-là comme si c'était hier.

♪ *There's a man in my house*
He's so big and strong ♪

Abraham était très grand – presque deux mètres – et ressemblait à un acteur de cinéma.

Ce jour-là, il m'a fait penser à Gary Cooper, dont il avait la silhouette et la démarche nonchalante, et à Burt Lancaster, dont il avait le sourire irrésistible.

Comme il faisait très beau et encore chaud, il était venu en *jeans* et en chemisette blanche à manches courtes et on avait déjeuné dans le jardin.

Pendant le repas, ma mère l'avait bien sûr bombardé de questions :

« Comment ça se passe pour Franz ? Il s'entend bien avec sa famille d'accueil ? Ce n'était pas trop dur de le voir partir ? Claire m'en a beaucoup parlé, elle m'a dit qu'il a l'air très heureux là-bas ! Mais je sais qu'elle doit se faire du souci de le savoir si loin. Et vous aussi, d'ailleurs ! Si ses fils portaient, mon mari ne vivrait plus ! Vous êtes sûr que vous avez assez mangé ? Prenez donc ce dernier rouget, vous n'allez pas me le laisser, ce serait péché ! »

J'avais été impressionné par le calme avec lequel Abraham avait répondu que tout se passait très bien, qu'ils avaient des nouvelles régulièrement, que la famille d'accueil de Franz était épatante, et : « Merci Nelly, c'est pas de refus, j'adore les rougets ! »

Et puis il s'est tourné vers moi et m'a demandé : « Alors, Marco, comment se passe le lycée ? »

♪ *Never a frown always a smile*
When he says to me how's my child ♪

Avant que j'aie pu répondre, mon père a détourné la conversation en lui demandant comment ça se passait pour lui à la maternité de Tilliers, s'il avait de bonnes relations avec ses confrères, s'il aimait autant la médecine générale que la gynécologie-obstétrique et qui étaient donc les tordus qui s'étaient mis en tête de lui pourrir la vie ? Toutes choses qui, à l'époque, ne m'intéressaient nullement.

J'ai guetté avec impatience le moment où ma mère irait préparer le café pour interroger Abraham à mon tour, mais au moment où elle s'est levée, mon père a fait de même et a entraîné notre invité dans son bureau pour discuter « entre hommes ».

Je n'avais toujours pas eu le temps d'ouvrir la bouche.

*

Ils sont restés enfermés longtemps. Je voyais avec inquiétude s'approcher le moment où Abraham devrait repartir et, assis à la table du jardin, je rongais mon frein lorsque mon père apparut et me fit signe de le

suivre.

– Le Docteur Farkas voudrait te parler.

Tandis que je m’installais sur le divan, Abraham s’adressa à moi de sa voix calme.

– Franz m’a confié que tu as très envie de partir en Amérique, toi aussi.

Ce n’était pas une question mais une affirmation et un encouragement.

Le souffle coupé, je fis frénétiquement oui de la tête, sans quitter mon père du regard.

– Je pense que c’est une très bonne idée, dit Abraham en souriant de toutes ses dents. Je vois bien, à travers les lettres que Franz nous envoie, à quel point c’est une expérience unique. Et l’adolescence est le meilleur moment pour la vivre.

♪ I think I'll color this man father.

I think I'll color him love. ♪

Je vis mon paternel ouvrir la bouche mais, sur le même ton calme et sans me quitter des yeux, Abraham poursuivit en soulignant que les filles et les garçons qui faisaient cette expérience en revenaient plus ouverts, plus mûrs, plus sûrs de leurs choix d’avenir.

Puis il se tourna vers mon père. « Je ne sais pas ce que Franz fera de sa vie – il cherche encore sa voie et c’est bien naturel, on a tant de rêves et de possibilités devant soi quand on a dix-sept ans – mais je sais que l’année qu’il passe en Californie l’aidera à la trouver... »

Il posa la main sur mon épaule.

« ... Et je ne doute pas une seule seconde que pour Marco, il en ira de même. D’après ce que Franz m’a dit de lui, votre fils a le profil idéal. »

Sans un mot – ce qui était très inhabituel – mon père hocha la tête en signe d’acquiescement.

Je n’étais déjà plus croyant depuis longtemps, mais ce jour-là, j’ai remercié le ciel d’avoir mis cet homme sur ma route.

♪ I've got to color him father

I think I'll color this man love. ♪

Et quand je pense au bien qu’il m’a fait, à moi qu’il connaissait à peine, je mesure tout le bien qu’il a fait à son fils.

À Roissy, une femme et un homme m'attendent avec une pancarte portant les mots : « *What's up, Doc ?* »

– Anna et Jean, *I presume*, dis-je en les serrant dans mes bras.

– Appelle-moi Schmittty, comme tout le monde, dit Jean.

– Ah, Franz t'a prévenu, dit Anna.

– Il m'a dit que deux vieux amis viendraient m'accueillir. En vous voyant, j'ai deviné. C'est sympa d'être venus me chercher !

– Les amis de Franz sont nos amis, dit Anna. T'as de la chance, on est les seuls à partir de Paris. Tous les autres viennent de Tourmens.

– Franz t'a déjà parlé de nous ? demande Schmittty alors qu'on traverse le parking.

– Pas exactement, mais je sais quelques petites choses... Vous vous connaissez depuis votre départ aux États-Unis...

– Ça a fait cinquante ans en août.

– Fichtre ! Et toi, Anna ?

– Je les ai rencontrés tous les deux à leur retour, l'été suivant. Ils m'ont « orientée » juste avant mon départ pour le Mexique.

– Je vois !

– Et elle, dit Schmittty, elle nous a désorientés ! Enfin, moi, surtout. Franz pensait à autre chose. Si tu l'avais vu à ce moment-là ! Il avait une tête d'enterrement...

– Oh, t'exagères ! s'indigne Anna. Ne dis pas de bêtises comme ça quand on sera à Tilliers !

– ... Et le plus drôle, c'est qu'à la fin de l'orientation, on faisait tous les deux la gueule. Moi, parce qu'Anna venait de partir pour un an après m'avoir fait forte impression. Et Franz parce qu'il n'arrêtait pas de penser à sa petite Anglaise ! On faisait la paire. Deux semaines plus tard, il rayonnait de bonheur. Tu connais l'histoire ?

– Dans les grandes lignes...

– On part tous les deux retaper un hameau à Guernesey avec une quinzaine d'autres zozos de l'AFC qui viennent de rentrer. Pour nous « réinsérer », soi-disant. C'était sympa : le matin on réparait les toits, l'après-midi on allait se balader, et le soir on chantait autour du feu... Franz n'arrêtait pas de me bassiner avec Victor Hugo, il voulait absolument aller voir sa maison, mais le hameau était près de Perelle, à l'ouest et Hauteville House est tout à fait à l'est. Guernesey est une île, mais ça faisait quand même huit kilomètres et on n'avait pas de voiture. Un jour, il avait tellement le bourdon que je cède, on fait du stop, une brave dame nous trouve sympathiques malgré ma guitare et nos cheveux longs...

– Ou peut-être à cause de ça, dit Anna...

– Peut-être... En tout cas, elle nous véhicule jusqu'à Hauteville House mais quand on arrive, il est 4 heures, ça vient de fermer !!! Mon Franz se met en transe, évidemment et, alors qu'on se prépare à repartir dans l'autre sens, la

porte s'ouvre, une fille sort de la baraque, elle porte un badge de guide, je me dis que je vais lui faire du gringue pour qu'elle laisse entrer mon copain... Mais j'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'elle passe devant moi sans me voir et se dirige vers Franz, qui est debout dans la rue, la main sur le front, le visage tourné vers le couchant comme Totor dans ses *Contemplations* et je l'entends dire : « Franz ? » Et lui, il se retourne et dit : « Charlie ? »

– « De tous les musées dans toutes les îles du monde, il faut qu'il entre dans le mien ! », dis-je en riant.

Schmitty fait une moue appréciative.

– Je vois que Monsieur a des lettres... Oui, c'est tout à fait ça !!! Et les voilà qui se roulent un patin...

– « Depuis l'invention du baiser, cinq seulement ont été classés comme les plus passionnés et les plus purs. Celui-ci les surpassa tous de très loin... » commente Anna, rêveuse.

– J'imagine qu'après ça, tu n'as plus beaucoup vu ton pote ?

– Ah mais si ! Tu connais Franz, réglo comme tout. Il a continué à retaper le hameau avec les copains. Mais comme Charlie finissait à 4 heures, elle venait nous rejoindre. Une de ses collègues guides logeait chez l'habitant tout près de notre campement, elles se partageaient le taxi.

– Elle passait les fins d'après-midi avec vous ?

– Et les nuits, surtout ! On dormait dans une des baraques du hameau, sur des lits de camp dans nos sacs de couchage. La première nuit, elle s'est glissée dans celui de Franz. Avec lui ! Sur le même lit de camp ! J'étais installé juste à côté. Je te dis pas dans quelle humeur ça m'a mis. Mais alors que je m'attendais à un raffut pas possible, au bout de vingt minutes d'un silence impressionnant, j'entends Charlie pousser un grand soupir et dire tout bas : « Franz. Je vais dans la grange... » Elle est sortie du sac de couchage et elle est partie.

Schmitty se tait.

– Et alors ? dis-je.

– Oui, renchérit Anna ! Et alors ?

– Eh bien, il a hésité quinze secondes et puis il l'a suivie, pardi !

*

Quand nous arrivons en ville, vers 14 heures, Anna reçoit un message sur son téléphone : le cortège a déjà quitté l'hôpital et fait route vers le cimetière. J'étais un peu surpris qu'Abraham se fasse enterrer à Tilliers, mais Franz m'a expliqué que Claire et lui y ont acheté, il y a longtemps, une concession qu'on peut voir depuis leur lieu de promenade habituel, sur le mail.

« Ils se disaient que celui ou celle qui survivrait pourrait aller s'asseoir sur leur banc favori et parler à l'autre. »

Quand nous arrivons au cimetière, on est en train d'ouvrir la porte du corbillard. Je voulais aider à porter le cercueil, mais une demi-douzaine

d'hommes et de femmes se pressent déjà pour le faire. Il y a là une foule impressionnante, de personnes de tous les âges.

Ça n'a rien de surprenant : Abraham était très aimé.

Je suis Anne et Schmitty vers le groupe familial. Franz et Charlie, très émue, me prennent dans leurs bras. Claire m'étreint comme une mère en me disant à quel point elle est touchée que j'aie fait le voyage et elle me présente Luciane et ses petites-filles, que je n'avais jamais rencontrées.

Je ne m'attendais pas à un enterrement religieux. Claire et Franz l'ont organisé par respect pour la famille d'Abraham, et en souvenir de ceux que lui-même honorait de son vivant.

Les cérémonies d'obsèques juives sont courtes, et les prières sont collectives. La rabbine, dont il me semble avoir aperçu le visage sur les réseaux sociaux, demande dix volontaires. Je me mêle à un groupe de femmes, d'hommes et de personnes non binaires portant des cocardes arc-en-ciel – des membres de l'association dont Claire et Abraham étaient membres d'honneur, me dira-t-on. On nous distribue de petits fascicules contenant le texte du Kaddish en écriture phonétique.

Franz, il me le dira plus tard, le lit à haute voix pour la première fois.

*

Lorsque nous quittons le cimetière, le cercueil est enfoui sous les fleurs.

*

Il fait frais, mais très beau. Le grand portail de la rue Aliénor-d'Héraby est ouvert. Schmitty se gare dans la cour.

Dans le jardin ensoleillé, des groupes de deux ou trois personnes se tiennent ici et là, une tasse de café à la main. Des jeunes gens font passer des plateaux portant des biscuits et des pâtisseries orientales. Je saisis une petite galette au passage.

On me prend par le bras. C'est Charlie.

– Merci d'être venu, Marco. C'est vraiment adorable... Franz est très, très touché. Moi aussi.

– Je ne pouvais pas faire moins...

Un homme de mon âge, aux cheveux en désordre et vêtu d'un caban bleu sombre, s'approche de nous et me tend la main.

– Hallo, l'écrivain !

– Hé, Bruno ! Tu as fait le voyage, toi aussi...

– J'étais déjà en France quand j'ai appris la nouvelle. J'ai prolongé mon séjour. Je repars demain.

– Vous vous connaissez ? demande Charlie.

– On vit dans la même province, répond Bruno, alors on s'est croisés à deux ou trois reprises. Je suis très content de te voir, Marco ! Figure-toi qu'il y a là-bas deux de mes connaissances qui veulent absolument faire la tienne.

Il m'entraîne vers le fond du jardin. Sur un grand banc de pierre sont assis deux hommes âgés à l'allure distinguée. Ils se présentent.

M. Watteau fut autrefois président du Tribunal de grande instance de Tourmens. Le Pr Lhombre était, encore il y a quelques années, directeur du département de médecine légale.

Tous deux étaient des amis de longue date d'Abraham.

*

Après avoir échangé quelques souvenirs avec le trio, je me dirige vers la maison.

Dans la cuisine, Charlie est en grande conversation avec deux femmes que j'identifie immédiatement.

– Ah, vous êtes Renée et... Djinn, c'est ça ?

– Exactement, répond Renée. On se connaît ?

– Non, mais il y a quelques mois, j'ai regardé le témoignage de Claire, que vous avez tourné en 2013. On vous voit chanter dans le chœur des copines, à la fin de l'enregistrement...

– Ah, ça me fait plaisir ! dit Djinn avec un grand sourire. C'est une des vidéos les plus consultées du site. Et je suis très heureuse qu'Abraham y fasse une apparition. Il voulait qu'on coupe cette partie-là mais on lui a dit qu'il n'en était pas question, il y est à sa place !

*

J'ai dérivé d'une pièce à l'autre, au milieu des bribes de conversations.

Dans le salon, parmi des personnes que je ne reconnaissais pas, un trio de guitaristes (Schmitty et deux autres sexagénaires) jouaient « Horse with No Name ».

Il y avait des fleurs dans les vases. Quelqu'un avait allumé du feu dans la cheminée.

*

Dans l'ancienne salle de soins, deux femmes et deux hommes de mon âge racontaient à Luciane et à ses filles comment elles et ils avaient fait leurs études de médecine à Tourmens avec Bruno, et leurs stages de généraliste à Tilliers, avec Abraham.

Dans l'ancien bureau d'Abraham, assis avec Fred et Jérôme, Franz secouait la tête. Ses deux amis d'enfance venaient de lui apprendre l'arrestation d'un ancien condisciple, Gérald, qu'ils avaient toujours tous les trois détesté.

– Il est en taule, vraiment ? demandait Franz, incrédule.

– Oui, et pour longtemps ! répondait Fred avec satisfaction. Il faut dire qu'il a fait fort : harcèlement sexuel, détournement de fonds publics, trafic

d'influence et fraude fiscale !

– Quel salopard ! Il a beau avoir été cassé de partout par sa mauvaise chute, il y a cinquante ans, ça ne l'a pas empêché de continuer à nuire !

– On ne l'avait pas poussé assez fort, a dit Jérôme avec un sourire.

*

Je suis ressorti, j'ai traversé le jardin en direction du portique et je me suis assis sur la balançoire. Les chaînes grinçaient mais la planche avait l'air solide. Je me suis balancé doucement en essayant d'imaginer l'enfance de Franz dans ce jardin. Ce qu'il y avait vécu avec sa famille et ses amis... Et aussi ce qu'il avait vécu seul, à lire, à rêver et à contempler le ciel.

Il y a longtemps, j'ai lu une nouvelle de science-fiction dans laquelle un adulte retourne dans le passé grâce à la balançoire de son enfance.

Il faudra que je la retrouve pour la lui faire lire.

J'ai regardé les personnes qui bavardaient, debout devant la maison ou assises sur la pelouse. Quelques-unes hochaient la tête gravement, mais, à mon grand bonheur, beaucoup riaient.

105

« ALWAYS LOOK ON THE BRIGHT SIDE OF LIFE »

– ERIC IDLE

(Le message d'Abraham)

Vers 18 heures, ils ne sont plus qu'une quinzaine.

Charlie et Franz battent le rappel et les invitent à venir s'installer dans la salle à manger.

Sur la table placée entre les deux fenêtres, on a installé un moniteur de grande taille et un ordinateur portable.

Franz prend la parole.

– Vous connaissiez mon père. Il avait toujours une histoire à raconter ou quelque chose à dire... (Il sourit avec tendresse.) Sur tout, ou à peu près. Eh bien, il a encore quelque chose à nous dire. Je ne sais pas ce que c'est, je le découvre en même temps que vous. Il a enregistré ça il y a un certain temps, je crois.

Il se tourne vers le portable. Sur l'écran du moniteur, Abraham leur décoche un grand sourire à la Burt Lancaster.

« Chères toutes et chers tous,

Ça faisait longtemps que j'avais envie de vous laisser un message pour "quand je ne serai plus là". J'ai tardé à le faire, mais je viens de fêter mon centième anniversaire hier, alors je pense que le moment est venu.

... Quand quelqu'un disparaît, quel que soit son âge, c'est souvent une

piètre consolation de dire : “Son heure était venue.”

... En ce qui me concerne, c'est justifié.

... Cent ans passés, c'est une bonne vie, surtout quand on a rencontré des gens merveilleux et fait des choses utiles. J'ai bénéficié, sans rien demander, de prolongations extravagantes, et je remercie le sort de m'avoir laissé vivre en relative bonne santé avec la meilleure compagne et amie qui soit.

... J'ai eu aussi la chance de vivre avec et grâce à vous une vie joyeuse et riche, et de cela, vous pouvez vous réjouir aujourd'hui.

... On ne sait jamais quand les personnes qu'on aime vont disparaître. Alors, si jamais l'une ou l'autre d'entre vous n'a pas pu me dire au revoir, vous allez en avoir l'occasion aujourd'hui.

... Je vous offre une minute de silence ! De *mon* silence ! Et cette minute, vous pouvez si vous le voulez la remplir de paroles.

... Pendant soixante secondes, vous pourrez me dire au revoir, m'engueuler si vous voulez, me murmurer des choses idiotes ou douces et tout ce qui vous plaira. Dites-moi ce que vous n'avez pas eu l'occasion de me dire, dites-le tout bas ou parlez tout haut, toutes et tous en même temps si vous voulez.

... Mais attention ! Je ne vais me taire *que* pendant une minute, alors profitez-en ! »

Pendant une minute, le visage d'Abraham regarde la caméra en souriant tandis que la pièce bruisse de murmures et de rires.

La minute écoulée, il hoche la tête.

« Merci. Du fond du cœur. Merci d'être venues tous et toutes me saluer une dernière fois, et merci, surtout, d'avoir été si proches. Vous avez rempli ma vie et vous l'avez rendue heureuse.

... Je vous souhaite en retour une vie aussi riche que possible.

... J'espère que vous passerez un bon moment ensemble aujourd'hui, à échanger des histoires. Mon seul regret est de ne pas être avec vous pour les entendre. Cela dit, sachez que vos paroles ne s'envoleront pas. J'ai la conviction, depuis longtemps, que ces murs ont des oreilles, que cette maison a une mémoire et qu'un jour peut-être, quelqu'un trouvera le moyen de lui faire raconter ses souvenirs.

... En attendant, bonne vie à tous et à toutes.

... Et avant de nous séparer, merci de faire bon accueil aux joyeux lurons qui vont se joindre à nous, et de chanter avec eux ! »

Sur l'écran, le visage d'Abraham s'estompe et fait place à un décor de théâtre surmonté d'un écran de cinéma.

Cinq hommes en veston blanc apparaissent sur la scène.

Ce sont, de gauche à droite, les comédiens Michael Palin, Terry Gilliam, Eric Idle, John Cleese et Terry Jones – *The Monty Python*.

Ils ont tous plus de soixante-dix ans, mais ça n'a pas l'air de les ralentir beaucoup. Avec la salle entière, ils entonnent les paroles affichées sur l'écran derrière eux :

*Always look on the bright side of life
Always look on the light side of life
If life seems jolly rotten
There's something you've forgotten
And that's to laugh and smile and dance and sing...¹³¹*

106

« THIS LAND IS YOUR LAND » – WOODY GUTHRIE
(Le message d'Athena)

Dans ma petite cuisine, Franz lave la vaisselle, Marco essuie.

– J'ai deux questions pour toi, dit Marco.

– *Sock it to me !*

– Tu es retourné souvent à Oakland pour voir Hattie et les autres...

– Oui, dès 1973, et par la suite, on y est allés tous les trois ou quatre ans, Charlie et moi. Et tout le monde est venu nous voir à Newcastle à tour de rôle, au fil des années.

– Et pourtant, tu as laissé là-bas tout ce que contient le carton. J'ai du mal à croire que tu n'as pas voulu en récupérer une partie au fil du temps.

– Oui. C'est bizarre, n'est-ce pas ? Je crois que les premières fois, j'étais trop heureux de les voir et je n'éprouvais pas le besoin de relire tout ça parce qu'on pouvait en parler de vive voix. Et puis le temps a passé, j'ai été de plus en plus pris par la vie, le travail, mes consultations de psychologue, l'enseignement, les livres... D'ailleurs, j'avais aussi laissé ce que j'avais rapporté d'Oakland ici, au grenier, dans la cantine qui avait fait le voyage par bateau... C'est comme si j'avais tout enfoui dans des « capsules temporelles », à l'intention d'un Franz du futur... La pandémie m'a réveillé... Quand j'ai rouvert la cantine, j'ai eu envie de retrouver le reste...

– Je comprends.

– Et la deuxième question ?

– Pourquoi est-ce que le Golden Gate Bridge est orange ?

– Ha ! En fait, l'explication est très simple : Irving Morrow, l'architecte qui l'a conçu dans son style Art déco, ne voulait pas qu'il soit gris, comme l'étaient tous les ponts à l'époque. Il voulait qu'il se fonde dans le paysage des collines de Marin County. Et qu'on le voie bien depuis les vaisseaux qui passaient le détroit. Un jour, en voyant un ouvrier passer de l'apprêt orange à la base d'un des piliers, il s'est dit : « C'est ça ! » La couleur a même un nom : *International Orange*.

*

Claire a installé Marco dans l'ancienne chambre de Franz.

Au moment où Franz monte se coucher dans la petite chambre près du grenier, Marco entend l'escalier craquer ; il ouvre la porte et lui fait signe.

– J'ai quelque chose pour toi.

Franz le suit. Marco sort de son sac de voyage un paquet de bloc-notes jaunes et un grand registre, et les dépose sur le plan de travail ouvert du petit secrétaire.

– Je t'ai apporté tes suites d'aérogrammes, et le journal que Hattie a tenu pendant toute ton année à Oakland. Je t'enverrai le reste à mon retour à Gatineau. Il est temps que tu te plonges dedans. Je suis sûr que ça ne se perdra pas en route.

Franz tire une chaise, s'assoit et tourne les pages du registre avec précaution, comme si elles allaient se détacher. Sa gorge se serre en parcourant certains passages.

Très ému, il le referme et remercie son ami.

– C'est pas tout, ajoute Marco. J'ai trouvé ce que tu cherchais.

Il sort du sac une boîte en métal oblongue.

– Elle était tout au fond du carton. Au début, je n'y ai pas fait très attention, je pensais que c'étaient des cassettes de musique. Mais en réalité... Enfin, il faut que tu les écoutes.

Franz regarde son ami sans comprendre.

– C'est ton projet de *Student Journalism*.

– Mais... j'avais juste rédigé un texte d'une page et demie...

– Je sais, il est dedans. Hattie l'a conservé. Mais il a fait des petits.

Franz ouvre la boîte et, avec une certaine impatience, en sort une liasse de feuillets calée sous les cassettes.

Le premier texte court à peu près sur une page et demie.

Franz Farkas

Student Journalism, Second Period

Ms. Kaplan

Personal project – An outline

Comme je suis un étranger sur une terre étrange, tout ce que j'observe est nouveau pour moi. J'ai été frappé, en arrivant ici, par la diversité des cultures, des communautés et des voix qui les portent.

Je ne prétends pas appréhender entièrement tout ce dont on me parle. Mais je crois que les situations humaines sont plus faciles à comprendre quand les premières personnes intéressées nous racontent leur histoire et celles des personnes qui les ont précédées.

Alors j'aimerais dessiner un panorama des communautés de la *Bay Area* décrit par leurs propres voix. Pour réaliser ce « Tour de la baie en quatre-vingts voix » (!), j'irais à la rencontre de personnes issues des groupes et communautés suivantes (liste non exhaustive et non préférentielle) :

- Native Americans
- Mexican Americans et Latino/as
- African Americans (y compris des membres du Black Panther Party)
- Asian Americans
- Dockers et ouvriers
- Militantes du mouvement féministe
- Membres de la communauté gay et lesbienne
- Militants du Free Speech Movement

- Vétérans du Vietnam
- Hippies in the Haight
- Personnes ayant pris des drogues hallucinogènes (seules ou sous contrôle médical)
- Underground Radicals
- Personnes emprisonnées
- Personnes sans abri
- Personnes souffrant de handicap

Chaque fois, j'interrogeais dans chaque groupe des personnes de tous genres et orientations, afin de recueillir leur point de vue spécifique. Leurs témoignages seraient enregistrés avant d'être retranscrits, afin de respecter leur manière de s'exprimer.

Je leur poserais trois questions :

1° Qui êtes-vous, et pouvez-vous me décrire vos liens avec votre groupe/communauté ?
 2° Quelle vous semble être le principal enjeu/défi rencontré par votre communauté aujourd'hui ?

3° Pouvez-vous me confier deux ou trois récits transmis par des membres de votre communauté (proches ou non, vivants ou disparus), et qui vous semblent incarner sa culture et sa place dans (ou son exclusion de) la société américaine hier et aujourd'hui ?

J'ai bien conscience que ce projet est un recueil de témoignages plutôt qu'un projet de journalisme. Je ne me propose pas d'explorer des événements ou des activités, mais de remonter dans le passé récent et dans les mémoires afin de mieux comprendre les événements d'aujourd'hui.

*

La lettre qui suit a été rédigée par Hattie.

Aug. 11, 1972

Dear Franz,

J'espère que tu as fait bon voyage et que tu es en sécurité parmi les tiens.

Je sais que dans un premier temps, tu seras heureux d'être de retour. Je sais aussi que dans quelque temps, la réalité va te rattraper. Changer de vie est une expérience intense. C'est encore plus vrai quand on passe d'un monde où on se sent prisonnier à un autre où on se sent libre.

Je ne parle pas de liberté d'agir mais de s'exprimer – c'est ce qui m'a frappé immédiatement dès que j'ai lu ton autodescription : tu avais tant besoin de t'exprimer, Franz. C'était très émouvant.

Et, à vrai dire, j'avais moi aussi besoin de ça : de quelqu'un qui s'exprime, devant moi, en me prenant à témoin de sa réflexion.

Quand on vit ensemble pendant longtemps, on a tendance à prendre nos proches pour acquis. Et on oublie leur présence et leurs comportements. Avec toi, plus rien n'était « normal ». Ça m'a remplie de joie. Et, sous ton influence, je suis redevenue curieuse des personnes que j'aime et qui m'entourent. C'est le plus beau cadeau qu'on ait pu m'offrir. Je t'en suis extrêmement reconnaissante.

À présent, je dois te demander de me pardonner. J'ai fait quelque chose que je n'aurais pas dû faire : j'ai capté tes mots à ton insu.

J'en ai eu l'idée à l'automne quand tu as passé la journée à la Free Clinic avec Bernie. Ça t'avait tellement marqué que tu m'en as parlé pendant plus d'une heure. Et tu étais impatient de retourner au Castro avec Bernie et Gerry pour qu'ils te présentent des membres de la communauté qui retraceraient pour toi l'histoire de nos luttes.

Alors je t'ai dit : « Il faudra me raconter ça quand tu reviendras. » À mon grand bonheur, tu l'as fait dès ton retour. Et c'est devenu un rituel : chaque fois que tu es allé avec l'un de nous ou des Fab Four rencontrer quelqu'un, tu m'en as parlé en détail.

Tu m'as dit à plusieurs reprises que tu aurais voulu pouvoir filmer tes rencontres. Tu m'as montré un carnet dans lequel tu notais quelques mots sur les lieux où tu t'étais rendu, sur chaque rencontre et ce qu'elle t'avait appris. Pour certaines d'entre elles, tu avais fait des photos et tu les avais collées dans le carnet. Mais tu crains – et je le comprends – que dans dix ou vingt ans, cela n'évoque plus rien.

Un jour, tu es venu me dire que tu avais eu une idée pour ton projet de Student Journalism. En t'écoutant, je me suis retenue de te dire que non seulement c'était une excellente idée, mais que tu étais en train de la réaliser sans le savoir.

Quand tu as quitté Oakland, tu m'as laissé tes carnets et tes trésors. Tu ne savais pas encore ce que tu ferais de ta vie. Tu avais peur que tes souvenirs les plus précieux se perdent. Tu préférerais que je garde tout ça ici, en attendant le jour où tu viendrais les chercher. Alors, je garde tout précieusement et je te le donnerai, ou je te l'enverrai, quand tu me le demanderas.

En plus de tes souvenirs (et de mon « journal de grossesse » de ton année chez nous), je conserve pour toi des cassettes contenant les récits de ton « tour de la baie ». Car, chaque fois que tu venais me raconter une de tes découvertes, je t'ai enregistré.

J'espère que tu me le pardonneras.

Tout le monde s'est joint à l'entreprise pour apporter à tes comptes rendus des témoignages complémentaires, des souvenirs, des histoires que les uns et les autres ont entendues.

Tu voulais recueillir les histoires et les voix de la baie. En voici quelques-unes. Je pense que tu seras heureux, un jour, de les entendre de nouveau.

With all my Love,
Mom

*Around the Bay in Eighty Voices
(A Beginning)
As told to (and by) Franz Farkas*

Tape # 1 A : The Castro & Mission avec Bernie & Lewis & Gerry (raconté par Gerry)

Tape # 1 B : The Haight & « Summer of Love » (raconté par Bernie)

Tape # 2 A : The Community Market (raconté par Franz, avec la contribution de Lewis)

Tape # 2 B : The Black Panther Party (raconté par Franz, avec la contribution de Jermaine)

Tape # 3 A : Dans le Golden Gate Park pendant la manifestation. Sur le Golden Gate Bridge avec David et « Bernadette ». À Sausalito & Marin County avec des « activistes ». Au large d'Alcatraz avec un groupe de Native Americans (raconté par Franz)

Tape # 3 B : La manifestation contre la guerre (raconté par Jermaine & Gerry)

Tape # 4 A : Japantown (raconté par Franz, avec la contribution de David)

Tape # 4 B : One Mind Temple (raconté par Franz, avec la contribution de Jermaine)

Tape # 5 A : Berkeley, rencontre avec Rose Wilder (raconté par Franz, avec la contribution de Chris & Donna)

Tape # 5 B : City Lights avec Charlie (raconté par vous deux)

Tape # 6 A & B : North Beach et Coit Tower avec Charlie et Hattie (enregistré par Hattie)

107

« (SITTING ON) THE DOCK OF THE BAY » – OTIS REDDING

(Franz et Marco, fin)

*« C'est seulement en examinant l'histoire
que l'on prend conscience de sa position
dans le continuum du changement. »*

John Lewis

[Gatineau, juin 2022.]

Le 11 janvier 2022, un peu plus d'un an après l'assaut du Capitole, Biden et Harris prononçaient à Atlanta en Géorgie un discours important sur le droit de vote. Pour signifier que, plus que jamais, la démocratie repose sur le droit pour chaque citoyenne et chaque citoyen de donner de la voix.

Le 7 avril, Ketanji Brown Jackson est devenue la première femme noire à la Cour suprême des États-Unis. J'ai pensé à Chris qui, même si elle ne l'est pas devenue elle-même, aura vu son rêve s'accomplir.

En mai, la commission d'enquête du Congrès américain sur les événements du 6 janvier 2021 a commencé à diffuser ses conclusions au cours d'audiences publiques rediffusées sur toutes les chaînes – sauf une.

Le 24 juin 2022, la Cour suprême des États-Unis a rayé d'un trait l'arrêt *Roe v. Wade* qui, cinquante ans plus tôt, avait fait du droit à l'avortement un droit garanti par la Constitution.

Et... ah, oui ! Le 24 février, la Russie de Poutine a envahi l'Ukraine.

Ainsi vont la vie et l'histoire : les petites bonnes nouvelles alternent avec – et sont parfois noyées par – les catastrophes.

Mais on continue à vivre et à se battre et à faire de son mieux pour rendre la vie meilleure aux personnes qui nous entourent.

Sinon, toutes celles qui se sont battues avant nous se seront battues pour rien.

*

Franz a fait son deuil d'Abraham, de la manière la plus simple possible : en évoquant ses souvenirs de lui. Pendant plusieurs mois, il m'a m'appelé une fois par semaine pour me raconter son enfance. Et je ne me lassais pas de l'écouter.

*

Il y a quelques semaines, j'ai vu réapparaître sur les réseaux sociaux une photo que je n'avais pas eue sous les yeux depuis longtemps. Celle d'une petite fille, brûlée par le Napalm, nue, courant sur une route du Vietnam.

Elle date de 1972.

Le même jour, The New York Times publiait un article intitulé « *It's been 50 years. I'm not "Napalm Girl" Anymore* ¹³³. » Kim Phuc Phan Thi, qui fut cette petite fille, y évoque le passé mais aussi le présent, la guerre et les horreurs commises par les hommes et les armes.

Elle écrit en particulier (c'est moi qui traduis) :

« Par définition, les photographies capturent un instant dans le temps. Mais leurs sujets, lorsqu'ils survivent – et surtout les enfants – doivent aller de l'avant. Nous ne sommes pas des symboles. Nous sommes des êtres humains. Nous devons trouver du travail, des gens à aimer, des communautés auxquelles appartenir, des lieux pour apprendre et pour nous épanouir. »

Je copie l'adresse de l'article sur le site du quotidien et je l'envoie à Franz.

Il m'appelle le soir même.

– Beau texte... (Il inspire profondément.) Au fond, nous sommes toutes et tous des enfants de la guerre. D'une guerre ou d'une autre... Des guerres entre pays, et des guerres intérieures.

Nous gardons le silence un instant. Enfin, je lui demande :

– Sais-tu qui tu es, aujourd'hui ?

– Euh... Pourquoi me demandes-tu ça ?

– J’ai repensé à ce que tu dis à Hattie sur l’une des cassettes...
– Ah... Je n’en suis pas sûr, répond-il en riant. Mais ce n’est pas très grave. Kim Phuc Phan Thi le dit bien. Ce qui compte, c’est nos actes et leurs conséquences pour les autres...

Il reste pensif un long moment.

Je risque :

– Les nouvelles que tu as écrites avant de partir à Oakland... Tu les as encore ?

– Euh... Oui. Pourquoi ?

– Tu m’en avais envoyé des copies, à l’époque, mais je ne les ai pas retrouvées. Trop de déménagements ! Tu me les renverrais ?

– Oh là là... J’ai un peu honte.

– De quoi ? De ne pas avoir écrit à quinze ans comme aujourd’hui ? *Give yourself a break*¹³⁴.

– Okay, okay... Mais *pourquoi* ?

– Disons que... je voudrais m’assurer de quelque chose.

Il ne répond pas tout de suite.

– En fait... elles étaient dans mon petit secrétaire, à Tilliers. Je les ai numérisées ces jours-ci. Si tu insistes vraiment...

Je penche la tête, l’air de dire : « Il faut vraiment que j’insiste ? »

– Okay, okay, dit-il. Je te les envoie. Tu ne te moqueras pas de moi ?

– Jamais, vieux frère.

Je l’entends tapoter sur son clavier. Quelques secondes plus tard, un dossier comprimé apparaît dans la fenêtre de dialogue.

– Merci pour ta confiance, dis-je.

– Merci pour ta lecture, dit Franz.

Quand son visage disparaît de l’écran, j’ouvre le dossier. Il contient une douzaine de textes remontant aux années 1960, écrits à la main dans des cahiers quadrillés : « La fille du temps », « La patrouille de l’aube », « La colonie éducative »...

Le plus ancien est une copie d’écolier. Au sommet de la première page, je lis :

Farkas, Franz

Classe de CM2 (M. Rochefort).

Samedi 8 février 1964

Sujet : Racontez un dimanche en famille.

Titre : « La partie de poker »

*

– Alors, t’as eu le temps de jeter un coup d’œil ? me demande-t-il quelques jours plus tard.

– Quelle question ! J’ai tout lu le soir même !

– Et alors ?

Attention à ce que tu dis.

– Eh bien... J'ai passé plus d'un an dans tes souvenirs. Ton projet de roman-d'aventures-en-Californie est épatant. Pour reprendre l'adjectif favori de quelqu'un qui m'était très cher, je pense même qu'il est sen-sa-tion-nel... Cela dit...

J'hésite. Franz lève un sourcil.

– Cela dit, ça fait plusieurs semaines que tu me racontes ton enfance à Tilliers et ta relation avec ton père... Et maintenant que j'ai relu tes nouvelles d'adolescent, je me demande...

– Oui ? dit-il en fronçant les sourcils.

– Si tu ne pourrais pas commencer par le début...

Je vois son visage, d'abord surpris, se transformer.

– Ah !... Tu crois ?

Je fais oui de la tête.

– Tu as le matériau, tu sais te servir des outils...

– Mais... Ça change complètement ma perspective... Je me préparais à passer plusieurs mois sur *Un rêve d'Amérique*...

Ah ! Tu as déjà un titre de travail. C'est bon signe !

– ... Si je fais ce que tu suggères, j'en ai pour plusieurs années...

– *Mmmhh*... Ton dernier ouvrage collectif t'a pris combien de temps ?

– Euh... Sept ans, par là... Plusieurs auteurs ont tardé à rédiger leur chapitre...

– En sept ans, t'as le temps d'écrire dix romans.

– Là, tu te moques de moi !

– Pas du tout. Deux mots pour te convaincre : *Djoulz Veurn*.

Il pousse un rire sonore, hoche la tête et passe la main pensivement dans ses cheveux frisés. Ils ont été coupés depuis la dernière fois qu'on s'est vus. La mèche blanche est bien visible au milieu du gris.

– Je vais y réfléchir, dit-il, perplexe. Merci, vieux frère.

*

Deux jours plus tard, il m'écrit :

« J'ai rédigé deux textes. Je te les envoie. Leur ton est très différent. J'ai le sentiment d'avoir deux histoires à raconter. Je ne sais pas par laquelle commencer. Qu'en penses-tu ? »

Le premier texte commence ainsi :

« On embarque dans une histoire comme on part en voyage. »

Le second :

« Je n'avais pas tout à fait huit ans quand j'ai fait la connaissance de mon père. »

Après avoir lu attentivement les deux textes, j'ouvre la fenêtre de tchat. Franz est en ligne. Je tape avec diplomatie :

– Dans un cas comme dans l'autre, j'ai envie de lire la suite !

Au-dessus de la fenêtre de conversation, je vois les mots « *FranzFarkas is typing...* » clignoter de manière intermittente.

Je patiente longtemps mais rien ne vient. Je n'ose pas le relancer.

*

La journée s'écoule sans autre message.

Je me demande si ma remarque l'a vexé ou si elle n'est pas, tout simplement, tombée à plat. Quand la nuit tombe, je n'ai toujours pas de réponse de Franz. Vers 22 heures, après avoir sorti Zoé pour sa promenade nocturne, je confie à Ray ma crainte d'avoir froissé mon vieil ami, ou d'avoir accru sa confusion.

Avec sa sagesse habituelle, et sans lever les yeux du *romance novel* qui l'absorbe ces jours-ci, elle murmure : « Ne te fais pas de souci pour lui. C'est un pro. »

Le matin suivant, vers 5 heures, je ne dors plus. Je me lève sans bruit et je vais m'asseoir à mon écran.

Franz m'a envoyé un message avec un fichier attaché. « J'ai passé une partie de la nuit à écrire. Je crois que je tiens quelque chose. »

Le nouveau texte est composé des deux précédents montés l'un après l'autre et suivis de deux nouveaux chapitres. C'est une seule et même histoire, racontée à deux voix.

Je relis plusieurs fois les derniers paragraphes.

« Dans le jardin, a dit la dame, il y a une balançoire. »

J'ai regardé mon père. Il a souri : « Va, petit chat. »

La dame m'a conduit jusqu'à la grande porte en bois à l'autre bout du couloir, elle l'a ouverte et je suis sorti dans le jardin.

Dans mon souvenir, il est très vert, entouré de grands murs couverts de lierre. Un bosquet se dresse juste en face de la porte que je viens de franchir. Une pelouse dessine un arc de cercle autour d'une étendue gravillonnée. Au fond, un muret court en zigzag. Entre deux hauts troncs aux feuillages formidables, j'aperçois un trapèze et une balançoire.

Je cours vers la balançoire et, arrivé devant, je m'arrête, intimidé. Le bois est fendillé. Je pose la main dessus pour voir si c'est solide, je m'assieds et, avec précaution, je me balance sur place, les pieds au sol, attentif aux craquements.

Là-haut, au bout des cordes, la poutre de métal vibre et grince un peu, mais sous mes fesses, la planche tient bon. Je me balance de plus en plus fort, de plus en plus vite, de plus en plus haut.

Longtemps. Si longtemps que la tête me tourne.

Et, pendant que je me balance, je vois des images se former devant mes yeux, des visages que je ne reconnais pas, des lieux que je n'ai jamais visités. Une cour d'école où des enfants galopent, une voie ferrée sur laquelle un couple se promène, une salle sombre dans laquelle un rayon de lumière fuse au-dessus de ma tête, une chambre aux murs couverts de livres. Et je vois des hommes et des femmes sortir d'entre les livres : un aviateur portant un grand manteau de cuir et une longue écharpe ; un soldat casqué, une cartouchière autour des épaules ; un homme de l'espace vêtu de rouge ; une femme aux longs cheveux bruns moulée dans une combinaison bleue ; une jeune fille en pull ajusté et en jupe de laine, tenant un fusil à la main ; un homme masqué, vêtu de noir, galopant au clair de lune...

Je sais, c'est difficile à croire. Mais c'est ainsi que je me le rappelle. Tandis que je me balance, de plus en plus fort, de plus en plus haut à l'ombre des grands arbres, le monde s'éclaire et ma vie d'enfant s'ouvre à ceux qui vont la peupler.

*

Après avoir tout relu une dernière fois, je décide de lui écrire en détail ce que j'en pense.

Mais je cale au bout de deux lignes.

De toute manière, je le connais, il me dirait : *Sock it to me !*

Alors, je tape :

« Quand est-ce que tu m'envoies la suite ? »

131. « Prends toujours la vie du bon côté
Prends toujours la vie d'un cœur léger
Si la vie t'paraît pourrie
Faut surtout pas que t'oublies
De rire, sourire, danser et chanter... »

132. « Le tour de la baie en quatre-vingts voix » (Un commencement) Raconté à (et par) Franz Farkas – avec la participation de membres du Wild Bunch et des Fab Four.

133. « Cinquante ans se sont écoulés. Je ne suis plus "Napalm Girl" »

134. « Sois indulgent avec toi-même... »

Bonus Single

Side A

« MY FAVORITE THINGS » – JOHN COLTRANE
(Post-scriptum)

En 2001, j'ai présenté à Paul Otchakovsky-Laurens un projet d'écriture en trois volumes : le premier serait une autobiographie couvrant mes dix-huit premières années de vie ; le deuxième, une biographie de mon père et de ma famille ; le troisième serait un roman qui reprendrait certains éléments des deux livres précédents, et décrirait la relation entre un père et son fils et, par leurs yeux, la France des années 1960.

Paul a déclaré : « C'est une idée sensationnelle. J'ai hâte de lire ça ! »

Les deux premiers textes, *Légendes* et *Plumes d'Ange* ont été écrits très rapidement et publiés en 2002 et 2003 après avoir été diffusés en feuilleton sur le site internet de P.O.L. Le troisième m'a donné un peu plus de fil à retordre : j'en ai rédigé le premier chapitre en 2003 et j'ai calé.

Dix ou onze ans et d'autres livres plus tard, j'ai rédigé un second chapitre, très différent du premier. Pendant plusieurs mois, alors qu'il s'agissait de la même histoire, je me suis demandé comment ces deux chapitres étaient liés. Jusqu'au jour où j'ai compris, tout simplement, que j'avais deux narrateurs. Le reste a suivi sans peine.

Je pensais, naïvement, que comme les livres précédents le volet romanesque de mon projet tiendrait en un unique volume, intitulé *Abraham et fils*.

Mais la fiction se joue des plans les mieux élaborés.

Abraham et fils (2016) se termine lorsque Franz entre en classe de sixième. *Les Histoires de Franz* (2017), qui raconte ses années de lycée, se clôt juste avant son départ pour Oakland. En mai et juin 2017, pour rédiger *Franz en Amérique*, je suis parti passer cinq semaines dans la *Bay Area* grâce à une résidence d'artistes organisée par le Consulat de France à San Francisco.

Quelques mois plus tard, à Montréal, alors que je décrivais à Paul l'argument d'un nouveau roman, il a réagi en disant : « C'est une idée sensationnelle ! J'ai hâte de lire ça ! Mais... ça ne va pas vous empêcher d'écrire *Franz en Amérique*, j'espère ? Vous savez que je l'attends ! »

Je l'ai rassuré. Rien ne pouvait m'empêcher de lui donner ce troisième roman.

Malheureusement, la vie se joue des plans les mieux élaborés.

En janvier 2018, Paul Otchakovsky-Laurens est mort brutalement.

Il était mon éditeur et mon ami, mais aussi et surtout mon mentor. Sa disparition m'a brisé. Je n'ai pu surmonter mon chagrin qu'en écrivant *L'École des soignantes*, le roman dont je lui avais décrit l'argument peu de temps avant son accident.

Il m'a fallu plus d'un an pour me remettre à *Franz en Amérique*.

Et encore une fois, la vie...

Au début de l'année 2020, la pandémie a balayé la planète.

De nouveau, je me suis senti paralysé. Comment un livre situé cinquante ans dans le passé pouvait-il avoir la moindre justification, la moindre pertinence, dans un monde où tout était remis en question ?

Dans un monde où Paul n'était plus là pour me dire : « Je l'attends. »

Mais on n'encourage pas quelqu'un à écrire pendant trente ans sans que ça laisse des traces.

Et, comme l'écrivait la poétesse Joan Anglund :

« Un oiseau ne chante pas parce qu'il a une réponse [ni, ajouterai-je, parce qu'on attend qu'il chante]. Il chante parce qu'il a une chanson. »

Merci d'avoir écouté la mienne.

Side B

« ALICE IN WONDERLAND » – BILL EVANS TRIO

(Crédits)

Âgées de presque quarante ans, les éditions P.O.L sont bien vivantes, et c'est grâce aux personnes qui les font vivre aujourd'hui que vous avez pu lire ce livre. Merci à Frédéric Boyer, Jean-Paul Hirsch, Vibeke Madsen, Antonie Delebecque, Jean-Luc Mengus, Thierry Fourreau, Victoire Le Sager et Shannon Guillou de l'avoir publié au milieu de tout plein de bouquins *sen-sation-nels*.

L'American Field Corps, qui envoie Franz passer un an dans la baie de San Francisco, est le « double » imaginaire de *l'American Field Service* (en France : AFS-Vivre sans frontière), organisation bien réelle dont je salue chaleureusement les membres (en particulier mes camarades WP'73). Je suis heureux et fier de faire partie de leur grande famille.

Merci à la ville de Pithiviers (45 - Loiret) d'avoir servi de modèle à Tilliers.

Merci à O-High - Oakland High School - d'avoir accueilli Franz et ses

aventures. J'espère ne pas avoir trahi l'esprit de cette belle école.

Merci au Centre national du Livre pour son soutien financier et sa patience.

Merci aux membres du Consulat général de France à San Francisco et à tous les membres du comité de sélection de la résidence « *A Room with a View* » dont j'ai bénéficié en 2017 au début de l'écriture de ce roman. Merci en particulier à Hannah Loué et à Stéphane Ré pour leur accueil et leurs conseils, et par-dessus tout à Emmanuel Lebrun-Damiens pour m'avoir invité et accueilli une nouvelle fois en 2019 lors d'un second voyage d'exploration dans la baie.

Merci à Églantine Colon pour les rencontres, les découvertes, et tout le reste

à Deborah Kohn pour m'avoir guidé dans le *San Francisco's Contemporary Jewish Museum*,

à Marie-Pierre Ulloa pour son accueil à Stanford et pour *Le Nouveau Rêve américain : du Maghreb à la Californie*,

à John McMurtrie pour la visite guidée du *San Francisco Chronicle*,

à Noah M. Mintz pour son accueil à Green Apple Books on the Park, 1231 9th Ave, San Francisco, CA.

Merci à Raphaël Monticelli, Yvonne Lagneau, Claude Pujade-Renaud et Daniel Zimmermann pour m'avoir montré la voie

Et, dans le même désordre que le carton de Hattie et la malle à souvenirs de Franz, merci à Schéhérazade, Barbara Ehrenreich & Deirdre English, Gloria Steinem, Angela Davis, Ursula K. Le Guin, Doris Lessing, Josephine Tey, Dorothy Sayers, Robin Morgan, Victoria Thérèse, Helen Fisher, Sarah Blaffer Hrdy, Judith Butler, Jane Fonda, Jean Seberg, Ingrid Bergman, Alexandre Dumas, Sir Arthur Conan Doyle, Djoulz Veurn, Victor Hyougo, Maurice Leblanc, Benjamin Stora, John Brunner, Alfred Bester, Georges Perec, Edmond Rostand, Jack London, Boris Vian, Frantz Fanon, Michael Curtiz, Julius & Philip Epstein, Jean Marais, Martin Landau, Robert Redford, Humphrey Bogart, Bruce Geller, Norman Lear, Gene Roddenberry, Rod Serling, Dan Rowan & Dick Martin, Neal Adams & Denny O'Neil – ainsi qu'aux artistes dont les chansons accompagnent et éclairent ces romances.

Merci tout particulièrement à :

Emmelene Landon pour *Marie-Galante*

Julia Reichert et Jim Klein pour *Growing Up Female*

Agnès Varda pour *Black Panthers*

Coline Serreau pour *Pourquoi Pas !*

Johanna Hamilton pour *1971*

Alice Kaplan pour *French Lessons*

Laura Kaplan pour *The Story of Jane - The Legendary Underground Abortion Service*

Aljean Harmetz pour *Round Up the Usual Suspects - The Making of Casablanca*

Meredith Stiehm et Veena Sud pour *Cold Case*

Rebecca Solnit pour *Infinite City - A San Francisco Atlas*

Elaine Elinson et Stan Yogi pour *Wherever There's a Fight - How Runaway Slaves, Suffragists, Immigrants, Strikers and Poets shaped Civil Liberties in California*

Raymonde Carroll pour *Évidences invisibles*

Cindy Meston et David Buss pour *Why Women Have Sex*

Asif Kapadia pour *1971 : The Year That Music Changed Everything*

Ken Burns pour *The Vietnam War*

Haskell Wexler pour *The Bus, Underground et Medium Cool*

Philippe Lejeune pour *Cher cahier...* et *Les Brouillons de soi*

Homère pour *l'Odyssée* et James Joyce pour *Ulysse et Dubliners*

William Shakespeare pour *Hamlet et Twelfth Night*

Art Peterson pour *Why Is That Bridge Orange ? San Francisco for the Curious*

Steven Shames et Bobby Seales pour *Power to the People - The World of the Black Panthers*

Terry H. Anderson pour *The Movement and the Sixties*

J. Michael Straczynski pour *Become a Writer, Stay a Writer*

Jean Guenet pour *Écrire - Guide de l'écrivain*

Isaac Asimov pour *I, Asimov* et *The Gods Themselves*

Umberto Eco pour *Le Nom de la rose* et James Clavell pour *Shogun*

David Homel pour son amitié fraternelle et l'histoire de son cousin Wise

Lawrence Ferlinghetti pour *City Lights* et tout le reste

Andrée Duplantie, Daniel Weinstock, José Lareau, Rolf Puls et Florence Noyer pour m'avoir accueilli au Québec

Mathilde Larrère, Arthur Asseraf et les émérites historien·ne·s en ligne

Maria Candea, Laélia Véron et les vaillant.e.s linguistes gazouillant.e.s

Market Street Railways pour sa conservation des Cable Cars

Cairn Info et Open Editions pour leurs précieuses archives

Le site www.marxist.org pour ses archives du *Black Panther Party Newspaper*

Le site du *Bay Area Reporter* (ebar.com)

L'Institut national de l'Audiovisuel (ina.fr)

Le site de films militants *Thoughtmaybe* (thoughtmaybe.com)

The Bay Area Television Archive

(<https://diva.sfsu.edu/collections/sfbatv>)

Merci également à :

Fanny Malovry, Salomé Balatre, Jennie & Mégara Gellé, Valérie Viginier, Adélaïde Veegaert, Alexis & Chouchanik Zadounaïsky, pour leur amitié et leur lecture attentives

Aude Mermilliod, Stéphanie Lespérance, Hélène Collon, Ian Williams
pour les dessins et les mots

Monique Duplantie, Line Gosselin, Camille Théocaridès-Auger, Jean-
Bernard Jobin pour leur confiance d'écrivantes

Caroline Bouchard pour son écoute bienveillante et bienfaisante, et son
professionnalisme sans égal

*Betty & Dick, Charlie & Carol, Chuck & Peg, Esther & Shimon, Jim &
Lori, Alethia, Serah, Jeremiah and Josiah and all their kids and grandkids,
for being Family*

*Jim Langseth, John Sheldon and Bruce Southworth, for being my high
school Buddies*

Juergen Krameyer pour sa fraternité et ses précieux souvenirs

Sophie Lasne, Anne Bruslon, Dominique Teixido, Catherine Legallais,
Françoise Perraud, Lili Cornic, Anne Depaulis, Chérie Smith, Jez Debugey,
Randee Dawn, Marta-Laura Cenedese, Aline Bourgoïn, Jane Weil, Flavia
Luchino, Frédérique Mauduit, Frédérique Yana, Sandrine Thérie, Thelma
Linet, Françoise Monnier, Marty Burnett, Su Crocker, Nancy-la-Libraire,
Marc Bauherz, Patrick Decam, Curtis Carr, Chris Gauker, René Balcer,
Vincent Berville, Vianney Perrin, Bernard Lesterlin, Thierry Tinlot, Jean Roy
– *They know why*

Rose Stanton & Sally Gose, Beatrice L. Baker, Beverly Deterding, Rick
Deterding & Rita Perdok

The (Very) Wild Schmitlin Bunch

Gisèle Cany pour avoir, il y a presque cinquante ans, été ma mère de
transition (si, si, je t'assure...)

Michèle et Alain, Olivier & Pascal, Michel & Jojo, Bruno & Sylvianne,
Félix & Frédérique, André et Mary, Danièle et Éric et Juliette, Matteo Coen et
les siens

Nelly Miguérès et Ange Zaffran, ma petite soeur Claudie, mon frérot
Mick, leurs familles et tous les membres passés, présents et futurs de la
Smala/Cousinade Digitale... et en particulier Armande, qui a fêté ses cent ans
cette année !

Mélanie & Brice, Thomas & Florine & Emma, Pauline, Olivier, Chloé,
Raphaël, Eva...

... et Martin – sans son inestimable travail de recherche
musicographique, ce double album ne serait pas ce qu'il est !

Merci à Zoé pour les promenades qui m'entretiennent la santé

Enfin, merci à Rachel, *my Hard-Headed Woman, my Partner and my
Best Friend*, pour son amour, son soutien et son sourire quotidiens.

The Playlist

(Les chansons-titres, **en gras**, sont suivis par le numéro de chapitre correspondant)

À bout de souffle	58
A Horse With No Name	
Alice in Wonderland	Bonus Single (Side B)
All Along the Watchtower	
All I Want	54
Alone and Against All	
Along Came Jones	62
Always Look on the Bright Side of Life.....	105
An American in Paris	
Another Op'nin', Another Show	
As Time Goes By	93
Ascenseur pour l'échafaud	2
Athée ! Ô grâce à Dieu...	
Aujourd'hui c'est toi	
Batman	64
Besoin de personne	24
Blame It on My Youth	89
Blowing in the Wind	33
Blue Rondo à la Turk	58
Bobby McGee	
Brother, Brother	8
C'est tout de même malheureux... ..	48
Ça va bien, ça va mal	43
California Dreamin'	7
Can't Take My Eyes Off You	76
Carry Your Load	4
Ces gens-là	17
Chain of Fools	
Cheek to Cheek	
Color Him Father	103
Come Together	
Comme d'habitude	

Cowgirl in the Sand
Cry Me a River 45
Daily News 73
 Day by Day
Debout les gars, réveillez-vous 60
 Detroit City
Douce France 5
Est-ce ainsi que les femmes meurent ? 35
Fly Me to the Moon 29
For Lena and Lennie Prélude
 For What It's Worth
Fortunate Son 83
 Friendship
Girl Talk 97
Good Vibrations 49
Happy Together 20
Hard-Headed Woman 30
 Harvest
He Ain't Heavy, He's My Brother 41
 Heart of Gold
How Long Has This Been Going on? 75
I Am a Child 88
I Feel Like I'm Fixin' To Die Rag 81
I Only Have Eyes for You 46
 I Stick My Neck Out for Nobody
 I'm Beginning to See the Light
 If I Had a Hammer
In a Mellow Tone 3
In My Life 6
In My Room 14
**It Don't Mean a Thing (If It Ain't Got
 That Swing) 92**
Just the Two of Us 69
Killing Me Softly with His Song 74
L'absence 11
 La fessée
La guerre de 14-18 10
La marche des anges 57
 La Marseillaise
 La Mauvaise réputation
La petite Tonkinoise 42
La tactique du gendarme 39
 Lady of the Island
 Le déserteur

Le petit cheval
 Le temps ne fait rien à l'affaire
Le vieux Léon 27
 Leavin' on a Jet Plane
Les barbouzes 70
Les enchaînés 23
Les femmes 63
Les loups 51
Les trois gendarmes 52
 Let's Fall in Love
Little Green 71
Long Time Gone 13
Love the One You're with 101
Make Your Own Kind of Music 15
 Making Whoopee
Marie-Jeanne 82
Michelle 77
Mon camarade 47
Mon disque d'été Prélude
Mon homme 44
Mon père à moi 16
My Favorite Things Bonus Single (Side A)
My Foolish Heart 84
 My Way
N'attendez rien de nous 36
Ne vous mariez pas, les filles 40
 Night and Day
Non, je n'ai pas oublié 65
Non, je ne regrette rien 32
Non, tu n'as pas de nom 28
Ode to Billie Joe 82
Our House 1
 Our Love Is Here to Stay
 Over There
 Please, Please Me
Plus je t'embrasse, plus j'aime t'embrasser 80
Pourquoi m'avait-on caché ça ? 75
Quand les hommes vivront d'amour 102
Quand on s'aime 61
Respect 78
 Rhapsody in Blue
Say It Loud – I'm Black and I'm Proud 26
Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band
(Sitting on) The Dock of the Bay..... 107

So Happy Together
Some Other Time
Something in the Way She Moves 91
Sometimes I Feel Like a Motherless Child 67
Sunday Morning Coming Down 95
Suzanne 31
Tapestry 19
Teach Your Children 22
That's Entertainment 55
The Circle Game
The Diary 9
The Great Pretender 79
The Letter
The Man I Love
The Needle and the Damage Done
There Is Nothing Like a Dame
There's a World 12
There's No Business Like Show Business 59
These Boots Are Made For Walkin' 87
Triad 34
Une sorcière comme les autres 18
Unforgettable 56
Volunteers 98
We Shall Overcome 86
We'll Be Together Again 72
We'll Meet Again 104
We've Only Just Begun 21
What Did You Learn in School Today? 37
What the World Needs Now Is Love 90
What's Going On
What's Happening Brother 25
White Rabbit 99
Will You Love Me Tomorrow?
With a Little Help from My Friends 50
Won't You Be My Neighbor 38
Yes I Can 66
You Don't Own Me 85
You've Got a Friend 68
You've Got To Hide Your Love Away 96
Zorro est arrivé 62

The Players

Les noms des interprètes des chansons-titres, **en gras**, sont suivies par le ou les numéros de chapitres correspondants.

Allwright, Graeme	13
Anthony, Richard	
Armstrong, Louis	67, 75
Arnaud, Michèle	40
Aufray, Hugues	60
Baez, Joan	33, 86
Barbara	63
Beach Boys, The	14, 49
Beatles, The	6, 77, 96
Bécaud, Gilbert	16
Bill Evans Trio, The	84, Bonus Single (Side B)
Black Sabbath	
Bourvil	39
Brassens, Georges	10, 27
Brel, Jacques	17
Brown, James	26
Buffalo Springfield	
Bush, Kate	
Carpenters, The	21
Carter, June	
Cash, Johnny	95, 104
Caussimon, Jean-Roger	47
Chevalier, Maurice	42
Christie, June	
Cocker, Joe	50
Cole, Nat King	89
Coltrane, John	Bonus Single (Side A)
Compagnons de la chanson, Les	57
Country Joe & the Fish	81
Creedence Clearwater Revival	83
Croisille, Nicole	
Crosby, Nash & Young	

Crosby, Stills & Nash 22
Crosby, Stills, Nash & Young 1, 13, 34, 101
Dassin, Joe 82
Davis, Miles 2
Davis, Sammy Jr. 66
DeShannon, Jackie 90
Dearie, Blossom 80
Denver, John 100
Dylan, Bob
Ellington, Duke 3
Elliott, « Mama » Cass 15, 100
Ferré, Léo 35
Fine Young Cannibals
Fitzgerald, Ella 3, 72, 92
Flamingos, The 46
Franklin, Aretha 78
Frères Jacques, Les 70
Garbage
Garland, Judy 55, 59
Gaye, Marvin 25
Gaynor, Gloria 76
Gentry, Bobbie 82
Gilberto, Astrud 29
Gore, Lesley 85
Gréco, Juliette 44
Hefti, Neal 64
Hendrix, Jimi
Hollies, The 41
Idle, Eric 105
Jefferson Airplane 98
Jones, Quincy Prélude
King, Carole 4, 8, 19, 68
Kristofferson, Kris
Led Zeppelin
Legrand, Michel 61
Lévesque, Raymond 102
Lieberman, Lori 74
London, Julie 45, 97
Macias, Enrico 65
Mamas and the Papas, The 7
Mireille 52
Mitchell, Joni 54, 71
Monty Python, The
Mouloudji, Marcel 23

Mouskouri, Nana 61
Nougaro, Claude Prélude, 58
Ochs, Phil
Parisiennes, Les 48
Paxton, Tom 73
Perret, Pierre 43
Peter, Paul and Mary
Piaf, Édith 32
Platters, The 79
Presley, Elvis
Redding, Otis 107
Reggiani, Serge 11, 51
Rogers, Fred 38
Salvador, Henri 62
Sanson, Véronique 24
Sedaka, Neil 9
Seeger, Pete 37
Sinatra, Nancy 87
Stevens, Cat 30
Sylvestre, Anne 18, 28
Taylor, James 68, 91
Tékielski, « Mama » Béa 36
Trenet, Charles 5
Turtles, The 20
Wilson, Dooley 93
Winstons, The 103
Withers, Bill 69
Young, Neil 12, 88
Youngbloods, The
Zappa, Frank

Table

Couverture
Du même auteur
Titre
Avertissement
Hommage
Dédicace
Exergue

Prélude

TEXTES DE PRÉSENTATION

1. La maison d'Abraham
2. L'arrestation d'Abraham
3. La maladie d'Abraham
4. Franz et Marco, 1
5. Contexte, 1
6. Franz et Marco, 2

DISC 1, SIDE A – SUMMER : FAMILY AND COUNTRY

7. Hattie Kaplan, 1
8. Franz et Marco, 3
9. Carnets, 1
10. Contexte, 2
11. Le chagrin d'Abraham
12. Inventaire, 1
13. Contexte, 3
14. Aérogrammes, 1
15. Hattie Kaplan, 2
16. Le mémoire d'Abraham
17. Les Mystères de Tilliers, 1
18. Les belles histoires de Tante Yvonne
19. Franz et Marco, 4
20. Hattie Kaplan, 3
21. Contexte, 4
22. Aérogrammes, 2
23. Les Mystères de Tilliers, 2
24. Les belles histoires de Tante Yvonne, 2
25. Aérogrammes, 3
26. Contexte, 5
27. Les Mystères de Tilliers, 3
28. Les belles histoires de Tante Yvonne, 3
29. Aérogrammes, 4

DISC 1, SIDE B – FALL : SCHOOL AND GAMES

30. Hattie Kaplan, 4
31. Les Mystères de Tilliers, 4
32. Les belles histoires de Tante Yvonne, 4
33. Carnets, 1
34. Carnets, 2
35. Les Mystères de Tilliers, 5
36. Les belles histoires de Tante Yvonne, 5
37. Aérogrammes, 5
38. Aérogrammes, 6
39. Les Mystères de Tilliers, 6
40. Les belles histoires de Tante Yvonne, 6
41. Franz et Marco, 5
42. Contexte, 6
43. Les Mystères de Tilliers, 7
44. Les belles histoires de Tante Yvonne, 7
45. Aérogrammes, 7
46. Carnets, 3
47. Les Mystères de Tilliers, 8
48. Les belles histoires de Tante Yvonne, 8
49. Hattie Kaplan, 5
50. Aérogrammes, 8
51. Les Mystères de Tilliers, 9
52. Les belles histoires de Tante Yvonne, 9
53. Hattie Kaplan, 6
54. Aérogrammes, 9

DISC 2, SIDE A – WINTER : FRIENDS AND LOVERS

55. Hattie Kaplan, 7
56. Inventaire, 2
57. Les Mystères de Tilliers, 10
58. Les belles histoires de Tante Yvonne, 10
59. Hattie Kaplan, 8
60. Les Mystères de Tilliers, 11
61. Les belles histoires de Tante Yvonne, 11
62. Les Mystères de Tilliers, fin
63. Les belles histoires de Tante Yvonne, fin
64. Aérogrammes, 10
65. Contexte, 7
66. Aérogrammes, 11
67. Inventaire, 3
68. Carnets, 4
69. Les aveux d'Abraham
70. L'héritage de l'Ombre blême
71. Aérogrammes, 12
72. Les enfants d'Abraham
73. Aérogrammes, 13
74. Hattie Kaplan, 9
75. Carnets, 5
76. Hattie Kaplan, 10

DISC 2, SIDE B – SPRING : PROJECTS & PROSPECTS

77. Franz et Marco, 6
78. Carnets, 6
79. Hattie Kaplan, 11
80. Carnets, 7
81. Contexte, 8
82. Hattie Kaplan, 12

- 83. Carnets, 8
- 84. Hattie Kaplan, 13
- 85. Carnets, 9
- 86. Hattie Kaplan, 14
- 87. Carnets, 10
- 88. Hattie Kaplan, 15
- 89. Carnets, 11
- 90. Inventaire, 4
- 91. Carnets, 12
- 92. Hattie Kaplan, 16
- 93. Inventaire, 5
- 94. Hattie Kaplan, 17
- 95. Carnets, 13
- 96. Hattie Kaplan, 18
- 97. Carnets, 14
- 98. Les cassettes
- 99. Carnets, 15
- 100. Hattie Kaplan, 19
- 104. Deux lettres
- UNE RAYURE SUR LE DISQUE

HIDDEN TRACKS

- 102. L'anniversaire de Franz
- 103. La bénédiction d'Abraham
- 104. Le jardin d'Abraham
- 105. Le message d'Abraham
- 106. Le message d'Athena
- 107. Franz et Marco, fin

Bonus Single

- Side A – Post-scriptum
- Side B – Crédits

The Playlist

The Players

- Présentation
- Achevé de numériser

Été 1971. À dix-sept ans, Franz Farkas quitte Tilliers, sa petite ville de France, pour passer un an à Oakland, dans la baie de San Francisco.

Accueilli par une famille très atypique, le jeune Franco-Algérien s'immerge dans la Bay Area et découvre ses communautés, ses mouvements et sa diversité, ses films et sa télévision, sa musique et ses chansons, sa culture et sa langue ainsi qu'une autre manière d'apprendre, d'inventer et de s'épanouir.

Dans l'ombre menaçante de la guerre du Vietnam, il rencontre des féministes radicales, des Black Panthers, des membres de la communauté gaie et lesbienne, des gauchistes poseurs de bombes, des Indiens-Américains récemment chassés d'Alcatraz, des enfants d'immigrants japonais internés pendant la Seconde Guerre mondiale – et tient un double rôle féminin dans le Musical de sa High School !

Et pendant ce temps, dans la France de l'après-de Gaulle...

Racontées en chœur par celles et ceux qui les ont vécues des deux côtés de l'Atlantique, ces histoires d'hier annoncent l'Histoire d'aujourd'hui.

Cette édition électronique
du livre *Franz en Amérique* de Martin Winckler
a été réalisée le 5 septembre 2022 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782818050170 - Numéro d'édition : 367188).
Code sodis : U32687 - ISBN : 9782818050187.
Numéro d'édition : 367189.